This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Publicationen

aus den

K. Preußiſchen Staatsarchiven.

Zweiundzwanzigſter Band.

R. Koſer: Unterhaltungen mit Friedrich dem Großen. Memoiren und Tagebücher von Heinrich de Catt.

Veranlaßt und unterſtützt durch die K. Archiv-Verwaltung.

Leipzig

Verlag von S. Hirzel

1884.

Unterhaltungen

mit

Friedrich dem Großen.

Memoiren und Tagebücher

von

Henri (Victor Adrien)
Heinrich de Catt

herausgegeben

von

Reinhold Koser.

Mit einer facsimilirten Tafel.

Veranlaßt
und unterstützt

durch die
K. Archiv-Verwaltung.

Leipzig

Verlag von S. Hirzel

1884.

~~Germ. Hist. 62~~
Ger 3810.1.8
FEB 27 188
Sumner Fund.
(XXII, XXIII.)

Alle Rechte vorbehalten.

Gicht hatte, bisweilen einen Pagen zum Vorleſen beſcheiden ließ, um ſich dann mit Catt über den Gegenſtand der Lectüre zu unterhalten.

Nicht ſowohl als Vorleſer, ſondern zu ſeiner Geſellſchaft behielt Friedrich den jungen Schweizer in ſeiner Nähe. Zumal auf ſeinen Kriegsfahrten, fern von Sansſouci und ſeiner Tafelrunde, mußte er Werth darauf legen, einen unterrichteten und gebildeten, mit der franzöſiſchen Litteratur wohl vertrauten Geſellſchafter von Urtheil und Geſchmack in ſeinem Feldlager zu wiſſen, den er in den Erholungspauſen zwiſchen der ſauren militäriſchen und politiſchen Tagesarbeit jederzeit zu ſich rufen konnte.

Aus dieſer Stellung eines Gefährten der literariſchen Mußeſtunden ergab es ſich von ſelbſt, daß Catt ſeinem Gebieter bei Erledigung des literariſchen Briefwechſels und überhaupt der Privatcorreſpondenz zur Hand ging. Nicht unbedeutend war die Zahl der Zuſchriften unpolitiſchen Inhalts, die der König nicht eigenhändig erwiderte, aber immer in einem fehlerfreien und gewandten Franzöſiſch beantwortet wünſchte. Die ohnehin überbürdeten Cabinetsſecretäre, Deutſche von Geburt, waren dieſer ſtiliſtiſchen Aufgabe eben nicht gewachſen; da ſetzte denn Catt die Concepte auf, wie vor ihm de Prades und d'Arget es gethan hatten. Sehr häufig auch ließ der König Briefe, die er eigenhändig concipirt hatte, durch Catt für die Abſendung in einer Reinſchrift ausfertigen.[1] Es waren Verrichtungen, wie ſie am franzöſiſchen Hofe den Secrétaires des commandements, den Privatſecretären des Monarchen, oblagen, nur daß in Preußen dieſer Titel kein offizieller war. Und wenn Catt's Vorgänger d'Arget von Friedrich in der ihm gewidmeten Epiſtel „meiner Productionen emſiger Copiſt“[2] angeredet wird, ſo hat auch Catt vielfach die poetiſchen und proſaiſchen Entwürfe des Königs mundiren müſſen, wie er ſchon aus eigenem Intereſſe eine Abſchriftenſammlung dieſer literariſchen Arbeiten ſich anlegte. Friedrich ſchrieb und reimte, ſo oft er der Zerſtreuung bedurfte und die ſchweren Sorgen verſcheuchen wollte; dann erhöhte es die Freude an dieſer poetiſchen Spielerei, wenn er einen ſtets bereiten und, wie er meinte, anſpruchsloſen Hörer[3] auch für die flüchtigſten Skizzen hatte, wenn die Eingebung der Laune des Augenblicks im Augenblicke ſelbſt zur Wirkung kommen konnte. Noch eines: die mancherlei Sachen, die der König in den Freiſtunden auf das Papier warf, und die dann wohl auf dem Schreibtiſch liegen blieben, bedurften, ſcharf und beißend wie ſie häufig waren, eines ſorgſamen Wächters, der nichts davon im Original oder in Abſchrift in fremde Hände kommen ließ.

---

1) Vgl. unten S. 335; Œuvres de Frédéric le Grand XVIII, 129. XXIII, 31. XXIV, 19. 20. 29. 2) Œuvres X, 204:

»De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste.«

3) Friedrich II. an den Marquis d'Argens, 12. Mai 1759: »Mes vers sont bons pour vous et Catt, mais d'ailleurs c'est peu de chose.« Œuvres IXX, 68.

„So lange Herr de Catt bei Ihnen sein wird, Sire," schrieb der Marquis d'Argens 1761, „haben Sie einen der ehrlichsten Jungen der Welt bei Sich, und das tiefste Geheimniß wird Ihren schriftstellerischen Beschäftigungen gewahrt bleiben." Es werde jetzt nicht wieder vorkommen, setzt d'Argens hinzu, daß das Publikum die Befriedigung seiner unlauteren Neugierde finde, während die Sachen, die der König vor vier oder fünf Jahren geschrieben, d. h. als der Abbé de Prades der Hüter dieser Schätze war, jetzt in den Händen von Hunderten seien. Auf den Gegenstand zurückkommend, schreibt d'Argens ein Jahr später: „Ich beglückwünsche Ew. Majestät, eine Persönlichkeit zu besitzen, die Ihr so aufrichtig ergeben ist, wie Herr de Catt." Der Marquis wollte seit dem Vorjahre noch mehr Beweise dafür gewonnen haben, wie wesentlich es sei, „daß Ew. Majestät im Innern Ihrer Gemächer und als Bewahrer Ihrer Papiere nur Leute von erprobter Rechtschaffenheit und vollster Ergebenheit duldet." [1])

Vordem, im Jahre 1747, hatte während eines Besuches in Paris der Marquis d'Argens aus Sanssouci den Auftrag bekommen, einen Gelehrten zu gewinnen, der bei persönlicher Liebenswürdigkeit, Zuverlässigkeit des Charakters, Vertrautheit mit der Litteratur kein Pedant sein dürfe. D'Argens hatte damals den Mann, der diese Eigenschaften vereinigte, nicht schaffen können; er hebt in einer Charakteristik der literarischen Kreise der französischen Hauptstadt hervor, daß den jungen Leuten von Kenntnissen und schriftstellerischem Talent allzuoft der Ton der guten Gesellschaft vollständig fehle. [2]) Heinrich de Catt hatte in Holland in den besten Häusern verkehrt; sein äußeres Auftreten war es, durch das er bei jener ersten Begegnung dem Könige von Preußen unter den anderen Passagieren vortheilhaft aufgefallen war: dies war weder ein steifer Pedant, noch zählte er zu den durch ihre gesellschaftliche Unerzogenheit unmöglichen Kraftgeistern. Bei aller Ungezwungenheit des Benehmens verstand Catt doch die Kunst, dem Könige, seinem Gebieter, gegenüber nie aus den Grenzen der Zurückhaltung und Ehrerbietung herauszutreten; seine stets taktvolle Haltung schützte ihn, wie Thiébault [3]) sagt, vor den Zurechtweisungen oder gar Demüthigungen, die Andere bisweilen hinnehmen mußten, wenn sie durch den scherzenden Ton des Königs sich verleiten ließen, auch ihrerseits allen Zwang fallen zu lassen.

Zeugnisse für die Art des Verkehres zwischen dem Könige und seinem Gesellschafter und literarischen Factotum sind neben den Aufzeichnungen des Letzteren eine Anzahl Briefe Friedrich's, sowie ein Paar seiner Scherzgedichte, deren Held Catt ist. Wir sehen, daß es vor allem Catt's glückliches Temperament war, welches dem neuen Ankömmling die Zuneigung seines Herrn erwarb und bald die Stellung eines Vertrauten gab. „Alles Ding scheint ge-

1 Œuvres IXX, 217. 302. 2, Œuvres IXX, 21. 24. 3; Thiébault I, 71.

ſchaffen, Euch zu gefallen; Euer Frohſinn, den nichts verkümmert, vermag aus dem geringfügigſten Gegenſtande Gewinn für ſich zu ziehen", ſo ruft Friedrich in ſeiner „Epiſtel an Catt"[1]) dem beneidenswerthen Gefährten zu, deſſen glücklicher Inſtinct zu immer neuen Vergnügungen, „von einer Schönen zu der andern" flattert. „Euer offenes Herz entfaltet ſich in der Runde der Geſelligkeit, und ohne Zwang und gravitätiſchen Dünkel gebt Ihr Euch frei den Freuden hin." Überzeugungstreuer Calviniſt, von Friedrich's Zweifelſinn nie erfaßt, galt Catt in ſeinem heiteren Lebensgenuſſe dem Könige doch als eine Verkörperung der Philoſophie Epicur's: in einem Briefe an Voltaire[2]) ſcherzt er über Catt, „das gute Kind, das ihn täglich mit den Stoikern beſchäftigt ſehe und nicht glauben wolle, daß dieſe Herren im Unglück eine Stütze abgeben könnten." Friedrich liebte es bekanntlich, in ſeinem Freundeskreiſe charakteriſtiſche Beinamen zu vertheilen; ſo wurde Catt Greſſet getauft, nach dem Dichter der anmuthigen Epopöen komiſcher Gattung, an welchem Catt ein beſonderes Gefallen fand.[3]) In einer Epiſtel, die der König in ſeines Vorleſers Namen an deſſen Verlobte richtete, läßt er den Bräutigam das terenziſche Homo sum auf ſich anwenden:

Dieu me fit homme, ainsi je m'intéresse
Aux biens, aux maux de toute notre espèce.[4])

Mehr als eine poetiſche Zuſchrift an die Adreſſe der Braut hat der König für Catt aufgeſetzt. Die in ſo ſeltener Weiſe Gefeierte war die Tochter eines ſchweizeriſchen Landsmannes von Catt, des Petersburger Kaufherrn und preußiſchen Commerzienrathes Ulrich Kühn, der in der ruſſiſchen Hauptſtadt preußiſcher Conſul geweſen war[5]) und dann ſeinen Wohnſitz in Berlin genommen hatte. Am 9. November 1762 feierte Catt mit der „göttlichen Ulrike", wie des Königs Muſe ſie nennt, zu Berlin die Hochzeit. „Er hat wenigſtens ſo viel geſunden Menſchenverſtand gehabt, ſeine Ehe ohne große Ceremonie zu ſchließen und hat nur ſeine nächſten Verwandten gebeten", ſo berichtet d'Argens Tags nach der Feier an den König. Friedrich's ſkeptiſche Bemerkungen über dieſen Ehebund ſcheinen in der Folge nicht Recht behalten zu haben gegen die zuverſichtlichen Hoffnungen des theilnahmsvollen Marquis, der die Braut dem König als ſehr liebenswürdig und ſehr niedlich ſchildert, es als „kein kleines Stück für einen Gelehrten" bezeichnet, eine gute Frau zu treffen, in dieſem Falle aber das richtige Paar zuſammengeführt glaubte.[6])

Catt's Vermählung fiel mit dem Schluſſe des langen Krieges zuſammen. In dem jetzt folgenden einförmigen Stillleben zu Potsdam mochte er ſich in Beſchaulichkeit den Erinnerungen an ſeine Feld- und Lagererlebniſſe hingeben;

---

1) Œuvres XXIV, 2) Œuvres XXIII, 90. 3) Œuvres XIV, 126 und unten S. 343. 4) Œuvres XII, 232. 5) Vgl. Politiſche Correſpondenz Friedrichs des Großen III, 183. 340. 6) Vgl. Œuvres IXX, 339. 373.

er schrieb an Voltaire in einem „reizenden Briefe“[1], daß er sich glücklich schätze, die großen Schaubühnen gesehen zu haben, wo der König mit so viel Überlegenheit seine Rolle gespielt. Schon während des Krieges, am 7. Februar 1760, hatte die Berliner Akademie ihn in ihre Mitte aufgenommen, er betheiligte sich an ihren Arbeiten in der Zeit von 1764—1782 mit einer Reihe von ästhetischen Abhandlungen, die in den Druckschriften der Akademie erhalten sind[2]. Den „Physiognomischen Briefen“ des Dom Pernety stellte er in mehreren, an einander anschließenden Vorträgen die Behauptung entgegen, daß die Wissenschaft der Physiognomik eine sehr ungewisse sei[3]: boshafte Leute meinten, daß Catt nur deshalb dem Rufe dieser Wissenschaft Abbruch zu thun gestrebt habe, weil seine eigne Physiognomie nicht die schönste gewesen sei[4]. Sein damaliges Verhältniß zum Könige kennzeichnet es, daß Catt es auf sich nehmen durfte, im Interesse des Marquis d'Argens, dem der Urlaub für eine Reise nach Frankreich abgeschlagen worden war, eine nahezu stürmische Vorstellung einzureichen[5]. Der äußeren Lage seines Vorlesers half der König 1770 durch die Verleihung eines Vicariates im Capitel von St. Peter und Paul zu Halberstadt. Körperliche Leiden[6], die im Winter von 1774 auf 1775 Anlaß zu ernsten Besorgnissen gaben, scheinen Catt bald wieder verlassen zu haben. Im bayerischen Erbfolgekriege konnte er den König von neuem in das Feldlager begleiten.

Seit dem Beginn des Jahres 1780 galt Catt als ein in Ungnade gefallener Mann und betrachtete sich selbst als einen solchen. Er hat die Gunst des Königs nicht wieder gewonnen. D'Alembert in Paris, damals des Königs regelmäßigster literarischer Correspondent, der stets freundschaftliche Gesinnungen für Catt gehabt hat[7], wagte nicht, geradezu Fürsprache zu seinen Gunsten einzulegen; aber es geschah offenbar nicht ohne wohlgemeinte Absicht, wenn d'Alembert in seinen Briefen an den König aus dem Frühjahre 1780 wiederholt Catt erwähnt und auf die Berichte sich bezieht[8], die Catt in seinem Namen über die Verrichtung von Aufträgen und sonstige Angelegenheiten abstatten werde. Der König ließ in seinen Antworten diese schüchternen Versuche unberührt.

1, Voltaire an Friedrich II., 2. Mai 1767: »Votre digne Suisse m'a écrit une lettre charmante« etc. Œuvres XXIII, 134. 2) Verzeichniß der Abhandlungen der Königl. Preußischen Akademie der Wissenschaften 1710—1870. Berlin 1871. S. 43. 3) »L'art de connaître les hommes par la physionomie est très incertain.« Vgl. Histoire de l'Académie Royale des sciences et belles lettres, T. XXV, 474 ff. 4) Vgl. Thiébault V, 92, wo eine beißende Bemerkung, die der Minister von der Horst über Catt gemacht haben soll, erzählt wird. 5) Œuvres XXIV, 22. 6) Friedrich II. an d'Alembert (Oktober 1775?): »Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des esquinancies, des hémorroïdes, des crampes de vessie, et je ne sais quoi encore.« Œuvres XXIV, 635. Vgl. 637. 638; XXV, 6. 11. 7) Vgl. Œuvres XXIV, 637; XXV, 6. 11. 8) Œuvres XXV, 148. 151. 152. 158.

Erklärlicher Weiſe hat damals die plötzliche Erſchütterung einer Vertrauensſtellung, in welcher der Inhaber ſeit mehr als zwanzig Jahren ſich befeſtigt glaubte, nah und fern viel von ſich reden gemacht. An Feinden hatte es Catt unter den Großen wie unter den Kleinen nie gefehlt; auch des Königs Bruder, den Prinzen Heinrich, zählte man dazu [1]). Von einer Rechtfertigungsſchrift, die Catt Anfang 1780 an Freunde und an fürſtliche Gönner verſendete, liegt leider nur die zweite Hälfte vor [2]), ſie betrifft einen anſcheinend untergeordneten Punkt, die Mißdeutung, der ein ungewöhnlich reiches Geſchenk der Königin-Wittwe von Dänemark ausgeſetzt geweſen war. Später, nach König Friedrichs Tode, nahm Catt Veranlaſſung, gegen die über ihn verbreiteten Gerüchte durch den ihm befreundeten Verfaſſer der anonym erſchienenen „Vie de Frédéric II.“, den Sprachlehrer de la Veaux, eine Art Ehrenrettung zur Kenntniß weiterer Kreiſe zu bringen. Aus dieſer Abwehr im ſechſten Bande des genannten Werkes erhellt zunächſt ſo viel, daß die üble Nachrede auf drei Punkte ſich erſtreckte. Ein Graf Maſſini ſollte Catt zweihundert Louisdor für die Vermittelung des Ordens pour le mérite geboten haben; Catt hätte das Gold genommen, dem Grafen aber nur den Orden de la générosité verſchafft; aus Mißvergnügen und Rache hätte Maſſini den Handel ruchbar werden laſſen. Sodann ſollte die franzöſiſche Verwaltung der Regie Catt's Fürſprache bei dem Könige durch beträchtliche Summen erkauft haben, und drittens hätte der

---

1) Thiébault I, 209. 2) Im Concept unter dem Nachlaß Catt's: »Vous souhaitez, mon bon ami, que je continue l'examen de ma conduite que je commençai et finis au commencement de 1780, et que je vous donne des détails sur le Marquis avec lequel j'ai été ici. Je viens remplir vos souhaits, vous trouverez dans ce que je vous envoie ou dans ce nouvel examen la même vérité et la même franchise que vous avez reconnues dans l'ancien; je ne suis pas moins touché à présent de mériter votre estime, que je l'étais alors, je sais que la vérité et l'honnêteté seules peuvent me la concilier.

A la fin de janvier 80, je fis faire suivant votre avis, par M. Villaume, copiste du Roi, plusieurs copies de cet examen que vous aviez approuvé. J'envoyais ces copies à la digne et respectable duchesse de Brunswick, au prince Charles de Cassel, au comte de Sack et à quelques amis particuliers que j'avais instruits de ma petite pièce. J'eus la satisfaction de remporter les suffrages de ces augustes personnes et de mes amis. Ils m'écrivirent tous que la simplicité et la vérité de mon langage les avait intéressés singulièrement, et ils m'encouragèrent, ainsi que vous, mon bon ami, d'écrire ce qui pourrait m'arriver d'intéressant, et ils m'assurèrent qu'ils prendraient toujours une part vive et sincère à mon sort quel qu'il fût. J'y supprime ce qu'il peut y avoir de trop flatteur dans les réponses que je reçus: on le mettrait sur le compte de la vanité, et ici, mon bon ami, je n'ambitionne à paraître que par la vérité des faits que j'ai rapportés et que je rapporterai.

En vous parlant dans mon examen de la belle boîte garnie de brillans que je reçus en 79 de la reine-douairière Julienne de Danemark, j'oubliai de vous mettre au fait de la cause de cette faveur distinguée et de ce qui en relève encore le prix. En voici les détails: je les mets ici pour répondre à une imputation« etc.

Buchhändler des Königs seinen Gewinn an den Lieferungen für die Bibliothek mit dem Vorleser theilen müssen[1]).

De la Beaux sucht diese Anschuldigungen als völlig haltlos hinzustellen und führt in Sonderheit gegen den ersten Punkt an, daß Catt's Beziehungen zu dem Grafen Massini allzeit die besten geblieben seien, daß er Briefe von dem Grafen erhalten habe voll Zorn und Entrüstung über die Verbreiter der nichtswürdigen Nachrichten und mit der ausdrücklichen Erklärung, daß er selber das Kreuz des Generositätsordens, nicht das Verdienstkreuz, erbeten habe.

Die dunkle Ordensvermittelungsgeschichte wird von dem Ordensrath König in seiner im Geh. Staatsarchiv befindlichen handschriftlichen Collectaneensammlung zur Geschichte Friedrichs des Großen mit folgenden Umständen erzählt:

„Der Vorleser Le Catt verlor König Friedrich's II. Gnade dadurch: Ein schweizerischer Cavalier, welcher mit ihm in Bekanntschaft gerathen war, bot ihm ein Geschenk von 100 Louisdor an, wenn er ihm vom Könige, in dessen unbeschränkten Vertrauen er ihn zu sein wähnte, einen preußischen Orden verschaffte. Le Catt, dem dieses Anerbieten nicht gleichgiltig war, nahm einesmals des Königs gute Laune, wozu er als täglicher Gesellschafter Gelegenheit genug hatte, wahr, und machte ihm den Vorschlag, den Cavalier mit einem Orden zu begnadigen. Der König antwortete darauf, daß er diesen Mann schon kenne und daß er ein — — — wäre. Le Catt ließ sich hierdurch nicht abschrecken, sondern wiederholte zu einer andern Zeit sein Gesuch, welches aber der Monarch platt von der Hand wies; er verbot, weiter ihm davon etwas zu sagen. Le Catt, dem das Douceur in die Nase steckte, verfiel auf einen Einfall, der aber für ihn übel ausschlug. Er ließ den Orden de la générosité, welcher seit Antritt des Königs zur Regierung aufgehoben worden, machen und sandte solchen dem Cavalier zu, der dafür sehr dankte und die versprochenen 100 Louisdor einsandte. Nun fügte es sich aber, daß dieser Cavalier, mit seinem Orden geziert, in eine Gesellschaft kam, wo sich preußische Unterthanen befanden. Diese fragten ihn, was das für ein Orden sei, den er trüge; worauf er dann, voll Verwunderung über ihre Unwissenheit, antwortete, es sei ein preußischer Orden, und der König Friedrich habe ihm solchen verehrt. Das ist unmöglich, erwiderten sie; denn dieser Orden existiert gar nicht. Darüber ward der Cavalier empfindlich und schrieb unmittelbar an den König, beklagte sich, daß man in der Schweiz den ihm verliehenen Orden nicht als ächt anerkennen wollte, und erbat sich darüber eine Erklärung. Der König, wel-

1 Wenn nach Dohm (Denkwürdigkeiten meiner Zeit IV, 590) Catt wegen eines geheimen Briefwechsels mit d'Alembert verdächtig geworden sein soll, so ergiebt des Königs Correspondenz mit d'Alembert zur Genüge, daß Catt im Auftrage mit Letzterem in brieflicher Verbindung stand.

cher gleich merkte, was geſchehen war, ließ Le Catt rufen, und als dieſer erſchien, ſagte er ihm viel Böſes, befahl ihm auch, ſich zum T—— zu ſcheren. Le Catt kam nicht wieder vor den König, ließ ſich aber täglich zur geſetzten Stunde, da er dem Monarchen vorzuleſen pflegte, im Vorzimmer finden. Der König ſahe ihn, that aber nie, als wenn er ihn bemerkte. Demohnerachtet durfte ſich Le Catt nie einfallen laſſen zu fehlen, weil er ſonſt Gefahr lief, ſeine Penſion von 1000 Thaler zu genießen, die ihm blieb."

An der Mittheilung Königs iſt jedenfalls unzutreffend, daß der Orden de la générosité mit dem Regierungsantritt Friedrichs II. aufgehoben wäre. Indem Friedrich den Orden pour le mérite ſtiftete, behielt er ſich vor, an Ausländer, für die der neue Orden nicht beſtimmt war, noch den alten zu verleihen[1]). Auch aus ſpäteren Regierungsjahren ſind derartige Verleihungen des Ordens de la générosité nachweisbar.[2])

Auch damit iſt zu viel geſagt, daß König Friedrich ſeinen Lector im Vorzimmer nie mehr habe bemerken wollen. Wenn Catt die Gunſt ſeines Herrn zu Beginn des Jahres 1780 verlor, ſo hat derſelbe noch im September mündlich ihm die Mittheilung gemacht, daß die Angelegenheiten der Neuenburger Lotterie, durch deren Bankerott Catt als Actionär in Mitleidenſchaft gezogen war, dem Großkanzler Carmer zur Unterſuchung überwieſen ſeien; ja Catt durfte in dieſem Zeitpunkt noch daran denken, durch hingeworfene Bemerkungen auf eine Entſcheidung des Königs und den amtlichen Geſchäftsgang einen leiſen Druck ausüben zu wollen.[3])

Zu ſeiner Unterhaltung zog der König jetzt den Abbé Duval du Peyrau in ſeinen Dienſt, einen Doctor der Sorbonne, der, wie Friedrich am 26. März

---

1) Vgl. die Cabinetsordre vom 27. März 1743 bei Preuß, Urkundenbuch zu der Lebensgeſchichte Friedrichs des Großen, I, 9, wonach Wohlbrück, Verſuch einer Geſchichte des Ordens de la Générosité und des daraus entſtandenen Ordens pour le Mérite (Berlin 1827) S. 13 zu berichtigen iſt. 2) So im Jahre 1773 an den Conſul Sylveſter de Livron in Cadix. Reſolution vom 17. Juli 1773. (Geh. St.-A.) 3) Ein Briefwechſel zwiſchen Carmer und Catt fand ſich in einem von Sr. Excellenz dem Staatsminiſter Herrn Dr. Friedberg geneigteſt zur Verfügung geſtellten Aktenſtücke der Regiſtratur des Juſtiz-Miniſteriums. Catt ſchreibt am 11. September 1780: »Sa Majesté me dit avant-hier qu'elle avait remis à Votre Excellence l'examen et la prompte décision de l'affaire de la loterie de Neuchâtel.« — 29. September 1780: »Quant à la loterie fatale, il me semble que, puisque Sa Majesté Lui [à Votre Excellence] a remis l'examen et l'expédition de la chose, que cela entraîne nécessairement l'idée de lui en faire le rapport, en lui disant que ses ordres ont été exécutés, que l'affaire est terminée et que les intéressés perdent tout, si je ne me trompais dans mon raisonnement. Oserais-je Lui demander si Elle approuve que j'en parle, en disant: ›L'affaire s'examine et Votre Majesté, je pense, en aura un rapport.‹ Je ne voudrais rien faire sans Son aveu, comme je ne ferai rien qui La compromette.« Carmer lehnte den Vorſchlag mit den Worten ab (undatirt): »Le Roi ayant ordonné que l'affaire du lotto de Neufchâtel se vidât dans les vois du droit, et n'en ayant demandé aucun rapport, il serait hors de coutume de lui en faire un *ex officio*.«

1780 an d'Alembert schreibt, „mir Lectionen über theologische Absurditäten ertheilt, wovon ich augenscheinlich profitire“.[1] Seit 1785 soll er den Abbé nicht mehr in Anspruch genommen haben.[2] Vom 16. November 1784 bis zu des Königs letzter Krankheit fungirte Dantal, ein Mitglied der Berliner französischen Colonie, im eigentlichen Sinne als Vorleser.[3]

Nach Friedrich's des Großen Tode blieb Catt in Potsdam; den Sommer pflegte er, wie berichtet wird,[4] „auf seinem Landgute“ zuzubringen. König Friedrich Wilhelm II. zeichnete ihn durch die Anwartschaft auf ein einträgliches Canonicat aus. Gegen Ende seines Lebens soll Catt erblindet sein.[5] Er erlag einer Brustfellentzündung nach sechstägigem Krankenlager am 23. November 1795, im Alter von siebzig Jahren.[6]

Noch bei Lebzeiten Catt's wurde davon gesprochen, daß er Denkwürdigkeiten seines Verkehrs mit dem großen König aufgezeichnet habe. Catt's Freund de la Veaux war es zuerst, der 1789 den Lesern seiner Biographie des Königs die Mittheilung machte, daß Herr von Catt ein genaues Tagebuch über dasjenige geführt habe, was ihm in den langen und glänzenden Jahren, da er Friedrich habe bewundern dürfen, bemerkenswerth erschienen sei.[7] Demnächst erwähnt 1790 der Akademiker Denina in dem Catt gewidmeten Artikel seines „Litterarischen Preußens“, daß dem Vernehmen nach der ehemalige Vorleser seine „Unterhaltungen“ mit dem König der Öffentlichkeit übergeben werde. An das Zugeständniß, daß diese „Unterhaltungen“ dazu beitragen würden, den Esprit des Königs, wie den Catt's näher zu ergründen, knüpft Denina die etwas hämische Bemerkung, wenn alle, die der Ehre des Verkehres mit Friedrich gewürdigt seien, ihre „Unterhaltungen“ mit der Ausführlichkeit des Doctor Zimmermann oder des Fürsten von Ligne zum Besten geben wollten, so bliebe uns bald keine Zeit für die Beschäftigung mit anderen Dingen.[8] Die von Denina angemeldete Publikation unterblieb. Vielleicht hatte Catt auf dieselbe schon verzichtet, wenn er die 1789 erschienenen Schlußbände des Werkes von de la Veaux mit reichlichen Mittheilungen aus dem Schatz seiner Erinnerungen unterstützte, Mittheilungen, die eine selbstständige Veröffentlichung seiner Denkwürdigkeiten doch eines Theiles ihres Neuheitsreizes berauben mußten.

1) Œuvres XXV, 143; Zimmermann, Fragmente, I, 80. 2) Nicolai, Anecdoten von König Friedrich II., 2. Aufl. (1797) I, 133. 3) Vgl. C. Dantal, Les délassemens littéraires ou heures de lecture de Frédéric II, Elbing 1791. 4) Zimmermann, Fragmente I, 78. 5) Thiébault I, 375. 6) Nach dem Todtenregister der Potsdamer französischen Gemeinde. Die Anzeige vom 24. Nov. in den Berliner Zeitungen vom 28. giebt den Tag des Todes nicht an; den 24. Nov. nennen Meusel, Lexikon der von 1750—1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller II, 69 und das Verzeichniß der Abhh. der Akademie S. 43; den 27. Nov. Preuß (Œuvres XXIV, p. X. Nach dem Potsdamer Todtenregister starb Catt im Alter von 58 Jahren, nach dem Kirchenbuch von Bornstedt, wo die Beisetzung erfolgte, im Alter von 76 (vgl. noch Bethge, Der alte Bornstedter Kirchhof, Potsdam 1872, S. 28. 34. 40., während er nach dem Taufregister von Morges am 14. Juni 1725 getauft worden ist. 7) Vie de Frédéric II, VI, 357. 8) La Prusse Littéraire I, 327. 328.

Erlaubniß, Catt's Memoiren zu benutzen[1]; es wurde ihm in der Folge gestattet, für die geplante Gesammtausgabe der Werke des Königs sich Auszüge aus dem Manuscripte zu machen, die er dann in den Einleitungen und den Anmerkungen zu den von ihm herausgegebenen „Œuvres de Frédéric le Grand" an verschiedenen Stellen verwerthet hat[2]. Über die vorhandenen Handschriften, ihr Verhältniß zu einander und die Prinzipien, nach denen er sie benutzte, hat Preuß nirgends Auskunft gegeben.

Für die Sammlung der „Publicationen aus den Preußischen Staatsarchiven" wurden alsbald auch die Catt'schen Memoiren in Aussicht genommen. Bei näheren Nachforschungen kamen mannigfache Vorarbeiten zu den Memoiren zum Vorschein, die in dem Repertorium des Archivs bei der Erwerbung des Catt'schen Nachlasses nicht verzeichnet worden waren und deren Vorhandensein nach den Mittheilungen von Preuß nicht vorausgesetzt werden konnte. Das Verhältniß der verschiedenen Manuscripte zu einander soll zunächst dargelegt werden.

[Handschriften und Abfassungszeit der Memoiren]. Unter dem Titel „Brouillon de mes mémoires" liegt ein von Catt eigenhändig geschriebenes und paginirtes Concept in vier Theilen zu 365, 331, 290 und 64 Quartseiten vor. Dieses Manuscript ist bei der Abzweigung des Königlichen Hausarchives von dem Geheimen Staatsarchiv im Jahre 1851 dem ersteren überwiesen worden[3].

Von dem Concept wurde durch eine fremde Hand eine Reinschrift angefertigt; dieselbe weist sachliche Veränderungen nicht auf, vielmehr zeigt sich an einer Anzahl Schreibfehler, wie mechanisch die Thätigkeit des Abschreibers war.

Aus dem Concept hat der Verfasser einige bereits mit der fortlaufenden Paginirung versehene Seiten nachträglich entfernt und durch neue Blätter ersetzt. Die ausgeschiedenen Stücke sind erhalten, und eines derselben, die erste Niederschrift der Seiten 141—150 des ersten Theiles mit der Schilderung der Schlacht bei Zorndorf, ist dadurch bemerkenswerth, daß sich der Zeitpunkt der Abfassung näher daraus bestimmen läßt.

Der Verfasser erwähnt gleich auf den ersten Zeilen der Memoiren Friedrichs des Großen Tod. Daraus würde zunächst nur erhellen, bis wann, nicht auch seit wann der Verfasser an der Arbeit war, denn das Vorwort kann sehr wohl gerade zuletzt geschrieben sein. Nun wird in jener cassirten Redaction der Manuscriptseiten 141—150 für das an der Zorndorfer Schlacht betheiligte Regiment Forcade die Erläuterung gegeben: „à présent Lichnosky", und Graf Stephan Lichnowsky erhielt das ehemals Forcadische Regiment erst nach der

1. Vgl. J. D. E. Preuß, Friedrich der Große, I, 411, Anm. 3. 2) Vgl. unten S. XXVII.
3. Alle anderen im Folgenden genannten Manuscripte befinden sich im Geh. Staatsarchiv.

im März 1786 erfolgten Penſionirung des Generals Thüna[1]). Die Beſchreibung der Schlacht von Zorndorf bildet einen der vorderen Abſchnitte der Memoiren; kann nach dem Geſagten dieſer Abſchnitt nicht vor dem März 1786 geſchrieben ſein, ſo liegt die Annahme nahe, daß die ſchriftſtelleriſche Arbeit auch nicht während der wenigen Monate bis zum Tode des Königs, ſondern in der That erſt nach dem 17. Auguſt begonnen wurde[2]).

Welcher Art und welches Alters waren die Materialien, die für die Ausarbeitung des Manuſcripts zur Verfügung ſtanden?

„Jeden Abend beim Heimkommen", ſagt Catt in den Memoiren, „zeichnete ich auf was ich gehört hatte; ich wiederholte in dieſem Bericht, den ich mir ſelbſt abſtattete, die eignen Ausdrücke Seiner Majeſtät, ſoweit ich mich ihrer zu erinnern vermochte, unbekümmert um etwaige Wiederholungen." Selbſt in der Nacht vor der Schlacht bei Zorndorf ermöglicht er es, nachdem er bis Mitternacht in ſeinen Mantel gehüllt unter einem Baume Quartier gemacht hat, in einem Zelte, deſſen Lichtſchein ihn herbeigezogen hat, die Unterhaltung des vorangegangenen Abends zu Papier zu bringen. Solch nächtliche Thätigkeit währt bisweilen Stunden lang: wenn Catt am 10. Juni 1758 den König gegen 10 Uhr Abend verlaſſen hat, ſo bleibt er noch bis Mitternacht durch das Tagebuch in Anſpruch genommen. Ausführlich und ſorgfältig wie dieſe Aufzeichnungen ſind, brauchen ſie ſich nicht zu ſcheuen, ſich als Lektüre anzubieten; dem engliſchen Geſandten Mitchell gewährt der Verfaſſer gern die Bitte, die eine oder andere „Unterhaltung" ſich abſchreiben zu dürfen. In willkommener Weiſe wird die Arbeit dadurch erleichtert, daß der König ſeinen Geſellſchafter bisweilen veranlaßt, noch während des Geſpräches ſich Notizen zu machen; er zeigt ihm auf der Landkarte die vollklingenden Namen der mähriſchen und böhmiſchen Dörfer, damit die Rechtſchreibung nicht zu kurz kommt. Das militäriſche Journal, das ſo entſteht, ſoll ſpäter eine Grundlage für die Geſchichte des Krieges bilden, deren Abfaſſung der König beabſichtigt.

Dies die Ausſagen der Memoiren über ihre Entſtehung[3]). Sie erheben den Anſpruch, auf gleichzeitig mit den Vorgängen entſtandene, ausführliche Tagebücher zurückzugehen, ſich nach Inhalt und Form im Weſentlichen mit den Originalaufzeichnungen zu decken. Selbſt ein redactioneller Übergang, die

1) Biographiſches Lexikon aller Helden- und Militärperſonen II, 412; IV, 90. 2) Unten S. 293 Anm. 2 citirt der Verfaſſer die Œuvres Posthumes de Frédéric II, die erſt 1788 erſchienen; doch kann dieſe Anmerkung nachträglich in das Manuſcript eingetragen ſein. Erwähnt ſoll noch werden, ohne Vermuthungen daran zu knüpfen, daß Catt Ende Dezember 1786 und Anfang 1787 mit dem Plan einer hiſtoriſchen Arbeit über Carmer's Juſtizreformen ſich trägt. Am 30. Dezember 1786 richtet er eine Reihe von Fragen an Carmer, die dieſer am 23. Januar beantwortet; darauf Catt, Potsdam 30. Januar: »Je demande à Votre Excellence la grâce de ne point parler de mon plan et de ce que je me propose d'écrire sur tout ce qu'Elle a fait pour la justice et pour le crédit, soit en Silésie, soit à Berlin.« 3) Vgl. unten S. 117. 157. 96. 111. 129. 140.

einleitende Betrachtung zu Anfang des zweiten Theiles[1]) will vor dem Eintritt der Ereigniſſe geſchrieben ſein, die auf den folgenden Blättern Tag für Tag verzeichnet ſtehen.

Gleich vorn aber findet ſich in Catt's Memoirenmanuſcript eine Stelle, die dann auch in der Reinſchrift des Abſchreibers ſtehen geblieben iſt und die ohne Weiteres die Kritik herausfordern muß. Die Memoiren erzählen (S. 19), wie der König in den erſten Tagen nach der Ankunft Catt's einen Brief von Voltaire erhält: in einer Anmerkung ſetzt der Verfaſſer hinzu: „Ich habe in meinen Noten nachgeſehen und finde, daß der König zu Rammenau am 26. September zum erſten Mal einen Brief von Voltaire erhielt."

Kein Zweifel, daß Catt, wenn er die Drucklegung ſeiner Memoiren ſelbſt beſorgt hätte, dieſe verdächtige Spur getilgt haben würde, und daß es nicht ſeine Abſicht war, ſeine Memoiren je mit ſeinen Tagebüchern confrontiren zu laſſen.

[Die Tagebücher]. Die aus Catt's Nachlaß an das Geheime Staatsarchiv gelangten Tagebücher bilden eine Reihe von acht Heften (Nr. I—VII. IX. in der Zählung unſerer Ausgabe, S. 333—424; 434—436). Ein neuntes, das zeitlich zwiſchen dem vorletzten und letzten der erhaltenen Originalhefte liegt (Nr. VIII, S. 424—433) iſt nicht in der Urſchrift, ſondern nur in einer Überarbeitung (vergl. S. IXX) vorhanden.

In den drei Quartheften, welche dem Jahre 1758 (13. März — 26. November) angehören, bringt Catt nur in ſpärlichem Maße die eigenthümlichen Vorſichtsmaßregeln in Anwendung, welche die neugierigen Augen unberufener Leſer um ihre Erwartung zu täuſchen beſtimmt waren. Er durfte wohl darauf rechnen, daß eine Geheimſchrift, welche franzöſiſche Worte in griechiſche Lettern hüllte und noch dazu mit lateiniſchen und griechiſchen Sprachbrocken[2]) untermengte, von den Wenigſten im preußiſchen Lager aufgelöſt werden würde. Vorzugsweiſe ſind es die ipsissima verba des Königs, für deren Wiedergabe die Zifferſchrift dient. Den König ſelbſt bezeichnet die geheimnißvolle Chiffre DD, deren Bedeutung der Verfaſſer an einer Stelle (S. 397) zum Glück uns verräth: D. D. iſt gleich Deusdatus, Dieudonné.

Mit dem Jahre 1759 wird die Geheimſchrift die Regel und das ſprachenmengende Kauderwelſch, das an die Sprachblüthen der ſogenannten makaroniſchen Litteratur erinnert, nimmt zu. Die Duodezhefte, in welche die beiden nächſten Fortſetzungen eingetragen ſind (IV. V; S. 384—418) führen nach einer größeren Unterbrechung vom 12. Juni bis in den Dezember 1759; nach einer neuen Pauſe hat der Verfaſſer in der Zeit vom 12. bis 28. Januar 1760 ſeine Hieroglyphen einem loſen Folioblatte anvertraut, das unter andern ungeordneten und ganz fremdartigen Papieren ſich vorfand (VI: S. 418—420).

1. Unten S. 117. 2. Auch ein engliſches Wort findet ſich gelegentlich, S. 387.

In der nächſten Fortſetzung, aus wenigen in Octav gefalteten Blättern beſtehend, (VII; S. 420—424) finden ſich neben ſonſtigem Inhalt wirkliche Tagebuchnotizen nur für den 8. 10. und 11. März 1760 eingetragen. Es folgt das im Original nicht erhaltene Stück; nach vereinzelten Eintragungen zum 25. und 26. April 1760 nimmt daſſelbe erſt mit dem 14. Juni den Charakter eines Tagebuchs an, das dann bis zum 30. Juli fortläuft. Das Schlußheft, aus zwei ſchmalen Papierſtreifen formirt, die quer gebrochen acht winzige Seiten ergeben, begleitet die Ereigniſſe vom 31. Juli bis zum 15. Auguſt 1760, dem Tage der Schlacht bei Liegnitz.

Die Unterbrechungen der täglichen Buchführung, die zwiſchen den einzelnen Heften liegen, ſind nicht die einzigen; auch innerhalb der Hefte hat die Feder bisweilen kürzere oder längere Zeit geſtockt. Zwiſchen den mit fortlaufenden Tageszahlen verſehenen Abſchnitten finden ſich undatirte Eintragungen, für die ſich aus der Stelle, an welcher ſie ſtehen, nur im Allgemeinen der Zeitraum, binnen welchem ſie erfolgt ſein müſſen, beſtimmen läßt. So gegen Ende des vierten Tagebuches, wo auf die Erzählung der Vorgänge des 23. und 24. September 1759 erſt nach längerer Pauſe durch ein „geſtern, den 4. October“ der Moment der Niederſchrift wieder erkennbar wird (S. 398—401). An ein Paar Stellen ſind die Lücken, die der Verfaſſer in ſeinen Aufzeichnungen bemerkte, ſpäter ausgefüllt worden, ſodaß S. 400 der Abmarſch des Prinzen Heinrich aus dem Lager bei Düringsvorwerk, Ende Auguſt 1759, erſt verzeichnet ſteht, nachdem bereits eine Notiz über das Gefecht bei Hoyerswerda vom 24. September gebucht worden war. In dem neunten Tagebuch charakteriſiren ſich die, nicht in Zifferſchrift gemachten Angaben über die Tage vom 9. bis 14. Auguſt als eine ſpätere Ergänzung: ſie ſtehen geſondert auf dem Schlußblatte des Originalheftes.

Auch da, wo das Tagebuch regelmäßig fortläuft, werden die Bemerkungen nicht immer gerade am Tage ſelbſt eingetragen ſein. Die Aufzeichnung für den 2. Mai 1758 (S. 345) iſt früheſtens am 3. erfolgt, denn der Verfaſſer ſpricht von der ſchlafloſen Nacht, die er in dem am 2. bezogenen Quartier zugebracht hat; vielleicht noch ſpäter, falls der Ausdruck »la première nuit« im Gegenſatz zu den folgenden, nicht ſchlafloſen Nächten zu verſtehen iſt. In anderen Fällen iſt das Tagesdatum mit Sicherheit auch als das Datum der Niederſchrift zu erkennen: am 21. November 1759 macht Catt das Tagebuch zum Vertrauten ſeiner melancholiſchen Betrachtungen und ſetzt hinzu: »Le soir, ce 21, étant de mauvaise humeur«: als dies niedergeſchrieben, wird Catt um 6 Uhr noch zum Könige gerufen und verzeichnet dann in einer zweiten Eintragung das Hauptereigniß des Tages, die Nachricht von der Capitulation von Maxen.

Für die zu Beginn und zum Schluß einzelner Hefte ſich vorfindenden undatirten Aufzeichnungen iſt ſelbſt eine annähernde chronologiſche Einordnung

nur ausnahmsweise möglich. Einfach ist das Verhältniß im Eingang des fünften Tagebuches, wo die regelmäßige Berichterstattung mit dem 19. November beginnt. Es läßt sich mit Bestimmtheit sagen, daß alles Vorangehende (S. 403—405) zwischen diesem Tage und dem 11. November niedergeschrieben sein muß, denn das Heft beginnt mit einem, in unserem Abdruck fortgelassenen Auszug aus Friedrichs Schrift über Karl XII., die Catt erst nach der auf den 11. November fallenden Wiederankunft des Königs kennen gelernt hat. Dagegen können die undatirten Notizen am Schluß der Hefte I. IV. V. und VII. zu jeder beliebigen Zeit auf dem Raume eingetragen sein, der in diesen Heften leergeblieben war. Das von der Tagebuchführung unbenutzt gelassene Papier hat auch sonst zur Aufzeichnung rein persönlicher Dinge der verschiedensten Art gedient: neben Vermerken über Quartiere[1]) und über Löhnung der Diener, über ausgeliehene Bücher und eingegangene Briefe, finden sich Titel und Citate, Adressen und Rezepte, zum Theil in völlig verwischter Bleistiftschrift. In dem Abdrucke sind diese außerhalb des Zusammenhanges der Tagebücher stehenden Kleinigkeiten fortgelassen.

[Anhang zu den Tagebüchern]. Nach dem Tage von Liegnitz (15. August 1760) hat Catt seine Tagebücher nicht fortgesetzt. Dagegen entwarf er später, wie es scheint im Sommer 1762, eine zusammenhängende Skizze seiner Erlebnisse aus der Zeit vom 27. August 1760 bis zum Juli 1762. Insofern sie die Erzählung der Tagebücher unmittelbar aufnimmt, darf diese Aufzeichnung als ein Anhang zu denselben bezeichnet werden. (S. 437—454).

Einen Anhalt gaben dem Verfasser eine Anzahl Briefe, die er von dem Könige erhalten hatte, und die dem Anschein nach benützt worden sind, wie denn die Eingangsworte des Anhanges diese Briefe erwähnen.

[Überarbeitung der Tagebücher.] Wenn Catt in seinem Tagebuche lesen wollte, mußte sich ihm das Bedürfniß herausstellen, die Sprachverwirrung des Originals durch einen einheitlichen Text und vor allem die griechischen Charaktere durch moderne zu ersetzen. So entstand jedenfalls noch vor dem Ende des Jahres 1762 in drei Heften eine Überarbeitung derjenigen Partien, in welchen die griechische Geheimschrift die vorherrschende ist, d. h. sämmtlicher Tagebücher mit Ausnahme der beiden ersten.

Durchaus nicht alles aus den Originalen wird in dieser Bearbeitung wiederholt; dasjenige aber, was in dieselbe übergegangen ist, wird durch stilistische Ausführung verbreitert. Am engsten schließt sich die Bearbeitung des Schlußtagebuches an die Vorlage an.

Der Hauptwerth dieser zweiten Redaction ist, daß sie das in der ersten,

1 Auf eines der leeren Schlußblätter des Tagebuches III schrieb Catt ein Verzeichniß seiner Aufenthaltsorte während des Jahres 1758, dem oben S. V die Angabe über die Abreise aus Holland entnommen ist.

wie erwähnt, verlorene Capitel enthält, den Abſchnitt VIII unſeres Abdruckes der Tagebücher (S. 424—433).

Für einen andern Abſchnitt, der in den Originalheften ſich nicht findet, führt das Fehlen jeglicher Tagesdaten auf die Vermuthung, daß hier nicht ein uns nicht erhaltenes Tagebuch zu Grunde liegt, ſondern daß der Verfaſſer bei der Reviſion ſeiner Hefte dieſen Abſchnitt nach der Erinnerung in die Überarbeitung einſchob, um die große Lücke auszufüllen, welche die Tagebücher (S. 384) zwiſchen dem 26. November 1758 und 12. Juni 1759 laſſen. In den Anmerkungen unſerer Ausgabe iſt von dieſer anſcheinenden Interpolation der Inhalt angegeben (S. 489—491).

Die chronologiſchen Daten der Tagebücher hat die Bearbeitung nicht überall richtig übernommen; ſo wird das Datum 8 mars (S. 423) einem falſchen Jahr, 1761 ſtatt 1760, zugewieſen.

[»Brouillon fait l'an 1762«]. Als die Entzifferung der Originale erfolgt war, konnte Catt daran denken, den Rohſtoff mit ſchriftſtelleriſcher Kunſt zu geſtalten. Den erſten, allerdings ſehr unvollkommenen Anlauf dazu bezeichnen zwei Hefte, deren erſtes der Verfaſſer mit der Bezeichnung »Brouillon fait l'an 1762« verſehen hat.

Der Inhalt dieſes erſten Heftes betrifft in buntem Gemenge verſchiedene Tage und Jahre, ohne daß der Geſichtspunkt der Auswahl erkennbar würde. Nach vier Notizen zum 30. September, 13., 18. und 19. November 1762, die alſo an den „Anhang zu den Tagebüchern" (S. IXX) ſich anſchließen, iſt das Jahr 1758 mit einem Datum, 1759 mit drei und wieder 1758 mit vier Daten vertreten, darauf der Reihe nach jedes folgende Jahr bis 1761 mit je einer Angabe für einen beſtimmten Tag.

In dem zweiten Hefte zu Anfang ein ähnliches Durcheinander; dann aber enthält die größere Schlußhälfte dieſes Heftes nichts als eine ausgeführtere Wiederholung ſämmtlicher Notizen des erſten Heftes in der alten, wirren Reihenfolge.

An dem »Brouillon« von 1762 fallen einige Verſtöße gegen die Chronologie auf. Ein Vorgang, der in dem Tagebuche unter dem 14. Auguſt verzeichnet iſt, wird hier auf den 23. verlegt.[1]) Und doch trennten erſt wenige Jahre den Verfaſſer von ſeinen Erlebniſſen.

Im Jahre 1766 hat er dann den »Brouillon« von 1762, wie eine damals hinzugefügte Notiz[2]) erſehen läßt, wieder zur Hand genommen, für jetzt aber die angefangene Arbeit noch nicht fortgeführt; ſie ruhte noch volle zwanzig Jahre.

Nach Bloßlegung der verſchiedenen Schichten des Rohſtoffes, der 1786

1) Vgl. unten S. 473. 2) »Il y aurait ici à présent, 1766, une foule de notes à faire.«

dem Verfasser für die Ausarbeitung seiner Memoiren zu Gebote stand, können wir jetzt an die quellenkritische Analyse dieser Memoiren herangehen.

[Grundlagen und Composition der Memoiren.] Vorauszuschicken ist, daß der Verfasser da, wo er seine ursprünglichen Aufzeichnungen bereits einmal umgeschrieben hatte,[1]) sich nicht an die Originaltagebücher, sondern an die Überarbeitung hält.

Wenn er versichert (S. 117), daß er in den ersten Monaten nach seiner Ankunft im Hauptquartier mit geflissentlicher Ausführlichkeit sich schriftliche Rechenschaft über seine Unterhaltungen mit dem Könige abgelegt habe, so lassen die Tagebücher davon nichts ersehen. Der Gegenstand des Gesprächs wird zuerst meist mit wenigen Worten angedeutet, Anführungen in directer Rede finden sich selten. Erst allmählig beginnen die Unterhaltungen einen breiteren Raum einzunehmen.

Durch welches Verfahren wurde in den Memoiren gerade das umgekehrte Verhältniß hergestellt? Der Verfasser hat den Inhalt seiner Vorlagen durchweg neu gruppirt, die chronologische Anordnung der Memoiren wird also eine rein willkürliche, ihr tagebuchartiges Gewand ist aus Phantasiestoff gefertigt.

Dann hat der Verfasser überall, wo ihm seine Tagebücher das Gesprächsthema bezeugten, die Themata in freier Behandlung ausgeführt; er hat um vorhandene Kristallisationspunkte glänzende Gebilde sich ansetzen lassen. Bewahrten die Tagebücher die eigenen Worte des Königs, so haben sich die Memoiren an den Wortlaut meist sehr genau gehalten; nur geschieht es in jener durchgehenden chronologischen Willkür, daß Äußerungen, die verschiedenen Tagen, verschiedenen Gesprächen angehören, zusammengeworfen, d. h. durch einen stets sehr geschickt erfundenen Übergang in Verbindung mit einander gebracht werden.

Der Verfasser hat endlich gewisse Angaben, vor allem die Fülle der charakteristischen Züge, geistreichen Einfälle, Anecdoten und Witze, die er in seinen Heften gebucht hatte, in den Memoiren mit Vorliebe dem König in den Mund gelegt, auch wenn die Tagebücher ihm nicht das Recht dazu gaben. Gerade in der Zeit vor und nach der Schlacht bei Kunersdorf, wo Catt von dem Könige bei der Armee des Prinzen Heinrich zurückgelassen war, sind die Tagebücher (S. 394 ff.) reich an Erzählungen der bezeichneten Art, die der Verfasser also von Anderen, nicht von dem Könige, gehört hatte. Ausdrücklich wird einmal ein Dritter, der Cabinetsrath Eichel, als Gewährsmann einer Geschichte genannt (S. 417), die nach den Memoiren der König erzählt haben soll.

Als das Manuscript der Memoiren abgeschlossen und foliirt war, hat der Verfasser noch einmal die erste Überarbeitung seiner Tagebücher einer schließ-

1 Vgl. S. LXX.

lichen Muſterung daraufhin unterworfen, ob auch alles Bemerkenswerthe einen Platz in den Memoiren, gleichviel in welchem Zuſammenhang, gefunden hatte: die an den Rand geſetzten Namen der Hauptquartiere dienen gleichſam als Wegweiſer in der Richtung der neuen Orte, an welche die Vorgänge ſich verlegen laſſen mußten. An einer Stelle iſt in dem Manuſcript der erſten Überarbeitung die entſprechende Seitenzahl des Memoiren-Manuſcriptes hinzugefügt.

Die Memoiren ſind mehr als doppelt ſo ſtark, als die Tagebücher. So ſehr die Originale bei der Umformung gedehnt wurden, das Anſchwellen des Umfanges wird dadurch allein nicht erklärt. Der Verfaſſer hat neben ſeinen Tagebüchern noch andere Materialien benutzt.

An dem militäriſchen Unterrichte, den er von dem Könige erhalten haben will, überraſcht die immer wiederkehrende peinliche Genauigkeit in den Zahlenangaben. Soll der König, wenn er nach Tiſche ſeinem Geſellſchafter von den militäriſchen Vorfällen des Vormittags, von den Ergebniſſen einer Recognoscirung oder eines Vorpoſtenſcharmützels erzählte, ſchon regelmäßig die Ziffern zur Hand gehabt haben, deren Zuſammenſtellung ſeitens der betheiligten Truppentheile doch allemal Zeit erforderte? Gewiß nicht, und es ergiebt ſich denn auch für den „militäriſchen Curs“[1]) in der aufgezeichneten Form, daß nur der Catt der Memoiren, nicht auch der Catt der Tagebücher ihn ſo durchgemacht hat. Allerdings läuft dem erſten der Tagebücher eine Art gleichzeitig geführtes militäriſches Journal parallel, aber die Angaben desſelben ſind ſo unregelmäßig und dürftig, daß ſie in unſerer Publication fortbleiben durften; jedenfalls bilden dieſe Aufzeichnungen für das militäriſche Detail der Memoiren die Grundlage nicht.

Eine Vergleichung des Werkes, welches auch nach dem gegenwärtigen Stande der Forſchung noch immer den Ausgangspunkt bei Studien zur militäriſchen Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges zu bilden hat, ergab zwiſchen Tempelhof's Darſtellung des Feldzuges von 1758 und den Catt'ſchen Memoiren eine unverkennbare Übereinſtimmung. Der in Betracht kommende zweite Band von Tempelhof's Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges erſchien 1785; die Möglichkeit wäre da, daß Catt bei der Ausarbeitung ſeiner Denkwürdigkeiten hier ſeine militäriſche Weisheit ſchöpfte. Wenn ſeine Schilderung der Schlacht bei Zorndorf eine täuſchende Ähnlichkeit mit der Beſchreibung hat, die 1776 Tielcke in dem zweiten Bande ſeiner „Beyträge zur Kriegs-Kunſt und Geſchichte des Krieges von 1756—1763“ gegeben hatte, ſo könnte man weiter argwöhnen, daß unſer Verfaſſer, wie dort bei dem preußiſchen Major, ſo hier bei dem ſächſiſchen Hauptmanne eine fachwiſſenſchaftliche Anleihe gemacht hätte. Aber Catt war des Deutſchen nicht mächtig, er hätte die Werke

1) Vgl. S. 37.

von Tempelhof und Tielcke sich übersetzen lassen müssen. Es bedurfte dessen nicht: er war der glückliche Besitzer eines in seinem Nachlaß noch heute vorhandenen französischen Journals über den Feldzug von 1758, und dieses sehr ausführliche Manuscript hat in einer deutschen Bearbeitung zu den Quellen jener beiden Militärschriftsteller gehört. [1])

Es sind durchaus wörtliche Entlehnungen aus diesem Journal, was Catt in seinen Memoiren als militärische Expectorationen des Königs vorbringt. Nicht genug, daß Friedrich die Thatsachen Abend für Abend dem Journal nacherzählen muß, auch in seinem strategischen Urtheil läßt ihn sein Vorleser rückhaltslos dem militärischen Anonymus sich anschließen.[2]) Eine Flüchtigkeit Catt's in der Benutzung seiner Quelle hat die Folge, daß der König in den Memoiren am 17. Juni 1758 einen General, der in der Wirklichkeit an diesem Tage einen starken Verweis erhielt, als Todten beklagt.[3]) Wenn uns die allzu detaillirten Zahlenangaben im Munde des Königs unwahrscheinlich scheinen wollten, so hat Catt wenigstens an einer Stelle (S. 203) im richtigen Gefühle die Angabe 451 seines militärischen Orakels durch ein weniger bestimmtes »près de 500« ersetzt.

Mit dem Jahre 1759 verstummte dieses Orakel. Aber der Verfasser der Memoiren wußte Rath. Bei dem Falle von Glatz (26. Juli 1760) waren die Kriegsacten Fouqué's und damit die Briefe Friedrich's des Großen an diesen General die Beute des Feindes geworden. In verschiedenen Drucken kamen bald nach Beendigung des Krieges Bruchstücke dieser Correspondenz an die Öffentlichkeit. Die eine der Ausgaben verschaffte sich Catt; er hat sie für 1759 in ähnlicher Weise ausgenutzt, wie für das Vorjahr das »Journal«[4]): dasjenige, was der König an Fouqué vertraulich schreibt, das eröffnet er in demselben Vertrauen seinem Vorleser mündlich. In dem »Recueil« der Briefe an Fouqué fand Catt noch den Abdruck der Denkschrift vor, die der Prinz von Preußen zur Rechtfertigung seines Verhaltens im böhmischen Feldzuge von

---

1) Tielcke erhielt (vgl. Preuß II, 417) dieses Journal aus der von Süßenbach, dem Secretär des Generaladjutanten von Wobersnow, angelegten, überaus reichhaltigen Materialiensammlung, die jetzt auf der Großherzoglichen Hofbibliothek zu Darmstadt sich befindet und von uns durchgesehen werden konnte (vgl. A. Schäfer in den „Forschungen zur Deutschen Geschichte" Bd. XVII). Tempelhof benutzte wahrscheinlich den 1784 erschienenen Abdruck in der „Bellona" („Ein militärisches Journal", Dresden 1781 ff., Stück 11—16). Von dem französischen Texte ist ein zweites handschriftliches Exemplar aus dem Nachlaß des Feldmarschalls von Kalckreuth, des Adjutanten des Prinzen Heinrich, an das Geh. Staats-Archiv gekommen. Über die Autorschaft hat sich nichts feststellen lassen; so viel erhellt, daß der Verfasser beim Aufbruch des Königs gegen die Russen im Hauptquartier des Markgrafen Karl von Schwedt zurückgelassen wurde. 2) Vgl. S. 113, wodurch das entgegengesetzte Urtheil Keith's S. 133 in einer von Catt wohl kaum beabsichtigten Weise eine gegen den König gerichtete Spitze erhält. 3) Vgl. S. 101. 470. 4) Vgl. S. 141. 214—243. 472. 476—479.

1757 aufgeſetzt hatte: ſie ſetzte ihn in Stand, das Zerwürfniß zwiſchen dem Prinzen und ſeinem königlichen Bruder zu ſchildern.[1])

Wo die Briefe an Fouqué abſetzen, hilft Catt ſich für die zweite Hälfte des Feldzuges von 1759 mit des Königs »Histoire de la guerre de sept ans«[2]), die er ſchon vor ihrer Veröffentlichung in den »Œuvres posthumes« gekannt zu haben ſcheint.[3]) Endlich hat er im dritten und vierten Theil der Memoiren den Briefwechſel des Königs mit dem Marquis d'Argens in ähnlicher Weiſe ausgebeutet, wie vorher die Schreiben an Fouqué.[4]) Er ſcheint von dieſem Briefwechſel eine Abſchrift zur Verfügung gehabt zu haben; wenigſtens ſind von den Briefen an den Marquis auch ſolche benutzt, die in der Ausgabe der Œuvres posthumes fehlen.

An den nach der Reihe nachgewieſenen Stätten hat Catt die große Maſſe der Steine und Steinchen für die Moſaik ſeiner Memoiren gebrochen; der und jener einzelne Stein, der ſich für dieſelbe brauchen ließ, wurde mehr gelegentlich am Wege aufgeleſen. So wenn die Memoiren den König die Krankheitsgeſchichte des Prinzen von Preußen juſt mit den Worten erzählen laſſen, in welche ſie eine anonym erſchienene Biographie des Prinzen gekleidet hatte.[5]) Vereinzelt benutzt ſind die offiziellen militäriſchen Nachrichten, wie ſie von Berlin aus verbreitet wurden und in den gleichzeitigen Sammelwerken anzutreffen ſind;[6]) für die militäriſchen Ereigniſſe von 1760 ſcheinen die Nachrichten bei Catt wieder mit denen bei Tempelhof gemeinſamen Urſprunges zu ſein.

Memoirenartige Werke ſtehen vorlängſt in dem Rufe, eine trübe Quelle hiſtoriſcher Kenntniß zu ſein. Mangelnde Information oder Gedächtnißfehler auf der einen Seite, Eigenliebe und das Haſchen nach Effect auf der anderen, ſind die bekannten allgemeinen Urſachen dieſer Erſcheinung. Eine unbewußte Verſchiebung der Erinnerungen darf nun einem Verfaſſer, der genau geführte Tagebücher benutzen konnte und benutzte, füglich nicht als mildernder Umſtand zugebilligt werden. Deutlich dagegen tritt bei Catt zu wiederholten Malen jene andere Schwäche des Memoirenſchreibers hervor, die Sucht, die eigene Perſönlichkeit in ein möglichſt ſtrahlendes Licht zu ſtellen. Es kann nicht fehlen, daß der Vorleſer den König im Grunde viel beſſer kennt und zu beurtheilen vermag, als dieſer ſelbſt (S. 128. 233); auf ſeine erleuchteten Wahrnehmungen hin entwirft ſich Catt nach kurzer Bekanntſchaft „im Intereſſe Sr. Majeſtät und im eigenen Intereſſe" ſeinen gewiegten, beinahe pädagogiſchen Plan für die Art, mit dem Gebieter umzugehen, und iſt in edler Beſcheidenheit der Annahme nicht abgeneigt, daß es dem König darauf ankommt, bei ihm, Catt, eine möglichſt günſtige Vorſtellung von ſich zu erwecken (S. 128).

---

1) Vgl. S. 105. 470. 2) Vgl. S. 255. 479—481. 3) Vgl. unten S. 495 (zu S. 420). 4) Vgl. S. 483—485. 5) Vgl. S. 104. 170. 6) Vgl. 247. 251. 479.

Catt kommt wohl in die Lage, zu seinem Gebieter als Vertreter der öffentlichen Meinung, „im Namen des Publicums“ zu sprechen (S. 108). Wo immer ein wichtiger Augenblick in Friedrich's Leben eintritt, ist Catt zur Stelle als Zeuge und Vertrauter. Wenn die Nachricht von dem Tode des Prinzen von Preußen einläuft, so ist nach den Memoiren Catt der erste, dem der Bruder seinen Schmerz ausschüttet: nach Ausweis der Tagebücher wurde der Vorleser in den vier ersten Tagen nach dem Einlaufen der Trauernachricht überhaupt nicht empfangen (S. 103. 104). Stirbt ein Vierteljahr später die Schwester, die Markgräfin von Baireuth, so muß nach den Memoiren der König vor Allem wieder Catt sprechen, der zu diesem Behufe um 2 Uhr in der Nacht geweckt wird: vom Könige erst nach drei Stunden entlassen, entsendet er sofort ein, nach der vorangegangenen mündlichen Versicherung der Theilnahme recht überflüssiges Beileidsschreiben, unter dessen Eindruck der Empfänger ihn unverzüglich, nach nur einer Viertelstunde, wieder zu sich bescheiden läßt, um ihn endlich am Abend zum dritten Male und zwar noch auf volle vier Stunden zu empfangen. Nach Ausweis der Tagebücher hat Catt ehe der König ihn gesprochen, das Beileidschreiben, das unter diesen Umständen einen vernünftigen Sinn hatte, abgeben lassen, und ist dann am Nachmittage zur gewöhnlichen Stunde angetreten (S. 195. 375). Die Schreckensnachricht von Maxen, wie sie zwei Bauern am Nachmittage des 21. November 1759 zutragen, überwältigt nach den Memoiren den Generaladjutanten von Krusemarck und die ganze militärische Suite in dem Grade, daß niemand bei dem Könige den Unglücksboten machen will: da ist es der Vorleser, der Civilist, der die Kriegsmänner durch seinen Muth beschämt und aus ihrer Mitte her in die Höhle des Löwen sich wagt. In Wirklichkeit wurde Catt zu dem Könige gerufen, noch ehe die Bauern mit ihrer Hiobspost angelangt waren, und von der Situation der Memoiren bleibt nur das bestehen, daß die seit einigen Stunden im Lager umlaufenden Gerüchte dem obersten Kriegsherrn vorerst vorenthalten wurden (S. 262. 408).

Weit weniger als solche naive Selbstverherrlichung macht sich apologetische Tendenz bemerkbar, die man vielleicht am ersten erwartet hätte. Catt schrieb seine Memoiren in dem Gefühl der Bitterkeit über den Verlust reichlich und lange genossener Gunst. Es muß anerkannt werden, daß er seine persönlichen Empfindungen zurückgedrängt hat. Seine Darstellung beherrscht der Ton der Ergebenheit, der Anerkennung, der Bewunderung[1]; der Verfasser hat es meisterhaft verstanden, die Figur seines Helden mit dem Schimmer der Liebenswürdigkeit zu umgeben, die Sympathieen des Lesers für diese Individualität zu wecken, die in immer neuen Situationen eingeführt wird. Gleichwohl weiß Catt auch Anspielungen einzuflechten, deren Beziehung nicht verkennbar ist.

1 Vgl. S. 116, Anm.; 138. 156. 217.

Wie er dem Könige das Schwankende seiner Ansichten über Religion und Philosophie vorhält,[1]) so constatirt er mit innerer Genugthuung die gleiche Unsicherheit und Unbeständigkeit in dem Urtheile über Persönlichkeiten[2]) und läßt gleich im Eingange seiner Memoiren (S. 8) den Marquis d'Argens warnende Lehren und bald darauf (S. 120) den Hauptmann von der Marwitz eine förmliche Prophezeiung aussprechen. Nachdem Catt die Wandelbarkeit der Herrengunst an sich selbst erfahren hatte, lag es in seinem Interesse, das eigene Mißgeschick als das gemeinsame und immer unverschuldete Loos Vieler erscheinen zu lassen.

Immer erklärt sich aus Beweggründen persönlicher Art nur der kleinste Theil der zahlreichen Licenzen der Memoiren; weitaus den größeren werden wir auf die, wenn man will, harmlosere Tendenz zurückführen können, künstlerische Wirkung zu erzielen. Und da scheut Catt selbst vor Sensationsmitteln und Operneffecten nicht zurück. Vorgänge, die an sich nicht merkwürdig genug scheinen, werden an einen Ort und in Stunden verlegt, wo sie ein ganz anderes Aussehen gewinnen. Wenn der König nach Ausweis der Tagebücher am 14. August 1758 eine Ode Rousseau's umgedichtet hat, so rückt Catt in den Memoiren die Scene um zehn Tage vor, so daß sie sich jetzt am Vorabend der Schlacht bei Zorndorf abspielt, und damit der Abend ausgefüllt ist, muß sich auch die in Wirklichkeit auf den 16. November fallende Umbildung einer Strophe von Racine die Verlegung auf den 24. August gefallen lassen.[3]) Ohne weitere Beispiele anführen zu wollen, werden wir sagen dürfen, daß der Verfasser, welcher 1764 in der Berliner Akademie über die Kunst des Litterators gehandelt hatte, mit unverkennbarem Feingefühl für das künstlerisch Wirksame seinen Stoff allemal so gruppirt, daß jede der von ihm geschilderten „Unterhaltungen" ein kleines Cabinetstück wird.

Nicht als eine ohne weiteres zu benutzende historische Quelle, sondern als ein Gemisch von Dichtung und Wahrheit treten somit Catt's Memoiren heute an die Öffentlichkeit. Regelmäßig fällt nach dem Erscheinen eines neuen Bandes Memoiren die Kritik über den Ankömmling her, ihm seine Verstöße gegen die historische Wirklichkeit nachzurechnen. Würde man aber wegen der Fehler und Sünden, die wieder und wieder den Memoiren bewiesen werden, diese wilden Schößlinge der historischen Litteratur überhaupt missen wollen? Doch mit nichten. Genug wenn vorgebaut wird, daß das Schlechte nicht als vollwerthig in Umlauf kommt. Irren wir nicht, so bleibt auch Catt's Memoiren, trotz der Aufdeckung der Kunstgriffe des Verfassers, ein nicht unerhebliches Interesse. Die Thatsache bleibt bestehen, daß der Verfasser zwanzig Jahre lang fast täglich mit Friedrich dem Großen sich unterhalten hat. Die Memoiren lassen den

1) Vgl. S. 19. 52. 223. 2) Vgl. S. 120. 234. 245. 3) Vgl. S. 473 (zu S. 135); 498 (zu S. 449).

König vieles sagen, was er an Ort und Stelle nicht gesagt hat, kaum etwas, was er nicht hätte sagen können, was in seinem Munde unmöglich gewesen wäre. Für die chronologische Bestimmung der Vorgänge und Äußerungen schlechterdings werthlos,[1]) geben diese Aufzeichnungen doch ein treues Bild von der Art der Conversation Friedrich's, von den Formen, in denen sie sich bewegte, von dem eigenthümlichen Reize, der sie belebte. Es sind nicht Unterhaltungen, die so wie sie uns vorgelegt werden, wirklich stattgefunden hätten, aber es sind gewissermaßen Typen der Unterhaltungen des Königs, die als solche ohne Frage von Werth sein müssen. Solche Typen der Plaudereien eines Meisters anmuthiger und geistreicher Unterhaltungskunst, wie Friedrich es war, zu schaffen, dazu bedurfte es in der That langjährigen, täglichen Verkehrs, scharfer Auffassungsgabe und einer nicht gewöhnlichen Fähigkeit der Reproduction. Unser gerechtfertigtes Mißbehagen über die historischen Licenzen des Verfassers wird einigermaßen aufgewogen durch das Gefallen an der vollendeten Weise formaler Behandlung. In dieser Beziehung befinden sich die Memoiren in entschiedenem Vortheile vor den Tagebüchern ihres Verfassers, deren oft sibyllinische Kürze und Abgerissenheit vielfach erst durch jene eine authentische Interpretation erhält.

[Zur Charakteristik der Tagebücher.] Abgerissen und einsilbig, schmucklos und unfertig, wie die Tagebücher sind, erhalten sie doch gerade durch diese Eigenschaften ihren Werth. Ist ja wie das Werk, so auch der Verfasser noch anspruchslos und unfertig, noch nicht der weise Mann von 1786, der alles mit selbstgewisser Überlegenheit betrachtet. Der Verfasser der Tagebücher ist ein Werdender, dessen jugendfrohes Gesicht unbefangen in die Welt sieht und dessen empfängliches Gemüth die Fähigkeit noch nicht verloren hat, das Große ganz und voll auf sich wirken zu lassen. Ohne jede schielende Rücksicht aufgezeichnet, sind Catt's lakonische Tagebücher völlig unverdächtige Zeugnisse des Zaubers, mit dem Persönlichkeit des Königs in ihrer Größe und zugleich in ihrer Liebenswürdigkeit den jugendlichen Sinn des Begleiters gefangen nahm. „Je mehr ich diesen Fürsten sehe, um so mehr Gründe finde ich, ihn zu lieben und zu verehren," schreibt Catt schon in der ersten Zeit der Bekanntschaft (S. 338). Als Friedrich eines Tages vom Tode spricht und von der kurzen Lebensdauer, die er sich beschieden glaubt, wird das weiche Herz des Zuhörers so traurig gestimmt, daß er für alle weiteren Äußerungen die Aufmerksamkeit verliert (S. 342). „Die Fassung, mit der er die Unglücksschläge

---

1) Gerade zu diesem Zwecke hat Preuß für die Ausgabe der »Œuvres de Frédéric le Grand« die Angaben Catt's herangezogen, und zwar theils die Schlußredaction der Memoiren, theils die zwischen ihr und den Tagebüchern liegenden Schichten. Vgl. unten S. 473. 475. 477. 496. Ein Mißverständniß von Preuß hat zu der angeblichen poetischen Arbeit des 24. August 1758 ein Seitenstück für den 11. August 1759, den Vorabend der Schlacht von Kunersdorf, geschaffen. Vgl. S. 493.

ertrug, seine kleinen Aufmerksamkeiten für die Umgebung, seine geringe Sorge für die eigne Gesundheit, seine steten Unruhen: alles das schien mir Erfolg verdienen zu müssen" (S. 432). Sein Herz weissagt dem trauernden Zeugen der Unruhen und Zweifel, daß dieser Mann nicht unterliegen wird: »Plus dubitat, plus ego spero« (S. 419). Gegen ungerechte und boshafte Kritiker nimmt er den Angegriffenen in Schutz (S. 395). Mit Bewunderung gedenkt er der Todesverachtung des Königlichen Feldherrn, des Heldenmuthes, mit dem er bei Zorndorf eine Fahne ergreift (S. 357, 458), der Festigkeit, mit der er eine Unglücksnachricht, wie die von der Niederlage bei Kay, entgegennimmt: „Er war ruhig, kein Zeichen der Erregung im Gesichte, die Sprache ruhig" (S. 391). Als eine andere Meldung, die mit Spannung erwartet worden ist, ihm abgestattet wird, faltet der König, wie um seine Ungeduld zu zähmen, die Hände; dann erhebt er sie und sagt »Patience!« (S. 379.)

Von dem Gedächtniß Friedrichs sagt Catt, daß er zwanzig Briefe nach einander im Fluge lesen könne, um dann jeden zu beantworten, ohne einen einzigen noch einmal anzusehen (S. 368). Immer von neuem überrascht ihn die Höflichkeit des Königs, die nicht auf die Pünktlichkeit sich beschränkt. Um sich die Tabaksdose reichen zu lassen, ruft der König einen Lakaien, weil er dem Vorleser auch nicht die kleinste Dienstleistung zumuthen will. Catt fügt hinzu: „Ein Privatmann würde gesagt haben: Geben Sie mir die Dose" (S. 423). Wenn der König aus einem Zimmer in ein anderes geht, so trägt er selber sich die Lichter und schließt selber die Fenster: „ein Beweis, wie er seine Untergebenen menagirt" (S. 372). Als er dem Vorleser ein entliehenes Buch zurückstellt, sagt er: „Sehen Sie, wie pünktlich ich bin; ich hoffe, daß Sie mir auch ferner leihen werden" (S. 346). Allerliebst ist die Fürsorge, mit welcher der König mitten in der Nacht einen Lakaien mit dem während der vorangegangenen Unterhaltung vergebens gesuchten Titel einer Oper sendet, damit das weitere Nachsinnen Catt nicht den Schlaf raube (S. 345).

Einzelheiten, die Catt über das Äußere des Königs anführt, entsprechen dem Bilde des Helden der sieben Jahre, wie wir es Alle kennen; auch die zerrissenen Stiefel fehlen nicht, sodaß ihr Träger über feuchte Füße klagt. Gewiß ökonomisch ist es gehandelt, wenn der König die Manchetten, die ihm zu lang scheinen, in der Mitte zertrennt und so aus einem Paar zwei macht (S. 393).

„Wenn man diesen Fürsten im Profil sieht," bemerkt Catt bald nach seiner Ankunft (S. 345), „so hat man eine einzige gerade Linie."

Hören wir nun zu, wie der König und Catt sich mit einander unterhalten, so hat der König keineswegs, wie die Memoiren (vgl. S. 20) es darstellen, einige der ersten „Sitzungen" mit einer gleichsam conventionellen Vorstellung der in der Ferne weilenden Mitglieder seines Potsdamer Kreises ausgefüllt, wobei jedes derselben eine Charakteristik erhalten hätte. Die an Interesse stets sich steigernde Plauderei dieser Campagneabende kommt auf viel ungekünsteltere

Art in Fluß. Der König zeigt Catt seine Poesien und spricht mit ihm über die Gegenstände der Lektüre. Es werden Urtheile über die Vertreter der französischen Litteratur ausgetauscht, Urtheile auch über ihre Persönlichkeiten und Charactere. In gleicher Weise wie die Männer von der Feder, passiren die Revue die Männer vom Schwerte, auch die Herren und Damen bei Hofe, die Träger der Kronen nicht ausgenommen. Sehr häufig wird von militärischen Vorgängen gesprochen, vor allen von den Schlachten[1]), von denen bei Mollwitz und Hohenfriedberg bis zu den neuesten, die Catt miterlebt. Daneben gelangen religiöse, moralische und metaphysische Fragen zur Erörterung, das Verhältniß von Gott und Welt, Freiheit und Nothwendigkeit, Zufall und Vorsehung, das Problem der Beschaffenheit der Seele und ihrer Unsterblichkeit. Die von dem Könige ins Treffen geführten Argumente bewegen sich, wie die beigebrachten Parallelstellen ersehen lassen werden, durchaus in dem Vorstellungskreise seiner Briefe, seiner Lehrgedichte und prosaischen Abhandlungen. Je länger, je mehr endlich macht Friedrich den Gesellschafter zum Vertrauten seiner Kümmernisse und Leiden, seiner Befürchtungen und Hoffnungen, nach dem Verluste der Schwester zum Zeugen der leidenschaftlichen Trauer, der er in solchen Augenblicken bei der großen Weichheit seiner Empfindung sich hinzugeben pflegte. Als charakteristisch erscheint noch, wie in derselben Unterhaltung der König sprungweise oft die verschiedensten Gegenstände berührt.

„Überblickt man die Gesammtheit der Gespräche", sagt Heinrich von Sybel,[2]) „so zeigt sich uns eine äußerst merkwürdige Thatsache. Wie die Standhaftigkeit ohne Gleichen ist, mit welcher Friedrich sechs Jahre lang der permanenten Todesgefahr unbeugsam in das Auge blickte, als ebenso beispiellos wird man es erkennen müssen, daß er einer der genialsten Feldherrn aller Zeiten war, ohne innere Freude an der militärischen Action, ohne Freude an Krieg und Sieg. Eine reiche und starke Natur, deren angeborene Neigung ganz und gar den Aufgaben der Cultur, der Pflege des Wohlstandes und des Rechtes, der Entwickelung des Ackerbaues und Gewerbes, und vor allem der Blüthe der Kunst und Wissenschaft zugewandt war, ein Fürst, der sich mit Krieg und Diplomatie nur aus Ehrgefühl, Pflichtbewußtsein und Vaterlandsliebe befaßte, weil er als König sich damit befassen mußte, und der dann sofort trotz der innern Gleichgültigkeit sich zur größten Meisterschaft in beiden Fächern emporhob."

Catt's Zeit wird immer nur auf wenige Stunden durch seinen täglichen Dienst bei der Person des Monarchen in Anspruch genommen. Es bleibt ihm Muße, in allen den neuen Verhältnissen sich umzuschauen, in welche er mit

1) Vgl. S. 336. 342. 363. 386. 388. 395. 409. 411. 414. 415. 419. 421. 2) Sitzungsberichte der K. Preuß. Akademie der Wissenschaften 1884, S. 39. Das Urtheil gilt zunächst den Gesprächen der Memoiren, findet aber ebenso auf die der erst später aufgefundenen Tagebücher Anwendung.

ſeiner Ankunft im Hauptquartier getreten war, und er hat für alles offne Augen. Gleichmäßig intereſſiren ihn der landſchaftliche Charakter und die Bodenbeſchaffenheit der Gegenden, durch die der Marſch führt, die Architectur der Städte, Typus und Sitten der Bevölkerung, der mähriſche Bäcker, der fließend lateiniſch ſpricht (S. 341), und die ſächſiſche Erzieherin, die ihren Zöglingen ein weniger fließendes Franzöſiſch beibringt (S. 372), die nationalen Bräuche der Spreewaldwenden (S. 400) und die kleinbürgerliche Etikette der Einwohner von Bautzen (S. 372), die Toiletten der Frauen und die zarten Gunſtbeweiſe, durch die der weibliche Theil der Bevölkerung gelegentlich ihn erfreut. Seine volle Anerkennung hat der brave Schleſier, dem es gegen die Ehre geht, daß ſein Nachbar mit einer ſtärkeren Einquartierung belegt iſt, als er (S. 389). Sehr hübſch ſind kleine charakteriſtiſche Züge aus dem Kriegsleben: wie der König am dritten Tage nach der Schlacht bei Zorndorf ſeinen Reitern ſeine Genugthuung ausſpricht, den einen umarmt und den andern auf die Schulter ſchlägt (S. 359); wie die preußiſchen und öſterreichiſchen Huſaren bei aller Feindſchaft gut Freund mit einander ſind, ſich gegenſeitig ihre Hochachtung ausſprechen und in der Gefangenſchaft liebevoll pflegen (S. 341. 352), wie das Marketendercorps Selbſtgerichtsbarkeit ausübt (S. 347) und wie die Stutzer des Biwaks ſich friſiren und parfümiren, als ob ſie zu Hofe gehen ſollten (S. 385). Zu der Schilderung der Memoiren (S. 288) von dem Humor, mit dem die Offiziere des Hauptquartiers inmitten der Entbehrungen der traurigen Quartiere zu Freiberg im Winter von 1759 auf 1760 die Langeweile durch Chanſons ſich vertreiben, bieten die Tagebücher ein Gegenſtück in der Aufführung einer Harlekinade, „deren Erfinder und Darſteller die Soldaten ſind“: ihr Titel iſt „die Verleihung des Hutes“ und ihr Held der Marſchall Daun, dem Harlekin Vorwürfe macht, daß er in dem Kampfe gegen eine chriſtliche Macht mit geweihten Waffen ſich habe ausſtatten laſſen (S. 389). Freilich hat das Kriegsleben auch ſeine Schattenſeiten, und ſo wenig wie bei den Heeren der Alliirten geht es in den preußiſchen ohne Ausſchreitungen ab, die Catt nicht verſchweigt, wie er überhaupt mit Bemerkungen und Betrachtungen über das, was ihm bei der Armee nicht gefällt, nicht zurückhält[1]). Es iſt auch ſonſt bekannt, daß die Selbſtzucht der Truppen im Fortgange des langen Krieges ſank. Wenn Catt anfänglich bemerkte, daß man in Feindesland die preußiſchen Soldaten lieber in den Quartieren ſah, als die eignen Freunde (S. 340), ſo glaubten ſpäter die öſterreichiſchen Offiziere ſich rühmen zu dürfen, daß in der preußiſchen Armee die alte ſchöne Disciplin nicht mehr herrſche, daß ſie ihrerſeits jetzt exacter ſeien und ihre Packknechte und Marketender ſchärfer zu halten wüßten (S. 381).

Aber es iſt nicht bloß das äußere Bild des Lagerlebens, das Catt in ſeinem Tagebuch feſthält; auch die inneren Gegenſätze, die das Hauptquartier ſpalten, finden an ihm einen aufmerkſamen Beobachter. „Die Menſchen ſind

1) Vgl. S. 395. 406 ff. 415. 416.

ſeltſam, es bereitet ihnen ein Vergnügen, den König herabzuſetzen, um den Prinzen Heinrich in die Höhe zu heben, und umgekehrt" (S. 405). Der Prinz ſelbſt zieht die Offiziere, die ſein königlicher Bruder ihm empfiehlt, nicht heran, er verwendet die, welche der König nicht verwendet (S. 395). Wie bekannt, haben in der ſpäteren Litteratur dieſe und andere perſönliche Gegenſätze einen Niederſchlag abgeſetzt. Die traditionelle Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges hat mehr als einen Zug aus den Darſtellungen angenommen, mit denen die jüngeren Kampfgefährten Friedrichs des Großen und des Prinzen Heinrich an der hiſtoriſchen Berichterſtattung über den Krieg ſich betheiligt haben.

„Alle jungen Offiziere arbeiten an Diarien", verrieth Catt am 2. Juli 1759 dem Könige (S. 387). Eine ganze Reihe ſolcher Diarien ſind ſchon bei Friedrichs Lebzeiten an die Öffentlichkeit gelangt, ſo in der „Sammlung ungedruckter Nachrichten, welche die Feldzüge der Preußen betreffen", ſo in der militäriſchen Zeitſchrift „Bellona", die bei dem Verleger der „Sammlung" und im Anſchluß an dieſelbe in den achtziger Jahren erſchien. Tempelhof's Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges baute ſich zum guten Theil auf derartiger Grundlage auf; lange nachher hat die Diarienlitteratur durch die Veröffentlichung der Aufzeichnungen des Grafen Henckel von Donnersmarck, eines der Vertrauten des Prinzen Heinrich, noch einen in ſeiner Art werthvollen Zuwachs erhalten; gewiß vieles aus dieſem Bereiche iſt noch ungedruckt, wie das Tagebuch Weidemann's, des Secretärs von James Keith, oder das des Brigademajors von Beſſel. Einzelne dieſer Berichterſtatter ſuchten ihre eignen Notizen durch die Ausſagen anderer Zeugen zu vervollſtändigen und ſammelten allmählig ein ganzes Archiv, wie Gaudi, des Königs Adjutant, und Süßenbach, der Secretär des Generals von Wobersnow.

Nach dem Jahre 1786 begnügte man ſich nicht mehr mit der Veröffentlichung von Rohmaterial; innerhalb eines kurzen Zeitraumes erſchien eine größere Anzahl von Darſtellungen mit ſtark ſubjectiver Färbung und mit mehr oder weniger hervortretender Tendenz. Es traten die Kaltenborn und Bülow auf, die Warnery und Behrenhorſt, beide einſt in Ungnade gefallen und ſeitdem mißvergnügt, die Retzow und Schmettau, welche als Söhne für ihre Väter eine Lanze brechen, wie denn aus der Zieten'ſchen Verwandtſchaft gar ein weibliches Mitglied, die Frau von Blumenthal, des Großvaters Verherrlichung unternahm.

Noch bedarf faſt ein jedes dieſer Werke einer genauen Prüfung. Es wird nicht genügen, daß der perſönliche Standpunkt des Verfaſſers feſtgeſtellt wird und damit ſeine Glaubwürdigkeit im Allgemeinen; es bleibt dann noch die Frage nach der Herkunft und Beglaubigung des Einzelnen zu beantworten[1]), die Frage, wo der Verfaſſer nach eigner Kenntniß berichten konnte, wo er aus

1) So iſt die höchſt fragliche Angabe, daß Schwerin vor Prag die Schlacht noch im letzten Augenblicke habe widerrathen wollen (vgl. unten S. 494) noch in der neueſten Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges, die doch die allgemeine Unglaubwürdigkeit der zeitgenöſſiſchen Darſtellungen ſo nachdrücklich betont, unbedenklich wiederholt worden.

mündlicher oder ſchriftlicher Überlieferung geſchöpft haben muß, ob einer Nachricht bei einem andern Gewährsmann vielleicht eine abweichende entgegenſteht und für welche Verſion dann die Entſcheidung zu fallen hat.

Catt's Tagebücher gewähren uns einen Einblick in den Werdeprozeß der hiſtoriſchen Tradition, die in jenen Werken ausgebildet vorliegt. Catt regiſtrirt, was ſich das Lager erzählt, gleichviel von welcher Seite die Kunde ihm zugetragen wird, ſo daß ganz entgegengeſetztes bei ihm neben einander ſteht. Wie er ſelbſt ſpäter den Retzow, de la Veaux, Thiébault, Zimmermann, Denina das was er wußte, und mehr als er wußte, mittheilte, ſo erfuhr er im Hauptquartier von Offizieren, von den Cabinetsſecretären, auch wohl von dem engliſchen Geſandten, eine Menge von den Dingen, denen wir ſpäter in der gedruckten Litteratur begegnen. Catt erzählt, daß ihm der König einen Platz an der Adjutantentafel anwies (S. 9); hier wurde, wie wir uns denken können, kritiſirt und geläſtert, hier zumal mögen die zahlreichen Anekdoten und Schwänke zum Beſten gegeben ſein. Unſers Berichterſtatters Treue in der Wiedergabe des ihm Erzählten bewährt ſich diesmal gut; in einem Falle, wo er ſich auf den Cabinetsrath Eichel beruft, findet ſeine Angabe durch einen Brief Eichel's an den Miniſter des Auswärtigen ihre volle Beſtätigung (S. 401); das was Catt als Mittheilungen des Grafen Henckel verzeichnet (S. 411. 413. 415), findet ſich wenigſtens theilweiſe auch in Henckel's Tagebuche.

Für die Ereigniſſe des Jahres 1756, bei denen Catt noch nicht Zuſchauer war, hat er das, was er von Hörenſagen erfuhr, in eine gedrängte Darſtellung[1]) gebracht, die man ein Compendium des Lagerklatſches nennen könnte. Obgleich er dieſe Zuſammenſtellung gemacht haben will, um „zum Theil die Grundloſigkeit zu erweiſen", ſo hat er doch gerade einige der zweifelhafteſten Daten weiter verbreitet; denn die Angabe, die de la Veaux über die Schlacht bei Loboſitz macht[2]), verdankte er ohne Zweifel wieder Catt, in deſſen »Note« ſie ſich findet.

In dem folgenden Abdruck der Memoiren ſind die zahlreich eingelegten Poeſien und Briefe Friedrich's II., mit Ausnahme eines Gedichtes mit perſönlicher Beziehung auf Catt, fortgeblieben, da ſie aus den Œuvres de Frédéric le Grand bereits bekannt ſind. Die Mittheilung der vorkommenden Varianten, falls dieſelbe ein Intereſſe haben ſollte, würde zweckmäßig mit anderweiten Nachträgen zu der Ausgabe der Œuvres zu verbinden ſein.

---

1) »Note de ce que j'ai entendu, que j'ai écrit pour en faire voir la fausseté en partie«. Von der Veröffentlichung durfte, ebenſo wie für ein Fragment über den Feldzug von 1778, abgeſehen werden. 2) Vie de Frédéric II, VI, 92.

I.

Memoiren von Heinrich de Catt zur Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges

(1758—1760).

Brouillon de mes mémoires.

Mon but dans ces mémoires est d'écrire ce que j'ai vu et entendu du grand Frédéric, pendant l'espace de vingt-quatre années qu'il m'a honoré d'une confiance entière. Les bontés de cet homme unique, son refroidissement à mon égard, si peu attendu, si peu mérité, j'ose le dire, et qui a duré cinq ans, jusqu'à la fin de son existence, tout cela n'influera point sur mon esprit et sur mon cœur, je parlerai, indépendamment de ses bontés et de ses rigueurs, avec cette honnêteté et cette vérité que l'on doit à soi-même et aux autres; rien de si bas que l'adulation, rien de si odieux que le blâme dicté par le ressentiment.

Quand on parle d'un grand homme, il est bien difficile, à ce que j'ai vu, de n'en pas parler avec l'enthousiasme de la louange ou de la satire: ici dans mon écrit, on ne trouvera que la vérité même, et je me flatte qu'à la faveur de cette vérité, le lecteur aura de l'indulgence pour la manière dont je la lui présenterai.[1])

Comme je ne suis point militaire, je me garderai bien de parler de moi-même de cet art sublime: je craindrais trop et avec raison que les Turenne modernes ne me donnassent sur les doigts. Si, cependant, il m'arrive quelquefois de faire mention de marches d'armées, de batailles et de sièges et de décider sur ces objets, ce sera d'après le Turenne par excellence, qui m'a parlé de ces objets et donné les décisions mêmes.

Comme dans ces mémoires on aura vu bien des traits épars qui ont pu servir à caractériser le Prince dont je parle, je me propose de les rassembler à la fin de mon ouvrage. Je décomposerai Frédéric comme il fallait décomposer Leibniz pour le bien faire connaître, et je réunirai dans un tableau tous les traits de cette décomposition, il présentera définitivement cet être dont s'est beaucoup occupée la génération présente, et dont s'occupera vraisemblablement plus encore la génération future.

---

1 Au reste, je lui demande de ne pas perdre de vue cette maxime, que dire fidèlement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes; il comprendra ce que je veux dire.

Par ce tableau que je présenterai, le lecteur verra peut-être avec quelque plaisir jusqu'à quel point l'immortel Frédéric ressemble à un prince de l'antiquité auquel il se comparait souvent, en me présentant lui-même les traits frappans, disait-il, de la ressemblance.

Si je parle de ceux que j'ai vus auprès de Sa Majesté et de moi, ce n'est ni égoïsme, ni partialité, ni esprit de critique, qui me fait tenir ce langage, je ne parle d'eux et de moi que dans le but unique de présenter les traits à ceux qui voudront connaître Frédéric, dans de grandes comme dans de petites circonstances.

Le Roi, qui, en 1755, était allé à Wésel pour examiner les régimens de cette ville, se décida tout-à-coup de passer en Hollande et de voir la ville d'Amsterdam, il ne prit avec lui que M. de Balbi, colonel des ingénieurs, et ce valet de chambre qui, pendant la guerre, fut mis à la forteresse.

Je ne rapellerai point ici tout ce que les gazetiers ont dit de ce voyage; ce qui lui arriva de plus singulier, me disait le Roi, dans cette ville fameuse, fut la réception que lui fit un richard, possesseur de tableaux.

»J'ai appris, Monsieur, que vous possédiez de beaux tableaux.«

›Cela est vrai . . .‹

»Me serait-il permis de les voir et de les admirer?«

›Qui êtes-vous, Monsieur, je ne vous connais point,‹ —

»Je suis le premier musicien du roi de Pologne« —

›Eh bien, Monsieur le premier Musicien, je suis votre serviteur, je n'ai pas de temps à perdre, ce matin, revenez l'après-midi.‹

On n'y fut pas et le Roi repartit.

Par un de ces hasards singuliers qui enchaînent les affaires du monde, je me trouvai dans la même barque qui le conduisait à Utrecht, le Roi avait loué la chambre de cette barque, il m'aperçut.

»Comment vous appelez-vous, Monsieur, entrez ici, vous y serez mieux que là où vous êtes.«

J'entrai, après avoir hésité assez longtemps, si je le ferais. Il parla politique, philosophie, religion, de plusieurs gouvernemens et de plusieurs rois de l'Europe, et il parlait avec tant de volubilité et d'un ton si décisif que je ne pus m'empêcher de lui faire observer que cette décision si marquée n'allait point avec ce qu'il m'avait dit de son ignorance entière du pays qu'il parcourait.

»Comment pouvez-vous vivre dans ce pays aquatique, y serez-vous encore longtemps?«

›Non, Monsieur, j'ai voulu connaître l'université d'Utrecht, et bientôt j'aurai fini les cours d'études que je m'étais proposé de faire sous le fameux professeur Wesseling.‹

»J'ai entendu parler avec éloge de cet habile homme; mais convenez que tous ces êtres sont des pédans, celui-là peut-être moins qu'un autre, puisqu'il ne s'appelle pas Wesselenius. Puisque vous allez à Utrecht, j'aurai le plaisir de vous y conduire et nous pourrons encore bien causer.«

Il parla en effet beaucoup sur Wolff, sur la raison suffisante, le principe de contradiction et sur l'harmonie préétablie.

»Tel que vous me voyez, ou me jugez peut-être, j'ai beaucoup étudié ces matières-là, mes parens n'aimaient point en moi ce goût décidé que j'avais pour l'étude, mais j'ai trompé mes parens, j'ai étudié et je ne m'en repens pas : l'étude dans laquelle je suis le moins versé, est la politique, c'est une étude de tromperie peu faite pour mon caractère.«

Ainsi en parlant on arriva à Utrecht.

»Adieu, Monsieur, j'espère vous revoir en repassant par cette ville, j'y demanderai de vos nouvelles; si, au reste, un souper d'auberge pouvait vous être agréable, vous m'obligeriez de passer encore quelques instans avec moi, je ne vous arrêterai pas longtemps, car je veux partir dans la nuit.«

Engagé ailleurs, je ne pus accepter cette invitation; le Roi partit à trois heures du matin pour Arnheim, ayant appris par son valet de chambre que l'on savait qu'il était le roi de Prusse, et que le magistrat l'attendait à la barrière pour le complimenter, il repartit tout de suite en faisant mettre le colonel de Balbi dans la voiture et se mettant lui-même dans celle de bagage qui la suivait.

Arrivé à la barrière, le magistrat s'approcha de la voiture, harangua et finit la belle harangue au colonel Balbi, en s'écriant tous ensemble : Dieu soit loué que nous voyons le défenseur de la Religion Protestante. Sa Majesté, dans la voiture ouverte, avait bien de la peine de ne pas rire aux éclats.

Le lendemain, j'appris que ce premier musicien du roi de Pologne qui m'avait paru si instruit, si décisif, si vif, si opposant, était le roi de Prusse. Au bout de six semaines, je reçus une lettre de Potsdam; Sa Majesté m'y disait que, si je voulais revoir ce voyageur qui parfois m'avait fait monter la moutarde au nez, je serais le bien venu, que je n'avais qu'à faire mes conditions et me disposer à partir après la réponse à ma lettre, et que cette réponse ne tarderait. Je témoignai mon humble reconnaissance et mon désir pressant de me mettre aux pieds de celui qui m'avait tant frappé dans la barque, que je le laissais le maître absolu de mon sort. Après une réponse très gracieuse, je me disposais à partir, quand une maladie qu'on crut être une maladie de langueur, m'em-

pêcha de faire cette course que je désirais; j'exposai mon état, on daigna y être sensible.

L'an 1757, après la prise de Breslau, Sa Majesté réitéra les mêmes propositions qu'elle m'avait faites; elle me dit que, si j'étais toujours dans les mêmes dispositions d'entrer à son service et que je fusse en état de faire cette course, il suffirait que je me rendisse à Breslau au commencement de mars 1758.

ce 13 mars 1758 Je partis et j'arrivai dans cette ville le 13 vers les quatre heures; un instant après, un coureur du Roi m'apporta cette lettre du conseiller Eichel:

J'ai l'honneur de vous marquer, Monsieur, qu'ayant su votre arrivée et en ayant fait rapport au Roi, Sa Majesté m'a ordonné de vous dire qu'Elle vous attend aujourd'hui à cinq heures, c'est-à-dire incessamment, pour vous parler vous-même, ce dont je m'acquitte, en vous assurant du respect avec lequel je suis

ce 13 mars 1758. Eichel.

citissimé. à M. de Catt.

Je me rendis au château et je fus présenté au Roi, par son aide de camp M. d'Oppen, qui se retira tout de suite; je fus saisi en revoyant ce Prince si différent de ce que je l'avais vu dans la barque avec son habit cannelle et sa grosse perruque ronde.

»Ah, bon soir, Monsieur«, me dit-il, »bon soir, je suis bien aise de vous revoir, m'auriez-vous reconnu?«

›Oui, Sire,‹

»Et à quoi?«

›A vos yeux,‹

»Mais j'ai bien maigri,«

›Cela est vrai, il est étonnant même qu'Elle puisse tenir à tant de fatigues.‹

»Elles sont extrêmes, et la vie que je mène est une chienne de vie: vous devez être las, asseyez-vous, et je vous exposerai mes vues sur vous, je désire que vous me suiviez et me fassiez compagnie pendant le temps que cette misérable guerre durera encore, je n'exige qu'une chose de vous, c'est que vous soyez à moi avec cette honnêteté qui fait le fond de votre caractère; je ne vous cache point que j'ai pris sur vous des informations exactes, elles vous ont été avantageuses, ainsi répondez à la bonne idée qu'on m'a donnée et que j'ai de vous. Il m'importe surtout dans ces circonstances-ci d'avoir auprès de moi des âmes honnêtes, j'ai eu si souvent près de ma personne des perfides et des ingrats, qu'en vérité, je commence à me lasser des hommes, et de fait je m'en lasserais tout-à-fait, si, en faveur de quelques êtres honnêtes, je

ne pardonnais pas encore à la méchanceté de ceux qui m'ont joué des tours bien perfides. Allez demain matin chez Eichel, il vous dira ce que je veux faire pour vous; si vous êtes satisfait de mes propositions, vous m'obligerez beaucoup de faire au plus tôt votre petit équipage de campagne, afin que vous puissiez me joindre dans huit jours au couvent de Grüssau où je me rendrai. Comme vous désirez faire une course dans votre Suisse, ce qui est naturel, le temps le plus favorable sera en juillet, ainsi que vous n'aurez besoin que de très peu de bagage. Je ne veux pas vous arrêter davantage, vous devez être fatigué, bon soir, venez me joindre au plus vite.«

Le lendemain, je fus chez M. Eichel, qui effectivement me fit des propositions que j'acceptai sans trop savoir, au reste, si ce qu'on me donnait, suffirait à mon nouveau genre de vie.

›Quand je rejoindrai Sa Majesté‹, me dit le conseiller, ›je lui rendrai compte de votre facilité à accepter les conditions, et j'aurai l'honneur de vous écrire à ce sujet.‹

En effet, il m'envoya de Grüssau en date du 18 cette lettre-ci:

Sa Majesté, satisfaite de vous et charmée de vous avoir à son service, vous accorde donc les 900 écus dont je vous ai parlé, et la permission de vous rendre pour trois mois en Suisse, mais comme le meilleur temps et le plus commode pour vous de faire ce voyage, sera celui du commencement des opérations de la campagne, Sa Majesté désire que vous attendiez ce temps-là et que vous veniez dans cette attente la joindre à Grüssau, où sera son quartier de cantonnement; au reste, Monsieur, comme votre campagne ne sera pas longue, par le voyage que vous ferez d'une couple de mois, vous n'aurez pas besoin de vous faire un grand équipage, dont au reste Sa Majesté vous défrayera.

Je répondis à M. Eichel, en le priant de mettre aux pieds du Roi ma reconnaissance, ma joie d'être à son service et mon empressement à me rendre au plus tôt au quartier de cantonnement.

M. Eichel me répondit:

J'ai mis sous les yeux du Roi ce que vous me faites l'honneur de m'écrire; Sa Majesté m'a ordonné encore de vous assurer qu'Elle est très contente de votre façon de penser et d'agir, que dans la suite Elle vous mettra sur un pied dont vous aurez tout lieu d'être satisfait, et qu'Elle ferait pour vous au delà de vos espérances. Elle vous attend dans six jours, car Elle veut que vous vous reposiez de votre longue course et que vous travailliez à loisir à votre équipage.

Le conseiller, pour presser mon équipage et pour le faire au moins de frais possible, m'avait adressé et recommandé en partant à Son Ex-

cellence M. de Schlabrendorff, ministre dirigeant de la Silésie et son ami intime, ainsi qu'à plusieurs personnes qui pouvaient me servir; je remarquai pour la première fois l'influence d'un secrétaire du cabinet et la sensation que fait un homme qu'on sait que le Roi veut approcher de sa personne: on s'empresse pour lui, sans le connaître, on se voue à lui, on le recherche, on le prévient de toutes les manières possibles, on lui inspire de bonnes ou de mauvaises idées contre les personnes que l'on aime, que l'on hait ou que l'on craint, on s'annonce aussi empressé pour un homme que l'on s'imagine devenir l'objet de la faveur, que l'on se montre froid, quand le maître s'éloigne de l'objet de son choix [1]). Dans ces deux cas, on voit la même légèreté, les mêmes petitesses, les mêmes bassesses; aussi un homme qui a de l'honneur et des principes, ne sera jamais touché de ces prévenances, ni chagrin de les voir finir, il s'estimera heureux de n'être estimé ni recherché que du petit nombre qui ne se donne pas aisément malgré la faveur et ne s'éloigne pas aisément non plus malgré la disgrâce.

Pendant le temps que je restai à Breslau, je vis tous les jours l'honnête marquis d'Argens, il se montra à moi tel que je l'ai toujours vu depuis, il me donna mille marques d'amitié et les conseils qu'il croyait nécessaires pour la nouvelle carrière dans laquelle j'allais entrer.

›Après votre première séance chez Sa Majesté, je passai avec elle le reste de la soirée. Elle m'a parlé de vous‹ me dit ce bon Marquis, ›dans les termes les plus flatteurs et les plus avantageux, cela est heureux; car quand notre philosophe — c'est ainsi qu'il l'appelait — se fiche une idée de quelqu'un bonne ou mauvaise, elle n'en sort pas aisément, ce qu'il décide est bien décidé et sans appel: croit-il qu'un homme a de l'esprit, oh, il en a contre vent et marée; si malheureusement il le croit un sot, il a beau avoir du talent, il restera sot à ses yeux jusqu'à la fin des siècles. Je m'intéresse vraiment à vous, voici les conseils de mon cœur que je vous voue, parlez peu, soyez posé vis-à-vis de notre philosophe, sans gêne et affectation cependant, entrez le moins possible dans les badineries, témoignez peu d'empressement pour les confidences qu'il pourrait vous faire et qu'il vous fera, je le vois à la façon dont il m'a parlé de vous, et que ce peu d'empressement se montre surtout sur ce qu'il pourra vous dire sur sa famille; ne critiquez pas, pour Dieu, ni sa prose, ni ses vers, ne lui demandez rien, point d'argent, et ne voyez qu'autant que la politesse le permet, ceux qu'il a décidés être sots, malins, intriguans et frondeurs.‹

Je vis ensuite le chevalier M. Mitchell, envoyé de la cour britanni-

1) Comme cela arrivait pendant mon séjour à M. de B.

que, je lui avais été fortement recommandé par M. le général de Cornabe, son ami intime et le mien; aussi me donna-t-il, pendant le court séjour que je fis à Breslau, les marques les plus touchantes de l'intérêt qu'il prenait à moi: sa conversation instructive, franche et honnête me pénétra, ainsi que me frappa le tableau qu'il me fit de l'état actuel des choses: ce qu'il me dit des gens que je devais voir ou éviter, s'est trouvé conforme à la vérité la plus exacte.

»Au reste«, me dit-il, »vous serez content de votre situation, Sa Majesté est extrêmement prévenue en votre faveur. Elle me dit à table, le jour de votre arrivée, qu'elle vous attendait, et je saisis cette occasion de lui dire tout ce que mon ami Cornabe, que Sa Majesté estime pour ses talens, m'avait écrit précédemment sur votre sujet. Sans vous familiariser trop avec ce Prince, soyez cependant franc et ouvert avec lui, et quand vous serez les soirées ensemble, mettez toujours en avant des points de littérature, de philosophie et surtout de métaphysique, qu'il aime beaucoup: parlez-lui des poètes français et s'il vous montre de ses vers, ne critiquez qu'autant qu'il l'exigera de vous; mettez [-le] dans le cas de parler plutôt que de parler vous-même«[1]).

L'abbé Bastiani, Vénitien, chanoine de la cathédrale, vint me voir et m'offrit très obligeamment ses services: on me l'avait déjà dépeint comme un homme très délié, très tartuffe et désirant les grandeurs dont il affectait de ne pas se soucier, aimant à jouer le rôle de politique et recherchant de préférence les ministres et ceux qu'il croyait initiés dans les affaires: comme je ne le connaissais point, et très peu encore ceux qui en portaient un tel jugement, je suspendis avec raison le mien, jusqu'à ce que je pusse m'assurer dans la suite si ce jugement était ou non conforme à la vérité.

ce 21 mars 1758, Couvent de Grüssau, de l'ordre de Cîteaux.

Mon équipage fait, je quittai Breslau et j'arrivai le 21, matin, à Grüssau, au couvent où logeait Sa Majesté dans les appartemens du prélat. Le Roi, instruit de mon arrivée, m'envoya son aide de camp général, M. de Wobersnow; après des complimens très honnêtes que me fit ce général, il me dit qu'il avait ordre de me conduire à sa table, où mangeaient tous les aides de camp, de me présenter à eux, de leur recommander d'avoir des attentions pour moi, et de m'aider dans ce qui pourrait m'embarrasser relativement aux marches que nous allions bientôt faire.

»Après le dîner, Monsieur, je vous conduirai chez Sa Majesté, qui vous attend à trois heures.«

1, Ce digne homme s'est montré toujours tel à mon égard, jusqu'à la fin de son existence.

Je fus conduit à cette heure par le général, qui, voyant venir Sa Majesté, se retira [1]).

»Ah, vous voilà« me dit-elle, »je suis bien aise de vous revoir et je vous tiens compte de votre empressement à me rejoindre; si vous n'êtes pas trop fatigué, nous causerons une heure ensemble.«

Comme j'assurais que je n'étais nullement fatigué, ma séance, qui ne devait être que d'une heure, fut une séance de trois heures et demie.

Je ne me serais jamais imaginé le début et le sujet de la conversation du Roi pendant tout ce temps; ma surprise égala la satisfaction que je ressentis.

»Vous voici, mon cher, dans une carrière où tout sera nouveau pour vous, quelques directions ne vous seront pas inutiles pour vous y guider; tout ce que vous verrez ou que vous pourrez deviner peut-être de mes opérations, tout cela doit être sacré pour vous, ainsi que ce que je pourrais vous dire qui y serait relatif; je cache mes vues souvent à ceux qui m'entourent, je les trompe même, parce qu'en les soupçonnant, ils pourraient en parler sans en voir les conséquences, et j'en souffrirais, je ne puis me sauver que par le secret.

»On vous recherchera de toute part, on vous cajolera pour apprendre ce que vous pourriez avoir entendu de moi et quels sont les objets de mes occupations actuelles. J'attends de votre honnêteté que vous repousserez ces cajoleries et que vous ne satisferez en aucune manière cette curiosité qu'inspire bien plus la malignité que le désir de connaître; soyez sûr qu'en général on ferait un mauvais usage des détails que vous donneriez, soyez donc sur vos gardes.«

»J'ai à ma suite quelques aides de camp que je veux vous faire connaître, puisque ce sont ceux que vous verrez peut-être de préférence, puisqu'ils sont instruits. O[ppen] est un bon enfant très brave, mais jaloux à l'excès des préférences que je puis témoigner à d'autres; il ne s'occupe pas peu en silence de les faire cesser.

»G[audy] est rempli d'esprit, de talens et de connaissances, mais il est frondeur, ces jeunes gens qui n'ont presque rien vu, décident, comme s'ils avaient une expérience consommée; vous aurez souvent dans la suite occasion d'observer que ce goût de décision et aussi de critique est assez commun parmi mes aides de camp. M[arwitz] est un homme qui a des talens supérieurs, mais c'est une âme sombre, un esprit revêche, mécontent toujours de ce qui se fait, et toujours très content de

---

1) Je suis entré dans ces détails depuis la page troisième (= pag. 4) jusqu'à celle-ci pour me retracer le premier début; ce sera la dernière fois que je parlerai si au long de ce qui me regarde.

lui-même, son cœur n'est pas fait pour l'amitié: le reste de mes aides de camp suit assez l'impression que leur donnent ces trois sujets dont je vous parle; voyez-les tous et surtout ceux-ci avec toute la retenue possible: si vous vous livriez trop à eux, à coup sûr, ils vous donneraient des dégoûts et vous inspireraient contre moi et contre votre position actuelle de la crainte et de la défiance; tenez-vous-en à ce que je vous dis, expliquez-vous à moi avec franchise sur des choses qui pourraient vous peiner et vous embarrasser, et soyez assuré que, si l'on vous faisait quelques tracasseries, je les ferais bientôt finir: ne prêtez aucun argent à qui que ce soit, et, autant qu'il sera possible, évitez les parties de jeu et ces plaisirs tapageurs que l'on pourrait vous proposer dans la suite.

»Quand le chevalier Mitchell nous rejoindra, voyez-le aussi souvent que possible, il m'est attaché sincèrement, cet homme a des connaissances solides et très étendues. Son cœur est l'honnêteté même, il est parfois un peu vif et brusque, cela est vrai, mais il revient aisément.«

A cette occasion de M. Mitchell, il me cita un trait de lui qui ne contribua pas peu à augmenter l'estime que le Roi avait pour lui: le voici. A Breslau, dans un dîner chez le Roi, des généraux se répandaient en éloges sur la campagne de 1757 que l'on venait de finir.

›Quelle campagne glorieuse,‹ disait l'un.

›Rien dans les annales du monde l'égale,‹ disait l'autre.

›Que de volumes on pourrait écrire sur le règne de Votre Majesté,‹ s'écriait un troisième.

Le chevalier Mitchell, fatigué de ces discours et de ces éloges donnés en face, dit:

›Eh, Messieurs, le plus bel éloge que l'on pourrait faire du règne d'un prince, serait celui qui ne contiendrait que quelques lignes.‹

Les généraux se regardent et semblent se dire, ›comment peut-on avoir tant de hardiesse?‹

»M. Mitchell, vous avez raison« dit le Roi, »rien de plus sensé et de plus vrai que votre langage, et s'il m'est permis d'ajouter un mot à la réflexion judicieuse que vous venez de faire, je dirai qu'à mon sens le plus grand des princes est celui qui aime la vérité et qui la cherche: je place à côté de lui, le sujet respectable qui ose la lui dire«.

Après m'avoir donné ces conseils et dépeint ceux avec lesquels je devais vivre, Sa Majesté m'entretint de son genre de vie et de ses occupations. »Je reste ici pour couvrir le siège de Schweidnitz qu'on va commencer: je quitterai Grüssau pour continuer mes opérations, dès que la ville sera prise. Pendant la campagne, je me lève à trois heures du matin et quelquefois plus tôt, il m'en coûte souvent, je vous l'avoue, de me lever de si bonne heure, j'aimerais bien rester au lit quelques instans

de plus encore, tant je suis fatigué, mais les affaires en souffriraient; je capitule pour me lever avec mon laquais, qui a ordre de m'éveiller et de ne pas me laisser rendormir; levé, je m'accommode moi-même mes cheveux, je m'habille, prends une tasse de café, et je lis mes dépêches; après les avoir lues, je joue de la flûte une heure et quelquefois plus, tout en m'occupant de mes lettres et des réponses que je dois faire; mes secrétaires viennent ensuite, je leur dis ce qu'ils doivent écrire; cela fait, je lis mes anciens livres, rarement de nouveaux, jusqu'au moment de la parade, où je donne l'ordre; je lis encore un instant avant le dîner fixé à midi précis, j'ai ordinairement quelques généraux à ma table et actuellement le prélat du couvent, cet homme m'amuse singulièrement par son ineptie; pendant tout le repas, il est l'objet de mon persiflage, je lui propose des questions épineuses qu'il ne peut résoudre, alors mon prélat fait force signes de croix et se dit sans doute en lui-même, ›ah quel roi que ce roi-là, il sera infailliblement grillé.‹ Figurez-vous sa bêtise, je lui demande ces jours passés un testament grec. ›Quoi, Sire, vous sauriez le grec?‹ — ›Oui, sans doute.‹ — ›Quand veut-Elle avoir ce testament.‹ — ›Apportez-le-moi demain quand vous viendrez dîner.‹

»Le prélat m'apporta un gros livre, j'ouvre, c'était la *Somme* de saint Thomas; vous sentez que je ne l'épargnai pas, aussi ce saint homme me donne-t-il à tous les diables. Après le dîner, je joue de la flûte pour aider à la digestion, je signe mes lettres et je lis de nouveau jusqu'à quatre heures; à cette heure, vous viendrez chez moi, nous causerons jusqu'à six que mon petit concert commence, si une musique passable peut vous amuser, il dépend de vous de l'entendre, tout est fini à sept et demie; après ce concert, que je n'ai au reste que dans les quartiers de cantonnement, je barbouille impitoyablement du papier en prose et en vers jusqu'à neuf heures, où je vais me mettre entre les bras de Morphée; voilà mon genre de vie, il est tel qu'il sera à Potsdam à quelque chose près, à la paix, s'il vous est donné ainsi qu'à moi de voir ce bien inestimable, et Monsieur — mais je ne vous ai pas mal retenu, bon soir, bon soir, j'ai honte de tant de bavardise, à demain vers les trois heures je vous ferai faire la connaissance d'un capitaine, M. Guichard, qui entre à mon service, c'est un érudit qui a été quelques années lecteur à l'université de Leide, s'étant lassé d'attendre si longtemps une chaire de professeur en grec qu'on lui avait promise, il abandonna le collège académique et ses chers compagnons en *us*, pour se faire militaire, nous verrons ce que c'est.«

ce 22 mars 1758. Le lendemain à trois heures, je me rendis chez Sa Majesté comme elle l'avait ordonné la veille. Elle débuta par sa course en Hollande.

»Dites-le-moi de bonne foi, pour qui m'avez-vous pris?«

›Pour un seigneur français, très instruit, très vif, très décisif.‹

»Instruit, je le suis assez, vif, je le suis beaucoup, peut-être trop: pour décisif, ce n'est sûrement pas mon défaut, j'affectais ce ton de décision qui vous a choqué.«

›C'est précisément ce ton qui aurait pu me mettre sur les voies.‹

»Il était donc bien marqué, ce ton-là?«

›Très marqué.‹

»Mais en quoi?«

›En parlant des grands, des princes, des rois, Ses chers frères, et des gouvernemens qu'Elle disait ne pas bien connaître, en blâmant les princes qui ne protégeaient pas les lettres, Elle s'échappa à dire: Pour moi‹ —

»Quoi, vous avez remarqué ce *pour moi*?«

›Sans doute, car Elle s'arrêta, et ce ne fut qu'un instant après qu'Elle finit Sa phrase, »pour moi« dit-Elle, »j'abandonne de tels princes, ce ne sont pas mes gens« — ›Il en est cependant quelques-uns qui favorisent beaucoup les lettres et ceux qui les cultivent.‹ — »Oui, on dit que le roi de Prusse est de ce nombre, qu'il écrit lui-même ou plutôt qu'il barbouille beaucoup de papier en vers et en prose, mais ce n'est pas mon homme.« — ›Pourquoi ne l'est-il pas?‹ — »C'est qu'un roi auteur est un être difficile, exigeant, qui néglige souvent pour les lettres les affaires de son Etat qui méritent de préférence tous ses soins et toute son attention, qu'il est ou court risque d'être plus pédant que tous les pédans des universités; j'irai peut-être en Prusse, après avoir parcouru la Hollande, alors je verrai ce qu'il en est de ce seigneur dont on parle tant et qui, à ce que j'ai appris, m'a l'air de bien faire encore parler de lui; si à mon retour j'ai le plaisir de vous revoir dans ces contrées, je pourrai vous dire ce que c'est que ce roi de Prusse.‹‹

Sa Majesté est revenue souvent à ces conversations de la barque, qui l'avaient, dit-elle, singulièrement amusée.

»J'ai fait jadis,« continua-t-elle, »une course à Strasbourg sous le nom du comte du Four, riche seigneur de Bohême, je ne pris avec moi qu'Algarotti,[1] ce voyage fut tragi-comique, je l'ai décrit en vers auxquels Voltaire a applaudi, vous voyez par cette approbation que je ne suis pas si mauvais poète, comme vous pourriez le croire.[2])

1) On m'a assuré que Sa Majesté dans ce voyage prit avec lui son frère le prince de Prusse; si cela est, j'ignore la raison pourquoi il ne me le nomma pas.

2 Il se rappelait ces vers-ci qu'il fit sur son voyage

Les uns nous prenaient pour des rois.
D'autres pour des filous courtois,
D'autres pour gens de connaissance;

»Le premier jour de mon arrivée, étant à table d'hôte, un officier qui était à côté de moi, me demanda en parlant d'Algarotti, qui était ce monsieur-là. ›Ce monsieur-là‹ dis-je, ›est un Italien d'Italie.‹ — L'officier se fâche, ›vous moquez-vous de moi‹, dit-il, ›et quelle réponse me faites-vous là?‹ — Algarotti, s'apercevant que la chose pouvait devenir sérieuse, parla à l'officier avec tant de politesse qu'il l'adoucit, l'égaya, et l'on finit le dîner en décoiffant bien des bouteilles de Champagne.

»Ayant fait plusieurs connaissances dans cette ville, je les invitai à dîner; le duc de Broglie, qui apprit cette invitation, dit à quelques-uns des invités: ›Au moins, Messieurs, prenez garde, c'est un étranger qui vous invite pour jouer et pour gagner votre argent.‹ Dans une société où l'on m'invita, on me proposa une partie de jeu. ›Je ne joue point, Messieurs; mon père, en me permettant de voyager, me défendit absolument de jouer quelque jeu que ce pût être, je suis un fils trop respectueux pour ne pas suivre les ordres de mon cher père.‹ On rapporta ce trait au duc de Broglie; ›Oh, c'est une finesse, je vous le répète, prenez garde à vous‹. Un diable de tambour qui avait été dans un régiment à Potsdam, me reconnut et dit au Duc: ›Cet étranger, Monseigneur, est le roi de Prusse.‹ — ›Tu es un imposteur, cela n'est pas vrai.‹ — ›Rien de plus vrai, Monseigneur.‹ Le Duc me fit inviter de passer la soirée chez lui avec une société choisie; en arrivant je vis mon duc dans le coin de sa chambre, tenant le tambour par le bras, et lui disant de façon que je pus l'entendre; ›Maraud parle, est-ce bien là le roi de Prusse?‹ — ›Mais oui, Monseigneur, oui, c'est lui-même.‹ Alors le Duc vint à moi, d'un air très grave: ›Je suis maréchal, Monsieur, j'ai un ordre comme vous le voyez, et j'ai vu les meilleurs gouvernemens de la France, on assure que vous êtes le roi de Prusse, cela est-il vrai?‹ — ›Moi roi, Monsieur? vous vous moquez de moi, je suis un bon et honnête gentilhomme à qui son père a permis de voir les grandes villes et de grands hommes, comme M. le Maréchal.‹ — ›Eh bien, vous êtes son frère.‹ — ›Je vous assure que non.‹ — ›Vous le connaissez donc?‹ — ›Pas mieux que vous pouvez le connaître.‹ — ›Madame, mais voyez comme l'on peut mentir,‹ s'écria le Maréchal en lançant des regards furieux sur

---

Parfois le peuple s'attroupait;
Entre les yeux nous regardait;
En badauds curieux, remplis d'impertinence,
L'or, plus dieu que Mars et l'Amour,
Le même or sut nous introduire
Le soir dans les murs de Strasbourg.

Il me les dicta, sa mémoire me surprit fort.

le pauvre tambour qu'il avait forcé de rester dans le coin de la chambre, je n'en fis pas à deux, je sortis quelques instans après et je partis tout de suite.«

Le Roi se plaisait à raconter cette scène-là, et chaque fois qu'il la racontait, il me faisait la leçon sur le danger qu'il y a, surtout en voyage, de faire, avec gens qu'on ne connaît pas, de mauvaises plaisanteries, qui ne sont pas même tolérables avec les meilleurs amis.

Un instant après le récit de cette course à Strasbourg, on annonça le capitaine Guichard, qui dit, en se présentant, combien il était enchanté de servir sous un si grand prince qui faisait tant parler de lui, —

»Mais, Monsieur, pour venir de l'université vous savez dire de bien belles choses, le fils de Monsieur Diafoirus ne s'exprima pas mieux que vous.«

›J'en dis, Sire, de vraies.‹ —

»Sur le rapport qu'Hellen m'a fait de vous, je vous ai pris à mon service: vous serez à la suite de mon armée et toujours au quartier général, jusqu'à ce que je vous connaisse mieux, et que je vous place: vous pouvez aller demain à Breslau faire votre équipage, et arrangez-vous pour revenir ici avant la fin du siège. J'ai parcouru votre ouvrage sur la milice des anciens, mais dites-moi, Monsieur, pourquoi la préface est-elle aussi bien écrite que l'est mal l'ouvrage même.«

›On m'a fait la préface et j'ai écrit l'ouvrage.‹

»Qui a écrit cette préface?«

›C'est Maubert.‹

»Maubert, ce moine défroqué? où diable avez-vous fait la connaissance de ce drôle-là qui se loue à tant pour écrire des satires contre les Princes?«

›C'est à Londres‹ —

»Apparemment dans un bordel?«

›Non assurément, Sire — un cas singulier me l'a fait connaître, mais je n'ennuierai pas Votre Majesté en lui en faisant le récit?‹

»Oh, vous ne m'ennuyerez pas, cela sera plaisant, je suis sûr, et il n'y aura pas mal de ridicule, nous rirons.«

›Au sortir d'un souper et près de rentrer chez moi, j'entends des cris épouvantables, j'avance, on voulait violer une fille de chambre d'une lady‹ —

»Sûrement c'était Maubert.«

›Non, Sire, il est au fond trop honnête‹ —

»Lui honnête, eh bien.«

›Je la défends, et, dans l'instant, passe un inconnu qui se joint à moi pour sauver l'honneur de cette pauvre fille déjà aux abois. Cet

inconnu, c'était Maubert, nous conduisons la fille de chambre chez sa lady, et, en la quittant, je lui dis mon nom et celui de ma demeure, je priai Maubert de passer chez moi; après avoir plaisanté sur notre aventure, je lui parlai d'un ouvrage auquel je travaillais, c'est ainsi que la connaissance s'est faite.‹

»N'avez-vous eu depuis aucune nouvelle de votre protégée, tout ceci me paraît admirable« —

›Oui, Sire, le lendemain, la fille de chambre vint me dire de la part de sa lady qu'elle serait charmée de connaître un aussi galant homme que moi et aussi résolu.‹

»Bravo! Vous fûtes donc chez Lady, et elle se prit d'une belle passion pour vous?«

›Oui, et d'une très forte. Elle voulut m'épouser, et dans le temps que tout s'arrangeait pour conclure, elle fut attaquée de la petite vérole, et ma digne respectable lady en mourut.‹

»Ah, M. Guichard, n'était-ce pas un peu la sœur cadette qui causa cette triste mort?«

›Oh non, Sire, je vous le proteste, c'était bien la sœur aînée.‹

Le Roi, pendant tout ce beau récit, ne cessait de rire.

»Vous m'avez délicieusement amusé; est-ce à Leide qu'on apprend à narrer si bien? Je me reproche cependant de vous avoir rappelé une douleur si amère, et, pour faire diversion à cette douleur, parlons encore un peu de votre livre. Vous croyez donc que les soldats romains étaient les seuls braves, les seuls capables de soutenir tant de fatigues et de faire de si grandes courses, de porter de si grandes charges, et que mes soldats disparaissent à tous ces égards devant ceux de Rome?«

›Je crois, Sire, que vos soldats sont aussi braves que l'étaient les Romains, mais, pour les courses et pour les poids qu'ils avaient à porter les Romains sans contredit l'emportent.‹ —

»Sans contredit—ne décidez pas si vite, Monsieur l'amant infortuné d'une lady; vous verrez nos courses et vous apprendrez à connaître quelle est en temps de marche la charge d'un soldat prussien. Adieu, Messieurs, vous, amant malheureux, secrétaire jadis du grand César, allez faire équipage, et vous, Catt, revenez demain à la même heure.«

Le capitaine me conduisit chez moi et s'y arrêtait quelques instans.

›Il faut convenir‹ dit-il, ›que ce Prince bien éclairé est bien gai, bien poli, bien coulant, bien doux et bien aimable.‹

›Je conviens de tout cela, Monsieur; quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je vous ferai part d'un conseil qu'on m'a donné et que j'entrevois être nécessaire et utile, c'est de ne donner lieu que le

moins possible, à tout ce qui pourrait être pour le Roi un sujet de persiflage, qu'il aime et qu'il pousse souvent assez loin.‹

›Cependant vous l'avez vu, il a beaucoup ri de mon aventure.‹

›C'est précisément ce qui m'a peiné pour vous, ainsi que l'éloge de la force du soldat romain, sur lequel vous avez trop appuyé. Le Roi m'a paru sérieux.‹

›Mais ces éloges sont mérités.‹

›Cela peut être, et c'est précisément, parce que vous les croyez tels, que vous ne deviez pas vous étendre, mais laisser parler votre livre.‹

Le jour suivant, Sa Majesté me demanda comment j'avais trouvé son capitaine. le 23 ma Suite de conversa tions que; eues avec Roi, jusq notre dép de Grüs le 19 avr

»Avouez qu'il est ridicule, et qu'il nous apprêtera bien à rire« —

›Il m'a paru instruit, très versé dans les antiquités romaines, très zélé pour son service.‹

»Cela est vrai, mais il n'a aucun usage du monde, et ne connaît pas les apropos, je vous le dis, il m'amusera.«

›Mais, Sire, il me semble qu'on peut bien passer quelque chose à un homme instruit. Votre Majesté, qui aime les lettres, doit plus qu'un autre avoir de l'indulgence pour des tons qui ne sont pas précisément ceux du grand monde.‹

»Cela est vrai; aussi, malgré ce que je vous dis, j'ai cette indulgence pour les savantasses et leurs tons et je ne les badine jamais, si d'ailleurs ils ont des connaissances utiles et un bon caractère. Sans ce caractère, sans la vertu, le savoir même le plus étendu est comme l'airain qui résonne, et comme la tymbale qui retentit: vous voyez, Monsieur, que je sais encore mes passages de l'Ecriture.

»Le monde n'a point produit de plus beau génie que Voltaire, mais je le méprise souverainement, parce qu'il n'est pas honnête. S'il l'eût été, quelle supériorité n'aurait-il pas eue sur tout ce qui existe! Il semble que la nature, en refusant à ces génies la vertu qui les aurait embellis, veuille dédommager par ce refus ceux qui n'ont point de talens ou qui n'en ont que de médiocres; ainsi Newton commentant l'Apocalypse console les hommes qui lui sont inférieurs en génie.

»Comme j'en suis à ce Voltaire, je vous raconterai sa dispute avec Maupertuis. Dans un souper chez moi, Voltaire fut infiniment aimable, il se surpassa, il nous fit des contes charmans, Maupertuis ne put dire un mot. Le souper fini, Voltaire, Maupertuis, d'Argens et deux officiers se promenèrent dans mon jardin; le marquis et les officiers dirent à Voltaire: ›Que vous avez été charmant à ce souper, et que vous nous avez amusés; n'est-il pas vrai, M. de Maupertuis?‹ — ›Non, car il m'a ennuyé à la mort.‹ — ›Cela ne me surprend point,‹ dit

Voltaire, ›vous êtes un homme ennuyant.‹ *Hinc lites*, mon cher, *hinc Akakia.*

»Le coquin m'avait solennellement promis qu'il ne ferait point imprimer cette diatribe, d'ailleurs pleine d'esprit, de vérité et de bonnes plaisanteries, il m'avait donné même par écrit cette promesse, et mon drôle l'envoie à un imprimeur.

»Piqué de cette perfidie, emporté par un mouvement de colère, je fis brûler cette diatribe; la brûlure faite, je m'en repentis, comme je me suis repenti dans la suite de m'être mêlé de ces disputes littéraires et académiques entre ces deux fous-là. Pour réparer un peu le mal fait, et pour apaiser Voltaire, je lui décochai l'abbé de Prades, je lui ordonnai de lui dire des choses agréables, et de me rendre compte comment il les aurait prises. L'Abbé arrive, Voltaire vient à lui d'un air furieux, et cet air le devient plus encore, quand l'Abbé lui fit les complimens du Roi. ›Quoi me brûler! quoi préférer à moi ce polisson et ce Lapon Maupertuis, à moi qui étais si bien avec le roi de France mon maître, moi qui lui ai si sottement préféré ce Roi vandale qui vous envoie. Ah le bougre, le b., l'archiduc Joseph me vengera.‹ L'Abbé qui vint chez moi après cette belle scène, il me la raconta que rien n'y manquait; j'en ris de toute mon âme. Le jour suivant, je renvoyai l'Abbé demander des nouvelles de la santé de mon perfide, qui sut ou qui soupçonna que l'Abbé viendrait encore. Que fit alors l'auteur de *Mérope*? Il ordonna un bain, y fit mettre les herbes destinées pour la soupe, et, quand l'Abbé arriva — ›Approchez, approchez, voyez à quoi me réduit cet homme, il me tue, M. l'Abbé, moi qui l'ai aimé, qui lui ai été fidèle, moi qui lui ai corrigé sa prose insipide et ses vers prosaïques, mais il ne m'échappera pas, ce malheureux.‹ Cette seconde scène qui me fut exactement rendue, me fit encore, vous le sentez, bien rire comme un bien heureux. Rien de si comique, mon cher, que ce Voltaire à la vue d'un mal ou à l'idée de la mort; mon imbécile est alors le jouet de terreurs paniques, il se peint mille diables qui sont là tout prêts pour le saisir; vous entendrez dire à coup sûr, lorsqu'il sera à l'article de la mort, qu'il a fait venir tous les confesseurs, tous les prêtres: il nous déshonorera tous — jamais homme ne fut moins conséquent que lui.

»Pour moi, je suis et je resterai ferme dans mes principes, je ne crains point la mort, mais la douleur:

La douleur est un siècle et la mort un moment.

»Je ne crains que lorsque, rentrant en moi-même, je vois que j'ai manqué aux lois de cette morale éternelle que nous devons tous pratiquer pour elle-même, je crains alors pour la honte qu'il y a de s'être manqué à soi-même et aux autres, et je m'étudie à réparer le

mal que j'ai fait. Je n'ai pas besoin pour cet effet de vos principes religieux [1]), si je les avais comme vous, je quitterais ma couronne et je vivrais en anachorète:

La crainte fit les Dieux, la force fit les rois.

Soyez sûr de cela.«

›Je le suis de la vérité de la fin du vers, mais je ne puis admettre celle du commencement; l'existence d'un Dieu repose sur un autre principe que celui de la crainte.‹

»Oh, vous voulez me convertir, vous ne réussirez pas, je reste ferme dans mes idées.«

J'ai eu l'occasion de remarquer fréquemment que, bien loin d'être ferme sur cette idée et sur d'autres, on était souvent dans la vacillation la plus étrange.

»Après vous avoir peint Voltaire méchant, perfide et dangereux, je vous dirai un mot de ceux qui jadis composaient ma société littéraire.«

Il en était là, lorsqu'on lui apporte une lettre, il en voit le cachet et s'écrie: »Ah, Catt, c'est de Voltaire, il se souvient donc encore que j'existe.« [2]) Il ouvre, il lit ou plutôt il dévore des yeux cette lettre; après avoir lu à différentes reprises, il me la remit.

»Comme cet homme sait dire des choses agréables, on ne peut pas mieux écrire, quel dommage que l'on ne puisse pas se fier à lui! Cette lettre me fait un plaisir singulier, je vous l'avoue, en lui répondant je lui enverrai mes deux odes dont je vous ai lu l'esquisse; mais avant de faire cet envoi, je veux les bien finir, je suis sûr qu'il en sera content.«

En entendant ce langage, je me rappelai ce que le Roi venait de me dire de la perfidie de celui dont les éloges le flattaient si fort, et cela ne me donnait pas peu de surprise. Le Roi s'aperçut de mon sérieux.

»Qu'avez-vous?« me dit-il.

›Mais Sire: si Voltaire est aussi méchant qu'Elle le dit, ne fera-t-il pas un mauvais usage de quelques strophes de l'ode aux Français (›flétri de plus d'une marque‹), de quelques vers de celle aux Germains; ne pourra-t-Elle pas avoir du chagrin s'il abuse de Sa confiance?‹

»Il s'en gardera bien de montrer mes vers, on pourrait s'imaginer qu'il les a faits, et c'est ce qui le retiendra; non, comme il témoigne des regrets, et un vif désir de correspondre avec moi, il ne pensera pas à me jouer de nouveaux tours.«

›Je le souhaite de tout mon cœur.‹

1, Il a parlé autrement dans bien des occasions désastreuses. 2) J'ai revu mes notes [vergl. Abtheilung II] et je trouve que c'est à Rammenau le 26 septembre que Sa Majesté reçut pour la première fois une lettre de Voltaire, et me dit ce que j'ai marqué; je citerai la réponse qui lui fut faite.

»Bon soir, je vous parlerai demain de mes autres beaux esprits, qu'ils sont inférieurs à Voltaire.«

On débuta le lendemain par Maupertuis.

»Il a, cet homme, du talent et des connaissances solides, mais son imagination parfois singulière l'égare souvent et lui fait admettre les idées les plus bizarres et les plus incongrues; il veut cependant asservir tout le monde à ses idées, et il se fâche sérieusement, lorsqu'on ne les admet pas; jaloux des moindres préférences que j'ai pour ceux qui m'approchent, il leur marque de l'humeur, et le croiriez-vous, il me boude. Son ambition est extrême, et son génie n'y répond pas, il est brusque, souvent ridicule par ses opinions gigantesques, mais son cœur, qui est honnête, n'est point à comparer avec celui de Voltaire. Vous savez ce que Piron répondit un jour à celui-ci qui lui offrait son cœur: ›Fi donc, M. de Voltaire, vous me donnez la plus mauvaise partie de vous-même.‹

»Algarotti a tout l'esprit possible, il a su prendre de la philosophie, des belles lettres et des beaux arts tout ce qu'il y a de plus intéressant, jamais homme — j'en excepte pourtant Voltaire — n'a payé mieux que lui en argent comptant dans les différentes parties des connaissances humaines, lorsqu'on lui demandait son sentiment sur ces différentes parties. Homme de goût, esprit doux, fin, délié, souple, mais très patelin et surtout très intéressé, il a montré un intérêt sordide dans une affaire de cœur et d'engagement qu'il a eue avec la Barbarini.

»La Mettrie, gai, plaisant, étourdi, avait de l'esprit, quelques connaissances, et une imagination déréglée, il était si crédule qu'il admettait tout ce qu'on voulait lui faire croire, et si fou qu'il écrivait des horreurs contre des gens qu'il ne connaissait point. Si ceux qu'il avait attaqués se plaignaient, il leur faisait des excuses et des protestations qu'il s'occuperait à réparer le mal fait; aussi les accablait-il d'éloges qu'ils méritaient aussi peu que les horreurs qu'il avait débitées. Il était très désintéressé, et jamais il ne se trouvait plus heureux que lorsqu'il n'avait point d'argent, il se mettait alors nud dans sa chambre, se claquait les fesses et disait, ›je n'ai point d'argent, bravo, je n'ai point d'argent.‹ D'ailleurs c'était un misérable — — — — —

»Le bon et honnête Jordan avait été mon ami de préférence; quoique les grands puissent compter bien peu sur l'amitié toujours intéressée de ceux qui les approchent, je pouvais faire fond sur la sienne et sur son honnêteté peu commune; son commerce était franc, instructif, il avait de grandes connaissances en littératures, mais peu de goût, son cœur était si tendre qu'il s'affligeait en lisant les gazettes qui parlaient des horreurs qui se commettaient en Amérique, il pleurait sur le sort de

ces malheureux. »Figurez-vous, Sire, qu'on a massacré là tant de pauvres gens de la façon la plus barbare, cela ne fait-il pas horreur?« Et il répandait encore des larmes; mon bon Jordan craignait épouvantablement la mort, que lui a donnée la vérole.[1]) — — —

»Le marquis d'Argens que vous connaissez, est l'honnêteté même, je puis faire compte entièrement sur elle, il a beaucoup de littérature, s'il avait plus de goût qu'il n'a, il pourrait être mis au rang des bons littérateurs de ce siècle; il est, comme vous l'aurez remarqué, toujours assez malpropre et goulu, mais je lui passe ces petits défauts en faveur de ces qualités morales si vraies, si pures et si intéressantes, je l'aime et je l'estime du fond de mon cœur, nous nous disputons souvent, car il veut toujours plus savoir que moi, il se fâche quand je lui soutiens le contraire, mais il revient vite de ses fâcheries, et il finit toujours la dispute par quelque plaisanterie provençale.

»L'abbé de Prades a un esprit naturel des saillies, une étourderie étonnante, un fond de malignité que l'on ne trouve que chez les prêtres; cette malignité lui a déjà attiré chez moi bien des affaires fâcheuses, il n'a de connaissances que celle de l'histoire ecclésiastique, qu'il connaît assez bien: le marquis, qui m'avait engagé à prendre cet abbé, fut surpris un jour qu'il le mit sur quelque point de littérature de voir une ignorance entière, il l'engagea à lire Rollin, du moment, »Lisez, lisez jour et nuit ce livre pour que vous ne fassiez pas honte auprès du Roi, qui, lisant actuellement ce livre, vous en parlera à coup sûr«.

»Cet abbé m'a trompé cruellement, je l'ai fait enfermer à la forteresse de Magdebourg, d'où il ne sortira que lorsque la paix sera faite.

»Darget était un bon enfant, peu instruit, mais honnête, vous savez que, les Autrichiens voulant enlever Valory, dans le quartier général, Darget dit aux hussards qu'il était Valory: on le conduisit au Prince Charles, Darget dit qu'il était mon secrétaire et non Valory; ce trait m'a plu; aussi, j'ai fait mon *Palladion*, où je célèbre cette aventure et me ris un peu du bon Darget.

»Je vous raconterai à Potsdam ce poème burlesque, mais le reverrons-nous, ce Potsdam? — tout cela est bien caché dans le sombre avenir.

»D'Arnaud a du talent, de l'esprit, il fait joliment des vers, il y a des pièces de lui que pourrait avouer Voltaire, mais il est bien misanthrope, il voit tout en noir, il a parfois des reparties qui étonnent: un soir il était chez moi avec Voltaire, je parle de la nièce, Madame Denis: »Avouez, Voltaire, que votre nièce est un peu ridicule.« — »Mais elle a

1. Je n'ai jamais entendu cela et j'en doute.

bien de l'esprit et des connaissances.‹ — ›Cela peut être, et l'on dit même que ce sont précisément cet esprit et ces connaissances qui la rendent plus ridicule encore.‹ — ›Cela est très vrai,‹ dit alors d'Arnaud.‹ Voltaire à ces mots, croyant être sur la scène tragique, s'élève sur ses talons: ›Quoi, Sire‹, dit-il d'un ton majestueux, ›quoi Sire, on attaque ainsi, en ma présence, une nièce que j'aime et que j'estime, on se ligue contre elle, et vous, petit d'Arnaud, avorton du Parnasse, vous à qui j'ai donné la première idée des vers, vous que ma nièce a recueilli, qu'elle a protégé, qu'elle a soutenu, dans votre indigence, allez, vous êtes un ingrat, et un perfide.‹ — ›Si votre nièce ridicule‹, répondit d'Arnaud, ›a eu des bontés pour moi, je les sens, mais aussi, pour la payer de ses bontés, j'ai dû coucher avec elle‹. — Voltaire, si prompt en reparties, fut si frappé à ce langage qu'il ne put dire un mot, il resta comme pétrifié pendant quelques minutes, et il me fit tant de peine que, pour mettre fin à cette scène tragi-comique, je souhaitai le bon soir à tous les deux.«

Pendant son séjour au couvent de Grüssau, jusqu'à la prise de Schweidnitz, le Roi lut l'*Analyse* de Bacon[1]), César, Tacite et quelques volumes de Plutarque; ce furent là ses lectures suivies: chaque soir, il me parlait de celle qu'il avait faite dans la journée.

»En vous entretenant de ce que j'ai lu, je me mets bien dans la tête les choses que je lis, j'acquiers par là plus de netteté dans les idées et de facilité dans l'expression.«

Il corrigea jusqu'à trois fois ces deux odes, pour qu'elles fussent dignes, en disait-il, d'être offertes au Patriarche des délices.

Indépendamment de ces lectures et de ces compositions, le Roi m'avait lu souvent des tragédies de Racine, son tragique favori; un jour, haussant la voix et se levant avec vivacité pour en déclamer les morceaux qu'il savait par cœur — et il en savait beaucoup — un nouveau laquais parlant assez bien le français, qui était de garde, croyant qu'on l'appelait, venait quelquefois interrompre le Roi, qui avec un ton de déclamation l'envoyait à tous les diables.

›En vérité, Monsieur‹, me dit le laquais, lorsque je sortis, ›j'ai eu une belle frayeur, j'ai cru en vérité que la tête avait tourné au Monarque; si cela continue, je crains bien que cette triste chose n'arrive à la fin, comme il se promenait, comme il criait.‹

Chaque fois qu'il me lisait une tragédie, il mettait toujours cette condition qu'il lui serait permis de prendre chaque acte une prise de tabac.

»Je ne puis me passer de ce tabac d'Espagne, c'est une habitude prise; aussi je me salis le visage et l'habit. Que cela dégoûte; convenez

---

1) Il trouvait son moyen de parvenir bien odieux.

mon cher, que je suis presque aussi salope que notre bon Marquis, n'est-ce pas?«

Lisant un jour *Iphigénie en Tauride* par M. de La Touche, »Vous conviendrez« dit-il »que les vers et les dialogues n'approchent pas de ceux de Racine, et que j'ai grande raison de ne lire que très rarement ces tragédies nouvelles.«

Quant à la scène cinquième, acte 3, il lut:

.... Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.

»M. de La Touche, M. de La Touche, il ne faut guère se fier à ces bougres-là: ›Amitié plaisir des grandes âmes, amitié que les rois, ces illustres ingrats, sont assez malheureux de ne connaître pas.‹ Voilà du vrai, mon cher, que je vous donne, ne l'oubliez jamais.

»Je vous ai lu un tragique moderne, je vais vous lire de mon Racine, et nous verrons l'énorme distance qui est entre eux.«

Il prit *Phèdre*.

»Voilà une belle pièce, qui réunit tous les intérêts et toutes les beautés possibles, Thésée seul y joue un sot rôle.«

Le Roi, qui disait souvent qu'il ne faut pas métaphysiquer en lisant des tragédies, ni trop chicaner ou vétiller sur les expressions, puisque cela gâtait le plaisir — il chicanait pourtant Racine sur ce que dit Hippolyte à Aricie : [1])

Ai-je pu résister au charme décevant?

Le Roi lisait : »Ai-je pu résister au charme de-ce-vant, de-ce-vant, que cela est joli!«

Et c'est ainsi qu'il lisait toujours ce qu'il ne voulait pas approuver.

Lorsqu'on vint lui annoncer la prise de Schweidnitz: »Ah voilà une nouvelle qui vaut bien ma tragédie et le charmant de-ce-vant. Il est cependant cruel, convenez-en, d'envoyer tant de braves gens dans l'autre monde, et pourquoi? Pour quelques misérables bouts de terrain, et pour quelques bicoques; je ferai l'histoire de cette guerre-ci, dont voici déjà mes notes, comme j'ai fait celles des guerres de 40 et 44, je vous les lirai, si nous sommes assez heureux de revoir nos Dieux pénates; ce sera à ma famille et à la postérité pour laquelle j'écris, à me juger irrévocablement; quant à moi, mon cher, je me juge chaque jour moi-même avec toute la rigueur possible, je sens bien que nous autres Don-Quichottes faisons parfois de lourdes bévues, j'avoue galamment, et cet aveu facilitera la

---

1) Phèdre, scène 2, acte 2.

Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourrait, en vous voyant, n'être point adouci?
Ai-je pu résister au charme décevant?

croyance des bonnes choses que j'aurai faites; au moins mes intentions ont toujours été bien pures et je me suis tenu sans cesse en garde, pour que mon esprit fût le moins possible la dupe de mon cœur, et celui-ci, la dupe de l'autre.[1]) Bon soir, j'ai quelques arrangements à faire et quelques lettres à écrire, et un ordre à donner pour que l'aimable chantre de Fontenailles, mon prisonnier, puisse sur sa parole retourner en France[2]); à demain, je vous commencerai votre cours militaire.

»Comme vous devez courir bientôt avec nous les belles aventures, il vous faut être un peu au fait de ce qui se passe, de ce qui se fait et de ce qu'on pourrait faire; que dirait-on de vous, si, ayant été avec moi, vous ne saviez rien de rien de ce qui concerne le métier que nous faisons, et si en militaire vous déraisonniez comme le faisait Voltaire. Figurez-vous que m'envoyant une épître sur l'art dangereux de détruire les hommes, qu'il appelait sottement mon art de prédilection, il y avait un vers où il disait, *le boulet part, la poudre s'enflamme*; je mis au bas: la poudre s'enflamme, le boulet part: voilà mon docte militaire comme il faut écrire. Il me disait un jour: ›Mais, Sire, quand vous combattez, n'êtes-vous pas en fureur?‹ — ›Non, sans doute, c'est alors qu'il faut le plus de tranquillité, et avoir, si cela se peut, la tête froide de Marlborough: *cold head.*‹ — ›Mais vos combats, vous les appelez des actions héroïques; de bonne foi, Sire, ne sont-ce pas des actions de Cannibales? Quelle distance de vous à nous, vous détruisez le monde, et nous l'éclairons; ce qui vous sauve, vous surtout du cannibale, c'est que vous avez pourtant comme moi des principes de morale et que nous les suivons, vous en grand homme, et moi en humble admirateur de Votre Majesté.‹

»Pour éviter ces bévues de Voltaire, je vous instruirai dans le cours de notre campagne, autant que cela vous sera nécessaire pour en parler. Vous devez savoir, pour le moment, que j'ai donné la direction du siège à mon général Treskow, qui, avec 20 bataillons et 33 escadrons, a commencé à faire l'investissement[3]) de la place; comme le terrain n'était pas assez dégelé, on n'a pu ouvrir la tranchée que le 1er avril, et, le 7, la communication fut achevée; dans la nuit du 14 au 15, on disposa un assaut, qui a réussi à merveille. Le commandant, M. de Thürheim, battit la chamade et la capitulation se fit le jour même; outre mon artillerie que Sers y avait laissée, quand en novembre passé M. de Na-

1) Je ne dirai pas cela au duc de la Rochefoucault, qui croyait que l'esprit était toujours la dupe du cœur, et c'est ainsi qu'on outre toujours en morale, et par là on l'a fait si peu goûter. 2) Le capitaine de Fontenailles, fait prisonnier à Rossbach, écrivit en vers une lettre charmante, y demandait la liberté, Sa Majesté la lui accorda, on verra cette lettre dans le Recueil. 3) Il m'expliquait tous les termes.

dasdy prit cette place, nous avons pris 51 pièces de canon, près de 7000 armes à feu. Nous avons eu toute la garnison prisonnière de guerre, consistant en deux généraux, 168 officiers et 4912 soldats; voilà qui peut suffire pour votre début: quand vous serez plus avec moi, je vous en dirai davantage.«

Le 19 avril, le Roi quitta Grüssau et prit son quartier à Schwenkfeld près de Schweidnitz. Il vit en passant les travaux du siége dont le colonel ingénieur M. de Balbi avait eu la direction. Le colonel, qui montrait tout ce que l'on avait fait, fut accueilli avec toutes les marques de l'amitié et de l'estime. »Vous avez fait merveille, Balbi, je suis on ne peut pas plus content de vous, et pour vous marquer ma satisfaction et ma reconnaissance, prenez cette épître que je fis hier, j'y ai rendu justice à vos talens.« le 19 avril 1758.

Je n'ai pu me rappeler que le début de cette épître si singulière :

Recevez, mon cher Balbichon,
Ces vers de ma muse charmée.

On y exaltait ses talens supérieurs, son activité, son zèle, et on le félicitait de ce qu'infailliblement il jouerait un grand rôle dans les annales du monde, ou que, si contre son attente l'envie s'acharnait contre lui, pour qu'il ne brillât pas dans ces annales, il vivrait toujours dans son esprit, en traits brillans et ineffaçables.

Le soir de l'arrivée à Schwenkfeld, je fus appelé à trois heures après midi.

»Me voici au commencement de ma campagne, Dieu sait ce qui en sera d'elle et de moi, rien de si cruel que de devoir guerroyer sans cesse, et le peuple hébété me croit un heureux mortel, je ne le suis pas, même à mon cher Potsdam, que je ne reverrai peut-être plus: voyez quel régal j'y ai: chaque matin, quarante lettres à lire, la moitié ne disent rien, le quart sont très indifférentes ou très épineuses, et le reste contient des nouvelles les plus désagréables, vous ne me connaissez peut-être pas bien encore, mais soyez sûr que je voudrais pouvoir vivre en particulier et que je préférerais à la royauté cette vie simple et retirée où l'on est à soi. J'ai vécu avec 1,200 écus, je consentirais à vivre avec moins pour vivre tranquille. Un particulier peut même vivre avec 8 gros par jour: je vous fais là de beaux châteaux en Espagne, j'ai un poste à remplir, j'ai un peuple que j'aime, Dieu m'en est témoin, il faut rester à ma place, en soutenir le poids, coûte que coûte, et me sacrifier pour ce peuple que j'aimerais à rendre heureux.«

A la fin de ce discours, il fit appeler le capitaine Guichard; il entra.

»Avez-vous vu, Monsieur, les travaux faits du siège?«

»Non, pas encore, Sire, je les verrai demain.«

»Mais, M. le Capitaine, il ne faut jamais renvoyer à voir au lendemain ce que l'on peut voir la veille, pour un nouveau débarqué, vous avez bien peu de curiosité, M. le Capitaine.«

Le Roi appelle ses gens.[1]) Entre alors un grenadier du premier bataillon, qui met dans la chambre du Roi, sans dire mot, tout l'attirail d'un soldat. Le grenadier se retire.

»Vous m'avez dit à Grüssau qu'un soldat romain portait bien plus que les nôtres; comme il ne faut pas décider à la légère, j'ai fait apporter ici tout l'attirail d'un soldat prussien, pour que vous vous convainquiez vous-même si votre décision est juste.«

J'étais inquiet pour le pauvre capitaine, que je croyais bien qu'on allait persifler. En effet, le Roi le plaça au milieu de la chambre, le fit tenir comme un soldat que l'on dresse, lui releva le menton, lui mit le chapeau comme il devait être, le lui enfonçant bien dans la tête, le ceignit du sabre, lui mit la giberne où il y avait soixante cartouches, le havresac, lui donna le fusil, en le lui faisant tenir comme il fallait. Après avoir ainsi affublé le capitaine, Sa Majesté lui dit d'un ton riant:

»Il fait convenir que vous êtes bien, vous m'avez vraiment l'air d'un soldat prussien, vous verrez que vous le préférerez à vos Romains; n'est-ce pas, Catt, que le capitaine a l'air d'un vrai *soudat*, comme dit le Marquis?«

Je ne répondais point, le Roi put voir à mon visage que cette farce me peinait et pour celui qui la jouait et pour celui qui la faisait jouer.

»Mais vous ne riez pas?« me dit-il.

›Non, Sire.‹

»Et pourquoi?«

›Parce que M. Guichard me paraît pâli.‹

»Oh pâle, c'est du plaisir qu'il ressent de se voir comme un grand grenadier; mais je veux vous lire une lettre que je reçus hier soir de La Haye, d'un homme de conséquence.«

On proposait au Roi dans cette lettre des moyens pour engager les Hollandais dans la guerre, au cas que le prince Ferdinand fît repasser le Rhin aux Français.

»Que dites vous de cela?«

Et de temps en temps, il donnait un coup d'œil à l'étranger du capitaine.

»Pourquoi chercherais-je à forcer ces Hollandais d'entrer dans nos querelles, quel mal m'ont-ils fait pour les y engager, ne doivent-ils pas rester les maîtres d'agir ou de ne pas agir, pour le bien de leur Etat, ces

---

1) Apparemment le Roi avait dit ce que l'on devait faire quand il appelerait.

diables de politique ne se mettront-ils donc jamais dans la tête qu'il faut aller de bonne foi dans les affaires, et respecter la tranquillité de ceux qui, pour leur plus grand avantage, ont intérêt à conserver chez eux la paix? Je souffre trop des maux de la guerre pour engager malhonnêtement les autres puissances à les partager avec moi.«

Enfin, après ces beaux discours si moraux et si philosophiques, [1]) et trois bons quarts d'heure d'une séance si pénible à tant d'égards pour le capitaine, Sa Majesté fut à lui, et ôta elle-même tout l'attirail dont il l'avait chargé.

»Eh bien, Monsieur, trouvez-vous que la charge de mes soldats est passable, croyez-vous qu'elle approche de celle d'un soldat romain?«

›Je le crois,‹ répondit-il, d'un air triste et rêveur, qui me fit une peine infinie.

»A présent nous allons faire, Monsieur, de grandes marches. J'espère que vous conviendrez qu'elles seront aussi fortes que celles que les Romains ont faites, et que vous verrez des opérations dont ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucune idée; adieu, Monsieur, soyez un peu Prussien, et vous aurez lieu d'être content de moi.«

»Vous conviendrez,« me dit alors le Roi, »que l'on ne peut pas juger de certaines choses que par comparaison, Messieurs les auteurs décident dans leur cabinet, il est bon de rectifier leurs idées par la pratique, ne croyez-vous pas que notre capitaine ne jugera plus, s'il écrit encore, aussi légèrement qu'il l'a fait, après l'expérience à laquelle il vient d'être soumis et qui m'a paru l'attrister: je crois très fortement qu'il ne parlera plus de courses et de charges.

»J'ai corrigé mes deux odes, demain matin je les reverrai encore, car il faut envoyer du bien bon au Patriarche de la littérature; il m'a dit souvent ce que je devais faire pour bien écrire en vers et en prose, combien je devais être difficile sur mes compositions; il m'a tenu un parti bien roide, je vous assure, quand je lui envoyais de mes compositions. il mettait au bas: ›Pouf, cela ne vaut pas le diable et doit être effacé à jamais, cela peut passer, voilà qui est tolérable, ces vers sont bons‹: et il me faisait refaire jusqu'à vingt fois, jusqu'à ce que cela fût bien, et encore m'écrivait-il: ›Comment est-il possible que vous ayez fait ces quatre vers qui sont admirables, et que le reste soit si mauvais? Faites-vous un dictionnaire de rimes.‹ J'ai suivi ce conseil et j'ai commencé mon dictionnaire avant la bataille de Leitmeritz, je le continue dans les instans que me laisse le fracas des affaires.«

Ma séance finie, je me rendis chez moi, où je trouvai M. le capi-

---

1) et des choses relatives à ce poids et à la situation dudit capitaine.

taine Guichard, qui m'attendait pour me parler de ce qui venait de lui arriver.

›Le Roi ne vous a-t-il rien dit?‹

›Rien — mais il m'a paru triste de l'épreuve à laquelle il vous a soumis.‹

›Lui triste? croyez-moi, il n'est susceptible ni de tristesse, ni d'humanité, je le dégrade de son titre de philosophe. Le Salomon de l'Orient ne se serait pas conduit ainsi, il faut être un Salomon du Nord pour voir de sang-froid un honnête homme souffrir, comme je l'ai fait; ses soldats ne valent pas les soldats de l'ancienne Rome.‹

›Pensez cela, mais ne lui dites jamais plus, craignez une nouvelle expérience.‹

›Tibère ne m'aurait pas tenu ainsi une heure en faction.‹

le 21 avril Le 21, on partit pour Nimptsch, très petite ville. Le Roi voyant, dans la marche de l'armée, un cheval de bât pliant sous le poids, demanda au général de Wobersnow, son aide de camp général: »Mais qui est assez simple pour faire charger ainsi une pauvre bête? elle ne pourra pas arriver.«

Le général, pour faire rire le Roi, et le faire rire à mes dépens, lui dit que ce cheval m'appartenait.

»On voit bien«, dit-il en riant, »que c'est la première fois qu'il fait des marches, que cela est plaisant.«

Appelé après le dîner, Sa Majesté vint à moi, comme j'entrais, en faisant de grands éclats de rire; plus je paraissais étonné de ce rire, plus elle riait.

»Mais, mon Dieu, est-il possible?« et on riait de nouveau; enfin, cette scène qui commençait à m'inquiéter, finit, après avoir duré passé une demi-heure.

»Comment est-il possible qu'avec de l'esprit et de l'intelligence, on puisse faire charger un pauvre cheval de bât au point de lui rompre les reins?«

›Je ne comprends pas ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire.‹

»Mais c'est votre cheval de bât qui pliait vraiment sous le poids de sa charge, Wobersnow me l'a dit.«

›Je suis fâché que Son aide de camp général, ne sachant apparemment comment entretenir Votre Majesté, Lui ait fait un conte aussi puérile et qui n'est pas dans la vérité; mon cheval de bât ne porte qu'un simple matelas, et un petit porte-manteau; mes autres chevaux de bât, étant malades, ont été envoyés à Schweidnitz avec tout mon bagage; voilà la vérité, le général aurait bien pu se passer d'amuser Votre Majesté à mes dépens.‹

»Cela n'est pas bien,« dit-elle, »je le lui dirai.«

Je rendis compte au général de toute cette conversation et je le priai fortement de ne plus faire de telles plaisanteries. Ce général était, au fond, un bon homme, très brave, mais très borné : ainsi on cherchait souvent à amuser le Roi, qui ne désirait rien plus que d'avoir des occasions de satisfaire son goût décidé pour le persiflage.

Dans cette séance à Nimptsch, il me parla de l'éducation des enfans.

»On doit s'appliquer surtout à les rendre raisonnables, à leur donner un sens droit; pour cet effet, il faut s'occuper moins à leur faire apprendre beaucoup qu'à leur faire apprendre d'une manière nette et distincte ce qu'on veut qu'ils retiennent, on doit repasser souvent sur ce qu'ils ont appris, leur donner des idées justes des mots, et surtout leur faire un plaisir de l'étude que l'enfance n'aime guère; c'est le plan que j'ai donné pour l'éducation de mon neveu: qu'on ne gêne point les enfans sur tout: s'ils font des sottises, eh bien, ils s'en corrigeront, en voyant les suites de celles qu'ils auront faites — — Je ne veux point que l'on témoigne à mon neveu trop de déférence, je fais passer tous les généraux devant lui, et s'ils témoignent trop de respect, je leur fais sentir que cela me déplaît, les princes ne savent que trop vite qu'ils sont princes, il faut avant tout qu'ils sachent qu'ils sont hommes et qu'ils ont besoin des hommes, c'est ainsi qu'on m'a élevé. En général, les instituteurs de la jeunesse réussissent aussi peu à former de bons sujets que les moralistes à corriger les mœurs: les uns et les autres sont toujours au delà des bornes de l'humanité, les moralistes devraient être tous de bons médecins, ils devraient, avant de parler morale, donner de bons remèdes physiques; tant que les passions ne sont pas calmées, un moraliste perdra toujours son latin.

»Le grand point pour conduire les hommes, est de connaître leur goût, leurs opinions, leur endroit faible, car nous en avons tous; ce faible est la corde du clavecin qu'il faut pincer, si l'on veut avoir le son qu'on souhaite.

»Ma grand-mère d'Hanovre disait un jour au marquis Desalleurs : ›Comment est-il possible que tant de vos belles dames françaises se laissent séduire?‹ — ›Mais des bijoux, Madame.‹ — ›Bon, qui se rendrait pour des bijoux.‹ — ›Mais cent mille écus.‹ — ›Fi, quelle infamie de se donner pour de l'argent.‹ — ›Mais un beau collier de perles . . .‹ — ›Ah, Monsieur, finissez, vous m'en direz tant que je n'aurai plus rien à vous dire.‹

»Ma grand-mère aimait singulièrement les perles, c'était sa passion, voilà comme nous sommes faits: vous et moi tout comme les autres,

faibles, imparfaits; mais aurait-il moins coûté à la divinité de nous faire plus sages et plus raisonnables, plus propres ainsi au bonheur?«

›Elle l'aurait pu sans doute, mais cela n'entrait pas apparemment dans ce plan de notre monde.‹

»Ah, voilà du Pope — laissons-le raisonner, ce système du meilleur monde nous mènerait trop loin, tâchons de connaître les hommes, et prenons-les pour ce qu'ils sont. Bon soir.«

ce 22 avril. Le 22, le Roi partit de Nimptsch pour Münsterberg; en route on l'arrêta à Heinrichau, couvent des moines de Cîteaux; ces moines haranguaient Sa Majesté et lui souhaitèrent une campagne heureuse.

»Si votre désir est sincère,« répondit-elle, »vous aurez lieu d'être contents de moi, mais si vous jouez le sentiment, si vous donnez de mes nouvelles à mes ennemis, comme l'ont fait méchamment quelques-uns de vos confrères, je vous ferai tous pendre sans miséricorde.«

Ils protestèrent de leur honnêteté et fidélité passée, et en jurèrent une inviolable pour l'avenir. Le prélat offrit à la suite du Roi une très belle collation, un des moines disait à l'aide de camp de Marwitz: ›Sa Majesté est bien gracieuse, c'est dommage qu'elle soit si prête à faire pendre les gens.‹

On arriva vers les onze heures à la petite ville de Münsterberg, où fut le quartier général; je fis dans cet endroit la connaissance du général de Lentulus, et du colonel de Schwerin, qui commandait les gens-d'armes.

L'après-dîner, Sa Majesté débuta par me parler de ces deux officiers, avec lesquels il m'avait vu de la fenêtre m'entretenir assez longtemps.

»Vous avez bien causé avec Lentulus[1]) et Schwerin, que vous ont-ils dit?«

Ils m'ont félicité du bonheur que j'avais d'être à Son service, ils m'ont parlé de leur zèle pour Elle et de ce qu'Elle s'exposait trop aux périls, les jours d'affaires et de batailles.‹

»Lentulus est un excellent officier que j'ai enlevé à l'Autriche, brave, intelligent; c'est un rejeton de ces anciens Suisses, vos compatriotes; quand vous le verrez plus souvent, il vous dira comme nous vivons ensemble et combien je suis ferme dans les amitiés que je voue; Schwerin est aussi un bon enfant, qui entend bien son métier[2]); il a la bravoure de Lentulus, il est un peu original, et parfois je le traite comme

---

1) Il me donna des conseils qu'il n'a guère suivis lui-même. 2) Le but de M. de Schwerin était de faire rire le Roi, ce but était réfléchi, ce dont Sa Majesté ne se doutait pas, j'en rapporterai quelques exemples dans la suite.

un polisson, il se plaint, il se fâche en tenant le pan de mon habit, il me dit même que je suis ingrat, que personne ne m'est plus dévoué que lui, et qu'il n'y a personne que je ne traite mieux que lui; nous finissons, lui, par de grandes protestations, et moi par de profondes révérences et des doutes sur son attachement pour moi. »N'avez-vous pas honte,« dit-il »de me tenir un tel langage;« et il s'en va, j'ai beau le rappeler, il fait la sourde oreille.

»Lentulus et Schwerin vous ont dit que je m'exposais trop, et pourquoi ne m'exposerais-je pas, lorsque tant de braves gens bravent le péril pour moi et pour la patrie? et puis, mon cher, si vous faites quelque temps la guerre avec moi, vous verrez que je dois m'exposer, vous le verrez, tout prince qui est dans le cas de faire la guerre et qui n'en partage pas le péril, ne mérite pas qu'on s'intéresse à son sort: c'est un opprobre ineffaçable dont il se couvre [1]). Je ne dis pas, au reste, qu'un roi doive s'exposer comme un grenadier, il ne doit jamais oublier qu'il est le chef d'une troupe qui met sa confiance dans son habileté et dans sa prudence, il faut qu'il ménage ses jours pour elle; mais si le péril est extrême, s'il faut qu'il se sacrifie, l'honneur et l'intelligence lui feront connaître ces instans où il doit faire ce sacrifice, et il ne doit pas hésiter de l'offrir au salut de la patrie, et de l'honneur. Tout mon corps d'officiers est, en général, très bien composé, il y en a beaucoup qui seraient en état de conduire une armée et de faire d'excellens plans de campagne, et combien n'y en a-t-il pas dont je ne connais ni ne peux connaître tout le mérite; s'il perce et s'il vient à ma connaissance, je le pousse d'une manière distinguée, et c'est par là que j'excite l'émulation si nécessaire partout, et surtout dans le métier des armes; c'est là où il faut bien se garder d'humilier les hommes de mérite; aussi suis-je très attentif, scrupuleux même, à louer ce qui doit l'être: les officiers qui s'appliquent, qui s'étudient à se former, qui annoncent de l'intelligence, sont assurés que, chez moi, leurs efforts ne sont pas perdus, ils savent même que je me fais un plaisir de les instruire et de les diriger.

»Mes troupes sont bonnes et bien disciplinées, je leur fais contracter l'habitude de tout ce qu'ils doivent exécuter, c'est là le grand article; on fait plus aisément, mieux et avec plus de courage ce que l'on sait que l'on fera bien: j'encourage mes soldats, je les pique d'honneur, je leur donne des récompenses, je leur en promets pour les exciter, quand il le faut.

»Après la bataille de Breslau, ils avaient peur du canon, je promis

1. Cita les exemples de Philippe V et de l'Archiduc qui se disputaient l'Espagne.

100 ducats pour chaque canon qu'un soldat prendrait, et cela fit un effet admirable, tant il est avantageux de connaître le cœur des hommes et ce qui peut les décider à faire leur devoir. Le canon, mon cher, décide tout, M. de Turenne se vantait d'avoir une fameuse artillerie, qui ne consistait qu'en 17 pièces de canon: que dirait-il de nous autres qui en avons chacun au delà de 200? Je parierais presque toujours de gagner une bataille, mais à présent on ne peut rien contre cette épouvantable artillerie.

Pendant cette séance de trois jours à Münsterberg, Sa Majesté me lut son poème de la guerre.

»J'ai eu à lutter contre de grandes difficultés, rien de si pénible que de mettre en bons vers des préceptes sur quelque art que ce puisse être; j'ai vaincu assez bien ces difficultés-là, et j'en ai pour garant Voltaire, qui m'en a fait compliment; ce n'est pas peu de chose, mon cher, que de remporter le suffrage d'un grand poète qui ne flatte pas, et qui est bien difficile sur cette matière. Je me suis adonné peut-être trop à la poésie et à l'éloquence, mais elles délassent; avec elles, je ne m'ennuie point et puis me passer de tout le monde. Ne croyez pas que je mette un grand prix à ce que je fais, non, si j'ai un peu la manie d'auteur, je n'en ai sûrement pas la morgue«.

De Münsterberg, le Roi fit une course à Glatz, pour en imposer, disait-il, à l'ennemi.

»Je pourrai vous dire dans cinq jours, si je serai heureux ou malheureux.«

ce 25 avril Il marcha le 25 avec l'avant-garde, et son quartier général fut à Neisse; à son arrivée dans cette ville, il vit en descendant de cheval les gentilshommes des environs, des prélats, des chanoines, et autres ecclésiastiques, qui venaient lui faire leur cour. Sa Majesté, qui n'était pas de trop bonne humeur, parce qu'elle avait souffert du froid en route, ne reçut pas fort bien les uns et les autres; les ecclésiastiques surtout ne furent pas ménagés, et le compliment qu'il leur fit, fut moins tendre encore que celui qu'il avait fait aux moines d'Heinrichau.

»Messieurs«, leur dit-il en parlant aux prêtres, »je sais très décidément que vous avez la plupart un fort penchant à faire l'infâme métier d'espion, prenez garde à vous, si je m'aperçois ou si l'on me fait apercevoir la moindre infidélité de votre part, je vous fais pendre, comme de la plus vive canaille, à une des tours de la ville.«

Tous firent une profonde révérence et se retirèrent, les gentilshommes très peu contens de la froideur de la réception, et les prêtres très indignés de la chaleur et de l'aigreur que le Roi avait mises dans les reproches qu'il leur avait faits et qu'ils n'avaient jamais mérités.

L'après-midi, le Roi, tout occupé de ces prêtres du matin, ne me parla que d'eux pendant ma séance qui fut assez longue.

»Vous n'avez pas d'idée, mon cher, de cette canaille de prêtres, ce sont les plus grands coquins qui existent, j'ai eu pour cette prêtraille des bontés inouïes, et elle n'a cessé d'être perfide; sans cesse ils donnent des nouvelles à mes ennemis et me font un tort irréparable; aussi, si j'en attrape un, prélat, chanoine, prêtre, le supplice qu'il subira, effrayera tout le reste de cette race encapuchonnée.«

›Je crois bien qu'il y a parmi eux de très mauvais sujets, comme il y en a dans tous les états, mais, il y en a sûrement beaucoup incapables de la moindre perfidie.‹

»Beaucoup, mon cher? ne tenez pas trop leur parti. Que direz-vous de ce f.... Schaffgotsch qui m'a trahi de la manière la plus indigne, je n'ai cessé de le combler de bontés et de grâces, je l'ai eu chez moi à Potsdam, il a toujours été à ma table, je l'ai prévenu par toutes sortes d'égards et de bienfaits, et cet infâme coquin m'aurait livré, s'il l'avait pu. moi, Breslau, mon armée, aux Autrichiens qui le méprisent; il apprit que j'étais au fait de sa trahison, il décampa, mais la justice infinie le poursuivra dans son asile, et peut-être y méditera-t-il des trahisons contre ces Autrichiens même; rien ne m'afflige plus que les trahisons, comme les traîtres et les gens faux, ils me font horreur; savez-vous, ce que je fais, quand j'en découvre? je lis Marc-Antonin.

»[1] J'ai fait la nuit à Münsterberg un rêve singulier, et je ne sais comment je fais très fréquemment les mêmes rêves; je songeais que, dans la nuit, mon père était entré dans ma chambre avec six soldats, il leur ordonne de me lier et de me conduire à Magdebourg. ›Mais pourquoi?‹ dis-je à ma sœur de Baireuth. — ›C'est que vous n'aimez pas assez votre père.‹ Et je m'éveillai tout en sueur, comme si l'on m'avait plongé dans la rivière — quelles idées extravagantes, quels tableaux désordonnés se forment pendant le sommeil de la raison, il ne s'en forme pas mal, de tels, lors même qu'elle est éveillée, et ce sont ces rêves que les hommes font éveillés, qui leur sont ordinairement funestes.

»N'allez pas croire, je vous prie, que, comme tant d'imbéciles et de vieilles femmes, je tienne des rêves un compte inepte, ils ne sont que l'effet du malaise que le corps éprouve ou celui d'un sang trop agité par les tracas de la journée.«

Et peut-être, disais-je en moi-même, à l'ouïe de cette réflexion, le songe autant que le froid, a-t-il été la cause du ton dont on a parlé ce matin aux prêtres de la contrée.

---

1 Cela est vrai.

A l'occasion de ce songe, le Roi parla beaucoup de son père.

»Quel terrible homme,« dit-il, »mais quel homme juste, intelligent et propre aux affaires! Vous n'avez pas d'idée du grand ordre qu'il a mis dans toutes les parties du gouvernement, jamais prince ne fut plus capable que lui d'entrer dans les plus petits détails, et il y entrait pour donner, disait-il, à toutes les parties de l'Etat, le plus grand degré de perfection; aussi est-ce par ses soins, par son travail infatigable, par sa politique qu'accompagna toujours la justice la plus exacte, par sa grande et admirable économie, et par cette discipline sévère qu'il mit dans son militaire qu'il créa, que j'ai été en état de faire tout ce que j'ai fait jusqu'ici. Il était dans ses mœurs d'une austérité étonnante, mais aussi, mon cher, d'une rigueur presque inouïe sur celles des autres; il n'y avait pas à badiner avec lui, les coups de canne et les coups de pied au derrière se donnaient bien vite à ceux qui, dans certains momens de mauvaise humeur, se présentaient malheureusement à lui.

»Je n'oublierai jamais une scène qui me saisit alors presque autant que l'a fait dans le temps la malheureuse affaire de Küstrin dont je vous parlerai.

»Enfant encore, et apprenant un peu de latin, je declinais, *mensa, ae dominus, i, ardor, ris*, avec mon maître, quand tout à coup mon père entra dans la chambre. ›Que faites-vous là?‹ — , Papa je décline *mensa, ae,*‹ disais-je d'un ton enfantin qui aurait dû le toucher. ›Ah, coquin, du latin à mon fils, ôte-toi de mes yeux‹, et il lui donne une volée de coups de canne et de coups de pied au derrière, en l'accompagnant, de cette façon cruelle, jusqu'à la seconde chambre. Effrayé par ces coups et par l'air furieux de mon père, tout transi de peur, je me cachai sous la table, croyant être là bien en sûreté: je vois mon père venir à moi, après l'expédition faite — je frissonne plus encore, il me prend par les cheveux, me tire de dessous la table, me traîne ainsi au milieu de la chambre, et, finissant par m'appliquer quelques soufflets: ›Reviens-y avec ton *mensa* comme je t'accommoderai.‹

»Il vit toujours, dans la suite, avec une aigreur que je n'ai jamais pu comprendre, que je m'occupasse à cultiver et à orner mon esprit et acquérir des talens; et livres et flûte et écritures, quand il en surprenait, étaient jetés dans la cheminée, et toujours quelques coups ou de très fortes réprimandes suivaient la brûlure de mes livres; la seule lecture qu'il me tolérait, était celle du nouveau testament; on aurait cru qu'il voulait faire de moi un théologien, tant il me prêchait sans cesse la lecture de la bible et des livres qui y avaient du rapport.

Les rigueurs de mon père envers moi, mes sœurs et mes frères, le prince Henri excepté, qui fut toujours l'objet de son affection, ses mau-

vais traitemens souvent portés à l'extrême, mes goûts tout contrariés, les plus légitimes, les plus innocens, les plus indifférens même, la gêne continuelle dans laquelle on me tenait à tous égards, les craintes qui renaissaient sans cesse, tout cela me fit prendre, il est vrai, en grand étourdi, le parti violent de quitter la maison paternelle: mais, ô diable, savais-je où je voulais aller? Cela vous prouve, mon cher, que c'était une saillie d'un esprit bien aigri, bien jeune et furieusement inconsidéré. J'empruntai quelques centaines de ducats, car, grâces à l'économie de mon père, je n'avais souvent pas le sou en poche, je parlai de mon projet à Keith et à Katte, aimables tous les deux, mais aussi étourdis que moi, nous fixâmes le jour de notre belle équipée, et comme nous étions sur le point de battre au champ, mon père fut instruit, par une lettre du dehors, du beau projet que j'avais formé, je fus arrêté, roué de coups, souffleté que rien n'y manquait; sans ma bonne et excellente mère qui vint à mon secours, avec ma soeur de Baireuth qui fut aussi bien mal traitée, je crois que je serais resté sous les coups que je recevais; on m'envoya à Küstrin, comme vous le savez.

»Keith se sauva. Katte, que je ne pus faire avertir du malheur qui le menaçait, s'opiniâtra à rester, et il fut conduit à la forteresse. Ah, mon cher, quelle déplorable histoire, et à quelle barbarie j'ai été livré dans cette infernale citadelle; personne ne me parlait, et n'osait me parler, on me laissait à moi-même et à mes tristes idées sur mon ami Katte, dont le sort me peinait plus que le mien, on me donnait mon manger par un petit guichet, et ce manger toujours exécrable était exactement ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim; dans la suite, on me mit un plat à mon dîner, et je croyais que tout allait finir, quand un matin un vieux officier entra chez moi, avec plusieurs grenadiers, tous fondant en larmes. ›Ah mon Prince, mon cher, mon pauvre Prince,‹ disait l'officier, en sanglotant, ›mon bon Prince.‹ Je crus certes qu'on allait me couper la tête. ›Eh bien parlez, dois-je mourir? je suis tout prêt que les barbares m'expédient, et vite.‹ — ›Non, mon cher Prince, non, vous ne mourrez pas, mais permettez que ces grenadiers vous conduisent à la fenêtre, et vous tiennent là.‹

»Ils me tinrent en effet la tête, pour que je visse ce qui allait se passer. Bon Dieu, quel spectacle terrible, mon cher, mon cher mon fidèle Katte, qu'on allait exécuter sous ma fenêtre, je voulus tendre la main à mon ami, on me la repoussait: ›Ah Katte,‹ m'écriai-je, je m'évanouis, et je trompai la barbarie de ceux qui me forçaient à voir ce cruel et ce barbare spectacle.

»On passa aux voix pour m'exécuter aussi; quelques généraux dévoués à mon père et à ses rigueurs opinèrent pour ma mort. Je le sus,

et, montant sur le trône, je me conduisis avec ces lâches adulateurs, comme si j'avais ignoré leurs infamies; ils ne furent jamais les objets de mon ressentiment, et dites que je ne suis pas philosophe.

»Si vous en doutez, sachez que Grumbkow, en parlant de moi, dit à mon père: ›Il faut que Votre Majesté, expédie ce coquin-là.‹

»C'était une horreur, et cette horreur n'a pas dérangé ma philosophie: doutez-vous encore Monsieur? Voici de quoi vous convaincre: j'avais pris dans mon régiment un soldat qui avait déserté d'une place dont Sydow était commandant. Sydow, ayant su que j'avais ce soldat, me le redemanda, je lui écris une lettre très honnête en le priant de me laisser cet homme pour lequel je lui en donnerais deux autres; au lieu de me répondre, il en parle à mon père, qui m'ordonne de renvoyer ce soldat au plus vite. Je l'envoie à Sydow, en le suppliant de ne point punir le pauvre diable; mais bien loin de se rendre à mes prières, il le fit passer trente fois par les verges, en me faisant savoir ce qu'il avait fait: je suis monté sur le trône, et j'ai laissé Sydow dans son gouvernement. Eh bien, que dites-vous?«

›Que les grands hommes savent seuls oublier les torts, et pardonner.‹

»En sortant de mon affreux séjour à Küstrin, j'appris aussi que ma respectable et tendre mère avait un jour dit à mes frères et sœurs de se jeter aux genoux du Roi pour implorer sa clémence; la princesse de Baireuth, comme la plus âgée, se mit aux pieds de mon père, comme il traversait son anti-chambre; elle fut reçue à coups de soufflets, le reste eut peur et se mit sous une table comme je m'y étais mis à l'aventure de *mensa*; mon père, la canne à la main, se préparait à battre ces pauvres petits, lorsque la comtesse de Kameke, gouvernante, arrive en demandant grâce pour ses enfants. ›Allez-vous-en Carogne‹, dit le Roi. Elle répond, on se dispute, la comtesse, irritée, dit au Roi: ›Le diable vous emportera, si vous ne laissez pas mes pauvres enfans‹, et d'un ton résolu elle les tira de dessous la table, et les fit passer dans une chambre, en fixant mon père d'un air qui lui en imposa; le lendemain de l'aventure, le Roi vit la comtesse, il la remercia de ce qu'elle lui avait fait éviter une sottise. ›Je serai toujours votre ami,‹ lui dit-il, et il a tenu parole.

»Vous sentez que cette scène a fait sur moi une impression qui ne finira jamais; voyez comme elle me suit dans mes songes et me présente sans cesse mon père irrité contre moi et prêt à me battre.[1])

1) »A mon avènement au trône je fus curieux de voir tout ce qui s'était fait pendant ma détention à Küstrin; je fis demander le protocole tenu à mon occasion et toutes les pièces de ce trop étrange procès, je les lus avec soin, j'en ôtai quelques feuilles, pour qu'elles ne fussent pas pour les siècles futurs des souvenirs parlans

»Pour continuer votre petit cours militaire, vous saurez qu'à Breslau je fis mon plan pour la campagne: je l'ai commencée par la prise de Schweidnitz, et je vais marcher en Moravie, avec mon armée, qui est de 65 bataillons et de 118 escadrons; je ferai le siège d'Olmütz, et, cette ville prise, je vous dirai alors où je vous conduirai.

»Le général Fouqué me suit avec le train des vivres, la grosse artillerie, les munitions et tout ce qu'il faut pour faire le siège; et le corps qu'il conduit, y est destiné, j'ai fait assembler ici quelques milliers de chariots pour conduire toutes ces choses, et je me suis servi pour cet effet du prétexte que le magasin de Neisse devait être transporté à Glatz, cela m'a réussi et a confirmé l'ennemi, que j'avais d'ailleurs cherché à tromper, que l'ouverture de la campagne se ferait en Bohême.

»Vous voyez que dans le métier que je fais, ainsi que dans tous les autres, il faut de l'adresse et de la ruse. Tout a été bien préparé et de longue main. Pour vous faire une idée de ce que les Romains appelaient *impedimenta* de l'armée, voyez, ce que nous traînons avec nous; outre ce que je vous ai dit de notre multitude de chariots et de l'artillerie destinée pour le siège, des pièces de campagne que les régimens ont avec eux, ils ont encore, ces régimens, 66 pièces de 12, quinze de 24, dix-neuf obusiers et sept mortiers. Tout cet attirail n'est-il pas affreux, ne l'est-il pas? Qu'il faille tant de peine pour élever un homme, et qu'on mette tant de choses en œuvre pour le détruire: cela fait crier vengeance: Barbares, faites la paix: mais les barbares ne m'écoutent point, hélas, ce ne sera pas l'esprit d'humanité qui nous la fera faire, cette paix, à tous, tant que nous sommes, Impériaux, Russes, Français, ce sera le manque d'argent. On s'égorgera jusqu'à l'extinction de ce vil métal.«

Le 27. Sa Majesté marcha de Neisse avec l'avant-garde de 16 bataillons, de 13 escadrons de cavalerie et de 10 de hussards et se rendit à Neustaedtel, où fut le quartier général: les bataillons de Wedell, de Carlowitz et Kleist couvrirent mille chariots chargés de farine et de fourrage qui suivirent l'avant-garde, et le maréchal de Keith fit entrer à Neisse, que nous venions de quitter, 15 bataillons de l'armée, à la place de ceux de l'avant-garde qui en étaient sortis. C'est ainsi que le Roi me parla, l'après-midi, de cette marche qu'il venait de faire. ce 27 av

»Quand pourrai-je vous parler de notre marche à Potsdam! Dieu le sait, cette marche me paraît encore furieusement éloignée, mais, si nous y venons, que je me dédommagerai, par le repos et l'étude, de

et attestans des barbaries d'une conduite inouïe à mon égard. Après avoir déchiré ces pages atroces et sanguinaires, je fis remettre le tout bien cacheté aux archives du cabinet.«

tous ces tracas qui me pèsent; quelle chienne de vie: vous savez le conte de ce jeune homme qui, avouant ses fautes, ses plaisirs, ses intrigues à son père confesseur, entendait toujours, à chaque article, celui-ci s'écrier: ›A quelle chienne de vie!‹ — ›Mais mon père, est-ce un si grand crime que de goûter les plaisirs de l'amour, que de séduire les jolies filles, d'orner le front de ces maris qui ne sentent pas tout le prix de leurs chères moitiés — et faudra-t-il pour ces plaisirs si vifs, et de si peu de durée, subir des peines qui ne finiront point?‹ — ›Ah malheureux,‹ dit le père, ›ce n'est pas de ta vie dont je parle, mais c'est de ma vie qui est une chienne de vie.‹

»La mienne, mon cher, en est bien une, vous en conviendrez, quand vous aurez couru encore quelque temps avec nous. Croyez-vous que qui que ce soit voulût être, au prix de la vie que je mène, ce roi de Prusse qu'on tourmente tant?«

›Je pense qu'une foule de gens, et surtout ceux qui aiment les grandes aventures, voudraient, pour être Votre Majesté, pour jouir de la gloire, souffrir plus encore qu'Elle ne souffre.‹

»Ah du diable, la belle gloire, des villages brûlés, des villes en cendre, des milliers d'hommes infortunés, autant de massacrés, des horreurs de toute part, finir enfin soi-même, n'en parlons plus, les cheveux me dressent à la tête. A Potsdam, à Potsdam, voilà ce qu'il nous faut pour être heureux; quand vous verrez cette ville, je suis sûr qu'elle vous plaira, c'était une bicoque du temps de mon père: s'il y revenait, sûrement il ne reconnaîtrait plus sa ville, tant je l'ai embellie; j'ai choisi les plans de ce qu'on a bâti de plus beau en Europe et surtout en Italie, je les fais exécuter en petit et selon mes moyens. Les proportions sont bien observées, tous les bâtimens que j'ai fait faire, intéressent, vous en conviendrez. J'aime à bâtir et à orner, je l'avoue, mais je fais cela de mes épargnes, et l'Etat n'en souffre point; en faisant bâtir, j'occupe les hommes, ce qui est un grand point dans un Etat, rien de plus fatal que souffrir l'oisiveté et de nourrir des êtres inutiles. L'Etat en souffre plus que je ne saurais vous le dire, l'argent que je répands pour mes bâtimens, reste dans mon pays, il y circule, et c'est encore un autre avantage que je retire de ma manière de bâtir; vous n'avez pas d'idée combien d'argent j'ai mis pour rendre mon Potsdam agréable, j'aurais honte de vous dire combien mon Sans-Souci me coûte, je regretterais à jamais les dépenses que j'y ai faites, en tableaux, en statues, en antiques, en colonnades, en jardins, si, comme je vous l'ai dit, je n'avais pas fait tout cela de mes petites épargnes. Je veux donner une idée de mon Sans-Souci, et vous le crayonner tel qu'il est, vous conserverez le dessin que je vais vous faire, et, si vous le voyez

après la guerre, vous me direz naturellement si mon dessin a été juste.«

Il me traça, en effet, le plan de Sans-Souci, de la galerie, des jardins, du palais chinois, de la belle colonnade, des serres, marqua sur ce dessin la place des statues, et cela ne fut fini que vers les neuf heures du soir.

»C'en est assez, car demain, de grand matin, nous décamperons d'ici, bon soir, dormez mieux que je ne dormirai, car je me sens fort échauffé et je suis inquiet, sans en savoir la raison.

Le 28, le Roi avec l'avant-garde poursuivit sa marche par Kunzen- ce 28 a
dorf, Maidelberg, Rosswalde et Roben, à Sauerwitz, où fut le quartier général: la droite de l'infanterie eut devant son front le village de Soppau que le bataillon de Kleist et les compagnies franches de Le Noble occupèrent, la gauche toucha Sauerwitz, où cantonna le régiment de Lattorff. Le Roi fit marcher à Bladen, Wanowitz, Hennerwitz et Krug la cavalerie de l'avant-garde; c'est que dit le Roi, en me montrant sur la carte le camp et les villages que les troupes occupaient.

»Si nous nous étions arrêtés à Rosswalde que nous avons traversé, vous auriez vu un village tout singulier: le comte de Hoditz qui en est le seigneur, a fait de ce village un séjour charmant, il y vit avec une vingtaine de jolies paysannes, autant de jeunes paysans, qu'il a dressés pour jouer des operettes, pour des concerts et pour amuser les étrangers qui viennent voir ce lieu agréable; le comte, jaloux de ces filles, dont quelques-unes sont fort jolies, assez bien élevées, et qui sont à son usage de plus d'une manière, les fait surveiller avec un soin étonnant et une inquiétude qui amuse ceux qui s'en aperçoivent: malheur aux pauvrettes, qui sont presque toutes habillées en bergères, si elles jettent sur ceux qui viennent voir le comte, des regards trop curieux et qu'il trouve toujours trop expressifs, elles sont enfermées et mises au pain et à l'eau. Quand il donne des bals, et cela arrive souvent, vingt espions observent les filles, et, si quelques-unes de ces poulettes serrent trop la main ou se la laissent trop serrer, alors on entend une voix qui crie *schac*, et, à ce mot, voilà toutes les bergères qui s'éloignent de ceux pour qui leur cœur commençait peut-être déjà à palpiter. Si l'on veut se faire une idée de la vie de ces anciens bergers de l'Arcadie, c'est à Rosswalde qu'on peut la prendre; le comte a tâché de réaliser ces beaux romans, et il n'a pas mal réussi. Il sauve autant qu'il est possible, tout ce qui pourrait donner l'idée d'une vie un peu trop libertine, car l'Impératrice, qui est la sainteté même, ne tolérerait pas cette vie-là, elle croit que le comte s'amuse avec des spectacles, et on le laisse s'amuser ainsi. Le comte est un galant homme, il aime à l'excès la bonne chère et tous

les genres de plaisir, mais son cœur est honnête, et il m'est singulièrement attaché, nous correspondons ensemble, autant que les circonstances le permettent et qu'il n'en peut résulter pour lui aucun désagrément. Si nous revoyons Potsdam, je le prierai de venir me voir, et vous serez charmé de faire sa connaissance, il a de l'esprit, beaucaup d'imagination surtout, et passablement de lecture.«

Le comte Hoditz fut pendant ma séance, qui ne fut pas longue, tout l'objet de la conversation. Sa Majesté, assez fatiguée, se coucha vers les huit heures, pour pouvoir partir le lendemain de très grand matin.

ce 29 avril Le Roi, toujours avec l'avant-garde, marcha le 29 par Bladen et Zauditz à Troppau, il s'arrêta, ce jour et le suivant, dans cette petite ville et y fit cantonner toute son infanterie. Le prince de Würtemberg prit les devans, avec 20 escadrons, et s'avança vers Grätz, d'où s'était retiré un bataillon de Croates qui y avait été la nuit; ce bataillon abandonna quelques farines, la cavalerie passa par Troppau et prit ses quartiers entre l'Oppawa et la Mora à côté du grand chemin d'Olmütz. Le maréchal Keith s'avança avec l'armée sur deux colonnes vers Jaegerndorf.

C'est là l'idée que le Roi me donna, l'après-midi, de la marche du matin; il me parla encore des troupes qu'il faisait marcher vers Glatz, mais je n'ai pas retenu ce qu'il m'en dit.

»Ces pauvres gens de Troppau sont inquiets sur mon arrivée« me dit-il le soir, »j'ai trouvé en descendant de cheval le corps des marchands tous en pleurs, qui me suppliaient d'empêcher qu'on ne pillât; ils m'ont touché, je vous assure. ›Suis-je un Trenck pour vous piller?‹ leur ai-je dit, ›rassurez-vous, vous n'essuierez aucune perte, et, si contre mon attente on vous fait quelque tort, vous savez où je loge, je vous ferai rendre justice, mais gardez-vous de faire les espions; si cela arrive, vous serez traités rigoureusement.‹

»Il faudrait être bien barbare, mon cher, pour vexer sans raison de pauvres diables qui n'entrent, au fond, pour rien dans nos illustres démêlés.«

J'admirais cette façon de penser et cette compassion pour les malheureux, qu'il est touchant de la trouver dans un prince qui peut si aisément faire le mal: le Roi s'aperçut que j'étais pénétré de ce qu'il venait de me dire. Il m'en tint compte, et il loua ma sensibilité, de façon à me rendre tout confus.

»Conservez soigneusement cette sensibilité, c'est un des beaux dons de la nature; si elle nous expose souvent à bien des désagrémens, de combien de plaisirs n'est-elle pas la source, si d'ailleurs la prudence l'accompagne.«

Il moralisait ainsi, quand, s'avançant vers la fenêtre, il vit, sur deux carreaux, écrits assez distinctement des vers français.

»Approchez, approchez, voici des vers, qui aurait imaginé d'en trouver ici:

Parmi les intérêts qui divisent la terre,
Nous serons exposés aux horreurs de la guerre.

»Voilà qui m'explique la terreur de ces bonnes gens, qui ont cru que je voulais faire piller la ville; voyons les autres:

Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.«

Le Roi relut deux ou trois fois ces derniers vers.

»Qui diable a écrit ceci, et qui a-t-on eu en vue!«

Je lui répondis que c'était la fin d'une épigramme contre le prince Eugène, que le fameux Rousseau l'avait faite dans un moment de fâcherie contre le Prince.

»Dites plutôt d'ingratitude. Supposez, comme on l'a dit, qu'il eût déplu au Prince pour avoir pris devant lui avec trop de chaleur la défense du comte de Bonneval, son ami, et que le Prince lui en eût témoigné son mécontentement, était-ce une raison de noircir par une épigramme un grand homme qui l'avait comblé de bienfaits? Rousseau avait si fort contracté l'habitude de faire des épigrammes que ses malheurs n'ont pu l'en corriger, et qu'il en a répandu sans cesse contre ses anciens et ses nouveaux amis, et même contre ses plus zélés protecteurs: comme vous le voyez ici. Pourriez-vous vous rappeler le commencement de l'épigramme, elle m'est échappée de la mémoire?«

»Oui, le voici, je crois:

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes,
Un peuple ou deux: Tibère eut cet honneur;
Est-on héros, en régnant par la peur:
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître,
Mais de son ire« —

»Convenez que ce trait du poète est infâme: attaquer ainsi un grand homme! Quel cas peut-on faire des talens, s'ils ne sont pas embellis par l'honnêteté du cœur; pour moi, je n'en tiens aucun compte.«

A cette occasion, il parla du prince Eugène.

»Je l'ai vu dans la campagne du Rhin; quoiqu' affaibli par l'âge et par les fatigues, il avait toujours des momens bien lumineux, surtout avant le repas; l'après-dîner sa digestion était pénible, et il n'était presque plus à la conversation, il m'avait permis de le voir chaque jour quelques instans avant qu'on se mît à table, c'est alors qu'il daignait

m'instruire et me donner ces grandes règles et ces maximes que je n'ai jamais oubliées. »Tendez toujours au grand quand vous ferez des plans de campagne, faites-les aussi vastes que possible, car on reste toujours en deçà, méditez sans cesse votre métier, vos opérations et celles des généraux qui se sont rendus illustres; cette méditation est le seul moyen d'acquérir cette promptitude de l'esprit à saisir tout, à imaginer tout ce qui est convenable pour les circonstances dans lesquelles on peut se trouver.« Touché des bontés que le Prince avait pour moi, enchanté des leçons qu'il me donnait, je voulus, en lui témoignant ma reconnaissance, lui marquer mon admiration pour ses talens sublimes et pour la gloire immortelle qu'il avait acquise; le Prince changeant tout à coup le sujet de la conversation, au sortir de table un de ses officiers m'avertit que rien ne peinait plus le Prince que les louanges qu'on aimait à lui donner, qu'il était aussi modeste que grand capitaine; que, si je voulais entendre encore le Prince sur des sujets qui pourraient m'intéresser et m'éclairer, je devais me garder de tout ce qui aurait l'air de flatterie. Je me le tins pour dit: aucune louange ne m'échappa plus, et je continuai d'être instruit comme je le desirais; si je vaux quelque chose, si j'entends un peu mon métier, surtout dans ce qu'il y a de plus difficile, c'est au prince Eugène que je dois cet avantage-là. Ainsi je vais toujours aux grandes choses, j'emploie toutes mes forces et j'abandonne les petits objets, s'il n'en peut pas résulter des suites très marquées. Voulez-vous un précis de ce qu'était le prince Eugène? A des vues étonnantes et sublimes dans toutes les opérations, dans la guerre comme dans la politique, il joignait des talens supérieurs soit pour faire naître les avantages, et en profiter, soit pour réparer ses fautes, car il est des hommes les plus grands d'en faire. Ferme, sage et vertueux, ne craignant ni les ennemis de l'Etat, ni les siens, il battait les premiers et forçait les seconds à le respecter et à le craindre. Voilà le prince Eugène.«

[30 avril] Le Roi, ordinairement, tirait parti de ce qu'il avait vu ou entendu pour en faire le sujet de ses occupations, de ses délassemens et de ses discours; les vers de la veille réveillèrent chez lui des idées de poésie et de déclamation.

En me voyant entrer, il vint à moi. »Tout déclame, Monsieur, dans la nature, et pourquoi ne voudriez-vous pas que je déclamasse; j'ai retouché mon ode aux Français pour la rendre digne d'être envoyée au Patriarche, lorsqu'il me fera l'honneur de m'écrire; je vais vous la réciter.«

Il la savait par cœur, et il la déclama comme si c'eût été une tragédie.

»Ne croyez pas que la correction de mon ode m'ait seule occupé la

matinée, j'ai fait quelque chose de plus utile. J'ai médité un discours au Grand-Seigneur pour l'engager à faire la guerre à mes ennemis. »Réveillez-vous, Sublime Hautesse, réveillez-vous, le grand Eugène qui vous a porté des coups si désastreux, n'est plus, la mort impitoyable l'a enlevé au monde qui l'admirait; vengez-vous des maux qu'il vous a faits, le temps est favorable, vous n'aurez qu'à paraître, vous serez sûr de la victoire. Généreux comme vous l'êtes, vous ne verrez pas avec indifférence un pauvre prince attaqué par toutes les puissances de l'Europe. Les Autrichiens font courir le bruit que j'aime la guerre: Sublime Hautesse, ne le croyez pas, cela est faux, on m'a forcé à la guerre, et, à brûler, je me défends comme je le puis, je succombe, si vous ne venez pas bientôt à mon secours.« Mais Sa Hautesse fait la sourde oreille: semblable au monde corrompu, elle fuit les malheureux. Combattons donc seuls et mourons, s'il le faut, pour la chère patrie et pour la gloire.

»Voilà de belles choses, avouez-le, ainsi j'endors mes soucis et mes peines.«

En approchant vers la fenêtre, je vis une partie des vers sur le prince Eugène qui étaient grattés, de façon que, si je ne les avais pas vus la veille, je n'aurais pas pu les déchiffrer; les autres étaient restés en entier. Après quelques informations que je pris sur ces vers, je sus qu'un Français qui avait logé là, les avait écrits avec un diamant; comme le Roi s'occupait assez à imaginer qui pouvait avoir écrit ces vers, je lui dis ce que j'avais appris, que même dans le palais du prince Liechtenstein ces mêmes vers étaient écrits sur les carreaux des fenêtres, à ce que me dit un officier qui était logé là.

Le 1er de mai, Sa Majesté se mit en marche avec l'avant-garde et arriva à Alt-Zeschdorf, le second à Gibaû, le 3 à Starnau, village tout dévasté par les pétéchies, maladie pestilentieuse que les Croates y avaient apportée et qui fit périr presque tous les paysans. Pendant ces trois jours d'une marche pénible, je ne fis que de très courtes séances chez Sa Majesté, qui me parut chaque fois très fatiguée: dans ce dernier endroit, elle retoucha quelques pièces de ses poésies et me les lut. 1er, 2 mai

»En traversant hier Gibau, j'ai bien entendu des alléluïa; cela m'a rappelé un conte que je vais vous faire, peut-être ne le savez-vous pas. Le vieux duc de Würtemberg était malade en Italie d'une fièvre chaude: un jour, il criait, alléluïa, alléluïa; le médecin inquiet crut que la fièvre était plus forte et voulut lui tâter le pouls. »Que faites-vous, Monsieur, je suis fort bien, j'essaye si je pourrai trouver du plaisir à chanter ma mort, mais, au diable, si j'en trouve un.« Le médecin fit de grands signes de croix et se retira. Ce langage du Prince était un peu

fort, voilà comme sont les hommes, ils badinent sur de certains points de leur croyance et s'alarment sur d'autres. Pourquoi? C'est qu'ils ne sont pas fermes dans leur croyance, ou qu'ils ne croient qu'à demi; pour moi, je suis fixe dans le plan que je me suis fait, et dans ma croyance; je vous l'ai dit, plus vous me connaîtrez, plus vous me verrez toujours le même. J'ai étudié tous les systèmes de religion et de philosophie, j'ai pris ce qui m'a paru le moins déraisonnable, et j'ai bien vu que, pour être heureux, il faut avoir des mœurs, s'éclairer sur son état, et le bien remplir, vivre modérément et ne pas faire trop cas de la vie. Quand le duc de Nivernois fut à Berlin, je lui exposai ces idées que je vous présente: ›Mais, Sire, on conte que Votre Majesté ne croit pas l'immortalité de l'âme?‹ — ›Cela est vrai.‹ — ›Qu'elle est matérielle?‹ — ›Vrai encore.‹ ›Mais vous pensez...‹ — ›Oui, mais peut-être pas aussi bien que vous.‹ Mon duc avala cela avec délice. Bon soir à demain.«

ce 4 mai Le 4, on marcha à Littau, où fut le quartier général. Je fus appelé immédiatement après le dîner, le Roi fit suspendre une grande carte de la Moravie et me montra la situation de Littau, celle des lieux où il se proposait de fixer son quartier, et la ville d'Olmütz.

»Voici le commencement d'une scène toute nouvelle pour vous, et celui de mes opérations de campagne. Dieu sait ce qui m'est réservé de bien ou de mal: ce que je sais, est que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour avoir des avantages, et que je ne m'épargnerai pas; vous aurez peut-être trop d'occasions de vous en apercevoir; je vais vous donner une petite idée de ce que nous avons fait ce matin. Voyez d'abord la situation de Littau, il est entouré de la Morawa, qui forme vers Mährisch-Neustadt plusieurs bras dont les bords sont fort marécageux. La ville a un rempart et d'assez bonnes murailles. Si on y avait mis de l'infanterie, je n'aurais pas pu y arriver si aisément, mais l'ennemi n'y avait mis dans les fauxbourgs que des hussards, qui se sont retirés, dès qu'ils ont entendu quelques coups de canon, mes hussards les ont poursuivis sur le chemin d'Olmütz et en ont pris 31. Ce n'est pas là une grande capture, demain peut-être nous en aurons davantage.«

›J'ai vu ces prisonniers, Sire, et un de nos hussards panser un Autrichien dont le bras ne tenait presqu'à un fil, cela m'a vivement touché.‹

»Vous verrez souvent de pareilles attentions, et même de nos hussards partager avec ceux qu'ils ont pris leurs provisions et ce dont ils les avaient d'abord dépouillés: ainsi, humanité dans certains cas, barbarie dans d'autres, voilà comme est fait le monde, et bon gré mal gré, il faut le prendre tel qu'il est. Vous avez admiré l'humanité d'un de nos hussards: que direz-vous de ce trait-ci, j'aime à croire que c'est un

conte. Un jour de bataille un soldat presque mourant fut enterré comme les autres, heureusement on le mit au-dessus de ses compagnons; revenu à lui au bout de quelque temps, il se relève, va rejoindre son capitaine qui l'avait déja rayé de la liste: celui-ci, en le voyant, lui crie: »Maraud, retire-toi, tu es rayé.« Avouez que Monsieur le capitaine valait bien moins que le hussard qui pansait ce matin le prisonnier qu'il avait fait.

»La compassion, l'humanité, la vertu, c'est là ce qui distingue les hommes et met une distance immense entre eux. Malheureusement ces vertus sont comptées pour rien, et, plus malheureusement encore, le criminel heureux dans les entreprises est plus distingué souvent que l'homme de probité qui essuie des revers. La corruption des mœurs est inouïe et générale, partout je la vois, dans tous les rangs, dans tous les états, à la cour surtout, on ne fait rien là sûrement avec la vertu.

»Ce dont nous avons pourtant le plus de besoin dans le commerce de la vie, c'est le cœur, mais, mon cher, que les honnêtes gens sont des plantes rares; une des choses que je tolère le moins dans la société, qui m'est vraiment odieuse, c'est l'ingratitude; quand je vois qu'on me fait du mal par légèreté ou par inadvertance, je n'y fais pas attention, mais quand je vois qu'avec réflexion on cherche à m'enfoncer le poignard dans le cœur et qu'on en rit, je frissonne et je l'avoue, il faut que je me venge: je ne suis pas de ceux qui tournent la joue, quand on leur a donné un soufflet.«

Après ces belles moralités, on vint avertir le Roi que quatre régimens saxons, cavalerie, avec quelques centaines de hussards, campaient à Olschan et qu'ils y couvraient un magasin.

»Bon«, dit-il, »voilà un petit coup à faire demain. Je vais me coucher pour être à cheval à trois heures du matin: à mon retour, je vous raconterai la belle équipée que je médite, bon soir.«

»Vous me revoyez, Monsieur, couvert de gloire; ce matin à la pointe du jour j'ai trotté avec les dragons de Normann, de Czettritz, de Krockow, de Platen et tous les hussards, que suivaient deux régimens d'infanterie et quatre bataillons, pour déloger M. de Ville, qu'on m'avait dit être à Olschan: en arrivant là, j'ai trouvé visage de bois, le général qui y commandait un corps, s'est replié dans la nuit derrière Prossnitz, en ne laissant à Olschan que 300 hussards, dont nous avons pris 40, beaucoup de foin, très peu de grains et de farine. Convenez que j'ai fait là de grandes merveilles; au retour de ma brillante course, j'ai été avec les hussards de Zieten vers Olmütz, j'ai reconnu la place du Tafelberg, j'ai vu une inondation qu'ils ont faite, et j'ai appris que la garnison était de 10 bataillons incomplets, qu'il y avait dans la

le 5 m

ville 1500 Bavarois, 300 Croates, 200 dragons de différens régimens, autant de hussards, que les généraux Marschall et Bretton y commandaient et que la place était abondamment pourvue de vivres et de munitions: voilà ma vie du jour, et vous, sans être sorti peut-être de votre chambre, vous en savez autant que moi. Je suis las comme un misérable, et je souffre beaucoup des hémorrhoïdes, j'en ai été tourmenté toute la nuit, je n'en ai pas moins couru, il faut se faire violence; dans ma position, j'aurais mauvaise grâce de m'écouter, il faut que ma machine aille coûte que coûte: je la traite comme une vieille rosse à grands coups d'éperons; au reste, si je ne me devais pas à mon état, mon parti serait bientôt pris. A présent, pour se reposer, lisons la tragédie de *Britannicus*, mais n'oubliez point qu'il me faut, à chaque acte que je lirai, une prise de tabac, vous voyez que je ne suis pas trop exigeant.«

A la première scène du premier acte où Agrippine dit:

Britannicus le gêne, Albine, et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour —

»Voyez que d'art dans ce Racine, et comme d'abord et en peu de mots il annonce le sujet de la pièce, la disgrâce de Britannicus et celle d'Agrippine; et quel tour enchanteur dans ces mots d'Agrippine, en parlant de Néron:

Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.

»Ce sont ces tours heureux qui distinguent Racine et le font relire sans cesse avec un plaisir toujours nouveau. Et comme il sait embellir les termes

Que vous m'osiez compter pour votre créature,[1])

»jamais ce mot de créature n'a été employé en ce sens avec autant de noblesse.

»Quelle belle entrée de Racine dans ce début de Néron[2]):

N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.

Dans la scène 2, où Néron dit à Narcisse sur sa mère

Mon génie étonné tremble devant le sien

le Roi me fit remarquer que ce vers, ainsi que le lui avait dit un jour Voltaire, ou plutôt que cette belle image avait été empruntée de Plutarque, qui raconte qu'un devin voyant Antoine perdre constamment au jeu contre Octave, lui adressa ces mots: »Antoine, éloignez-vous de ce jeune homme, votre génie redoute le sien.«

Il fit beaucoup de remarques, mais je n'ai pu me les rappeler toutes. Quand il fut à cette belle scène, troisième acte, où Burrhus dit à Néron:

---

1) Agrippine à Burrhus, scène 2. 2) Acte 2, scène première, Néron à Burrhus.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime . . .

il ne put la finir, tant il répandit de larmes, et s' apercevant que j'étais ému et des larmes qu'il versait et de ce discours si touchant de Burrhus: »Ah, mon cher, non, il ne se peut rien de plus pathétique, de plus pénétrant et de plus sublime que ce langage de Burrhus, je ne le lis jamais sans le plus vif attendrissement, que d'adresse pour exciter ce monstre à la bonté? C'est le *timat timentum*[1] de Sénèque.«[2].

Après s'être un peu remis de son saisissement, il continua, mais ayant fini ce vers et la moitié du suivant

Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs.

il s'arrêta »je ne saurais continuer« dit-il, »ce Racine me déchire le cœur.«

En effet, il ne fut plus en état de finir la scène, il ferma le livre, et, en se promenant, il pleurait encore.

»Heureux,« dit-il, »les princes qui ont des Burrhus pour les conseiller et pour les reprendre, mais, hélas, ils n'ont malheureusement que des flatteurs qui les perdent.

Je ne t'écoute plus, va-t-en, monstre exécrable,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable,
Puisse le juste ciel dignement te payer,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.[3]

»Que fais-je mon cher, il n'est pas question maintenant de déclamer et de s'attendrir, il faut essayer de dormir et être à cheval de très grand matin.«

Cette scène dont je venais d'être le témoin, me saisit plus encore, quand je me la représentai et la repassai dans mon esprit, lorsque je fus de retour chez moi. Que le peuple est heureux, quand celui qui le gouverne, trouve un vrai plaisir à penser que ce peuple le bénit et l'aime, qu'il voit par lui-même tous les cœurs voler à son passage, et

1. Timet timentes. 2) Il est beau, dit Sénèque dans son Octavie, d'atteindre à la célébrité des hommes illustres, de veiller au bonheur de la patrie, d'épargner les malheureux, de s'abstenir du meurtre, de mettre un frein à sa colère, de donner le repos à l'univers. 3) Phèdre, acte 4, scène cinquième, Phèdre à Œnone.

qu'il soupire et souffre de ce que le devoir le force à punir, et que ce Roi doit être heureux lui-même par de tels sentimens: sa façon de penser doit l'élever au-dessus des coups de la fortune. Le langage du Roi, que je crus la vérité même, m'attacha à lui d'une manière si vraie et si tendre que quelques disparates n'ont pu affaiblir l'intérêt vif que j'avais voué. [1]).

6 mai Sur l'avis qu'on reçut que l'ennemi avait des postes considérables à Lostitz, Mirau et Müglitz, on supposa que ce pourrait bien être l'avant-garde du maréchal Daun, et le Roi fit camper, en suite de cette supposition, 23 bataillons et 12 escadrons, appuyant la droite aux fauxbourgs de Littau et mettant la gauche sur le Rumpach; on plaça sur cette montagne 20 pièces de batterie, les bataillons Heyden et Rath campèrent dans le flanc gauche, il établit une batterie de 10 pièces de 24 à leur droite et fit faire un abattis considérable à ce fleuve et à la gauche de l'armée. Le front du camp fut couvert par les villages d'Aschmeritz, de Haniowitz et de Mühldörfel, que des fossés et des étangs séparaient. Le Roi fit aussi placer 10 pièces de 12 sur un bastion de Littau, ces pièces rasaient la plaine qui était devant le front, et faisaient un feu croisant avec la grande batterie du Rumpach.

»Voilà ma besogne d'aujourd'hui.«

Il me montra sur sa carte la position dont je viens de parler, et les arrangemens qu'il avait faits.

»Vous pouvez vous faire déjà quelque idée de ce qu'il coûte de soins et de peines pour guerroyer, mais tout ceci n'est qu'un bien faible commencement de douleurs.

Heureux qui satisfait de son humble fortune
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché. [2])

»J'aurais désiré mener une vie tranquille; croyez-moi, c'était mon goût, mon penchant, mais les dieux ont disposé autrement de ma figure, et, en dépit du repos que j'aimais par-dessus tout, ils m'ont forcé à courir les grandes aventures, et cependant l'on me croit heureux: être heureux comme un roi, dit le peuple hébété.

»Voyez si je suis cet heureux mortel: six ans même avant la guerre, j'étais inquiet, je prévoyais l'orage, et depuis, que de peines, de fatigues inouïes, et que de revers! il faut toute philosophie pour soutenir ce poids qui me pèse bien. Simple particulier — ce que j'ai souvent désiré être — je vivrais dans le calme et à ma fantaisie, je serais sûr d'avoir quel-

1) Répandre des larmes d'admiration et de tendresse. 2) *Iphigénie*, acte premier, scène première.

ques amis, je les cultiverais avec soin, je vivrais, il n'y a point de vie sans la douce amitié. Soyez assuré que je connais tout le prix de ce sentiment: j'ai perdu souvent de bons amis, et, quand ce malheur m'est arrivé, je me suis enfermé dans mon appartement, et, là seul, j'ai pleuré comme un enfant.

Amitié plaisir de grandes âmes,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux de ne connaître pas.

»Plus vous me verrez, et plus vous conviendrez que je fais exception à cette décision malheureusement trop juste. Il est rare et bien rare que les rois connaissent ce sentiment. En général, mon cher, les princes sont de la canaille, on se gâte avec eux, ne le croyez-vous pas?«

›Je n'ai pas l'honneur de connaître les princes, et, quand cela serait, ce n'est pas à moi à les juger; ceux qui ressembleront au portrait qu'Elle me fait de Sa façon de sentir, auront mon admiration et mes hommages.‹

»Vous n'aurez pas, je vous le prédis, beaucoup d'occasions dans le cours de votre vie de faire grande dépense en hommages et en admiration. Les choses sont telles que je vous le dis.«

On marcha, le 7, à Aschmeritz, où fut le quartier général pendant les quatre jours que le Roi séjourna dans cet endroit; il fit plusieurs courses pour reconnaître l'ennemi et les différents postes qu'il occupait; quoique fatigué et souffrant beaucoup des hémorrhoïdes, il fut assez gai, sa conversation n'eut point, comme les précédentes, une teinte de tristesse, il s'égaya sur les belles dames. ce 7 mai à Aschmeritz.

»Une du premier ordre poussait les hauts cris de ce qu'une autre avait à l'église pris une place devant elle. ›Mais Madame,‹ lui dit-on, ›le bon Dieu vous voit dans votre place comme dans une autre.‹ — ›Non, non,‹ répondit-elle, ›cela n'est pas, sûrement il m'a voulu jouer un tour.‹

»Une Grande-Duchesse, étant *in periculo mortis*, fit appeler un confesseur, qui entretint la malade de sa position dangereuse: il l'exhortait à saisir l'instant qui lui restait, pour faire sa paix avec le ciel: la Duchesse, occupée encore du monde, ne parlait que de ses frivolités. ›Mais Madame, comment tenir un tel langage dans la position où vous êtes, ayant déjà un pied dans l'autre monde?‹ — ›Ah fi, fi, mon révérend père, quelle posture me faites-vous tenir, jambe deçà, jambe delà; fi mon père, vous ne pensez pas à ce que vous dites.‹ —

»Voilà comme sont la plupart des femmes, la vanité les occupe sans cesse, et les suit jusqu'au tombeau de toutes les vanités. Vaines ou coquettes, c'est ce que l'on voit partout: j'ai dit souvent aux femmes

dont la coquetterie allait au delà des bornes: »Mesdames, vous faites ce que l'on fait partout, mais il faudrait un peu plus de décence et de respect pour vous-même; je passe vos intrigues, suites de la passion, mais quand elles le sont de l'intérêt, je ne puis vous les pardonner.«

»Un jour, dans un dîner chez ma mère, je m'échappai assez sur le compte des dames de notre ville, je parlai au long de leur coquetterie, de leurs parties fines, de celles qui passaient même la raillerie. »Mais,« me dit une dame, »comment pouvez-vous ainsi nous juger? vous ne nous connaissez pas, vous ne vivez point avec nous.« — »Oh, Madame, à Dieu ne plaise que je vous juge par moi-même, je ne suis pas injuste, ce que je viens de dire sur vos intrigues qui ne sont point édifiantes, je le tiens de mon bon ami Jordan.« A ce mot, toutes les belles s'élèvent contre le pauvre Jordan, qui était de notre dîner, elles lui disent les sept péchés mortels. »Mesdames,« leur dit-il d'un grand sang-froid, »le Roi vous a raconté de fort jolies choses, mais il y a un défaut dans son conte, c'est que je ne lui ai jamais tenu un tel langage, vous pouvez être sûres, Mesdames, que ce que je vous dis est la vérité. Le Roi est plein de malice.« Nous finîmes notre dîner par rire de ce qui s'y était dit et du flegme du bon Jordan.

»Malgré tout ce que je viens de vous dire des belles, il est des femmes infiniment respectables qui méritent par leur esprit, par leurs grâces et par ce respect qu'elles ont pour elles-mêmes, les hommages des hommes sensés.«

A cette occasion, il me fit un très beau portrait de l'Impératrice-Reine, de ses talens, de son courage, de sa bienfaisance, de sa générosité et de sa vertu intacte.

»C'est mon ennemie, il est vrai, elle me fait beaucoup de mal, mais je dois lui rendre la justice qu'elle mérite, on voit rarement des princesses comme elle.

»Quoique je vous aie dit que j'ai toujours aimé la retraite et une vie tranquille, n'allez pas croire que je suis un Ostrogoth; je sais me montrer au monde et l'amuser s'il le faut, je sais représenter tout comme un autre; quand je suis à Berlin, je donne assez souvent des repas d'apparat et je les donne bien, Monsieur, j'y parle à chacun selon son goût, et je fais si bien que ceux que j'ai invités, sont contens d'eux et de moi; à présent, je sens que je ne serai plus fait à mon retour, s'il a lieu, pour ce grand et beau monde de la capitale, je me relèguerai dans mon beau château de *Potzedam*, comme dit le Marquis, et là je vivrai avec mes amis dans le sein de la philosophie et des lettres. Mais ce bonheur m'est-il réservé? et quand me le sera-t-il? Si vous étiez Maupertuis, je vous prierais d'exalter votre âme pour percer dans les sombres obscuri-

tés de l'avenir; si vous étiez cet homme juste de l'évangile, je vous demanderais de prier pour moi, puisque la prière du juste est de si grande efficace; je vous solliciterais de me transporter à Potsdam avec toute mon armée, ou de transporter tout d'un coup celle de mes ennemis vers les frontières de la Turquie; quel beau spectacle, mon cher, de voir ces armées marcher dans les espaces aériens, et quel doux plaisir de vivre en paix; mais il n'y a plus de Maupertuis, le fatal *Akakia* l'a enterré tout vivant, il n'y a plus de juste par excellence, la faiblesse humaine ne comporte pas tant de vertu; hélas, mon cher, je le vois, il faudra bien se battre encore — et pourquoi? Pour se faire un nom: il est vrai qu'il n'est rien de si difficile que de s'en faire un, parce qu'on voit presque toujours faire ce à quoi on n'est pas propre; mais, quand on se le ferait ce nom, l'objet chéri des mortels ambitieux, ce nom dédommage-t-il des peines, des désagrémens qu'il faut essuyer pour l'obtenir? Ma foi, nous sommes de grands fous, il faut en convenir.«

A la suite de cette conversation, le Roi parla des opéras de Berlin, de leur faculté, et des excellens chanteurs qu'il avait.

»Si je revois mon Berlin, je ferai représenter un opéra qui est de toutes beautés.«

Il voulait m'en dire le nom, et il ne put se le rappeler: il cherche et il recherche, il s'impatiente.

»Cela est diabolique,« dit-il, »je ne puis trouver ce nom-là. bon soir, peut-être seul je l'attraperai, si je ne le trouve pas, il me sera impossible de m'endormir.«

Dans la nuit, à une heure, on frappe à ma porte. »Qui est là?«

»C'est le domestique, je viens de la part du Roi, il faut éveiller votre maître, je lui apporte un papier auquel il doit répondre.«

On allume de la bougie, je lis ces mots:

»J'ai trouvé le nom: c'est *Montezuma;* à présent je vais m'endormir tranquillement, faites-en de même; dans l'idée que vous pourriez être inquiet sur ce nom et ne pas dormir, j'ai voulu vous épargner une mauvaise nuit.«

Elle n'était pas si mauvaise, car je dormais tranquillement, et, réveillé, il ne me fut plus possible de me rendormir. Je remerciai cependant le lendemain de la bonne intention qu'on avait eue: il me raconta ce jour une chose bien extraordinaire: en parlant de la méchanceté des hommes, il me dit qu'un de ses aides de camp, ayant la chatouille, en avait détourné 12,000 écus: le Roi s'aperçut du déficit, le fit remarquer à l'aide de camp, en lui disant: »Je sais que vous pourriez me rendre ce que vous avez pris, gardez-le, mais, comme vous ne seriez pas bien ici dans vos affaires, je vous conseille de vous retirer,

10 mai 1758

je cacherai à tout le monde votre infamie, et pour vos parens, qui sont peut-être coupables de vous avoir gâté, et pour vous, quoique vous ne méritiez que mon indignation.‹

»Vous voyez, mon cher, que je suis pourtant un bon homme et un honnête chrétien.«

Je n'ai jamais pu rien apprendre d'ailleurs concernant cette tromperie.

Je lui rappelai à cette occasion une de ses conversations, où il soutenait que les hommes étaient nécessités à faire tout ce qu'ils font.

›Si cela est Sire, cet aide de camp est bien malheureux, il n'a pas été libre de ne pas prendre l'argent dans votre chatouille, et l'on ne peut pas dire avec quelque fondement qu'il soit coupable; il ne l'est pas plus qu'un autre qui aurait laissé intact l'argent du coffre-fort.‹

»Mais il a vu que c'était un dépôt que je lui confiais, il a dû sentir qu'il trahissait la confiance que je mettais en lui, qu'il se déshonorait.«

›Nécessité, comme Votre Majesté le suppose, il n'a pu ni voir, ni sentir ce qu'Elle me fait l'honneur de me dire.‹

»Il est vrai qu'il y a là de grandes difficultés; savez-vous une chose, le mieux est de suspendre son jugement, il y a de grandes difficultés de part et d'autre.«

Cette matière de la nécessité et de la liberté était la matière favorite, il y revenait souvent, et comme il m'a paru que ses idées n'étaient ni assez justes ni assez fixées, qu'il changeait souvent l'état de la question, il changeait souvent d'opinion sur cet objet, qu'il appelait le bel objet par excellence de la divine métaphysique.

11 mai Schmirsitz. Le Roi marcha, le 11, sur trois colonnes à Schmirsitz avec 15 bataillons, 38 escadrons et 90 pièces de gros canon, il établit là son quartier général. M'ayant fait appeler à trois heures de l'après-midi, il me dit:

»Nous voici fixés ici pour quelque temps, je m'y suis rendu sur l'avis que m'a donné un de mes majors de hussards, que toute l'armée ennemie était sortie de la Bohême, quelques déserteurs ont assuré qu'elle tirait vers Brünn. Comme vous ne pouvez pas avoir encore des idées nettes de ce que nous faisons, et qu'il vous les faut telles pour votre cours militaire, approchez et suivez-moi sur ma carte.

»J'ai cru devoir prendre un camp vis-à-vis de Prossnitz que voilà, pour couvrir le siége de ce côté, la droite de mon armée est assise sur cette grande montagne, le village de Starechowitz est devant elle, cette montagne est toute couverte de bois, et j'ai fait faire des abattis jusqu'au sommet. Les bataillons du flanc droit les défendent par leurs gardes du camp: vingt pièces de gros canon sont mises en batterie devant la droite sur une hauteur qui commande toute la plaine.

»La gauche de mon infanterie touche à Studenitz et a devant elle le village de Czelechowitz, la première ligne borde les hauteurs, elle est couverte par ces étangs et ces marais que vous voyez entre Kosteletz et Prossnitz: ma cavalerie campe en seconde ligne. Les différentes positions que j'ai fait prendre à mes troupes, sont assez bien, je puis très facilement défendre l'accès d'Olmütz de ce côté de la Morawa, et Daun ne peut plus empêcher Fouqué de venir avec la grosse artillerie et les munitions. Savez-vous pourquoi?«

›Non, Sire.‹

»C'est que le corps qui campe à Neustadt, ne permet pas à l'ennemi d'envoyer des détachemens dans les montagnes qui séparent la haute Silésie de la Moravie, et que les camps d'Aschmeritz que commande le maréchal Keith, et le mien de Schmirsitz, sont si forts l'un et l'autre que l'on ne viendrait pas impunément nous y attaquer. L'armée ennemie manque encore de beaucoup de choses: à l'exception du magasin d'Olmütz, il n'y a point de farine dans cette province, car aucun des généraux n'a soupçonné que ce serait là le théâtre de la guerre. Ma boulangerie sera établie demain à Drzowitz, pour mon armée, et à Littau pour le corps de Keith: voilà tout, Monsieur, avez-vous bien compris ce que je viens de vous dire, m'avez-vous bien suivi sur la carte?«

›Je le crois, Sire.‹

»Eh bien, répétez votre leçon, car c'est à force de répéter qu'on acquiert des idées nettes, qu'on saisit bien les choses et se les imprime fortement dans la tête.«

Je répétai donc: à quelques points près qu'il rectifia, il trouva que, pour un novice, j'avais assez bien saisi tout ce qu'il m'avait exposé.

»A présent, vous pouvez rester tranquillement chez vous, car vous verrez que nous prendrons Olmütz sans coup férir, c'est moi qui vous le dis: quand vous vous promènerez à cheval, vous ne ferez pas mal de voir le camp et les différentes positions dont je vous ai parlé, et si vous rencontrez quelques officiers de votre connaissance, priez-les de vous montrer sur le terrain ce que je vous ai fait voir sur la carte. Sans cette vue, gare les notions militaires, elles courent risque d'être confondues: mais vous devez être las, je le suis extrêmement et j'irai me coucher pour être sur pied demain vers les trois heures du matin, car dans cette fichue vie que je mène, il ne faut pas rester au lit comme les Vendôme.«

Appelé à quatre heures, je trouvai le Roi occupé à lire *la Char-* Mai, ce 1
treuse de Gresset.

»Quel aimable poète que ce Gresset, qu'il est élégant,« dit-il. »c'est bien dommage qu'il présente trop souvent les mêmes idées, qu'il tourne

et retourne, on dirait qu'il ne peut les abandonner, mais ce sont là de légers défauts au prix des beautés dont ses poésies sont remplies.«

Il récita ces vers-ci

Pour moi qui d'un poids équitable
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels

et ceux-ci

Des mortels j'ai vu les chimères

»Il ne se peut rien de plus frappé et de plus vrai; en lisant cette *Chartreuse* j'éprouve un doux sentiment: j'apprécie mieux les scènes de la vie, et il me paraît, lorsque je le lis, que je suis plus content des autres et de moi-même; je vais vous lire son épître à sa sœur, elle est supérieurement bien faite, et il y a des vers qui frappent —

La douleur est un siècle et la mort un moment,
Du soir d'un jour obscur les nuages épais —

»Je suis persuadé que ce dernier vers, quoiqu'il paraisse très coulant et facile, lui a cependant beaucoup coûté. Avez-vous souvent lu ce charmant Gresset?«

›Oui Sire, très souvent, c'est un de mes poètes favoris, quand j'ai du chagrin, je lis sa *Chartreuse*, et mon chagrin se dissipe.‹

»Vous avez des chagrins? vous n'y pensez, c'est moi seul qui en ai et qui en dois avoir. Comme vous lisez de préférence les œuvres de Gresset, permettez que je vous donne une règle que j'emploie toujours, lorsque je lis des poésies: pour n'être pas séduit par l'harmonie et la beauté des vers au point de méconnaître ce qui pourrait être au fond un galimatias bien orné je mets en prose les vers pompeux que j'en rencontre, et souvent je m'aperçois, en faisant cela, que j'avais admiré d'abord fort mal à propos; quand, dans la suite, je vous lirai ou des tragédies ou des odes ou des épîtres, je vous ferai voir comment j'emploie cette règle dont je vous parle. Je referai les vers, c'est ainsi qu'on se forme le goût, qu'on démêle bien vite le beau, le naturel, de ce qui n'est ni l'un ni l'autre. Avez-vous essayé de faire des vers?«

›Quelquefois, Sire.‹

»Auriez-vous conservé le brouillon ou la copie de vos essais?«

›Je crois en avoir une d'une petite pièce à un ami qui avait remporté un prix à l'Académie des Inscriptions.‹

»Oh, apportez-la-moi demain, je vous en dirai mon sentiment.«

›Votre Majesté la trouvera très maussade.‹

»Cela ne fait rien, apportez toujours, on ne peut être maître au moment qu'on essaye, mais on peut le devenir à force de s'essayer et de corriger.«

Je montrai mes vers le lendemain, ils furent déchiquetés, tout 13 ma
en me disant que cela était assez tolérable, cependant il laissa intacte cette fin

Si je puis mériter un sort si glorieux
Je te laisse la gloire, elle ne m'est plus chère
Ton amitié remplit mes vœux —

»Je ne dis rien sur vos derniers vers, ils sont assez bien. Croyez-moi, continuez à vous exercer, choisissez un sujet intéressant, et, quand vous aurez fait quelque chose, montrez-la-moi, mais attendez-vous à un parti sévère, je vous corrigerai à toute rigueur et je vous ferai recommencer, jusqu'à ce que cela soit bien fait: c'est ainsi, comme je vous l'ai dit, que Voltaire en a usé avec moi, je serai votre Voltaire.«

»Je serais bien heureux, si ce Voltaire trouvait en moi, ce que l'auteur de la *Henriade* rencontrait dans celui dont il corrigeait les vers.«

»Mais dites-moi naturellement, ne trouvez-vous pas dans mes vers que je vous ai lus, un peu du coulant de Racine?«

Et sans attendre ma réponse, »je vous lirai.« dit-il, »un peu de mon poème sur la guerre, rien de si difficile en poésie que de rendre intéressans des préceptes sur un art quelconque; Voltaire m'a assuré que j'avais réussi, que les règles que je donne dans mon poème sur l'art meurtrier, sur l'art infernal, comme il l'appelait, de tuer les hommes, étaient embellies par des vers heureux et coulans: il ne me flattait pas, en me tenant ce langage, car il me disait sans façon que les vers de mes autres pièces poétiques manquaient de quelque soin et de fini et qu'ils n'atteignaient pas toujours au coloris français, que cependant, dans les tableaux que je trace et dans des expressions singulières, je remplissais mes vers d'idées, de grandes vues et de morceaux fort poétiques; il ne me flattait pas, comme vous voyez, ainsi que je pouvais compter sur les éloges qu'il donnait à ce qui était bien. Mais savez-vous, Monsieur, que je serais bien content de ma journée, si elle s'était bornée à bavarder sur mes vers? J'ai fait quelque chose qui vaut bien des vers, et, si je n'ai pu faire plus, le destin, Monsieur, le destin ne l'a pas permis.

»Comme le général de Ville campait derrière le défilé de Predlitz avec une douzaine de régimens de cavalerie et des ulans, j'ai voulu empêcher que ce général n'inquiétât le flanc droit du général Seydlitz, que j'avais envoyé à Tobitschau et Kremsier: pour cela faire, je me suis mis en marche de très grand matin avec des hussards, des dragons, les gardes du corps, les gens d'armes, les carabiniers, et avec quelque infanterie: j'ai marché vers ce Monsieur en deux colonnes, celle de la gauche devait le prendre en flanc, et l'autre, qui longeait la chaussée dite le *Kaiserweg*, devait l'attaquer de front. Les postes de l'ennemi que nous

avons trouvés à Uhrschitz, se sont repliés sur les détachemens postés devant Prödlitz, et ceux-ci sur le corps de leur général. De Ville s'est retiré par Wischau à Raussnitz, avec plus d'ordre que je le désirais, il a cependant perdu 16 hommes tués sur la place; nous lui avons pris 3 officiers et 41 hommes, nous avons trouvé à Wischau 80 tonneaux de farine et au delà de 1600 boisseaux d'avoine que mes hussards font transporter à notre camp: voyez ces endroits sur ma carte, tout ceci n'est pas une grande affaire, mais cela vaut cependant mieux que des vers. Mais qu'est-ce que j'entends? c'est un vacarme horrible, voyons ce que c'est.«

Un paysan suivait une vivandière qui lui avait volé un cheval, il se lamentait et poussait les hauts cris de ce qu'on lui enlevait tout ce qui lui restait, il s'adressa au Roi qu'il ne connaissait pas, et, en voulant le prendre par le bras, il lui dit: ›Mon cher Monsieur, faites-moi rendre mon cheval.‹

Le Roi apostropha la voleuse en termes très énergiques, la fit descendre de cheval et lui fit appliquer par un sous-officier qu'il appela, une vingtaine de coups de canne.

»Prends ton cheval,« dit le Roi au paysan, »et, si on te fait du tort, viens à moi.«

Le paysan, touché et pleurant, demandait au sous-officier: ›Qui est ce Monsieur là, il est bien bon?‹ — ›C'est le Roi.‹ — ›Comment, le Roi de Prusse?‹ — ›Oui‹. — ›Mais on m'avait dit qu'il était si méchant.‹

Le Roi, qui avait entendu cette réponse, me dit en rentrant dans sa chambre:

»Vous voyez qu'on m'a fait ici une belle réputation, il faut donner le démenti à mes ennemis; si parfois nous brûlons et pillons, c'est qu'on nous y force, il faudrait être bien barbare pour tourmenter de gaîté de cœur ces pauvres villageois qui n'entrent pour rien dans nos querelles; s'ils en souffrent, c'est une suite nécessaire de nos marches et de nos combats. Je recommande toujours, au reste, qu'on ménage ce qu'on peut ménager. Bon soir. Si votre faconde vous permet de faire des vers, suivez docilement ce qu'elle vous inspirera, et montrez-moi demain vos productions poétiques.« —

14 mai 1758 »Eh bien,« dit-il, lorsque j'entrais, »que vous a dit votre faconde, aurai-je des vers?«

›Non Sire, la faconde n'a rien dit, elle est bien rétive, très fort, et cela me désole.‹

»Peut-être n'avez-vous pas de sujet?«

›Aucun, pour le moment.‹

»Mais vous m'avez dit que vous aviez vu à Breslau une jeune dame très instruite dans laquelle logeait l'âme d'un Bénédictin; eh bien, té-

moignez-lui les regrets que vous avez de l'avoir quittée, et dites-lui que tout ce que vous voyez ici, ne vaut pas un seul de ses regards, quand même cela ne serait pas à la lettre; vous savez que les poètes n'y regardent pas de si près et qu'ils se permettent sans aucun remords de conscience de présenter les choses différemment de ce qu'elles sont. Cette licence poétique ne fait du tort à personne; courage, piquez votre pégase et exaltez la belle dame à âme bénédictine. Comme j'ai été tranquille ce matin, j'ai revu la pièce que j'ai faite à Grüssau et que je destine à Voltaire, quand il me fera l'honneur de m'écrire. Je la veux si finie qu'il soit forcé de convenir que, depuis qu'il m'a quitté, je n'ai du tout point négligé cet art brillant et suprême

Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes et des sots,
Et la victime des cagots.

»Après avoir revu mon ode, m'être bien gratté la tête, mordu les lèvres et rongé mes ongles, j'ai lu mon *Britannicus*, et je me suis attendri de nouveau à cette lecture. J'ai fait quelques réflexions que je vais vous communiquer, vous me direz si elles sont justes, et vous verrez comme je lis tout ce que je lis. Il me semble qu'Agrippine, qui, dans cette tragédie, fait un rôle assez considérable, ne tient au sujet principal que par la faible protection que la politique fait accorder à Britannicus et à Junie. Dans la *Rodogune* de Corneille, sa Cléopâtre, qui, comme l'Agrippine de Racine, est mère ambitieuse et jalouse de ses droits, a une force théâtrale que n'a pas Agrippine, qui se plaint sans cesse et ne produit aucun incident remarquable: mais les beautés de détails font disparaître ces défauts dont je parle. Néron se cachant derrière une tapisserie, est indigne également et de la majesté d'un empereur romain et de celle du tragique. Vous me direz, la critique est aisée et l'art est difficile. Je le sais, mais je ne critique pas, je vous expose ce qui m'a fait de la peine dans la texture de cette pièce, et j'admire avec tous les connaisseurs et la peinture si forte et si vraie de la cour de Néron et le développement si heureux du caractère de cet homme abominable, et tout l'intérêt qu'inspire la vertu de Burrhus et la conduite sage de cette pièce si supérieurement écrite. Ne trouvez-vous pas que Lisois dans le *Duc de Foix* a quelque ressemblance avec Burrhus, mais que Voltaire est au-dessous de Racine?

»Je pourrais vous présenter encore d'autres observations que j'ai faites, mais j'aime mieux vous relire ce quatrième acte si pathétique et si bien fait.«

Il me le lut en effet, ses yeux annoncèrent l'émotion de son cœur.

»Non, je ne puis lire cet acte sans payer par des larmes de tendresse et d'admiration l'hommage qu'il mérite.«

»A présent, je vais vous faire un peu de musique; si vous l'aimez, vous pouvez rester, mais ne vous gênez point. Ma musique est assez passable, je joue et les solo que j'ai composés, et ceux que Quantz m'a faits.

Je restais, j'entendis et j'admirai.

»Vous voyez, mon cher, que chez les Grecs je n'aurais pas eu, comme l'eut Epaminondas, la mortification d'avouer que je ne savais pas la musique; elle me délasse et calme, ainsi que le fait la poésie, mes soucis et mes peines, mais je ne donne à l'une et à l'autre que de courts instans, et jamais ceux que je dois aux affaires de mon Etat. Bonne nuit, je recommande à votre verve la belle Bénédictine.« —

15 mai »Des vers, Monsieur, des vers.«

›Il n'y en a point, Sire.‹

»Mais vous êtes un terrible homme. Quoi, cet être à âme bénédictine ne saurait-il vous inspirer?«

›Jusqu'ici elle ne l'a pas fait, cette âme est trop au-dessus de la mienne, je craindrais de la déparer, en faisant son éloge.‹

»Eh bien, parlez de ses attraits, peignez sa taille élégante, sa belle gorge, ses dents blanches comme l'ivoire.«

›Mais s'il n'y a rien de tout cela, Sire.‹

»Vous le supposerez, et morbleu vous direz que c'est la belle des belles, et vous le soutiendrez contre tout venant.«

Le chevalier Mitchell, qui passait à cheval devant les fenêtres du Roi, mit fin à la conversation sur les vers.

»C'est un excellent homme,« me dit-il, »que cet homme-là; de tous les Anglais que j'ai vus jusqu' ici, c'est lui qui m'a intéressé le plus: il a de grandes connaissances en littérature et en histoire, son cœur est l'honnêteté même, il m'est singulièrement attaché, il ne lui manque que ce liant et que ces grâces que milord Chesterfield recommandait sans cesse, à ce que m'a dit Mitchell, à son fils Stanhope, qui de tous les êtres que j'ai vus, a eu le moins ce que désirait le cher papa. Avant la bataille de Leuthen, Mitchell m'offrit des subsides de la part de sa cour. ›Je n'en ai pas besoin,‹ lui dis-je, ›car je ne sais pas ce que je deviendrai.‹ — ›Prenez toujours,‹ me dit-il avec bonhomie, ›prenez toujours, vous deviendrez quelque chose, c'est moi qui vous le prédis.‹ En me parlant ainsi, il avait les yeux mouillés de larmes, j'en fus touché; parlez-lui de cette scène, il vous la présentera telle qu'elle est, c'est un brave homme. J'ai ici un autre Anglais, Ecossais comme Mitchell, tout

simple. tout uni, tout honnête comme lui, c'est Grant; c'est un brave officier. il mérite que vous fassiez sa connaissance, priez Mitchell de vous la procurer: mais suivez l'avis que je vous donne, gardez-vous de critiquer ses petits levriers dont il a toujours quelques-uns avec lui, gardez-vous surtout de leur marcher sur le pied, il n'entend pas raillerie sur ces deux points; s'il m'arrivait, à moi qui vous parle, de dénigrer ses chiens ou de leur donner une chiquenaude, il deviendrait furieux et me ferait une sortie: jugez ce qu'il ferait, si vous ou qui que ce soit leur faisaient le moindre mal; c'est là son faible, sa manie; au demeurant. très galant homme. Je veux vous raconter de lui deux traits qui ne le peignent pas mal, ils m'ont bien amusé.

»Un jour, dans un de nos quartiers, j'entends du bruit assez près de ma demeure, je sors et je demande ce que c'est, un aide de camp me dit. ›Grant a placé ses chevaux dans une écurie, vos palefreniers veulent les faire sortir, pour y mettre ceux de Votre Majesté, qui sont fort mal dans l'endroit qu'on leur a assigné, et Grant fait ce tapage épouvantable.‹ — ›Avançons,‹ dis-je à l'aide de camp. Nous allons à l'écurie. je vois Grant qui avait la canne levée. ›Qu'est-ce que tout cela? Grant. je vous prie, que signifie tout ce train?‹ — ›Mais Sire,‹ dit-il, ›vos coquins de palefreniers veulent faire sortir mes chevaux. j'ai beau leur dire que cet endroit m'a été assigné, que, si je perds des chevaux. je ne puis pas m'en acheter d'autres, qu'il vaut mieux que Votre Majesté fasse cette perte, qu'Elle peut réparer, et ces drôles sont si sots. mais si sots. qu'ils ne veulent pas convenir que j'ai raison.‹ Je ris beaucoup de cette scène, et, frappant sur l'épaule de Grant, je lui dis: »Vous avez raison, mon ami, vos chevaux doivent rester et les miens sortir.« J'ordonnai à mes palefreniers de se retirer et de prendre garde à eux, s'ils ne voulaient pas avoir des coups de bâton. ›Voulez vous que j'en donne, Sire, je le ferai tout de suite?‹ — ›Non, cela n'est pas nécessaire pour le moment.‹

»Ce Grant, comme vous l'entendez, est un original assez plaisant. Il se fit connaître quelque temps après, par un trait qui le caractérise bien. Logeant chez le maire d'un village, je m'étais mis derrière le pilier de la maison, sans être aperçu de Grant qui, sur un banc avec un de mes généraux majors. faisaient la belle conversation: le général se plaignit à Grant de ce que depuis plus d'une semaine je ne l'invitais pas à ma table: ›Je vous avoue que cela m'inquiète et me fait passer de mauvaises nuits.‹ — ›Je ne vous conçois pas,‹ lui dit Grant, ›comment diable peut-on s'inquiéter de ce que le Roi n'invite pas à ses dîners; que font-ils au bonheur de la vie? Si le Roi m'offrait l'alternative de ne jamais dîner chez lui ou de me diminuer ma pension, je lui dirais, Sire.

diminuez ma pension. Eh, mon général, laissez là les rois et leurs dîners, les choses ne valent qu'autant qu'elles contribuent à notre bonheur et à nos plaisirs.‹

»Je m'échappai, sans être aperçu, et je rentrai dans ma chambre. Le lendemain, j'invitai Grant à dîner; quoiqu'il mangeât d'assez bon appétit, je lui dis: ›Grant, qu'est-ce qui vous manque, vous ne mangez rien?‹ — ›Moi, Sire? il ne me manque rien et je mange de bon appétit.‹ — ›Non, il vous manque quelque chose, peut-être n'aimez-vous pas dîner chez moi, ce n'est pas un plaisir pour vous, peut-être êtes-vous de ces gens qui disent: que me font les Rois et leurs dîners, si eux et leurs repas ne contribuent pas à leur bonheur?‹ — ›Ah, Sire, je vous entends,‹ me répondit-il, ›quelque traître m'aura trahi, cela est infâme!‹ et alors il me raconta toute la conversation qu'il avait eue. ›Voilà le vrai de la chose, mais convenez, Sire, qu'il faut être possédé d'une maudite curiosité pour venir entendre les conversations que deux amis ont ensemble, et, ce qui est plus fort encore, qu'il faut être traître; si je connaissais celui qui vous a rapporté ce que nous avons dit, je lui arracherais les yeux de mes mains propres.‹ Pour que Grant n'allât pas sonner le tocsin dans le quartier et accuser mal à propos un innocent, je lui dis que j'étais ce traître et ce maudit curieux. ›*Goddam*, je n'aurais pas soupçonné cela, ce que j'ai dit, je l'ai bien dit, convenez, Sire, que je suis plus raisonnable que celui qui se fait une si grande affaire de dîner ou de ne pas dîner chez un roi, et qui se désole lorsqu'on ne l'invite pas.‹«

16 mai La séance de ce jour fut assez singulière; en entrant dans la chambre, je vis Sa Majesté occupée à calculer.

»Ah bon jour, mon cher, devinez ce que je calcule.«

›Vos trésors‹ —

»Hélas, je n'en ai plus, le peu de celui que j'avais est bientôt fini, eh bien, devinez-vous?«

›Vous calculez peut-être ce que vous avez déjà dépensé pendant cette guerre.‹

»Je ne le sais que trop, je n'ai besoin de le calculer: allons, courage, devinez!«

›Elle peut calculer tant de choses qu'il me serait bien difficile de rencontrer précisément celle qu'Elle soumet à Ses calculs.‹

»Vous ne devinez donc pas. Je calculais, Monsieur, combien j'avais vécu de minutes, et je suis à ce calcul déjà depuis une heure; quelle somme — et que de momens perdus! ce temps qui fuit pour ne plus s'arrêter, ce temps qui entraîne avec lui les jours, les heures, les minutes, est reçu avec indifférence et sans en tenir souvent aucun compte, et la nature nous crie cependant à chaque occasion: ›Mortels, employez le

temps, n'oubliez jamais quelle est la valeur d'un instant sur lequel repose l'immensité des temps, et n'allez pas, par des vanités légères, précipiter la fuite de vos jours.«

»Tout le temps que j'ai été occupé de mon calcul, j'ai fait bien des réflexions, et en partie celles que je vous présente, il y en a eu plus de sombres et d'humiliantes, que de gaies et de celles dont je pouvais me glorifier. Je crois cependant que je suis un de ces pauvres mortels à deux pieds sans plumes qui ait moins perdu de ces instans précieux de la vie — ah mon cher, le sort d'un roi est bien triste, il est bien à charge aux autres; et son état, lorsqu'il ne sait pas s'occuper?

L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.
Souvent même un grand roi s'étonne
Qu'entouré de sujets soumis,
Tous les trésors et la couronne
Jamais en secret ne lui donne
Le bonheur qu'elle avait promis.

»Avec le bon emploi du temps, un roi renverse tous les obstacles à son bien-être et à celui d'un peuple qu'il gouverne.

»Bien jeune encore, j'ai toujours eu, heureusement pour moi, un goût décidé pour apprendre, pour cultiver mon esprit et le rendre propre pour ce que je devais être un jour. J'ai senti de bonne heure que, sans un exercice continuel de mes facultés, je jouerais tristement le rôle de roi. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée de mes occupations à Rheinsberg, je passais les jours et les nuits à l'étude, je sens maintenant que j'aurais pu lire des ouvrages qui m'auraient été plus utiles pour mon état: mais en cultivant la poésie, les belles lettres et la philosophie, je crus que je me rendrais propre à tout, et je ne me suis pourtant pas si prodigieusement trompé; quoiqu'à l'étude, je n'ai pas négligé les exercices qui donnent au corps de la force, de l'adresse et des grâces: j'ai appris à danser, et je danse assez bien pour ce qui convient à mon état: je pourrais même dans le besoin faire des entrechats.«

Et voilà le Roi qui en fait cinq ou six, au point d'être un peu essoufflé: après quelques instans de repos, il en refait encore, et me dit de faire quelques pas de menuet et de donner la main; il me corrigea, et m'apprit comment je devais la donner mieux.

»Quel plaisant spectacle pour le maréchal Daun et le prince Charles,« dit-il, »si l'un ou l'autre voyaient dans une chambre de paysan leur vainqueur à Lissa faire des entrechats et apprendre à Catt à donner la main avec plus de méthode et de grâce!«

Il rit beaucoup de cette idée, et je ris également de tout ce qui venait de se passer.

»Ne suis-je pas bien fou, mon cher, que direz vous de moi?«

›Que dans Sa position actuelle, Elle fait très bien de saisir tout ce qui peut La distraire.‹

»Aussi, *non sempre tendit arca Apollo* — vous voyez que je sais encore un peu de latin, j'en saurais plus sans ce diable de *mensa, ae* — *ardor, ris.* —

»Ici est assez, allons nous coucher, et, sans penser à nos entrechats, occupons-nous un instant, avant le sommeil — de ces heures qui fuient si vite. Bon soir.« —

17 mai Il ne fut question ce jour-ci ni de minutes ni d'entrechats ni de danser.

»J'ai lu beaucoup ce matin et cet après-dîner jusqu'à cet instant-ci, je suis persuadé que le général que j'ai contre moi, le célèbre maréchal Daun, n'a pas mis, ainsi que je l'ai fait, le nez dans la logique de s'Gravesande; j'ai lu tous les chapitres qui concernent les syllogismes, je vous avoue que je trouve une furieuse pédanterie dans ces *Barbara, Celarent, Darii, Ferio*; ce sont, il est vrai, des formules générales pour les syllogismes, mais ne pouvait-on pas trouver de moins pédantes? Elles m'ont donné des vapeurs; à cette occasion, j'ai pensé qu'il ne serait pas mal que la nature eût donné à l'homme une cheminée à la tête pour que les vapeurs qui s'y élèvent pussent s'exhaler, et comme j'étais en train de faire agir la nature, je désirais aussi qu'elle nous eût donné un seul boyau comme aux canards, pour qu'on n'eût point de coliques, qu'on vécût sans beaucoup de douleurs, qu'on s'éteignît comme une chandelle. Tout cela ne serait pas si mal, mais la nature en sait plus que nous; sans doute, tout devait être, comme il l'est dans ce qu'on appelle le meilleur des mondes, où l'on souffre de toutes les façons, où l'on guerroie, où l'on brûle, pille, viole, massacre, et où, sans cesse, l'on est exposé à des perfidies, le pire de tous les maux : ainsi il est dans l'ordre des choses que ces pauvres habitans de la Moravie, malgré les portraits des diables et des saints dont ils tapissent leurs chambres, soient vexés par des êtres qu'ils ne connaissent point, et viennent se lamenter chaque jour sur leur subsistance qu'on leur enlève. J'ai ordonné à mes officiers de faire finir ces lamentations, de faire main basse sur cette canaille voleuse et de lui faire rendre ce qu'elle a volé à ces malheureux.

»Au premier jour, j'irai vers Olmütz, pour indiquer les places que doivent occuper les troupes destinées au siège; vous le verrez, je prendrai cette ville, je battrai Daun, je laisserai Brünn à ma droite, je marcherai vers Vienne, et mon frère Henri ira à Prague, qu'il assiégera et

prendra, nous aurons la paix, et c'est alors que je lirai plus que tous les Bénédictins ensemble.

»L'âme est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint, s'il ne s'augmente. Si je n'avais pas été traversé dans ma tendre jeunesse, que de connaissances n'aurais-je pas acquises, dans la philosophie et surtout dans l'histoire, qui doit être notre étude de préférence. Je savais déjà bien jeune, par moi-même et par ce que j'observais, qu'un prince doit savoir et cultiver beaucoup son esprit par l'étude; un prince ignorant fait dans le monde et dans son Etat une bien triste figure: mais, mon cher, que d'obstacles qui empêchent qu'un prince ne soit pas, pour les connaissances, ce qui serait si avantageux qu'il fût; que de circonstances concourent pour rendre un jeune prince ignorant ou imbécille! A peine sorti de l'enfance, qu'on le gâte par des éloges et des flatteries, tout ce qu'il fait est divinement bien: ›Que Monseigneur a de grâces, qu'il a de l'esprit! quelle charmante réponse! avez-vous entendu le jugement qu'il a porté sur telle chose? à coup sûr, il deviendra un grand homme!‹ Mon jeune nigaud gobe tout cela, il se croit quelque chose à force qu'on le lui répète, et pas une âme charitable n'ose lui dire qu'il est un pauvre sot, qu'il est moins, pour les talens et pour les connaissances, que l'enfant d'un particulier qu'on ne loue, ni n'encourage, et qui va par lui-même ou parce qu'on ne le gâte pas. Le docteur Swift avait bien raison, lorsqu'obsédé d'entendre toujours s'écrier, ›ah que ce jeune prince est aimable et savant pour son âge!‹ il proposa à la nation et à l'Europe ce problème-ci à résoudre: Si les princes sont si parfaits, si éclairés, si bons, si aimables, pourquoi le sont-ils si peu, dans un âge mûr, ou dès qu'ils deviennent roi?

»Je me rappelle un conte que je crois avoir lu à Rheinsberg dans la *Bibliothèque Orientale*. Un grand roi de Perse avait donné son fils à un de ses ministres qui avait demandé sa retraite, pour qu'il l'élevât. ›Prends mon fils,‹ lui dit le monarque, ›instruis-le avec le tien dans ta paisible retraite et au sein de la vertu et de l'innocence.‹ Le ministre respectable partagea également ses soins entre ces deux enfans, et, après plusieurs années, il revint avec eux auprès du Roi. Le monarque fut enchanté de revoir son fils, mais il le fut peu de le trouver bien au-dessous du mérite du fils de son ministre. Il fit remarquer cette différence et s'en plaignit: le ministre lui répondit. ›Seigneur, mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données également à l'un comme à l'autre, mais mon fils a su qu'il aurait besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien, ce qu'on lui avait si souvent répété dans sa première enfance, que les hommes auraient besoin de lui.‹

»Voilà mon cher, le nœud de l'affaire et ce qui devrait être bien médité par tous ceux qui sont appelés à élever des princes en général, et

ceux surtout qui doivent porter un jour le si pesant fardeau de la royauté. On devrait aussi mettre auprès des princes, à l'instant qu'ils commencent à bégayer, des hommes fidèles, tels que ce sage ministre dont je viens de vous parler. Les particuliers ont en général bien de l'avantage sur eux pour une éducation mieux entendue, mais, parfois, il y a des particuliers bien sots, il faut que chacun ait son tour.

»Un ami recommandait un jour à M. de Morrien, mari très stupide d'une très aimable et fort spirituelle femme, de plus grand-maréchal de la Reine — lui recommandait le comte d'Essex, en le priant de le présenter à la Reine. ›Je vous assure,‹ lui dit cet ami, ›que ce n'est point le comte d'Essex qui a été décapité sous la reine Elisabeth.‹ Ne voilà-t-il pas que mon bon homme de Morrien, en présentant le comte à ma mère, lui dit: ›Au moins, j'ose assurer Votre Majesté que ce n'est point le comte d'Essex décapité sous la reine Elisabeth.‹

»Je vous assure, mon cher, que ceci n'est point une fable, c'est un fait que vous pourrez vérifier quand vous serez à Berlin, je vous en dirai encore bien d'autres de cet animal coiffé — mais j'ai encore une lettre à expédier, bonne nuit, ne pensez ni aux princes, ni à Morrien et à sa bêtise, mais à Morphée qui vaudra mieux que les uns et les autres; s'il vous dispense ses pavots, j'ignore ce qu'il fera pour moi.«

18 mai 1758 Je fus appelé à cinq heures l'après-midi, c'était presque toujours l'heure fixe[1]; on apportait à la signature le paquet des lettres que Sa Majesté avait dictées le matin.

»Voyez, mon cher, l'énorme quantité de lettres.«

Tout en signant, elle parcourait le contenu de la réponse; quand il en vint à une, je m'aperçus que le feu lui montait au visage, et je le vis effacer à grands traits toute la lettre.

»Cela ne vaut pas le diable«, disait-il, »pas le diable, mon secrétaire marque que ce que l'on m'a envoyé, est excellent, et je trouve cela détestable.«

J'ignorais de quoi il s'agissait.

»Pensez, que j'ai reçu de Hollande un livre sur la politique, je dis à mon scribe d'accuser simplement la réception du livre et de faire mes remercîmens, et mon vieux nigaud s'avise d'écrire que le livre est admirable; ô du diable s'il l'est; s'il avait dit pitoyable, il aurait dit juste.«

En renvoyant la lettre, il mit au bas:

»Cela est du dernier mauvais, pitoyable, exécrable, et qu'une autre fois on ne me fasse pas dire ce que je ne pense ni ne puis penser.«

Le conseiller refit la lettre, accusa tout simplement la réception du

1) Ou entre 4 et 5; quelquefois plus tôt.

livre et remercia de l'attention obligeante. Sa Majesté signa sans mot dire. Le conseiller me jura ses grands dieux, lorsque je le vis le lendemain, qu'on lui avait ordonné de faire un grand éloge de l'ouvrage qu'on avait reçu.

»Malgré mon énorme fatras de lettres, j'ai bien fait d'autres choses encore, mon cher, j'ai appris par cœur du Quiqueron, écoutez-moi, j'ai toussé[1], je commence« — — —

Il récita tout ce morceau de la harangue de Cicéron pour Marcellus, ayant le livre à la main, et n'y recourut que quelquefois; après une petite pause, il me donna le livre.

»Je vais vous déclamer encore ce morceau si pathétique, suivez dans le livre pour voir si je manque, dans ce cas reprenez-moi: je crois que je me tirerai aussi bien de là qu'un prédicateur de son sermon.«

En effet, il ne fut arrêté qu'à l'article *des peuples différens, formidables par leur férocité*, je crois qu'il aurait recommencé, si un officier des hussards ne s'était pas fait annoncer comme venant de Schnabelin[2] près d'Olmütz. Le Roi lui parla un demi-quart d'heure, lui remit un petit billet et le congédia.

»Eh bien, Monsieur, que dites-vous de moi, n'ai-je pas bien retenu ma leçon?«

›Très bien, Sire, Sa mémoire est facile et sûre.‹

»C'est que je l'ai beaucoup cultivée, j'apprends souvent par cœur ce qui me frappe en vers et en prose, et, quand il m'arrive d'aller en voiture, surtout dans le temps que je me rends au quartier d'hiver, j'apprends dans ma course quelques centaines de vers de Racine ou de Voltaire ou quelques pages de Fléchier et de Bossuet; il me faut plus de temps pour bien mettre la prose dans ma pauvre tête que pour y mettre des vers, mais quand elle y est une fois, elle y est pour toujours. Faites comme moi, apprenez chaque jour quelque chose par cœur, le temps et votre genre de vie vous le permettent; si on ne cultive pas sa mémoire, elle se rouille, et point de connaissance sans elle. Bon soir, l'orateur va se coucher, il est huit heures, et il faut que ce monsieur-là soit à cheval de très grand matin.« —

Ce jour-ci, je ne fis qu'une très courte séance. 19 ma

»Je suis bien las,« dit-il, »et je sens que je commence à me faire vieux, j'ai été cet après-dîner près d'Olmütz pour indiquer les places que les troupes que je destine au siège, doivent occuper; le général Marschall est bien pourvu de troupes, de vivres et de munitions; en

1) C'est ainsi qu'il disait presque toujours pour imiter le Marquis. 2) Quartier général du maréchal Keith, qui commandait le siège.

outre il a fait inonder, devant les ouvrages, au moins les trois quarts du terrain, il répare les fortifications, hausse les parapets, détruit les faux-bourgs et les maisons qui pourraient lui être nuisibles, ainsi qu'il se prépare à se bien défendre, et nous de notre côté ferons tout ce qui sera possible pour le bien attaquer et pour le prendre. Il faudra voir ce que le sort en décidera.«

Il me parut que Sa Majesté commençait à soupçonner que ce siège n'irait pas si aisément qu'il me l'avait annoncé à son arrivée à Schmirsitz qu'Olmütz serait pris sans beaucoup de peine.

»Comme j'ai fait faire l'investissement de la ville de ce côté de la Morawa, j'ai ordonné que la droite toucherait cette rivière et que la gauche s'étendrait jusque vers Horka. Pour remplir tout ce terrain, le corps destiné au siège campera en cinq quartiers.«

Il me montrait sur sa carte les endroits dont il me parlait.

»Quelle vie, mon cher, quelle vie, quelle chienne de vie! quand reviendront mes soupers à Potsdam, où là avec cinq ou six amis, nous disons bien des bavardises — oubliées le lendemain! Maupertuis parfois les gâtait, ces soupers-là, par sa petite jalousie, l'avez-vous connu?«

›Non Sire.‹

»Eh bien, la physionomie la plus maussade que j'aie jamais vue, il est brutalement honnête homme et il ne cédait jamais: il est à un million de lieues de l'aménité de Voltaire, mais, pour le cœur, le Lapon Maupertuis est à un siècle du singe Voltaire. Si le Lapon et le singe m'entendaient, comme les épigrammes pleuvraient sur moi! Voltaire a le faible de se croire passable pour la figure, et Maupertuis celui de se croire égal au Père éternel pour avoir aplati les pôles: ne voilà pas mal de médisance? Je ferais mieux de me taire et de vous souhaiter le bon soir; à demain plus au long.«

Suite du 19 mai 1758

A peine étais-je sorti que je fus rappelé. Sa Majesté vint au devant de moi, comme je rentrais dans sa chambre, tenant une feuille de papier dans sa main:

»Vous n'avez pas voulu chanter votre âme bénédictine de Breslau, vous m'avez laissé ce soin-là, et j'ai, Monsieur, fait de mon mieux pour remplir votre intention, vous en allez juger. Voyez:

Sur une jeune dame de Breslau
à âme bénédictine.

Un certain dieu qu'on adore à Cythère,
M'avait, Phyllis, engagé sous vos lois,
Je soupirais, je me flattais de plaire,
Et mon bonheur passait celui des rois,
Lorsqu'un démon au regard sanguinaire,

Semant l'horreur, la crainte et le trépas,
Démon cruel qui dévaste la terre,
Au sein affreux des fureurs de la guerre,
M'entraîna loin de vos divins appas.
Hélas ! Phyllis, quelle est la différence
Des doux transports et de la jouissance
Qu'un tendre amour m'offrait entre vos bras,
Aux cris mutins, à la folle licence
Aux bruits des camps où règne l'insolence,
Où Mars triomphe au milieu du fracas.
Je vois ici la brillante Victoire
Mener gaîment à l'horreur des combats,
Cent jeunes fous plongés dans la nuit noire,
Qui vont mourir pour vivre dans l'histoire,
Je vois, Phyllis, que ce peuple d'ingrats
Au tendre amour a préféré la gloire ;
Pour les plaisirs, Mars ne les connaît pas.
Ne cherchez point ici de ces repas
Où les ardeurs d'une vive jeunesse,
La liberté, les grâces, l'allégresse
Mieux que Noël, assaisonnent les plats.
Loin des attraits dont brille ma maîtresse
Des jeux, des ris, qui naissent sous ses pas,
Est-il d'heureux en tout autre climat —
Ah ! quand le cœur saigne de sa blessure,
Tous les festins de Nevers, d'Epicure,
Ne paraîtraient ni fins, ni délicats,
C'est aux besoins de la simple nature
Qu'on borne ici toute sa nourriture,
Dîners, soupers que l'on fait dans nos camps,
Sont comme ceux qu'on lit dans les romans.
Sobres, légers, vrais dîners en peinture
Que les auteurs préparent aux amans —
Lorsqu'excédé d'une abstinence dure
Je veux au moins, retraçant mes beaux jours,
Dans mon esprit rempli de votre image
Me rappeler ces yeux où les amours
Parlaient au cœur leur éloquent langage,
Au son fâcheux des discordans tambours —
Je n'aperçois que le maintien sauvage
Et l'œil sournois des féroces Pandours,
Au lieu de voir votre lèvre attrayante
Le beau corail d'une bouche charmante
Qui m'invitait à des baisers ardens,
Je n'aperçois, hélas ! chaque moment,
Que grenadiers, retroussant leurs moustaches,
Jurant, fumant et buvant sans relâche,
En bredouillant des propos insolens ;
Dans nos combats, nos sièges, nos tourmens,
On ne voit point de ces objets lubriques,
De ces beaux seins à globes élastiques,

Qui font tourner la tête des amans —
Et qui peut-être aux têtes héroïques
Feraient souffrir les mêmes accidens;
Pour ces grands saints de fastes politiques,
Il faut, Phyllis, des cœurs vraiment stoïques,
Et je n'eus point de pareils sentimens.
Ainsi Vénus punit un cœur volage
Qui sans raison en imprudent s'engage
Chez la superbe et fière ambition,
Qui se livrant à la séduction,
A d'autres dieux profanant son hommage,
Des mœurs du temps a pris l'infection.
Ainsi souvent, sans qu'il se le propose,
Suivant l'instinct d'une funeste erreur,
Le papillon voltige de la rose
Dans le parterre et fuit de fleur en fleur,
Du bien qu'il quitte ignorant le bonheur,
Sur un chardon l'inconstant se repose
Et par dépit en suce la liqueur —
Je crois, Madame, à la métempsycose
Et votre amant trop léger et mutin,
En s'éloignant de vos attraits sans cause,
Du papillon a subi le destin,
Mais si pourtant un repentir sincère
Pouvait encore fléchir votre colère,
Si j'espérais qu'un être tout divin
Ne souffrît pas qu'on l'implorât en vain,
Je jurerais que fidèle et plus tendre,
Abandonnant Bellone et le dieu Mars,
Je quitterai sans y jamais prétendre
Tous les lauriers de César, d'Alexandre,
Pour mériter un seul de vos regards.

»Eh bien que dites-vous de cette pièce bâclée cet après-dîner?«

›Qu'elle est charmante.‹

»Si la Bénédictine la voyait, que dirait-elle?«

›Elle la trouverait jolie, mais elle ferait de grands signes de croix sur les doux transports et sur la jouissance qu'on n'a pas eue, elle s'effrayerait de ces beaux seins à globes élastiques, que l'on n'a pas vus, et, Sire, que ne dirait-elle pas encore?‹

»Voici ce qu'elle dirait: ›Ah le coquin! comme on se gâte avec les rois.‹ A présent, j'ai franchi la barrière, c'est à vous à entrer en course et à faire mieux que moi.«

›Je voudrais bien pouvoir mieux faire qu'Elle, mais c'est un désir inutile.‹

»Permettez que je vous le dise, c'est un peu le langage de la paresse, se refuser de chanter une aimable Bénédictine, cela n'est point pardonnable! Au reste, mettez-vous bien dans la tête que les belles ne

s'effrayent pas aisément des expressions énergiques, elles sont pour la plupart comme les sœurs de Nantes, qui, entendant les b . . . . et les f. . . . voltiger sur le bec de vertvert, ne s'en émeuvent point et font le semblant de croire que le gentil perroquet parle une langue étrangère, mais quand il fait entendre les mots de mille pipes de diable, les nones s'enfuient toutes tremblantes d'horreur.

»Ne direz-vous pas que je suis un vieux fou de vous entretenir de tant de balivernes: ce vieux fou cherche à s'égayer, on peut bien lui passer cela. Bon soir, de nouveau bonne nuit, et ne pensez pas aux globes élastiques — ils ne sont pas des somnifères pour des jeunes gens comme vous.« —

»Eh bien avez-vous relu l'épître, et n'y avez-vous rien trouvé qui cloche? — dites-le-moi naturellement.« 20 mai

Comme j'hésitais dans ma réponse, Sa Majesté la prévint:

»Sûrement vous avez fait quelques remarques, quelles sont-elles? vous m'obligerez de me les communiquer. Ne croyez pas que je sois épris de mes ouvrages, au point de penser qu'il n'y a rien à critiquer, je n'ai nullement cette morgue d'auteur.«

Sur cette assurance modeste que je croyais dans la vérité, je fis plusieurs remarques sur la rime et sur l'expression. On en approuva quelques-unes et on corrigea tout de suite, on n'admit pas les autres, et l'on me remercia de ma critique, que je ne proposai au reste que comme des doutes.

»Un auteur, quelque illustre qu'il puisse être, a besoin toujours de quelqu'un qui lui fasse remarquer les fautes qui lui échappent, on se prévient pour son ouvrage, on le cajole, on le voit tout en beau, le lecteur moins prévenu et plus de sang-froid voit les choses comme elles pourraient être mieux. Racine et Boileau consultaient toujours des amis éclairés. Voltaire consultait le puriste d'Olivet et le priait de lui tenir dans la révision de ses pièces qu'il lui envoyait, le parti le plus roide. Si ces illustres demandaient des corrections — ne dois-je pas en solliciter, moi chétif, moi indigne de délier la courroie de leurs souliers? Voyez, Monsieur, les obligations que je vous aurai, si vous me donnez vos remarques: mais vous me permettrez de disputer ce qui me paraitra devoir l'être, je ne suis pas du nombre de ceux qui se rendent aisément.«

»Je voudrais être, Sire, un d'Olivet et je remplirais vos désirs, et je ferais avec Votre Majesté ce que ce grand puriste fait avec Voltaire.«

»Sans être un d'Olivet, mon cher, vous pouvez pourtant me faire remarquer des fautes qui m'échappent. Que de fois n'ai-je pas corrigé Voltaire lui-même, oui Voltaire.«

Comme le Roi suivait assez souvent ce qui avait rapport à ce qui

faisait l'objet de la conversation, et la coulait à fond comme il le disait, il parla beaucoup de Voltaire et de son caractère diabolique.

»Quand vous le voyez tranquille, à coup sûr, il médite quelque méchanceté. Son plus grand plaisir est de mettre mal les gens ensemble, et, quand il a réussi, il rit aux anges, il saute, fait des gambades. ›Les polissons,‹ dit-il, avec un rire de satire, ›les polissons — c'est ainsi qu'il faut les traiter.‹

»Un jour, il fait la moitié d'une épigramme contre le bon Marquis,[1] elle était sanglante, il fut chez d'Argens. ›Vous savez,‹ lui dit-il, ›combien je suis de vos amis, et comme tel je dois vous prévenir sur une chose qui vous intéresse, qu'avez-vous fait à un tel[2] si irrité contre vous?‹ — ›Moi? rien, je l'aime et je suis sûr qu'il ne me veut pas de mal.‹ — ›Cependant‹, dit Voltaire, ›voici un commencement de vers[3] qui n'annoncent pas cet attachement dont vous vous flattez.‹ Il les lit. Le Marquis fut assez maître de lui pour ne pas trop s'échapper: ›Si Algarotti a fait ces vers,‹ dit-il, ›j'avoue que cela est indigne et je n'aurais pas attendu de lui ce trait si perfide.‹

»Ce coquin de Voltaire fut chez Algarotti lui dire que le Marquis était irrité contre lui d'une façon étrange, qu'il lui en avait dit des horreurs et qu'il ne pouvait comprendre ce qui les avait occasionnées. Algarotti saisit d'abord toute la malice de Voltaire, il fit semblant à son tour d'être courroucé contre le Marquis, et, aussitôt que Voltaire fut parti, il se rendit chez d'Argens, lui raconta ce qui venait de se passer, le Marquis à son tour lui dit ce qu'il venait d'entendre, l'un et l'autre s'entendirent pour ne point donner dans le piège que Voltaire voulait leur tendre: ils se témoignèrent plus d'amitiés que jamais, et Voltaire en fut cette fois pour sa courte honte. Le trait vraiment infâme parvint à ma connaissance, je dis à table que Voltaire, pour lors indisposé, était un coquin et un misérable; cela lui fut rendu le lendemain, le drôle m'écrivit un billet. ›Comment, Sire, comment, me traiter de coquin, moi qui suis poète comme vous, moi qui ai le même cœur que vous, moi qui ai une façon de penser semblable à la vôtre!‹ Se peut-il rien de plus impudent. Si vous le voyiez, il entrerait si bien dans votre esprit, il vous dirait des choses si flatteuses que vous vous étonneriez qu'on pût mal penser de cet homme; vous le plaindriez, et, huit jours après, il vous jouerait les tours les plus perfides. Tel est le sieur Arouet, je vous le peins dans la vérité; s'il avait disparu du monde — dans le temps d'une amourette qui ne lui réussit pas, il prit de l'opium, on eut bien de la peine à le faire revenir — le monde, dans le fond, n'y eût pas perdu beau-

1) d'Argens. 2) Algarotti. 3) ›Cet aigrefin plus juif qu'un juif errant.‹

coup. Je vous le répète, les talens, les plus brillans même, ne sont rien en comparaison d'un cœur honnête. On a dit de Voltaire qu'on devait le mettre en cage comme un perroquet, lorsqu'on en est las, et bien prendre garde comme on parle, afin qu'il ne répète pas les derniers mots: je disais, moi, qu'on devait le mettre dans une cage de fer, et l'empêcher de faire des tours de son métier, ils sont presque toujours infâmes et dangereux. Il est vrai qu'on rencontre de loin à loin de ces excellens caractères qui font pardonner à la malignité humaine et à celle de Voltaire qui est extrême — il n'y a rien de si mauvais que l'homme, soyez-en sûr, mon cher, c'est une vérité bien triste, mais elle est sûre malheureusement. Ecoutez-moi : si je fais semblant ici, ou quand nous serons à Potsdam, d'être mécontent de vous, que je dise ›Catt fait bien de la dépense, il faut qu'il ait déjà pillé ou profité de son poste‹ — on ne dira d'abord rien, j'insisterai : ›Qu'en pensez-vous?‹ — ›Oui,‹ dira l'un, ›il est vrai qu'il fait assez de dépense.‹ Un autre sourira et fera connaître par ce souris qu'il trouve juste ce que j'avance. Eh bien, voilà la canaille avec laquelle vous aurez peut-être à vivre, que le ciel vous en préserve, et vous donne une bonne nuit.«

Je fus appelé à cinq heures et je n'y restai qu'un instant. 21 mai

»Ma besogne aujourd'hui n'a pas été de paille, j'ai arrangé une petite course pour demain à la pointe du jour, je vous raconterai ce que j'aurai fait, on ne dira sûrement pas de moi que je reste les bras croisés, il me serait impossible de rester un instant sans faire quelque chose, c'est un grand bonheur pour tout homme et surtout pour un prince d'avoir contracté de bonne heure l'heureuse habitude du [travail] : savez-vous à qui je suis redevable de cette habitude et de ce goût pour l'étude qui fait plus que tout le reste la douceur de ma vie? C'est à ma sœur de Baireuth: voyant que je ne cherchais jamais à m'occuper et à lire, que je n'aimais qu'à courir, elle me dit un jour: ›Mais, mon cher frère, n'avez-vous pas honte de courir sans cesse, je ne vous vois jamais un livre à la main, vous négligez vos talens, et quel rôle jouerez-vous, quand vous serez appelé à en jouer un?‹ Ce langage et quelques larmes qui le suivirent, me touchèrent vivement, je me mis à la lecture, mais je la commençai par des romans.

»Il y avait cependant des ordres pour m'empêcher de lire: obligé de cacher mes livres et de prendre des mesures pour qu'on ne m'aperçût pas lisant: quand le maréchal Finck, mon gouverneur, et mon valet de chambre dormaient, j'enjambais le lit de mon valet, j'allais tout doucement, tout doucement dans une autre chambre, où il y avait près de la cheminée une lampe de nuit, accroupi près de cette lampe je lisais *Pierre de Provence* et d'autres livres que ma sœur et des gens sûrs me

procuraient: cette lecture nocturne dura quelque temps; mais une nuit, ne voilà-t-il pas que mon maréchal tousse, ne m'entend point respirer: inquiet, il tâte mon lit et, ne me trouvant point, crie: ›Mon prince, mon prince, où êtes-vous?‹ [1]) Tout est sur pied, j'entends du bruit, je cours vite à mon lit en disant que j'avais été pressé de quelque besoin, on me crut, et je n'osais plus m'y frotter, la chose serait devenue dangereuse: mais je me suis dédommagé ensuite à Rheinsberg, j'ai prodigieusement lu, et j'aurais trop lu, si je n'avais pas eu l'attention de faire des extraits de mes lectures, je relisais chaque semaine les extraits que j'avais faits.

»Vous voyez, mon cher, que j'ai été bien contrarié, même dès ma plus tendre jeunesse. Mon père crut d'abord que je serais une bonne pâte d'homme dont on pourrait faire tout ce que l'on voudrait, mais qu'il se trompa. Il fit tout pour faire de moi un chasseur, et je ne le fus pas, si peu que dans le poste où l'on m'avait placé, où je devais sûrement voir passer le gibier devant moi, je m'occupais à lire et laissais s'échapper et lièvres et daims, sans les avoir même entrevus: aussi le beau train que l'on me faisait, je vous en laisse juger, on m'accablait de reproches et de ridicules, on se moquait de mon inattention et de mon indolence, et mon père s'écriait avec componction et serremens de cœur: ›On ne fera jamais rien de ce garçon-là.‹

»Il ne voulait absolument pas que je lusse, et j'ai peut-être lu plus que tous les Bénédictins ensemble. Il n'a pas voulu que je dansasse, et j'ai bien dansé, j'ai bien aimé la danse, et j'aime bien voir encore danser la jeunesse; au reste, depuis l'an 1750, j'ai cessé tout-à-fait de danser.

»Mon père voulait que je devinsse un militaire, mais il n'a pas soupçonné qu'un jour je serais à cet égard ce que je suis; qu'il s'étonnerait, mon cher, s'il me voyait ici à Schmirsitz au milieu d'une armée qui vaut quelque chose, et d'une cavalerie surtout dont il ne pourrait se faire la moindre idée; il n'en croirait pas même ses yeux.«

Sa Majesté revenait souvent à cette idée et me la présentait dans mille occasions.

A six heures, je fus renvoyé avec les vœux ordinaires d'une bonne nuit, et le Roi alla se coucher. —

22 mai Rappelé à six heures, je vis, en entrant, le Roi occupé à considérer la carte.

»Avancez, Monsieur, pour voir sur cette carte ce qu'a fait aujourd'hui un vieux soudard levé depuis une heure du matin. Le grand Loudon, pour nous incommoder dans nos fourrages et pour rendre difficile la communication avec le corps du prince Maurice, s'était avisé d'en-

1) Il grasseyait, et le Roi le contrefaisait.

voyer à Namiest et à Lautschan des détachemens de son corps de Konitz, à dos de mes troupes qui campent ici, et moi, je me suis avisé de déloger M. de Loudon; nous avons marché à lui, en quatre colonnes. et toutes ces quatre se sont approchées à la fois de lui, mais ce seigneur-là, averti à temps, par ses postes avancés, de notre marche assez bien concertée, je vous assure, s'est retiré de bois en bois, jusqu'à Konitz; nous lui avons tiré quelques coups de canon, il nous a riposté, les défilés et le terrain très difficultueux a facilité sa retraite, nous lui avons pris trois officiers et quarante trois hommes. Voilà mon cher, ma besogne de ce jour, elle n'est pas brillante, mais, dans guerre comme en toute autre chose, on fait ce qu'on peut, et rarement ce que l'on veut; c'est pourquoi, si l'on désire réussir un peu dans les affaires du monde et surtout dans ce qui concerne les opérations militaires, il faut faire les plans les plus vastes, car on reste toujours en deçà; mais en se faisant de tels plans, on est sûr de réussir en quelque point, un homme qui ne fera que de petits plans, des demi-plans, comme on dit, ne réussira jamais, soyez sûr de cela — cet homme à demi-plans a peu d'ambition, et il en faut une très forte, pour en faire de grands dans de grandes choses.«

›Et du génie, Sire.‹

»Sans doute, la forte ambition l'échauffe, l'aide et parfois y supplée: amalgamez tout cela avec la sagesse, et vous aurez l'idée de l'ambition telle que doit l'avoir celui qui veut se faire un nom dans le monde.

»Le père de mon bon Margrave n'avait pas cette ambition-là, il buvait, le matin, à midi et après-dîner; rempli de vin il rossait tous ses palefreniers, et leur disait en les rossant: ›Je suis le fils du Grand Electeur.‹ Le soir, il buvait de nouveau, mais alors il ne rossait plus, il parlait religion, faisait l'orthodoxe, et déraisonnait que rien n'y manquait. Son frère avait eu plus d'éducation, mais cette éducation était encore bien barbare, vous en allez juger. ——— Si un prince se permettait de nos jours un langage aussi indécent, on ne le souffrirait dans aucune bonne compagnie, et on aurait certes raison, et j'en aurai beaucoup, moi, d'aller au lit, je suis las, comme si j'avais fait les plus belles et les plus pénibles choses du monde: bon soir.« —

Le Roi, dans la matinée, après avoir donné ses ordres, avait lu, et 23 mai
aussi avant mon arrivée, l'abrégé de la logique de Wolff: cette lecture, que je n'aurais pas soupçonnée, donna lieu à une conversation sur son père et sur le philosophe qu'il avait exilé.

»Vous ne croiriez pas, mon cher, qu'au milieu de tout cette bagarre j'aurais lu tout le chapitre de la logique de Wolff sur les idées des choses. C'est pourtant ce que j'ai fait et même bien fait, je pourrais disserter au long sur ce que c'est qu'une idée, comment nos sens nous

donnent occasion de penser aux choses existantes hors de nous, comment et dans quel cas il est facile ou difficile d'acquérir des idées; je pourrais, en grand savant, vous marquer les différens degrés de nos idées claires et obscures, et, ce qu'il y a du plus sublime, vous peindre une idée adéquate et inadéquate — les beaux mots, avouez — mais je me contenterai de vous dire que je crois que le sublime Wolff se trompe dans la définition de la joie, il la définit une passion de l'âme excitée en nous par la jouissance d'un bien présent, mais elle peut l'être certainement par le souvenir d'un bien passé, ou par l'espérance d'un bien futur: je suis joyeux parce que j'espère de battre mes ennemis, et je le suis encore en me rappelant que je les ai battus. Avez-vous lu Wolff?«

›Oui, Sire, et souvent même.‹

»Convenez, au fond, que c'est un compilateur de fatras, comme Voltaire le nomme.«

›Je conviens que ses ouvrages sont trop diffus, qu'il aurait pu en moins de paroles et d'une manière plus précise exposer ses idées et le système de Leibniz; mais Sire, sa méthode, elle lui donne seule une grande supériorité sur tous les autres philosophes; sa manière exacte de définir et de raisonner n'était pas faite pour Voltaire, et je croirais qu'il a déprimé Wolff avec aussi peu de raison qu'il a loué son sage Locke qu'il n'avait pas lu.‹

»Cela est vrai; comment avez-vous su qu'il n'avait pas lu Locke?«

›J'ai appris cette anecdote de gens à qui Voltaire lui-même en a fait l'aveu; comme ils le pressaient sur quelques articles qu'il avait avancés, il convint qu'il n'avait lu ni Locke, pas même l'abrégé qui en a été fait.‹

»Il m'a fait aussi cet aveu. C'est un être bien singulier; comment oser parler et avec tant d'éloges d'un ouvrage qu'on ne connaît point? On a dit qu'il fait tous les livres qu'il lit, on pourra dire, qu'il loue ou déprime souvent ceux qu'il ne lit pas. Quant à Wolff, soyez sûr, mon cher, qu'il en a lu quelque chose.«

›Ce quelque chose ne me paraît pas suffisant pour décider si positivement d'un auteur et de ses ouvrages.‹

»Vous avez raison, mais moi, qui ai lu Wolff et qui l'ai médité — je le trouve diffus, ennuyant, fatiguant; pour comprendre un ouvrage, il faut sans cesse recourir à ce qu'il a dit dans d'autres.«

›C'est la suite de sa méthode.‹

»Mais cette méthode n'est proprement que pour les collèges.«

»Cependant Votre Majesté exaltait beaucoup cette méthode, lorsqu'Elle en écrivait à Voltaire, Elle était enchantée de la manière de raisonner de Wolff et Elle en vantait la beauté et la force.‹

»Cela est vrai, mais je me suis formé depuis, et je trouve qu'on peut et qu'on doit écrire sur les matières philosophiques d'une manière plus simple et plus facile. Malgré tout ce que je vous dis de ma façon de penser sur ses ouvrages, je me suis singulièrement intéressé à son sort: vous savez que la f... prêtraille, jalouse du grand mérite de Wolff, trouva le moyen de prévenir mon père contre Wolff et sa philosophie: on cria à l'irréligion, c'est le tocsin des âmes jalouses, noires et ignorantes: à ce mot d'irréligion, mon père, qui n'entendait pas raillerie sur cet article, ainsi que sur maints autres, fit chasser ignominieusement Wolff de Halle, où il enseignait alors la philosophie. Indigné de ces procédés, je trouvai le moyen d'engager mon père à nommer une commission pour examiner les ouvrages du philosophe, cette commission éclairée et honnête reconnut à plein l'innocence de Wolff, et tout le mérite de ses ouvrages, elle fit à mon père un rapport fidèle: revenu des sinistres préjugés qu'on lui avait donnés, il fut fâché d'être allé si loin, il convint de son tort et s'occupa à le réparer et mit tout en œuvre pour engager notre philosophe à reparaître à Halle; mais le philosophe, qui se vit comblé d'honneur depuis sa retraite, refusa net les offres de mon père, qui méritait un peu, par sa précipitation, ce refus qui le piqua vivement. Un de mes premiers soins, à mon avènement au trône, fut de rappeler mon philosophe, de le combler d'honneur, et de lui marquer par là l'estime qu'il méritait. Cela, Monsieur, ne m'a pas fait une petite réputation dans le monde littéraire.

»C'est bien dommage que mon père, avec le sens le plus rare et les intentions les plus droites, se laissât entraîner par tous les préjugés qu'on se proposait de lui donner, et qu'il marquât un mépris si décidé pour tout ce qui est philosophie et littérature: c'étaient vraiment là ses antipathies.

»Remarquant un jour des caractères tracés au-dessus d'une des portes du château de Berlin, il demanda à un de ceux qui étaient avec lui, ce que c'était que ces caractères-là. ›Ce sont des vers latins de Wachter.‹ A ces mots de vers, il mande sur le champ le pauvre Wachter, il arrive, mon père lui dit avec colère: ›Je vous ordonne de sortir incessamment de la ville et de mes Etats.‹ Il ne se le fit pas dire deux fois et il partit pour Hanovre.

»Mon père ne traita guère mieux le jeune Baratier, qu'on lui présenta comme un prodige d'érudition. Pour le mortifier, sans doute, il lui demanda s'il savait le droit public. ›Non, Sire.‹ — ›Eh bien, allez l'étudier,‹ lui dit mon père, ›avant que de vous donner pour savant.‹ Et il le congédia.

»Je n'ai jamais pu concevoir comment mon père, avec tant de bon

sens et d'intelligence, n'a pu sentir combien il importait à un prince d'avoir des sujets éclairés par les lettres et par la bonne philosophie, et que le plus grand malheur qui pourrait arriver à un roi, serait de régner sur des sujets ignorans et, par-là même, ordinairement superstitieux. — Je ne vous ai pas mal bavardé, quelle heure est-il?«

›Neuf heures.‹

»C'en est trop, une autre fois je parlerai montre sur table, allez vite dans votre lit, bon soir, neuf heures! je dois être debout de grand matin.« —

ce 24 mai En entrant ce jour, je vis, en effet, montre sur table: le Roi me la fit remarquer.

»Peste soit de Wolff, de ses idées adéquates et inadéquates, je n'ai presque pas fermé l'œil, et le peu d'instans que j'ai dormi, a été inquiet et troublé par un singulier rêve. J'ai songé que ma mère sortait du tombeau du Dôme, que mon frère, le prince de Prusse, lui donnait la main et la conduisait, ainsi que ma sœur de Baireuth, je m'approchais pour baiser la main de ma mère, quand mon père vint à moi, et, me regardant d'un air irrité, me dit d'un ton animé: ›Que fais-tu là, retire-toi au plus vite, et vous, Mesdames les Margraves, approchez.‹

»Ne voilà-t-il pas des idées bien biscornues: comme j'ai parlé hier assez de mon père, son idée s'est retracée dans mon esprit pendant le sommeil inquiet que j'ai eu.«

»Croiriez-vous qu'il y a des gens en foule qui ajoutent une foi très forte aux songes, qui s'alarment ou qui se réjouissent, selon que les tableaux que les songes leur présentent, sont gais ou tristes, et qui vous assurent, avec tout le sérieux possible, que, selon des circonstances données, il faut, pour expliquer un songe, en prendre souvent le contre-pied? Se peut-il une puérilité et une bêtise pareille à celle-là? Si la nature a pris tant de soin de nous cacher l'avenir, si chaque instant de notre vie lui jure de garder sur notre sort le silence le plus profond, comment voudrait-elle se contredire, en nous annonçant l'avenir par un amas tumultueux de rêves insensés? Ce que je vous dis des songes, je le pense aussi des prétendus prophètes;[1]) d'où sauraient-ils ce qui peut nous arriver? la nature les aurait-elle choisis de préférence pour déclarer l'avenir aux pauvres mortels, pour les en instruire et les inquiéter? Pures balivernes, mon cher, balivernes que tout cela, que *credat Judaeus Appela, non credo ego*. Je vous avoue qu'un jour, au quartier d'hiver à Breslau, pour m'amuser, je fis venir un de ces prophètes ou de ces diseurs de bonne aventure; il me calcula doctement que, quand le théâtre de la

1) Cependant on a consulté les prophètes assez souvent.

guerre serait en Silésie, et que le corps de Fouqué se tiendrait dans les montagnes, ce corps et le général seraient faits prisonniers de guerre[1]). Je renvoyai bien vite mon prophète, non sans me moquer de lui et de ses sottes prédictions. Je vous avoue pourtant, mon cher, que quelquefois j'ai eu des pressentimens, comme s'il devait m'arriver quelque chose de fâcheux, et que je n'ai pu me défendre de leurs impressions, elles m'occupaient plusieurs jours de suite, mais voyant qu'il ne m'arrivait rien, je me riais et des songes et des pressentimens et des prophètes: depuis, j'ai secoué tous les préjugés possibles, et cela parce que je me suis sérieusement appliqué à examiner les choses de ce monde et à les voir d'un œil très philosophique. Et vous, Catt, dites-le-moi, mais là tout franchement, je ne vous trahirai pas, ne croyez-vous point un peu aux pressentimens, aux songes et aux prophètes — tout franchement?«

›J'ai l'honneur de Lui dire que je ne crois rien à tout cela.‹

»Mais quand vous êtes mal à votre aise, que votre sang circule mal, que vous avez les hémorrhoïdes internes ou externes, ne vous arrive-t-il d'être triste, de craindre des maux imaginaires, et de vous persuader que sûrement un malheur est prêt à fondre sur vous?«

›Quand je suis mal à mon aise, sans doute, Sire, je ne suis pas gai, mais dans mon malaise, je ne me peins pas de maux imaginaires, j'en ai assez à celui que je ressens, et je ne connais les hémorrhoïdes que de nom.‹

»Ah que vous êtes un heureux mortel, mon cher, ces hémorrhoïdes font un des tourmens de ma vie, et quand elles m'assaillent, c'est alors que je suis triste et que je vois souvent tous les objets en noir. J'aurais cru qu'en bon orthodoxe, vous n'auriez pas été éloigné d'admettre la possibilité des prophéties, il y en a tout plein dans vos livres saints, que vous avez lus, et que je possède, sauf le respect que je dois à votre orthodoxie, tout aussi bien que vous.«

›Sans doute, Sire, mon orthodoxie admet pleinement la vérité des prophéties que j'ai lues, mais cette même orthodoxie exclut de mon esprit toute idée de prophéties modernes.‹

»Dans votre enfance, on vous aura bien entretenu de prophètes, de songes, de revenans, et souvent ces premières impressions durent tout le temps de la vie.«

›On peut se les rappeler, Sire, sans qu'elles influent sur notre façon de penser et de sentir, un peu de philosophie corrige tout ce dont on a bercé notre enfance, par ces objets dont Elle parle.‹

---

1 Cela est arrivé, ce que le Roi en dit dans le temps.

»Vous croyez pourtant qu'il y a des êtres dans la nature qu'on appelle esprits?«

›Si par esprit Votre Majesté entend des revenans, je ne crois pas à ces êtres-là, mais si Elle entend des êtres distincts de la matière, tels qu'en petit sont les âmes qui animent nos corps, je les admets pleinement.‹

»Comment pouvez-vous croire, par exemple, que votre âme soit un être différent de votre corps: il n'y a pas un brin de philosophie dans votre croyance, ne voyez-vous pas que ce que vous appelez votre âme, augmente en connaissance, à mesure que votre corps se fortifie, ne voyez-vous pas, que, lorsque le corps de Catt est mal, son âme ne fait plus si bien ses opérations, que celle-ci paraît s'affaiblir, lorsque le premier s'affaiblit sensiblement? *Ergo concluo*, que c'est le bon état du corps qui fait la pensée, et qu'elle consiste seule dans la bonne organisation. Eh bien, Monsieur, je vous mets entre les pointes menaçantes d'un argument sans réplique: qu'avez-vous à me répondre?«

›Que je prends la liberté de Lui demander ce qu'Elle pense de ces deux argumens. On voit que la poudre à canon augmente en force, à mesure que le temps est sec; que, lorsque le temps est humide, la poudre fait moins d'effet, et qu'elle n'en fait point du tout, lorsqu'elle est mouillée, n'est-ce donc pas la sécheresse qui fait la force de la poudre, et cette force ne consiste-t-elle pas dans le manque d'humidité? On voit que ce qu'on appelle Quantz[1], joue mieux, à mesure qu'il a une bonne flûte; que, lorsque la flûte est aigre et discordante, il ne joue plus si bien, et qu'il ne joue point, quand il n'a point de flûte; n'est-ce donc pas la flûte qui fait la musique, et le musicien ne consiste-t-il pas dans le bon état de l'instrument? Votre Majesté ne me passera pas ces raisonnemens, Elle me dira qu'ils supposent que deux choses ne peuvent pas être deux choses et s'améliorer ou détériorer dans le même temps, ce qui est faux, parce qu'il se peut que ces deux choses éprouvent l'influence de la même cause, que l'une soit une condition sans laquelle l'autre ne peut pas agir, ou que l'une soit l'instrument dont l'autre doit nécessairement se servir. En un mot, et en terme de Wolff, qu'Elle me le pardonne, *cum hoc, ergo propter hoc*, que pour juger par conséquent, si ces deux choses sont différentes ou non, il faut considérer leurs propriétés connues; si l'une a une propriété contradictoire à une propriété de l'autre, certainement ces deux choses sont différentes. C'est, je pense, la réponse qu'Elle fera à mes argumens, je La prie d'en faire l'application.‹

1) Maître du Roi pour la flûte.

»L'application est toute faite : l'un augmente en connaissance, lorsque l'autre se fortifie — et réciproquement, ergo.«

Comme cet ergo était ce qu'on avait déjà dit dès le commencement, je ne répliquai plus.

»Vous voilà, Monsieur, sans réponse; convenez que vos réflexions sur mon argument ne sont pas logiques, cependant je penserai à ce que vous venez de me dire, et vous verrez comme je le pulvériserai.«

On oublia si bien la montre sur table, et le vœu qu'on avait fait de ne plus tant parler, le soir, de la sublime métaphysique, qu'il était près de dix heures, lorsque je me retirai; invité à souper au camp, chez le général de Seydlitz, je m'y rendis à dix heures un quart et fis mes excuses de ce que j'avais fait attendre.

›Sûrement le Roi aura causé seul; quand il commence, il ne finit pas si vite.‹

›Faute des deux parts,‹ dis-je, ›je n'ai pas mal jasé non plus.‹

Le souper fut fort gai et dura jusqu'à une heure; la nuit était très froide, j'en souffrais, et j'eus un violent mal de gorge. —

Le coureur du Roi vint à quatre heures m'ordonner de la part de Le 25 mai
Sa Majesté de me rendre tout de suite auprès d'elle: il vit le triste état dans lequel je me trouvais, et il le dit. Le Roi m'envoya tout de suite son chirurgien Schlau, pour voir ma gorge qui était fort enflammée, il fit son rapport, et revint une demi-heure après avec un billet de Sa Majesté.

»Faites-vous saigner tout de suite, il n'y a pas à badiner avec le mal que vous avez; ne sortez absolument pas de votre chambre, faites tout pour vous remettre bien vite, quand on fait la guerre, il ne faut pas être malade. *Vale.*«

Sur cet ordre, je fus saigné tout de suite. Pendant les cinq jours que je gardai la chambre, le Roi envoyait, le matin et le soir, son chirurgien, qui devait, à ce qu'il me dit, rendre toujours compte comme il m'avait trouvé. —

Sa Majesté m'écrivit l'après-midi un petit billet auquel il joignit 26 mai
cette épître[1] au marquis d'Argens.

»Voici une billevesée, lisez-la, peut-être vous amusera-t-elle et calmera un instant vos douleurs. Rapportez-la-moi, quand vous pourrez sortir, et n'oubliez pas que j'aime qu'on ne m'épargne pas. *Vale.*«

Le Roi me fit dire dans la matinée que l'ouverture de la tranchée 28 [mai]
avait été faite dans la nuit, que l'ennemi ne s'était aperçu de rien,

[1] Restez, Marquis, dans cet asyle, etc.

qu'on n'avait pas perdu un chat, et qu'on allait mettre en batteries force canons et mortiers et que j'entendrais un beau tapage.

29 [mai] Le 29, on me dit que tout cela s'était fait, mais je n'entendis rien de ce beau tapage qu'on annonçait. —

30 mai Ce jour je sortis, quoique je souffrisse encore; je fus à trois heures chez Sa Majesté. Quand elle me vit entrer, elle vint à moi:

»Ah, bon Dieu, comme vous êtes fait, vous auriez dû rester chez vous, je vous l'ai fait dire, il ne faut pas se jouer avec les maux de gorge, le plus petit mal de cette espèce peut devenir une esquinancie, et cela dans un tour de main.«

Je remerciai de la grâce qu'elle avait eue de s'intéresser à ma santé, et j'en aurais dit plus, si elle ne m'eût interrompu.

»C'est moi qui ai ordonné la saignée, vous ne croyez peut-être pas que j'entende assez bien la médecine, j'en sais pourtant au point que dans un cas de nécessité, et lorsque vous auriez même une fièvre chaude, je me ferais fort de vous tirer d'affaire; s'il tournait d'une fièvre miliaire, alors je ne m'en mêlerais pas; dans toutes les autres fièvres, vous verriez que je ne suis pas si mal habile que vous pourriez l'imaginer. Sachez que j'ai tiré d'affaire un tambour de mon régiment, il avait une fièvre chaude, comme les chirurgiens majors l'avaient abandonné, en m'assurant qu'il était impossible qu'il en revînt, je l'entrepris, je lui fis donner de demi-heure en demi-heure un grand verre d'eau où l'on avait mis quelques gouttes d'huile de vitriol, et, dans l'espace de deux jours, je le tirai d'affaire, non sans me moquer de mes benêts de chirurgiens; à force de visiter les hôpitaux où mon père m'envoyait pour me faire une idée des misères humaines et pour y apprendre à y devenir sensible, j'appris en même temps à connaître les maladies, leurs différens symptômes et les remèdes qu'il fallait employer, car je me faisais rendre compte de tout; j'appris bien plus encore, car j'eus mille occasions d'étudier, dans ces lieux-là, les maux moraux, mille fois pires que les maux physiques, et je date de là la connaissance assez approfondie que j'ai du cœur humain; les hommes ne peuvent guère m'en imposer.

»Pour perfectionner mes connaissances thérapeutiques, pathologiques, diététiques — voyez, Monsieur si je ne sais pas du grec — j'ai souvent entretenu Lieberkühn, un de nos grands docteurs en médecine et très fameux anatomiste; mais m'étant aperçu qu'il venait toujours chez moi, ses poches remplies de boyaux, d'estomacs et de poumons, je me lassai du docteur et de ses discours; je fus, un jour de ses séances chez moi, si dégoûté d'un morceau de cervelle qu'il tira de sa poche, que je ne pus de quelque temps souffrir la vue même de la viande. Le fou La

Mettrie, qui avait en médecine, comme je vous l'ai dit, autant de connaissances théoretiques qu'il en avait peu de pratiques, m'a donné bien les idées sur son art plus fait pour tuer les hommes que pour les sauver: quand il s'apercevait que les dissertations commençaient à me lasser, il les finissait toujours par quelques contes.‹ ›Je traitais une grande dame qui avait une fièvre maligne, je ne lui cachai pas que son état était désespéré.‹ — ›Mais, mon Dieu, M. La Mettrie, comment retournerai-je à Paris!‹ — ›Par le grand chemin, Madame, par le grand chemin.‹«

Quand le Roi eut fini de m'entretenir sur ses connaissances en médecine, je lui remis son épître au bon Marquis; il me demanda si j'avais les remarques à lui communiquer, je lui présentai, non toutes celles que j'avais faites sur son épître, mais deux ou trois qui me parurent essentielles. Il en convint.

»Je corrigerai dans quelques jours toute la pièce; si vous la trouvez mieux, je l'enverrai, et vous pouvez en prendre pour vous une copie: mon honnête Marquis a des inquiétudes, il me les annonce sans oublier de m'apprendre aussi qu'il prend force remèdes pour corriger son sang gâté par tous les soucis que lui donnent et ma situation et les chicanes qu'on lui fait en France sur ce qu'il doit retirer de la maison paternelle. Vous le verrez, et souvenez-vous que je vous l'ai dit, que le bon Marquis quittera Berlin, s'il m'arrive quelque désastre dans cette campagne: l'âme du Marquis est l'âme la plus aimante, la plus fidèle, la plus sûre que je connaisse; malheureusement pour lui, c'est l'âme la plus timide. un rien l'effraye, un rien le met hors d'état de prendre le parti qui lui conviendrait le mieux: ces craintes à propos de bottes, ces indécisions, ces irrésolutions, font le malheur des hommes: où en serais-je, que deviendrais-je, mon cher, si la nature ne m'avait pas donné un peu de cette trempe d'âme ferme et courageuse, résolue de vaincre les malheurs ou de n'y pas survivre.

»Mais, mon cher, vous êtes encore faible, je ne veux pas vous arrêter plus longtemps, allez chez vous, prenez les poudres calmantes que j'ai ordonnées à Schlau de vous donner trois fois par jour: bon soir et bonne nuit!«

Ma surprise ne fut pas petite, lorsqu'en entrant dans la chambre du 31 mai
Roi, je le vis, une aiguille en main, coudre des feuilles de papier.

»Devinez«, me dit-il, »à quoi je m'occupe.«

›A coudre‹, dis-je.

»Mais que cous-je? — vous ne le devinerez pas, je le vois bien, je cons et je relie mes sottises et mes vers, me voici depuis une heure à ce bel ouvrage — m'auriez-vous cru un relieur?«

›Non, je ne l'aurais pas soupçonné.‹

»Il faut savoir de tout tâter, tout entreprendre, et dire avec M. Voltaire: ›Lorsque de tout on a tâté, tout fait ou du moins tout tenté, il est bien doux de ne rien faire.‹ Mais, mon cher, quand viendra cet heureux temps où je pourrai me reposer et faire des riens? Vous savez, au reste, que tout a sa raison suffisante, voici celle de ma reliure. Comme je relis presque toujours, un des jours de la semaine, mes barbouillages et mes extraits, j'ai réuni ensemble tout ce que j'ai griffonné pendant le quartier d'hiver, et jusqu'à ce jour; cela fait déjà un assez petit volume: dès l'âge de vingt-quatre ans j'ai constamment repassé ce que j'ai écrit et ce que j'ai lu; cette méthode, mon cher, est admirable, je m'en trouve très bien, je me rends mes lectures propres et je puis payer argent comptant, si on m'en demande des nouvelles; je trouve, de plus, un plaisir dans ma méthode, celui de voir comme mon jugement et mon goût se perfectionnent: ce qui m'avait enchanté dans mes compositions, dans mes extraits, dans mes lectures, au bout de quelques années me paraît souvent d'un maussade inouï, le seul Racine est excepté: plus je le lis, et plus j'y trouve des beautés nouvelles. Quant aux ouvrages de philosophie et de métaphysique, plus je les repasse, plus j'y aperçois des contradictions ou des obscurités, ces Messieurs les métaphysiciens sont dans leurs ouvrages, ce que sont les Chinois, quand ils mangent ensemble: après un moment de silence, un de la troupe dit: *on*, *hi*; un autre, dans le lointain, dit: *ah*, *ó*. ›Qu'est-ce que cela veut dire?‹ leur demande-t-on. — ›Oh, nous nous entendons, et il n'y a qu'un petit nombre qui puisse comprendre.‹ Ainsi, Monsieur, il y a dans la métaphysique des *on*, *hi*, *ah*, *ó*, aussi intelligibles que les *ah*, *ó*, les *on*, *hi* des Chinois: mais où n'y a-t-il pas des inintelligibilités et des incertitudes? elles sont partout, elles nous pressent de toute part. Pour moi, j'ai mon système, et, ne vous en déplaise, Monsieur, je crois que tout est fini à la mort; si je me trompe au reste, j'aurai le plaisir de la surprise, et ce plaisir-là n'est pas petit; qu'en pensez-vous?«

Comme j'allais répondre, on annonça un officier des hussards venant avec une lettre de la part du maréchal de Keith; il l'ouvrit, la lut avec inquiétude, à ce qu'il me parut, regarda ensuite sa grande carte, et, après un instant, il me dit:

»Je dois répondre au Maréchal, bon soir à demain.« —

1er juin »Je reçus hier, comme vous l'avez vu, une lettre de mon bon Maréchal — mes affaires à Olmütz ne vont pas aussi vite que je le désirerais, j'y ai cependant le fameux Balbi, très fort pour l'attaque d'une ville, j'y ai le Maréchal, homme admirable, il a tous les avantages du sang-froid, d'une grande capacité, d'une longue expérience, sa valeur est

assurée. Jamais incertain, jamais irrésolu, il ne lui manque que la connaissance de notre langue pour n'être pas quelquefois embarrassé dans les ordres qu'il donne. Cet homme est fait pour le militaire et pour la politique et pour les sciences, et je puis m'en servir utilement dans tous les cas possibles. J'ai mon vaillant Zieten. Il a de la vigueur et de l'audace. les succès ne sauraient l'élever, comme les mauvais ne pourraient l'abattre, il est content, quand il peut en venir aux mains avec l'ennemi, mais il y a une chose bien singulière: incapable de faire une disposition un peu passable, quand il n'a pas vu le terrain, il en fait, dès qu'il a vu, des excellentes, mais avec une promptitude, avec une netteté, avec une justesse qui étonne. Il n'a besoin que d'un instant pour voir et pour se décider.

»Pour Seydlitz, j'ai vu en lui, lorsqu'il était enseigne, le grand général et le maréchal, comme j'ai vu le général dans le campagnard Czettritz, et dites, après cela, que je ne connais pas les hommes.«

»Je ne le dis pas, Sire, et je ne le dirai jamais.«

»Seydlitz a les lumières présentes, l'action vive, fait pour remédier à tout, pour rétablir les désordres, pour pousser ses avantages, et c'est le seul que j'ai vu encore qui peut tirer de sa cavalerie tout le parti qu'il en tire, c'est dommage pour lui et pour l'Etat qu'il se livre trop aux plaisirs et aux femmes. Czettritz n'a pas de qualités si brillantes: ce qui le distingue, c'est la solidité et son sens droit qui va bien au but, mais il est lent.

»Voilà une idée que je vous donne assez juste de quelques-uns de mes généraux, mais n'oubliez point que l'officier que le sort favorise, sera, à la longue, le général le plus habile: ce sort, cette fortune, ce hasard, comme vous le voudrez, l'emporte souvent sur les connaissances les plus distinguées. Le Maréchal, que je vous ai dépeint si facile dans le commerce, est très délicat et agréable dans la conversation, et à cet égard l'emporte sur ceux dont je viens de vous parler: avec l'air le plus sérieux, il fait des contes très intéressans, et a des reparties très piquantes. On dit un jour, à ma table, que le cheval du général Apraxin avait été blessé à la bataille de Jägerndorf. ›Oui,‹ répondit le Maréchal, ›c'est avec les éperons.‹

»Il nous raconta dans ce même dîner qu'à la bataille de Rossbach deux paysannes assez jolies, ayant lié les mains à un soldat français, le lui avaient amené en laisse. ›Voyez, Monsieur le Brigadier, comme ces p..... me traitent: est-il permis de conduire ainsi en laisse un soldat français, ne dirait-on pas que je suis un chien, mais les bougresses? Monsieur de Soubise me vengera.‹ [1]

1) J'ai oublié de dire que le Roi, en me parlant du Maréchal, me cita ce trait:

»Ce n'est pas tant mal bavarder, pour aujourd'hui, allez-vous gargariser, cela vaudra mieux pour votre mal, que mon bavardage; bon soir.«

C'est ainsi qu'il finissait presque toujours sa conversation.

2 juin L'idée que le Roi m'avait donnée de quelques-uns de ses généraux m'intéressa fort; avec cette idée que j'en avais, je les voyais avec plus de plaisir. Je tâchai d'emmener la conversation sur quelques autres officiers que j'aurais été bien aise de voir apprécier, cela ne fut pas difficile, car rien de si aisé, à ce qu'il m'a paru, [que] de faire causer le Roi sur un sujet qu'on se propose, à moins qu'il ne s'agisse des grands intérêts de l'Etat ou des affaires actuelles; à ce dernier égard, il n'est pas si aisé de savoir de lui ce qu'il pense.

Je lui dis tout simplement: »J'ai vu avec un plaisir infini apprécier hier par Votre Majesté quelques-uns de Ses généraux; j'aime à croire qu'Elle en a encore un assez bon nombre dignes de Lui servir.

»Sans doute j'en ai, mais rayez, Monsieur, le grand nombre de vos tablettes. Un bon général est un être rare dans tous les pays et dans toutes les armées, il est vrai que j'en devrais avoir peut-être plus que d'autres souverains, car il y en a peu qui, de ces seigneurs et souverains, se donnent, comme moi, autant de peine pour former de bons officiers; j'exerce sans cesse, en rendant raison de tout ce que je fais, je sermonne sans cesse, et sans cesse je fais venir chez moi de jeunes officiers qui m'ont paru avoir du talent, et je les instruis avec toute l'attention imaginable. Connaissez-vous un prince qui fasse comme moi le pédagogue?«

›Aucun, Sire.‹

J'espérais que j'entendrais parler de ces officiers généraux qu'on avait formés, mais j'espérais en vain; le Roi, plein, à ce qu'il dit, de la lecture qu'il avait faite le matin, de Voltaire, sur Charles XII, parla toute la séance de ce héros du Nord.

»Voltaire élève Charles XII jusqu'aux nues, et précipite Pierre Ier au fond de l'abîme. Il est injuste dans le jugement qu'il porte. Soyez assuré que, si la cour de Russie donnait à ce faquin quelques milliers de roubles pour mettre Pierre Ier autant au-dessus de son rival qu'il l'a mis au-dessous de lui, qu'il écrirait que Pierre est le général et Charles XII un caporal téméraire, et, puis, est-ce à Voltaire à apprécier les ta-

---

»Je voulais attaquer l'ennemi près de Zittau, je demandais au maréchal Keith ce qu'il en pensait.«

›Si Votre Majesté veut‹, dit-il, ›augmenter la gloire du prince Charles, il faut qu'Elle attaque.‹

lens militaires, lui qui n'a pas, comme je crois vous l'avoir dit, l'ombre de connaissance de notre métier.«) Il ne sait que s'en moquer.

»Après avoir suivi exactement Charles XII dans toutes ses opérations, après avoir réfléchi mûrement sur elles, je le juge plus vaillant qu'habile, plus actif que prudent, audacieux, brillant. Ses trois premières campagnes sont admirables. Il attaque Copenhague, délivre le Holstein, bat près de Narva 80,000 Russes, passe la Duna, attaque les Saxons: voilà qui est admirable. Mais, dès ce moment, plus de suite dans ses opérations; après la défaite des Saxons, Charles devait attaquer le Czar, le chasser de l'Ingrie; le Czar détruit, Auguste tombait par-là même. Voyez comme il fait la guerre en Pologne — et suivez-moi sur cette carte — il ne s'assure d'aucun point d'appui, il ne s'assure pas ni du cours de la Vistule, ni du Boug, où il pouvait y faire des établissemens, et, avec ces arrangemens, il n'avait pas besoin de donner tant de batailles inutiles.

»Dans la campagne de l'Ukraine, il néglige de se procurer des magasins, et pourquoi, après la défaite des Saxons, aller dans un pays où sont tant de marais, de déserts et de fleuves, dans un pays qui l'éloigne des secours qu'il pouvait tirer de la Pologne et de la Suède, des vivres et des recrues? Au lieu de ces marches si mal combinées, il devait traverser l'Ingrie et la Livonie et marcher droit à Pétersbourg: par la Baltique, il pouvait aisément tirer des recrues de son pays et en être à portée. Voilà des réflexions simples et naturelles, vous devez les sentir, je pourrais vous montrer les fautes qu'il fit à Pultawa — celle surtout de ne pas prendre cette ville où il y avait un grand magasin, d'attendre que le Czar s'avançât et se choisit un bon poste, mais je crains que vous ne disiez halte. La critique est aisée et l'art est difficile. Je sais cela, Monsieur, mieux que personne, cela ne m'empêchera pas cependant, quand je serai un peu tranquille — hélas, si je le suis jamais? — quand ma pauvre [tête] sera un peu reposée, d'écrire des réflexions militaires sur Charles XII et de l'apprécier mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, mais mon cher, allons nous coucher, nous partirons d'ici demain matin ou peut-être l'après-midi.« [1]

Le Roi quitta Schmirsitz à trois heures et arriva à six du soir à 3 Juin
Klein-Latein, où il établit son quartier général, que couvrit le premier bataillon de Lattorff; le second occupa Gross-Latein, et les hussards de Mochring furent avancés jusque sur la hauteur de Czakow: c'est ce que

---

a P. 24.

1 Le Roi a composé, en effet, un discours sur ce sujet en 1759. J'en parlerai dans le temps et j'en dirai l'occasion.

me dit Sa Majesté, qui me parut, l'instant que je fus près d'elle, avoir de l'humeur; j'en jugeai par ce qui fut l'objet de la conversation, mais je ne pus en entrevoir l'apropos.

»On parle des grands et de leur bonheur avec tant de complaisance, on les croit si aisément les mortels les plus heureux que vraiment cela fait pitié. Ils sont plus à plaindre, mon cher, que vous ne le croyez. En général, ils sont mal servis, ou l'on exécute mal ce qu'ils ordonnent, ou, s'ils exigent quelque chose de pénible, on se lasse d'eux: un tas d'ignorans critique toutes leurs démarches, leurs camps, leurs manœuvres, leurs dispositions même les plus sensées, on ne s'en tient pas là, on recherche curieusement leur conduite particulière, on leur prête des vues qu'ils n'ont pas, et on pousse les hauts cris contre eux sur la moindre préférence qu'ils donnent à ceux qu'ils croient la mériter: voilà le sort des rois, et voilà ce qui dégoûte souvent ceux qui ne savent pas comme moi s'élever au-dessus de ces misères. Je crois que je ne resterai pas longtemps dans ce fichu village, et que, dans quelques jours, nous retournerons à notre Schmirsitz; Dieu sait ce qui m'y attend, je ne sais ce qui m'a manqué aujourd'hui, j'ai été dès le matin tout hypocondre, peut-être le malaise que j'éprouve est-il occasionné par les hémorrhoïdes qui sont en chemin; pour ne pas vous ennuyer et vous rendre sombre comme je le suis, je vous souhaite le bon soir.«

Ce fut toute la conversation de cette séance. —

4 juin Je fus appelé ce jour de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il était deux heures, je craignis que le Roi ne fût malade, mais, en entrant, je fus détrompé, et cela me causa beaucoup de plaisir.

»Je vous l'avais bien dit hier, mon cher, que les hémorrhoïdes occasionnaient mon malaise, elles ont paru dans la nuit, et si fortes que j'ai perdu près de trois tasses de sang; à présent me voilà bien, tout comme un autre homme, et prêt à vous faire des entrechats, si vous en voulez.«

Je ne dis rien là-dessus, et les entrechats n'eurent pas lieu, un mot que j'aurais dit, en aurait fait faire une demi-douzaine de suite, ce qui m'aurait peiné pour lui.

»J'ai relu ce matin mon épître au Marquis, et j'ai corrigé quelques vers en suite de vos observations; voyez comme je suis docile; pour ceux où la mauvaise orthographe donne, selon vous, un peu d'atteinte à la rime, je n'y ai pas regardé de si près, pourquoi se gêner tant? et, puis on rime surtout pour l'oreille, j'ai bien laissé dans mes poésies pour rimer *crep* au lieu de crêpe; que voulez-vous? vous verrez qu'on me passera cela, envoyez mon épître telle qu'elle est à mon bon paresseux de Marquis, et, en la lui envoyant, conjurez-le de ne plus farcir son

tomac de casse, de rhubarbe et de séné: vous pouvez prendre de mon ître une copie[1] et en faire ce qui vous plaira. Sûrement, le Mar- is sera chatouillé, par cette idée que je lui présente, de ce que tout à n aise il pourra, sans témoin, s'étendre sur sa chère Babet: qui sait, on cher, si mes deux vers ne vaudront pas un citoyen à la chère patrie. a Marquise est une femme délicieuse pour le Marquis, elle est toute mplie d'esprit, de connaissances, de talens et de prévenances pour lui, i rencontre peu de femmes aussi instruites qu'elle, et on en trouverait ès peu qui eussent pour leurs chers les attentions et les complaisances le la Marquise a pour le sien; nos belles de Berlin n'en agissent pas nsi avec leurs tendres époux, les bons maris de chez nous sont obligés, our n'avoir pas de querelles quotidiennes, d'entrer dans tous les goûts, ans tous les caprices de leurs chères moitiés, qu'ils gâtent — comme ari et femme gâtent leur chère progéniture: vous verrez, quand vous rez à Berlin, que tout ce que je vous dis, est la vérité, et que je ajoute pas un jota à ces complaisances si édifiantes que nos maris ont ur leurs chères, et qu'ils ont, soit dit bien entre nous, pour épargner peu leurs fronts, qui leur donnent des craintes continuelles, et Mon- ur, ne vous en déplaise, très mal fondées.«

Il parlait ainsi de Berlin, quand le laquais lui apporta un paquet nant de cet endroit.

»Ouvre ce paquet,« lui dit le Roi, »nous verrons bientôt ce que c'est.«

On ouvre.

»Ce sont des manchettes, mon cher, de belles manchettes de la fa- ique de Potsdam, qui diable m'envoie des choses que je n'ai pas com- ndées — et comme elles sont longues, une paire en peut faire deux.«

Cela dit, il prend les ciseaux, les coupe par le milieu, puis une se- nde, une troisième, et ainsi jusqu'à la sixième.

»Me voilà à présent avec douze paires de manchettes: voyez, comme suis bon économe et comme je sais tirer parti de tout et multiplier it: qu'ai-je besoin de manchettes si longues, il ne me les faut pas plus gues que belles, car j'ai la mauvaise habitude, comme vous l'aurez marqué déjà peut-être, de passer ma plume sur mes manchettes. Si es étaient belles, je n'aurais pas tant de facilité d'essuyer ma plume, n'est pas la plus belle chose du monde que je fais là, mais je n'y re- rde pas de si près: voyez mes bottes, vous ne direz pas qu'elles sont n élégantes, qu'elles sont du plus beau cuir de l'Europe, elles sont

1. Voyez 26 mai. C'est cette copie que j'ai mise dans ce que j'ai écrit, lorsque ais mal à la gorge. Sa Majesté m'a toujours permis de prendre pour mon usage ie de ses lettres et de ses vers.

commodes et cela me suffit; voyez mon habit, je l'ai un peu déchiré à Schmirsitz, et on me l'a raccommodé bel et bien avec du fil blanc; mon chapeau va de pair avec le reste de mon habillement: tout sent l'usé et l'antique, et tout est cent fois mieux pour moi que s'il était neuf. Je ne suis ni pour le faste, ni pour la représentation, ni pour la vanité, me voilà, Monsieur, et prenez-moi tel que je suis. Une chose pourrait être mieux. C'est mon visage barbouillé toujours de tabac d'Espagne, c'est une maudite habitude que j'ai contractée; avouez que j'ai l'air un peu cochon — avouez-le.«

›J'avoue, Sire, que Son visage comme Son uniforme sont bien couverts de tabac.‹

»Eh, Monsieur, c'est ce que j'appelle être un peu cochon. Quand ma bonne mère vivait, j'étais plus propre, ou, pour parler plus exactement, moins malpropre; cette tendre mère me faisait faire chaque année une douzaine de chemises avec de jolies manchettes, qu'elle m'envoyait là où j'étais; depuis la perte irréparable que j'en ai faite, personne n'a plus soin de moi — mais ne touchons pas cette corde, bon soir, mon cher, bonne nuit; je vous souhaiterais bien une Babet, mais les Babets de nos camps font acheter trop cher les plaisirs qu'elles donnent, si elles en donnent. Bon soir encore.«

5 juin Le Roi, qui se trouvait si bien de ses hémorrhoïdes fluides, si disposé, si leste, comme il le disait, se trouva fort mal des macaronis dont il avait mangé un peu trop à son dîner. Il eut une colique assez violente et douloureuse, pour laquelle il fallut avoir recours aux remèdes ordinaires, les lavemens, les poudres digestives et antispasmatiques; je ne
6 juin fus point appelé ce jour, ni le suivant; les premiers lavemens n'ayant point opéré, il fallut en donner un assez grand nombre. Cette colique m'inquiétait, je m'informai souvent auprès du chirurgien comment allait la colique, et si elle ne pouvait pas avoir des suites fâcheuses.

›Aucune, Monsieur, rassurez-vous, ce ne seront pas les dernières: malgré cent expériences que le Roi a faites, de ces diables de macaronis, il y revient toujours; encore, s'il en mangeait peu, cela irait, mais il en mange copieusement; quand vous le reverrez, il vous dira qu'il a bien souffert d'une colique violente — causée par je ne sais quoi, car il mange si peu! gardez-vous bien de lui laisser soupçonner que vous êtes au fait, il penserait d'abord que je vous ai instruit, et il ne me le pardonnerait pas, soyez tranquille, peut-être ce soir, peut-être demain il jouera de la flûte, dans le moment qu'il me dira qu'il souffre encore bien.‹

7 juin Monsieur le chirurgien avait très bien deviné; quand je fus appelé à trois heures, je témoignai au Roi mon inquiétude de ce qu'il avait souffert.

»Ah, mon cher, j'ai eu la plus fière colique qu'on puisse imaginer, elle passait toute raillerie, et je ne sais encore comment je me la suis attirée: si vous voyez le peu que je mange, vous diriez: ›Mais comment peut-on vivre avec si peu de manger et avec tant de mouvement qu'on se donne?‹ Je crois que ma diable de colique est la suite des hémorrhoïdes qui avaient cessé tout-à-coup: que vous êtes heureux de ne pas connaître cette infernale maladie: avant qu'elles paraissent, on a des malaises inouïs, et, quand elles sont là, on éprouve des dégoûts et à chaque instant des envies de rendre: elles me mèneraient grand train, si je n'étais pas, autant que possible, modéré dans mon manger. Quand je souffre de ce mal-là, mes facultés intellectuelles ne font pas leurs opérations avec l'aisance que je désirerais; bonne ou mauvaise santé font nos idées et toute notre philosophie.

»Eh dites, après ce fait, Monsieur, que ce que vous appelez âme, n'est pas une suite de l'organisation et du jeu de cette organisation même: si quelque chose pouvait m'insinuer qu'il y a quelque différence entre cette organisation et ce que nous nommons pensée, ce seraient ces deux exemples que je vais vous citer, et que je vous prie de méditer à votre loisir.«

Ma surprise ne fut pas petite, lorsque j'entendis citer ces mêmes deux exemples de poudre à canon et de Quantz que je lui avais opposés un jour[a], lorsqu'il confondait l'organisation et la pensée. Je me gardai bien de lui faire observer que je lui avais cité ces deux cas: je dis simplement qu'ils me paraissaient mériter en effet toute mon attention, et que je les méditerais dans le silence.

»Ce sera fort bien, mon cher; l'esprit se forme par la méditation, et vous verrez que vous me devrez des obligations de vous fournir des argumens pour votre cause qui vous est si chère: quelle douleur si votre âme n'était pas un être tout spirituel! Cela mérite bien que vous tourniez et retourniez les deux exemples que j'ai trouvés; pour moi, je ne vois guère, je vous l'avoue, ce qu'on peut y répondre: permettez que j'en reste là, je suis un peu affaibli de la secousse que j'ai eue avant-hier et hier, et je veux me coucher de bonne heure: demain, nous retournerons à notre ancien quartier, bon soir, point d'hémorrhoïdes, point de coliques, bon soir.

Arrivé l'après-midi à Schmirsitz, je fus appelé à six heures. 5 Juin

»Me voici présentement dans cet endroit ferme comme un roc, jusqu'à la prise de la ville, si M. Balbi ne perd pas la tête et ne me fait pas rater la place; j'irai demain voir un peu ce qui se passe: j'ai bien trotté aujourd'hui et mené grand train mes hémorrhoïdes et ma colique,

[a] P. 78.

il ne faut pas s'écouter et se dorloter, mon cher; rien de si dangereux. Je vais, quoique malade, contre vent et marée, je suis à cheval, tandis que d'autres seraient à se plaindre et à plat dans leurs lits; nous sommes faits pour l'action, l'action est le spécifique le plus sûr contre tous les maux physiques; je dis physiques, car, pour les maux du cœur, si quelque chose peut aider et les adoucir, c'est un peu de philosophie, dont le cours est méconnu dans les collèges.«

Il me cita alors ces vers de Chaulieu:

Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asile assuré.

»On m'a raconté, dans la marche que nous avons faite, une chose bien plaisante; un paysan âgé de quatre-vingt ans portait de l'eau à la tranchée, un de mes officiers, touché de voir ce pauvre diable courbé sous le poids des ans être employé à ce travail qui devait lui être bien pénible, lui dit d'un ton d'amitié: ›Mon bon homme, vous êtes trop vieux pour soutenir tant de fatigues, vous ne porterez plus de l'eau.‹ — ›Oh, si, Monsieur, j'en porterai, et je puis en porter sans me faire du mal; mais une grâce que je vous demande, et promettez-moi, je vous conjure, de me l'accorder: c'est qu'à la prise de la ville, vous me fassiez rendre ma bible et mes psaumes que les Jésuites d'Olmütz m'ont enlevés. Si vous me faites ce plaisir, qui me rendra heureux, je m'engage à porter avec joie, dans la tranchée, autant d'eau que vous voudrez.‹ L'officier lui promit qu'il aurait ses livres; ne voilà-t-il pas, mon cher, un homme rongé de zèle pour la maison de Dieu, et cela n'est-il pas édifiant?«

›Très édifiant, Sire.‹

»Je le trouve de même; croyez-moi, ces sortes de gens pensent bien mieux souvent que d'autres, qui, par l'éducation qu'ils ont reçue, devraient penser encore mieux. Le trait de ce paysan me rappelle un pandour qui avait déserté, ce qui est très rare parmi ces drôles-là; on me l'amena: ›Où veux-tu aller?‹ lui dis-je. — ›A Rome, Monsieur.‹ — ›Et que diable veux-tu aller faire à Rome? — ›Il y a si longtemps, Monsieur, que je sers l'Empereur, qu'il est bien temps que je serve une fois le bon Dieu.‹ — ›Tu fais très bien,‹ lui dis-je, ›je voudrais que tous tes camarades eussent la même idée.‹ Mon pandour se mit à rire, et me répliqua: ›Cela ne serait pas si mal pour vous, Monsieur.‹

»Ce drôle avait de l'esprit, quoique si dévot au saint père.

»Un soldat français, fait prisonnier à Rossbach, l'était bien peu; si mon pandour l'eût entendu, il l'aurait, je crois, massacré: ce drôle vient droit à moi, après la bataille: ›Mon brigadier, je viens vous demander la permission d'aller en Auvergne, d'où je suis.‹ — ›Sans doute tu veux

aller entendre des messes?‹ — ›Je me f. . . . des messes et du pape, qui nous a laissé battre, et je crois, mon brigadier, que vous vous f. . . . tout comme moi du très saint père.‹ Je riais des discours de ce drôle, qui ne cessait de dire qu'il se moquait du pape. Tout en causant, il voit un de nos bas-officiers rassembler tous les prisonniers et les ranger à trois rangs de hauteur. ›Voyez, mon brigadier, voyez ce bougre, il veut nous dresser à la façon prussienne, et il n'y a qu'un instant que nous sommes ici.‹

»Je serai plus raisonnable que le bas-officier et je ne vous dresserai plus si longtemps à la patience, j'ai abusé trop de la vôtre; bonne nuit, demain j'irai voir le siège et dresser mon monde à plus d'activité.« —

»J'ai été, j'ai vu et n'ai vaincu, ni la lenteur de mes gens dans les 9 Juin
opérations du siège ni la stupidité de ceux qui, par de fausses nouvelles, perdent du canon et des hommes. Figurez-vous, mon cher, qu'on n'a commencé que ce matin à tirer des batteries de la seconde parallèle. Si cela continue, nous y serons jusqu'à la fin des siècles; pensez que Le Noble, ayant gobé la fausse nouvelle que le convoi de munitions et de farine conduit par le général Puttkammer avait déjà passé par Gibau, et voulant sur cette nouvelle reprendre, lui, le chemin de Sternberg d'où il était parti, s'est laissé surprendre et attaquer par Lanjus, qui lui a pris 3 pièces de canon et 200 hommes — n'y a-t-il pas là de quoi se donner au diable, s'il y en avait un? C'est ainsi que, pour une chose un peu passable, j'en apprends au moins vingt déplaisantes — et dites à présent que la vie que je mène, n'est pas une chienne de vie.

»Le Noble n'avait besoin, pour se tirer d'affaire, que d'un peu de fermeté et de bon sens, de ce bon sens dont on ne peut jamais se passer.«

›Mais, Sire, ce bon sens dont Elle parle, et qu'on appelle le sens commun, ne me semble pas si commun, il est très rare même.‹

»Votre réponse est fort juste, très juste; plus jeune je ne croyais pas le sens si rare; mais plus je vis, plus je me convaincs qu'il l'est très fort.«

Je voyais avec une peine infinie et que la lenteur dans les opérations du siège et la perte surtout qu'avait faite son général Le Noble, qu'il avait loué dans un dîner, à ce que j'appris, donnait à Sa Majesté de l'humeur et des inquiétudes. Pour faire diversion aux idées désagréables qui l'occupaient, je lui dis qu'on m'avait raconté, la veille, une chose assez plaisante du comte de Turpin, ›à qui Votre Majesté avait permis de faire le voyage de la Prusse pour y voir les troupes.‹

A ce mot de Turpin, le Roi me dit vivement:

»Eh, le comte fit ce voyage avec moi.«

Et sans attendre mon conte, il me demanda:

»D'où savez-vous cela?«

›Du chevalier Mitchell.‹

»C'est moi qui le lui ai dit; eh bien, me voilà en Prusse avec Monseigneur le comte Turpin, j'osai lui demander: ›Que dites-vous de ce royaume?‹ — Il est très beau, Sire.‹ — ›S'il était à vous, qu'est-ce que vous en feriez, Monsieur le Comte?‹ — ›Sire, je le vendrais bien vite et j'irais le manger en France.‹

»Mitchell vous a-t-il ainsi raconté la chose? elle est telle que je vous la dis.«

›C'est ainsi Sire, que le chevalier me l'a dite.‹

»Quel plaisant Monsieur, que ce comte, il a la manie des vers et il en fait de vingt-deux syllabes: ›Pourquoi se gêner, Sire, il faut de la liberté.‹

»Parmi les Français qui nous viennent, il y en a de bien aimables, bien instruits et d'une grande politesse, mais le plus grand nombre sont des franc-étourdis et sans manières quelconques; nous avons eu le chevalier Cogolin, il prétendait, en partant de Potsdam pour Berlin, que le postillon devait aller ventre à terre dans notre maudit sable. Le postillon lui répond que les chevaux ne peuvent avancer que pas à pas, le chevalier se fâche, et donne au postillon un coup de canne: ›Maraud, je t'apprendrai bien à avancer.‹ Le rustre postillon riposte par deux soufflets très bien appliqués, jette mon chevalier et sa valise hors de la voiture et s'en va; le pauvre Cogolin, tout étourdi, reste sur le grand chemin avec sa valise, la charge sur son dos, et va ainsi piano jusqu'à la grande ville; il m'écrit de là des lamentations sur ce qu'il lui était arrivé, je lui répondis en le plaignant fort de la mésaventure et le priant de n'être pas si prompt une autre fois à donner des coups de canne à nos postillons — qui de toute cette espèce d'êtres qui existent, est la plus rustre possible. ›Quel fichu pays,‹ disait-il, ›que cette Prusse, où l'on ne peut pas rosser un postillon sans s'attirer quelques soufflets.‹

»J'en ai vu plusieurs qui, sans aucune connaissance quelconque, s'étaient mis à composer un ouvrage: allons, qu'on nous apporte du papier et de l'encre, il nous faut faire des vers. Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai vu à Berlin des Français très aimables et très intéressans — le comte de Gisors surtout: en sa faveur, je pardonne au ridicule de tous les autres.«

Je vis avec plaisir qu'il n'était plus question de Le Noble et du siége, et sans doute il aurait continué à me parler de ce comte Gisors qui paraissait tant l'intéresser, ou à faire encore de nouveaux contes, si on ne lui avait pas apporté deux lettres. Après les avoir lues:

»Voilà de la besogne que je dois faire, une lettre en chiffre qu'il

faut déchiffrer, ainsi bon soir. Si vous faites ce soir des vers, n'en faites pas de vingt-deux syllabes.« —

Je trouvai le Roi à cinq heures occupé à dessiner sur du papier le château de Sans-Souci, les jardins, la colonnade, le palais chinois, dont jadis il m'avait fait un croquis.[a] 10 Juin

»Voyez le bel ouvrage que je fais là.«

Ayant aperçu à la fin de la terrasse, près d'un petit bocage, une espèce de Mausolée, je lui demandai si c'était là un ouvrage antique.

»Non, mon cher, c'est un caveau, je le ferai entourer de cyprès, et c'est là où je reposerai: ne croyez-vous pas que je serai bien là?«

›Votre Majesté me présente une idée affligeante.‹

»Et pourquoi ne faut-il pas finir un jour, ne doit-on pas s'occuper de cette fin? et s'en occuper avec tranquillité, et moi plus qu'un autre,

Moi qui sens qu'à grands pas la vieillesse s'avance,
Et qui par mille changemens
Connais déjà la décadence
Qu'apporte le nombre des ans. [1]

»Et puis, mon ami, qu'est-ce que la mort?

La mort est simplement le terme de la vie,
De peines, ni de biens, elle n'est point suivie,
C'est un asile sûr, c'est la fin de nos maux,
C'est le commencement d'un éternel repos.
Et, pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'est qu'un paisible sommeil
Que par une conduite sage
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.
Nous sortons sans efforts du sein de la nature
Par le même chemin retournons sur nos pas.
Eh! pourquoi s'aller faire une affreuse peinture
D'un mal qu'assurément on ne sent point là bas. [2]

»Voilà, Monsieur, un bon philosophe, et qui l'emporte, pour la raison, sur tous ces philosophes en *us*, cela n'est-il pas vrai? Chaulieu me paraît un philosophe qui se dit à lui-même: ›Je veux me rendre heureux en ce monde, et, pour remplir mon but, je m'appliquerai à m'affranchir de toute contrainte, à secouer tout joug incommode; je ne me refuserai aucun plaisir, il fera seul l'unique objet de ma vie, je combattrai de toutes mes forces tout ce qui s'opposera à mes vues, qui me paraissent bien sages.‹ C'est ainsi que je me peins la philosophie de M. de Chaulieu, ›regardant avec mépris Caron et sa barque‹.«

a P. 39.

1 [Chaulieu] A l'abbé Courtin, Epître 26. 2) Chaulieu, Epître 27, à Madame la duchesse de Bouillon.

Pour éloigner une conversation qui me paraissait inutile et qui ne pouvait pas finir si tôt, je voulus faire l'éloge de sa bonne mémoire :

›Votre Majesté en a une bien heureuse, il est étonnant combien Elle a pu apprendre de choses par cœur et avec quelle exactitude Elle les a retenues.‹

»C'est que j'ai beaucoup exercé ma mémoire; mais il ne s'agit pas d'elle, vous condamnez donc les idées de mon divin Abbé, et, en bon orthodoxe, vous vous jetez à corps perdu sur l'immatérialité et sur l'immortalité de l'âme.«

›Je ne sais, Sire, si je me jette à corps perdu, sans réflexion, comme Son expression le suppose, mais — j'en conviens, je crois à l'immatérialité et à son immortalité.«

»Comment est-il possible, mon ami, que vous puissiez y croire, ne voyez-vous pas que l'âme n'est qu'une modification du corps, qu'il est par conséquent absurde de soutenir qu'elle peut subsister et se conserver, après que notre corps est détruit? ils dépendent si bien l'un de l'autre qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre. Et dites-le-moi de bonne foi, pouvez-vous, de quelque manière que ce soit, vous former une idée d'un être immatériel, vous le peindre, comme j'ai peint mon Sans-Souci? si cela est, peignez-le-moi, je vous prie, cet être immatériel.«

›Je ne le saurais, Sire, parce qu'une substance immatérielle n'a ni figure ni qualités sensibles, mais je puis très bien me persuader que ce qui pense en moi, n'a point de parties. Peut-on, en bonne logique, nier la possibilité d'une substance immatérielle par ce qu'on ne peut se la représenter sous la forme de la matière? et, en supposant encore, Sire, cette dépendance mutuelle entre le corps et l'esprit, qui est très vraie, puis-je conclure légitimement, de la dépendance de ces deux choses, que ces deux choses sont les mêmes ou identiques? On annonce cet instant à Votre Majesté, je le suppose, la prise d'Olmütz, Sa joie est d'autant plus grande qu'Elle ne S'attendait pas, cet instant, à cette prise: quelle liaison, j'ose le Lui demander, y a-t-il entre l'effet et ce qui le cause? Un son articulé a frappé et ébranlé votre oreille et son cerveau, c'est là un effet physique, mais à cet ébranlement succède le sentiment de la joie, à ce sentiment, l'idée de suivre les plans qu'Elle S'était faits: y a-t-il dans ce sentiment et dans cette idée quelque ressemblance avec l'ébranlement des nerfs acoustiques, trouvera-t-Elle une liaison mécanique dans cet ébranlement qu'Elle a éprouvé et ces idées qui en ont été la suite?‹

»Monsieur, Monsieur, votre imagination vous égare, vous avez une

sainte horreur de la matérialité de votre âme, et c'est l'imagination qui vous fait parler.«

»Je crois plutôt, Sire, que c'est mon entendement qui s'élève contre cette matérialité-là, et qui dicte mon langage.«

Voulant couper court à une conversation qui me peinait, je l'avoue, parce que je croyais entrevoir un peu d'aigreur,[1] je dis:

»Mais, Sire, à Klein-Latein, Elle me fit l'honneur de me citer deux exemples qu'Elle avait trouvés[a] de la poudre à canon et de Quantz, en me disant que ces exemples insinuaient assez qu'il pouvait y avoir une différence réelle entre notre corps et ce qui pense en nous.«

»Cela est vrai, mais, ces exemples ne prouvent pas l'immortalité de l'âme, dont vous avez été imbu dès votre tendre enfance, et vous n'oseriez jeter un coup d'œil philosophique sur cette assertion de l'immortalité que vous craindriez de voir renversée — votre philosophie, comme la mienne, ne verrait pas de liaison nécessaire entre l'immatérialité de votre âme et son immortalité.«

»J'avouerai franchement à Votre Majesté qu'en effet je ne vois point cette liaison nécessaire, je ne connais pas assez la nature de mon âme pour conclure décidément qu'après la mort elle se souviendra de son état précédent ou qu'elle pourra continuer d'exercer ses facultés; l'idée et l'espérance de l'immortalité de mon âme sont fondées, non sur ce que je sais de sa nature, non sur ce que je crois des germes préexistans à la fécondation, mais sur ce que je connais de Dieu et de ses perfections. Je sens bien que je ne puis me servir de cette preuve, contre des philosophes qui nieraient l'existence d'un Dieu et de ses attributs, mais ces philosophes ne me prouveront jamais que l'homme meurt réellement.«

»Eh, qui vous nie l'existence d'un Dieu, ce n'est pas moi, il faut en admettre un, quand on voit dans cet univers et des fins marquées et des moyens très simples et souvent frappans pour y parvenir. Ce monde ne peut être l'effet du hasard, il y a trop d'ordre, je ne connais pas Dieu, mais, comme je vous l'ai dit, je l'adore toujours à bon compte; croyez-moi, il y a, au fond, des incertitudes partout, mais j'ai mon système, je me sauve en disant que tout ce que nous voyons est éternel, que tout est fini à la mort, et, si je me trompe, mon cher, j'aurai et le plaisir de la surprise et celui de causer encore avec vous là-haut ou là-bas, comme vous le voudrez, mais faisons cela le plus tard possible; peut-être aurais-je été aussi bon croyant que vous, si, dans ma jeunesse surtout, et dans le cours suivant de ma vie, j'avais vu les bons croyans suivre et prati-

[1] Je l'ai souvent observée.

[a] P. 89.

quer les devoirs que leur croyance leur prescrivait. Par exemple, mon père était sûrement un très bon croyant et très réformé; étant très malade, des prêtres lui conseillèrent et l'exhortèrent même de se réconcilier avec son beau-frère de Hanovre qui avait irrité sa bile: ›Il faut lui écrire, Sire, et lui dire que vous oubliez tous ses torts.‹ — ›Eh bien, écrivez, mais du moins, si j'en reviens, ne donnez pas ma lettre, ne l'envoyez que dans le cas que je mourrai.‹

»Et cependant, aurais-je dit à mon père, il faut sacrifier, à la religion que l'on croit, ses ressentimens, ses haines, ses emportemens, ses désirs de se venger, pardonner sept fois septante fois à son frère qui nous offense, sans quoi, plus de pardons pour nos offenses — ah, mon cher, que les mauvais exemples des parens, en tous les cas, égarent et corrompent la jeunesse, et combien pères et mères devraient-ils s'étudier à n'en présenter que de bons à leurs enfans, qui se modèlent toujours sur ce qu'ils entendent et sur ce qu'ils voient faire; c'est alors que ces parens pourraient dire: ›Me voici avec les enfans que tu m'as donnés.‹

»Ne badinez pas sur mon érudition et sur ma doctrine, rien n'est si vrai que ce que je vous dis, permettez que j'y ajoute une chose, c'est de vous souhaiter une bonne nuit, une âme immatérielle et immortelle, et que, si un jour vous avez des enfans, vous leur donniez constamment, avec votre chère moitié, de bons et salutaires exemples; vous voyez que, sans penser tout-à-fait à la Calvin comme vous, je pense cependant moralement bien; mais bon soir; sans quoi, je vous tiens encore pour une heure, je crois qu'il est bien près de huit?«

›Près de dix, Sire.‹

»Dix? ah, ceci passe la raillerie!«

Je le trouvai un peu, car je fus jusqu'à minuit à écrire cette conversation singulière. —

ce 11 juin »Savez-vous, Monsieur, que je me fâcherai contre vous, si vous me tenez une autre fois jusqu'à dix heures, moi qui suis ordinairement debout à trois!«

›Il ne faudra donc plus agiter ces questions sur lesquelles je n'ai pas le bonheur de m'entendre avec Votre Majesté.‹

»Ah, je le vois, je le vois, vous craignez que je coule à fond votre système religieux.«

›Je ne le crains point, Sire.‹

»Mais avouez-le-moi, vous trouveriez que ce serait dommage si Catt n'était pas immortel, vous êtes flatté de l'immortalité, elle vous chatouille, et vous croyez votre âme immortelle.«

›Ce n'est point Sire, parce que je le désire, que je la crois, mais

ıroe qu'elle est fondée sur des preuves qu'on ne détruira jamais, supposez que je la crois parce que je la désire, Votre Majesté ıudrait-Elle m'arracher cette douce espérance, anéantir ce ressort : mes actions, et m'enlever une consolation, lorsque je serais pressé ır des maux auxquels nous sommes tant exposés dans cette vie ?«

»Ah, mon cher, puisque vous le prenez et que vous me parlez sur ton, je me garderai bien de vous enlever une illusion qui vous flatte, : détruire vos espérances, et de vous réduire au désespoir: s'il est bar- ıre d'avertir un homme de l'infidélité de sa chère épouse, il est cent is plus barbare de lui présenter un système destructeur de toutes ses pérances.

»Et puis, en suivant votre système, vous n'avez, j'en conviens, ıcun risque à courir, soit que vous vous trompiez, ou soit que vous ne ıus trompiez pas.«

J'avais bien envie de lui présenter l'alternative, mais la crainte engager de nouveau une dispute inutile qui aurait peut-être prolongé séance encore jusqu'à dix, m'arrêta: depuis cet instant, le Roi ne m'a ırlé que de loin à loin de ces objets, sur lesquels il me paraissait n'a- ›ir que des idées bien vagues et bien indécises.

Le Roi revint à ce qu'il m'avait dit, la veille, de la brouillerie de n père avec l'électeur de Hanovre, et des exemples souvent dangereux ıe les parens donnaient à leurs enfans.

»Quand je vous parlai hier de mon père, n'allez pas vous imaginer ı'il nous ait donné de mauvais exemples, il ne nous en a donné que de ›ns. les fautes que ses enfans ont pu faire, sont leurs propres fautes, on père ne les a pas occasionnées. Il était vraiment à tous égards un ›mme de bien, c'était au pied de la lettre un roi philosophe dans toute force du terme: peut-être est-il allé trop loin en présumant trop de ıumanité, en voulant que ses sujets et tout ce qui l'environnaient, ıssent des mœurs austères telles qu'il les avait.

»A présent, si vous voulez entendre un nouveau solo de Quantz, je ıis le jouer, et cette musique ne nous tiendra pas jusqu'à dix heures; l'ai essayé après table, il m'a paru qu'il était au-dessus de ce que j'ai : lui en ce genre, cet homme ne vieillit point.«

Ce solo dura une heure, et cette fois j'eus un bon soir qui me laissa temps de souper.

Appelé à quatre heures, j'entendis la lecture de la tragédie de *Mi-* Ce 12 juin 1758
ridate, et toujours le Roi disait :

»Au moins, à chaque acte, je pourrai prendre une prise de bac.«

Il en déclama plusieurs scènes par cœur, avec cet intérêt qu'il met-

tait dans tout ce qu'il lisait et qu'il voulait trouver bon[1]); les remarques ne furent pas oubliées.

Ainsi ce roi, qui seul a, depuis quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants.

»Avec votre permission, M. Racine, Mithridate n'a lassé que trente ans ces vainqueurs des rois.«

Je m'en vais t'étonner : cette belle Monime,
Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux.[2])

»Admirez, mon cher, l'art de Racine, avec quel art il suit la règle de l'art poétique. Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.« —

Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toute part mal pris et mal gardés.[3])

»Quelle peinture vraie et vive de ce combat nocturne, de cette confusion, de ce désordre, de cette armée dissipée dans les horreurs de la nuit! Que ce Racine est admirable dans ses tours si pittoresques!« —

O ciel! Quoi! je serais ce bien heureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable!
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigné couler.[4])

»Ah! M. Racine, je suis fâché de vous le dire, ceci n'est pas d'un poète du cœur.

»Il y a beaucoup d'endroits dans cette scène où l'on peut comparer Monime à Pauline, et où l'on voit que, si les vers de Corneille sont bien pensés, ceux de Racine sont bien sentis. J'ai toujours fait dans mes lectures ces sortes de comparaisons, rien, mon cher, ne sert tant à former le goût.« —

C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher,
Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur : et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.[5])

Quand il eut fini de réciter ces vers, il me dit:

»Moi polisson, moi bien au-dessous du grand Mithridate, l'effroi des Romains, j'ai osé tenir son langage, en écrivant à mon frère Henri: ›Mon cher frère, je marcherai à l'ennemi, je les ferai sortir de leurs retranchemens, je les battrai, j'assiégerai Breslau, je repousserai les

1) Ici une note, car quand il ne voulait pas trouver une chose bonne, prose ou vers, il la lisait d'une façon décousue, dont j'ai déjà rendu compte [p. 23], il faisait de même pour les ouvrages en prose. 2) Xipharès à Arbate, acte premier, scène première. 3) Acte 2, scène 3, Mithridate à Arbate. 4) Scène 6, acte 2, Xipharès à Monime. 5) Acte 3, scène première, Mithridate à Pharnace et à Xipharès. Sa Majesté récita toute cette scène sans y manquer une syllabe.

Autrichiens jusque dans la Bohême.‹ Ce discours vous surprendra, et je tins parole.« —

J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.[1])

»Ne voyez-vous pas là, Monsieur, le vers du Cid:

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses,

»et cette belle réponse du bon Henri IV à la belle Gabrielle, au sujet de de Sully: ›Je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, ma mie, que d'un serviteur comme lui.‹« —

Ne livrons pas surtout Mithridate vivant.[2])

»Voilà une mort digne de ce grand roi, voilà le trait frappant de son caractère, et c'est ainsi, mon cher, qu'un roi doit mourir. La haine de Mithridate pour les Romains est si bien développée dans cette pièce, son courage et son intrépidité si fortement exprimés, sa jalousie même si bien rendue, la fin de ce héros si noble et si grande, qu'il faudrait être bien de mauvaise humeur pour ne pas, en faveur de ses sentimens, pardonner à ses faiblesses, et passer au poète pour son ton mâle et sublime, pour sa versification toujours pure, élégante et harmonieuse, les portraits et les situations de ses pièces qui sont souvent les mêmes, ou qui paraissent telles à la plupart des lecteurs qui n'ont pas la vue assez fine pour apercevoir les nuances de ces caractères et qui seules en font la différence. Voilà une bonne pièce que je vous ai lue, et de piètres remarques que moi très profane ai osé faire; je vais rejouer mon solo, et, comme vous l'avez entendu hier, je vous souhaite une bonne nuit.«

Le Roi, très occupé par des dépêches qu'il avait reçues, ne me fit point appeler ce jour, ni le suivant à cause d'une nouvelle indigestion, je fus inquiet sur sa santé, mais son chirurgien me rassura. 13 juin 1758 14

›Nous avons mangé aujourd'hui,‹ me dit-il, ›un peu trop d'un pâté, nous avons eu une indigestion, un lavement et mes poudres feront merveille; demain; il veut aller au siège, il est déjà au lit maintenant, sept heures.‹ —

Comme j'allais entrer vers les six heures chez Sa Majesté, le chirurgien me dit: ›Pour l'amour du ciel, ne parlez pas, Monsieur, de coliques, d'indigestions, de lavemens et de poudres. Le Roi n'aime pas qu'on lui en parle, il vous dira assez, à sa manière, ce qu'il veut que vous en sachiez.‹[3] ce 15 juin

J'entre.

1, Acte 4, scène 5, Mithridate seul. 2) Acte 5, scène 4. 3) Un hussard du Roi, entendant le français, m'expliquait le discours du chirurgien, malin ou plutôt méchant homme, comme j'ai eu occasion de l'observer, au sujet de Sa Majesté, qu'il n'aimait pas.

»Me voici de retour de ma course à Olmütz, j'ai vu les travaux de ce siège qui ne finit point, je commence à croire que M. Balbi est un peu imbécile. Dans la nuit du 13 au 14, le général Draskovich avec 700 hommes ont attaqué les batteries de la gauche et, avec 300, celles de la droite; quoiqu'ils aient été repoussés assez drument et fait une perte qui n'est pas de paille, ils ont cependant encloué 7 canons, mais mes artilleurs les ont mis bien vite en état de servir. Draskovich a laissé sur la place 3 officiers et 70 hommes, nous avons fait 32 prisonniers; ce sont là de grandes misères, que voulez-vous, quand on ne peut pas faire plus.

»J'ai gagné, au moins, dans la course que je viens de faire, d'avoir si bien secoué mes hémorrhoïdes qu'elles ne m'incommodent plus, mais hier, mon cher, elles me fatiguèrent à un point que je ne saurais vous dire, je n'aurais pas été capable de m'entretenir avec vous.« — — — — —

16 juin »J'ai passé une nuit assez inquiète, c'est peut-être un reliquat de mes hémorrhoïdes et de ma course d'hier, qui a mis mon sang trop en mouvement; comme ce sang, plus ou moins agité, peut ainsi que la fièvre mener loin un homme, aujourd'hui, je ne saurais m'occuper ni de vers, ni de la moindre lecture; je vois sombre; il y a des jours lumineux, mon cher, il y en a de bien obscurs aussi; cela arrive, je crois, à tout le monde d'en avoir alternativement de tels: avez-vous quelque idée de ce que je vous dis là?«

›Oui, Sire, quand j'éprouve quelque malaise, je vois tout en noir, comme je vois tout couleur de rose, lorsque je me porte bien.‹

»Avouez que nous sommes de pauvres misérables créatures.«

›J'en conviens pour moi, Sire.‹

»J'en conviens aussi pour moi-même, et que je sois bien ou non, j'éprouve cette influence des jours, et celui du 18 juin m'est antipathique, c'est d'un pareil jour que je date le commencement de mes malheurs.«

Je n'eus pas de peine à deviner ce qu'on pensait, puisqu'on dit tout de suite:

»J'ose vous assurer que, si ce jour à Kolin mes dispositions avaient été suivies, j'aurais gagné une bataille qui aurait d'abord mis fin à cette guerre désastreuse.«

Je m'attendais à une description de cette bataille, mais je me trompais,[1]) le Roi ajoutant tout de suite: »Ne pensez pas, Monsieur, que je sois comme un Romain, à craindre les bons ou les mauvais jours, je crois tous les jours égaux, amenant avec eux indistinctement le bien comme

1) Il me l'a faite ensuite dans nos marches suivantes.

le mal, et, si je trouve ce jour du 18 un jour fatal, c'est qu'il l'a été pour moi et pour l'humanité: si seulement mon siège pouvait aller bien, beaucoup de désastres seraient réparés bien vite.«

A propos du siège, je demandai à Sa Majesté la permission d'y aller, lorsque je partirais de chez elle.

»Eh, quelle maudite curiosité! qu'irez-vous faire là?«

›Voir la tranchée et me faire quelque idée d'un siège; peut-être n'en aurai-je plus l'occasion.‹

»Comme je lis dans vos yeux que vous êtes comme une none dont le désir dévore, allez, Monsieur, allez; mais quelle heure est-il?«

›Près de sept heures.‹

»Partez donc, il en est temps, mais passez avant chez Wobersnow, et priez-le de vous donner deux hussards d'ordonnance qui vous montreront le chemin, sans cela vous pourriez vous égarer, ou être pris, et l'on dirait que diable allait-t-il faire dans cette galère; bon voyage, et point de mauvaise mésaventure.«

Le Roi envoya dans la matinée à dix heures demander si j'étais de retour, on dit que non, on revint à une heure: point de retour encore; un coureur vint à cinq heures, j'arrivais précisément. 17 Juin

›Monsieur, Sa Majesté a déjà envoyé trois fois, Monsieur, chez vous pour savoir si vous y étiez; venez donc vite, je vous prie.‹

»Ah, Monsieur le voyageur«, dit le Roi, »que vous êtes long dans vos courses.«

›Quand on est envoyé comme courrier, Sire, on dépend de celui qui envoie, je suis venu à toute bride comme courrier.‹

»Que voulez-vous dire?«

Je lui remis alors une lettre du maréchal Keith, qui m'avait prié de dîner chez lui et d'attendre qu'il eût fait un rapport au Roi sur une affaire qui avait eu lieu, me priant de le lui remettre d'abord à mon arrivée.

Sa Majesté lit ce rapport, ouvre de grands yeux, jette la lettre sur sa table, voit sa carte, se met à écrire, fait venir un chasseur qu'il expédie au maréchal avec une lettre: tout cela fut l'ouvrage d'un instant.

Il considéra encore sa carte: puis, venant à moi, il me dit:

»Le maréchal Keith m'a écrit que Saint-Ignon avait attaqué à deux reprises le pauvre général Meier, qui a été tué, que nous avions perdu dans cette attaque quelques officiers et une cinquantaine d'hommes, et que l'on avait fait retirer l'ennemi avec quelque perte. Et vous, qu'avez-vous vu, qu'avez-vous appris?«

Je ne parlai point de l'affaire qui n'avait pas été fort douce, je dis simplement que le travail de la sape avait été poussé assez loin, quoi-

qu'une pièce de canon de la flèche de la gauche sur le glacis, tirant sans discontinuer sur la tête de la sape, eût beaucoup incommodé les travailleurs, et que l'on n'avait perdu que quelques hommes.

» Vous devez être las, allez vous coucher, et, si vous m'en croyez, n'allez plus à la tranchée, vous en avez assez pour votre cours militaire; bon soir, j'ai encore quelques lettres à écrire.«

Quant à l'affaire du général Meier dont le Roi me parla assez lestement, en voici le détail, tel que me la donna le Maréchal pendant que nous étions à table.

Le général Meier, sur l'avis qu'il serait attaqué par le général Saint-Ignon, se fit joindre par le bataillon de Nimschöffsky et fut toute la nuit sous les armes; les patrouilles que le général avait envoyées pendant toute la nuit, ne revinrent point, et, quoique tout fût tranquille, le grand matin du 17, le général Meier devait naturellement soupçonner, ne voyant point reparaître les patrouilles, que l'ennemi marchait peut-être à lui; au lieu d'être sur ses gardes, il renvoie le bataillon de Nimschöffsky, fait mettre pied à terre à sa cavalerie et ordonne un fourrage; alors le général Saint-Ignon, dont on n'avait aucune idée de sa marche, tomba à l'improviste sur Meier avec trois régimens de dragons, un de hussards et un pulk d'uhlans et quelques centaines de Croates postés pour soutenir la cavalerie; nos dragons, surpris dans leur camp par tant de troupes, ne purent tenir ferme, et perdirent leurs tentes et leurs équipages. Meier se retira devant le village de Drozdein, où s'était posté le bataillon de Nimschöffsky, l'ennemi le poursuivit, mais, arrêté par le canon, il se replia sur Gross-Teinitz; et M. de Meier, avec le reste de ses huit escadrons et le bataillon, marcha à Holitz; en voulant défiler par la digue qui conduit à la Morawa, l'ennemi l'attaqua pour la seconde fois, la lui fit passer au galop et se mêla même avec nos dragons; alors nos compagnies franches postées de l'autre côté firent si à propos une décharge que l'ennemi à son tour se retira avec quelque perte. Le maréchal Keith, qui vint avec quelques bataillons et les dragons de Würtemberg, passa la Morawa, joignit le général Meier, délogea l'ennemi de Holitz et occupa tranquillement ce village, tandis que M. de Saint-Ignon reprit le chemin de Prerau. Le régiment Baireuth perdit dans cette attaque 56 hommes de tués, 5 officiers, du nombre desquels fut le général Meier, et 380 ou blessés ou pris ou égarés; voilà le vrai de la chose, sur laquelle je ne dis mot.

18 juin 1758 En allant chez Sa Majesté, qui m'avait fait ordonner de m'y rendre à deux heures, j'appris par un aide de camp qu'elle avait reçu la triste nouvelle de la mort du prince de Prusse, son frère, et qu'elle en avait été vivement frappée: j'entre et je vois le roi assis, le coude sur la table

et un mouchoir dans la main dont il se couvrait le front, il fut quelques minutes à me fixer, alors, se levant, il me dit, les yeux baignés de larmes:

»Ah, mon ami, quelle désastreuse nouvelle j'ai reçue! mon pauvre frère n'est plus,« et il sanglote.

Je fus vivement attendri, je mêlai mes larmes aux siennes, il vit ma douleur, et mettant sa main autour de mon cou, ce qui me surprit, je l'avoue, il me dit: »Mon ami, il n'est plus pour moi, ce frère que j'ai tant chéri, vous êtes bien bon de vous affliger, la vie que vous menez avec moi, est bien triste, et que de malheurs peut-être nous attendent encore! Mais, mon ami, je puis les supporter tous: les pertes du cœur, de l'amitié, sont les seules pertes déchirantes et irréparables: ce cher frère n'est plus.«

Après lui avoir témoigné combien j'entrais dans sa douleur, combien je comptais dans cet instant d'amertume sur la force de la raison et de sa philosophie qui, approuvant des pleurs si légitimes et si naturelles, pouvaient les modérer et adoucir —

»Je suis sensible à ce que votre bon cœur vous dicte dans cet instant, mais, mon cher, j'ai appelé et

J'appelle à mon secours raison, philosophie,
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement:
A leurs belles leçons insensé qui s'y fie:
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède:
Mais je verse des pleurs dans ce même moment
Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cède.« [1]

Il en versait en effet; après une heure d'une séance si pénible pour le cœur, le Roi me dit:

»Je ne puis, mon cher, plus tenir dans la chambre, je suis comme quelqu'un qui étouffe, je vais monter à cheval, respirer l'air et me livrer seul à mes pensées tristes, si vous voulez avoir la complaisance — ce fut son expression — de revenir encore vers les cinq heures, vous m'obligerez; il est doux d'épancher sa douleur avec ces êtres si rares qui savent la partager.«

Le Roi fit en effet seul à cheval, et pas à pas suivi d'un palefrenier, une promenade d'environ une heure: je le vis et partir et revenir, avec une peine que je ne saurais rendre.

Je parus à cinq, ainsi qu'on me l'avait ordonné.

»Ma promenade m'a fait quelque bien, je puis du moins respirer, mais mon cœur est pressé, je ne puis me faire à cette idée de me voir

1. Chaulieu 22. Sur la mort du Marquis de La Fare, en 1748.

enlever un frère que je chérissais, oui, le ciel m'est témoin, que je chérissais sincèrement, et croyez qu'il y a peu d'hommes comme moi qui aime sa famille comme je chéris la mienne; rien n'égale ma satisfaction, quand je puis lui en donner des preuves réelles, et jamais je n'en manque l'occasion, ma famille doit me rendre cette justice: des particuliers ne peuvent pas plus s'aimer que j'aime les miens, et cet attachement n'est pas commun, je l'avoue, parmi ceux qu'on appelle souvent si improprement, du moins pour le moral, les grands de la terre; je dois vous dire avec la même franchise que ce frère que je viens de perdre et que je regretterai longtemps, par tant de raisons, méritait toute ma tendresse, par l'excellence de son cœur, par son attachement pour moi et par son zèle pour la patrie.«

Le Roi en aurait plus dit sans doute, si on ne lui avait pas apporté un tas de lettres.

»Voilà de la besogne à faire, bon soir, mon cher, et pensez à un pauvre affligé.« —

19 juin L'avant-midi, j'eus l'honneur de voir le prince Ferdinand, à la parole, et de lui témoigner tous mes regrets de la perte qu'il venait de faire; il m'invita à dîner dans sa tente, avec le chevalier Mitchell; ce bon et digne Prince me parut extrêmement affecté, il pleura beaucoup sur la mort de ce frère qui lui était si cher, il me demanda, comment était le Roi.

›Très triste,‹ dis-je, ›et très affligé de cette mort à laquelle il ne s'attendait point.‹

A trois heures, je fus appelé.

»Vous me revoyez, comme un homme qui ne peut revenir de sa surprise et se consoler de la perte de ce bon frère. Il est mort à la suite d'un coup de sang dont il a été frappé, et, lorsqu'il peignait et se faisait lire, ma sœur Amélie qui était là incognito, voyant que mon frère était plus mal qu'à l'ordinaire, fit venir tous les médecins et chirurgiens de Berlin;[1]) on fit une consultation: Mutzel voulait que, malgré les saignées que le chirurgien Puchtert, attaché à mon frère, lui avait faites de son propre mouvement, on le saignât de nouveau, puisqu'il lui sortait du nez des caillots de sang, qu'on était souvent obligé de lui tirer, tant ils étaient épais et coriaces; les autres, imbéciles au possible, furent d'un avis contraire, malgré les raisons et les instances de Mutzel, et soutinrent qu'ils croyaient mon frère trop faible pour être saigné davantage; il fut, ce cher frère, la victime de cette imbécillité, et attaqué d'un coup de sang qui a terminé ses jours; ma sœur, qui se tenait à la porte et qui

1) Mutzel, Lesser, Meckel, Pallas.

n'osait pas se montrer, fit avancer un prêtre qui pérora tout à son aise devant mon pauvre frère qui n'était déjà plus. On l'a ouvert, et l'on a trouvé, ce qui est bien déplorable, le corps le plus sain qu'on eût jamais vu. J'ai écrit à ma sœur Amélie, pour qu'on lui rende les honneurs funèbres qui lui sont dus et qu'il mérite, mais, hélas, ce cher frère sera insensible à cet honneur, et il ne verra ni mes regrets ni mes larmes. Ce qui augmente infiniment, mon cher, ces regrets, ce qui me rend sa perte plus déplorable encore, est tout ce qui s'est passé entre nous la campagne précédente, vous en aurez sans doute entendu parler.«

Je ne voulus pas répondre, mais il me demanda avec tant d'instance de lui dire tout ce que j'avais appris sur ce sujet, il me répéta à tant de reprises qu'il me tiendrait compte de ma franchise, et qu'elle lui prouverait que je lui étais sincèrement voué, que je n'hésitai pas à le satisfaire.

›J'ai entendu dire, Sire, que Votre Majesté, dans Son camp de Leitmeritz, ayant fait appeler le Prince, lui avait donné des instructions sur la manière dont il devait se conduire avec l'armée qu'Elle lui confiait, que le Prince, pour être bien sûr d'avoir compris Votre Majesté, lui avait écrit une lettre dans laquelle il lui récapitulait les instructions données, et lui demandait s'il les avait ou non bien saisies. Qu'Elle avait laissé le Prince sans aucune réponse, et qu'il avait suivi, dans les opérations, ce qui lui avait été recommandé. Que, par l'incendie de Zittau et le manque de farine et de pain, le Prince avait marché vers Bautzen, que Votre Majesté, à l'ouïe de cette marche, avait écrit au Prince une lettre très forte où Elle l'accablait par des duretés, et qu'Elle même, étant arrivée des environs de Pirna avec un régiment de hussards, à l'armée du Prince, avait tourné le dos à Son frère, lorsqu'il venait à Elle, et lui avait fait dire par le général de Goltz : Allez et annoncez à mon frère et à tous ses généraux que, si je faisais bien, je leur devrais faire sauter à tous la tête de dessus les épaules.‹

A ce mot, le Roi se lève et me dit d'un ton animé:

»Ce que vous venez de me dire, de faire trancher la tête, est une insigne calomnie, vous devez me connaître déjà assez pour me juger incapable de tenir un tel langage et de l'avoir tenu à mon frère; sûrement quelques sots frondeurs d'ici vous auront fait ce détail, qui répugne à ma façon de penser, à la vérité et au sens commun.«

›Personne ici ne m'a parlé de cette affaire, Sire, — et cela était vrai — Votre Majesté a voulu que je Lui disse sincèrement ce que j'avais appris, avant d'avoir l'honneur d'être à Son service; et je l'ai fait comme Elle me l'a ordonné.‹

Croyant que j'aurais des regrets peut-être de lui avoir obéi, ou que

j'aurais été trop frappé de sa vivacité, lorsqu'elle se récria à la calomnie, il se calma et, d'un ton très modéré, il me dit;

»Je vous tiens compte de ce que vous avez été vrai dans votre langage, continuez, dans l'occasion, à me parler toujours de cette façon qui me plaît, et vous ne vous en repentirez pas — je vous dirai un autre jour le vrai de la chose, et de cette brouillerie qui m'a coûté bien des larmes, et vous verrez alors que, si les particuliers sont les objets souvent des calomnies les plus atroces, les rois le sont aussi bien qu'eux; bon soir, si des sots quels qu'ils soient, comme il y en a ici tout plein, vous demandent ce que je puis avoir dit sur mon frère, dédaignez leurs questions et leurs personnes; bon soir, je vais me coucher, je dois être debout demain pour un grand fourrage que j'ai ordonné.«

J'étais déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'il me dit:

»Un mot encore: eh bien, que pensez-vous et de mon songe de ces derniers temps où mon père, conduisant et mon frère et ma sœur de Baireuth, leur recommandait d'avancer, et de ce que je vous ai dit ces jours-ci de la fatalité de certains jours? Pesez cela avant de vous endormir, mais gardez-vous d'ajouter foi aux rêves et de marquer jamais de blanc les jours heureux, ni de noir les jours funestes ou malheureux, arrêtés par la redoutable fatalité; et la foi aux songes et l'idée des heures favorables ou dangereuses pour les affaires dont je vous parle, sont des rêves d'imbéciles; bon soir.« —

20 juin Je fus appelé à cinq heures, Sa Majesté me parut fort fatiguée et toujours triste.

»Avec 11 bataillons et 2,000 chevaux, j'ai fait ce matin un grand fourrage vers Prödlitz, et j'ai reconnu l'armée ennemie; son front est inaccessible, partout il n'y a que des défilés par lesquels on ne peut marcher à elle, et ses ailes sont si bien appuyées qu'il est impossible de les tourner: à notre approche, ils se sont mis en ordre de bataille et, quand ils ont vu de quoi il était question, chacun est retourné à son quartier.

»Je croyais, mon cher, que ce virevar d'aujourd'hui ferait quelque diversion à mes idées sombres, mais elles restent toujours les mêmes; à la douleur que je ressens de la perte que j'ai faite, se joint celle d'entendre par vous qu'on me juge mal dans ce différend que j'ai eu avec mon bon frère; voici, mon cher, la vérité du fait. Après la malheureuse affaire de Kolin, qui renversa si cruellement mes espérances de prendre l'armée renfermée dans Prague, de faire avec les Autrichiens une paix prompte et sûre, peut-être sur le champ de bataille même, et de marcher ensuite contre les Français que nous aurions menés tambour battant dans leurs provinces — je fus, comme vous le savez, obligé de quitter la Bohême; j'envoyai mon frère en avant, avec une partie de mon armée

battue, je lui donnai des instructions, cela est vrai, et elles étaient nécessaires, mais si je ne répondis pas à sa lettre dans laquelle il me demandait s'il m'avait bien compris, mon silence ne lui prouvait-il pas qu'il avait bien saisi mon idée? et, si cela n'eût pas été, n'aurais-je pas redressé ces idées qui, mal entendues, pouvaient avoir des suites fâcheuses? Je lui recommandai de ne consulter personne, que je m'en rapportais entièrement à son intelligence, comme je faisais fond sur sa bravoure — mon cher, il n'est pas possible d'être plus brave qu'il l'était — que cependant, s'il voulait consulter quelqu'un, c'était Winterfeldt à qui il pouvait se confier, et qu'il ne devait consulter que lui. Enfin, qu'on devait soutenir Zittau à tout prix. Que fait-on? on recule, on recule, Winterfeldt propose de renforcer Zittau, il demande avec instance de se porter aux environs avec un corps, pour en défendre l'approche aux Autrichiens, qui, sur les avis qu'en avait Winterfeldt, faisaient des mouvemens de ce côté-là. On n'écoute point Winterfeldt, contre qui — et je ne sais pourquoi — on avait des griefs depuis quelque temps, on se livre aux conseils perfides et ineptes du fameux comte de Schmettau, Zittau est bombardé par les Autrichiens, on est forcé de l'abandonner, on court à travers champs et on va se replier vers Bautzen. A cette nouvelle, voyant que tout était perdu pour nous, je ne me possédai pas, j'écrivis une lettre fulminante, cela est vrai, dans ce premier moment de colère qui me fit voir toute la machine prête à se dissoudre, je me servis d'expressions trop fortes, je l'avoue encore, et j'en fus fâché, dès que mon sang commença à se calmer un peu; mais, mon cher, mettez-vous un instant à ma place, n'était-il pas bien cruel de voir mon frère, sa famille, la patrie et moi, être la victime de conseils dangereux, donnés et reçus par ce penchant qu'on avait de dire et d'écouter de préférence ce qui pouvait plaire de ces conseils inconsidérés donnés par des personnes qui préféraient leurs intérêts au sien, au mien et à celui de la patrie? Mon frère partit pour Dresde et quitta l'armée; sans doute, dans le moment de crise où je me trouvais, il serait revenu à moi, si des coquins que je connais trop bien, n'avaient pas attisé le feu, et ne lui avaient pas répété chaque jour qu'il ne pouvait plus avec honneur rester dans l'armée, ni me passer la façon dont je lui avais écrit: tout cela n'est-il pas abominable? Combien n'a-t-on pas continué de l'aigrir dans son séjour à Orangebourg! Une partie des horreurs qu'on vomissait contre moi, m'est revenu, j'ai plaint vraiment ce cher frère d'écouter avec tant de complaisance une race aussi infernale.[1] S'il l'eût connue comme je la connaissais, il l'aurait repoussée avec horreur; ah, mon ami, que les

1 Il me nomma quelques-uns de cette trempe.

princes sont malheureux, quand ils ne veulent auprès d'eux que des gens qui les flattent, ou que, sans le vouloir, ils ont ces gens qui

par de lâches adresses
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste. [1]

»Si mon frère n'avait été entouré que de son aide de camp Hagen, de son secrétaire Hainchelin et d'une couple encore de telles âmes honnêtes, sa vie à Orangebourg aurait été plus calme, et son cœur plus disposé à se réunir au mien: je suis sûr de ce que j'avance, car son cœur était la bonté, l'honnêteté, la bienfaisance même; la connaissance que j'en avais, m'a rendu d'autant plus déchirante l'aigreur qu'on lui avait donnée contre moi; vif comme je le suis, laissés l'un et l'autre à nous-mêmes, nous aurions bien vite oublié nos torts réciproques.«

Dans cette si longue conversation, où le Roi se proposa de rectifier ce que je lui avais dit, au nom du public, de sa conduite avec son frère, il ne fit point mention de l'article de faire trancher les têtes; je ne pensai pas à le relever, ce point aurait fait naître une nouvelle conversation qui aurait mené loin encore, et c'en était assez de celle que l'on avait eue, le Roi le remarqua lui-même.

»C'est trop causer, mon cher, bon soir, que vos idées ne soient pas celles qui, selon toute apparence, me poursuivront jusque dans mon lit, bon soir.« —

21 juin »Vous me voyez,« dit le Roi, »avec Lucrèce, c'est mon bréviaire, lorsque j'ai du chagrin; quelle heure est-il?«

›Cinq heures, Sire.‹

»J'ai envoyé, il y a passé trois heures, un de mes aides de camp, et il n'est pas encore de retour. Monsieur aura craint apparemment de gagner, en courant trop vite, une péripneumonie, vous n'avez pas d'idée, comme quelques-uns de mes Messieurs sont douillets.«

Ce langage me fit craindre pour le pauvre aide de camp, mais je vis avec joie, lorsqu'il entra pour faire son rapport, qu'il en fut quitte pour un ›diable, où êtes-vous resté si longtemps?‹, et qu'on lui dit, lorsqu'il remit un billet:

»Ah, cela est bon, allez vous reposer. J'ai mal jugé, Monsieur, il a assez fait de diligence, il faut rendre justice à qui elle est due; comme il n'a pas trouvé d'abord le Maréchal à son quartier, cela a causé le retard qui m'impatientait; vous voyez, mon cher, que je sais avouer mes torts et les réparer en les avouant.«

---

1) Il m'avait déjà récité ces vers [p. 47].

›Les aveux et les réparations sont toujours d'un grand homme.‹

»Il n'y a rien que de très naturel dans tout cela.«

›Et cependant, Sire, il n'y a rien de si rare que ces aveux.‹

»Pas chez moi.« dit il, »et vous devez l'avoir remarqué.«

La conversation finit là, on avait annoncé le général Seydlitz.

»Pas un moment de repos,« me dit-il, »j'ai tant de choses à faire, tant de malheurs à craindre, que je suis dans les angoisses de la fièvre chaude, quand on m'annonce des gens porteurs de nouvelles, mais il faut voir ce que c'est; adieu, bonne nuit, à demain.«

Dans la matinée, vers les dix heures, lorsque Sa Majesté était allée 22 juin
au camp, le village de Schmirsitz fut en feu, un misérable valet de bât, fumant dans une remise où il y avait de la paille, occasionna ce malheur. Le Roi, voyant du camp ce grand incendie, vint en carrière s'assurer de ce que c'était, il donna des ordres, mais tout fut la proie des flammes, il ne resta de ce grand village que la maison où logeait le Roi, et la cabane du berger qui me fut assignée pour ma demeure. Une mère, voulant sauver son enfant, fut étouffée avec lui dans les flammes et brûlée, en partie, l'une et l'autre; ce triste spectacle et celui de tant de malheureux navraient mon âme, on n'entendait que des cris et des gémissements, l'hôte chez qui je logeais, malade, âgé de passé quatre-vingt ans, résistait à ceux qui voulaient le sauver: ›Eh, laissez-moi finir ici mes jours, vivrais-je pour ne voir que des misérables, et pour l'être encore plus moi-même?‹ On l'arracha de force; à l'instant qu'on le transportait dans la cour, la maison s'écroula, le peu de bétail qui restait à ce pauvre homme, et qu'on n'avait pu sauver, fut écrasé par la chute des granges. A ce fracas de la maison écroulée, et à la vue de son bétail perdu, le pauvre vieillard finit sa carrière; la femme, les enfans, quelques voisins venus au secours, tous entourant et serrant le mort, poussaient des cris lamentables, et tour à tour embrassaient mon domestique, qui parlait leur langue, et qu'ils avaient vu occupé et empressé de sauver mon pauvre hôte.

Frappé et touché vivement du spectacle de la matinée, je rendis au Roi, le soir à six heures, toute l'impression que ce spectacle avait faite sur moi, et ce qui concernait mon pauvre hôte et sa famille.

»Le vieillard est heureux et sa famille n'est pas seule misérable; voilà encore un village de brûlé pour les Autrichiens: cet incendie me fait aussi une peine infinie pour ces pauvres gens, ce sera beaucoup si mes ennemis ne le mettent pas sur mon compte, ces Messieurs-là me prêtent assez lestement les noirceurs dont ils sont capables. Avouez que la guerre est une chose bien cruelle: quelle vie pour ces pauvres soldats qui, au moment qu'on les exerce, reçoivent plus de coups que de

morceaux de pain, et qui, s'ils sont moins battus en campagne, s'en retirent, la plupart avec des balafres et avec quelques membres de moins. Le paysan souffre bien plus encore, on le met aux abois, et il est réduit souvent à périr de misère; convenez que l'opiniâtreté de la Reine et la mienne font bien des malheureux, qu'il y a bien peu de guerres aussi désastreuses que celle que nous faisons; amis et ennemis, tous en souffrent: et qui sait, mon cher, qui sait, si tout ceci n'est pas le commencement des douleurs et de la désolation pleine d'abomination, pour parler avec le prophète.«

›Ce tableau que Votre Majesté me fait des scènes qui peuvent se passer encore, est un tableau bien triste, que le ciel les éloigne!‹

»Et croyez-vous, Monsieur, de bonne foi, qu'il se mêle des querelles, des débats, des carnages qu'ont et que font des polissons comme nous? Croyez-vous que, me promenant dans mon jardin de Sans-Souci et foulant aux pieds une fourmillière, je pense seulement qu'il y ait précisément dans mon chemin de petits êtres qui s'agitent et se tracassent? ne serait-il pas ridicules ces animaux de penser — si, au reste, ils sont doués de la pensée — que je sais qu'ils existent et que je dois tenir quelque compte de leur existence? Non, mon ami, défaites-vous de cet amour-propre qui vous abuse, en vous présentant le ciel sans cesse occupé à votre conservation, et mettez-vous bien dans la tête que la nature ne s'embarrasse pas des individus, mais de l'espèce: celle-ci ne doit pas périr. Que répondre à tout cela? Qu'un roi peut très bien ignorer qu'en marchant il foule à ses pieds une fourmillière qui se rencontre sur son chemin; qu'occupé de grandes affaires qui demandent toute son attention, et que souvent il ne peut toutes surveiller, il ne pense point à des fourmis et s'il en existe dans ses jardins et dans ses parcs.«

›Tout cela peut être, mais, Sire, ce que je ne conçois pas trop bien, c'est que la nature, comme Elle appelle ce principe qui produit et conserve, puisse conserver l'espèce, sans s'embarrasser en aucune manière des individus, dont la réunion fait cette espèce dont Elle me fait l'honneur de me parler.‹

»Attendez, Monsieur, vous voilà pris: donc, tout ce que vous ne concevez pas, n'est point et ne peut être? Belle logique!«

›Elle le serait, en effet, cette logique, si elle était la mienne, comme celle que tout ce que l'on imagine, par là même qu'on l'imagine, est d'une vérité incontestable.‹

Il ne me répliqua point, mais il me souhaita une bonne nuit, et cela valait mieux pour le Roi, qui me paraissait très fatigué et échauffé par la dispute.

Il vint tant de rapports, cette après-midi, tant d'officiers d'ordon- 23 juin
nance et de chasseurs à cheval, du Maréchal, du général Seydlitz et de tous les postes, que je ne fus point appelé; le Roi fut occupé jusqu'à neuf heures du soir: comme cette allée et venue d'officiers, qui ne discontinuait point, était pour moi une chose toute nouvelle, je demandai à un aide de camp ce que c'était que tout cela; il me dit qu'on avait des inquiétudes sur un grand convoi qui était en route, que le siège avançait très peu, et que l'armée ennemie paraissait vouloir faire quelques mouvemens; qu'il y avait encore d'autres points dont il n'avait pu se mettre au fait; que ces officiers et chasseurs apportaient, sur ces différens objets, les rapports de ceux qui les commandaient.

»Voilà donc bien de nouvelles inquiétudes qui se préparent pour Sa Majesté, je crains tout comme vous,« me dit l'aide de camp.

Je fus appelé à cinq heures: je trouvai Sa Majesté devant sa grande ce 24 juin
carte.

»Approchez et voyez quelle est maintenant la position du grand Maréchal: il a fait mouvement avec la droite, qu'il a avancée jusqu'à Dobromielitz[1], où il a daigné prendre son quartier général. Il médite quelque chose, et il en veut sans doute à mon grand convoi que j'attends, il nous importe pour le siège; aussi prendrai-je mes mesures, pour qu'il arrive sain et sauf, ce convoi n'est pas de paille. Il m'apporte vivres, munitions, et, Monsieur, ce que nous appelons le nerf de la guerre, pour ne pas me servir du mot très ignoble, d'argent. J'aurai enfin, avec mon beau convoi, et recrues et convalescens et au moins 1200 chevaux: vous conviendrez que tout cela n'est pas peu de chose et a de quoi tenter l'avidité de mes ennemis; déjà le Maréchal a fait marcher Loudon, qui, avec 4 bataillons d'infanterie réglée, 2 régimens de dragons et quelques milliers de Croates, se dispose à quitter Konitz où il campe, pour tirer vers Sternberg; je le ferai éclairer. Ma journée fut hier si fort remplie et tracassée par une foule de rapports, que je n'eus pas un instant pour vous parler. Ces rapports deviendront plus fréquens encore, nous approchons du dénouement de la pièce, l'intérêt et l'activité des acteurs vont augmenter. Messieurs les savans se moquent de notre métier, Voltaire le tourne en ridicule; il est mauvais, ce métier, par les maux qu'il cause, mais il faut beaucoup de talens pour le bien faire; ce faquin de Voltaire n'y entend rien, il me disait que la lecture des batailles l'ennuyait au possible et qu'il n'y apprenait rien, et moi, »quand

1. »Ecrivez ce beau nom sur vos tablettes«; chaque fois qu'il me faisait voir les lieux sur la carte, il me disait d'en écrire les noms · »Car comment les retenir sans cela, ces noms sont si souvent barbares.«

je lis‹, lui disais-je, ›les campagnes du prince Eugène, de Montecuculi, de Luxembourg, ces lectures me donnent mille idées, étendent mes vues, et j'en tire toujours beaucoup de parti.‹ Mon faquin riait alors à gorge déployée: ›Tant d'études pour apprendre à tuer les hommes, cela fait vraiment pitié! est-ce que les cas sont si compliqués dans la guerre qu'il faille plus d'étendue d'esprit, pour la saisir, que pour faire le plan d'un poème?‹ Vous voyez qu'il n'entendait goutte à ce qu'il me bavardait. Comment, je vous prie, ce polisson se tirerait-il d'affaire, quand on viendrait lui faire, comme on m'en fait si souvent et qu'on m'en fit hier, une foule de rapports ordinairement opposés les uns aux autres, quand il s'agirait de deviner ou les plans ou les fantaisies d'un ennemi, et se décider promptement dans une affaire qui serait de la plus grande importance? M. de Voltaire, M. de Voltaire, vous ne savez ce que vous dites, et vous bavardez sur cela, comme votre Lusignan bavarde sur la scène.«

›Sire, je vois arriver un officier de hussards.‹

»Encore quelque fichue lettre, mon cher, cela ne finit pas, bon soir, il faut que je lui parle et que je réponde, ce sera ma poudre tempérante pour avoir une bonne nuit, quelle fichue vie!« —

ce 25 juin Ce jour, je ne fus que pour un instant chez Sa Majesté, qui attendait l'envoi de plusieurs lettres qu'elle devait signer.

»Il est bien sûr,« me dit-elle, que mon Maréchal a fait ce mouvement que je vous montrai hier sur la carte, les admirateurs qu'il a à ses gages, diront que ce mouvement est un chef-d'œuvre de tactique, comme ils ont dit — ce que j'ai su par un officier que nous avons fait prisonnier — que toute la généralité avait été ébaubie de la marche savante et hardie que le grand Maréchal avait faite, le 17, de Gewitsch à Ewanowitz, en appuyant sa droite à ce bourg et asseyant sa gauche sur la montagne qui est à droite de Prödlitz; mais voyez, ici, sur cette carte, que ce prétendu chef-d'œuvre se fait derrière une foule de défilés qui nous séparent d'eux et dont M. de Loudon occupe une grande partie. Nous n'avons pas tant de jactance, Monsieur, quoique nous fassions, ne vous en déplaise, souvent des marches pareilles, nous sommes modestes et nous ne nous enflons pas comme des grenouilles; mais voici mes lettres, j'ai encore quelques articles à ajouter, bon soir, et, si un jour vous commandez des troupes, n'oubliez jamais, quelque beaux mouvemens que vous puissiez faire, qu'il est beau d'être modeste.« —

ce 26 juin Il vint ce jour, bien plus encore que le 23, une foule de rapports, et je ne fus point appelé; quelques aides de camp et le digne chevalier Mitchell que je vis, me témoignèrent tous des inquiétudes sur le convoi et sur le siège.

»Il faut,« me dit ce chevalier, »que le Roi soit bien occupé, puisqu'il a dîné seul; peut-être aussi son humeur n'est-elle pas couleur de rose: quand cela arrive, ordinairement il reste vis-à-vis de lui-même: au reste ne vous inquiétez pas trop de ce que ces gens-ci disent, il m'a paru qu'ils s'alarment aisément, et souvent à propos de botte. Il est étonnant que le Roi, dans sa position, puisse encore être aussi gai qu'il l'est, quel homme! la nature en offre rarement de tels à l'univers.«

Le soir à sept heures Sa Majesté me fit ordonner de me rendre 27 juin chez elle: je la trouvai triste.

»Vous me voyez toujours occupé et toujours sombre, je ne puis pas oublier la perte que j'ai faite de mon bon frère, tout le tracas dans lequel je me trouve maintenant, ne peut éloigner un instant l'idée de ce frère que je regretterai toujours; ah, mon ami, que les pertes de l'amitié sont cruelles! et que la vie que je mène depuis longtemps est une chienne de vie!

»C'est et ce sera toujours mon refrain, jusqu'à ce que tout ceci finisse, je ne vois encore aucun jour à cette fin que je désire: la voyez-vous?«

»Comment, Sire, pourrais-je l'entrevoir, si elle échappe même à Votre Majesté?«

»Voyons donc avec résignation ce qui arrivera; au reste, mon cher, croyez-moi, il est bon d'ignorer l'avenir; si j'avais su, il y a quatorze ans, tout ce qui devait m'arriver jusqu'à cet instant-ci, que d'amertumes n'aurais-je pas éprouvées avant celles que je ressens présentement!

»Savez-vous, que le grand Maréchal s'est approché de nous avec toute son armée?« [1]

»Non, Sire.«

»Eh bien, voyez sur ma carte, il a fait cette marche et il campe entre Klenowitz et Dobromielitz, tous ces jours il est venu nous reconnaître, comme s'il se proposait de nous attaquer; que je bénirais le ciel, s'il inspirait à son favori l'idée de nous tâter, mais il n'en sera rien, c'est moi que le ciel réprouve, car je n'entends ni sermon, ni messe.«

»Marlborough en entendait-il beaucoup, Sire?«

»Oh non, sans doute, il était plus sage, comme il était plus habile que le seigneur Daun que j'ai devant moi: je crois que tous les mouvemens qui se font chez eux, couvrent quelques marches de détachemens contre mon convoi,[2] mais comment diable percer dans leurs allures au

1 C'était apparemment dans la crainte où il était que le Roi ne renforçât l'escorte du convoi. 2 En effet, à la faveur de ces mouvemens, le général Siskovich fut détaché avec 6,000 hommes pour se porter dans les bois de Stadt-Liebe et pour y attendre notre convoi; on n'apprit cette manœuvre qu'après coup.

travers de cent défilés et d'un tas de troupes légères? Mais laissons Daun et ses défilés et ses messes qu'il entend dévotement; pour nous, allons nous coucher, je dois être debout de grand matin, que le Dieu de paix soit avec vous.« —

ce 28 juin Je fus appelé à huit heures du soir, l'humeur comme le ciel était bien sombre cette soirée, on déclama contre ceux qui conduisaient le convoi, et contre le pauvre Balbi qui dirigeait les opérations du siège; sans articuler les griefs qu'on avait, on se plaignait du malheur d'avoir affaire avec des mazettes et de voir dérangées par elles, des dispositions faites avec toute la précision possible.

»Dans l'idée où je suis, qu'on aura détaché hier contre mon convoi, j'ai ordonné à Zieten de marcher de très grand matin à sa rencontre avec quelques bataillons, quelques régimens de cuirassiers et quelques escadrons de hussards, j'espère qu'il arrivera à temps, pour que malheur n'arrive. Je suis bien sûr que ce brave homme fera tout ce qu'il pourra et qu'il déploiera son intelligence;[1]) malgré ma confiance en lui, je ne laisse pas d'avoir des craintes inquiétantes, je vous l'avoue; je pense, mon cher, que, dans la position où je me trouve maintenant, ces inquiétudes et ces craintes ne vous scandaliseront pas.«

›Non, certainement, Sire, je les trouve naturelles à leur place —‹

»Comment à leur place? auriez-vous appris quelque chose, dites-le-moi franchement?«

›Rien, Sire, je ne suis sorti de chez moi que pour voir le chevalier Mitchell.‹

»Eh bien, que vous a-t-il dit? que pense-t-il de tout ceci?«

›Que, si le convoi arrive, Olmütz sera pris aux premiers jours.‹

»*Fiat voluntas tua*! adieu et bonne nuit; pour moi, je dormirai mal, je vous le dis encore, ma vie est une chienne de vie; sur ce, je prie Dieu etc.« —

29 juin »Bonne nouvelle,« dit le Roi, lorsque je vins à six heures, »bonne nouvelle: Krockow arrivera ce soir au siège avec l'avant-garde et la tête du convoi, 37 chariots chargés d'argent, 72 avec des munitions, 7 escadrons, 7 bataillons, et près de 600 hussards; ce n'est pas une mauvaise tête que tout cela.«

›Non, sans doute, Sire, j'espère que le reste du convoi arrivera aussi sûrement, et que Votre Majesté en aura bientôt la nouvelle de l'heureuse arrivée.‹

»Ne nous flattons pas trop encore, Monsieur, soyons modestes, atten-

---

1) On put voir distinctement dans la journée par la fumée du canon que le convoi était déjà attaqué.

»ns l'évènement, soumettons-nous-y, quelqu'il soit; vous êtes jeune, et »us espérez, je suis vieux déjà et je crains plus que je n'espère, cela t dans l'ordre; quand j'avais votre âge, je croyais que tout devait me ussir, et que malheur ne pouvait jamais m'arriver; l'expérience, et une de expérience, a corrigé ce petit excès de ferveur de l'amour-propre: »cole du malheur est une bonne école, mon ami, j'ai appris, dans mes »res de philosophie, à soutenir tous les maux; mais ni l'expérience, ni philosophie n'ont pu m'apprendre jusqu'ici à soutenir les pertes de »mitié. J'ai beaucoup de choses à expédier encore, ainsi je vous sou»ite une bonne nuit, je ne vous ai fait venir que pour vous apprendre »rrivée de ma tête[1]; priez pour ma queue, le siège en a bien »soin.«

Ce jour fut un jour d'inquiétude, à chaque instant arrivait des of- ce 30 Juin
»iers pour annoncer des nouvelles fâcheuses. En allant chez le Roi, »i m'avait ordonné de me rendre chez lui, à six heures, je rencontrai général de Seydlitz qui en sortait.

»Cela va mal, mon ami,« me dit le général, »et, ce qu'il y a de plus »al encore, c'est que Sa Sacrée Majesté ne veut pas croire les rapports »'on lui fait. Elle s'irrite, lorsqu'on lui en donne qui ne lui plaisent »s, elle s'imagine ordinairement qu'on a mal vu. J'ai dit ce que j'avais »i, et ce que je croyais des mouvemens de l'ennemi: qu'on profite ou »n de mes avis, j'ai parlé en bon patriote.«

J'entre chez Sa Majesté, qui considérait sa carte. Elle y resta fixée »n bon quart d'heure sans s'apercevoir que j'étais là; enfin on me vit, je remarquai que l'on était bien sombre.

»On vient m'annoncer tant de nouvelles et de tant d'espèces, qu'il »a de quoi se donner au diable; l'ennemi, qui a fait des mouvemens, »i se prépare à en faire encore, la pauvre queue de mon convoi qui »riclite, la difficulté d'en savoir des nouvelles exactes, puisque tous les »ssages de Gibau à Olmütz sont occupés par l'ennemi — tout cela, »nsieur, ne fait pas rire aux anges, mes f... ingénieurs qui ont ouvert tranchée à la Pantagruel, m'ont mis par-là dans le margouillis où je me »uve, ils n'ont fait que des coyonades, ce sont des bougres à l'huile »i ne valent pas une pipe de tabac. Pourvu que mon Zieten ait bien »s ses mesures et ne m'ait point fait quelqu' asquibole, peut-être tout »sera-t-il pas si mal qu'on me le dit: c'est cruel de dépendre de tant »gens qui perdent la tête au moindre embarras qui se présente. Je ne »is pas couleur de rose aujourd'hui, mon cher, et pour ne pas vous ennuyer vous communiquer de mes idées sombres, je vais vous souhaiter le

1 Du convoi.

bon soir, n'ayez jamais de siège à faire, mais, si vous devez être exposé à ce malheur, n'ayez jamais des ingénieurs qui vous ouvrent la tranchée à 1800 pas du glacis; ma nuit ne sera pas brillante, je vais encore envoyer des ordres à Retzow pour qu'il aille en force tâcher de prendre et de sauver ce qu'il pourra.« —

1er juillet 1758 Les tristes nouvelles que j'avais apprises dans la matinée par les aides de camp, par M. Mitchell et surtout par le général de Seydlitz, qui s'était rendu deux fois, ce jour, chez Sa Majesté, que le convoi avait été entièrement détruit, que nous avions fait une perte considérable en tués et en prisonniers, que l'ennemi avait fait un mouvement, passé la Morawa et pris un camp sur les hauteurs de Gross-Teinitz et de Czechowitz, ces tristes nouvelles me donnèrent mille inquiétudes et me firent craindre, je l'avoue, une séance, si, au reste, elle devait avoir lieu dans ce moment d'occupation et de crise. Je ne l'évitai pas, je fus appelé à cinq heures, et quelle fut ma surprise et ma joie, lorsqu'en entrant, je vis le Roi venant à moi d'un air serein et tranquille [1]), et me dire:

Ainsi, mon cher, le vent, la fortune ennemie.«

Quand j'entendis des vers, je fus bien vite rassuré.

»Mon convoi perdu, le manque des munitions, la maladresse de mes soit-disans ingénieurs, les mouvemens de l'ennemi, tout me force à quitter la Moravie; la nuit, le siège est levé, et demain de grand matin je pars, et, à l'étonnement du grand Maréchal, qui ouvrira de grands yeux, je prends une route qu'il ne soupçonne guère; je ne le distrairai point dans ces actes de dévotion qu'il fera faire à son armée, et qu'il fera très dévotement lui-même, pour rendre grâces au ciel de mon départ de ces contrées, qu'il chante des hymnes et des alléluïa, tout à son aise, pourvu que nous gagnions sur lui une marche, et que mon train du siège ne soit pas entamé. Toutes mes mesures sont bien prises. Il faudra vous coucher de bonne heure, et j'en ferai autant, car nous devons être prêts à trois heures du matin; vous verrez cette Bohême que vous n'avez jamais vue, mais nous n'y pourrons avoir ni d'aussi longues séances ni aussi tranquilles ni si fréquentes que celles que nous avons eues à notre pauvre Schmirsitz, car je prévois bien de la besogne et de bien des côtés: j'espère que je pourrai faire face à tout, malgré que tout est dans un état d'extrémité que vous ne pouvez entrevoir, mais, mon cher:

---

1) J'ai constamment remarqué, depuis, que le Roi, dès qu'il avait pris son parti sur une chose fâcheuse et qu'il s'était fait un plan, était aussi calme, aussi serein, aussi gai, aussi doux, qu'il était le contraire lorsqu'on lui annonçait quelque nouvelle inquiétante, et un malheur qu'il ne pouvait éviter.

Que fais-je en cette extrémité?
J'oppose encore plus de constance
A cette longue adversité,
Qu'elle n'a de persévérance.

»J'applique au sort qui me poursuit ce que notre ami Chaulieu appliquait à la goutte qui le tourmentait, je n'ai pas moins que lui cette fermeté qui nous fait si bien soutenir les rigueurs du sort.

»Allez mettre ordre à votre petit équipage, dormez tranquillement, comme je compte le faire. A demain, dans un fichu trou, bon soir.«

Seconde partie.

Quand je fus assuré de rester auprès du Roi et de le suivre dans ses marches, je pensai que, pour me faire une idée un peu exacte de cet homme extraordinaire, de son genre et de son ton de conversation, de ce qui pouvait lui plaire, l'intéresser ou le peiner, je devrais écrire avec toute l'exactitude possible, pendant quelque temps de suite, tout ce qu'il pourrait me dire dans les entretiens qu'il daignerait avoir avec moi, et ne ne pas négliger même ce qui, dans le premier moment, pourrait me paraître des minuties. J'ai rempli, pendant trois mois, cette tâche avec soin et fidélité. Chaque soir, en rentrant chez moi, j'écrivais ce que j'avais entendu, je me servais dans ce compte que je me rendais de la conversation, des expressions même dont Sa Majesté s'était servie, autant que je pouvais me les rappeler, et sans m'embarrasser si je répétais ou non, ou les sujets de conversation ou la manière dont on les rendait.

Par ce travail, je l'avoue, pénible, j'ai gagné ce que j'avais soupçonné, en le faisant. En le repassant à diverses reprises, je me suis mis en état d'apprécier un peu le goût et le ton de ce grand homme et à moins craindre d'être embarrassé dans mes conversations avec lui.

A présent que j'ai, jusqu'à un certain point, cette connaissance que je désirais avoir du philosophe couronné, à présent que nos courses fréquentes et rapides rendront quelquefois mes séances et les conversations plus courtes et plus rares, qu'elles ne l'étaient dans les premiers mois, je suivrai une méthode un peu différente de celle que j'ai observée jusqu'ici, sans m'astreindre à la gêne pénible de transcrire en entier, avec autant d'exactitude que je l'ai fait, des conversations souvent assez longues.

Je ne donnerai le plus souvent qu'un précis ou la substance de celles que j'aurai dans la suite, à moins que des circonstances particu-

lières ne m'obligent de rentrer dans ma première méthode. Enfin, en me permettant plus de réflexions que je n'ai osé présenter jusqu'à cet instant, j'aurai soin de rapporter aussi les jugemens que j'ai entendu porter du Roi et de ses opérations, par les plus éclairés de sa suite et de son armée; j'indiquerai toujours la source où j'ai puisé ce que j'avance, comme je marquerai ce que je dirai de mon chef, et, à ce dernier égard, je demande l'indulgence de ceux qui me liront peut-être.

2 juillet 1758 à Brelschina quartier général.

On quitte ce pauvre Schmirsitz où l'on avait conçu de si belles espérances. Le prince Maurice, sur l'ordre qu'il avait reçu, en partit à minuit avec 10 bataillons et 30 escadrons, pour aller occuper le camp de Netztawa, avec le corps du général Wedell qu'on devait rencontrer en route.

Le Roi suivit à quatre heures du matin avec 17 bataillons et 33 escadrons par Kosteletz, Hluzov, Teutsch-Premeslowitz, jusque sur les hauteurs qui sont derrière Brzesko, où l'armée campa; le quartier général fut à Brelschina.

Après tous les arrangemens et les fatigues du jour précédent, après toutes celles que le Roi avait eues cette journée, je ne m'attendais guère d'être appelé, je le fus cependant vers les six heures du soir; je vis d'abord à l'air du Roi qu'il avait de l'humeur, et je m'attendis à quelque sortie de sa part, sur ces pauvres ingénieurs qu'il ne ménageait guère, je ne me trompai pas.

»Vous voyez, mon ami, combien l'on doit peu compter sur les affaires de la vie, et combien peu on réussit avec les arrangemens qui semblaient les mieux faits. En arrivant à Schmirsitz, j'espérais prendre Olmütz et suivre le plan dont je vous ai parlé; le sort en a décidé autrement, pour nous jeter peut-être dans de plus grands embarras encore. Je vais redoubler d'efforts pour réparer le malheur que mes pagnotes m'occasionnent: si rien ne vient à la traverse, vous verrez que j'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma position actuelle. Mes ennemis se sont imaginés, quand ils ont vu que je délogeais, que je repasserais en Silésie, et ils se réjouissaient de me faire de mauvaises affaires d'arrière-garde, ils n'ont pas soupçonné, ces beaux Messieurs, que je marcherais à Königgrätz, et que la Bohême pourrait devenir le théâtre de la guerre, si l'immense chapitre des accidens ne m'est pas contraire.«

Jusqu'ici cela allait bien, mais les tirades ne tardèrent pas de suivre.

»Convenez que ces gens-là me rendent la vie bien amère, et que mes ingénieurs, vrais coqs d'Inde, n'en augmentent pas mal l'amertume par toutes les balourdises qu'ils ont faites. De leur Tafelberg, que j'appelle leur mont Pagnote, ils ont ouvert la tranchée, et ils ont ri aux

anges de ce que l'ennemi ne s'était pas aperçu de leur travail qui se faisait à 1,800 pas de la place. Et quand du *Wasserfort* on leur tirait des coups de canon qui enfilaient leurs ouvrages, mes docteurs pagnotes, au lieu de remédier au mal que ce canon du fort nous faisait, disserraient lourdement sur la différence des coups en écharpe et des coups enfilans, soutenaient plus lourdement encore que ces coups du fort étaient de la première espèce; ainsi, par leur ineptie, ils m'ont fait perdre bien des braves gens, et ils m'en rendront compte. J'ai écrit au maréchal Keith de dire à ces animaux à deux pieds sans plumes qu'au lieu de couronnes civiques[1]) ou murales, je leur enverrais un bonnet d'âne, dût-il m'en coûter les oreilles du meilleur de mes mulets: demain je verrai M. Pagnote-Balbi, et je l'accommoderai de toutes pièces.«

Tout cela n'était pas doux, j'entrai d'avance dans les peines de ce chef du génie, qu'on appelait, depuis la prise de Schweidnitz, mon cher, mon habile Balbichon. Comme les temps changent!

3 juill. à Mährisch-Trübau quartier général

Le Roi marcha à Mährisch-Trübau, où il assit son camp, la droite sur la hauteur de Porstendorf et la gauche vers Undangs. Le maréchal Keith, qui avait pris sa marche par Littau et par Müglitz, y arriva avec le chef du génie; à peine M. de Balbi fut-il arrivé, qu'il eut ordre de se rendre chez le Roi. il s'annonce et, après avoir attendu une bonne heure dans l'antichambre, il vit venir le Roi à lui, le visage enflammé, et qui, du ton le plus menaçant, lui dit toutes les duretés imaginables: cette cruelle séance dura presqu'une heure; le bon colonel passa à mon quartier attenant celui du Roi, je vis d'abord à son air qu'on lui avait fait une épouvantable sortie, et je le plaignis de toute mon âme.

›Il n'est pas possible, Monsieur, de s'imaginer toutes les horreurs que l'on m'a dites, et je ne sais où diable il peut prendre ses expressions plus infernales les unes que les autres. Comment, je vous prie, cet homme-là peut-il prétendre l'impossible! La place, au commencement, n'a été investie que d'un côté: les travaux immenses qu'il a fallu faire, n'ont pas été protégés, on manquait souvent de munitions, les assiégés étaient d'un tiers plus forts que nous, et tout cela est si vrai, Monsieur, que notre habile général Fouqué a dit que ce siège-là paraissait comme la représentation d'un opéra où il fallait que l'imagination travaillât de toutes ses forces pour se familiariser avec tant de paradoxes.‹

›Tranquillisez-vous, mon cher colonel, le Roi, qui n'a pas été le maître de ce premier moment violent, qui ne l'est presque jamais, se

---

1) Petite licence historique, couronne civique n'était pas analogue au sujet, les Romains ne la donnaient qu'à ceux qui, dans un combat, avaient sauvé la vie à un citoyen, et il était question d'un siège.

calmera dans la suite et sentira que vous n'avez pas tous les torts qu'il s'imagine, vous verrez qu'il vous conservera ses bonnes grâces.‹ [1])

›Ah, Monsieur, que vous connaissez peu encore le Père Prieur, il ne revient jamais de ses idées, surtout, quand, en revenant, il s'agirait de montrer le défaut de la cuirasse; lui revenir, lui revenir, qu'une chose a été manquée par sa faute! Le canon avancerait plus tôt que de reculer, lorsqu'on le tire; non Monsieur, vous ne le connaissez pas, et fasse le ciel que vous ne le connaissiez jamais par votre expérience: on rendra mille services à cet homme, a-t-on le malheur de manquer [2]) un instant, dans des choses surtout où il s'imagine qu'on donne atteinte à son amour-propre, voilà pour jamais les mille services au diable. Eh, que d'exemples bien tristes je pourrais vous citer de ce que je vous dis, Monsieur, mais il faut partir, j'en ai reçu l'ordre, et vraisemblablement pour ne reparaître jamais; conservez-moi votre souvenir.‹

L'abattement de ce brave colonel me fit une peine infinie et à tous ceux qui connaissaient son mérite.

Je fus appelé le soir assez tard et pour un instant.

»J'ai vu,« me dit-on, »d'abord mon Anti-Poliorcète, et je l'ai ajusté de façon qu'il ne s'en vantera pas: l'avez-vous vu?«

›Oui, Sire.‹

»Eh bien, que vous-a-t-il dit?«

›Qu'il était au désespoir d'avoir déplu à Votre Majesté, et qu'il ne survivrait qu'avec douleur à cette disgrâce dont Elle l'accable.‹

»Bon, bon, il faut de temps en temps apprendre à ces Messieurs de ne pas traiter les choses en bagatelle, et surtout des choses d'une si grande importance, comme celle de faire manquer un siège; vous ne connaissez pas encore bien ceux que j'ai à conduire, mon cher, je suis dans le cas de lever parfois contre eux et souvent bien malgré moi, mais si je mollissais, si je ne montais pas de temps en temps et dans le besoin sur mes hauts chevaux, vous me verriez bientôt faire la culbute. Balbi n'est pas le seul qui ait fait des bourriquades, mon bon Zieten en a fait une: pour attendre quelques maudits chariots qui avaient rebroussé

1) Le Roi, apprenant que le colonel de Balbi était assez près de sa fin, désira le voir, fit demander si le malade pouvait encore sortir; on dit qu'oui, Sa Majesté le fit venir et lui parla avec bonté et comme si rien ne s'était passé. 2) Le capitaine de Marwitz, aide de camp du Roi, me tint à peu près le même langage, les premiers jours de mon arrivée à Grüssau; je repoussai avec horreur ce langage qu'il me tenait pour me prévenir contre le Roi, il alla même jusqu'à me dire: ›Monsieur, pour le moindre tort que vous pourriez avoir avec lui, il vous éloignera après trente ans de services, et même sans aucun tort de votre part; il sera assez dur pour vous éloigner, lorsqu'il sentira qu'il devrait récompenser toute la g[illegible] dans laquelle vous aurez passé vos plus belles années, voilà l'homme, Monsieur, tel qu'il est.‹

chemin à Troppau, d'où il les fait revenir, il s'arrête mal adroitement, le 29, à Neudorfl avec le convoi; si sans s'embarrasser de ces chariots, il eût continué sa marche, le convoi serait arrivé heureusement au siège, car le corps de Ziskowitz serait venu trop tard pour l'entamer,[1]) et, mon convoi arrivé dans quinze jours au plus, suivant le calcul de Keith, j'aurais eu la place. Monsieur Daun aurait eu beau manœuvrer pour empêcher cette prise, j'aurais manœuvré tout comme lui, et nous aurions vu beau jeu alors. Voyez, mon ami, à quoi tiennent les grandes affaires, des oreilles plus ou moins longues, des monts Pagnotes, des dissertations sur la différence des coups tirés en écharpe et des coups enfilans, quelques fatales charettes qui font retarder une marche essentielle, tout cela me conduit ici: demain je serai plus en état de causer avec vous, ma pauvre tête est toute en marmelade, elle ne vaut pas aujourd'hui une pipe de tabac.‹

Le 4 juill. à Mährisch Trübau quartier général

Tout ce qui était au quartier général plaignait le sort du colonel de Balbi. tous se récriaient contre la dureté avec laquelle le Roi l'avait traité, et cela en présence du laquais qui était de garde, tous convenaient, et le maréchal Keith, juge intègre et bien compétent, convenait aussi, que le siège avait été entrepris avec trop de légèreté, sans forces suffisantes: que, si le digne Balbi était coupable, il ne l'était pas seul, et qu'il l'était le moins de tous.

J'appris à cette occasion, par une personne très respectable, un fait assez singulier, et qui, combiné avec ce que j'avais entendu du Roi même, et de sa façon de penser sur les rêves, me paraît très vraisemblable: voici ce que me dit cette personne.

›Sachez, Monsieur, que M. le colonel de Balbi doit sa première fortune à un rêve: rien n'est si vrai que ce que j'ai l'honneur de vous dire, votre héros et le mien qui brave le ciel et l'enfer, les temps et l'éternité, est sujet aux impressions que fait pendant le sommeil un sang plus ou moins agité. Il songea donc, une nuit, qu'il était tombé dans une rivière et prêt à périr, quand tout-à-coup se présente le colonel Balbi qui lui tend la main, le tire de l'eau et le sauve; le colonel oublié jusqu' alors et fixé à Berlin, est sur-le-champ mandé à Potsdam, où le Roi, sans lui parler du service qu'il avait rendu, lui fit mille caresses, et le nourrit depuis, pendant fort longtemps, de nectar et d'ambroisie,[2]) voilà le fait, mot pour mot, tel qu'il me fut rendu.‹

Je répondis: ›Quelques élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes: Newton commentant l'*Apocalypse*.‹

---

1) Le général Loudon, mal mené le 28, n'aurait pas hasardé de reparaître une seconde fois. 2) La même personne m'a dit, depuis, que le comte Frédéric d'Anhalt, aide de camp du Roi, dut son malheur à un rêve.

Je fus chez Sa Majesté à quatre heures, son début fut sur le colonel de Balbi, je crus remarquer qu'elle avait quelque regret de l'avoir traité comme elle l'avait fait la veille.

»Je ne sais comme ce Balbi s'est si mal tiré de ce siège, lui qui avait si bien opéré à Schweidnitz; on n'est que bien rarement le même d'un moment à l'autre, et c'est un grand mal pour les hommes et pour les affaires.«

Il n'y eut point de Monsieur Pagnote, et cela me fit beaucoup de plaisir.

»Le grand Maréchal par excellence, après des *Ave Maria*,[1]) ira sans doute visiter nos travaux du siège, et mes positions à Schmirsitz et Aschmeritz. Il me semble le voir s'enfler comme une grenouille et comme une femme qui accouche, peut-être que les marches que j'ai faites et que je ferai, le désenfleront un peu.« — — — —

5 juillet à Zwittau quartier général

La fatigue du jour, des maux de tête, et plus que tout cela un peu de colique, comme me le dit son chirurgien, forcèrent Sa Majesté de se mettre au lit, et d'autant plus qu'elle voulait de très grand matin continuer sa marche — ainsi je n'eus pas l'honneur de la voir ce jour.

6 juillet à Leutomischl

Le Roi, avec le régiment de Lattorff, le bataillon de Retzow et les gardes du corps, marcha à Leutomischl, où il trouva le prince Maurice. Le margrave Charles resta au camp de Zwittau avec les autres troupes pour y attendre le maréchal Keith.

les 6, 7 et 8 juillet

Pendant les trois jours que nous restâmes dans cette ville, le Roi s'occupa quelques instans, dans la matinée, à relire ses vers et à en corriger; l'après-dîner, il me lisait ses corrections.

»Voici une épître à ma sœur Amélie *sur le Hasard*,[2]) elle n'est qu'ébauchée, je veux la travailler à la Boileau, quand ma tête sera mieux disposée qu'elle ne l'est. C'est une grande matière que celle du hasard, qui gouverne la moitié de cette sotte planète que nous habitons. Si l'être à qui a appartenu ce château où je loge, m'entendait parler ainsi du hasard, il crierait: ›Oh le profane, comment peut-il espérer des succès!‹ Vous ne savez pas qui était le maître de ce château?«

›Non, Sire.‹

»C'est Trauttmannsdorff, bon philosophe, sans avoir peut-être lu un

---

1) Qui l'ont disposé sans doute à nous laisser faire tranquillement notre route et celle de à nos 4000 chariots, sans envoyer même après eux aucune patrouille. Il est vrai que le maréchal de Keith a bien masqué son plan de retraite, il fit redoubler dans la nuit le feu de nos batteries, tout le bagage partit à deux du matin en trois colonnes.

2) Début:

Je pensais bien souvent encore jeune et novice,
Etranger dans le monde, étranger dans le vice.

livre de philosophie: à l'article de la mort, *in periculo mortis*, si vous voulez du latin, il fit appeler son médecin: »Monsieur,« lui demanda-t-il, »combien de momens ai-je encore à vivre? parlez-moi franchement.« — »Fort peu, Monseigneur.« — »Eh bien, cela suffit, bon soir à M. le Docteur.« Trauttmansdorff fait venir ses gens, met ordre à toutes ses affaires, écrit une léttre circulaire à tout son monde paysan, pour savoir s'il avait à se plaindre de lui et s'il lui avait fait le moindre tort, qu'il était prêt à tout réparer, marie enfin sa fille au comte de Wallenstein et s'endort dans le sein de la philosophie. Si vous me voyez mourir, mon ami, vous verrez que je partirai tranquillement et que je finirai de même. Si vous ne m'aviez pas fait sentir l'autre jour, Monsieur, qu'on doit respecter les objets que vénère le plus grand nombre, je vous dirais à l'oreille la raison qui me fait envisager la mort comme un simple sommeil qui nous délivre de toutes nos peines, mais chut, bouche close.«

»Je crois, comme Elle, que la mort met fin aux peines et aux soucis de cette vie, je crois aussi, comme Elle, que la mort est un sommeil, mais le réveil, Sire« —

»Mais je ne suis pas d'humeur de me disputer, laissons en paix et sommeil et réveil, et lisons *Athalie*, toujours sous la condition d'une prise.«[a])

Il lut, ou plutôt il en déclama les deux premières scènes; [1]) quand il fut à cet endroit de la scène deuxième, premier acte, où Joab parle de la Reine, au lieu de lire

Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis,
Confonds dans ses conseils une reine cruelle,
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse, adieu.

il déclama:

Livre en mes faibles mains mes puissans ennemis,
Confonds dans ses conseils une reine cruelle,
Daigne, daigne, mon Dieu, sur *Kaunitz* et sur elle

a) P. 22.

1) A ces vers de la première scène

Celui qui met un frein à la fureur de flots —

rien de si simple, dit-il, et rien de si sublime, comme rien de plus beau et de plus éloquent que ce que Joad dit dans cette même scène:

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles,
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat?

Il déclama de tête tout le discours de Joad.

Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse, adieu.[1])

A cette *heure me presse*, *adieu*, il se lève, je me lève.

»Adieu, je me rappelle que j'ai à écrire un mot à Keith; une autre fois, je vous lirai la suite de cette pièce sublime.«

Ainsi finit une de mes séances dans ce séjour à Leutomischl.

Le dernier jour, je fus appelé de fort bonne heure, le Roi me parut triste; après un moment de silence, il le rompit, et me parla encore de son frère qu'il venait de perdre.

»Mon ami, la mort de ce frère ne me sort pas de l'esprit, j'ai beau m'occuper, son idée se présente sans cesse à mon âme pour la mettre à la géhenne, je regrette son bon cœur, son vrai attachement pour la patrie et pour moi, et sa fin, mon cher, à la fleur de son âge! Si, du moins, des âmes diaboliques ne l'avaient pas aigri contre moi, si, moins facile, il n'eût pas écouté tant de discours perfides, s'il s'était ouvert à moi, qui sait s'il ne vivrait pas encore, et, s'il avait fini, comme tout finit, j'aurais eu au moins la douce satisfaction de savoir qu'il n'avait rien contre moi, et lui n'aurait pas emporté dans la tombe des idées peut-être fâcheuses. Mon ami, mon ami, que ces gens qui mettent la désunion dans les familles, quelles qu'elles soient, sont condamnables! ce sont des monstres qu'il faudrait étouffer; ces haines qu'ils font naître entre parens que tout tend à rapprocher, sont malheureusement les haines les plus tenaces et les plus violentes.«

A la suite de ce discours, et après une assez longue pause, il me parut rêveur, il me parla d'un plan auquel certes je ne m'attendais pas.

»Une des raisons qui me feront regretter à jamais ce frère si tendrement et si sincèrement chéri, je vous le proteste, c'est que la mort a dérangé un plan qui m'était cher, celui de me retirer, de laisser à ce bon frère les rênes du gouvernement, et de mener une vie tranquille: oui, mon ami, de me retirer, non pour aller en catholique vivre dans Rome moderne, non pour aller me faire abbé de Saint-Germain des Près, mais pour mettre en sage un intervalle entre tous les tracas de la mort. J'ai peut-être encore dans mon corps dix à douze ans de vie, voilà tout; pourquoi, si tout ceci finit, ne voudriez-vous pas que je goûtasse le repos dans le sein de de la société d'un petit nombre d'amis éclairés que je me choisirais. Voilà mon plan que renverse cette mort déchirante; en conscience, je ne pourrais pas le suivre dans un temps de minorité.«

1) Il a parodié souvent ainsi ces vers dans bien des circonstances.

Et à cette occasion, il me parla de tous les maux que les minorités avaient fait à la France.

»J'aime trop mon peuple, Dieu m'en est témoin, pour l'exposer à souffrir plus encore qu'il ne souffre dans ces momens-ci. Vous voyez, mon ami, par tout ce que je viens de vous dire de la position de mon cœur et de mon goût pour la retraite, que je n'ai guère de beaux jours à espérer, et si je dois revoir Berlin, quelle douleur n'y ressentirai-je pas! Je n'y retrouverai plus la plus tendre des mères, vous ne pouvez concevoir, comme je l'ai chérie, ah! que serait-elle devenue, cette mère si chérie, si elle avait vu tous mes revers, elle qui m'aimait au delà de ce qu'on peut imaginer. Je ne reverrai plus un frère, tant d'amis que j'ai perdus, je ne verrai que des peuples désolés qui se sont sacrifiés pour moi.

»Et je ne me sacrifierais pas pour eux, je serais le plus grand des ingrats.«

Cette conversation finit là. elle me parut bien singulière, on fera peut-être ici les réflexions qui se présentèrent alors à mon esprit, c'est que parfois on parlait avec une espèce d'enthousiasme et qu'on agissait ensuite avec un autre bien contraire au premier; j'avais déjà fait cette réflexion en comparant ce qu'il me faisait souvent l'honneur de me dire, et ses compositions qu'il me lisait: ces disparates étaient plutôt la suite de cet enthousiasme que d'un manque de franchise.

En me congédiant, il me dit que nous partirions le lendemain de très bonne heure, que pendant quelques jours il pourrait bien arriver qu'il ne me vît point, puisqu'il prévoyait qu'il aurait beaucoup de besogne dans ses marches, et que, lorsqu'il me verrait, je devais m'attendre à des récits de marches d'arrière-garde, de détachemens faits, et peut-être à des nouvelles plus fâcheuses que ces récits-là.

Tout se mit en marche sur deux colonnes, le prince Maurice, avec la première, prit par Sedlischt, Hermanitz, Wratkowich, et campa près de Tissowa. Le Roi marcha avec la seconde colonne par Nedoschin et Czerckwitz au camp de Hruschowa ou Hraschowa, la gauche fut appuyée à ce village, où fut le quartier général, la droite à Buczina, et le margrave Charles resta avec 10 bataillons et 30 escadrons sur les hauteurs de Leutomischl, pour y attendre le maréchal Keith, qui devait y arriver avec ses trois divisions; je ne fus point appelé ce jour-ci, ni le suivant. 9 Juill à Hrusch

Sa Majesté se rendit ce jour sur deux colonnes à Holitz et campa, la droite, sur la montagne qui est derrière Alt-Holitz, et la gauche sur le Capellenberg; le quartier général fut à Holitz; ces deux marches furent bien pénibles, par le chemin que l'on fit et par la chaleur extrême dont le soldat fut bien tourmenté. 10 Juil à Holi

11 juillet à Lhotka ou Illota

On marcha ce jour par Rzetize et par la digue de Bohumielitz vers Wisoka, la droite de l'armée fut à Lhotka ou Illota, et la gauche à Trzebetsch, le quartier général fut dans ce premier endroit; je ne vis point le Roi, qui pendant ces trois jours se coucha de très bonne heure, étant toujours levé à deux heures du matin.

12 juillet à Rokitna

Je fus appelé à cinq heures.

»Ah bon jour, mon cher, qu'avez-vous fait depuis notre Leutomischl? direz-vous que ces marches que nous faisons sont riantes? Depuis ce temps que je ne vous ai vu, je n'ai cessé d'être sur ma bête; hier matin j'envoyai le prince Maurice avec la première colonne à Swinary près Königgrätz, il a jeté un pont sur l'Adler et a chassé les Croates du bord opposé; j'ai fait réparer le pont sur l'Elbe près de Wisoka que l'ennemi a rompu, dans l'idée d'investir la ville de l'autre côté et d'emporter ce matin le Croatenberg; mais j'y ai été pour mes arrangemens, car, au point de ce jour, on n'a trouvé personne au logis. Le général Buccow et M. de Janus qui avec 4000 hommes défendaient et la ville et le Croatenberg, ont pris le parti de la retraite, ils ont rompu les ponts sur l'Elbe, et, à la garde de Dieu, ils ont pris le chemin de Chlumetz.

»Ce matin, à sept heures, apprenant en marche que Retzow était attaqué par les généraux Loudon, Saint-Ignon et Siskovich avec un corps considérable, j'ai fait diligence pour le soutenir, et comme l'ennemi s'est retiré de Holitz, je n'ai plus avancé, et j'ai pris ici mon camp, la gauche de ce village. Voilà, Monsieur, en deux mots, le précis de nos grands travaux; puisque vous assistez à nos belles aventures, il est juste que vous en soyez instruit, et, sur ce, je vous souhaite le bon soir, car je suis las au point que j'ai de la peine à avoir mes pauvres yeux. A demain à trois heures.« —

13 juillet encore à Rokitna

Je me rendis à cette heure-là chez Sa Majesté.

»Vous me voyez«, dit-elle, »comme un homme qui n'a pas fermé l'œil de toute la nuit, mon sang trop agité a chassé ce bon sommeil dont j'avais grand besoin; que voulez-vous, il faut que Monsieur aille bon gré mal gré qu'il en ait; j'ai presque de l'humeur, me croyez-vous homme à humeur?«

›Si vous en aviez quelquefois, Sire, cela ne serait pas étonnant, avec tant de tracas de toutes les espèces.‹

»Ah, Monsieur, voilà une réponse tant soit peu normande; je ne vous demande pas ce que vous me dites, mais je vous demande si vous croyez que j'aie aisément de l'humeur.«

Je ne voulais pas répondre, il me pressa tant et de tant de manières, que je dis:

›Oui, Sire.‹

»Et comment, Monsieur, avez-vous remarqué que je prends aisément de l'humeur?«

Voyant qu'il se faisait un petit plaisir de m'embarrasser et qu'il me forçait de m'expliquer, je dis tout naturellement:

»Sire, j'ai remarqué ce peu d'humeur, soit lorsqu'on vient lui faire un rapport auquel Elle ne s'attendait pas, ou qui contrarie les idées qu'Elle s'était faite, soit avec Ses gens qui, par crainte, n'exécutent pas Ses ordres précisément comme Elle les donne.«

»*Bene, bene, dignus est intrare in nostro corpore*, qui tant *bene* parla: à présent, Monsieur vous parlez rondement, et c'est ce qui me plait: oui, j'ai souvent de l'humeur, je dois en convenir, mais aussi, que de raisons pour en avoir! ces rapports dont vous me parlez et dont je me fâche, sont des rapports où souvent il n'y a ni rime ni raison; l'on dit plutôt ce que l'on imagine, que ce que l'on a vu, et mes gens sont si lourds, si ineptes parfois, que souvent je suis obligé de leur épeler ce qu'il faut qu'ils sachent et retiennent; ne croyez pas, mon ami, que je me laisse aller à cette humeur, sans faire des réflexions pour la modérer, et pour en rendre le retour moins fréquent; je fais à cet égard ce que je fais même en temps de paix, lorsque je vois ou que j'apprends des choses déplaisantes, je mets en œuvre tout ce que j'ai de réflexion pour éviter ce premier moment, qui est très vif chez moi, et, tant que cette vivacité de ce premier moment dure, je me garde soigneusement de décider sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai entendu et qui m'a échauffé la bile; malgré mes soins, je ne l'évite pas toujours, ce premier moment, et, pour lors, Monsieur fait parfois des sottises, et Monsieur s'en mord les doigts: on a dit — je ne sais qui — que c'est une sottise de parler de ses défauts, et moi, je dis que c'en est une de ne pas en convenir de nos défauts, lorsque des amis que nous avons priés de nous éclairer, nous en instruisent — vous voyez que je suis franc, je le serai de même à l'égard des peu de bonnes qualités que je puis avoir, je saurai en convenir, sans vouloir humilier personne, et je conviendrai surtout des bonnes qualités des autres, auxquelles je me ferai toujours un plaisir de rendre justice, comme j'en aurai beaucoup à faire justice des sots, des cagots, des imbéciles de toutes les espèces dont ce bon univers abonde.

»Après toutes ces belles choses que je viens de vous dire et que j'abandonne à vos réflexions, je vous souhaite une bonne nuit, j'irai bientôt tâter du sommeil — j'espère qu'il me traitera mieux que la nuit précédente — j'en ai grand besoin, car demain de grand matin je dois être à cheval, et renforcé par trois bataillons, par tous les dragons et hussards du corps du maréchal de Keith, j'aurai l'honneur de faire l'arrière-

garde du tout, et, par conséquent, la vôtre. A demain donc, aux faux-bourgs de Königgrätz.« [1])

Cette conversation fut singulière. Le Roi avait essayé plusieurs fois de me mettre dans l'embarras, mais celle-ci il s'étudia plus particulièrement à m'en donner, à me faire convenir de ses torts, à en convenir lui-même, à me persuader que mon langage vrai l'intéressait, et que je n'aurais jamais rien à craindre en lui parlant avec franchise de lui, surtout lorsqu'il l'exigerait de moi. Je ne décidai pas, dans cet instant, si le Roi imaginait ce qu'il me disait, ou s'il pensait réellement tout ce qui fut l'objet de cette conversation, mais je vis, comme je l'avais déjà vu quelquefois, que Sa Majesté voulait me donner d'elle-même, à tous les égards possibles, l'idée la plus avantageuse. Ma remarque me fit plaisir. Je fus tout porté d'en profiter pour Sa Majesté et pour moi-même. Dans toutes les occasions qui se présentaient,[2]) j'en appelais à la grandeur, à la force de l'âme, à ces vertus qui font les héros et les sages, je lui marquais mon étonnement de ce que, dans les circonstances si critiques de son existence, il conservait sa bonne humeur et cette égalité d'âme qui annoncent la vraie grandeur.

Le Roi avait trop déclamé, et il déclamait toujours trop dans chaque occasion contre ces détestables flatteurs, »présent le plus funeste,« pour que je pensasse à l'être, quand bien même mon caractère ne m'aurait pas éloigné de cette perfidie; mon but unique était, en lui donnant ces éloges, de le présenter lui-même à lui-même, comme l'Europe et les sages l'envisageaient.

»Voltaire,« me disait-il, »en me donnant des éloges, m'a fait redoubler d'effort pour les mériter, c'est ainsi qu'il faut me prendre. Si, dans ma jeunesse, on s'était étudié à me relever plutôt qu'à m'humilier, croyez, mon cher, que je vaudrais mieux que je ne vaux, mais on a manqué mon éducation, j'ai dû me la faire moi-même, et je me la suis faite en partie, toujours un peu avec le souvenir des humiliations qu'on m'avait données.«

14 juillet 1758 à Königgrätz

Nous marchâmes ce jour sans être inquiétés par l'ennemi. Le Roi passa l'Adler à Königgrätz et toute l'armée prit un nouveau camp, la droite de la première ligne s'appuya à Rusek, le centre eut devant son front le Croatenberg, la gauche déborda la métairie des Canonici et

1) Dans ce séjour je jouai de bonheur; au sortir du Roi, je vis un détachement de cavalerie entourer mon quartier, on enlève mon domestique qui avait volé son ancien maître, capitaine de cavalerie. Ce coquin, dans l'interrogatoire, avoua que la nuit il voulait passer chez les Autrichiens avec tout mon bagage et me voler ce qu'il pourrait en argent. Il fut pendu pendant que nous marchions à Rusek, sans que Sa Majesté eût signé l'arrêt de mort. 2) J'aurai occasion dans la suite de citer bien des traits qui confirment ce que j'avance.

s'étendit vers Swinarka; la plus grande partie de la cavalerie campa à la droite des deux lignes. La droite de la seconde ligne s'appuya à Pilletitz, et la gauche à Slatina. Sa Majesté s'établit dans les fauxbourgs de Königgrätz.

Voilà notre position, telle que le Roi me la montra sur la carte, lorsque je fus chez lui vers les cinq heures du soir; il eut même la bonté de me tracer sur du papier ce campement de toutes ses troupes.

Pendant les deux jours que Sa Majesté resta à Königgrätz, elle me parla de ses opérations militaires, et continua la lecture *d'Athalie*, qui, comme je l'ai dit, fut interrompue quand il fut à ces vers de la seconde scène, *l'heure me presse, adieu.*

»J'ai détaché Fouqué avec 19 bataillons et 25 escadrons pour entretenir la communication entre le comté de Glatz et la Metau, il se postera de façon,« me dit-il, »que les troupes de l'ennemi ne puissent ni entamer la grosse artillerie que je renvoie à Glatz, ni les provisions que je dois en tirer pour la subsistance de mon armée. Je viens d'apprendre que le général Loudon est marché à Opotschna et qu'il a mis à Hohenbrück un détachement pour nous rendre pénible la communication avec Glatz, mais ce Monsieur-là y sera pour ses peines. Le grand Maréchal fait jeter des ponts sur l'Elbe à Pardubitz, sans doute pour y faire passer son armée, vous le verrez camper, je pense, entre Urbanice et Chlum, voyez ces lieux sur ma carte.«

Ce premier jour, le Roi, très fatigué, se coucha de fort bonne heure, il me demanda si je logeais en ville, je lui dis que j'y logeais, et je lui racontai ce qui m'était arrivé avec le prince Maurice, au sujet de mon quartier. [1] Il rit beaucoup de cette scène, que je dus lui répéter.

»Au moins, ayez bien soin de vous laver le visage, puis qu'il vous a baisé si drument avec son cancer à la bouche. Il est bien singulier, ce bon Maurice, mais il est brave comme son épée, point de meilleure fête

---

1) Le prince Maurice m'avait fait assigner le couvent des Jésuites; ce couvent, rempli de blessés et d'infection, ne me convenant pas, je fis prier le Prince par son aide de camp, le colonel de Kleist, de me faire donner un autre quartier. »Cela ne se peut pas«, dit-il, »on ne doit pas être si délicat, je loge bien moi dans de pareils endroits où il pue comme le diable. Qui est ce Monsieur-là?« dit-il.

»C'est, Monseigneur, un Suisse, et le voilà qui passe, il est chez Sa Majesté et lui tient compagnie.«

»De quelle religion est-il?«

»Protestant, Monseigneur.«

»Protestant!« Voilà le Prince qui vient derrière moi, m'embrasse un bon moment »Dieu soit loué que le Roi ait enfin auprès de lui un honnête homme, et un Protestant; allons, Kleist, un bon quartier, le meilleur quartier de la ville; venez dîner chez moi.«

pour lui que de se battre, il voit toujours tout couleur de rose; quel homme il serait devenu, si son éducation n'avait pas été négligée, mais il est tel et reste tel que l'a fait la nature.« —

15 juillet Sa Majesté reprit le soir à quatre heures la lecture d'*Athalie*; avant de la commencer, il déclama en riant :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur *Kaunitz* et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Cette prière faite avec ferveur : »Mon ami, continuons et n'oublions pas la prise de tabac.«

A la scène 6 du premier acte où le chœur chante:

Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance,
Chantons, publions ses bienfaits.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

»Cela est beau, mon ami, cela est beau, mais convenez que Rousseau a mieux peint encore que Racine:

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit,
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

»Si Rousseau n'a pas comme Racine cette fraîcheur de coloris dans les peintures touchantes, il a sûrement plus que lui de force, quand il s'agit de présenter de grandes images. Pardonnez-moi ces petites réflexions, Monsieur, et ces points de comparaison que je vous présente et vous présenterai, nous y gagnerons l'un et l'autre, en les faisant, ça a été de tout temps, comme je vous l'ai dit[a]), ma méthode à moi, elle n'a pas peu servi à me former le goût.

»Si vous me permettez une réflexion encore, je vous dirai que Rousseau, avec toute la pompe et toute la force possible dans ses vers, n'a du tout joint, comme Racine, ces passages si heureux d'une peinture touchante à des descriptions élevées et terribles; ce chœur que je vous lis, en sera toujours une preuve pour ceux qui savent bien lire.«

Quand le Roi fut au songe d'Athalie, scène 5, acte 2 :

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée —

il s'arrêta un instant et me demanda si je me rappelais le songe qu'il avait fait à Schmirsitz sur son père, son frère et sa sœur, la margrave de Baireuth[b]); je dis qu'oui. Il dit alors

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)

a) P. 57. b) P. 76.

»Elle [1]) a raison, ce sont toutes des idées mensongères.«

Dans la même scène, où Abner dit à Mathan: [2])

Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux!

»Ainsi pensent, mon cher, les guerriers vertueux, ainsi pensent ces canailles de prêtres qui se jouent presque toujours de Dieu, des rois et des hommes, ils sont toujours prêts, ces drôles, à sacrifier tout à leurs intérêts, ce sont là ces détestables flatteurs qui, ayant l'oreille des rois, sèment de fleurs les bords des précipices et dérobent à leurs yeux la triste vérité.«

Il cita de mémoire ce que Mathan dit à Nabal: [3])

Ami peux-tu penser —

»Tout ce que Mathan dit ici est écrit en lettres de feu dans les couvens et dans la tête des prêtres.«

›Il y aura pourtant bien, Sire, des exceptions à faire: tous les prêtres ne sont pas des Mathan.‹

»Non, sans doute, l'univers serait trop malheureux, si cela était: ce que je vous dis de ces bougres-là, est vrai en grande partie, mais laissons-les, ils m'échauffent la tête.«

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin. [4])

»Cela n'approche point de ces beaux vers d'une ode de Rousseau que je me rappelle :

Qu'aux accens de ma voix, la terre se réveille,
Rois, soyez attentifs, peuples, ouvrez l'oreille,
Que l'univers se taise et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre,
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

»Connaissez-vous, Monsieur, des vers plus majestueux que ceux-ci?«

---

1. Athalie. 2) ›Quand Joad dit à Joas scène 3, acte 4:

Dans l'infidèle sang baignez vous sans horreur
Frappez et Tyriens et même Israélites

n'aurait-on pas pu lui dire ce qu'Abner dit ici à Mathan :

Hé quoi, Mathan, d'un prêtre, est-ce là le langage?‹

Je le dis, le Roi approuva ma réflexion et dit bravo.

3) Scène 3, acte 3. 4) Scène 7, acte 3, chœur.

Le Roi fit encore plusieurs remarques sur l'art et la prudence dans la conduite de Joad, lorsqu'il dit à Josabeth:[1])

Il n'est pas temps, princesse —

»Ce dénouement si simple, si naturel et si frappant!«

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.[2])

Mais je les passe sous silence, pour en venir au jugement qu'il porta de la pièce entière:

»Racine, dans cette tragédie si parfaite, a développé, par l'action la plus simple, la mieux conduite, un fait qui, par sa nature, ne paraissait pas susceptible de ce grand intérêt qu'il lui a imprimé. Le rôle d'Athalie est fort, celui de Josabeth très faible, Abner souvent est inutile. Joad parle et agit bien en prêtre vivant dans une théocratie; Mathan fait moins connaître aux spectateurs son infâme méchanceté par ses actions, que par ses discours; le petit Joas touche et attendrit vraiment. Enfin, pour le style et pour l'action, *Athalie* est une pièce inimitable.«

Le Roi, en se levant, finit ses remarques en déclamant:

Apprenez, roi des juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

»*Hoc est non verum!*«

›*Verum*, Sire!‹

»A présent, mon cher, je vais vous dire le rôle que vous avez à jouer pendant quelques jours, celui de rester tranquillement à Königgrätz et de m'y attendre jusqu'à ce que je revienne; je ne puis pas vous dire quand ce sera; à vue de pays, ma course pourra être de trois ou quatre jours. Je me propose de déloger d'Opotschna M. de Loudon, qui s'y tient cramponné et qui peut de cet endroit incommoder beaucoup mes convois. Je pars demain à deux heures du matin, je prends avec moi les hussards de Zieten, les dragons de Normann, trois régimens et un bataillon d'infanterie, je passerai — et voyez ma carte — par Bleschno, Nepasitz, Jenkowitz et Miestetz, vers Mokrey, noms bien élégans, avouez. Fouqué se présentera de l'autre côté d'Opotschna. Adieu, portez-vous bien, ne donnez point de baisers ni au prince Maurice, ni aux belles dames, si vous en voyez. Priez pour un vieux soudard qui fait, ma foi, tout ce qu'il peut, et qui ne ménage sûrement pas ni lui, ni le coursier qui le porte; bon soir, bon soir.«

du 16 juillet au 23

Pendant cette absence du Roi, qui me peinait par sa position actuelle et par ses fatigues qui étaient extrêmes, je vis beaucoup le digne M. Mitchell, avec lequel je m'entretenais, chaque jour, du Roi et de ce qui

1) Scène 2, acte 5. 2) Scène 5, acte 5.

pouvait l'intéresser. Je lui communiquai quelques cahiers de mes conversations avec ce grand homme, il m'assura loyalement qu'il les trouvait bien. que. si je les continuais, j'aurais tout le Roi, ce fut l'expression dont il se servit. Il me demanda copie de quelques-unes; comme il était, ainsi que moi, fortement attaché au Roi et zélé pour tout ce qui pouvait avoir le moindre rapport à lui, je n'hésitai pas de lui donner quelques conversations des premiers jours de mon arrivée, celle où le capitaine Guichard fut affublé de l'attirail de grenadier, et deux de nos conversations à Schmirsitz.

›Plus je lis tout cela‹, me dit-il un jour, ›plus je vois notre homme et notre cher Père Prieur.‹

Chaque jour, nous faisions des courses à cheval au camp, le Roi était sans cesse l'objet de tous nos discours.

Je vis quelquefois, mais pas aussi souvent que je l'aurais désiré le maréchal de Keith, qui souffrait beaucoup d'un asthme. En parlant avec lui du passage de la Morawa et de la marche du maréchal Daun, ›Je ne sais,‹ me dit-il, ›ce que nos Messieurs veulent, ils ont traité en bagatelle cette marche si belle; pour moi, en l'apprenant, j'ouvris de grands yeux, je vous l'avoue.‹

Comme j'eus occasion de me mettre au fait de ce qui concernait ce digne maréchal, on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre les détails suivants.

Le maréchal Keith, déclaré rebelle dans sa patrie, pour avoir, ainsi que son frère milord Maréchal, suivi le parti du Prétendant, quitta l'Ecosse, sa patrie, après la défaite de ce malheureux prince, et entra au service d'Espagne; de là il passa en Russie, qui se l'attacha. Il servit sous le maréchal Münnich, dans la guerre que la Russie faisait au Turc, et, à la prise d'Oczakow, il reçut au genou une blessure dont il ne guérit que par les eaux de Barège. En arrivant aux Pyrénées, sa chaise de poste se rompit: ›Il n'est pas surprenant,‹ dit le Maréchal au postillon, ›qu'une voiture se brise, quand elle a fait une route de deux mille lieues.‹ — ›Eh! d'où diable venez-vous donc,‹ lui dit le postillon? — ›De la lune.‹ —

Le maréchal Keith, guéri de sa blessure, servit depuis dans la guerre des Russes contre les Suédois, et commanda en chef, si je ne me trompe, à la bataille de Wilmanstrand, où ces derniers furent entièrement défaits. Ce fut à Abo, capitale de la Finlande, qu'il fit l'acquisition de Mademoiselle Eve Mertenis, sa maîtresse, qui, à ce qu'on prétend, menait un peu le maréchal.

L'impératrice Elisabeth récompensa le Maréchal par le don de terres très considérables. mais ce don, tout beau qu'il était, ne garantit pas M. de Keith des dégoûts qu'on lui donnait d'ailleurs; ces dégoûts le déci-

dèrent de quitter la Russie et de passer, à Venise, le reste de ses jours dans le sein de la liberté et du repos. L'Impératrice dérangea ce projet de M. de Keith, en lui ôtant ces mêmes terres dont elle l'avait gratifié. Alors, se voyant privé de toute ressource, et sans aucune fortune quelconque, il accepta les offres que lui fit le roi de Prusse de le prendre à son service, comme maréchal, de le nommer gouverneur de Berlin et de le décorer de l'ordre de l'aigle noir.

›Cela vaut bien‹, disait il, ›les plus belles terres possibles dans un pays bien sauvage encore.‹

La guerre ayant été déclarée en 1756 à la maison d'Autriche, le maréchal de Keith commanda l'armée qui entra en Bohême, pendant que le Roi tenait l'armée saxonne enfermée dans le camp de Struppen. Les intrigues de feu le lieutenant-général de Winterfeldt, qui cherchait à supplanter le Maréchal, dans l'espérance d'obtenir le commandement, engagèrent le Roi de passer en Bohême, où il gagna en personne la bataille de Lobositz, et, quand le monarque fut obligé de retourner en Saxe, le maréchal de Keith reprit le commandement et ramena l'armée dans les quartiers d'hiver. En 1757, le Maréchal commanda cette partie de l'armée qui investit Prague en deçà de la Moldau. Il ne se trouva point à la bataille du 6 de mai, mais comme de la hauteur il distinguait facilement les mouvemens des deux armées, il vit clairement que la bataille était gagnée.

›Elle est gagnée, elle est gagnée,‹ dit-il à M. de Cocceji, son aide de camp, ›allons dîner.‹

Le Maréchal était à peine à table, qu'il apprit la mort du maréchal de Schwerin, avec lequel il s'était lié d'une amitié très tendre et toujours très rare entre des rivaux. Il se leva tout de suite, se tint enfermé dans son cabinet, et, une heure après, il fit appeler son aide de camp et l'entretint de la vive douleur que cette mort lui faisait éprouver.

›Il n'est plus, ce grand Schwerin. Il n'est plus, né avec tous les talens qui font les grands hommes, parvenu aux honneurs et aux dignités auxquelles un particulier peut prétendre; après s'être couvert d'une gloire immortelle, il vient de mourir au lit d'honneur. Un bonheur pareil ne m'est point réservé.‹[1])

Sur la fin de l'année, le maréchal Keith se trouva à la bataille de Rossbach, et commanda, ensuite, un petit corps avec lequel il entra en Bohême. Le but de cette irruption du Maréchal était de donner aux ennemis de la crainte pour Prague et d'éloigner de la Lusace plusieurs corps volans qui auraient pu arrêter la marche du Roi alors en route

1) Cette prédiction a été démeritée par sa mort à la bataille d'Hochkirchen.

avec l'armée pour la Silésie, où il remporta la fameuse bataille de Leuthen.

Ce fut à Königgrätz que j'appris plus particulièrement à connaître M. le capitaine de Cocceji, qui eut la bonté de me communiquer une partie des détails sur le maréchal de Keith, dont il était, comme je l'ai dit, l'aide de camp, et qui avait toute sa confiance. Il la méritait bien par ses talens et par son caractère, comme il avait mérité celle du Roi — qui l'envisageait comme un sujet distingué et fait, me disait-il, pour jouer un grand rôle.

»Si l'esprit de critique auquel il se livre assez souvent, ne le domine pas trop et ne l'emporte pas au delà des bornes, ce sera un sujet, comme j'en ai très peu connu. Son père, mon chancelier, était un homme à grands talens, je l'ai toujours beaucoup estimé, sa mémoire m'est encore chère. Cet esprit de critique me peine dans un jeune homme, surtout lorsque je suis porté pour lui.«

Je rends ici fidèlement le jugement de Sa Majesté. —

Le Roi revint ce jour d'Opotschna aux fauxbourgs de Königgrätz et me fit appeler à quatre heures; avant que de rendre compte de ma séance, je dirai un mot de ce qui s'était passé dans la matinée, immédiatement après le retour de Sa Majesté. ce 23 juill

Depuis l'affaire du convoi d'Olmütz, les troupes légères de l'ennemi avaient si bien occupé tous les passages que, depuis lors, aucune valise de lettres n'avait pu passer et parvenir; enfin, on annonce au Roi un courrier chargé non d'une valise de lettres, mais de plusieurs. Il ordonne qu'on les porte toutes sans exception dans sa chambre; là, en présence du conseiller Eichel, le Roi, avide de nouvelles, décachète indistinctement les premières lettres qui se présentent sous sa main, celles pour les Princes, pour M. Mitchell, et une des miennes, et il lit tout cela. Il aurait continué cette opération, si le conseiller ne lui eût pas dit: ›Mais, Sire, ces lettres ne sont pas pour Votre Majesté, voici le paquet qui La concerne.‹

»Allons vite; donnez, renvoyez promptement celles que j'ai ouvertes, et faites mes excuses.«

C'est ce que j'appris du conseiller, lorsqu'à la réception de mes lettres, j'en vis une ouverte et toute chiffonnée. ›Rien de si comique,‹ me dit-il encore, ›que cette ouverte de lettres, jamais je n'ai vu le Roi ni si avide, ni si animé qu'il le fut dans cet instant de l'arrivée des paquets; dans son impatience, voulant décacheter avec impétuosité, il a si bien déchiré plusieurs lettres que je ne sais pas comment je pourrai me tirer de là.‹

Parmi les trois que je reçus, je lus dans celle qui avait été ouverte,

et que Sa Majesté avait parcourue, ce passage qui ne me donna pas mal d'inquiétudes par ce qu'il contenait et par l'incertitude et l'angoisse où j'étais, comment Sa Majesté l'aurait envisagé.

›Il est bien surprenant, mon ami‹, m'écrivait un officier suisse au service de Piémont, qu'appelé auprès du roi de Prusse, vous ne m'aviez pas dit le moindre mot du bonheur que vous aviez d'être attaché à ce grand homme; j'aime à penser que vous m'aurez écrit, sachant que je m'intéresse si particulièrement à votre bonheur, et que malheureusement votre lettre aura été égarée ou interceptée, comme cela arrive fréquemment en temps de guerre. Quoi qu'il en soit de ce silence, que je vous prie de m'expliquer bien vite et que je ne mets pas sur votre compte, je vous souhaite tout le bonheur possible auprès de votre héros, qui est le mien. Je vous souhaite la santé, qui vaut mieux que les héros et tout ce qu'ils peuvent donner; je suis bien sûr, par la connaissance que j'ai de l'honnêteté de votre caractère et de vos principes, qu'il n'y aura pas de votre faute, si vous ne réussissez pas avec lui, ce sera sa faute entière à lui-même. On dit le Salomon du Nord difficile dans sa société, exigeant beaucoup, humiliant beaucoup plus encore ceux qui ont l'honneur de vivre avec lui, lorsqu'il peut avoir contre eux quelque sujet de mécontentement, soupçonnant tout et fort aisément, se dégoûtant de même, lorsqu'il devrait récompenser des services. Peut-être que, si, comme le Salomon de la Judée, il eût eu dans son palais la troisième partie des belles femmes que le roi juif avait, tous ces on-dit n'auraient pas eu lieu; les femmes, lorsqu'on ne s'épuise pas trop avec elles — au reste, la nature s'y oppose assez — sont plus propres que les belles-lettres et la philosophie et la sublime vanité de la métaphysique, que l'on ne cultive que par vanité, pour adoucir l'humeur et le caractère, pour rendre plus liant dans la société, pour ne pas exiger trop, et pour donner ce ton d'indulgence qui sied tout autant aux rois qu'aux particuliers. Du reste, mon ami, soyez heureux, dites-moi que vous l'êtes, mon bonheur en sera augmenté; je ne vous demande point de nouvelles, je sais que vous ne m'en donneriez dans aucun genre, et cela est bien. J'ai vu l'auteur de la *Henriade*, qui ne déchire pas mal l'idole jadis de son affection, de sa vanité et de sa cupidité — vite de vos nouvelles.‹

Cette diable de tirade de la lettre me donna des inquiétudes; réfléchissant cependant qu'il se pourrait très bien que le Roi dédaignât cette sortie, et ne m'en parlât point, ou que, s'il m'en parlait, ce serait lestement, et d'un ton badin; j'entrai chez lui à quatre heures avec assez de tranquillité.

»Ah bon jour, Monsieur, comment vous portez-vous, qu' avez-vous fait, qu'avez-vous vu?«

Après avoir répondu à ces demandes, faites coup sur coup, »A propos« me dit-il, »je vous ai envoyé deux lettres, j'en ai ouvert une — je vous en fais mille excuses, il n'y a eu, je vous assure, aucune mauvaise intention de ma part.«

Il me raconta alors ce que m'avait dit son conseiller Eichel, et il se chapitra sur sa curiosité, mais bien plus sur sa vivacité qui, dans l'instant de l'arrivée des lettres, fut portée à l'extrême.

»Vous voyez que je ne m'épargne pas, quand je fais mal; ce qui

a amusé dans votre lettre que j'ai lue, est la toute petite sortie que n y fait contre votre serviteur, il faut que Voltaire ne m'ait pas argné dans votre Suisserie, mais c'est un dieu, laissons-le.«

Comme il fallait bien un petit coup de patte à l'ami qui m'avait rit, on le lui donna indirectement:

»Les jeunes officiers sont souvent de singuliers polissons, j'en vis un, crois de votre pays, qui voulait entrer à mon service; je lui demandai l avait fait une campagne? — ›Oui,‹ me dit-il. — ›Sous quel général?‹ ›Sous le maréchal de Richelieu.‹ Et voilà mon polisson qui s'avise de critiquer. ›Allez,‹ lui dis-je, ›il convient bien à un jeune homme mme vous de critiquer son général comme vous le faites.‹ Je n'en ulus point, voilà comme ils sont tous faits, à peine ont-ils vu quelque ose, qu'ils critiquent, jugent, sans ombre de réflexion.«

Comme ce conte sur ce jeune officier ne venait guère à propos, je is cela pour mon ami, très content que la sortie n'eût pas été aussi forte ıe je le craignais.

Il parla enfin de sa course à Opotschna.

»Elle n'a pas été brillante, M. de Loudon a décampé, et je n'ai eu : son monde qu'un capitaine et 96 hommes, on en a sabré quelques-ıs dans le parc d'Opotschna; voilà, mon cher, tout mon exploit, le sort, mme vous voyez, ne me favorise plus; j'attends mes lettres qu'on déiffre, Dieu sait ce que je trouverai, le cœur ne me dit rien de bon; à :main.«

Un hussard du Roi me raconta ce trait assez plaisant: ›Je causais, lendemain de notre arrivée à Opotschna, avec la fille du fermier, qui e disait que l'Empereur y venait pour tirer des faisans et qu'il ne donıit rien à personne: votre Roi a meilleure façon que notre Empereur, ais on assure qu'il n'est pas plus généreux que notre prince, sûrement ne nous donnera rien non plus. — Malheureusement le Roi m'avait ı. de sa fenêtre, causer avec cette fille; quand elle partit, Sa Majesté e fit appeler:

»Que faisais-tu là avec cette fille?«

›Elle me parlait de l'Empereur.‹

»Que t'en disait-elle?«

›Qu'il venait quelquefois ici tirer des faisans.‹

»Et puis?«

›Il me pressa tant, que je fus obligé de tout dire. Il rit beaucoup du secours de cette fille.‹

»Vois-la encore, me dit-il, fais-la bien causer, mais ne va lui donır quelque . . . . . «

›Il n'est pas possible de voir une curiosité pareille à celle du cher

Maître, il veut tout savoir, tout apprendre jusqu'à des misères qui souvent ne le font rire que du bout des lèvres.‹

Tel fut le langage de ce hussard de la chambre.

24 juillet Königgrätz

Jusqu'ici, je n'ai point eu de séance qui m'ait touché au point que le fit celle de ce jour, je l'ai souvent repassée dans mon esprit et toujours avec attendrissement.

Si c'est un grand spectacle de voir un homme luttant dans de grands périls contre la fortune, je vis ce spectacle; la position cruelle dans laquelle le Roi se trouvait, la manière touchante, modérée et ferme dont il m'en parla, les efforts qu'il voulait faire pour vaincre le sort qui le persécutait — tout cela m'intéressait à un point que je ne saurais rendre, un homme qui souffre des douleurs aigues, qui fait des pertes considérables, qui se voit sur le bord du précipice, qui supporte ses maux sans se déchaîner contre le sort, et sans se laisser aller à des plaintes excessives: un tel homme est bien plus intéressant sans doute, que celui qui se déchaîne par des cris amers et puérils, par des tirades d'imagination et d'esprit contre la douleur et le sort, que celui même qui, par un excès de vanité, s'écrie que la douleur et que les revers ne sont point un mal. Tel me parut le Roi dans cette conversation dont je vais rendre un compte fidèle.

»J'ai reçu, mon ami, des nouvelles bien désastreuses, on me mande que le général Fermor, qui en juin avait passé la Vistule et rassemblé ses différens corps à Posen, s'était avancé avec son armée forte de 80,000 hommes jusqu'à Meseritz, qu'il avait poussé son avant-garde jusqu'à Schwerin et Kloster-Paradies; je vois donc qu'il a formé un dessein sur la Poméranie et la Nouvelle-Marche. Voilà mon plan de rester ici, renversé, voilà de nouveaux malheurs qui m'attendent encore, voilà bien des infortunés qui vont être la triste victime de nos débats. Cela me touche, mon ami, cela déchire mon âme; peut-être que, dans cet instant-ci que je vous parle, on se rit de mes embarras, et que l'on ne s'imagine pas que je souffre plus du malheur que je crains pour mon pauvre peuple, pour tant de braves officiers qui se sacrifient pour moi, que je souffre pour mon malheur propre; au reste nos malheurs ne sont-ils pas communs? Mon parti est pris, vous me verrez redoubler d'efforts, pour éloigner ces maux que j'ai lieu de craindre; tout ce que le ciel m'a départi de fermeté et de constance, sera employé dans ces momens critiques. S'il faut faire, pour sauver le tout, le sacrifice de ma vie, cette vie sera à mon peuple et à mon armée, j'en ferai volontiers le sacrifice, il ne me coûtera rien, je ne l'ai pas ménagée jusqu'ici, cette triste vie, mes gens pourront me rendre cette justice: vous sentez bien, mon ami, que je ne la ménagerai pas, à présent, pour le bien d'un pays qui m'est cher. Depuis

mon départ de Schmirsitz, et sur les différents rapports que j'avais eus par bricole, j'avais ordonné quelques mouvemens dans mes autres corps d'armée, mais par mes lettres d'hier, je vois que tout cela ne suffit pas pour qu'on agisse offensivement vis-à-vis de Fermor. Je dois quitter la Bohême, je laisserai en Silésie la plus grande partie de mon armée, j'irai, avec un corps, joindre l'armée de Dohna, et j'attaquerai les Russes. Les Autrichiens diront que, par leurs savantes manœuvres, ils m'ont forcé de quitter la Bohême, il n'en est rien mon cher, rien au fond; qu'ils disent tout ce qu'ils voudront, pourvu que je réussisse dans le nouveau plan que j'ai été obligé de faire; souvenez-vous, et ne l'oubliez pas, que nous ne fuyons point, et que nous avons de l'honneur. Souvenez-vous que me roidissant contre le sort qui me persécute, employant tous les moyens humainement possibles pour me le rendre favorable, ou moins contraire, je ferai avec délice, s'il le faut, le sacrifice de ma vie pénible; je me le dois, ce sacrifice, à moi-même, à mes principes et plus encore à mon peuple, qui souffre tant pour moi. Vous conviendrez que jamais prince ne s'est trouvé dans une position pareille; attaqué de toutes parts, par des armées nombreuses, il faut que je me transporte d'un endroit à l'autre, ou plutôt il faut que je coure; je suis sans cesse comme quelqu'un qui cherche la fin d'une épigramme, sans pouvoir la trouver; si je succombe enfin, mon ami, après tant de peines, tant de soucis, tant de fatigues, tant de périls, avouez qu'il n'y aura pas beaucoup de gloire à m'avoir détruit, moi et mon armée.

»Nous partirons demain de grand matin pour Rohenicz; comme M. Daun pourrait avoir la fantaisie d'entreprendre quelque chose, je ferai l'arrière-garde. Nous allons bien courir, mon cher, il sera plus question, dans nos conversations de quelques instans, de marches, d'affaires d'arrière-garde et de batailles, que de lettres et de philosophie. Bon soir.«

A 5 heures, Sa Majesté me fit ordonner de me rendre chez elle. 25 Juil à Rohen quarti génér

»Cette marche, mon cher, a été pénible, et nous nous en sommes assez bien tirés dans l'attaque du faubourg de Königgrätz, j'ai perdu deux officiers que je regrette, le général de Saldern et le colonel Blanckenburg: ce sont toujours des pertes, comme vous le voyez. J'ai pris ici mon camp sur les hauteurs de Jessena et de Kralowa-Lhota, si vous voulez retenir ce nom sonore, vous devez bien l'écrire sur vos tablettes: l'aile droite touche le premier de ces villages. Les hussards de Zieten couvrent le flanc droit de la cavalerie, qui campe en seconde ligne. Les chasseurs sont dans les bois devant la droite, le centre de mon armée a devant lui ce beau nom sonore Kralowa-Lhota, la gauche s'étend vers les bois de Bohuslawitz, les hussards de Möhring sont placés à côté, et j'ai placé ici dans notre quartier général le bataillon de Nimschöffsky.

Rebentisch, qui avait pris les devans avec tout le train des vivres et les malades de l'armée, est marché aujourd'hui vers Nachod : Fouqué doit assurer cette marche. Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Je suis excessivement fatigué, je vais profiter du sommeil qui commence de gagner; bon soir, à demain, nous resterons quelques jours ici.«

26. 27. 28. 29 juillet

Mes séances pendant ce petit séjour à Rohenicz furent très courtes — la conversation roula, en grande partie, sur le pénible de sa position actuelle, sur la difficulté inouïe de faire, disait-il, vie qui dure, en devant faire face dans tous les lieux et de tous les côtés à cette foule d'ennemis qui l'entouraient de toute part, sur ce qu'il devait sans cesse changer de plans, et en changer sans perdre une minute. »Tout cela, mon cher, n'est pas facile, mais que voulez-vous, le calice est là, il faut que Monsieur le boive — ou que . . . .« Il s'arrêta là, pour me demander si j'avais bien retenu et les noms sonores et la situation de son camp; je dis qu'oui.

»Eh bien, marquez-le-moi sur ce chiffon de papier.«

Je la traçai, et cela me valut un *bene dignus in nostro corpore.*

A propos de ces noms si difficiles, il me raconta ce qui lui était arrivé dans ses premières guerres, sentant la nécessité de savoir un peu de la langue du pays où l'on guerroie.

»Je me fis un petit dictionnaire de demandes que je serais dans le cas de faire dans ce pays de la Bohême; fier de mon dictionnaire et de mon savoir, j'appelle hardiment un paysan qui passait, et hardiment je le questionne sur le terrain des environs; mon paysan m'écoute, et, plus philosophe que moi, il me répond avec un air de timidité et de modestie; alors moi — grand nigaud, j'ouvre de grands yeux, et m'aperçois qu'il ne suffisait pas de savoir faire des questions, qu'il fallait comprendre les réponses, et, pour les comprendre, connaître bien la langue. Se peut-il une nigauderie pareille? convenez-en, on ne la passerait pas à un écolier de cinquième. Et nous nous pavanons souvent, mon cher, nous nous croyons beaucoup d'esprit; cette petite aventure et quelques autres encore me convainquirent que l'humilité était une belle vertu, et la présomption une sotte chose : m'auriez-vous cru capable d'une telle simplicité?«

›Non, assurément.‹

»Eh bien, voilà la chose telle que je viens de vous la dire.«

Le Roi me dit, le 28, qu'il avait détaché le général Retzow avec 6 bataillons, 2 régimens d'infanterie, 2 régimens de dragons, un de hussard, pour déloger d'Opotschna le corps du général Loudon, et pour camper ensuite à Neustadt, afin de couvrir le flanc gauche de l'armée, et entretenir la communication avec Glatz; mais M. de Loudon ayant

quitté son poste et s'étant retiré vers Sahornitz, M. de Retzow continua sa marche à Neustadt, et prit son camp derrière cette ville. —

Le soir, à 6 heures, je fus appelé. Sa Majesté ne m'entretint que de ce qu'elle avait fait dans la journée. ce 30 juil à Jassnitz Jessent depuis 30 juill jusqu'a 2 août

»Toute mon armée a passé la Metau sur quatre colonnes, soupçonnant que le général Loudon, campé derrière Opotschna, pourrait entreprendre quelque chose sur mon arrière-garde. Je fis embusquer 10 escadrons de hussards, 2 régimens de dragons et 10 bataillons de la droite, dans le bois qui est à gauche de ce village-ci. J'en ai été pour mes peines, il n'a pas paru un chat du côté d'Opotschna, nos hussards de Zieten ont donné la chasse à des hussards qui venaient de Librzitz, et ont pris un officier et 43 hommes; voilà, mon cher, toute notre capture, nous sommes modestes, comme vous voyez.

»Voici comme je campe, je vais vous tracer cela sur du papier. Toute mon infanterie campe en première ligne, la droite a devant elle le bois qui est entre Jacobi-Hof et Dobrawitz, les gardes sont poussées au delà. Voyez ma carte, cette ligne occupe la crête des hauteurs, et Jacobi-Hof est devant le front de l'armée, le tout est bien couvert. La gauche s'étend vers les marais de Miestetz et s'endosse à ce village. Toute ma cavalerie campe en seconde ligne.

»Retzow a dû partir ce matin de Neustadt et marcher à Studnitz. Le grand maréchal Daun a décampé de Libschan, il a marché sur trois colonnes vers Holohlaw, il a appuyé sa droite à Rodow et la gauche à Ertina; m'avez-vous bien suivi et compris, Monsieur?«

›Oui, Sire.‹

»Eh bien, vous en savez autant que moi.«

›Plût au ciel, Sire, que cela fût, je Lui demanderais un corps à commander, je me flatte qu'Elle me le confierait.‹

»Volontiers«, dit le Roi, »car je crois que vous avez du bonheur.«

›Jusqu'ici, je n'ai eu que celui d'être auprès d'Elle.‹

»Ah mon cher, c'est un fichu bonheur que celui-là; un prince malheureux peut-il faire le bonheur de qui que ce soit?«

›Serait-il permis à un ignorant de demander à Votre Majesté un éclaircissement sur l'embuscade qu'Elle a faite dans la marche?‹

»Oui, je vois avec plaisir qu'on cherche à s'instruire. Que désirez-vous savoir?«

›Pourquoi tant de troupes pour une embuscade dans un terrain aussi petit? ces troupes peuvent s'embarrasser, et le grand nombre peut les faire découvrir.‹

»Votre réflexion n'est pas tout-à-fait mal. Dès qu'on s'avise de faire une embuscade, mon cher, il faut la faire forte, et que celui qui la com-

mande ait du talent et de la résolution; sans quoi, on est exposé à se voir mal mené dans sa propre embuscade; je sais que, pour ces fortes embuscades, il faut un terrain bien vaste, et que tout le monde peut être plus aisément aperçu, mais il vaut mieux être découvert ayant trop de monde, que battu, en ayant trop peu. Je sais encore, par l'expérience des autres et par la mienne, que ces fortes embuscades ne réussissent que très rarement et de loin à loin, mais dois-je négliger la moindre chose où j'entrevois un soupçon de possibilité dans la réussite? Embuscade forte, mon cher, embuscade forte, et un officier très intelligent à la tête, ou point d'embuscade; mettez cela dans vos tablettes: mais voici mon bon Zieten qui vient me rejoindre avec un petit renfort de cavalerie; bon soir, nous décampons d'ici demain de grand matin.«

Tel est le précis des deux conversations que j'eus avec Sa Majesté dans ce camp de Jessenitz, les deux fois que j'eus l'honneur de La voir. —

3 août 1758 à Kleny. L'armée décampa de Jessenitz et marcha sur trois colonnes vers Skalitz, les cuirassiers furent à la tête de la première et de la seconde colonne, les dragons, les hussards et les compagnies franches firent l'arrière-garde. La droite du camp toucha Skalitz. Les compagnies franches et les chasseurs furent postés dans le parc de Skalitz, qui est au delà de l'Aupa, pour protéger le flanc droit de l'armée, dont le front était couvert par de grands étangs, toute la cavalerie fut placée à la gauche, qui s'étendit vers la hauteur, sur laquelle est la chapelle de saint Wenceslas; c'est ce que me dit Sa Majesté, qui ne me fit appeler que pour un instant; après m'avoir mis au fait de la manière dont elle s'était campée, elle me dit de la féliciter de ce qu'elle avait un grand saint, ce grand Wenceslas qui sans doute la protégerait.

»Je suis si las, si harrassé, qu'à peine puis-je ouvrir mes pauvres yeux, je vais me coucher; à demain, dans un autre camp, car il faut que je m'approche plus de Nachod.«

ce 4 août à Wisoka. De très grand matin, il y eut une très grande canonnade: elle commença à 2 heures, je me levai pour m'informer de ce qui se passait. L'aide de camp général me dit, quelques heures après — car on n'avait su d'abord ce que tout cela était — que le général Loudon avec un corps de 7 à 8,000 hommes avait attaqué nos corps francs et les chasseurs postés dans le parc de Skalitz, qu'une batterie de 8 pièces de canon placée sur une hauteur vis-à-vis de ce parc, avait fait un feu très vif, tandis qu'un détachement de Croates, longeant l'Aupa à la faveur des brossailles, avait attaqué de tous côtés le parc; que quelques obusiers et quelques pièces de gros canon de la droite de notre seconde ligne avaient tiré sur le flanc de l'ennemi, lui avaient causé beaucoup de

perte; que, malgré cela, les Croates étaient entrés dans le parc et avaient fait replier par leur grand nombre nos chasseurs et les compagnies franches; que le prince Maurice, sortant d'abord de Skalitz avec deux bataillons, avait avec les compagnies franches qui s'étaient ralliées à son approche, repoussé l'ennemi à coup de bayonnettes: qu'enfin, outre une cinquantaine de Croates que nous avions mis sur le carreau, nous avions pris 4 officiers et 56 hommes, mais que nous avions aussi fait quelque perte modérée.

»Au reste,« me dit-il, »si j'ose hasarder mon idée,« continua l'aide de camp, »je pense que M. de Loudon n'a entrepris cette attaque sur nos compagnies franches que dans l'idée que nous nous mettrions ce matin en marche, et, pour cet effet, il avait tâché de s'emparer des hauteurs au delà de l'Aupa pour nous bravement canonner quand nous décamperions.«

Le même aide de camp général dit immédiatement après le dîner qu'on voyait beaucoup de mouvement dans l'armée ennemie et que, vers les 4 heures, nous nous mettrions en marche.

En effet, toute l'armée marcha à cette heure en deux colonnes sur les hauteurs de Wisoka, où elle campa: je ne fus pas appelé. —

Je fus appelé à 5 heures, Sa Majesté me dit, sur l'attaque du parc de Skalitz, à peu de choses près ce que m'en avait raconté son aide de camp général: la différence des rapports fut, suivant celui du Roi, que l'ennemi avait perdu beaucoup plus de monde, et nous beaucoup moins. ce 5 août à Eouvis Radisch quartier néral.

»Comme il n'est plus guère question que de marches, mon cher, puisque nous marchons sans cesse, je vais vous mettre au fait de ma besogne, mon armée a marché sur deux colonnes, la première par Porzitz, Stiarky et Hochsichel, voyez ma carte et écrivez ces noms sur lesquels il serait bien difficile de faire des rimes harmonieuses et riches; la seconde par Nachod, Schlaney, Sedmakowitz et Machau; j'ai fait couvrir chaque colonne par 4 bataillons de grenadiers, des compagnies franches, des chasseurs et cent hussards, qui en ont fait l'arrière-garde. Mes chariots ont pris les devans, et ma marche a été bien couverte. J'ai pris mon camp en deçà de Politz, sur les hauteurs qui bordent les villages Radesch et Machau. Les dragons campent en troisième ligne, tous les hussards devant l'armée, et mes honnêtes bataillons francs dans les bois les plus voisins, où ils détrousseront quelques passans, s'il leur en tombe sous la patte. Voyons si vous avez bien mis tout cela sur vos tablettes, vous ne croiriez pas que cela m'intéresse et qu'un jour, je pourrai bien y avoir recours.«

»Comment, Sire? recours à moi?«

»Oui, Monsieur, et voici comme. Je me propose d'écrire cette guerre-

ci, si je puis en voir la fin; j'ai écrit déjà celle de 40 et 44, pour moi et pour mon successeur uniquement; je vous la lirai avec mon avant-propos; je me suis fait des notes sur mes deux précédentes campagnes, mais souvent je les égare et, plus souvent encore, j'écris si petit que je ne pus déchiffrer ce que j'ai écrit; ainsi vos tablettes rectifieront mon barbouillage; ainsi vous et moi nous passerons à l'immortalité. Ainsi n'égarez pas vos écritures, vous aurez aussi parfois du plaisir de vous rappeler ce que nous avons fait, et vous direz, en le revoyant: »Là j'écrivis ce que me dit ce vieux radoteur guerroyant, là je le vis se plaignant sans cesse, gémissant de sa situation, désirant d'en sortir, me criant à outrance que sa vie était une chienne de vie, toujours dans les angoisses de la fièvre chaude, dans des transes de ce que tout ceci deviendrait, me déclamant parfois de belles tragédies pour endormir ses inquiétudes, me faisant trotter comme un basque, et me faisant appeler, lorsque je n'avais d'autre envie que celle de me reposer ou de dormir.« Voilà les choses que vous présenteront vos tablettes; mais, mon ami, espérons, le sort ne nous sera pas toujours contraire. Eh quoi, ne suis-je pas un vieux fou, de m'imaginer qu'il est encore du bonheur pour moi?

Oui, déesse, je m'égare,[1])
Sois cependant avec moi,
Quoi que le sort nous prépare,
Que je le brave avec toi,
L'amertume du calice
Par toi se change en douceurs,
Et les bords du précipice
Par toi sont semés de fleurs.«

Le Roi était de bonne humeur, puisqu'il citait des vers; le lendemain, il fut si bien disposé que je hasardai de lui parler des pillages que faisaient, dans les villages, et les bataillons francs et les soldats même. Avant-hier, en arrivant à Wisoka, et me rendant au quartier que l'on m'avait assigné, je vis tout ce qui était resté de paysans au village, dans de grandes lamentations, on leur avait enlevé tous leurs effets et leurs provisions.

»Nous sommes perdus«, criaient-ils, »nous sommes perdus, que deviendront nos pauvres enfans, le Schwerin ne faisait pas ainsi — il aurait fait pendre un soldat qui nous aurait pris seulement une poule.«

---

1) Cette tirade est d'une ode de Chaulieu à l'Imagination; en la lisant ensuite dans le livre, je vis que le Roi y avait fait quelques changemens:

Non, déesse, je m'égare,
Reste toujours avec moi,
Quoi que le sort vous prépare,
Nous le bravons avec toi.

Mon domestique m'expliquait ces tristes complaintes. Comment aide peu souvent la prudence humaine : ces pauvres paysans, croyant leurs provisions plus en sûreté dans cette maison où il y avait un souterrain, les y transportent tous de leurs demeures ; un major de Lattorff que je sollicitai de venir au secours de ces infortunés, se rendit à mes prières avec une bonté qui me toucha ; il fit restituer ce que les derniers pillards enlevaient encore, lorsqu'il arriva.

Le Roi me témoigna tout le chagrin qu'il avait de ces horreurs, m'assura qu'il avait donné les ordres les plus sévères contre tous ceux, indifféremment, qui commettraient quelque excès.

» Et cependant, Sire, non seulement on pille, mais on détruit encore les cabanes de ces malheureux, lorsqu'on a du bois tout préparé devant chaque quartier. «

» Oui, je sais que ces canailles renversent les maisons, ne commençait-on déjà pas à abattre la mienne, lorsque j'y arrivai ; je fis rouer de coups ces drôles et j'ordonnai à la parole que les officiers devaient soigneusement veiller pour qu'on ne commît plus, dans la suite, de pareils excès, qui sans doute doivent faire horreur ; le premier qui pillera ou détruira une maison, doit être pendu sur l'heure. Ces pauvres gens-là sont bien à plaindre. «

» Si Votre Majesté fait qu'ils ne le soient plus, qu'ils n'aient plus à souffrir dans la suite, ils La béniront. « —

On marcha le jour sur deux colonnes à Wernersdorf, la première passa par Politz, Bukowitz, Pickau, Lechau et Bodisch, la seconde par Hutberg et Bergicht ; 8 bataillons de grenadiers, des compagnies franches, les chasseurs et quelques centaines de hussards firent l'arrière-garde. On campa en trois lignes sur les hauteurs qui bordent le village de Wernersdorf, où fut le quartier général. Nous vîmes à Wernersdorf les retranchemens et les abattis que l'ennemi avait faits au printemps pour nous défendre l'entrée en Bohême, où ils supposèrent que nous voulions passer. Le Roi fit renverser tous les retranchemens, et mettre le feu aux abattis. L'armée séjourna, pour laisser au train le temps de passer les défilés. Le 7 a à Werne dorf, qu tier gén

Je ne vis point Sa Majesté ce jour de notre arrivée ; le lendemain, je fus appelé pour un instant. 8 aoû

» Nous partons tous d'ici, pour aller tenter de grandes aventures, demain à 3 heures du matin le général Seydlitz prendra les devans avec les gardes du corps, les gens-d'armes, les carabiniers et son régiment de cuirassiers. Votre serviteur le suivra et, avec 11 bataillons seulement, joindra l'armée du comte Dohna ; le temps presse, je devrai courir comme un Basque, les Russes s'avancent en force, il faut les arrêter, s'ils gagnent trop de terrain, tout sera dit. Le margrave Charles commandera

les troupes qui doivent rester en Silésie. Demain nous reverrons notre Grüssau, où nous avons été plus tranquilles que nous ne le sommes maintenant. Là vous pourrez vous reposer[1]) de la chienne de vie que je vous fais mener depuis quelques mois; pour un apprentissage, cela n'est pas si mal.«

9 août Grüssau. Le Roi marcha sur quatre colonnes à Friedland, là il en forma deux seulement, à cause de la difficulté des chemins, et poursuivit sa marche jusqu'à Grüssau. Il prit le camp sur les hauteurs qui sont derrière Hermsdorf, Grüssau et Neuen, ces villages restèrent devant l'armée, dont la gauche déborda l'église de Neuen; tous les hussards campèrent vis-à-vis du parc de Grüssau, occupé par les compagnies franches.

La marche fut pénible, on n'arriva qu'assez tard dans l'après-midi, je ne fus point appelé.

10 août Grüssau. Fatigué de cette marche et des précédentes, je dormis jusque vers les 6 heures du soir, et j'aurais dormi plus longtemps encore, si mon domestique ne m'eût éveillé :

›Monsieur, je vois qu'on se prépare à partir, le Roi est déjà loin.‹

›Où va-t-il donc?‹

›Je l'ignore.‹

Je lui dis de faire mettre en ordre mon petit équipage, je m'habille vite, je vais au quartier général pour m'informer de ce départ du Roi, je vois un de ses aides de camp, je lui demande :

›Où est Sa Majesté?‹

›A Landshut,‹ me dit-il, ›et de là elle part demain pour aller aux Russes.‹

›Je vais la joindre.‹

›Vous l'a-t-elle ordonné?‹

›Non, mais j'irai pourtant.‹

›Croyez-moi, ne le faites pas, le Roi a nommé tous ceux qui devaient le suivre; s'il ne vous a rien dit, s'il ne vous a rien fait dire, croyez, restez ici, et gardez-vous bien d'aller le joindre, il vous repoussera, comme il a repoussé durement tous ceux qui lui ont demandé de l'accompagner; moi, Monsieur, qui vous parle, j'ai été drument relancé. Il est de très mauvaise humeur, je vous le répète, croyez-moi, restez.‹

Je ne me rendis pas au conseil qu'on me donnait, je monte à cheval, et, en carrière, je vais à Landshut, je demande où est le quartier du Roi, j'apprends pas en ville, mais aux fauxbourgs; je m'y rends, chemin faisant, je rencontre des officiers qui en revenaient.

›Où allez-vous?‹

›Chez Sa Majesté.‹

---

1) Je n'avais pas compris le sens de cela, je crus que nous ferions là quelque séjour.

›Elle vous a ordonné sans doute de la suivre?‹

›Non.‹

›Pour Dieu, ne vous présentez pas devant elle, vous verrez le train
'il vous fera.‹

J'avance toujours; ceux qui devaient être du voyage, me voyant
river. me demandèrent, comme les autres, si j'avais l'ordre de suivre,
. sans attendre ma réponse, ils me disent:

›Mais, comment diable vous fait-il trotter ainsi?‹

›Il ne me fait pas trotter, c'est moi qui viens demander la permission
suivre.‹

›Gardez-vous-en bien, retirez-vous vite voici le Roi qui vient.‹

Ces Messieurs se réjouissaient sans doute de me voir renvoyé comme
vaient été bien d'autres.

»Qu'est-ce que c'est?« me dit le Roi, »que voulez-vous, que faites-
us ici?«

Je fus, je l'avoue, peu édifié du début, je dis tout uniment que
ıvais ignoré le moment de son départ de Grüssau et que j'avais couru
›ur le supplier de le suivre. Le Roi, plus calme, me dit — ces Mes-
ɜurs l'entendant bien, ce qui me réjouissait à mon tour —

»Je vous tiens compte de votre attention, je ne vous ai rien fait dire
Grüssau, parce que je ne voulais pas ajouter à vos fatigues«, et, me
ettant sa main sur mon épaule, il me répéta que je lui faisais plaisir,
'il était charmé que je voulusse bien faire cette pénible course, et il
outa que ce qui lui faisait de la peine, c'est que je serais obligé de ne
endre qu'un cheval de bât, que lui-même n'avait qu'un chariot, parce
'il ne voulait rien qui pût l'embarrasser dans la marche.«

›Je n'aurai, Sire, qu'un cheval de bât.‹

»Cela est bien, voyez où vous pourrez passer la nuit; bon soir, mon
ıer. et bien obligé.«

Les officiers de la suite s'empressèrent de venir à moi et de me
liciter des belles choses qu'on m'avait dites; je les remerciai de la
ıcérité de leurs félicitations, je retournai en ville, où je passai la nuit
ıns la voiture de M. Mitchell. qui était du voyage.

Le Roi marcha sur deux colonnes, la première prit par Hohen- ce 11 août 1758 à Rohnstock.
iedberg jusqu'à Rohnstock, où fut le quartier général; la seconde
ıntonna à Falkenhain, et aux environs. Le général Seydlitz joignit ce
ɾps. et la cavalerie qu'il conduisait, fut mise dans les villages qui sont
ı avant de Rohnstock. Sa Majesté avait fait envoyer à Schweidnitz
us les bagages de ces régimens.

J'eus ordre à 4 heures de l'après-midi de me rendre chez elle :

»Voici une marche faite, mais il me faut encore huit bonnes marches

avant que je sois à portée de ces barbares et que je leur fasse payer aussi cher que je le pourrai les horreurs qu'ils commettent dans mon pauvre pays; partout où ils passent, ils ne laissent que des traces de désolation.

»Si contre le vœu de mon cœur je ne réussis pas comme je m'en flatte, on me blâmera sûrement, et cependant j'aurai fait humainement tout ce qu'il aura été possible de faire. Je ne sais, mon ami, si vous vous faites une idée bien nette de ma position et de la manière dont je dois agir souvent contre les règles que je sais être bonnes, dans les conjonctures malheureuses où je me trouve, soit pour sortir d'un pas dangereux, soit pour me défendre d'un ennemi que j'ai en tête, pour courir à un autre qui me menace; je dois agir presque toujours avec une vivacité d'action et une audace que la circonspection et la prudence ne permettraient pas : mais, mon cher, avec toute cette prudence si nécessaire dans des cas moins pressans que ceux où je me trouve sans cesse, comment sortir de tant de situations critiques et désespérées, tandis qu'avec toute la prudence possible que je me maintiendrais d'un côté, on me dépouillerait de l'autre, et j'y trouverais des gens si bien affermis qu'il me serait impossible de les en chasser; ainsi, mon cher, je suis forcé d'admettre dans mes projets plus de casuel que je n'en admettrais dans une situation moins scabreuse : je dois travailler et courir en Hercule sans avoir la force de ce fils du grand Jupiter.

»Mais, mon ami, avec tout ce casuel que je dois admettre, avec ces courses si précipitées que je dois faire, avec ses partis si prompts, si continuels que je dois prendre, comment ne pas faire de fautes, comment éviter tout reproche et ne pas prêter le flanc à la critique. J'espère que les gens de mon métier qui se seront fait de ma situation une idée bien juste, qui auront vu que, dans cette guerre que je soutiens avec vigueur, je dois enfin être accablé de tant de forces réunies contre moi, auront de l'indulgence pour les fautes que j'ai commises et que je vais peut-être commettre encore, et diront du moins — avec Turenne notre maître à tous — que celui qui de notre métier n'est coupable d'aucune faute, n'a pas fait longtemps la guerre.

»Vous avez à présent, mon cher, le secret de ma position, de la manière si précipitée avec laquelle je dois me décider et agir, vous connaissez le désir qui me presse de me tirer de ce maudit pas où je me trouve et de sauver la patrie. Si elle et moi devons être plus malheureux, si tout doit être dit pour nous, priez, mon ami, pour que le premier boulet m'emporte la tête. Je ne veux pas vous arrêter davantage, demain nous partirons à la pointe du jour, bon soir, bien obligé encore du plaisir que vous me faites, de vouloir bien m'accompagner.«

Qu'on me permette d'assurer ici une fois pour toutes que, si j'ai

rapporté et si je rapporte ces expressions de bonté du Roi, à mon égard, ce n'est assurément point par aucun mouvement de gloriole que je fais connaître la manière gracieuse dont le Roi me traita. Je m'étais proposé, comme je l'ai dit, de rendre un compte fidèle des conversations dont il m'honorait, et je l'ai fait sans rien omettre ni même les phrases et les termes dont il se servait, autant, au reste, que je pouvais me les rappeler. Si les bontés qu'a un grand homme pour ceux qui le servent et qui lui sont dévoués, honorent les objets de ces bontés-là, le grand homme qui les a, intéresse davantage, puisqu'on attend naturellement la bonté et l'indulgence de la part de la vraie grandeur. Les personnes de la suite du Roi ne trouvaient pas qu'il eût cette bonté et cette indulgence, ils se plaignaient de ce qu'abusant souvent de sa prérogative royale, il manquait pour la moindre bagatelle à cette première loi si sacrée de la société de ne rien dire de désobligeant à personne et de n'humilier qui que ce soit; on voit par ce que je viens de dire, que cela n'arrivait pas toujours et qu'il y avait quelques exceptions à la règle; quand je me suis aperçu que parfois on repoussait peut-être un peu trop durement ceux qui venaient rendre compte des commissions dont ils avaient été chargés, je l'ai rapporté avec la même franchise que je rapporte ce qui me concerne.

Je reviens à nos marches; le 12, le Roi poussa jusqu'à Liegnitz, le 13 à Heinzendorf, où l'on séjourna le 14; on fut à Dalke le 15, à Wartenberg 16, à Plaute 17, à Crossen 18, à Ziebingen 19, où tout le corps entra au camp, à l'exception du régiment d'Asseburg qui couvrit le quartier général. Le 20, le Roi se rendit à Francfort, l'infanterie entra dans la ville et la cavalerie campa devant le faubourg de Lebus. Si l'on se donne la peine de consulter la carte du pays, on verra avec surprise la diligence que fit ce corps dans un temps de chaleur extrême. 12—20 août

Dans toute cette course, le Roi, après avoir vaqué à ses affaires militaires, lut pour lui-même, dans la matinée, les trois volumes des *Tusculanes* de Cicéron, et chaque soir, à 5 heures, où je fus toujours appelé, il me lut *De la Nature des Dieux*. Il faisait souvent des remarques, que je rapporterai dans une autre occasion, mais ce qui me surprit, je l'avoue, c'est qu'ayant si souvent celle de toucher, à son ordinaire, à la religion, il ne m'en parla point du tout, quoique la lecture l'y conduisît naturellement. Tout ce qu'il me dit, lorsqu'il était question de ce bel ordre qui brillait de toute part dans l'univers, fut cette exclamation :

»Oh, mon ami, si l'on n'admet pas un être conservateur de cet univers, il faut avoir perdu le sens commun, tant de fins admirables, tant de moyens pour y parvenir, annoncent évidemment une intelligence qui

a conçu ces fins et employé les moyens de les remplir. On voit de l'intelligence chez les hommes, donc on doit supposer qu'il en est une supérieure qui leur a communiqué cette parcelle d'esprit dont ils jouissent. N'êtes-vous pas de mon avis?«

›Sans doute, Sire, je serais dépourvu de tout sens, si je n'en étais pas, jusqu'à la démonstration même.‹

»J'appellerais cela plutôt«, me dit-il, »une évidence morale.«

A Wartenberg, Sa Majesté logée, je crois, chez les Jésuites, et se promenant avec moi dans la cour, entendit une voix plaintive qui sortait d'un souterrain. Elle appelle un frère :

»Qu'est-ce que j'entends ici, il me semble que quelqu'un se plaint?« et elle regarde le frère qu'il questionnait, elle s'aperçut à la physionomie dudit qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire et d'autant plus qu'il balbutiait sa réponse.

»Il faut absolument que je sache ce que c'est, parlez-moi vrai, ou le diable vous emportera tous.«

Le pauvre frère déconcerté, intimidé par le ton du Roi, dit :

›Sire, c'est un frère qui s'est très mal conduit, il est en pénitence.‹

»Appelez-moi votre supérieur et que l'on fasse sortir promptement ce prisonnier, je veux le voir et lui parler.«

On obéit. Sa Majesté, voyant paraître vraiment un squelette, tout indignée débuta par dire au père et à quelques frères présents :

»Il faut avouer que vous êtes de grande canaille, traiter ainsi un pauvre malheureux.«

Elle questionna le frère prisonnier.

›Sire, j'ai manqué, il est vrai, à quelques règles d'obéissance, et on m'a tenu près d'un an, dans un cachot au pain et à l'eau, où j'ai reçu souvent la discipline.‹

Alors le Roi, plus indigné encore, apostropha ces Messieurs de toutes les épithètes énergiques de la langue allemande, et, après les avoir traités comme des misérables, il leur recommanda sérieusement de soigner le frère, d'user à son égard, dans la suite, d'autant de bontés qu'ils avaient eu de rigueurs.

»Vous m'en répondrez — et vous« en s'adressant au malheureux frère, »avertissez-moi, si on suit à votre égard ce que j'ordonne, sans quoi, le diable galopera sur la tête de tous.«

Enfin il finit ses sorties par un court sermon sur la tolérance, sur l'esprit de charité qui pardonne et reprend avec douceur ceux qui s'égarent.

Le Roi eut la bonté de m'expliquer ce que je n'avais pas pu comprendre.

»Quels misérables que ces drôles, et[1]) c'est moi nourri dans la guerre aux horreurs du carnage, qui doit prêter ma voix malheureuse — tandis que ces ministres de paix voient le sang couler trop lentement pour eux.«

A Crossen, pendant que le Roi lisait *De la Nature des Dieux*, on lui apportait une lettre où l'on s'étendait beaucoup sur les horreurs commises par les Cosaques, et Küstrin réduit en cendre; le feu lui montait au visage à mesure qu'il lisait la lettre.

»Sentez«, dit-il, »mon front, comme il brûle, vous le voyez, j'ai bien de la peine à me défendre de l'impétuosité du premier moment,[2]) je ne crains rien pour moi, mais pour mes pauvres gens. Quant à ce qui me regarde, mon parti est pris, si je dois être tué, à la bonne heure, j'ai fait ma prière à l'épicurienne.« Et il me la répéta, telle que je l'ai déjà écrite.

Voilà le précis de ce qui se passa dans mes séances depuis Rohnstock jusqu'ici.

Quoique le Roi fût excessivement fatigué de la marche pénible et de la chaleur inouïe de ce jour, il me fit cependant appeler à 6 heures. le 20 à Franci

»Je vous fais venir pour vous dire, mon cher, que, quoique sensible à l'attention que vous avez eue de me suivre — ce furent ses expressions mêmes — je verrai cependant avec plaisir que vous restiez ici, pendant que j'irai combattre les Russes; écoutez-moi, mes ennemis m'accusent de vouloir que tout ce qui m'entoure se batte et s'expose, c'est une calomnie, mais que voulez-vous, si vous me suivez et que, dans la bataille, malheur vous arrive, ce qui peut très bien se faire, ces ennemis diront: ne le voilà-t-il pas encore, comme il expose sans raison ceux qui ne sont pas dans le cas de devoir s'exposer? Et puis, en criant contre moi, on se rira de vous, on dira que diable allait-il faire dans cette galère? ainsi, mon ami, restez ici, priez pour de bons succès, et si je reviens de l'affaire qui ne tardera pas d'avoir lieu, je vous prendrai à mon retour.«

Après avoir représenté humblement qu'ayant fait cette course, je brûlais de plus d'envie de la continuer, le Roi insista, et j'insistai encore avec plus de respect.

»Vous le voulez donc, à la bonne heure, mais souvenez-vous, et dites-le, que je vous ai fait ces observations et que je vous ai demandé de rester ici jusqu'après la bataille.

»Demain matin je marcherai avec la cavalerie à Manschnow, où je trouverai l'armée du comte Dohna — comme le général Fermor a fait

---

1 Il fait allusion à ce qu'Abner dans *Athalie* dit au prêtre Mathan. 2 Ces canailles, disait-il, est-il permis de faire ainsi les incendiaires?

près de Schaumburg des démonstrations pour passer l'Oder, Dohna a pris ce camp pour en défendre le passage.

21 août à Manschnow. Dès que le Roi fut arrivé à Manschnow, il reconnut tout de suite les bords de la rivière, ainsi que la position de l'ennemi devant Küstrin; le général Fermor avait fait faire une parallèle devant la digue de l'Oder, et quoique le feu de son artillerie continuât d'être très vif, les ouvrages de la place n'étaient point encore endommagés. Le Roi, à la vue de ce Küstrin réduit en cendres, témoigna toute son indignation, et ce qu'il y avait de cavalerie sur le passage de Sa Majesté, lui criaient: »Père, soyez tranquille, nous sabrerons ces misérables et nous ne ferons point de quartier, nous aiguisons tous nos sabres.«

Je saisis cette occasion du Roi qui avait parcouru la ville, pour la voir aussi; ce spectacle de tant de belles maisons ruinées, celui de tant de malheureux qui avaient tout perdu, et n'avaient plus de retraite, me toucha bien vivement. Je vis le château et je me fis montrer la chambre que le Roi avait occupée; mon saisissement, en voyant cette espèce de trou, fut extrême, je me laissai aller à une foule de réflexions, et en comparant ce temps-là avec le moment présent, je ne pus retenir mes larmes; c'était toujours des temps de malheurs, mais de malheurs d'espèce différente: l'héritier présomptif de la couronne renfermé et courant risque de perdre la tête, et ce prince devenu roi prêt à livrer bataille devant ce lieu qui lui avait causé tant de douleurs, et courant tous les risques d'un combat toujours incertain, où il pouvait perdre la couronne avec la vie, ou se voir entouré plus encore d'affreux abîmes.

Le Roi, qui m'avait aperçu, traversant Küstrin, me dit le soir:

»Avouez, mon cher, que le spectacle de cette malheureuse ville fendait l'âme.«

»Oui, Sire, la mienne a été attristée.«

»Vous auriez pu voir cet horreur d'endroit où j'ai été si barbarement renfermé.«

»Je l'ai vu, Sire, et j'ai bien répandu des larmes.«

Le Roi, mettant alors sa main sur mon épaule, »Mon ami«, dit-il, »ne parlons plus du passé, occupons-nous du temps présent, qui peut m'être encore bien plus fatal que l'autre. J'ai eu bien des chagrins en ma vie, Dieu le sait, mais, après tout, n'est-on pas fait pour souffrir, et qu'est cette vie qu'on chérit tant? c'est une fumée qui s'envole — avec plus ou moins d'apparence.

»J'ai détaché Manteuffel avec l'avant-garde, pour se poster vis-à-vis du village de Schaumburg, où l'ennemi a établi une batterie pour protéger le passage de la rivière; Kanitz est marché à Wrietzen avec

deux régimens pour escorter les bâteaux qui en viennent pour la construction de notre pont sur l'Oder.«

On arriva à Gorgast, l'infanterie que le Roi avait prise avec lui et qu'il avait laissée un jour à Francfort, pour se reposer, arriva dès le grand matin dans ce village. Je fus appelé pour un instant dans la matinée. ce 22 août à Gorgast.

»Voici«, me dit le Roi, »les momens d'horreurs qui s'approchent, nous marcherons ce soir à l'entrée de la nuit, et demain, s'il plaît à la fortune, nous passerons le grand fleuve; je vous dirai dans notre prochain quartier tout ce que j'aurai fait. Reposez-vous, et n'oubliez pas de prier pour un être qui a besoin de la prière des justes.«

Toute l'infanterie et les hussards, qui avaient levé le camp au commencement de la nuit précédente et marché sur deux colonnes, arrivèrent à Güstebiese à 7 heures du matin, sans trouver de Russes, ni dans le village, ni sur les hauteurs au delà de l'Oder. Comme le Roi avait fait faire avec soin tous les préparatifs pour le passage de l'Oder, on commença à 9 heures à établir un pont, qui fut achevé à midi; pendant qu'on établissait ce pont, l'avant-garde et une partie des hussards de Zieten passèrent le fleuve sur des bacs, mais le pont achevé, les régimens Ruesch et Malachowski commencèrent à défiler, l'infanterie avec le train d'artillerie les suivit, et la cavalerie qui n'avait levé son camp qu'à ce matin à 3 heures, passa la dernière; voilà ce que j'avais vu, et ce que le Roi me dit le soir à Klossow, où il était marché avec l'avant-garde, après que la plus grande partie de l'armée avait passé la rivière.[1] ce 23 août à Klossow.

»J'ai passé heureusement, je suis content d'avoir vu toute mon armée si bien disposée à se battre; père, m'ont-ils crié plusieurs fois en route, menez-nous vite à l'ennemi, nous voulons vaincre ou mourir tous pour Votre Majesté; ce langage m'a ému.«

»J'ai entendu aussi ces cris, Sire, je me les suis fait expliquer, et j'ai béni le ciel de cette heureuse disposition à se bien battre.«

Ce que je ne savais pas, et ce que Sa Majesté eut la bonté de m'expliquer, c'est que par la manœuvre qu'elle avait faite, le corps du général Rumianzow, qui était à Schwedt, fut coupé de son armée. La nôtre campa entre Zellin et Klossow où fut le quartier général.

Avant d'entrer chez le Roi, j'avais vu une chose qui m'avait souverainement indigné: on avait amené au quartier de Sa Majesté un Kalmouk qu'on avait pris, un général qui le vit, s'avança et commença

1 Un bataillon des compagnies franches de Hârdt resta à Güstebiese pour garder le pont.

à injurier le pauvre diable, en des termes qu'il n'entendait pas, voyant que le Kalmouk avait une image qui lui pendait sur la poitrine, le général la veut toucher avec sa canne; le prisonnier, croyant qu'on voulait lui enlever son saint, le cache avec ses deux mains — alors le général furieux lui donne sur les mains des coups de canne, mais si violens qu'elles enflèrent et devinrent noires. Comme le Kalmouk tenait bon et gardait son saint en regardant tristement le général qui le frappait d'une manière si cruelle, celui-ci lui donna des coups au visage et le mit tout en sang — la moutarde à ce spectacle me monta au nez, je lui dis que si l'on taxait de barbares ces Kalmouks et ces Cosaques, il y avait bien d'autres gens qu'on pourrait taxer de plus de barbarie encore. ›Que dit-il, ce etc.?‹ — ›Si le Roi voyait cette scène qui choque si étrangement les premiers principes de l'humanité . . .‹ — A ce mot le général s'adoucit, il me pria de ne jamais parler de cette affaire.

›Mais, avouez que ce sont là de grandes canailles.‹

Je ne voulus pas répondre, mais j'entendis avec plaisir tous ceux qui étaient présens, se récrier contre cette inhumanité du général d'infanterie.[1])

24 août 1758 à Neudammer-Mühle, quartier général.

A 3 heures après midi, le Roi marcha sur deux colonnes, et vers les 8 heures du soir il entra au camp entre Nabern et Dermietzel. Il posta lui-même au canal de Mietzel l'avant-garde, qui, avec une partie de l'artillerie, avait passé le pont de Dammühle et qui eut par-là à dos ledit canal. On put voir dans la marche une partie du camp ennemi sur la hauteur de Zicher, on vit même sa cavalerie se mettre en bataille à notre approche, mais il n'y eut aucun engagement.

Comme l'on était arrivé si tard au camp, comme l'on était à la veille d'une bataille, comme j'avais déjà été avant le départ, je ne pensai certes pas que je pourrais être appelé, je le fus cependant vers les 9 heures du soir; je trouvai le Roi dans une très petite chambre du moulin occupé à écrire; je crus que le Roi faisait ses dispositions pour la bataille, mais point, il faisait des vers.

›Des vers, Sire? et demain Votre Majesté va livrer bataille!‹

»Eh bien, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? puis-je pas ce soir comme un autre m'occuper de vers et me distraire, en en faisant peut-être d'assez mauvais? J'ai été toute la journée à l'affaire capitale, que j'ai tournée de toutes les façons, mon plan est fait, mon parti est pris, il m'est bien permis, ce me semble, de griffonner, de rimailler tout comme un autre.«

›Personne, Sire, ne disputera cette permission; je dis seulement que

1) C'était le général de B.

dans un moment aussi critique, comme le doit être celui de donner une bataille, il est bien difficile d'avoir cette disposition à versifier.‹

»Quand vous serez accoutumé depuis longtemps, comme je le suis, à toute cette bagarre de batailles, vous ne trouverez pas si étrange que la veille du jour qu'on en doit donner une, on s'amuse comme je le fais; d'ailleurs, Monsieur, je ne compose pas, j'essaye de corriger un auteur et de faire mieux que lui, s'il est possible; quand vous êtes sorti de chez moi aujourd'hui, je voulais lire l'ode de Rousseau à la Fortune — et en ouvrant mon livre, je tombai sur celle au comte de Sinzendorff, dont deux strophes me parurent assez mal faites; un peu de patience, Monsieur, j'ai la dernière strophe à revoir et à refaire, je serai vite prêt et je vous montrerai mon *biau* ouvrage. — Le voici; peut-être, pour un jour de fatigue comme l'a été celui-ci, trouverez-vous que Monsieur le poète s'est encore bien tiré de son grand ouvrage.«

›Oui, Sire, Votre Majesté s'en est bien tirée dans un moment pareil — je doute que les généraux que vous avez et aurez à combattre, fassent jamais des vers la veille d'une bataille.‹

»J'ai d'eux une meilleure opinion que celle que vous en avez, ils feraient des vers tout comme moi, s'ils savaient en faire; ce petit travail rafraîchit la tête et les idées, et j'ai besoin que l'une et les autres soient fraîches.«

›Comme ce petit travail, ainsi qu'Elle l'appelle, me paraît une chose si singulière, oserais-je Lui demander cette feuille qu'Elle vient d'écrire, elle me rappellera à jamais une circonstance remarquable et intéressante.‹

»Volontiers«, dit-elle, »si cela vous fait quelque plaisir, si vous y attachez un prix que sûrement elle ne mérite pas — gardez-la et faites-en ce que vous voudrez. L'ode est un genre assez difficile. Malherbe y a apporté beaucoup d'exactitude pour l'harmonie de la poésie et du style: si les poètes réussissent peu dans les odes, surtout dans les odes louangères, c'est qu'ils exagèrent trop; à force de les trop pousser, les louanges, elles deviennent cruellement insipides; mon cher Racine est dans les odes à une distance immense de ses tragédies, il me faut des commentaires pour les premières, je n'en ai pas besoin pour les secondes, et, dans celles-ci, quoiqu'il dise en vers à peu près ce que je pourrais dire en prose, cependant rien n'égale la magie et l'harmonie de ses vers.«

›Je crois, Sire, qu'il serait bien difficile de refaire passablement un morceau de Racine, par exemple:

Celui qui met un frein à la fureur des flots.

»Vous avez raison, cela serait très difficile, mais, mon cher, si j'essayais ce que je puis faire là-dessus?«

Il prenait déjà la plume[1]), lorsqu'on lui annonça les généraux.

»Attendez-moi un instant dans ma chambre, je vais sortir pour leur donner les dispositions, il faut que chacun sache bien ce qu'il a à faire; si on suit mes arrangemens, j'espère que tout ira bien.«

Le Roi sortit et, après avoir peroré une demi-heure:

»Eh bien, tout est dit, voyons ce que j'aurai à dire sur *celui qui met un frein.*«

Un quart d'heure après il finit cette imitation que je lui demandai aussi.

»A présent, mon ami, voici des raisins, mangeons-en, car qui sait qui les mangera demain. Nous partirons à la pointe du jour.

»J'attaquerai les Russes avec mon aile gauche, je refuserai la droite, ce sera à celle-là où je vous conseille de vous tenir, vous serez moins exposé là que partout ailleurs — soyez cramponné au régiment de mon pauvre frère, le prince de Prusse, j'espère que vous n'aurez que des coups de canon à essuyer; bon soir, je vais au lit, où sûrement on n'aura pas besoin de me bercer, tâchez, mon ami, de trouver un endroit pour reposer votre tête. Si vous entendez le feu s'éloigner, souvenez-vous que c'est une bonne marque pour nous; bon soir, priez bien pour moi, pour mon armée, et ne vous oubliez pas.«

Voici les strophes corrigées et imitées:

Odes de Rousseau, ode 6 au comte de Sinzendorff.

Seconde strophe de Rousseau.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques,
Le laboureur commence à lever ses guérets.
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

La même seconde strophe, par le Roi.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques,
Le laboureur actif sillonne les guérets.
Un vent tendre et naissant sur les rameaux antiques
Orne les arbres des forêts.

Troisième strophe de Rousseau.

Déjà la terre s'ouvre et nous voyons éclore
Les prémices charmans de ses dons bienfaisans.
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore
Contempler ses nouveaux présens.

1) J'ai constamment remarqué qu'il suffisait qu'on lui proposât une difficulté quelconque, sur quelque chose que ce pût être, pour qu'il s'occupât de la vaincre.

La même troisième strophe par le Roi.

Déjà d'un sein fécond la terre fait éclore
Ses prémices charmans, l'espoir des moissonneurs,
Les champs sont embellis par les présens de Flore,
Et Phébus brille sans ardeurs.

Racine.

Athalie, acte 1, scène première, Joad à Abner.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots;
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Imitation par le Roi. [1])

Celui qui par un mot créa les élémens,
Peut secourir le juste, et perdre les méchans;
A ses ordres sacrés j'obéis sans me plaindre,
Me confiant en lui, quel mortel puis-je craindre?

Si Voltaire trouve que des vers faits dans une ville que l'on a prise, ou après une victoire fournissent de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire, je me flatte que des vers faits au moment presque de livrer une bataille, présenteront une anecdote intéressante.

Il est bien plus difficile, à ce que je pense, de conserver cette liberté d'esprit en lisant dans le chapitre des accidens, qu'en lisant dans celui des réalités.

Je passai le reste de la soirée au pied d'un arbre, enveloppé de mon manteau; après minuit, voyant de la lumière dans une petite tente, je m'y rendis pour noter le précis de la conversation que j'avais eue: je passai de là au quartier du Roi, qui prenait déjà son café. Je demandai au laquais qui avait eu la garde, si Sa Majesté avait un peu reposé. ce 25 a 1758 bataill

›Reposé, Monsieur? Elle a dormi si profondément que j'ai eu assez de peine de l'éveiller.‹

Au point du jour l'armée passa, sur deux colonnes, la Mietzel, comme l'avait fait hier l'avant-garde. Après l'avoir passée, elle se mit en bataille dans la forêt, et poursuivit sa marche sur trois colonnes. L'infanterie composait les deux premières, et la cavalerie la troisième. 25 aoû

Sa Majesté prit les devans avec l'avant-garde, que conduisait le

---

1) Sa Majesté voulut en septembre de la même année trouver une autre imitation. Elle y travailla une bonne heure et ne put réussir.

général Manteuffel, tout défila par la gauche, en conservant le bois jusque vers Batzlow. Dans la forêt, l'infanterie et la cavalerie chantaient des cantiques, cela parut déplaire au Roi.

»Mes b..... ont peur« dit-il »car ils chantent des psaumes de Clément Marot, ce sera bientôt une autre musique.«

Quand on fut sorti de la forêt, l'infanterie passa par ce village de Batzlow dont je viens de parler, et par celui de Wilkersdorf: la cavalerie la cotoya. Dans l'idée de gagner le flanc droit de l'ennemi, le Roi poussa jusqu'au marais de Quartschen, dit Hofebruch. Quand on fut à la hauteur de Zorndorf, on découvrit seulement alors toute l'armée de l'ennemi rangée en ordre de bataille; en ayant fait le tour de cet endroit, on se présenta à son dos.

Il paraît que le général Fermor, nous ayant découvert la veille à Klossow, se douta du dessein qu'avait le Roi de le tourner, vraisemblablement ils avaient employé toute la nuit à changer de position, car on s'aperçut, par les différens mouvemens qu'on leur vit faire, qu'ils s'en occupaient encore.

Ils étaient rangés sur quatre lignes dans une espèce de quarré long; la droite touchait le bois de Quartschen et ce flanc était couvert par le Hofebruch et par de profonds ravins.

La gauche s'étendait au delà de Zicher, qui fut à dos de cette aile et touchait le bois de ce village.

Le Roi, disposé d'attaquer l'aile droite de l'ennemi et de refuser la sienne, fit mettre en bataille derrière Zorndorf l'avant-garde forte de 6 bataillons et d'un régiment; la gauche de cette avant-garde fut appuyée à un ravin qu'elle eut ordre de longer toujours pendant l'attaque, la droite eut devant son front Zorndorf, que les Cosaques avaient abandonné à notre approche, après y avoir mis le feu.

20 pièces de canon furent mis devant la gauche des bataillons destinés à la première attaque, et 40 pièces furent placées à la droite du village, et couvertes par un bataillon.

Le Roi rangea aussi l'armée en bataille, les deux lignes d'infanterie appuyant leur gauche à un marais, et la droite s'étendit vers Wilkersdorf, qui fut vis-à-vis du flanc de cette aile. Toute la cavalerie fut mise en troisième ligne.

Tels furent les préparatifs de cette journée. L'attaque est ordonnée vers les 9 heures, la batterie à la gauche de Zorndorf commença à tirer, celle de la droite un peu plus tard, l'armée s'ébranle, la droite de l'avant-garde traverse Zorndorf, malgré les flammes, la gauche au-dessous de ce village, l'armée suit dans une certaine distance pour soutenir l'attaque. Le feu très vif de part et d'autre dura jusque vers 11 heures.

que notre avant-garde joignit l'ennemi, commence alors le feu de mousqueterie; notre infanterie attaque si brusquement la droite de l'ennemi qu'elle culbute et renverse ses deux premières lignes sur la troisième, nos grenadiers la percent, la bayonnette au bout du fusil.

Sans doute ce premier choc aurait été décisif, si de malheureuses circonstances n'en avaient pas dérangé l'effet. Notre avant-garde, qui avait passé, comme je l'ai dit, par le village de Zorndorf, et formé dans un ordre admirable la ligne au delà, tira un peu trop à droite, lorsqu'elle se mit en mouvement vers l'ennemi. Elle s'éloigna ainsi du ravin qu'elle aurait dû longer toujours pour ne pas prêter son flanc, et pour tomber sur celui de l'ennemi.

Cette faute aurait pu être réparée par la gauche de la première ligne, si elle avait débordé par un bataillon cette aile de l'avant-garde, qui n'aurait pas alors donné prise, mais cela ne se fit point, et l'ennemi en profita, sa cavalerie parut, et, tombant sur la gauche, elle la mit en fuite, la cavalerie mise en troisième ligne ne put arriver assez tôt pour secourir à temps cette gauche qui se débandait. Cependant le général Seydlitz, se présentant avec quelques régimens devant la cavalerie russe, l'attaqua et la mena battante jusqu'à leur infanterie de la droite, il enfonça aussi avec la bravoure la plus déterminée cette droite, et en fit un carnage affreux, en culbutant les deux lignes russes sur la troisième. Les hussards de Zieten et de Malachowski se joignirent au général Seydlitz et se distinguèrent dans leur attaque d'une façon toute particulière. Cette aile si maltraitée s'enfuit avec la plus grande précipitation dans les bois de Quartschen et vers la Mietzel; si les gens du pays n'en avaient pas brûlé les ponts, la bataille aurait été décidée, tant les évènemens de ce monde tiennent à des causes qu'on ne peut prévoir. L'ennemi n'ayant point de retraite, forcé de se noyer ou de se défendre, il prit ce second parti, il tint ferme dans le bois et se défendit en tiraillant de nouveau.

Au moment que le Roi vit les bataillons de sa gauche en désordre et peu disposés à se rallier, que celle des Russes marchait pour soutenir les débris de la droite, il vint en carrière à l'aile droite et s'arrêta devant le régiment du prince de Prusse auquel j'avais été assigné.

»Que Dieu ait compassion: *dass sich Gott im Himmel erbarme*«, s'écria-t-il d'une voix assez forte, mais le prince Maurice, au fait du malheur arrivé, et qui en prévoyait les suites, peut-être pas trop content de l'exclamation du Roi, prend son chapeau, le jette en l'air, et, d'un air décidé et d'une voix très sonore, crie:

›Vive le Roi, la bataille est gagnée!‹

La ligne crie: ›Vive le Roi!‹ Sa Majesté parut sourire un instant, le prince Maurice et le général Bülow disent:

›Camarades, ce que vous voyez là de gens qui s'en vont, sont des prisonniers russes qu'on amène; allons, vive le Roi, marche.‹

Sa Majesté, en passant au trot devant le régiment Prince de Prusse, dit:

›Mes amis, défendez-vous encore un instant, tenez bon, et tout sera bien.‹

Alors tout marche, cette aile, composée de Wedell, Kalckstein, Forcade, Prince de Prusse et Asseburg, fit des prodiges de valeur, les deux derniers régimens acquirent ce jour-là une gloire immortelle[1]. Elle déloge l'ennemi de son poste et lui prend son canon, notre cavalerie reparut encore et fit de cette infanterie russe qui fuyait un massacre épouvantable, tout ce qui put être sabré, le fut sans rémission; les Russes ne demandant pas quartier, on ne leur en fit aucun. Une partie de cette infanterie russe poussée en même temps, par ces braves régimens dont je viens de parler, sur son aile droite, fut poursuivie par notre cavalerie jusqu'au ravin où cette aile avait été appuyée au commencement de la bataille.

Notre droite d'infanterie avança jusqu'aux marais qui sont à côté de Quartschen, prit encore plusieurs pièces de canon, ruina presque toute l'infanterie de l'ennemi qui couvrait la caisse militaire, dont elle s'empara en partie. L'ennemi, voyant la gauche renversée sur son centre, et ensuite sur la droite, qu'il n'avait point de retraite et qu' on le pressait, fit le tour de sorte qu'à la fin de la bataille, vers les 8 heures du soir[2], son armée se trouva, mais dans une extrême confusion, derrière Zorndorf, elle fit front du côté opposé à sa position du matin et occupa une partie du terrain, où la gauche de notre avant-garde, avait été au commencement de la bataille, elle passa ainsi la nuit dans un grand désordre. Notre armée la passa sous les armes au milieu des morts de l'ennemi, sur les hauteurs qui sont entre Quartschen et Zicher; le premier de ces villages resta devant la droite, ce qui était resté des bataillons de notre gauche, dont la plus grande partie avait fui, se postèrent derrière Zicher, que l'ennemi avait brûlé lors de sa retraite; comme les Cosaques avaient mis dans la journée le feu à tous les villages qui étaient sur le champ de bataille et aux environs, c'était un spectacle déchirant de voir ces villages en feu, les paysans et leurs femmes brûlés ou massacrés par ces barbares.

La bataille décidément gagnée, le Roi, à 8 heures et un quart du soir, écrivit sur un tambour une lettre à la Reine, et une au ministère. Il demanda si on savait où j'étais, son aide de camp, M. de Krusemarck lui dit que j'étais là; on m'appelle; je félicitai Sa Majesté sur le gain de

1) C'est que dit le Roi. 2) Où le feu cessa de part et d'autre.

la bataille, et je La remerciai de ce qu'avant midi Elle avait demandé si on m'avait vu [1]).

»Comme je savais que vous étiez à l'aile droite, j'étais curieux d'apprendre si vous y étiez encore. Ne vous l'avais-je pas bien dit, mon ami, qu'un jour de bataille était un jour d'horreur, et que dites-vous de ces barbares qui ont brûlé tous mes villages et mes pauvres paysans? Seydlitz a bien fait payer cher à ces incendiaires les horreurs qu'ils ont commises.«

En écoutant le Roi, j'aperçus un Russe avec un sabre sans fourreau et qui se trouvait au milieu de la troupe qui entourait Sa Majesté. Je le lui fis remarquer.

»Qu'on ôte le sabre à ce drôle« dit-Elle, »comment se trouve-t-il ici? attendez un moment, et je vous parlerai encore, j'ai quelques ordres à donner, cela sera bientôt fait.«

Un demi-quart d'heure après, j'entrai dans sa petite tente qu'on avait dressée, et je la félicitai de nouveau sur les succès de la journée.

»Elle a été terrible cette journée, et j'ai vu le moment où tout allait au diable. Tout y serait allé, mon ami, sans mon brave Seydlitz, et sans le courage de mon aile droite et surtout de celui du régiment de mon cher frère et de Forcade; je vous le dis, ils ont sauvé l'Etat et moi, aussi ma reconnaissance vivra-t-elle autant que la gloire qu'ils ont acquise dans cette journée, comme mon indignation contre ces régimens de la Prusse sur lesquels je comptais, ne finira pas, ces viédases ont fui, comme de vieilles p....., et m'ont donné des instans de peines cruelles. Ces b..... ont eu une terreur panique dont on n'a pu les faire revenir, qu'il est cruel de dépendre de ce ramas de drôles.«

»Mais enfin, Sire, la bataille est gagnée et j'en félicite Votre Majesté du fond de mon âme.«

Je ne m'attendais guère à des vers dans ce moment-ci, et j'eus pourtant ceux-ci en réponse, apparemment à la félicitation que je faisais.

[2]) Jugez insensés que nous sommes —
Nous admirons de tels exploits,
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans les meurtres et les rapines —
Ne saurait-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnère
Que leur grandeur doit éclater?

1 A $11^3/_4$ heures, le Roi demanda à son aide de camp, M. d'Oppen, celui-ci le dit à M. Mitchell, qui me le redit tout pénétré de l'attention du Roi. 2 Ode de Rousseau à la Fortune.

»Et puis mon cher :

Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur —

Peut-être aurait-on fini la strophe, si on n'avait pas apporté des beurrées; le Roi en mangea trois de suite sans dire mot, il dit ensuite :

»Je crois que vous ne serez pas fâché de manger aussi, prenez ces deux qui restent, c'est peu pour un jeune estomac sans doute à jeun, mais dans ce monde, et un jour de bataille surtout, il faut faire comme on peut. Avez-vous compris quelque chose dans cette diabolique journée?«

›Sire — j'ai bien saisi la marche et tous les arrangemens faits pour livrer la bataille, j'ai bien vu le commencement de l'affaire, mais le reste m'a échappé — je n'ai rien compris aux mouvemens que l'on a fait.‹

»Vous n'êtes pas le seul, mon ami, vous n'êtes pas le seul — consolez-vous.«

›J'ai demandé quelques explications pendant la bataille, j'ignore si elles sont justes.‹

»Eh bien demain, si nous sommes un peu tranquilles, je vous ferai venir, vous me direz comment on vous a expliqué la chose, et je vous corrigerai le déficit. Je vais me mettre à présent tout habillé sur mon grabat, en vous plaignant de devoir passer la nuit à la belle étoile, au milieu des morts et des mourans; voilà ce que c'est que d'accompagner dans ses courses un vieux chevalier qui trotta et qui trotte et qui trottera; dormez, si cela est possible, je suis trop agité pour espérer un peu de repos dont j'aurais grand besoin, car ma pauvre tête est diablement pesante.«

ce 26 août 1758. Le Roi reconnut au point du jour le champ de bataille, il vit que l'ennemi, dont tous les régimens avaient été mêlés, s'occupait à se remettre et à former des brigades. Sa Majesté rangea ses troupes, il mit toute l'infanterie à la droite, qui avait sur son flanc le village de Quartschen et s'appuya à Hofebruch; des hussards furent placés à cette aile pour la soutenir. La cavalerie campa à la gauche, qui s'étendit vers Wilkersdorf. Quand à midi les bagages, qui étaient restés à Damm arrivèrent, l'armée tendit ses tentes sur la même place où le Roi l'avait rangée en bataille.

Le matin, il recula seulement un peu vers Zicher, l'aile gauche, presque toute la cavalerie campa en seconde ligne.

Toute la journée se passa en canonnade sans aucun engagement de part et d'autre. Le Roi, observant l'ennemi dans la matinée, fut exposé au feu des cartouches, le colonel de Schwerin qui commandait les gens-d'armes, pria instamment de se retirer.

sable, il me lut trois pages et demie qu'il avait faites aussi dans cet intervalle; dès que je l'eus entendu, je voulus déchirer mon barbouillage.

»Ne déchirez pas ce que vous avez fait, ce sera un souvenir pour vous, et comme je vous l'ai dit, cela peut passer.«

C'est en suite de ce langage du Roi que je présente ici cette relation telle que je la fis dans le dessein de la Lui montrer, je demande la même indulgence que le Roi a eue pour elle, cependant je serai plus prudent dans la suite, et je ne hasarderai que très rarement ce qui pourra concerner les affaires militaires dont le Roi même aura daigné me parler; je sens qu'entrant à l'avenir dans d'aussi grands détails comme je l'ai fait pour cette espèce de relation que je donne, cela me mènerait trop loin et m'attirerait des critiques bien méritées; cette scène toute nouvelle pour moi, la bonté du Roi à m'éclairer et à redresser mes idées, m'ont séduit, je connais fort bien que, pour obtenir de l'indulgence, on exigera avec raison de moi que je ne me laisse plus aller à la tentation.

Le Roi me parla encore avec indignation de ces régimens de la Prusse qui avaient fui si lâchement, et avec tout l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'admiration du général de Seydlitz, de son aile droite et surtout du régiment de feu le prince de Prusse et de celui du général Forcade.

»Ces régimens et Seydlitz m'ont sauvé, que ne pourrais-je pas faire, si j'avais plus de tels chefs et de telles troupes!«

Je fus surpris, je l'avoue, de ce qu'il ne parla que comme en passant du prince Maurice et de sa bravoure; lui cependant, qui dans un moment que l'exclamation du Roi pouvait rendre plus critique, jeta son chapeau, poussa et fit pousser les cris *Vive le Roi*. En revenant encore au brave régiment Prince de Prusse, il me raconta un fait passé dans la matinée.

»Cela m'a touché, mon ami, au delà de ce que je pourrais vous en dire; un officier de ce régiment, nommé Berg, était devant son peloton, assis à terre, sa main appuyé sur la cuisse; ce pauvre jeune homme fatigué de la journée d'hier, de la nuit et de la chaleur du matin qui était bien forte, reposait ainsi un instant, quand un boulet de canon lui casse la main et la cuisse, on vient à son secours, il ne veut point qu'on lui mette d'appareil, il dit, croyant, comme l'on canonnait toujours, que la bataille n'était point encore finie.

›Point d'appareil, et je vais mourir, et je meurs content, si le Roi gagne la bataille, et peut détruire cette nation incendiaire.‹

›Il l'a gagnée.‹

»Je meurs donc content,« [1]) et il tomba en faiblesse.

Le Roi en me faisant ce récit si touchant de ce trait qui honore et l'officier et le régiment, avait les yeux mouillés de larmes.

»Comme vous n'avez point de tentes, j'ai dit à Wobersnow de vous recevoir dans la sienne, vous pouvez passer là une moins mauvaise nuit que la précédente.«

Je remerciai fort de cette bonté, dont j'avais assez besoin; j'en profitai bien peu cependant, car, entré dans la tente vers minuit, tout fut alerte. Deux heures après, l'ennemi, qui était resté dans sa position et sous les armes, toute la journée d'hier, commença ce jour vers les 2 heures du matin à défiler par la droite vers Wilkersdorf et Cammin, on les accompagna d'une canonnade épouvantable; le Roi, au point du jour, le suivit avec toute l'armée jusqu'au delà de Tamsel; mais comme le général Fermor avait déjà occupé les hauteurs de Cammin, qu'il les avait garnies de toute son artillerie, Sa Majesté ne put absolument rien entreprendre. Elle prit à Tamsel son quartier général. ce 27 a 1758

Pendant les cinq jours que nous restâmes à Tamsel, je fus appelé tous les soirs à 5 heures. Cette terre agréable, appartenante à une famille illustre et respectable du pays [2]), avait cruellement souffert du séjour et du passage, ils avaient pillé, violé et massacré des paysans et des paysannes: je vis encore devant le château une pauvre malheureuse que les Cosaques avaient violée, dépouillée et percée en plusieurs endroits de leurs piques. Etant le premier jour chez le Roi, il parcourut avec moi tous les appartemens du château. 27. 28. 30. 31 à Tamsel

»Voyez, mon cher, dans quel état ces canailles ont mis ces meubles des bons Wreech: comme ils ont brisé ces meubles et tout ce qu'ils n'ont pu emporter; ce qu'ils ont fait ici, ces barbares l'ont fait de même chez la plupart des paysans; avez-vous vu cette morte devant le jardin, tout cela ne fait-il pas dresser les cheveux de la tête, est-ce là faire la guerre? Les princes qui se servent de telles troupes, ne devraient-ils pas rougir de honte? ils sont coupables et responsables devant Dieu de toutes les horreurs qu'elles commettent.«

Après avoir vu les appartemens du château, il passa un instant au jardin, que je trouvais assez dans le goût hollandais. En sortant, une paysanne assez bien mise et déjà sur l'âge se mit aux pieds du Roi.

»Relevez-vous, ma bonne, qu'est-ce que vous voulez?«

---

1 Ce M. de Berg fut transporté à Francfort, où il mourut 4 jours après la bataille, en répétant au chirurgien major du régiment, Köhler, les mêmes paroles qu'il avait dites au moment qu'il reçut le coup; il ajouta: »Sept villages, la ville de Küstrin en feu, sont-ce là des hommes? Mon Roi est vainqueur, je meurs.« 2 La famille de Wreech.

›Sire, je viens supplier Votre Majesté de donner à mon fils qui va bientôt se marier, une petite place qui lui donne son pain; si Elle m'accorde cette grâce, le Dieu qui est au ciel La bénira.‹

»Ma pauvre bonne,« lui dit le Roi, »j'ai besoin que le ciel me bénisse, mais comment vous donner une place lorsque je ne suis pas sûr de garder la mienne?«

La paysanne se mit à pleurer.

»De quoi pleurez-vous?« dit le Roi, qui peut-être croyait que ces pleurs coulaient à cause de ce qu'il venait de dire de sa place, et sans attendre la réponse, la renvoie en lui disant: »Que votre fils fasse bravement des enfans à sa femme, et qu'il vienne à Potsdam quand la paix sera faite.«

Sa Majesté me rendit cette conversation que je n'avais pu comprendre.

»Convenez, mon cher, qu'il est plaisant de venir, dans ces instans-ci, me demander quelque chose.«

›Mais, Sire, cette pauvre femme ne connaît pas votre position actuelle, elle compte sur votre bienveillance, et s'imagine qu'un Roi peut toujours en donner quelques marques dans tous les temps et dans tous les lieux.‹

»Oh du diable, mon cher, cela ne va pas. Pour revenir aux barbares: d'après le rapport que m'a fait le général Bredow que j'ai détaché au champ de bataille avec 2 régimens de cavalerie, pour faire enterrer les morts et transporter les blessés et le canon que nous avons pris, je puis vous dire maintenant avec précision que l'ennemi a fait une perte considérable et telle que je ne l'avais pas imaginée; outre cette perte — qu'il ne fixa pas au reste, j'ignore si ce fut par oubli — nous leur avons fait 3,000 prisonniers, six généraux, 84 officiers, nous avons pris 101 pièces de canon, une paire de timbales, 27 drapeaux, une grande partie de leur bagage et de leur caisse militaire; nous avons perdu en morts[1], blessés et égarés environ 5,000 hommes, et quelques pièces de canon dont l'ennemi s'empara, lorsque mes viédases de mon aile gauche fuirent devant la cavalerie russe; cette cavalerie, au reste, ne vaut pas grand chose, elle ne tiendra jamais devant la mienne; l'infanterie vaut beaucoup mieux, elle sait se défendre; bien dirigée, on pourrait faire quelque chose avec elle; les généraux russes sont tels que le maréchal de Keith me les a peints, mauvais généraux, bonne infanterie pour tenir ferme, très

1) Le général Zieten fut du nombre des premiers, les généraux Forcade, Kahlden, Froideville au nombre des seconds. Les deux derniers moururent de leurs blessures.

novice encore dans les évolutions, cela ne sait pas bien se remuer: elle a tenu ferme et mes gueux de l'aile gauche m'ont abandonné, j'en suis tout honteux, je n'aurais pas cru la chose possible.«

Ce langage du Roi me fit soupçonner que dans cette honte entrait un peu d'amour propre qui avait mal calculé ou n'avait pas écouté les réflexions qu'on lui avait présentées. Je m'explique. Quand le Roi quitta la Silésie pour aller aux Russes, il demanda au maréchal de Keith ce que c'était que ces troupes russes.

›Sire, ce sont de braves troupes qui se défendent bien, mais qui sont mal menées.‹

»Bon, bon« lui dit le Roi, »vous apprendrez que j'ai attaqué ces drôles, et qu'à la première attaque, je les aurai mis en fuite.«

›Sire, ces drôles-là ne fuient pas si aisément, et je crois devoir le dire à Votre Majesté avec cette vérité et cet intérêt que je Lui dois.‹

›Eh bien, vous verrez que ce ne sont pas ces mêmes Russes que vous avez connus.‹

Après un tel langage, il fallait attaquer et mettre en fuite sans autre compliment, cependant après l'attaque et la fuite dans laquelle effectivement ils furent mis d'abord, ils tinrent bon jusqu'à 8 heures du soir, et c'est, je crois, cette opiniâtreté à disputer du terrain et à se défendre, qui entrait un peu dans cette honte dont on parlait; comment en effet, après l'épreuve que l'on avait faite, soutenir au maréchal de Keith que ces drôles étaient gens à mettre d'abord en fuite, ou convenir qu'on n'avait pas aussi bien jugé que le Roi?

Cette réflexion que je viens de faire, est peut-être hasardée; ce qui me la rendrait probable, est le silence que le Roi garda avec le Maréchal sur la bataille et sur tout ce qui pouvait avoir quelque rapport aux Russes. Silence qui frappa d'étonnement le maréchal de Keith, ainsi qu'il me le dit lui-même, quand nous rejoignîmes l'armée du margrave Charles. Il ne désavoue pas que le Roi avait quelques raisons pour justifier un peu l'idée qu'il s'était formée: car de fait, les Russes avaient reculé d'abord dans l'attaque de notre avant-garde, et si les ponts n'avaient pas été brûlés, la bataille aurait été vite décidée, je parle ici d'après Sa Majesté.

Le Roi lut tous les jours, le matin et l'après-midi, son cher Lucrèce: c'était, comme il le disait, son bréviaire lorsqu'il avait de la tristesse: mais contre son ordinaire il ne me parla point les quatre premiers jours de la lecture qu'il faisait; enfin, le dernier jour:

»Vous me voyez,« me dit-il, »avec mon Lucrèce, cela vous prouve que j'ai du chagrin; mener la vie d'un chevalier errant, courir les pays et les grands chemins, trouver sans cesse de nouveaux ennemis à com-

battre, ne pouvoir rien mettre à perfection, à cause de leur multitude: tout cela, mon ami, n'est guère réjouissant, ce ne sont point ces Russes que j'ai encore à ma portée qui me chipotent, je trouverai bien moyen de les chasser d'ici, mais ce sont d'autres ennemis dont je dois chercher à me défaire, je n'ai pas de temps à perdre pour aller à eux et les empêcher de profiter de mon absence pour entreprendre quelque chose, comme je crois qu'ils en ont grande envie; c'est pour me distraire un peu de mes idées sombres, que je lis mon ami Lucrèce, et je dis comme lui: ›Puissante Vénus, vous qui tenez entre vos bras le cruel dieu de la guerre, qui, épris de vos charmes, penche sur votre sein la tête redoutable, daignez le fléchir, que les horreurs de la guerre fassent enfin place aux douceurs de la paix, que le peuple prussien respire après tant de calamités, que leur chevalier errant puisse tranquillement retourner à son Potsdam, y goûter dans les bras de la philosophie un repos dont il est privé depuis si longtemps, y voir son cher compagnon d'infortunes cultiver les muses, une épouse aimable et jouir avec elle de toute la béatitude dont les pauvres mortels sont susceptibles.‹ Telle est ma nouvelle formule de prière, vous connaissez les deux que je fais assez souvent, elles ne sont pas si éloquentes que celle-ci, dites à présent mon cher, que je suis un indévot, que je ne prie point, et que je cours grand risque d'être un jour tant soit peu grillé.«

›Quoique vos prières, Sire, répétées assez souvent, ne me fassent pas croire à une grande ferveur de dévotion, je ne pense pas que vous ayez à craindre le grillage, si vous pouvez parvenir à dire sérieusement: ›O Dieu, aie pitié de mon âme, si j'en ai une.‹ — Votre Majesté le dit quelquefois, mais c'est du bout des lèvres.‹

Elle rit beaucoup:

»Mon ami, mon ami, comme je désespère de vous convertir, n'espérez pas de me faire changer de sentimens, mes principes très fort réfléchis sont inébranlables; ne croyez-vous pas qu'ils sont tels?«

Je ne voulais pas répondre, mais je fus tant pressé qu'il fallut bien parler; ne voulant point entrer dans des raisons particulières de ce que je venais d'avancer, je me contentai de lui dire:

›Il me paraît que, si Votre Majesté était bien sûre de Son sentiment et de Ses principes, Elle n'en parlerait pas si souvent.‹

Cette réponse, qui pouvait mener loin, finit à ma grande surprise la conversation. Le Roi en changea à l'instant l'objet.

»Savez-vous, mon cher, que j'aurai pourtant battu dans dix mois Français, Autrichiens et Russes; je ne crois pas qu'on puisse critiquer mes dispositions dans cette bataille — j'ai fait, je vous assure, tout ce qui était humainement possible, si mes coyons de la gauche avaient

tenu ferme, j'aurais renouvelé l'histoire de Leuthen. J'ai détaché les hussards de Zieten dans la Basse-Lusace et je les ai fait suivre par le prince François de Brunswick, qui conduit quelque infanterie. Demain matin, nous pourrions bien décamper d'ici et prendre congé de ceux que je n'ai pu détruire à la façon de l'Interdit. Bon soir. Occupez-vous un peu de ma prière à la Lucrèce; à demain.«

On eut la nouvelle que les Russes avaient levé le camp de Cammin et qu'ils se retiraient vers la forêt de Massin, poursuivant leur marche par Vietz et Massin à Landsberg. Le Roi les poursuivit jusqu'à la forêt, sans pouvoir atteindre l'arrière-garde; après que nos troupes eurent passé Blumberg, l'on découvrit un corps de Russes posté derrière les étangs et les marais qui sont dans la forêt, et qui avait garni les ponts et les avenues avec beaucoup d'artillerie dont on tira sur nos hussards, mais aussitôt que notre infanterie fut arrivée et eut tiré quelques coups de canon, ce corps russe abandonna son poste et continua sa marche. Le Roi prit son quartier et son camp à Blumberg. Je fus appelé le soir à 5 heures, ma séance fut très courte. 1er septembre à Blumberg

»Je n'ai rien pu avoir aujourd'hui de mes barbares que beaucoup de leur malades et de leur piètre bagage, n'avez-vous pas été édifié de la manière dont ils ont abîmé ce pauvre village? ces canailles ne pouvant emporter les lits de mes infortunés paysans, les ont défaits, ont repandu les plumes dans le chemin et dans les chambres, et ces plumes ont servi de litière à leurs chevaux: vous m'avouerez que ce sont des horreurs, mais, mon cher, s'il n'y en avait pas encore de plus épouvantables, on passerait sur celles qu'ils ont faites ici. Si Voltaire voyait tout ceci[1], comme il s'écrierait: Ah barbares! ah brigands! inhumains que vous êtes, comment pouvez-vous espérer d'hériter le royaume des cieux! Je décoche d'ici le général Manteuffel avec 10 bataillons et 2 régimens de hussards pour poursuivre les Russes. Le comte Dohna commandera le reste des troupes. Pour moi, toujours chevalier errant, je quitte demain ces contrées, pour courir à mes autres ennemis: les Autrichiens se sont avancés assez dans la Lusace, je m'y rends au plus vite, je me ferai joindre en chemin par mon margrave Charles, et je verrai pour lors ce qui me sera possible de faire; bon soir, demain après-midi je marche, je doute que je puisse vous voir ce jour, si cela n'est pas, bon voyage.«

Le général de Seydlitz m'avait prié au café chez M. Mitchell, une

---

1. Ceci me parut plaisant, car je me rappelai que c'était le Roi lui-même qui tenait ce langage à M. de Voltaire, à qui il le prête. Voyez une des lettres du Roi à Voltaire dans ses mélanges de poésie et de littérature.

grande partie de l'état major se rendit chez celui-ci pour voir le Général et lui faire des complimens sur la gloire qu'il avait de nouveau acquise dans la bataille.

›Vous avez sauvé l'Etat, mon Général, c'est vous qui avez gagné la bataille.‹

›Moi, Messieurs, et vous badinez, c'est le Roi seul qui l'a gagnée, je n'ai fait que ce que tout bon Prussien doit faire, je me suis bien battu, et mille se sont aussi bien battus que moi, ainsi Messieurs, trêve aux complimens, je vous prie; mettons-nous seulement bien dans la tête et dans le cœur tout ce que nous devons au Roi et à la patrie; plus la situation de notre cher maître est critique par le nombre de ses ennemis, plus nous devons tous sans exception redoubler d'efforts pour le bien servir, et tout ce qui sera bon Prussien, doit compter sa vie pour rien et en faire dans toutes les occasions le sacrifice à Sa Majesté, autrement il est un J . . . Vive le Roi!‹

Tel fut le discours oratoire de ce grand général qui, selon l'aveu du Roi même, avait gagné la bataille.

Le 2 septembre — L'après-midi, Sa Majesté partit de Blumberg et se rendit à Manschnow avec les bataillons de Wedell, Billerbeck, Rohr, les régimens Below, Forcade, Prince de Prusse, Asseburg, Kalckstein, les gardes du corps, les gens-d'armes, les carabiniers, les régimens de Seydlitz, Prince de Prusse et prince Frédéric cuirassiers, les dragons de Czettritz et de Normann.

3 septembre — Le 3, il poussa jusqu'à Müllrose.

4 septembre — Le 4, à Trebatsch, où le Roi envoya au Margrave l'ordre de le joindre à Sonnenwalde.

5 septembre — Le 5, à Lübben, où un bataillon de Wied resta pour y couvrir les ponts sur la Sprée.

7 septembre — Le 7, à Dobrilugk.

8 septembre — Le 8, à Elsterwerda, le Roi, qui avait voulu que l'armée du Margrave le joignît dans cet endroit, donna l'ordre, pendant que j'étais là, de tourner vers Grossenhayn.

9 septembre — Le 9, Sa Majesté, en passant l'après-dîner par Grossenhayn avec 11 bataillons, 53 escadrons et les compagnies franches de Du Verger, arriva le soir à Grossdöbritz.

10 septembre — Le 10, à Hof-Lössnitz.

Pendant ces huit jours de marches forcées, je ne vis le Roi que cinq fois et pour quelques instans. La princesse Amélie vint le trouver à Müllrose.

»Ç'aurait été pour moi«, me dit-il, »le premier plaisir que j'aurais

goûté depuis bien du temps, si ma bonne sœur [1]) n'avait pas rouvert la plaie de mon cœur par les détails qu'elle m'a donnés de la mort de ce cher frère qui sera à jamais l'objet de tous mes regrets; on l'a tué vraiment pour n'avoir pas voulu suivre l'avis de Mutzel, qui opinait pour des saignées réitérées; les autres têtes à perruque soutenaient que mon frère déjà trop faible succomberait à une nouvelle saignée; pourquoi notre vie, et une vie aussi chère que c'était celle de mon frère, doit-elle être la victime de l'ignorance, de l'opiniâtreté et de la morgue médecinale? Les Esculapes bourreaux d'hommes ne sont pas les seuls coupables. Il en est d'autres qui sont bien plus criminels, ce sont ces drôles qui n'ont cessé d'aigrir l'esprit de mon cher frère, en me peignant à ses yeux des couleurs les plus odieuses; s'il est une justice dans ce monde, elle me vengera, elle vengera mon frère de toutes les menées diaboliques de ces créatures infernales. Pourquoi les a-t-il écoutées? sans elles, il vivrait peut-être encore. La bonté dans un prince est sans doute une grande vertu, mais si elle n'est pas jointe à une grande fermeté d'âme, si elle nous abandonne à tous les discours que des quidam veulent nous tenir, si elle nous livre sans examen à des liaisons dangereuses, si elle nous fait tout voir, tout sentir, tout entendre, ce que ceux qui nous entourent, désirent que nous entendions ou que nous voyions — mon ami, mon ami, cette bonté-là devient pire que la tyrannie, ou, comme ce mot vous paraîtra odieux, pire que la plus grand dureté de cœur: mon digne frère était trop bon et trop facile, il ne considérait pas assez que ceux qui entourent les princes sont pour le plus grand nombre dominés par l'intérêt ou par l'ambition, souvent par de très viles vues: mon frère, incapable, par les belles qualités de son cœur, de tromper qui que ce soit, ne pouvait pas s'imaginer qu'on voulût le tromper lui-même.

»Je me suis, comme lui, laissé aller pendant le temps de ma jeunesse à des liaisons faciles, je croyais comme lui que ceux que je me choisissais pour ma société, ne pouvaient pas me tromper, que tous leurs discours ne tendaient qu'à mon plus grand avantage: j'avoue que je caressais cette idée, qui faisait une partie du bonheur de mon existence: mais mon cher, j'observais pourtant, et, dès que je remarquai que j'étais bien loin de cette idée qui me flattait tant, j'observais avec plus de soin encore, je changeai ma méthode, je sentis que je ne devais me livrer qu'à bonnes enseignes, qu'il m'était important de convaincre ceux qui m'entouraient ou qui pourraient m'entourer dans la suite, qu'il n'y

1 Il me parut que la Princesse avait touché bien des choses dans la conversation et parlé de bien du monde.

aurait rien à gagner avec moi par des rapports, par des intrigues, que j'étais homme à voir par moi-même, et que je serais inébranlable dans les plans que je me ferais.

»Ai-je beaucoup gagné, mon cher, en apprenant à apprécier ainsi les hommes, en montrant que j'avais des c..... et que l'on n'en ferait pas ce que l'on voudrait? Non, non, je n'ai rien gagné pour mon avantage propre, en voyant la fausseté des vertus humaines, mais je crois avoir beaucoup gagné pour le bien de l'Etat; de la fermeté, morbleu, de braves et honnêtes gens autour d'un prince, sans quoi tout ira à vau-l'eau. Je suis bien sûr que mon frère, sur le trône, aurait étudié les hommes, qu'il ne se serait pas laissé mener, mais qu'il aurait eu cette fermeté que j'ai, et que j'aurai, Monsieur, jusqu'au dernier souffle de ma vie.«

Sa Majesté, pendant la course, lisait le matin les *Académiques* de Cicéron, après avoir vaqué à ses affaires militaires; le soir, il me parlait de ce qu'il avait lu dans la matinée, en m'observant que cette manière de rendre compte de ses lectures, était la meilleure manière de se les rendre propres. Après l'exposé qu'il m'avait fait, il me lisait la suite du livre, c'est ainsi qu'outre les *Académiques*, il lut dans le trajet le traité de Cicéron *Sur les biens et sur les maux*. Un soir, il voulut commencer la tragédie d'*Andromaque*, mais, après avoir lu les quatre premiers vers, il ferma le livre, en me disant:

»Ne suis-je pas un vieux fou de lire une tragédie, lorsque j'en aurai vraisemblablement bientôt à en jouer d'une autre espèce: ah mon cher, si je pouvais avoir les cent bras de Briarée, que je ferais de belles choses!«

Le soir de notre arrivée à Lübben, et au moment qu'il faisait la lecture, on lui apporta une lettre.

»Catt,« me dit-il, »voici une lettre de mon cher Marquis, il me félicite du gain de ma bataille; il est encore à Hambourg, qu'il ne quittera pas de si tôt sans doute, je connais mon d'Argens de trop longue main. Savez-vous, mon cher, ce qu'il fait dans cette ville marchande?«

›Non, Sire.‹

»Il y mange des huîtres et des pouparts, il vide les pharmacies de pillules, il use tous les lavemens des apothicaires, et je parie qu'à l'heure que je vous parle, il est enfermé hermétiquement dans sa chambre.

»Malgré toutes ces petites faiblesses que je lui prête, à ce qu'il dit, et dont je le badine souvent, j'aime le Marquis d'une affection singulière, c'est un de ces êtres qui sait s'attacher dans un instant quelconque; aussi a-t-il mérité toute ma confiance, je lui répondrai demain et je lui enver-

i ma formule de prière à la Lucrèce, il a une Babet qui le rend heu-
ux, je ne lui souhaiterai pas comme je vous l'ai souhaité, une tendre
›itié qui fasse le bonheur de sa vie. Ma prière finie, je recommande-
i mon cher Marquis à son lit, à son apothicaire et à la protection du
sard qui règle et décide si arbitrairement les affaires de cet empire
blunaire que nous avons l'honneur d'habiter; si ma tête est bien dé-
ain, je lui dirai toutes ces billevesées.

A Elsterwerda, où, comme je l'ai dit, on arriva le 8, le Roi se pro-
ena au jardin du château, et ordonna, lorsque j'arriverais, qu'on de-
it me dire de m'y rendre. Je trouvai le Roi occupé à tracer quelques
nes avec sa canne.

»Vous me voyez, mon cher, dessinant avec un pinceau très delié
elques allées de mon Sans-Souci, en parcourant ce jardin, je me fais
usion, il me semble que je suis dans les allées du palais chinois, que
vais de là à ma colonnade, que je reviens sur mes pas et que je les
rige vers l'orangerie et vers ma galerie — ah mon cher, quelquefois
›n illusion se dissipe, je me trouve dans un jardin qui n'est pas le
ien, mon Sans-Souci n'est pas à ma portée, peut-être, hélas, il ne sera
us pour moi.«

Et en le regardant, je vois ses yeux humides; ce langage me
acha, je voulus faire diversion aux idées tristes qui paraissaient l'oc-
per, en mettant la conversation sur une lettre du marquis d'Argens
e j'avais reçue dans la matinée.

»Laissons cette lettre, mon cher, vous voulez, je le vois, m'arracher
mes idées que vous croyez sombres, elles ne le sont point, laissez-les-
›i telles qu'elles sont, je trouve plaisir à me rappeler l'image d'une
ose qui n'est plus pour moi.«

Alors se promenant, toujours regardant le gazon, il fut un bon quart
heure sans dire mot; puis, rompant le silence:

»Allons dans les allées«, dit-il, »mieux entretenues que les autres,
nous irons de là à notre ami Cicéron dont je vous lirai la fin de son
au traité, cela vaudra au reste mieux que de ruminer trop sur la vie
inquille que je voudrais mener et que je ne puis.«

En partant de cet endroit, il entendit un capitaine du bataillon
ine de Du Verger commander à ses soldats de mettre le fusil sur l'é-
ule, et un soldat répondre:

›Bientôt, mon capitaine.‹

Je crus que cette façon de répondre si inouïe si peu analogue à tout
vice, et surtout au service prussien, exciterait l'indignation du Roi,
ais je me trompai, il dit simplement, en souriant, à un officier qui était
es côtés:

»Il faut convenir que je dois employer de la bien grande canaille, que pourrait-on faire avec cette race qui n'est propre, je crois, qu'à des fonctions cosaques? mais si ces b . . . . . s'avisent de piller ici, qu'on les assomme sans miséricorde.«

Je ne vis point le Roi, le 10, jour de son arrivée; et le lendemain je ne fus appelé que pour un instant.

le 11 septembre à Hoflössnitz

»Voici une nouvelle besogne qui va devenir sérieuse, nous marcherons demain pour gagner les hauteurs de Loschwitz et de Dürre-Bühlau, et pour observer de plus près le grand Maréchal; par cette position je couvrirai Dresde et toute la Saxe de ce côté de l'Elbe. Si nous nous tirons bien de tout ceci, je crois qu'il ne faudra pas prêcher la vanité à mon armée et à mon peuple. Que de choses singulières, inouïes même, dans cette guerre, quelles batailles gagnées, que de nations battues — en vérité, je vous le dis sans vanité, tout ceci est plus que les travaux d'Hercule. Si j'étais plus jeune, ou un peu moins vieux radoteur, que de rudes coups je pourrais porter encore à mes ennemis, et à la maison de France surtout qui tracasse tant contre moi: mais ne nous targuons pas trop, Monsieur, voyons ce que nous pourrons encore effectuer. Si vous répondez à l'honnête Marquis, faites-lui mes amitiés, dites-lui que je crois que Maupertuis avait raison, en soutenant que la somme des maux l'emporte sur celle des biens, qu'au reste cela m'est assez égal, puisque je n'ai presque plus rien à perdre, et que le peu d'instans qui me restent encore à vivre, ne m'inquiètent pas assez pour m'y intéresser au point de me bourrer, comme il le fait, de pillules de séné, de casse et de rhubarbe; dites-lui, enfin, que s'il croit que tant de remèdes puissent prolonger son existence, qu'il s'en farcisse, parce que son existence m'intéresse; bon soir, nous nous verrons après-demain.«

ce 12 septembre 1758 aux fauxbourgs de Dresde

Le Roi marcha l'après-dîner avec l'avant-garde, et la fit camper devant la ville de Dresde, la droite à l'Elbe et la gauche vers le grand chemin de Radeberg. Il ne put pousser plus loin, puisque la nuit survint, comme on touchait aux fauxbourgs, et qu'un fort détachement de Croates occupait, près du Weissen-Hirsch, les abattis que le général de Schmettau avait fait faire, lorsque le maréchal Daun s'était approché de Dresde.

13 septembre à Schönfeld

L'avant-garde se mit en marche sur deux colonnes vers Schullwitz, déblaya les abattis et chassa ces Croates postés au Weissen-Hirsch.

Le maréchal Keith suivit avec l'armée aussi sur deux colonnes, la droite fut assise sur le Triebenberg, couronné d'infanterie, le centre toucha Schullwitz et la gauche s'appuya au Käferberg, devant lequel on fit des abattis considérables. L'infanterie forma la première et la seconde ligne, la cavalerie la troisième et la quatrième. Les hussards

de Werner couvrirent le flanc gauche, ceux de Zieten campèrent en réserve.

C'est ainsi que Sa Majesté m'expliqua le soir à Schönfeld, où fut le quartier général, la position qu'elle avait prise; elle ajouta qu'elle avait fait établir à Pillnitz deux ponts sur l'Elbe pour la communication avec l'armée du prince Henri son frère, et qu'un bataillon et un détachement de quelques centaines d'hommes de la garnison de Dresde, défendraient ces ponts-là.

»Il n'y aura pas de ma faute, comme vous le voyez, si vous ne saisissez pas bien le peu que nous faisons; je ne saisis pas mal toutes les occasions de vous mettre en état de parler tout comme un autre de ce qui a rapport à nos hauts faits. Qu'avez-vous dit des sublimes décharges d'artillerie et de mousqueterie dont vos oreilles ont dû être hier assez étourdies? Monseigneur le grand Maréchal les a ordonnées pour la bataille de Zorndorf qu'il prétend que Fermor a gagnée, mais mon cher, voulez-vous savoir la fin de toute cette fanfaronnade? La voici; comme il faut que le Maréchal pour le salut de son âme se bourre de messes, ainsi que mon bon marquis se farcit de pillules pour la conservation de son estomac, il a saisi avec zèle cette occasion de pouvoir satisfaire son goût dominant: peut-être aussi que M. Fermor fait jouer cette comédie pour éviter les désagrémens que lui aurait attiré l'humble aveu de sa défaite; mais avouez que tout cela est souverainement ridicule.«

Pendant les 13 jours que le Roi resta à Schönfeld, il ne s'occupa dans ces momens que lui laissaient les affaires militaires, qu'à composer de petites pièces contre ses ennemis.

»Tant que je respirerai, mon cher, je me moquerai de ces gens qui sont si acharnés contre moi; si je ne puis les battre, du moins les déchirerai-je, et les ferai-je enrager autant qu'il me sera possible, ces êtres sans plumes à deux pieds sont pétris de sottises et de ridicules au delà de ce que vous pouvez imaginer, il n'est pas difficile, mon ami, de relever ce ridicule; j'en fais mon affaire, sans leur rien dire de choquant, je les accablerai d'éloges qu'ils ne méritent pas, et s'ils emploient tout pour me faire le plus de mal qu'ils peuvent, j'emploierai à mon tour, outre mon armée, mes plumes et mon encre pour leur lancer des traits qui les désolent et les désespèrent; ainsi, comme Hercule, je terrasserai cette Hydre d'ennemis renaissans qui s'élancent sans cesse contre moi et mon pays.«

C'est dans cet esprit que Sa Majesté composa la *Lettre d'un Suisse à un noble Vénitien*, celle d'un *Secrétaire du comte Kaunitz à un secrétaire du comte de Cobenzl*, qu'il fit le canevas des *Lettres de Phihihu* et l'ébauche de la *Lettre de Madame de Pompadour à la Reine de Hongrie*

pour demander l'abolition du collège de chasteté. Toutes ces petites pièces ont été imprimées. Le Roi n'en fit tirer que trois ou quatre exemplaires dont il eut la bonté de m'en donner un, elles paraîtront dans un volume avec celles que le Roi fera dans la suite, car il me paraît qu'on n'est pas d'humeur à en rester à celles-ci.

Chaque soir, il me lisait ce qu'il avait fait.

»Eh bien, mon cher, le bien-aimé, la carogne apostolique et la p..... grecque, ne sont-elles pas bien menées, croyez-vous qu'elles riront aux anges?«

›Non, sans doute, Sire, mais elles riront moins encore, si Votre Majesté pouvait, ce qui serait bien mieux encore, battre leurs armées à plate couture.‹

»Ne bat pas qui veut, Monsieur, retenez bien cela, mais peut écrire qui veut, et qui a un peu de génie.«

›Oui, Sire, mais cet homme de génie doit avoir, pour donner carrière à son imagination, au moins 200,000 hommes à ses ordres.‹

»Vous avez raison, mon ami, ainsi vous trouvez donc cela bien fort et bien asséré.«

›Trop fort,‹ dis-je.

»Trop fort, et du diable, je vois bien que malheur et embarras d'autrui n'est que songe.«

›Vos embarras, Sire, ne sont sûrement point un songe pour moi, mais je voudrais que Votre Majesté s'en tirât plutôt à coups de canon qu'à coups de plumes, qui ne décident pas comme les autres et qui peuvent éloigner peut-être ces coups de plumes pacifiques qui feraient plus encore que le canon.‹

»Ah! mon cher politique, vous me dites là de très belles choses, mais ne trouvez pas mauvais qu'en attendant vos coups de plumes pacifiques, puisque coup y a, que j'en décoche d'antipacifiques.«

Quand le prince Henri se rendit au quartier général, Sa Majesté me dit, le soir, que je devais lui faire ma cour, que je verrais un prince bien aimable, rempli de talens et de bravoure, et généreux comme un roi; c'est ainsi qu'il me dépeignit son frère, en ajoutant:

»Ce que je vous dis de lui, est sans aucune prévention quelconque. Il est tel que je vous le dépeins.«

J'eus l'honneur de lui rendre mes hommages, je m'aperçus d'abord qu'à l'égard de cette grande politesse qui sait rapprocher les hommes et les encourager, il la possédait supérieurement; pour ses autres qualités dont Sa Majesté m'avait entretenu, je m'en rapportai à son jugement, ce n'était pas à moi d'apprécier des qualités si brillantes dans un instant que j'eus le bonheur de le voir.

Voilà ce qui se passa, à peu près, d'étranger au militaire, pendant cette séance du Roi à Schönfeld; ce qu'il me dit de relatif à ses opérations dans le temps qu'elles se faisaient, fut, qu'ayant appris que les Suédois s'avançaient dans la Marche, il avait été obligé de détacher le général de Wedell avec quelques bataillons et quelques escadrons qui devaient être renforcés en route.

»Ainsi, mon cher, il faut que je me tourne de tous les côtés et que je me dégarnisse, lorsque j'ai le plus besoin de mon monde — tout ceci est bien pénible, je fais tout ce qui est possible de faire — et mes efforts aboutissent à un minimum, j'ai voulu avec des forces supérieures — c'était le 16, et il me le dit le soir — entamer le général Loudon, mon but était de faire sortir l'armée ennemie de son poste, qui aurait dû le soutenir et d'engager une affaire générale. Toute mon armée devait être prête à marcher au premier avis, mais comme les hommes proposent et que les dieux disposent, ils ont disposé le général Loudon, quoique renforcé dans la nuit par 5 régimens, de se retirer à temps, et ils l'ont planté au Capellenberg près de Dürren-Fochs, et tout le fruit de mon beau plan a été six officiers et 360 galeux que nous avons pris; vous voyez que la fortune n'est pas pour de vieux radoteurs comme moi, elle me menace encore en dos par le siège de Neisse que l'on se prépare de faire, il me faudra courir encore de ce côté-là, et toujours courir, mon cher, tel est mon lot, tel est le calice qu'il faut que je boive: demain nous marchons, le mouvement que je fais, et dont je suis content, n'étonnera pas peu le grand Maréchal, et les *fafardins* de l'Empire. Venez, que je vous l'explique. Le grand Fabius, cramponné dans son camp inattaquable de Stolpen, tire ses vivres sur l'Elbe de ses magasins de Zittau, de la Silésie même par Bautzen, et n'a la moindre petite envie de se battre; tout cela ne fait pas mon affaire, je veux donc lui rendre difficile la communication avec ce dernier endroit et lui resserrer les vivres. Je fais lever les ponts sur l'Elbe à Pillnitz; Retzow, de son camp d'Arnsdorf, marchera avec ses deux colonnes vers Hauswalde, et Werner occupera avant l'arrivée du dit les hauteurs qui sont au delà d'Hauswalde; votre serviteur suivra le général Retzow, et le maréchal Keith fera l'arrière-garde avec toute la droite, qui restera sous les armes jusqu'à ce que tous les *impedimentum belli* soient partis, il faut toujours cracher quelques mots de son latin, *impedimentum*, est-il bien?« [16 septembre]

»Si Votre Majesté mettait *a*, cela serait mieux.«

»Eh bien, disons donc *impedimenta* et campons-nous sur les hauteurs d'Hauswalde et de Rammenau, tandis que le maréchal Keith prendra le camp d'Arnsdorf que le général Retzow a quitté.

»Voilà tout mon plan, si je puis forcer mon Fabius à se battre dans

un endroit où il ni s'attend pas, je dirai avec mon ami Horace, *ma tête s'élèvera jusque dans les cieux.*

»Demain donc à Hauswalde, un peu de bonheur, mon cher, et nous pouvons avoir quelques lueurs d'embrasser nos dieux pénates.«

le 25 septembre à Hauswalde

Je ne fus point appelé, Sa Majesté fut occupée toute la journée à faire expédier des lettres et des ordres, malgré un mal très violent, à ce que me dit son chirurgien, causé par une dent qui s'était cassée.

le 26 septembre à Rammenau

On marcha ce jour à Rammenau. Comme le maréchal de Keith avait levé son camp d'Arnsdorf et joint Sa Majesté, toute l'armée changea de position et campa sur quatre lignes, dont la troisième et la quatrième furent de cavalerie; les compagnies franches de Le Noble et de Du Verger occupèrent le bois à la droite, d'autres compagnies celui à la gauche de l'armée, toute la droite fut masquée par un bois assez épais, où campèrent quelques bataillons; les hussards de Zieten couvrirent le flanc droit, les autres hussards le flanc gauche; c'est ainsi que le Roi m'expliqua la position de Rammenau.

Il séjourna onze jours dans cet endroit, depuis le 26 que nous y arrivâmes, jusqu'au 7 octobre que nous en partîmes. Fort occupé de ses opérations militaires, livré souvent à des inquiétudes, il en fut distrait bien agréablement par une lettre qu'il reçut de Voltaire. Un soir que je fus appelé de très bonne heure, il vint à ma rencontre, dans le vestibule, tenant un papier à la main.

»Mon ami, je viens de recevoir une lettre de Voltaire des *Délices*. Il me dit de bien belles choses; quoique ma tête soit bien mal disposée, dans tout cette bagarre-ci, à lui en répondre de telles, je ferai de mon mieux, mais avant, il faut que je corrige mon *Ode aux Français*, qui le fera rire, je vous en réponds.«

Il me lut cette lettre qui causait tant de plaisir. M. de Voltaire écrivait en effet des choses bien flatteuses, et témoignait le plus vif intérêt aux succès du grand homme.

»Vous voyez, mon cher, que Voltaire ne m'oublie point, à présent notre correspondance renaîtra et sera bien établie, avouez que cet homme écrit divinement bien; si son cœur égalait ses talens, quel homme mon ami, quel homme, et comme il nous humilierait tous!«

C'est ce cœur qui me faisait craindre l'envoi de l'ode si forte contre les Français et contre leur Roi; Sa Majesté m'avait dit de si épouvantables choses de ce cœur pervers, que je ne pus partager toute la joie qu'elle ressentait de cette lettre. Le parti que Voltaire pouvait en tirer contre elle, me décida de saisir un moment favorable pour faire au Roi d'humbles prières pour qu'il ne fît pas, dans ce moment-ci surtout, l'envoi d'une telle pièce. Le moment se présenta, et je le pris. Sa Majesté

m'ayant fait, contre sa coutume, appeler dans la matinée: »Voici,« dit-elle, »mon ode revue, corrigée et limée que rien n'y manque, vous sentez qu'il faut que Voltaire convienne que le Don-Quichotte du Nord (ce fut son expression) ne s'est pas négligé en poésie, et que le dieu des vers veut bien l'inspirer parfois encore malgré l'éloignement où le Don-Quichotte se trouve de son ancien maître; or, oyez.«

Il lut. »Eh bien, cela peut-il passer?«

›Mais cette strophe, mais ce cœur de Voltaire qu'Elle craint, qu'Elle m'a dit si souvent être un cœur d'une perversité inouïe, tout cela pourra-t-il passer?‹

»Et pourquoi ne passerait-il pas? Soyez sûr que Voltaire rira de cette sortie.«

›De ce rire peut-être qui médite, comme Elle me l'a dit, une méchanceté ou une vengeance.‹

»Mais enfin, que trouvez-vous de si fort, parlez-moi tout naturellement.«

Je lui lis alors:

Je vois leur vil assemblage,[1])
Aussi vaillant au pillage,
Que lâche dans les combats.

»Eh bien, se sont-ils montrés, ces Messieurs, fort courageux dans l'affaire de Rossbach?«

›Des troupes se laissent quelquefois intimider, on en a vu de braves se livrer, sans raison, à des terreurs paniques, Sire, cela pourrait passer encore, mais ce:

Quoi! Votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour,
Lui qui, détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

›Ah, Sire, puisque vous me permettez de parler avec franchise, cette sortie ne passera pas, sans qu'on en abuse, je le crains.‹

»Vous croyez donc que toute vérité n'est pas faite pour être communiquée à Voltaire?«

›Elle peut mieux en juger que moi.‹

»Eh bien, n'envoyons donc pas, ce b..... pourrait en effet abuser

1 Des Français.

de ma confiance; je lui enverrai tout simplement ma lettre, vous pouvez en prendre copie, afin que, si lui et vous me surviviez, vous soyez mon témoin de ce que je lui ai écrit, et annonciez ce qui en est à qui voudra l'entendre.«

Ma joie fut grande, je l'avoue, de ce que le Roi faisait à ma prière le sacrifice d'un envoi [1]) qui lui aurait causé du chagrin.

»Cette journée n'a pas été mal remplie mon cher, cette après-midi une lettre à Voltaire et ce matin une longue course et bien de la fatigue.

»Comme Loudon s'opiniâtrait à rester sur les hauteurs de Giessmansdorf, il m'importait de l'en déloger pour ôter à l'ennemi toute communication avec Bautzen; pour cela faire, on a reconnu hier les chemins par lesquels il fallait passer pour marcher au seigneur Loudon; j'ai fait marcher le prince de Würtemberg avec un régiment de hussards, trois de dragons, un régiment et trois bataillons d'infanterie, il a dirigé sa marche par Burka pour gagner le flanc droit de l'ennemi, suivez-moi bien. Le prince Maurice, avec un régiment de hussards, un d'infanterie et cinq bataillons, a marché à droite de Giessmansdorf, pour tourner ce village et se porter à la hauteur que l'ennemi occupait. Et moi, avec les hussards de Zieten, deux régimens d'infanterie et quatre bataillons, j'ai marché *rectâ* à Giessmansdorf: mais mon Loudon, ayant eu avis sans doute de nos marches, s'est retiré dès les 4 heures du matin, et de toute ma besogne et de mes bonnes dispositions, je n'ai eu que sept piètres dragons d'une garde de camp que nous avons fait prisonniers; tout cela m'aurait donné de l'humeur, si je ne savais malheureusement pas par une longue et triste expérience qu'on ne fait jamais tout ce que l'on veut. Monsieur de Loudon s'est posté sur les montagnes derrière Bischofswerda, que nous avons occupés après que l'ennemi a abandonné cette ville.«

Le Roi s'occupa, pendant le peu de jours que nous restâmes encore à Rammenau, à corriger les petites pièces qu'il avait faites à Schönfeld, et son *Ode aux Germains*, il me lut presque tout son livre de poésies dont il n'avait fait imprimer que quelques exemplaires.

»J'ai fait ces poésies pour m'occuper et pour me distraire, elles ne sont que pour moi et que pour quelques amis auxquels j'en ferai la lecture; j'ai eu la maladresse d'en donner un exemplaire à Voltaire, il est vrai qu'il me l'a renvoyé après les ordres que je lui en avais fait donner

---

1) Il l'envoya cependant à mon insu, comme je le dirai dans la suite, et il en eut bien du chagrin; ce fut dans les commencemens de mai, qu'il fit cette belle expédition.

par Freytag, mais Dieu sait si le bigre n'en aura pas fait tirer copie, il est homme à jouer de ces tours-là.«

A cette occasion, je lui dis que toutes les gazettes avaient publié la manière violente et indigne dont M. Freytag s'était conduit envers M. de Voltaire.

»Je le sais,« me dit Sa Majesté »je sais que Voltaire a poussé les hauts cris, qu'il a jeté feu et flamme contre moi, dans toutes les petites cours où il a passé, toutes les horreurs dont il m'a affublé me sont connues. j'en ai ri, mais soyez sûr que ce butor de Freytag a outre-passé mes ordres. Je lui avais recommandé simplement de me faire ravoir mon livre de poésies, et ce rustre l'a demandé avec une dureté que j'ai désapprouvée — je sais les égards qu'on doit aux gens de lettres qui se distinguent, comment en aurais-je manqué envers un homme qui les surpasse tous! Voltaire en a menti par la gorge quand il a mis sur mon compte les indignités qu'on lui a faites à Francfort. Il m'en a boudé furieusement, et, malgré toutes ses cajoleries, je ne m'y fie pas trop encore.«

Cette alternative de confiance et de défiance qui reparaissait souvent, quand il s'agissait de Voltaire et de plusieurs autres, m'a toujours singulièrement frappé; laissé au calme de la raison, le Roi se défiait des tours dont M. de Voltaire était capable, mais se laissant aller à son imagination excitée et flattée par de brillantes images et par les louanges délicates qu'on lui présentait, il se livrait sans réserve au *Patriarche de la littérature*[1])

Le Roi marcha ce jour sur deux colonnes à Bautzen et y passa la Sprée, à laquelle il appuya de la droite de son armée, la gauche toucha le village de Burka, le prince de Würtemberg, campé devant Bautzen, marcha à notre arrivée par Purschwitz à Weissenberg, où il joignit le général Retzow, qui fit camper tout ce corps entre cette ville et Krischa. ce 7 octobre 1758 à Bautzen

M. de Daun marcha dans cette journée vers Kittlitz et campa, la droite appuyée à la Löbau et la gauche à la haute montagne qui est vis-à-vis de Hochkirchen, M. de Loudon occupa la montagne qu'on nomme Lehnerberg, et, quand l'arrière-garde l'eut joint, il prit son camp entre Postewitz et Schirgiswalde. M. d'Esterhaszy avec des troupes légères prit possession du Stromberg devant la droite de l'armée, et le prince de Durlach, parti d'Unwürde, passa la Löbau et marcha à Rosenhayn.

»Voilà ce que mes ennemis et moi avons fait hier« me dit le Roi le lendemain de notre arrivée à Bautzen, »je fus si fatigué en arrivant ici et je souffris si cruellement des maux de dents, que je ne voulus pas vous

---

1 Voltaire, expression du Roi.

faire venir pour vous ennuyer avec un pauvre souffrant. Préparez-vous, mon cher, tout s'apprête pour une bonne fin de campagne, soit par les manœuvres que je ferai, soit par une bataille qui se donnera et qui ne sera pas de paille; si j'avais encore un peu de mon ancien bonheur, ah, qu'il me viendrait bien à point: mais ce bonheur m'a abandonné, et, après tout, comment dans cet embrouillement et dans cette fermentation des affaires deviner au fond quelle sera l'issue de cette campagne! Un évènement favorable peut changer en bien ma situation pénible, mais aussi un revers peut m'accabler, je dois cependant me préparer à tout évènement, je dois me fortifier dans mon stoïcisme, m'abandonner au torrent des vicissitudes qui emportent, et marcher demain pour voir si ce torrent nous amènera au port.«

Cette lueur de confiance dans des instans, cette inquiétude dans d'autres sur les hasards de ce maudit brelan, (comme il l'appelait) puisqu'il jouait un si gros jeu, agitaient tour-à-tour l'esprit du Roi, disposé dans ce moment-ci, et plus que je ne l'avais encore observé, à se faire des idées noires sur les risques qu'il avait à courir.

Cette situation dans laquelle je le voyais souvent, me peinait, et quand le Roi s'apercevait que j'en étais trop affecté:

»Ne désespérons jamais« me disait-il, »tout peut aller encore, et je vous préviendrai, quand j'aurai de bonnes raisons de croire que tout ira selon nos vœux.«

10 octobre à Rodewitz près de Hochkirchen

Le Roi marcha à Hochkirchen sur quatre colonnes, dans un moment de brouillard fort épais; quand ce brouillard fut dissipé, on vit que l'armée ennemie campait vis-à-vis de ce village, la droite touchant Nostitz et s'étendant jusqu'à la rivière de Löbau, le centre occupant le Spittelberg, montagne qui commande toutes celles des environs: la gauche s'appuyant à la hauteur de Plotzen et s'enfonçant dans les bois.

En arrivant à la hauteur d'Hochkirchen, nos hussards de l'avant-garde attaquèrent un poste de l'ennemi et prirent un officier et trente-huit cuirassiers. Le Roi prit son camp, la droite d'infanterie déborda le village de Hochkirchen, qu'occupèrent six bataillons; les dragons de Czettritz couvrirent le flanc droit, les compagnies franches occupèrent un petit bois de bruyères qui était devant ce flanc, les hussards de Zieten campèrent à côté, des gardes de cavalerie furent placées au delà de ces postes avancés pour observer la plaine de Steindörfel et de Meschwitz.

Le front de notre camp, depuis le village de Hochkirchen jusqu'à la gauche, était couvert par un ravin profond où coule un ruisseau dont les bords sont assez escarpés: deux bataillons occupèrent les villages de Kuppritz et de Niethen, qui sont dans ce ravin, devant lesquels on mit des gardes de cavalerie.

La gauche de l'armée campa sur la hauteur qui est entre Niethen et Lauske, et les chasseurs y prirent poste. Les précipices qui sont entre Rodewitz et Tschorna, couvrirent le flanc de cette aile, quatre régimens de cavalerie furent mis en première ligne, et les autres campèrent dans la seconde. Le général Puttkammer se plaça à la gauche de l'armée près de Lauske, avec 5 escadrons qu'il y avait conduit du corps de Retzow. L'on établit une batterie de 30 pièces de canon devant la gauche, et une de 20 à la droite, l'on distribua, le long de la première ligne, le reste de l'artillerie. Le corps de M. de Retzow était campé comme je l'ai dit entre Weissenberg et Krischa.

Le maréchal de Keith suivit le 11 et joignit Sa Majesté avec les régimens Lattorff, Forcade, les dragons de Krockow, 5 escadrons de Zieten. et les bagages de l'armée.[1])

Le prince de Hesse resta à Bautzen avec 3 régimens et 5 escadrons de hussards, pour couvrir la boulangerie établie dans cette ville.

Comme la droite de l'armée ennemie appuyée à la Löbau, n'était pas tout-à-fait hors d'insulte, puisque le terrain du bord opposé était plus élevé que celui où elle campait, le maréchal Daun détacha 4 bataillons de grenadiers à Glossen, qui est de l'autre côté de la rivière, et fit mettre ce village en état d'une bonne défense. Le général Loudon, qui avait campé à Klein-Postewitz. s'approcha de l'armée, il mit son infanterie sur la hauteur de Wuischke et la cavalerie derrière Rachlau, ses troupes légères occupèrent les villages de Klein-Tschorna, de Plotzen, de Lehn, de Kohlwese et de Sornssig, ainsi que les bois qui étaient à leur flanc gauche.

Le quartier général du Roi fut à Rodewitz; ainsi fut la position des deux armées, comme Sa Majesté me l'expliqua en me montrant les lieux sur la carte, Elle me fit bien répéter ma leçon, je l'écrivis même, et la lui montrai. Si je la rends ici, cette leçon, telle qu'elle me fut donnée, c'est pour qu'en suivant ces positions respectives, on juge mieux de ce qui en a été la suite, je n'entrerai dans aucun détail de cette suite qui nous fut défavorable, c'est assez et peut-être trop d'avoir essayé, d'après mon oracle, à décrire la bataille de Zorndorf, pour entreprendre encore la description de celle d'Hochkirchen; je me bornerai à marquer quelques détails de cette affaire, tels que me les a donnés le Roi, mais avant de les donner, je reviens à notre arrivée à Rodewitz.

Je fus appelé le soir à 6 heures, je trouvai Sa Majesté occupée à faire le précis d'une épître à sa sœur, la margrave de Baireuth. Elle le 10 octobre

1) Le régiment Lattorff occupa Pommritz, celui de Forcade campa à la droite, et les dragons de Krockow derrière la gauche de la seconde ligne.

avait reçu depuis quelques jours de tristes nouvelles sur la santé de cette princesse. Ces nouvelles l'inquiétaient beaucoup, elle cherchait, en lui écrivant, à soulager sa douleur.

»Vous me voyez tout triste, mon ami, et dans de grandes angoisses sur l'état de ma sœur, je m'occupe d'elle dans cet instant, j'ai fait un croquis d'une épître pour elle, je veux la travailler avec soin pendant le temps de notre séjour dans ce quartier-ci. Cette sœur m'est infiniment chère, si j'avais le malheur de la perdre, rien ne m'attacherait plus à la vie; c'est à elle, je crois vous l'avoir dit, que je dois en grande partie le peu que je vaux, c'est elle qui m'a fait souvent rentrer en moi-même pour modérer des vivacités de tempérament qui souvent allaient trop loin. Elle m'a animé au travail, elle m'a fait sentir que tout homme, tout prince, et surtout un prince qui est appelé au gouvernement, doit contracter de bonne heure l'habitude du travail, qu'il doit employer tous ses talens et toutes ses forces pour acquérir des connaissances solides, pour se mettre par leur moyen en état de bien gouverner; elle me peignait ces princes indolens, voluptueux et peu éclairés, ne voulant et ne pouvant rien faire par eux-mêmes, sans cesse à la merci de ceux qui les entourent, faisant toujours par leurs conseils et leurs impulsions des maux irréparables — et accablés, quoique bons d'ailleurs, du mépris et de la haine publique. ›Comment pouvez-vous, mon cher frère,‹ me disait-elle un jour que j'avais les arrêts dans ma chambre, ›si vous ne cultivez pas avec ardeur les talens que la nature vous a départis, travailler avec succès au bonheur et à la tranquillité des sujets que vous gouvernerez un jour par des réglemens sages et par des établissemens utiles, et quel plaisir pour vous, mon cher frère, quand vous aurez rempli les devoirs si beaux de la couronne lorsqu'on s'en acquitte bien, de pouvoir consacrer aux muses at aux arts dont je vous recommande d'acquérir la connaissance, ces instans que ces devoirs nous permettront.‹ C'est elle enfin, mon ami, qui, après m'avoir inspiré ce goût dominant de m'appliquer et de m'instruire, de conduire les choses par moi-même, sans être forcé de me laisser mener par d'autres, m'a constamment soutenu dans mes chagrins domestiques, et en a allégé le poids par des marques d'une amitié étonnante; jugez, d'après ce que je viens de vous dire, mon cher, si la vie pourra m'être agréable, en perdant une sœur qui m'est si chère; ah, si pour sauver cette sœur qui peut-être n'est plus, dans cet instant que je vous parle, si pour prolonger des jours qui me sont si précieux, je devais me dévouer à la mort, que tôt ou tard mille accidens amènent, avec quel plaisir touchant je ferais le sacrifice de ma triste vie!«

Et il pleurait, en me tenant ce langage; j'essayai, en entrant dans

tristesse qui m'affectait beaucoup, d'y faire quelque diversion, mais ne pus réussir, les pleurs coulèrent toujours, il voulut me lire le pré- i de son épître, mais, obligé de l'interrompre souvent, il me renvoya en e disant :

»Pourquoi mon cher, vous fatiguer par mes idées tristes? bon soir, nez demain à 5 heures, et vous me trouverez bien avancé dans mon ître.«

En effet, il avait bien avancé, car il ne restait plus qu'une dixaine ces 11 et 12 octobre vers à faire, il me lut à plusieurs reprises sa composition, et corrigea elques expressions amphiboliques.

Vous avez raison, mon cher, ces expressions ne sont pas bien, d'ail- irs tout vers qui a besoin de commentaire pour être saisi, à coup sûr vaut rien; je veux que cette pièce soit bien finie, elle le sera pour le ntiment, mon cœur vous en répond; pour la lecture des vers, c'est une tre chose, je devrais soigner plus cet article; quand je serai content mon épître, je l'enverrai au seigneur Arouet, vous conviendrez elle ne donnera à ce bélître aucune prise contre moi.«

Le lendemain, il ne me parla que de son épître qu'il avait finie, il ce 12 oc- tobre e la relut plusieurs fois, en me répétant plusieurs choses qu'il m'avait tes de sa sœur le jour de notre arrivée; il ajouta, à ces répétitions, e, frappé des conseils de la Margrave, il s'était bien mis dans la tête de se laisser jamais mener par qui que ce pût être, comme étant la chose plus fatale, et pour le prince qu'on mène, et pour les sujets qui en sont ujours la victime. A cette occasion, il me cita ces vers (je crois de inault) en les changeant[1]) un peu :

Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme me guide et qu'un homme me mène?

Le jour, veille de la bataille, mérite surtout quelque attention; je 1758, le 13 octobre ndrai, comme je l'ai fait jusqu'ici avec vérité et avec un peu d'étendue, conversation de Sa Majesté pendant les deux heures que je fus avec e. Après m'avoir fait la lecture de son épître dont elle parut fort ntente, après m'avoir réitéré ses inquiétudes au sujet de la Margrave. e me tint ce propos :

»Voyant que l'armée du Maréchal est dans un poste à ne pouvoir n entreprendre contre elle, que la position de la mienne, à tout endre, n'est pas des plus sûres, je serais marché dans la nuit, si ce nt j'ai besoin pour ma marche, m'était arrivé aujourd'hui de Bautzen.

1 Le vers est :

Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme le fuie ou qu'un homme le mène?

mais M. le Landgrave me lambine, et peut-être me fera-t-il manquer un coup que je médite. Il me promet tout pour demain, jusqu'à des lanternes, mais, mon cher, demain dans la nuit nous marcherons, et voici ce que j'ai arrangé; je passerai la Löbau à Weissenberg et Gröditz, je ferai attaquer le moulin Holzmühle, où il y a toute une horde de Croates, je me porterai vers Schöps pour prendre un camp dans le flanc droit de l'ennemi; dans le même temps Retzow marchera par Seifersdorf, et attaquera le prince de Durlach campé à Reichenbach. Par ce mouvement de mon armée, le Prince sera coupé de l'illustre Daun, qui ne pourra plus rester dans son camp de Kittlitz, car il devra craindre pour la communication avec Zittau, d'où il tire sa subsistance. J'ai déjà fait bien des préparatifs, et pour que tout soit bien exécuté, j'ai mis par écrit mes dispositions qui ne sont pas mal.«

Et il me les lut, en me montrant, sur la carte, les endroits par lesquels il passerait.

»Ma position, des détachemens considérables que j'ai été obligé de faire, le coup que j'ai en vue, tout me fait désirer mon départ d'ici, d'autant plus que ces démonstrations de défense que font ces gens vis-à-vis de nous, ne me plaisent pas. N'avez-vous rien entendu dire de notre camp, parlez-moi franchement?«

›Sire‹, lui dis-je avec cette franchise qu'il souhaitait, ›on trouve que la position de Son armée est dangereuse, que l'ennemi domine votre camp, que le terrain n'est pas propre à se former.‹

Il ne répondit pas le mot à cela, il revint encore à son épître, et, s'apercevant qu'il était déjà tard, il me souhaita une bonne nuit.

»Je veux être demain à cheval de très bonne heure.«

ce 14 octobre, jour de la bataille d'Hochkirchen

Malheureusement, le Roi dut y être plus tôt qu'il ne le pensait. Entre 4 et 5 heures, l'ennemi parut avec un grand corps de Croates, soutenu par de l'infanterie réglée, et fit reculer les gardes de camp de cavalerie que nous avions sur notre flanc droit, les hussards de Zieten et les compagnies franches postées dans des broussailles à la droite du camp: les bataillons de cette droite eurent à peine le temps de se mettre sous les armes que l'ennemi se présenta. Tel fut le début de cette bataille meurtrière qui dura depuis 4 heures du matin jusqu'à 9. Le Roi, toujours exposé au feu du canon et souvent à celui de la mousqueterie, dont le cheval qu'il montait fut blessé, y donna des preuves étonnantes d'une fermeté inébranlable et de ce sang-froid qui l'a tant distingué dans d'autres occasions. Il fit la retraite, en présence de l'ennemi victorieux, avec une telle contenance et avec un ordre si admirable que l'ennemi n'osa pas le suivre.

Il resta entre Pommritz et Hochkirchen, et, quoique renforcé par

ntes ses troupes qui n'avaient pas donné, il ne quitta pas cette place, contentant de ce qu'il avait fait, et l'envisageant sans doute comme avantage dont il ne s'était pas trop flatté; ce qu'il y a de certain, est que le Maréchal avait fait construire des batteries de 20 pièces de non sur le Stromberg, sur la hauteur où la gauche avait campé, et sur lle dont descendit le corps du général Loudon, pour en protéger la traite dans le cas qu'il fût forcé de la faire. Les gens du métier don-ront les détails de cette surprise et de cette bataille, ils feront con-ître la bravoure déterminée que toutes nos troupes sans exception arquèrent dans cette attaque inattendue[1]), les ressources infinies du i et l'art avec lequel il sut en imposer à l'ennemi, par des manœuvres lmirables; ainsi je ne begayerai point sur ces objets, comme j'ai eu la aladresse de le faire sur la bataille de Zorndorf, entraîné par un spec-cle qui était tout nouveau pour moi.

Quand l'affaire commença, je fus éveillé par le laquais qui avait é, la nuit, de garde chez Sa Majesté.[2])

›Levez-vous, Monsieur, on tiraille beaucoup à notre droite, l'affaire urrait devenir sérieuse.‹

Mais gagné par le sommeil, je me rendormis, et ce ne fut que passé 5 heures, que les gens du château tout effrayés entrèrent dans ma ambre, criant:

›Levez-vous, Monsieur, pour l'amour de Dieu, levez-vous, il y a ba-ille.‹

Je fus vite prêt; en descendant et voulant passer par la cour, je vis toute remplie d'Autrichiens soit déserteurs ou prisonniers que n avait faits; comme ils ne vinrent point à moi, je montai à cheval sachant pas trop où aller; heureusement à quelques centaines de s. je rencontrai M. de Wodtke, lieutenant de dragons, qui avait çu un coup de feu à la jointure du pied qui le faisait beaucoup uffrir.

›Vous ne pouvez pas joindre le Roi, Monsieur, suivez-moi, nous riverons peut-être à bon port, à la faveur du corps du prince de Würmberg ou de celui du général Retzow qui s'avance.‹ Nous gagnâmes ême le gros de nos troupes qui se retiraient, et, quelque temps après, vis avec une douleur que je ne saurais dépeindre, le Roi qui venait pas, sur un cheval tout en sang d'un coup de feu qu'il avait reçu au itrail, il en monta un autre et courut pour donner des ordres à la ca-

1 Ils diront qu'il n'y eut pas un seul régiment qui ne fit reculer, pendant quelque temps, tout ce qui se trouva d'ennemis vis-à-vis de lui. 2) Je logeais auprès d'elle.

valerie rangée sur deux lignes, dans de grands intervalles, dans la plaine entre Kreckwitz et Belgern.

Tous les bagages de l'armée et la plus grande partie des blessés prirent le chemin de Doberschütz, et l'infanterie les suivit dans le plus grand ordre.

Après cette malheureuse affaire, l'armée campa à une lieue du champ de bataille, sur les hauteurs du Spitzberg qui sont derrière Kreckwitz, Purschwitz, Klein-Bautzen et Preititz, un ruisseau qui traverse tous ces villages, couvrait le front du camp; la ville de Bautzen était à une demi-lieue de la droite de l'armée, et la gauche était couverte par les marais et les étangs qui sont entre Malschwitz et Preititz et qui communiquent avec ceux de Belgern. Le quartier général fut à Doberschütz, que couvrait le régiment de Lattorff.

L'ennemi reprit son camp de Kittlitz, une brigade d'infanterie, le corps des carabiniers et des grenadiers, campèrent sur le champ de bataille.

Une heure après notre arrivée au quartier général, il s'y passa une scène qui aurait été plaisante dans une autre circonstance et si elle n'avait pas indigné le Roi: il écrivait des lettres dans sa chambre, lorsqu'un officier de la garde, tout ému, y entra, et dit:

›Sire, l'ennemi paraît dans le village.‹

A ces mots, le Roi sort avec impétuosité, crie: »Mon cheval!« Toute la suite crie de même, ce fut une alarme générale dans tout le quartier, le Roi s'avançant, avant que son cheval arrive, demande aux premiers hussards: »*Kinder*,[1]) qu'est-ce que c'est?« Point de réponse, ils continuent leurs courses en pleine carrière, alors il fait barrer par sa garde le chemin aux autres hussards qui suivaient.

»Que Diable veut dire tout ce tapage?«

Un hussard lui dit: ›Eh, Votre Majesté, mes camarades qui courent devant nous, ont pris quelques oies aux paysans qui se sont mis à crier comme des canailles, voilà tout ce que c'est.‹

La colère du Roi fut extrême, il apostropha très énergiquement et l'officier de la garde qui avait donné cette fausse alarme, et tous ceux qui dans cet instant s'offrirent à sa vue. Il rentra dans sa chambre, fit appeler l'officier, et lui dit tout ce qu'il est possible d'imaginer pour humilier un homme. L'officier me rendit toute cette tirade, qu'on peut mieux imaginer que rendre.

Suite du 14 octobre 1758

Je fus appelé ce malheureux jour à 3 heures de l'après-dîner, mon âme saisie de tristesse redoutait ce premier moment où je verrais le Roi

1) Enfans.

j'entrai dans sa chambre avec une émotion extrême, il vint à moi
n air assez ouvert, et, d'un ton tranquille, il me dit ces vers de *Mi-
idate*,[1] en me fixant d'une façon toute singulière :

Enfin, après un an, tu me revois[2], Arbate,
Qui, de *Vienne* toujours balançant le destin,
Tenait entr'elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu.[3] *Daunus*[4] a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage :
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs, de toutes parts, mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvait la valeur[5] dans ce trouble funeste!
Les uns sont morts, *mon cher, j'ai* sauvé tout le reste.

Cette déclamation me rassura et me tranquillisa un peu; après une
use de quelques minutes, il dit :

»Mon ami, je suis un pauvre vaincu, c'est là un terrible malheur
i m'arrive; ah que les vues de la prudence et de l'expérience sont
rnées, et que cet avenir est couvert d'un voile épais; voilà une dés-
tre, une surprise qu'il faut réparer, nous pouvons dire avec vérité
mme François Ier : Tout a été perdu hors l'honneur. Mes troupes se
nt battues avec courage, et moi, certainement, je ne me suis pas
argné.«

A ce mot, je commençai à parler, car jusqu'alors, il ne m'avait pas
issé l'instant de dire quelque chose —

›Oui, Sire, Elle ne s'est pas ménagée, toute la suite, toute Son ar-
ée convient que Votre Majesté s'est même trop exposée — que de-
endrions-nous, si notre père nous manquait! C'est là, Sire, le langage
i soldat, celui des officiers, qui ont tremblé pour vous.‹

Et cela était vrai. Je vis des larmes mouiller ses joues.

»Ce que vous me dites, me touche; pourquoi, mon cher, ne m'ex-
serais-je pas pour tous ces braves gens qui sacrifient leurs vies pour
oi. le péril était trop grand pour que je ne le partageasse pas. Il
gissait de la plus maudite histoire qui me soit jamais arrivée, et il
llait bien payer de ma tête et de ma personne pour sauver les mal-
ureux débris du naufrage.«

›C'est parce que cette tête est nécessaire, Sire, pour sauver du nau-
ge, qu'il faut la ménager.‹

1. *Mithridate*, acte 2, scène 3. 2) Il s'arrêta et son ton fut fort ému. 3 Il
rrêta, fut plus ému encore. 4) Pompée. 5) Il soupira à ces mots.

»Bon, bon, si ce n'est moi, ce sera mon frère.«

On annonça au Roi des généraux.

»Voilà des officiers auxquels je dois donner des ordres. Si vous ne vous ennuyez pas avec un pauvre malheureux, je vous prierais de repasser encore chez moi quelques instans.«

Je sortis à 5 heures, je fus appelé de nouveau, le Roi me parut plus triste et plus abattu que le premier moment que je le vis.

»Mon cher maréchal Keith n'est plus, c'est une perte réelle pour la société et pour l'armée; que dira le bon Milord de la perte d'un frère qu'il chérissait tant! Dès que je serai plus à moi, je lui écrirai pour l'assurer que je partage sa douleur, comme si c'était la mienne propre, et je célèbrerai en vers notre perte commune. Je ne saurais vous dire combien j'ai de raisons particulières de regretter ce pauvre Maréchal, j'en ai aussi beaucoup de donner au prince François de Brunswick des regrets sincères. Il a été tué d'un boulet de canon; à des talens, il joignait une bravoure décidée, cette bravoure est héréditaire dans la famille. Que de braves gens je perds, mon ami, et que je déteste ce métier auquel m'a condamné l'aveugle hasard de ma naissance; mais j'ai sur moi de quoi faire finir la pièce, quand elle me deviendra insupportable.«

Sans doute j'eus un air, à un tel langage, qui frappa le Roi, il me dit:

»Seigneur, vous changez de visage!«

Il défait son col, tire de dessous sa chemise un ruban, auquel tenait une petite boîte d'or ovale qui reposait sur sa poitrine.

»Voilà, mon ami, tout ce qu'il faut pour mettre fin à la tragédie.«

Il ouvre la petite boîte, où étaient dix-huit pillules, que nous comptâmes.

»Ces pillules«, dit-il, »sont d'opium, la dose est très suffisante pour s'en aller vers ces sombres bords d'où l'on ne revient plus.«

Après l'exhibition d'une telle pièce, il la suspendit à son col, et la fit tomber sur sa poitrine.

»A présent, mon cher, vous voudrez bien m'aider à attacher mon col, car je suis assez maladroit pour ne pas savoir faire cela, et je ne veux pas que personne d'autre soit au fait de ma petite ressource.«

J'attachai le col.

»Tout ceci«, dit-il, »ne paraît pas trop orthodoxe, ni conforme à vos maximes calvinistes, mais vous n'êtes pas à ma place, ainsi vous ne pouvez pas trop bien juger de la nécessité de ma petite boîte; vous conviendrez cependant, depuis que vous me connaissez, que dans la po-

ion dans laquelle je me trouve, il faut plus que de la fermeté et de la ıstance pour me soutenir, et ce plus, suis-je assez osé, mon cher, ır l'espérer? Je vous le dis tout rondement, si nouveau malheur m'ar-'e, je ne survis certainement pas à la ruine et à la désolation de ma trie. Telle est ma façon de penser, n'allez pas vous imaginer que st un Sertorius ou un Caton que je me propose de prendre pour mo-le, l'Etat, et non la gloire me décidera, et puis, mon cher, si j'avais cruel malheur d'être pris dans une bataille, voudriez-vous que je rvécusse à cette abominable humiliation? Non, non, mon ami, je me chargerais alors du fardeau d'une vie importune. Et vous, mon cher, us, tout orthodoxe que vous êtes, vous conviendrez que

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

»C'est ce qui me rend ma boîte chère, mes ennemis seraient bien s, s'ils la découvraient.«

Le Roi ne me laissa pas le temps de dire un mot sur ce discours 'il venait de me tenir, il me congédia en me souhaitant une nuit plus ınquille que la sienne.

»Demain matin, je vous ferai peut-être appeler, et je vous dirai ce e nous avons à espérer ou à craindre, bon soir.«

Cette conversation, qui dura de 5 heures à 8, m'occupa singulière-ːnt; la nuit que je passai fut aussi inquiète que celle du Monarque, ›p agité et de trop de manières pour goûter le repos dont il me parut oir besoin.

J'eus occasion de parler dans la matinée à plusieurs officiers en- ce 15 oc-
ıdus qui m'entretinrent de la funeste bataille. Le camp était sûrement tobre 1758
fectueux à beaucoup d'égards, me dirent-ils, il n'y avait pas moyen s'y défendre; on nous a assuré que, quelques jours avant la bataille, maréchal Keith, que nous regrettons sincèrement, avait fait au Roi s représentations sur le danger de ce camp, qu'il lui avait communiqué s doutes sur toutes les démonstrations de défense, abattis, redoutes, tteries plus nombreuses encore, que l'ennemi faisait, démonstrations i annonçaient, selon lui, une attaque prochaine, et que le Roi n'avait s écouté ces bonnes représentations-là: ces Messieurs me dirent qu'il ːtait pas surprenant, au reste, que les mouvemens de l'ennemi pour us attaquer, nous eussent été inconnus, puisque la nuit fut très ob-ıre, que la marche se fit dans un terrain couvert, que nos patrouilles purent pas percer, à cause des Croates qui, occupant tous les bois, ısquaient la manœuvre de leur armée, et qui, de plus, coupant des ›res pendant toute cette nuit obscure, empêchèrent par le bruit qu'ils saient, en les coupant, d'entendre le charriage de l'artillerie. Ils

m'assurèrent, ensuite, que par le brouillard extrêmement épais qui ne se dissipa que vers les 8 heures, mêlé avec la fumée de la poudre et celle de Hochkirchen en flammes, il était presque impossible de parer à toutes les manœuvres de l'ennemi, car on ne pouvait pas voir à 15 pas de distance; que cependant, malgré tous ces inconvéniens et les avantages de l'ennemi, on l'aurait certainement repoussé, si l'on avait pu opposer à la fois 7 ou 8 bataillons à l'infanterie qui attaqua le village, mais que nos régimens, qui, voulant toujours soutenir ce poste, s'engageaient l'un après l'autre à mesure qu'ils arrivaient, devaient être nécessairement battus en détail, comme malheureusement ils l'ont été, après avoir eu toujours cependant quelques avantages dans le commencement de leurs attaques.

›Voilà bien des *si*,‹ leur répondis-je; ›avec eux on pourrait faire bien de belles choses.‹

Ils se réunirent tous enfin à faire le plus grand éloge de la fermeté de la présence d'esprit du Roi et de la bravoure des troupes. Notre perte a été au delà de 5,800 hommes tués ou prisonniers, celle de l'ennemi n'a pas du être moindre.

Je ne fus point appelé le matin, comme le Roi me l'avait fait espérer, mais le soir vers les 7 heures; il me parut excessivement abattu.

»Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; au moment que je m'assoupissais, mille idées chagrines se présentaient pour m'arracher au sommeil dont j'avais un si grand besoin; dans l'abattement où j'étais en me levant, j'ai dû travailler comme un Basque toute cette grande journée, mon travail n'a fini que cet instant-ci. Je ne puis encore, comme je le croyais hier, vous dire quelque chose de positif sur notre position actuelle; ce que j'entrevois, et ce qui doit vous l'assurer, c'est que nous nous tirerons de tout ceci; si mon attente est malheureusement trompée, mon cher, ma boîte est toute prête.«

Et il mit alors sa main sur sa poitrine.

»Jadis je portais cette boîte dans une poche de mes culottes — mais ayant fait la réflexion que ceux qui m'auraient pris, seraient peut-être assez canailles pour me fouiller, je fis faire à ma boîte un petit anneau où j'ai passé mon cordon qui de mon cou descend sur ma poitrine, comme vous l'avez vu; ce serait bien le diable, si on la déterrait là, j'espère qu'on ne me mettrait pas nu comme la main, je ne saurais vous dire, mon ami, combien cette boîte me tranquillise. Représentez-vous, moi prisonnier de ces gens-là et à leur merci, quelle horreur! non, mon âme n'est point faite pour le déshonneur et les avanies. Convenez, mon ami, que ma carrière est pourtant bien dure et cruelle, et que ce lot que j'ai tiré dans la grande lotterie, est un lot bien fatal, mais il faut

le garder, s'en contenter et faire humainement ce qui est possible pour faire changer la chance, et puis, mon ami, il est bon que les rois soient comme tous les autres hommes, éprouvés quelquefois par l'infortune. La vanité et l'orgueil peuvent, comme la fièvre, mener un homme bien grand train, je vous avoue que je ne conçois pas bien encore comme nous avons été surpris, cela n'a pu se faire que par l'extrême négligence de nos postes; quoique ces malheurs n'arrivent que tous les cent ans, ce n'en est pas moins une tache dont je ne me consolerai que lorsque je l'aurai supérieurement bien effacée; mais laissons là cet objet de douleur, et allons essayer si le sommeil nous sera plus propice, bonne nuit. demain nous en saurons peut-être plus.«

Sa Majesté me fit appeler ce matin à 7 heures; lorsque j'entrai, elle vint à moi: ce 16 octobre 175

»A présent, Monsieur, je puis vous dire, et je puis le dire au très fameux maréchal, ce qu'on disait à Hannibal: ›Grand Daun, vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de votre victoire, la bataille que vous m'avez livrée et que vous avez gagnée dans l'obscurité la plus profonde, est une bataille inutile, vous avez sacrifié en vain une foule de malheureux qui vous demanderont compte de leur sang répandu, vous l'avez sur votre conscience.‹ Badinage à part, mon cher, je me tirerai de tout ceci, le Maréchal ne tirera aucun profit quelconque de son avantage, je vois le moyen de faire échouer tous ses projets et de finir, couci couci, cette campagne si pénible. Malgré cette lueur d'espérance qui me ravigote, j'ai bien pleuré ce matin mon cher Maréchal — je le regrette au delà de ce que je pourrais vous dire, il avait de grandes vues, et ce qu'il voyait, il le voyait supérieurement bien — et il m'était voué avec le plus grand zèle et avec le plus grand désintéressement possible; comment pourrai-je réparer cette triste perte! Quelques jours avant la bataille, il m'a donné encore des preuves réelles de son attachement; qu'il faut qu'il ait été tué, et que moi qui me suis si souvent exposé dans tant de batailles (et je crois qu'on me rendra cette justice) n'ai jamais été que légèrement atteint, ne trouvez-vous pas cela fort extraordinaire? A présent, je vais monter à cheval et voir mon camp; ce soir vers les 6 heures, revenez pour quelques momens.«

J'y fus, non à 6, mais immédiatement après son dîner, qui ne dura qu'un quart d'heure.

»Mon cher«, me dit-il, les larmes aux yeux, »lisez cette lettre.«

Le marquis d'Adhémar, grand-maître de la cour de la margrave de Baireuth, annonçait que cette princesse était très mal, et d'une faiblesse à faire craindre pour ses jours: je rendis au Roi la lettre.

»Ah mon cher, c'est une lettre préparatoire, sûrement cette chère

sœur n'est plus, je l'ai reçue, cette fatale lettre, au retour de ma course que j'ai faite au camp, et, pour comble de douleur, j'ai dû composer mon visage pour que ceux que j'avais invités ne s'aperçussent pas de la tristesse qui me dominait; presque tous mes gens s'effrayent, quand ils croient voir du noir sur ma physionomie, ils s'imaginent d'abord que les affaires de l'Etat sont désespérées.

Alors il me récita ces vers d'Iphigénie [1]);

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence,
Encor, si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins —
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Il me redit encore, après d'être arrêté un moment à la fin du vers :

»Sûrement cette tendre sœur n'est plus, que croyez-vous, mon ami? qu'elle n'est plus?«

Et il pleurait beaucoup. »Parlez mon cher, sûrement elle n'est plus; ne me flattez pas.«

›Sire, ce grand malheur est possible et parce que l'on écrit à Votre Majesté, j'ai tout lieu de craindre qu'Elle devra faire usage de toute Sa philosophie et de cette fermeté d'âme qui La met si fort au-dessus des autres hommes.‹

»Il faut plus que de la fermeté pour soutenir de telles pertes, mon cher; j'en ai assez pour réparer tout le malheur du 14, laissez venir ici mon frère, et vous verrez que Daun ne tirera aucun avantage du coup qu'il nous a porté, mais comment réparerai-je la perte que tout m'annonce, comment recouvrerai-je cette sœur — cette digne, cette adorable sœur, qui m'a tant chéri, et dès ma plus tendre jeunesse; en écrivant mon épître à cette sœur, en lui peignant toute l'ardeur de mon amitié, devais-je croire qu'elle me serait sitôt ravie! Tous les malheurs veulent-ils donc fondre sur moi! Que je vous plains, mon ami, de devoir être sans cesse spectateur d'évènemens qui renaissent à chaque instant pour me tourmenter, et que je vous fais mener une vie bien triste.«

›Sûrement elle est triste par cela même que je vois Votre Majesté dans la douleur, je m'estimerais heureux, si je pouvais contribuer à la soulager.‹

1) *Iphigénie*, acte 1er, scène 5.

Après bien des pleurs répandues et des discours analogues à sa situation, il me renvoya en me priant de ne pas m'éloigner trop du quartier général, puisqu'il pourrait peut-être me faire appeler à tout moment.

Ayant eu bien de la peine à m'endormir, je dormais enfin profondément, quand, à 2 heures dans la nuit, un laquais du Roi vint m'ordonner de venir aussitôt que je serais habillé; j'imaginai bien ce qui pouvait occasionner cet ordre, et le laquais me le confirma. le 17 octobre 1758

»Une estafette a apporté«, me dit-il, »la nouvelle de la mort de la Margrave de Baireuth, le Roi s'est levé tout de suite, il est occupé maintenant à écrire des lettres.«

J'arrive et je le trouve sanglotant, je fus là en sa présence quelques minutes sans qu'il pût me dire un mot.

Enfin s'écria-t-il: »Ma sœur est perdue pour moi, sans retour, mon cher, je ne la reverrai jamais, voilà le coup le plus horrible qui pût m'être porté. ainsi je perds mère, frère, sœur, tout ce qui m'est cher, mais ces pertes coup sur coup, une perte en accompagne toujours une autre,[1]) bientôt, hélas, je n'aurai plus d'amis, de parens, la mort m'enlève tout, ma vie est bien malheureuse.«

La situation déchirante dans laquelle je voyais Sa Majesté, pénétra mon âme, je lui dis tout ce que dans des momens pareils on peut dire pour calmer la douleur, en entrant dans celle qu'il éprouvait, dans les raisons qu'il avait de s'affliger et de regretter une sœur si tendrement chérie. j'en appelais à sa philosophie dont il m'avait vanté les secours dans de certaines occasions, quoique dans d'autres il m'eût parlé de sa parfaite insuffisance, j'en appelais à cette fermeté et à ce courage sur lequel tout le monde avait les yeux et qu'il admirait; mais le Roi, toujours livré à sa douleur, toujours en pleurs, ne me répondait que par quelques monosyllabes, priant le ciel d'avoir pitié de lui et de sa situation.

Renvoyé chez moi vers les 5 heures, j'écrivis au Roi cette lettre et l'envoyai tout de suite.

»Je conviens que les malheurs de Votre Majesté sont extrêmes, et que la perte qu'Elle a faite d'une sœur si chérie, est le coup le plus fatal qui pût Lui arriver; j'ai si bien vu toute l'étendue des sentimens qu'Elle avait pour celle qui sera l'objet de Ses éternels regrets, j'ai pleuré vivement les maux qu'Elle éprouve, et je les pleure encore comme les miens propres. Mais, Sire, rien n'est longtemps extrême,

1 Après la bataille de Kolin, il apprend la nouvelle de la mort de sa mère; en allant le siége d'Olmütz ou près de le lever, celle du prince de Prusse, son frère, et celle de la Margrave quelques jours après la surprise d'Hochkirchen.

la grandeur d'âme de Votre Majesté, tout un peuple qui La chérit, toute une armée qui L'adore, une Providence qui dirige tous les évènemens de la vie par les vues les plus sages et les plus utiles, tout cela sera pour Elle, je l'espère, un sujet de consolation. Non, mon cher Roi ne sera pas toujours malheureux.‹

Un quart d'heure après l'envoi de ma lettre, je fus appelé de nouveau; en entrant il vint à moi et m'embrassa, ses larmes qui mouillaient mes joues, me saisirent vivement, il s'aperçut de mon émotion:

»Je vous rends grâces de votre lettre«, dit-il, »mais hélas, rien ne peut m'aider dans cet instant si douloureux, ne condamnez pas mes pleurs, en fut-il de plus légitimes?«

›Ah, Sire, que je suis loin de les condamner‹ —

»Si tous les maux qui m'arrivent (et il en vint alors à un point de ma lettre) sont dirigés par une Providence, comme cela peut être, il faut espérer qu'elle aura pitié de moi, et il y a bien apparence qu'il y en a une, le croyez-vous?«

›Très fortement, Sire, je crois, de même, que c'est la seule idée propre à nous faire soutenir le poids si pénible souvent de la vie.‹

»Mais croyez aussi qu'une boîte dont on peut disposer, est encore une bonne consolation.«

Tels furent ces premiers momens après la bataille perdue, et la triste nouvelle de la mort de la Margrave. Je les ai tracés fidèlement pour moi qui voulais avoir une idée nette de l'âme et du cœur de ce prince si extraordinaire, et je les rapporte avec la même fidélité pour ceux qui seront curieux de le connaître dans les différentes situations pénibles où il s'est trouvé.

Je fus appelé le soir encore vers les 3 heures, je restai jusqu'à 7,
ces 18 et 19 ainsi que le 18 et le 19. Comme la conversation roula toujours sur la perte qu'on venait de faire, et que l'on me dit à ce triste égard tout ce que l'on m'avait déjà dit, je n'en donnerai pas les détails, quoique j'aie écrit dans le moment ces conversations pour les comparer avec les précédentes, mais ce que je ne veux pas passer sous silence, c'est que, pendant les quatre premiers jours depuis la triste nouvelle que le Roi avait reçue, il avait fait fermer les contrevents de sa chambre, pendant presque toute la journée, de sorte qu'à peine pouvais-je distinguer Sa Majesté; une fois on entr'ouvrit plus le contrevent, puisqu'elle voulait écrire une lettre à je ne sais quelle de ses sœurs.

ce 20 octobre 1758 Le prince Henri, qui sur l'ordre du Roi était parti du camp de Gamig, [1]) arriva avec huit bataillons et cinq escadrons de hussards; c'était

1) Le 18.

un bon renfort, et par les troupes et surtout par le chef qui les amenait. L'entrevue entre le Roi et le Prince dut être bien touchante, puisque Sa Majesté me dit le soir :

»Ah, mon cher, que nous avons pleuré, mon frère et moi, sur nos pertes communes, nous avons tâché de nous consoler mutuellement; l'arrivée de ce bon frère me sera d'un grand secours, j'ai tout lieu d'espérer que les affaires de l'Etat iront bien; pour celles du cœur, elles resteront irréparables; ma boîte, mon ami, ma boîte.« Et il me répéta, cet instant, ce qu'il m'avait dit le jour qu'il me la montra.

Le Roi qui, depuis la bataille perdue, n'avait pas fait mention de troupes, de camps et de marches, commença ce soir à parler sur ces objets.

»J'ai changé mon ordre de bataille et j'ai mis en seconde ligne les régimens qui ont le plus souffert dans la malheureuse journée: le grand Maréchal a quitté son camp de Kittlitz et s'est rapproché de nous, sa droite (voyez la carte) touche la Schwedenschanze et sa gauche s'appuie au défilé de Jenkwitz, toute sa première ligne occupe la chaîne des hauteurs qui sont entre les deux points d'appui, et fait cette courbe retirée. Le général Loudon, pour prolonger la gauche de l'armée, est perché sur les hauteurs qui touchent le village de Jenkwitz et s'étendent vers Ober-Keyna. Le Maréchal fortifie son camp outre mesure par des retranchemens et par des redoutes, farcit de canons toutes les hauteurs et ses deux ailes — que c'est une bénédiction, mais ce cher Maréchal sera trompé dans quelques jours, je vous en réponds; quoique je paraisse tranquille, j'agis cependant beaucoup, par les détachemens que j'ordonne pour repousser les Suédois et pour renvoyer les Russes; les nouvelles que je reçois de ces Cosaques barbares, font dresser les cheveux à la tête, ils mettent tout à feu et à sang dans mon pauvre pays, leur marche est sans cesse ensanglantée par toutes les horreurs imaginables; j'espère que la justice divine me vengera, un jour ou l'autre, de ces chefs qui ordonnent ou qui permettent de pareilles abominations.«

— — — Le Roi me parut ce soir bien plus triste que le précédent, il voulut lire une oraison funèbre de Fléchier, mais à peine eut-il lu une page qu'il laissa son livre. ce 21 octobre 17

»Je ne puis continuer, car de fait, je ne sais ce que je lis, mon esprit n'est pas disposé à faire une lecture suivie, j'ai essayé dans la matinée, je n'ai pu même lire quelques-unes de mes rapsodies que je voulais parcourir pour faire diversion aux idées chagrines qui me pèsent et m'importunent.«

Il se passa cet instant une chose assez singulière. Sa Majesté, en me parlant de ses idées chagrines, entend que quelqu'un s'entretenait assez

près du contrevent de sa fenêtre qui était presque fermée. Elle ouvre tout doucement la fenêtre, et écoute pendant un bon quart d'heure, et referme ladite fenêtre avec assez de bruit. Quelques instans après, elle me demanda si je n'avais rien entendu dire de la perte que nous avions faite dans l'affaire du 14.

›Rien, Sire.‹

»Cependant on est assez porté pour s'instruire à raisonner sur ce qui s'est fait un tel jour, sur ce l'on aurait pu faire, et sur ce qui a précédé une bataille, et cela n'est pas mal, car nos idées s'éclaircissent et s'étendent en les communiquant. — Il serait surprenant que vous n'eussiez rien entendu sur notre surprise.«

›J'ai eu l'honneur de Lui dire à Rodewitz ce que j'avais entendu sur le camp pris, et depuis on n'a cessé de parler (ce qui est vrai) de la fermeté de Votre Majesté, de Ses manœuvres pour sauver le reste de l'armée, et du courage de Ses troupes.‹

Le Roi fit une petite mine et me souhaita le bon soir.

»A demain à la même heure!«

En entrant chez moi, j'y trouvai le capitaine de M....., aide de camp, qui m'y attendait.

›Dites-moi, je vous conjure, ce que c'était que cette fenêtre fermée avec tant de force.‹

Je lui racontai ce qui s'était passé, et le capitaine, à son tour, me rendit compte de la conversation avec un de ses amis.

›Appuyé contre le mur près de ce maudit contrevent, je parlais ainsi à mon ami qui me demandait la vraie raison pourquoi j'avais été aux arrêts, et ce que le Roi m'avait dit au camp d'Hochkirchen. Sa Majesté m'ayant ordonné, dans nos précédentes marches, de prendre un camp, j'exécutai ses ordres; comme elle cherchait depuis quelque temps une occasion de me chapitrer, elle prit celle de mon camp et me dit à cet égard des choses bien humiliantes: »Votre camp est détestable et contre toutes les règles du sens le plus commun«, furent ses expressions les plus modérées, je fus aux arrêts et j'y restai jusqu'à notre arrivée à Hochkirchen. Le Roi m'ordonna de le suivre, lorsqu'il prit son beau camp, et, quand sa besogne fut faite, »Voilà, M. de M.....«, me dit-il, avec ce ton ironique que vous lui connaissez, »voilà, comme il faut prendre un camp, apprenez à ne pas traiter les choses en bagatelles, et des choses surtout d'une si grande importance que l'est celle d'un camp bien ou mal choisi, le diable vous emportera, si une autre fois vous ne faites pas avec attention ce que j'attends de vous.« Cela n'était pas doux, mon ami, mais cette leçon était bien ridicule, et d'autant plus que de tous les camps pris et à prendre celui d'Hochkirchen était le plus mal imaginé; mais

une chose encore bien plaisante, est la réponse qu'il fit au général Seydlitz: ce général le prie de faire retirer son infanterie sacrifiée inutilement: »Mais,« lui dit le Roi, »si je la retire, je perdrai la bataille.« »Eh bien«, répartit Seydlitz, »que Votre Majesté la gagne;« et il pique des deux pour rejoindre la cavalerie. Voilà, Monsieur, ce que j'ai dit à mon ami — quelle imprudence, j'en conviens, j'ai été aussi imprudent que mon maître qui m'a surpris, mais pourquoi diable veut-il tout voir et tout entendre, quelle fatale curiosité! Si Sa Sacrée Majesté a entendu ma conversation, elle ne me le pardonnera jamais.« —

»Peut-être n'aura-t-Elle pas tout entendu.«

»Tant pis, Monsieur, j'aimerais mieux qu'elle n'eût pas perdu un mot, si elle n'a entendu que mal et à demi, son imagination travaillera sur ce demi, et elle en fera un tout qui ne finira point.[1]) Si le Sire vous paraît directement ou indirectement faire quelque allusion à ma conversation, faites-moi l'amitié de m'instruire de ce qu'il vous aura dit.«

Je le lui promis.

Le Roi, que je trouvai assez bien, du moins beaucoup mieux que je ne l'avais vu tout le temps de notre séjour à Doberschütz, ne me fit appeler dans la matinée que pour me dire que nous partirions sur le soir, que je devais mettre ordre à mon petit équipage, et que, s'il réussissait dans ce qu'il avait médité, j'aurais occasion de me réjouir et d'éclaircir ce sombre qu'il m'avait communiqué depuis quelque temps: le 23 octobre 17

»Ces obscurités de l'âme sont les fruits de ma malheureuse étoile, ne dites rien de notre départ, je ne le ferai connaître que cette après-midi, il m'importe, comme vous le verrez, que ma marche soit tenue secrète.

»Comme le général Harsch a investi Neisse, qu'il se prépare à en faire le siège, il faut que j'aille au secours de cette place, et, puis, ici il n'y a ni fourrage, ni vivres. Mon projet n'est pas si facile que vous pourriez l'imaginer, je dois gagner Görlitz avant le grand Daun, qui n'en est qu'à une marche, et, par les détours que je dois faire, j'en suis à deux très fortes et très pénibles: Daun a établi partout des postes, et je dois tromper la vigilance de l'illustrissime: pour la tromper avec succès, j'ai fait bien des démonstrations, elles désorienteront peut-être, mais ne présumons pas trop: demain vous verrez ce qui en sera. A dix

---

1) L'aide de camp se trompa; pendant le quartier d'hiver me dit-il lui-même: »J'aurais cru que le Roi me bouderait jusqu'à la fin des siècles, mais j'en ai été quitte par une punition singulière; il m'a lu un petit écrit qu'il a fait contre les satiriques, et tout en me lisant, il m'a donné des légers coups de pattes, j'ai bien vu que ma conversation était entrée pour beaucoup dans le but du compositeur, mais je n'ai fait semblant de rien, et me le suis tenu pour dit.«

heures, l'armée se mettra en marche sur deux colonnes, mon frère Henri fera l'arrière-garde: bon jour, à demain, s'il est possible, préparez-vous à une diabolique marche.«

ce 24 octobre à Ullersdorf

Je ne vis Sa Majesté qu'à l'instant où elle descendait de cheval, il était près de 5 heures.

»Quelle marche mon cher, quelle marche; demain nous décamperons, car le seigneur par excellence qui a ouvert ses grands yeux, à voir ce que je veux, il se portera à Görlitz et j'aurai l'honneur de le prévenir; je vais me coucher, car j'ai plus sommeil que faim, nous avons pris un officier et cent et quelques galeux qui ne nous attendaient pas. L'ennemi s'est sûrement imaginé que mon armée se porterait à Spremberg, puisqu'il voyait ou savait que la marche du train des vivres était dirigé en arrière à Kummerau, mais il ouvrira ses yeux quand il nous aura vu passer à côté du Schafberg. Si nous rencontrons M. Daun dans les plaines de Görlitz, il pourra bien y avoir demain, quelques c..... de moins dans le monde; bon soir.«

Görlitz 25 octobre 1758

A 5 heures du soir, je fus appelé, le Roi examinait sa grande carte:

»Mon cher, il y a eu très peu de c . . . . . de perdue, mais en revanche nous avons gagné celles de huit officiers et de 418 hommes que nous avons fait prisonniers, du corps des carabiniers et des grenadiers à cheval; or, à deux pièces par tête, comptez, si tous les ont, combien cela fait *in summa*.

»J'ai marché sur trois colonnes et j'ai fait l'avant-garde avec huit bataillons, tous les dragons et tous les hussards de l'armée; mon aile droite s'appuie à Gierbigsdorf, ma gauche touche Görlitz, voyez ma position (il me la montrait sur la carte). J'ai fait dresser mes fours, deux cents quintaux de farine que l'ennemi a eu la bonté de nous abandonner, ne feront pas mal pour cet instant; demain je vous en dirai plus, je suis si las, mais si las, qu'à peine (et cela était) je puis tenir mes yeux ouverts; jugez combien ceux de mon entendement sont bouchés, à cette heure, dormez bien et tranquillement, puisque nous avons vaincu en marche.«

ces 26, 27, 28, 29 [octobre] à Görlitz

»La nuit passée« dit le Roi, lorsque je fus ce jour, 26, à 3 heures, est la seule nuit où j'ai un peu reposé depuis la triste perte que j'ai faite; aussi suis-je tout un autre homme, je puis penser du moins un peu de suite, et je puis vous dire en confidence, et d'un sens bien rassis, que les affaires de l'Etat ne sont plus à présent désespérées, mais mon ami, celles de mon cœur le sont. J'espère que mon armée trouvera que j'ai assez bien réparé ma sottise du 14. Si Retzow avait occupé d'abord le poste que je lui avais dit de prendre, si mes gueux de bataillons francs avaient été plus vigilans, si le Landgrave n'avait pas voulu épar-

gner les portes des granges, s'il les avait brûlées pour faire cuire mon pain, je n'aurais pas été le 14 à Rodewitz, et si et si — mais ne croyez pas que je veuille me justifier, j'ai fait des fautes et des sottises, Dieu veuille que ce soient les dernières,, et comme il est d'un mortel d'en faire, ô Dieu, donne-moi, si cela doit être, l'esprit de les réparer avec éclat: voilà presque une prière à la Chauvet-Calvin. Je le prierais bien encore que toutes les sottises cessassent de part et d'autre, et que chacun s'en fût tranquillement chez soi, il est grand temps que ces horreurs finissent. Comme tous les peuples sont tourmentés, comme l'on tourmente cette pauvre Saxe, comme on la *soupresse* de toute part, ses prétendus amis ne la pressent pas mal, j'ai appris ce matin de mon hôte que les Autrichiens, en parlant de ces bons Saxons leurs amis, ne les appellent autrement que les canailles de luthériens. Cela n'est pas trop édifiant; au mal que l'on a fait à ses amis, on ne doit pas ajouter celui d'en parler avec ce ton de mépris qu'ils ne méritent pas.«

Le Roi, fortement occupé par ces deux marches et par différens arrangemens qu'elles demandaient, me parut moins affecté et moins triste, il ne m'avait parlé que fort légèrement de sa perte, et sa conversation, sans être gaie et animée, n'avait pas cette teinte de sombre, comme à Doberschütz, mais ce sombre reparut les trois derniers jours de notre séjour à Görlitz; ce ne fut, tout ce temps, que regrets sur sa perte, que plaintes de son malheureux sort, que moyen de s'en délivrer par la boîte, si ce sort continuait de se trop appesantir sur lui; j'essayai vainement de lui présenter d'autres idées, il les repoussait toutes, aussi entrai-je dans les siennes, en l'assurant que j'entrais vivement dans la douleur qu'il éprouvait. Mon langage paraissait le tranquilliser.

Ayant appris qu'un habitant de Görlitz, fort à son aise, avait fait construire un modèle du saint sépulcre, j'allai voir ce monument: cet habitant avait fait trois voyages dans ce pays de la Palestine jadis si célèbre dans la croisade. Au retour de sa première course, il s'aperçut qu'il n'avait pas bien pris quelques dimensions, il repartit bien vite pour les prendre; à son arrivée à Görlitz, il eut des doutes encore, et il fit son troisième voyage pour les éclaircir, il me parut dans l'explication qu'on me donna que plusieurs points concernant ce monument. étaient fort douteux.

On partit de grand matin de Görlitz, l'infanterie passa la Neisse sur les ponts de chevalets, et la cavalerie par des gués; après ce passage, on forma deux colonnes; le Roi avec les troupes qui avaient passés la rivière la veille, marcha par Schönborn et Nieder-Geilsdorf vers Lichtenau, il conduisit cette première colonne; la seconde marcha par Hermsdorf, Lauterbach, Pfaffendorf, Ober-Geilsdorf et Schreibersdorf. co 30 oc tobre à Lauba

Le prince Henri commanda l'arrière-garde, et cette arrière-garde suivit la première colonne.

Le général Vela la poursuivit et la canonna beaucoup; lorsqu'elle défila par Schönborn, le Prince fit placer de l'artillerie de l'autre côté du village, les troupes franchirent le défilé et allumèrent les maisons qui le bordent des deux côtés; continuant sa marche par Geilsdorf, il fut arrêté par un défilé par lequel la cavalerie de la première colonne passait encore, cela donna lieu aux Croates de se glisser dans les bois qui bordent le chemin que le Prince devait prendre, ils fusillèrent avec les derniers bataillons de l'arrière-garde, et cela dura jusqu'à ce que le prince Henri eût passé Geilsdorf, qu'on alluma aussi pour couvrir la retraite. Le Roi fit camper l'armée sur les hauteurs qui sont derrière Geilsdorf, la droite appuyée à un bois occupé par les compagnies franches et les chasseurs, le village de Lichtenau fut au centre de l'armée, qu'occupèrent un régiment et six bataillons de la seconde ligne. La gauche fut assise sur une hauteur couverte de bois où furent postés d'autres compagnies franches. Les hussards de Werner campèrent devant cette aile, et ceux de Puttkammer sur le Galgenberg, le train des vivres parqua près de Lauban. Voilà tout ce que me dit le Roi le soir de son arrivée.

31 octobre Le lendemain, il ne me parla que de sa marche, des mouvemens et de la bonne défense qu'avait faite son frère, et d'une sottise énorme du général de ses gardes, M. de Bardeleben, qui, n'ayant pas occupé à temps une hauteur que le gros bon sens lui présentait, avait exposé les troupes [1]) à une tiraillerie, où l'on avait perdu une centaine d'hommes et quelques officiers; le général Bülow fut blessé dans cette affaire d'arrière-garde.

»Comme mon frère a bravement canonné les ennemis, il est à présumer qu'ils auront perdu bien plus que nous.«

On avait rapporté à Sa Majesté que le capitaine Zetmar des hussards de Zieten avait tué Loudon d'un coup de pistolet.

»Cela ne serait pas tant mal,« dit-Elle, »mais je n'en crois rien. Loudon n'aura pas été assez mal avisé pour aller faire le coup de pistolet avec un hussard, quoique d'ailleurs, aussi brave qu'il est intelligent, il est vrai que dans l'action, à ce qu'on m'a assuré, il s'emporte outre mesure, mais c'est à savoir si cela est; au reste, tout cela m'est fort égal.«

ce 1er novembre 1758 Le Roi résolut de marcher lui-même à Neisse avec 28 bataillons et

1) Le Roi n'a pu souffrir depuis ce général, qui a quitté ensuite pour passer au service de Hesse.

68 escadrons pour en faire lever le siège et de laisser le prince Henri dans les montagnes de la Silésie avec presque autant de troupes, pour observer le maréchal Daun et l'empêcher de suivre à Neisse. Dans cette idée, il marcha, le 1er, à la pointe du jour et se rendit à Löwenberg, où je ne fus pas appelé; le 2, à Pombsen, Sa Majesté me fit ordonner de venir à 4 heures. ce 2 novembre 1758 à Pombsen

»J'ai reçu à mon arrivée une lettre de Voltaire: quoiqu'elle ait augmenté ma douleur, elle m'a fait cependant plaisir, les malheureux aiment qu'on les entretienne de ce qui les afflige; lisez sa lettre, je vous prie, et que je l'entende.«

M. de Voltaire témoignait de vifs regrets de la mort de la Margrave, dont il faisait un bel éloge, et des maux du Roi qu'il croyait malade; le Roi pleurait pendant que je lisais cette lettre, qu'il trouvait touchante.

»Voici la réponse,« me dit-il, en pleurant encore, »que j'ai déja faite à ce bon Voltaire qui partage si vivement mon affliction.« — — —

Cette séance fut bien triste, celles qui suivirent ne le furent pas moins.

L'armée arriva le 3 à Jauernick, ayant fait treize milles en trois jours, elle séjourna le 4; pendant ces deux jours, dans cet endroit, le Roi lut la moitié de l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier, faisant sans cesse des applications tristes à ce qui pouvait l'intéresser. Le 5, il marcha à Girlsdorf[1]), cette marche fut de 4 milles; quoique le général Harsch eût cessé ses canonnades sur Neisse, qu'il eût même renvoyé son artillerie, Sa Majesté résolut de marcher à lui, dans l'idée qu'il aurait peut-être envie de nous attendre et de nous livrer bataille; le soir, elle me fit appeler un instant, elle finit l'oraison funèbre qu'elle avait commencée la veille. ce 3 novembre à Jauernick — le 5 novembre à Girlsdorf

Je fus appelé d'assez bonne heure, la marche que l'on avait faite dès le point du jour, avait été assez pénible. Le Roi cependant ne parut point fatigué. le 6 novembre à Gross-Nossen

»J'apprends de tous côtés que M. de Harsch s'est retiré hier de Neisse, et qu'il est allé se camper entre Woitz et Giessmansdorf, où l'a joint le corps du général Wied détaché de l'armée du Maréchal: malgré ce grand renfort qu'il a reçu, M. Harsch a dédaigné de m'attendre et de se mesurer avec moi, il s'est contenté de laisser seulement la tranchée occupée; mon brave Treskow, ayant appris cela, a fait une sortie hier, à 2 heures après midi, et leur a pris bel et bien le colonel marquis de Gravisi avec 7 officiers et près de 500 hommes, une centaine d'autres

1) Renforcé de 30 pièces de 12, qu'il avait fait venir de Schweidnitz.

qui ont profité de l'occasion pour déserter et qui ont pris le chemin de la ville. Il vient de me faire dire que ce jour, à 6 heures du matin, les redoutes et la tranchée avaient été abandonnées, et que M. de Harsch, après avoir fait allumer le dépôt des fascines, avait passé la Neisse à Glumpinglau, qu'il en avait brûlé les ponts, et qu'il était marché à Ziegenhals.

»Ainsi, mon cher, voilà un siège levé, nous y trouverons sûrement bien des brimborions dans les ouvrages que le digne Harsch nous abandonne :

Livre en mes faibles mains mes puissans ennemis,
Confonds dans ses conseils une reine cruelle,
Daigne, daigne, mon Dieu, sur *Kaunitz* et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

»Trouvez-vous mon ami, que je récite ma prière avec cette onction qui la fait exaucer? croyez-vous que je la dise de bonne foi?«

›Je n'en doute point, Sire, si l'on priait toujours avec cette ferveur que Votre Majesté le fait dans cet instant, on obtiendrait bien plus souvent que l'on demande.‹

»Eh bien, vous m'entendrez souvent dire avec la même ferveur: Daigne, daigne, mon Dieu etc. Demain, je vais à Neisse bien escorté,[1] si je n'en reviens pas trop tard, je vous ferai venir; bon soir et bon repos, nous serons en sûreté dans ce village, car il n'y pas moins de 15 bataillons qui y cantonnent.«

7 novembre

Le Roi revint très tard de Neisse, je ne fus point appelé, il se mit au lit un moment après son arrivée et repartit le lendemain avec toute

ce 8 novembre à Girlsdorf

l'armée, qui marcha sur deux colonnes. Je fus à 4 heures chez Sa Majesté.

»J'ai été très fatigué, hier, de ma petite échappée à Neisse, mon sang était si fort agité que je n'ai pu fermer l'œil; pour m'amuser un peu, j'ai prié M. Guichard de me faire l'honneur de dîner avec moi, et je lui ai fait une toute petite niche. M. Guichard,‹ lui dis-je, ›notre course a été assez bonne aujourd'hui, sans doute, vous aurez comme moi grand appétit‹ — ›Oui, Sire, j'ai d'autant plus appétit, qu'hier avec si grand monde qu'il y avait à Gross-Nossen, on ne pouvait rien avoir même pour de l'argent, ainsi je suis presqu'à jeun.‹ — ›Un moment de patience, M. le Capitaine, et nous nous dédommagerons.‹«

On apporte la soupe, le Roi en sert au capitaine, comme celui en prenait une cuilliere : »A propos, M. le Capitaine, dites-moi un peu

1) Il prit les dragons de Würtemberg, de Krockow et les hussards de Werner; le prince de Würtemberg commanda cette escorte de cavalerie.

tte histoire de la fille de chambre à Londres que vous sauvâtes des
bles qui voulaient la violer[1]), ce fait est intéressant.«

»Le capitaine commence non sans regarder sa soupe, je finis la
enne, les assiettes sont ôtées, et l'on apporte le premier service; je
nne au capitaine une portion bien congrue, en le priant de continuer
n histoire qui m'enchantait; j'écoute et je mange, tandis que M. Gui-
ard roulait de grands yeux sur son assiette qu'on enlève comme la
emière; lorsque j'eus fini de manger, la plaisanterie se répète au se-
nd service, et, celui-ci fini comme le précédent, je remerciai le capi-
ine de sa complaisance, je l'assurai que d'arracher une pauvre inno-
nte à un viol qu'elle avait tout lieu de redouter, valait bien mieux que
us les dîners possibles; que la belle action qu'il avait faite mériterait
être chantée; que si j'avais un jour l'esprit plus libre, je lui ferais,
ns un dîner, le plan d'une tragédie dont M. le Capitaine serait le prin-
pal personnage. ›Vous voulez badiner, Sire, mais je vous assure qu'on
fait des tragédies sur des sujets moins intéressans que celui dont j'ai
l'honneur de lui faire le récit.‹ — Comme mon capitaine croit pou-
ir entrer dans une tragédie, il y entrera, ce Monsieur, je vous en ré-
nds, mais il faut que j'aie la tête bien libre: ne trouvez-vous pas ce
ner plaisant?«

›Il l'a pu l'être pour Votre Majesté.‹

»L'aura-t-il été pour M. Guichard?«

›J'en doute, Sire.‹ —

»Pourquoi en doutez-vous?«

Comme j'étais bien aise de saisir cette occasion de faire connaître
i Roi que de tels badinages me peineraient extrêmement, s'il voulait
i jour m'en faire, je lui répondis:

› Mais, Sire, si M. Guichard s'est mis dans l'esprit qu'il ne peut ab-
lument avoir quelque part dans l'estime de Votre Majesté, puisqu'Elle
persifle de cette manière, je doute qu'il ait pu dans ce cas trouver
dîner bien plaisant. Si c'est un bonheur, et le plus grand bonheur
ssible, de mériter l'estime d'un prince qu'on sert par attachement, c'est
comble de l'infortune de ne pouvoir l'obtenir, quand on a fait tout
our s'en rendre digne.‹

Le Roi qui m'écouta tranquillement et avec bonté, ne répondit point,
changea de discours, en me disant:

»A propos, ce qui ne l'était guère, savez-vous que l'ennemi nous
laissé devant Neisse 100,000 bombes, grenades, boulets, avec tous les
ıtils de siège, et qu'il nous vient sans cesse de leurs déserteurs? c'est

1) Il avait raconté cette histoire à Landshut au Roi.

quelque chose, mais j'en ai de plus importantes à faire, mes nouvelles m'apprennent que Daun est marché vers Dresde avec toute son armée, ainsi je vais courir à toute outrance avec la mienne pour secourir cette ville, de peur que malheur n'arrive. Demain nous irons à Schweidnitz; bon soir, dormez bien, si vous voyez Guichard, il vous racontera sans doute le plaisant dîner qu'il a fait.«

Il me le raconta en effet, en déclamant beaucoup contre Sa Majesté, qui dans cette occasion, comme dans presque toutes les autres, abusait étrangement, disait-il, des privilèges de la royauté.

›Elle en sera punie, est-ce ainsi qu'on doit traiter un galant homme qui se conduit si honnêtement? Pourquoi diable suis-je venu dans cette galère?‹

Je lui répétai à cette occasion tout ce que je lui avais dit à Grüssau et à notre première marche, il me promit de ne plus se prêter à de tels persiflages. [1])

›Je n'ai voulu me montrer à personne, qu'à vous, et c'est à vous que je demande de quoi manger, mon estomac est aux abois, quel tour perfide il m'a joué!‹

ce 9 novembre à Schweidnitz

A la pointe du jour, on partit pour Schweidnitz, le froid fut bien vif pendant la marche, le Roi s'en ressentit, et fut obligé au moment de son arrivée de se mettre sur son lit. L'après-midi, je fus appelé, je le trouvai avec la fièvre, son visage était tout en feu, comme s'il allait s'allumer.

»Je ne suis pas du tout bien, tâtez mon pouls.«

Ce pouls galopait bien vite, et sa tête, me disait-il, était tout embarrassée.

»Voilà une fièvre qui me vient bien mal à propos — mais je vais mener grand train cette coquine, je la réduirai par la faim, je ne mangerai rien et je m'inonderai de thé, c'est là ma panacée. Comme je m'entends assez en médecine, je me guérirai moi-même, je n'étais pas bien hier en me couchant, le froid que j'ai ressenti pendant la marche a augmenté le malaise que j'éprouvais, M. Guichard dira que le ciel me punit du tour que je lui ai joué, le ciel se moque bien de lui et de moi, il s'embarrasse fort peu qui dîne ou ne dîne pas. Comme j'ai à parler à Zastrow [2]) pour plusieurs arrangemens à prendre, je le fais venir cet instant, ce Zastrow est fort épris des prophéties et des prophètes, il me parlera sans doute de ceux qu'il aura consultés, j'entendrai de bien bel-

1) Il n'a guère tenu parole, les persiflages ont continué, ils sont devenus plus sérieux même, et [il] s'en est attiré la plus grande partie. 2) Commandant de Schweidnitz.

les choses ou plutôt de grandes misères, comment peut-on prévoir l'avenir. je ne sais pas même ce qui en sera demain, ce soir même de ma petite fièvre; bon soir, et bonne nuit, vous saurez demain ce que les prophètes menteurs auront débité, à 3 heures donc.«

En entrant à 3 heures, je vis d'abord, au visage encore très enflammé, que le Roi n'était pas bien encore, il ne me laissa pas le temps de lui demander des nouvelles de sa santé. Il me parla d'abord de son commandant. ce 10 novembre 1758 à Schweidnitz, jour de repos

»Si j'avais été susceptible hier d'être amusé, Zastrow m'aurait amusé comme un roi, vous n'avez pas d'idée, mon cher, des pauvretés qu'il m'a débitées. Il n'a pas vu moins de cinq prophètes de la plaine et des montagnes, il préfère ces derniers, qu'il croit mieux inspirés que les autres. Tous ont deviné, calculé les malheurs qui me sont arrivés, la perte de la bataille, celle si accablante que j'ai faite de ma tendre et si digne sœur, ils ont vu dans leurs calculs que la fin de ma campagne serait brillante et réparerait les maux que j'ai éprouvés; mais ces imbéciles ne guériront pas ceux de mon cœur. ›Comment, Zastrow, pouvez-vous ajouter foi à de telles bilvesées, ne voyez-vous pas que ces animaux devinent après coup? vous avez de l'esprit, et vous vous laissez séduire par des drôles qui veulent escamoter votre argent!‹ — ›Je ne leur en donne, Sire, que lorsqu'ils ont rencontré juste. Ils devinent après coup, et, Sire, tout ce que j'ai eu l'honneur de Lui raconter, m'a été dit en mai et juillet.‹ — Enfin, mon cher Zastrow m'a juré ses grands dieux que ces gens n'en imposaient point, qu'ils calculaient l'avenir, et qu'ils avaient d'autres moyens pour consulter sur cet avenir, des êtres trépassés depuis longtemps, qui, se rendant à leurs magies et à leurs invocations ou évocations, leur montraient comme dans un tableau tous les évènemens futurs; mon Zastrow est si infatué du pouvoir de ses prophètes qu'en vérité cela m'a fait pitié; j'ai mis tout en œuvre pour le ramener à la raison, mais l'imbécillité y revient-elle! j'appelle imbécillité ce penchant à croire aux sortilèges, aux prophètes et même aux songes. Comment y croire, lorsque tout dans la nature nous annonce que l'instant présent ne sait rien de celui qui doit le suivre; cet avenir qui, pour le bonheur des hommes, est enveloppé dans un épais nuage, sera-t-il éclairci par des calculs, par des évocations dont la fourberie perce de toute part, et par toutes les ridicules singeries de ces sots qui exaltent leurs âmes et évoquent celles d'êtres qui ne sont plus; malheur aux particuliers, malheur surtout aux princes qui se laissent aller à de telles idées mensongères, on en veut, au fond, à l'argent des uns ou des autres, l'on tend à les conduire par la lisière et à en disposer à sa fantaisie.«

Le Roi avait beaucoup parlé, et même trop; je vis à son air et à son ton que la fièvre avait augmenté, il le sentit, je dus tâter encore le pouls, qui battait avec une force et une rapidité extrême.

»Je vais me mettre sur mon lit et prendre une poudre, ayez la bonté de revenir pour un moment vers les 6 heures.«

A cette heure, je trouvai le Roi plus tranquille, il me montra ses mains toutes couvertes de taches rouges:

»Je me suis aperçu de cela, depuis votre départ.«

›Je crois, Sire, que c'est là une bonne chose, Elle devrait se coucher et prendre du thé, la chaleur fera sortir ce qui peut sortir encore.‹

»Il faut que tout sorte sans cela, mon cher, je n'ai pas le temps de me dorloter; demain, il faut, bon gré mal gré, que ma vieille figure soit à cheval de très bon matin, je n'ai pas de temps à perdre, il faut que je coure en Don-Quichotte, pour parer à ce qu'on médite en Saxe contre le chevalier errant.«

Je m'avisai de lui dire qu'il devrait faire en voiture cette marche de demain.

»En voiture, mon ami, eh, vous n'y pensez pas, me prenez-vous pour une vieille femme, et que dirait mon armée, si elle voyait le beau Monsieur enfoncé et empaqueté dans sa voiture, quel exemple donnerais-je à bien des officiers qui ont besoin d'être sauvés du mauvais exemple et qui, entraînés par le mien, se dorloteraient au moindre mal?«

›L'armée sachant Votre Majesté malade, applaudirait aux soins qu'Elle prend pour Sa maladie.‹

»Vous vous trompez, Monsieur, primo, il ne faut pas qu'elle s'aperçoive que je suis malade, et secondo, on m'affublerait de ces sarcasmes dont on accommodait le pauvre meunier qui menait, avec son fils, leur âne à la foire.«

›Si cela arrivait, Sire, vous pourriez dire aussi, avec La Fontaine:

Il en fit à sa guise, et il fit bien,

›Si Votre Majesté était bien, je me garderais fort de parler de voiture.‹

»Non, non, mon cher, vous ne me persuaderez pas. Je ne me laisse pas mener, non, Monsieur, je ne me laisse pas mener par personne.«

J'aurais bien désiré qu'elle finît, parce que je voyais qu'elle s'échauffait, mais à ce mot de mener, je crus devoir dire un mot, et ce mot amena une nouvelle conversation qui fut assez singulière.

›Moi prétendre mener Votre Majesté! Sire, je n'ai jamais pensé à mener qui que ce soit, et je penserais bien moins à mener Votre Majesté.‹

»Pourquoi ne le penseriez-vous pas, car tous ceux qui entourent un

prince, tendent à le mener plus ou moins, les uns d'une façon, et les autres d'une autre, s'ils voient jour à cela, alors ils mènent mon prince grand train, ce n'est plus alors lui, mais les meneurs ou menins qui agissent, et les conséquences en sont tôt ou tard funestes et pour le prince lui-même et pour ceux auxquels il se doit; j'ai vu de bonne heure, mon cher, les conséquences fatales, l'histoire de tous les peuples et de tous les temps les a criées à mon oreille, et je me suis bien dit que personne ne me mènerait; pour tenir le plan que je me suis fait, pour ne m'en écarter jamais, j'ai senti qu'il me fallait acquérir des connaissances, et j'en ai acquises, j'ai senti qu'il fallait mettre à profit le temps, acquérir l'heureuse habitude du travail, et j'ai montré que je l'ai, que je sais voir par moi-même, que j'aime à voir par moi-même, que je me fais un plaisir et un devoir d'examiner tout par moi-même; non, mon cher, non, vous et personne ne me mènera.«

Je souris à ces mots.

»De quoi riez-vous?«

»Sire, je ris de ce que vous croyez que j'ai eu et que je puis avoir l'idée de La mener.«

Comme le Roi me paraissait sourire, j'ajoutai:

»Je crois, au reste, qu'il est d'autant plus facile de mener un prince qui prétend que cela est très difficile ou impossible; avec cette forte prétention, on n'est pas souvent sur ses gardes, et l'on est pris par où on ne s'imaginait pas pouvoir l'être.«

»Votre réflexion n'est pas mal, mais ce que vous dites, n'arrive qu'à des sots qui ne savent pas être sur les gardes et y être sans le faire apercevoir; au reste, n'allez pas vous imaginer qu'avec mon plan fixé de ne me laisser jamais mener, je me refuse aux bons conseils qu'on me donne: non, j'écoute ce qu'on me représente, si cela est mieux que ce que j'avais imaginé, je l'avoue naturellement et je fais sentir que c'est aux bonnes raisons qu'on me donne et que je discute, et non à la personne que je rends les armes. *Concludo* que ni Catt, s'il en avait envie, ni qui que ce soit ne me mènera, et que lui et moi devons nous aller coucher: demain en marche, non en voiture, mais en écuyer qui va chercher les grandes aventures.«

En sortant, je rencontrai au bas de la montée M. de Zastrow, qui venait s'informer de la santé du Roi: je lui dis qu'il avait une forte ébullition, que je lui avais représenté qu'il ne ferait pas mal d'aller en voiture, puisque les matinées étaient si fraîches, et que, sur ma représentation que me dictait l'intérêt que je prenais à sa santé, il m'avait débité une très belle morale, et assuré qu'il ne se laisserait mener par qui que ce soit.

»Je lui ai représenté la même chose que vous, Monsieur, et, comme à vous, il a répondu de même; me prenez-vous, a-t-il ajouté, pour une vieille p.....? Je crains que cette marche de demain ne lui fasse beaucoup de mal, et qu'il ne soit la victime de son opiniâtreté ou peut-être plutôt de son esprit de contradiction, car si vous et moi lui avions dit que le mouvement du cheval lui ferait du bien, peut-être se serait-il décidé d'aller en voiture.«

»J'en doute, Monsieur le Commandant, mais au reste, vous devez connaître le Roi mieux que moi, je suis ici encore bien neuf.«

»Si je le connais. Il m'a fait appeler hier après m'avoir ordonné quelques arrangemens qui devaient se faire, il m'a parlé au long de ce qu'il appelle mes prophètes, il a voulu savoir ce qu'ils pensaient de sa situation, je le lui ai dit, il s'est moqué d'eux et de moi, et tout en s'en moquant, il revenait toujours à eux, et à ce que je croyais de leurs prophéties; je le lui disais et il me paraissait qu'il avalait assez bien la pillule, quand elle était un peu dorée.«

ce 11 novembre à Rohnstock

Le Roi, informé des desseins de l'ennemi sur Dresde, Torgau et Wittenberg, continua sa marche avec une rapidité étonnante; quoique malade, il fut à cheval à la pointe du jour, et à la tête de l'avant-garde, le froid était extrême, le margrave Charles que j'eus l'honneur de rencontrer dans la marche, se plaignit beaucoup du froid, et pleignait plus encore le Roi qui, dans l'état où il se trouvait, courait risque de faire une maladie sérieuse. Sa Majesté, en arrivant à Rohnstock, fut obligée de se mettre au lit, la fièvre était forte, l'ébullition était rentrée, sa tête était si embarrassée qu'elle ne pouvait, me dit-elle, s'occuper de quoi que ce soit; je la conjurai de nouveau de se mettre dans sa voiture, si elle marchait le lendemain.

»Je marcherai, mais je ne serai point en voiture, sûrement pas, j'ai ordonné du thé, je transpirerai, et demain vous me verrez tout comme un autre, il est vrai que le froid a été bien vif ce matin, je n'en ai jamais senti de pareil. Il ne s'agit pas dans ce moment-ci de se dorloter, je dois tout faire pour bien réparer ma perte du 14, cela jusqu'ici ne va pas mal, si ce qui me reste à faire, me réussit bien, ce sera le meilleur remède pour guérir et mon ébullition et ma fièvre.«

ce 12 novembre à Schönau

le 13 [novembre] à Löwenberg

Sans être, comme il l'avait dit, tout comme un autre, le Roi fut cependant mieux que la veille, l'ébullition avait reparu, en arrivant à Schönau, il se mit au lit, transpira beaucoup, et partit le 13 pour Löwenberg, où il séjourna.

ce 14 [novembre] à Lauban

»A présent je suis tout à fait bien, il ne fallait qu'un peu de repos à ma vieille machine, elle l'a eue, et la voilà prête à faire diligence; demain mon frère Henri me rejoindra à Lauban, ce sera pour moi un

jour de fête, je me reposerai un jour, et de là, sans m'arrêter, j'irai à Dresde, à moins que la fortune ennemie ne me joue quelque tour de sa façon: comme le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, j'espère que cette fortune ne me fermera pas la porte de Dresde. le 15 [novembre

Il me lut le 14 et le 15 à Lauban l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier, il en récita de mémoire des pages entières, en me disant de le suivre avec le livre, pour voir s'il manquait à quelque chose; il répéta à deux reprises l'endroit où l'orateur dépeint une armée, et cet autre où il dit: »Déjà prenait l'essor, pour s'élever vers les montagnes, cette aigle qui d'abord avait effrayé nos provinces.«

Le Roi marcha à Görlitz, il passa la Neisse, il trouva un grand retranchement sur les hauteurs en deçà de la ville, les ennemis l'avaient fait pour défendre les avenues de Lauban, ils l'abandonnèrent aussitôt qu'ils eurent la nouvelle du retour du Roi. ce 16 novembre à Görlitz

Pendant ces trois jours, Sa Majesté ne fut occupée les soirées qu'à lire des oraisons funèbres de Fléchier. ce 17 [novembre à Maltitz

»Cette lecture me retrace la perte que j'ai faite de cette tendre sœur qui n'est plus pour moi, tout ce qui m'en rappelle le souvenir, m'intéresse, si vous voulez me faire plaisir, parlez m'en souvent.« ce 18 [novembre à Bautzen

Elle répandait des larmes, en me tenant ce langage.

»En marche de Maltitz ici, j'ai vu mon camp d'Hochkirchen, je m'y suis arrêté quelque temps pour bien examiner le terrain, j'ai réfléchi sur tout ce qui s'est passé et sur ce que l'on aurait pu faire dans cette triste journée, ces réflexions dont je tirerai parti, soyez-en sûr, ont mis du sombre dans mon âme, ce sombre a bien augmenté, en pensant aux braves gens qui ont perdu la vie dans cet endroit funeste. Je me suis fait montrer le lieu où le maréchal Keith a perdu la vie, et où l'on a déposé ses tristes restes — j'ai ordonné à son aide de camp de Coccji de les faire transporter à Berlin pour l'y faire enterrer avec honneur: si je suis assez heureux pour revoir cette ville, je lui ferai faire, à ce digne Maréchal, une statue, qui sera érigée dans la place Guillaume: faites-moi souvenir à Dresde d'écrire une lettre à Milord Marishal — quel coup ç'aura été pour lui!«

Je vis bien que ce passage par Hochkirchen avait rappelé une foule d'idées tristes, ces idées ont duré bien longtemps après.

Je fus appelé de bonne heure dans l'après-midi de notre arrivée à Pulsnitz. ce 19 novembre à Pulsnitz

»Demain, nous serons à Dresde, je vais avec mon frère Henri et avec les 8 bataillons qu'il a amenés à mon secours. Le grand Maréchal a eu la complaisance de lever son camp de Nostitz la nuit du 15 au 16, de se retirer à Giesshübel et de faire rentrer la cavalerie en Bohême:

voilà donc mes ennemis qui sont allés au diable, et c'est l'effet de ma prière: *Daigne daigne, mon Dieu, sur Kaunitz et sur elle.* Oh Daun, ce n'est point une surprise, ce ne sont point des milliers d'hommes qui ont mordu la poussière, ce ne sont point des étendards enlevés, un camp ensanglanté et abandonné, qui font la victoire; vois Fabius, vois, quelles ont été les suites de tes exploits, j'ai volé, en te cachant mes mouvemens, au secours de Neisse dont j'ai fait lever le siège, j'ai volé avec plus de rapidité encore au secours de Dresde pour te prier de t'en éloigner, et tu t'es rendu à mes prières, les Deux-Ponts, ton ami, ton fameux Hadik ont délaissé Leipzig et Torgau, et tous ensemble vous m'avez remis en possession de cette Saxe que j'avais au commencement de mes travaux: soyez les bénis d'entre les hommes! Mais raillerie à part, mon cher, il me semble que je n'ai pas tout à fait mal réparé cette maudite surprise, mais ne nous targuons pas trop, le ciel se plaît à humilier la jactance, soyons modestes, car qui sait encore ce que nous aurons à souffrir; je suis prêt à tout, ma boîte est toujours avec moi; avant de m'en servir, comptez que je n'épargnerai ni soins, ni travaux, ni ma vie.«

ce 20 novembre 1758 à Dresde

Si le Roi, pendant les trois semaines qu'il resta à Dresde, se reposa un peu des fatigues extrêmes de cette campagne, il goûta peu ce calme de l'âme si nécessaire pour réparer les forces du corps épuisées par tant de travaux; je le vis toujours triste, toujours occupé de sa sœur, la margrave de Baireuth, toujours inquiet pour ses futurs contingens dans lesquels il ne voyait nulle fin à ses peines.

Le soir de son arrivée, il me fit appeler à 5 heures.

»Vous me voyez, mon cher, tantôt dans les cabanes des pauvres, tantôt dans les palais des rois, où est-on le plus heureux? Hélas, ce n'est pas ici.

Pour moi qui d'un poids équitable
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque peut être heureux.[1])«

En récitant ces deux derniers vers, je vis ses yeux mouillés de larmes.

»Pour nous restaurer un peu, je vais vous lire *Athalie*.«

A la fin du premier acte, il s'arrêta.

---

1) Gresset, La Chartreuse.

»Je ne puis me tenir sur ces chaises royales, elles sont ou elles me paraissent si hautes que la tête me tourne, je crois tomber à chaque instant à droite ou à gauche.«

Il se fit apporter sa chaise basse dont il se servait en campagne.

»Les hommes en général, mes confrères et moi en particulier, sommes de grandes dupes de nous mettre tant en frais pour des meubles incommodes: ma chaise vaut mieux que tous ces beaux fauteuils, et elle ne me coûte que trois écus.«

Il continua la lecture, et après avoir fini la pièce, »Je crois,« dit-il, »que jamais tragédie n'a été lue dans ces appartemens; quand mon grand frère reviendra ici, il serait bien étonné, si ces murailles répétaient cette tragédie que je viens de lire, celles que je me propose encore de lire et les vers que je veux apprendre. Savez-vous à quoi s'amuse mon très cher grand frère? il fait venir ses bouffons, donne à l'un deux bons soufflets, à l'autre un coup de pied au derrière, tous s'écrient: ›ahi, aï, cela me fait bien mal.‹ Alors mon grand frère pousse des éclats de rire, et tout ésoufflé des soufflets et des coups de pied donnés, il renvoie très content ces gentils bouffons: ceux qui veulent gouverner le pays, ont grand soin, comme très bien s'entend, d'entretenir mon très cher frère dans ces nobles amusemens. Le digne ministre a de l'esprit et du talent, je ne sais s'il a beaucoup lu, et s'il a plus parcouru sa bibliothèque que sa garde-robe, mais je sais que sa collection de livres est immense: nos gens en ont un peu diminué le nombre, cela n'est pas bien, quoique Monsieur le Comte m'ait fait et cherche encore à me faire tout le mal possible, je ne suis point pour ces grapillages. Dieu sait en quelles mains cette belle bibliothèque sera tombée.«

Je restai ce premier jour jusqu'à 8 heures.

Le Roi ne sortit qu'une seule fois pendant le séjour qu'il fit à Dresde: voici un petit détail de la vie qu'il y menait et de ses occupations. Levé de grand matin, il expédia ses affaires militaires, et, après les avoir arrangées, il se mit à retoucher sa relation qu'il avait faite de la bataille d'Hochkirchen. Il composa trois cahiers sur cette guerre, qu'il eut la bonté de me lire, ainsi qu'un avant-propos pour la guerre de 12, dont il corrigea quelques endroits:

»J'ai fait cet avant-propos,« dit-il, »en 16, pour l'histoire de mes premières campagnes: j'ai tâché de bien faire et d'écarter, en écrivant, tout esprit de parti, vous verrez, si nous revoyons jamais Potsdam, que j'ai écrit avec cette impartialité intéressante qu'un historien ne doit jamais perdre de vue. J'ai commencé, comme vous l'avez vu dans mes trois cahiers, à suivre cette règle, et je ne m'en départirai pas dans la suite, s'il me reste du temps et la faculté de composer. Je me fais vieux,

mon cher, les forces commencent à m'abandonner, et je sens que mon âme perd de son énergie; comment bien faire ce que l'on voudrait qui fût bien, et qui peut, s'il est tel, servir à l'utilité de mon successeur, c'est pour lui seul, mon cher, que j'écris : il verra les raisons qui m'ont fait agir, les fautes que j'ai faites, je ne les déguise et ne les excuse point, et les moyens que j'ai employés pour les réparer. Il y trouvera aussi celles de mes ennemis, et comment ils auraient pu y remédier — j'en parle naturellement, je rends aussi justice à leur conduite habile, je l'annonce avec candeur comme pourront le faire ceux de leur parti — j'indique quelquefois comment ils auraient pu tirer plus de parti contre moi de leurs avantages et de leurs succès. Vous sentez bien, mon cher, par ce que je viens de vous dire, que mes mémoires faits et à faire sur le métier auquel un sort rigoureux me condamne, sont pour celui seul qui me succédera, pour ceux de ma famille auxquels il voudra les communiquer, et pour quelques officiers qu'il voudra former de préférence. J'espère qu'en me lisant, mon successeur et ma famille seront un peu contens de moi, et qu'en faveur de mes intentions, qui ont été pures et bien patriotes, ils me passeront les fautes que j'ai faites, et auront pour mes travaux quelque reconnaissance; c'est tout ce que j'ai eu en vue en composant ces mémoires destinés aux archives, d'où on les tirera pour l'usage de la patrie.«

Ce langage me pénétra par ce ton de modestie si naturelle qui va si bien aux véritablement grands hommes, et qui ajoute à leur grandeur même, et par cette affection si tendre qu'il a constamment témoignée pour sa famille. Ses dîners à Dresde furent toujours de quelques couverts et bien vite expédiés immédiatement après les repas, il se remit à l'ouvrage. Il composa une pièce contenant des réflexions sur quelques changemens à introduire dans la façon de faire la guerre.

»Je destine, mon cher, ce petit *mourceau*, pour parler à la d'Argens, à mon ami Fouqué; dès que je serai à Breslau, mon premier soin sera de la retoucher, quand elle sera passable, je la lui enverrai en lui demandant ses remarques. Je pense qu'il ne trouvera pas tout à fait mal ce fruit de ma dernière campagne, qu'il y verra quelques bons articles sur le choix des camps, sur les précautions à prendre dans les marches et sur les dispositions à faire un jour de bataille. L'art de la guerre a ses élémens et ses principes fixes, il faut en acquérir la théorie, et se la mettre bien dans la cervelle: sans cette théorie on n'ira jamais bien loin. Jadis ce n'était pas la façon de penser, on s'imaginait que la théorie du métier des armes était au moins inutile, je dis au moins, car quelques-uns ont déliré au point de croire qu'elle nuisait plus qu'elle ne servait; c'était sans doute le comble de l'ineptie; mais, dans ces temps-

ci. tout a changé de face, l'on est convaincu qu'une connaissance nette et profonde de la théorie du métier est indispensable pour espérer des succès flatteurs, que la guerre est une étude et la paix un exercice.

»Si mes ennemis lisaient mon petit *mourceau*[1], ils pourraient en tirer parti contre moi. me croyez-vous assez de bonhomie pour le leur communiquer?«

»Non. Sire, je ne Lui en crois pas tant. mais Ses propres officiers pourraient profiter de cet ouvrage.«

»Si le général Fouqué le leur communiquait — à lui permis, s'il prend ses précautions. et s'il choisit bien ceux qui ont envie de s'instruire et de se pousser.«

Sa Majesté, après avoir écrit depuis le dîner jusqu'à 5 heures et demie du soir. m'ordonnait de me rendre à 6 auprès d'elle: je restais ordinairement jusqu'à 10, pendant ce temps elle lisait une tragédie et une oraison funèbre de Fléchier et de Bossuet; lisant un jour celle du prince de Condé, où est ce passage:

Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient. et tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier. d'un passant. ce qu'il veut dire. ce qu'il veut taire, ce qu'il sait et, pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas. tant il est sûr dans ses conséquences. ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses — on l'éveille à chaque moment. car il tenait encore pour maxime qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. à quelqu'heure et quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes. toujours prêt à fondre sur eux et à prendre ses avantages.

Le Roi. en lisant. dis-je. ce passage de suite. s'arrêta à ces mots prendre ses avantages. relut à voix basse tout le passage, puis le lut à haute voix et, quand il fut à ces mots: *un habile capitaine peut bien être vaincu. mais il ne lui est pas permis d'être surpris* —

»Ah. mon ami.« dit-il. »cela est vrai, mais passons là-dessus, je n'ai pas eu pourtant à Hochkirchen tout le tort possible: quoi qu'il en soit, c'est une malheureuse pierre dans mon jardin.«

Le lendemain du jour qu'il lut cette oraison funèbre. il la relut encore. en convenant qu'un capitaine ne devait pas être surpris, mais en faisant ses petites remarques, comme il les appelait. ce qu'il n'avait pas

1 Les ennemis en prenant Glatz et les papiers du général Fouqué, ont pris ce *mourceau* qu'ils ont fait imprimer.

fait précédemment, et en se moquant de l'orateur, qui fait tenir au grand Condé ce langage: *Je doute moins que jamais des mystères de la religion, ces vérités, continuait-il avec une douceur ravissante* (»voyez mon c.... de prêtre«) *se démêlant et s'éclaircissant dans mon esprit, oui nous verrons Dieu comme il est, face à face, facie ad faciem.* »Est-ce que Condé a pu tenir un tel langage? cette douceur ravissante! comme cela est beau et suave! cette tirade dépare toute la pièce où d'ailleurs il y a des beautés: ne trouvez-vous pas que Monsieur de Condom radote en faisant ainsi radoter le prince?«

»Monsieur Bossuet a rapporté un fait, Sire; tous ceux qui ont écrit sur ce prince, l'ont représenté comme ayant de la religion, ils ont dit qu'il en parlait souvent, et d'un ton de conviction qui ne laissait aucun doute sur ses principes.«

»Mais savait-il du latin, et ce *facie ad faciem* peut-il être de lui?«

»Je ne sais si le Prince savait ou non du latin, mais l'orateur cite le passage latin que le grand Condé peut-être disait en français.«

»Mais ne croyez-vous pas qu'il assure que son mourant répétait en latin, et, admirez ces mots, avec un goût merveilleux? Répéter des mots latins avec un goût merveilleux, n'est-ce pas là le comble du ridicule et de la pédanterie théologique: *Ecoque bonus dormitat Bossuetus,*«[1])

La dernière soirée que le Roi passa à Dresde, il lut l'épître qu'il avait faite pour la Margrave — il s'attendrit beaucoup, et me fit de tristes complaintes.

»Croiriez-vous que dans l'idée de me distraire un peu, j'ai eu la fantaisie d'aller voir mon pauvre Potsdam, cette fantaisie était d'un cœur plein d'amertume et qui ne sait souvent ce qu'il désire ou ne désire pas; un moment de réflexion m'a rendu à moi-même — j'ai senti que ce n'était pas Potsdam qu'il s'agissait de voir, mais Breslau, où sera notre quartier d'hiver, qu'il sera triste pour moi ce quartier! Je pars demain, vous pourrez me suivre avec mes aides de camp; pour moi, je vais seul avec mes soucis et ma tristesse. Le chagrin monte en croupe et galope avec lui, quelle fichue compagnie, mon cher, bon voyage, arrivez à bon port.«

Le Roi arriva le 14 à Breslau, sa suite, qui ne put faire tant de diligence, n'y fut que le 16; dès que Sa Majesté apprit par le rapport que j'étais arrivé, elle m'ordonna de venir vers les 6 heures; mais une fièvre de fluxion que j'avais prise en route et qui augmenta à mon arrivée, m'empêcha de sortir et me força de rester à mon quartier jusqu'au 2 janvier. Elle eut la bonté d'envoyer deux fois chaque jour son Schlau

1) Je rends ce latin tel qu'il l'a prononcé.

pour savoir ce que je faisais. — Elle m'écrivit trois jours après mon arrivée :

J'ai déjà bien travaillé depuis que je suis ici, ma pièce à Fouqué est déjà revue et corrigée, et je m'occupe maintenant de mon bon Milord Marishal et de son frère, il me faut des sujets tristes, ceux-là seuls me conviennent: ménagez-vous.

Toute l'armée entra alors en quartiers d'hiver, les troupes aux ordres du prince Henri firent le cordon en Saxe dans le cercle des montagnes depuis Plauen et Reichenbach jusqu'à Pirna, la cavalerie que le Roi avait prise avec lui le 18, lorsqu'il marcha à Dresde, resta le long de l'Elster et en partie dans la basse Lusace: le général Wedell prit ses quartiers avec son corps dans les principautés d'Anhalt et dans le comté de Reuss, le général Zieten commanda dans les montagnes de la Silésie et y fit sa chaîne, le général Fouqué demeura aux environs de Leobschütz et couvrit la haute Silésie, les autres troupes furent placées dans le pays. Colberg, Cosel, Neisse, Dresde, Torgau et Leipzig délivrées aussi vite qu'elles furent assiégées, le Sonnenstein même abandonné par les ennemis, le Roi, restant maître de la Silésie, de la Saxe et de la Poméranie : telle fut la fin d'une campagne dans laquelle le Roi, comme dans les précédentes, montra à l'Europe étonnée toutes les ressources d'un génie supérieur, une fermeté inébranlable et une activité qui surpasse l'imagination.

Ma main est trop faible pour tracer les opérations du Roi, et pour fixer les éloges qu'elles méritent, je ne puis que les admirer.

Ces marches, ces camps, ces batailles gagnées et perdues, et plus que tous ces objets, la vue d'un prince luttant contre une multitude d'ennemis et de dangers, sans cesse occupé, sans cesse entraîné dans la variété des affaires de tout genre, s'élevant par une supériorité de raison au-dessus de tout ce qu'il faisait, réparant ses malheurs avec une facilité inconcevable, profitant de ses avantages, toujours sensible aux pertes de l'amitié, joignant à tous les talens celui d'intéresser et de plaire, daignant s'entretenir avec moi avec une bonté encourageante souvent sur tous les objets qui concernaient sa situation actuelle, et les peines de son cœur, les écarts de ce cœur, ainsi que les travers de l'esprit qui paraissaient quelquefois : tout ce spectacle si touchant et si nouveau pour moi, m'a entraîné trop loin, peut-être, dans le compte que je viens de rendre: j'ose me flatter que le lecteur, entrant dans ma position, me pardonnera si j'ai rapporté tant de faits et tant de choses, et si, dans la nouveauté qu'elles avaient pour moi, j'ai cru qu'elles pourraient intéresser, comme ils m'affectaient lorsqu'ils s'offraient à mes regards.

Troisième partie.

1759. Quartier d'hiver à Breslau.

La vie du Roi à Breslau pendant les trois mois qu'il y resta, fut aussi remplie et aussi triste qu'elle l'avait été à ces deux égards à Dresde. Comme tout intéresse dans un tel prince, on verra avec plaisir, et peut-être avec quelque utilité, comment ce Prince savait employer tous ces instans, et combien de choses il mettait dans la sphère de son esprit.

Levé les deux premiers mois de son séjour à 6 heures du matin, il se leva le dernier mois à 5 heures, et sur la fin à 4, pour s'accoutumer, disait-il, à être prêt à temps, lorsqu'il se mettrait en campagne, c'est ainsi qu'il se préparait à tout ce qu'il voulait faire; il allait presque toujours par des gradations insensibles, mais il les négligeait seulement dans les quartiers d'hiver, en passant d'un grand mouvement à un grand repos.

»Je sens, mon cher, que je ne devrais pas me tenir cramponné dans ma chambre, assis dans mon fauteuil si simple et si commode; mais, après tous mes tracas, le repos a pour moi tant de charmes que je m'y laisse aller avec délice; mon tempérament d'ailleurs bon, ne souffre point de cette alternative qui doit vous paraître extrême; je profite de mon loisir, qui est une occupation réelle, j'y trouve de l'utilité et des distractions à mes peines.«

Quand le Roi était habillé, il lisait ses dépêches, déchirait ou jetait au feu les lettres auxquelles il ne voulait pas répondre, et jouait un quart d'heure de la flûte, soit des *solfeggii* qu'il s'était notés, soit d'autres qu'il imaginait; ses secrétaires du cabinet étaient appelés ensuite, le Roi leur dictait ce qu'il y avait à répondre à chaque lettre concernant le civil ou le militaire; il y avait peu de réponses à faire au premier objet, il le laissait assez aller comme il voulait.

»Le militaire doit seul, dans ces momens critiques, être l'objet de toute mon attention; si je suis assez heureux pour finir cette malheureuse guerre, je m'occuperai alors de tous mes départemens, pour réparer les abus qui s'y seront glissés, les fautes qu'on y aura commises, et les négligences dont j'entrevois la multitude; mais que faire! il ne me reste pas assez de temps pour vaquer et pour parer à tout, je dois aller au plus pressé.«

Les expéditions faites, il composait soit des ouvrages en prose, soit des épitres en vers, et ce travail durait jusqu'à 11 heures, où il donnait

e: il revenait encore à son travail jusqu'à l'instant du dîner. Le
e durait guère, il y invitait quelques généraux et M. Mitchell,
quel il s'entretenait plus qu'avec les autres: après le repas, le
ait un quart d'heure de la flûte, et il en jouait, disait-il, pour
la digestion, il se remettait ensuite à sa composition du matin,
rrigeait ses anciens ouvrages et les pièces qu'il avait faites pen-
campagne. Je parlerai dans la suite de ses compositions pen-
quartier d'hiver, et des ouvrages qu'il y a lus. A 5 heures,
ppelé et je restais jusqu'à 7: dans cette séance de deux heures,
ne parlait de son ouvrage du matin et de l'après-midi et me li-
uite quelques oraisons funèbres ou quelques ouvrages de philo-
qui donnaient lieu à des observations, et quelquefois à quelques
: les règles de la dispute n'étaient souvent pas trop bien obser-
quoiqu'on permit une liberté entière, on s'en permettait une plus
qui parfois anéantissait celle qu'on avait la bonté de permettre:
ne voulait pas définir les termes, ou l'on trouvait les définitions
ses, lorsqu'elles montraient une contradiction dans laquelle on
en raisonnant comme on le faisait, ou enfin en tranchant le mot,
it que l'on avait tort: et cependant, dans une autre occasion et
mêmes matières, on proposait comme juste et très logique ce que
ait condamné, comme étant de purs sophismes: j'ai déjà pré-
ans le commencement de ces mémoires, cette façon de disputer
oyauté se permettait, on me paraissait flatté, alors, du plaisir de
ire de me ramener à des raisonnemens logiques, et je me gar-
n de gâter ce plaisir qui me mettait sur les voies de suivre dans
cas la tournure de cet esprit singulier et supérieur: un jour il
it

j'avais vécu du temps de ces anciens sophistes, j'aurais pu dis-
mme eux le pour et le contre sur toutes les matières et je n'au-
entendu badinage, j'aurais crié comme un ogre, quand les rai-
auraient manqué.«

mme je souris à ce propos, il me demanda pourquoi je riais, et,
endre ma réponse, il me dit:

ous croyez peut-être que j'aurais été un despote en littérature?«

ne dis pas cela, Sire, mais je crois que, dans vos disputes avec
istes opiniâtres, vous auriez eu le même plaisir d'anéantir ces
rs que vous en goûteriez à anéantir vos ennemis.«

istinguo, pour le degré du plaisir, le premier est à l'égard de
un infiniment petit. M. d'Alembert nous ferait là-dessus une
rmule algébrique où vous et moi ne comprendrions pas la
chose.«

A 7 heures, le Roi jouait, jusqu'à 8 heures et demie, un concert et quelques solo de Quantz ou ceux qu'il avait composés, et il en avait fait, me disait-il, cent vingt.

»Cela n'est-il pas honnête pour un Roi pauvre musicien?«

Les premières semaines il me fit rester à son concert, mais à présent qu'il y avait des assemblées et des soupers en ville, il voulut que j'en profitasse, et je n'entendis plus ses concerts que les derniers quinze jours de son séjour : après son concert, il lut seul jusqu'à 10 heures, et se mit au lit, le dernier mois il se coucha à 9, pour se faire à se coucher de meilleure encore pendant la campagne. Tel fut exactement son genre de vie, voici quelles furent ses occupations littéraires.

Après avoir revu, comme je l'ai dit, les réflexions sur le militaire destinées au général Fouqué, le Roi corrigea son épître à la margrave de Baireuth; cette correction dura trois jours, il me lut chaque soir son épître corrigée, et toujours en répandant des larmes.

»Mon cœur est si plein que je ne puis rendre tous les sentimens qui m'affectent, cela me désole.«

Il corrigea ensuite son épître à sa sœur Amélie *Sur le Hasard* et celle au duc Ferdinand, qu'il avait esquissée pendant la campagne.

Le Roi finissait presque la correction de cette dernière pièce, quand il reçut d'Hambourg une lettre du marquis d'Argens qui faisait de grandes félicitations sur la campagne que Sa Majesté venait de finir si heureusement; voici la réponse du Roi à cette lettre. — —

Comme Sa Majesté contre son usage ordinaire interrompit la correction de sa pièce, pour écrire et expédier cette lettre, je l'ai transcrite ici; quant aux autres lettres qu'elle a écrites à différentes personnes pendant ce quartier d'hiver, je les rapporterai de suite, à la fin de notre séjour à Breslau.

Quand le Roi eut corrigé toutes ces petites pièces, pour mériter, disait-il, le suffrage du patriarche de la littérature et du dieu des vers, il composa une épître en vers à Milord Marishal et une à M. Mitchell; ces deux épîtres furent envoyées sans aucune correction.

»Je veux que ces deux êtres honnêtes aient tout de suite ce que je pense sur eux; quand j'aurai un peu plus de temps, je reverrai ces deux pièces; oh, j'espère qu'à la faveur de l'attachement vrai que j'ai pour eux, ils passeront sur ce qu'il peut y avoir de défectueux dans ces compositions, qui se ressentiront sans doute de ma position actuelle.«

En expédiant l'épître à Milord, il lui réitéra tous les regets qu'il avait de la perte du digne maréchal, son frère. Quand on eut fini de faire des vers, on se mit à travailler en prose, le Roi fit un discours sur les satiriques, et un sur les libelles; je vis bien, lorsqu'il me lut ces

e la conversation qu'il avait entendue de son aide de camp
. . . avec un de ses amis[1]) lui avait donné l'idée de les faire,
me dit, après la lecture faite, me confirma dans le jugement
i porté.
lupart des hommes décident de ce qu'ils voient sans connais-
cause, ou ils jugent par des préventions qui leur bouchent
ient. et quand l'aigreur ou le ressentiment s'y mêlent, on con-
ılors: vous aurez pu remarquer combien on est enclin dans
e à tout critiquer, et ce qu'il y a de pitoyable, c'est que des
qui n'ont ni vu, ni rien entendu avec intelligence, sont les
s à décider du mérite ou du démerite des opérations qui se
eurs yeux, dont certainement ils n'en entrevoient pas le pour-
t d'eux et d'une foule d'autres encore que l'on peut dire: ils
ux et ne voient point, des oreilles et ils n'entendent point: je
ıien, mon cher, pouvoir guérir mes polissons, et autres qui
pas l'être, de cette manie de tout critiquer, manie qui retarde
s dans tous les genres; comment en faire, lorsqu'on se croit
ile pour condamner tout ce qui se fait? je voudrais pouvoir
ıs leurs pesantes cervelles cette maxime si vraie: la critique
't l'art est difficile.«
nt un jour le Roi avec un visage plus serein qu'à l'ordinaire,

Sire, tant de lectures sérieuses qu'Elle fait depuis bien du
rendront à coup sûr dévote; ces oraisons funèbres, ces ser-
tragédies saintes annoncent une conversion prochaine.«
me répondit point, il me regarda fixément, mais avec un souris,
de choses indifférentes. Six jours après, il vint à moi, lors-
ais dans son appartement, il avait un papier à la main, qu'il
rière son dos.
i m'avez demandé, Monsieur, pourquoi je m'occupais de tant
s sérieuses.« Me présentant alors le papier qu'il tenait: »Voyez

it une oraison funèbre qu'il avait faite sur Mathieu Reinhart,
donnier.
t là, mon cher, le fruit de mes lectures qui vous ont étonné.
t Fléchier ont fait des oraisons funèbres pour célébrer la vie
t des têtes illustres: pour moi, indigne de délier la courroie
rs de ces grands prédicateurs — j'ai fait l'éloge funèbre d'un
rdonnier qui par ses talens, par sa vertu et sa piété, méritait

[1]) i rapporté, voyez Doberschütz après la bataille d'Hochkirchen (p. 198).

plus que des rois et des princes de passer à la postérité la plus reculée: la flatterie, cette indigne flatterie dont on ne peut se défaire, lorsqu'on parle de ces »illustres ingrats«, n'a point souillé ma plume en traçant l'éloge de mon cordonnier — je l'ai peint avec vérité, cet être si respectable, d'autant plus grand par ses vertus réelles, qu'il ne les devait qu'à lui-même; à présent, Monsieur, êtes-vous content, et croyez-vous que mes sombres lectures m'ont été inutiles?«

Au bout de quatre jours, le Roi vint au devant de moi, ayant comme la première fois les mains derrière son dos.

»Lorsque vous m'avez vu si attaché à mes prédicateurs, vous m'avez paru craindre que je ne devinsse dévot; hélas, Monsieur, vos craintes n'ont été que trop réelles, je le suis dans toutes les règles, lisez ce titre, voilà le sujet sur lequel je viens de travailler.«

C'était un sermon sur le jugement dernier.

»Ne pensez point, Monsieur, (c'était du Monsieur qu'on donnait) que ma dévotion se date de cet instant-ci; quelques mois après la bataille de Kolin, j'avais composé la moitié de ma pièce édifiante: depuis, entraîné par la diversité et par la multitude des affaires, je ne m'étais plus occupé de mon sermon, la tiédeur m'avait saisi, et, rentré maintenant dans la bonne voie, je l'ai fini pour votre édification, quand vous craindrez de vous laisser entraîner par le torrent des mauvais exemples, et qui ne se laisse pas, hélas, séduire! la chair est si faible — lisez mon sermon, agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous est connue[1], ces restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.«

Il termina ses compositions par ce sermon sur le jugement dernier, il le corrigea plusieurs fois.

»Comme la matière est sérieuse«, dit-il, »je l'ai écrit sur du papier à bord noir.«

Ses conversations, pendant son séjour à Breslau, furent ordinairement sérieuses et tristes; rarement je le vis se laisser aller à un peu de gaieté, il ne se passa guère de jour qu'il ne parla de la mort de sa sœur, il relisait souvent l'épître qu'il avait composée pour elle; en la lisant, il saisissait tout ce qui pouvait avoir quelque rapport à l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, et il en raisonnait, comme il avait fait précédemment. Un soir qu'il parlait de cette matière qui me paraissait lui tenir tant à cœur qu'il en parlait avec beaucoup de feu, sa petite chienne favorite qu'il avait fait venir de Potsdam, sautait sans cesse sur lui.

»Allez, folâtre, finissez vos sauts et vos caresses, pourquoi voulez-vous interrompre un philosophe qui raisonne sur des choses si sérieuses?«

1) Imitation de la fin de l'oraison de Bossuet pour le grand Condé.

Comme il opposait souvent des vers aux raisons que j'alléguais sur sujet qui faisait l'objet de la dispute, je me servis ce jour de la même éthode, lorsqu'il me demanda comment je ne voyais pas que notre âme, pendant constamment du corps, finissait avec lui, et comment cette ée de destruction pouvait me paraître une idée inquiète: je lui répondis sa demande:

Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre,
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir,
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense,
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance.

Je m'attendais à une réponse de sa façon sur les vers que je lui ais, mais, à ma grande surprise, il me dit:

»Comme vous me citez si bien des vers de Voltaire, je vous en dirai ssi qui vous conforteront:

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature,
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure,
J'adorai comme un dieu ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel et détrôna les dieux.
L'âme ne me parut qu'une faible étincelle
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs:
Tu m'as vaincu, je cède et l'âme est immortelle,
Aussi bien que ton nom, mes écrits, et les vers.[1]

J'ai cru remarquer, dans bien des occasions, que le Roi combattait uvent ce qu'il avait du penchant à croire, ce qu'il désirait, au fond, qu'il t ou qu'il pût être: il venait trop fréquemment et à la plus légère occaon à cette idée de l'immortalité, pour qu'elle lui fût tout à fait indifféente et pour avoir sur cette matière des idées fixes. Dans des momens satisfaction et de succès, la nuit du tombeau détruisait l'être qui nse[2], dans des instans de désastres, de pertes et de mort de pernnes, d'êtres auxquels il tenait, cette nuit n'influait point sur la pensée.

»Peut-être un jour je reverrai cette sœur, ce frère, cette mère surut que j'ai tant chéris, quel plaisir ne serait-ce pas pour moi, si je entretenais avec ces grands hommes de l'antiquité que j'ai tant adirés et dont j'ai lu les ouvrages. Si l'âme dépend si singulièrement du rps, si elle l'affaisse, quand celui-ci chancelle, on voit pourtant quelefois, dans des momens où la machine va se dissoudre, que ce qui nse en nous prend une nouvelle énergie, qu'il y a des momens plus mineux souvent que dans la plus grande vigueur du corps: enfin, si on admet pas une providence qui dirige tous les évènemens de la vie pour

1 Lucrèce, voyez le *Temple du goût* par Voltaire. 2 On opposait de l'aigreur rfois aux raisonnemens que l'on faisait pour combattre cette idée.

un but digne d'une sagesse consommée et qui paraît nous avoir faits pour le bonheur, tout est inexplicable dans la nature.«

Telles étaient les idées que l'on me présentait dans des momens de revers; que de fois il m'a cité ces vers, lorsqu'il se sentait affaissé par le travail ou par le chagrin qui le mettaient hors d'état de s'occuper:

Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes
Il nait avec nos sens, croit, s'affaiblit comme eux,
Hélas, périrait-il de même?
Je ne sais, mais j'ose espérer [1] —

Il ajouta ce vers, quand il me parlait, en corrigeant son épître à la Margrave, du plaisir ravissant qu'il goûterait à la revoir encore. Les lectures qu'il fit pendant son séjour furent analogues au fond de tristesse qui le saisissait, il lut à deux reprises les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, une fois celles de Mascaron et de La Rue, le sermon de Saurin: »Que te ferai-je Ephraim, que te ferai-je Juda, voici ta piété est comme la rosée du matin et comme l'aube du jour qui s'en va«; le *Petit Carême* de Massillon, les tragédies *d'Esther* et *d'Athalie*, les *Tusculanes*, qu'il relut encore, ainsi que la *Nature des dieux* et *De finibus*. — Il finit ses lectures par les six premiers volumes de la vie des hommes illustres de Plutarque.

Le Roi, sur la fin de son séjour, fit deux courses, il alla s'aboucher avec le prince Henri, auquel il donna rendez-vous, pour lui communiquer son plan pour la campagne qu'il allait faire, et, en allant et en revenant, il apprit par cœur toute la *Chartreuse*, qu'il me récita à son retour, j'avais le livre en main qu'il m'avait donné pour le suivre et pour l'arrêter lorsqu'il manquerait; cela n'arriva qu'une fois.

»Vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps; cette *Chartreuse* m'a fait plaisir par ce ton naturel de philosophie qui y règne.«

Dans la seconde course, que le Roi fit pour visiter quelques postes, il apprit aussi par cœur quelques scènes *d'Iphigénie*, et, en me les récitant comme la première fois, il ne manqua pas à un mot.

Je finis ce qui regarde notre quartier d'hiver à Breslau pour transcrire les lettres que le Roi y écrivit et les épîtres qu'il y composa à son arrivée pour Milord Marishal et le chevalier Mitchell; quoique Sa Majesté ait corrigé beaucoup ces deux pièces, j'ai pensé que le lecteur serait bien aise d'en voir les premières esquisses faites chacune dans une après-dîner et dans un moment où Elle était encore si fatiguée de la vie pénible de la campagne.

Le Roi répondit au comte Algarotti, qui lui donnait beaucoup d'éloges sur la belle campagne qu'il venait de finir. — —

1) Voltaire à M. de Genouville.

On se rappellera que Sa Majesté écrivit de Tombsen, le 2 novembre, à Voltaire et le pria de rassembler toutes ses forces pour élever un monument à l'honneur de sa sœur, la margrave de Baireuth. L'auteur de la *Henriade* envoya une ode. Le Roi critiqua plusieurs strophes qu'il trouvait d'ailleurs faibles, et il lui envoya sa critique.[1] — —

Il me parut que le Roi ne fut pas si indifférent à ce que M. de Voltaire lui mandait sur l'histoire de Brandebourg et au bulletin joint à la lettre on disait dans ce bulletin que l'on savait de science certaine que M. de Voltaire, et non le Roi, avait fait cette histoire, et que Sa Majesté n'y était entrée que pour avoir fourni les matériaux tirés des archives. Voltaire se recriait fort sur l'insolence de ce bulletin et assurait plus fortement encore, qu'il avait bien rembarré ceux à lui très connus qui avaient écrit cette impertinence: »j'ai désavoué et je désavouerai à jamais cette imposture« — voilà ce qu'il disait dans une feuille à part de la lettre, et voici ce que le Roi me dit:

»Vous voyez ce que Voltaire me marque, vous voyez, comme il m'assure de l'indignation que lui a causée ce bulletin, et du soin qu'il aura de faire taire la calomnie; eh bien, mon cher, vous prenez tout cela pour argent comptant, et vous vous abusez: comptez que c'est ce drôle qui a fait lui-même ce bulletin qu'il m'envoie, personne que lui n'a dit et n'a pu dire une telle infamie, vous ne connaissez pas toute la noirceur de son caractère: il fait ici l'officieux, il veut que j'oublie tous les griefs que j'ai contre lui, et, pour réussir, il invente une chose pour m'annoncer qu'il la refutera, qu'il est le plus zélé des hommes pour ce qu'il appelle ma gloire littéraire: il veut enfin que je le remercie et que je lui tienne un compte infini de la vengeance de drôles comme lui qui débitent de pareilles absurdités. Sans lui faire remarquer que je le soupçonnais d'être lui-même l'auteur de ce libelle, je me suis contenté, comme vous l'avez lu, de lui dire simplement que j'étais très indifférent sur ce que l'on pouvait dire de moi en France et partout. Je suis persuadé qu'en me lisant, il dira: »Ce . . . ne me parait point touché de tout cela, j'en suis pour ma méchanceté: ah que je voudrais qu'il reçût un bon coup de patte, comme je rirais aux anges.« Le voilà, mon cher, le voilà tel qu'il est, soyez sûr que je ne me trompe pas.«

»Vous le caressez donc,« dis-je, »Sire, comme on flatte le diable, pour qu'il ne fasse pas tout le mal qu'il voudrait et pourrait faire.«

»*Bene*, Monsieur, *bene*.«

1 Le Roi lui avait envoyé une esquisse un mois avant, mais non cette pièce finie la veille de la bataille d'Hochkirchen: celle qu'il envoyait à Voltaire, était la pièce duement corrigée.

Deux jours avant le départ du Roi, je reçus une lettre d'un comédien qui, s'étant battu avec un de ses confrères qu'il blessa, avait été condamné à la forteresse de Spandau; il me suppliait de lire à Sa Majesté sa lettre et les vers qu'il y avait joints:

Tant d'ennemis par son bras abattus,
Voudra-t-il mériter que l'univers le fronde,
S'il condamne les gens pour s'être un peu battu,
Lui qui bat si bien tout le monde?

Je lus la lettre et les vers.

»Quoique Monsieur le comédien ne soit pas tout à fait exact dans ses vers, témoin notre histoire d'Hochkirchen, je n'y regarderai pas de si près, et j'ordonnerai qu'on le relâche; n'est-il pas ridicule que de pareilles gens se battent?«

Le comédien fut relâché, admonesté et menacé de finir ses jours à Spandau, s'il lui prenait l'envie de se battre encore.

Si l'on récapitule les occupations du Roi pendant ce quartier d'hiver, qui ne sera pas frappé d'étonnement d'une vie si remplie, qui lui refusera l'admiration et les justes éloges qu'il mérite!

»L'habitude du travail si heureuse,« disait-il, »si utile à tous les hommes, est surtout précieuse aux princes, qui doivent à leurs sujets l'emploi bien réglé de tous leurs momens; tout leur devient facile, quand ils aiment le travail, et ce travail qu'ils aiment, est la sauve-garde de leurs mœurs, comme elle est de ceux qu'ils gouvernent par le bon exemple qu'ils donnent.«

La veille du départ, j'y restai plus qu'à l'ordinaire, il finit par où il avait commencé, il ne cessa de me parler de sa sœur la Margrave et de regrets qui ne finiraient jamais.

»J'ai tout fait pour calmer un peu ma douleur, j'ai lu et j'ai écrit, vous l'avez vu, comme un Bénédictin, et ma douleur est toujours la même; je vais courir les grandes aventures, et au chagrin que j'éprouve, elles ajouteront de nouveaux chagrins — et le peuple crie être heureux comme un roi. Je pars demain pour Rohnstock, où nous cantonnerons quelques jours, notre campagne ne commencera pas de si bonne heure, parce que cette fois-ci je ne serai pas le premier agresseur, à moins que l'occasion ne me soit très favorable; alors, je la saisirai certainement. Messieurs les Autrichiens qui pensent que je n'aime qu'à en découdre, se tromperont cette fois-ci, et je leur montrerai, dans cette campagne, que si le grand Fabius à une livre de plomb au cul, j'en ai deux à chaque fesse; voilà en deux mots mon plan de campagne, bon soir, priez, mon cher, avec ferveur pour qu'elle me soit favorable.«

Le Roi partit de grand matin et arriva à Rohnstock avec plusieurs bataillons, qui y cantonnèrent. ce 24 m 1759 à Rohnst

L'humeur ne fut pas riante le premier jour de son arrivée: il avait donné quelques ordres qui furent mal exécutés, il m'en parla d'un ton qui me fit voir combien il avait dû se fâcher.

»Il faut avouer que j'ai souvent affaire avec de plaisantes gens: écoutez-moi, il y en a tels que je dois employer, que, si je les faisais sortir de ma chambre, ils ne sauraient pas où est le nord, et d'autres qui croient avec la plus grande aisance toutes les sornettes qu'on leur a débitées tendant à les intimider.«

Cette humeur prise le premier jour continua tout le temps de notre séjour à Rohnstock: ceux qui avaient des affaires à traiter, des grâces à demander, étaient tous dans la crainte; le prince de B..... général major, ne craignit point cependant de prier le Roi de l'avancer, puisque c'était son tour de l'être. Sa Majesté lui répondit qu'il devait avoir patience et qu'il aurait le titre de lieutenant-général qu'il désirait: après avoir attendu quelques jours, il écrivit de nouveau, et il reçut la même réponse: le Roi fit alors une lettre, où il donnait un ordre pour qu'on lui expédiât une patente de lieutenant-général, et il laissa cette lettre sur la table: son plan était sans doute d'éprouver le Prince, et de le faire un peu à la patience, mais le Prince, qui manqua, écrivit pour avoir son congé — et il l'obtint. Le Roi, qui me parla de ces lettres qu'il avait reçues, des réponses qu'il y avait faites, de sa lettre pour l'expédition de la patente, dit froidement:

»C'est ainsi qu'il en arrivera à tous ceux qui me presseront, je ne veux pas qu'on me force à faire une chose, parce que j'aime à la faire dans le temps où elle doit être faite; je veux que mes grâces soient libres: quand je crois remarquer qu'on les exige dans un temps, parce qu'on s'imagine les mériter, je ne me rends pas aisément. Si M. le Prince avait eu la bonté d'attendre quelques jours, j'aurais eu celle de remplir ses vœux; je conviens que c'est un bon sujet, mais personne ne doit me faire la loi de quelque manière que ce puisse être; où en serais-je et que deviendrais-je, si j'accordais toujours tout au moment qu'on me sollicite? j'ai mes règles dont je ne me départs point, et je m'en trouve on ne peut pas mieux.«

L'armée regretta ce prince, et bien plus quand elle sut qu'avec un peu plus de patience encore, il aurait été avancé: cet exemple arrêta plusieurs demandes de ce genre que l'on était intentionné de faire.

Pendant ce séjour à Rohnstock, le Roi lut les commentaires de César, l'histoire de l'Empire en deux volumes par Voltaire et trois volumes de son histoire universelle: il corrigea l'épître au Milord, et une ins-

truction pour les généraux majors de cavalerie, qu'il envoya au général Fouqué.

Je reçus dans ce quartier de cantonnement une lettre où l'on m'envoya ces vers pour être mis au bas du portrait du Roi :

Sage et vaillant Monarque et père,
Il sut vaincre et penser, il sut régner et plaire ;
Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer,
Au plus affreux orage opposant son génie,
Il vit l'Europe réunie,
Pour le combattre et l'admirer.

On avait écrit en grands caractères au bas de ces vers : *Portrait de Sa Majesté Prussienne, Justice et Justesse.* Je lus ma lettre.

»On pense trop bien de moi«, dit-il, »ce qu'il y a de très vrai dans ce qu'on vous écrit, c'est qu'en effet l'Europe est réunie pour m'écraser — si je méritais son admiration comme on le dit, s'occuperait-elle à m'anéantir! Ce génie que l'on me prête si gratuitement, ne me servirait si je l'avais qu'à différer ma chûte. Voilà ce que ces bonnes gens qui sont touchés peut-être de me voir lutter contre tant de monde, ne savent et ne peuvent point savoir, mais mon ami, j'ai deux ressources pour tous les cas possibles, ma boîte, ou un peu de mon ancien bonheur.«

1er avril 1759 à Bolkenhayn, l'armée cantonna dans les environs.

On marcha ce jour à Bolkenhayn, le Roi y resta jusqu'au 12; pendant ce séjour il lut la logique de Port-Royal, la *Phèdre* et l'*Andromaque* de Racine, *Vert-vert*, le *Lutrin* et l'*Epître à ma sœur* de Gresset; en lisant ces dernières pièces, il me donnait quelquefois le livre et récitait, pour que je visse si sa mémoire était toujours facile et fidèle.

Sa conversation de chaque soir roula sur des objets assez tristes, sur les malheurs qu'il avait éprouvés déjà depuis sa tendre jeunesse, et sur le malheur le plus grand de tous, la perte de sa sœur la Margrave; en m'en parlant, et de l'épître qu'il avait faite pour elle, il m'avoua qu'il en avait tracé l'esquisse en prose et non en vers, une page de cette esquisse quelques semaines après la malheureuse affaire de Kolin, qu'il ne l'avait pas revue jusqu'au moment qu'apprenant que sa sœur souffrait. Il continua à mettre cette esquisse en vers, il me donna l'essai qu'il en avait fait, pour me souvenir, disait-il, du genre d'occupation et du temps de son travail; je donnerai dans la suite ces deux commencemens de son loisir, pour qu'on voie comme dans des instans si remplis il en trouvait pour s'exercer dans la poésie.

»Je ne sais, mon cher, comment je me tirerai de tout ceci; qui ne s'effrayerait de voir ce nombre d'ennemis que j'ai sur les bras, et toutes les forces qu'ils rassemblent; mais il ne s'agit pas ici de s'étonner, il faut agir, les dissiper; ce qu'il y a de diabolique dans ma position, c'est

que, pour ne pas succomber, je suis forcé d'entreprendre toujours des choses difficiles et incertaines et très hasardeuses même, et comment me flatter de quelque succès, lorsque je dois constamment avoir affaire avec ce saint père le hasard, qui depuis longtemps, comme une coquette fieffée, m'a si cruellement abandonné, après tant d'agaceries qu'il m'a faites? Pour me soutenir un peu, pour avoir quelques mois de repos et pour agir librement avec mon armée, selon mes petites idées, j'ai imaginé un plan propre à remplir ces objets, s'il est bien exécuté; je vous en parlerai demain.«

Il ne m'en parla pas le lendemain comme il me l'avait dit, mais seulement quelques jours après.

»Le grand nombre d'ennemis que vous me voyez sur les bras, leurs forces qu'ils rassemblent de toute part, leur plan de m'attaquer au moment que la saison pourra le leur permettre, tout cela m'a donné l'idée d'agir dans la Haute-Silésie et d'y ruiner, si la chose est possible, leurs magasins de Troppau et de Hof, et de faire la même opération en Bohême et en Pologne: un peu de bonheur, mon cher, et j'aurai quelque repos pendant quelque temps et je pourrai avec sûreté me tourner contre le maréchal Daun ou contre les Russes; voyez le pénible de ma position, toujours forcé par les conjonctures de recourir à des expédiens qui dans d'autres instans ne seraient pas ceux auxquels je donnerais la préférence: sans ces partis hasardeux auxquels je suis réduit, je succombe avant la fin de la campagne. Demain je marcherai vers Landshut pour donner le change au gros corps que j'ai vis-à-vis de moi.«

Le Roi marcha à Landshut avec toute l'armée, la cavalerie y campa et une partie de l'infanterie y fut cantonnée. Le 12 av à Landsh

Le premier jour de son arrivée, il fut d'une gaieté singulière: cette gaieté me causa beaucoup de joie, je souffrais vraiment de voir le Roi livré depuis six mois à une tristesse qui me faisait craindre pour sa santé.

»Je respire enfin, mon cher, je respire, tout ira bien, le prince Ferdinand fait des progrès, mon frère Henri fera sûrement bien en Bohême, mon ami Fouqué exécutera habilement le plan que je lui ai tracé, et votre serviteur secondera de tout son pouvoir les opérations qui vont se faire, et pour cet effet il va donner à l'ennemi toutes les jalousies possibles, il ne s'attend sûrement pas à tout ce qui va lui arriver.«

»J'en accepte l'augure, Sire, il serait temps que cette vie qu'Elle appelle une chienne de vie, finît enfin.«

»Un peu de bonheur, mon cher, un peu de bonheur, si tout va bien, j'aurai les coudées un peu plus franches; si mon plan ne réussit pas, les affaires deviendront et plus sérieuses et plus difficiles: mais voici une

lettre qu'on m'apporte, voyons ce que c'est. Tu dieu, une lettre de Voltaire — quelle bonne journée, or ça, oyez, Monsieur.«

Voltaire faisait dans cette lettre de grands éloges des petites pièces en vers et en prose que le Roi lui avait envoyées.

»Convenez, mon cher, que ce Voltaire écrit comme les anges; pour avoir bien vite une nouvelle lettre de cet homme unique, je vais lui faire ma réponse: attendez un instant, elle sera bien vite baclée.«

Et elle le fut en effet bien promptement. Le Roi renvoya à Voltaire une partie de l'encens que celui-ci lui avait donné, et l'assura qu'il pourrait écrire tout ce qu'il voudrait, sans avoir à craindre la curiosité des hussards autrichiens plus avides d'eau-de-vie que de beaux vers; et, sur ce que je dis que l'on avait brûlé à Paris quelques ouvrages de Voltaire, le Roi ajouta à sa lettre ce post-scriptum-ci :

On dit qu'on a brûlé à Paris votre poème de la *Religion naturelle*, la *Philosophie du bon sens*, et *l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius; admirez comme l'amour-propre se flatte: je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon sens.

La correspondance du Roi avec le patriarche de Ferney fut pendant ce séjour à Landshut et assez fréquente et quelquefois assez vive: je vais en donner un échantillon, qui fera connaître ce que Voltaire disait dans ses lettres.

»Je vous félicite«, lui écrivait le Roi dans sa lettre du 19, »d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-Aimé*; ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera, vous ne devrez votre apothéose qu'à la *Henriade*, qu'à *l'Œdipe*, à *Brutus*, à *Semiramis*, à *Mérope*, au *Comte de Foix*. Voilà ce qui fera votre réputation, autant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, autant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez. Pour moi, je pardonne, en faveur de votre génie, toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipzig et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fort dures et en grand nombre; sans que j'en conserve la moindre rancune, j'apprendrai même, sans me fâcher, que votre seigneurie suisse française ait fourni des auxiliaires aux brigands qui veulent me détrousser, c'est vous mettre bien à l'aise vis-à-vis de moi.«

Le Roi, après m'avoir lu cette lettre dont je ne cite qu'une partie, relut encore la lettre de Voltaire, et celle que le patriarche m'avait écrite.

»Vous le verrez«, me dit-il, »mon cher, souvenez-vous que je vous l'ai dit, ce b . . . . . est prêt à me jouer encore de ces tours de son

métier — il fera imprimer ces maudits vers que je lui ai envoyés. je vais lui écrire un mot là-dessus.«

Il ajouta à sa lettre ce post-scriptum-ci :

»P. S. Si les vers que je vous ai envoyés, paraissent, je n'en accuserai que vous; votre lettre prélude sur le bel usage que vous en voulez faire, et ce que vous avez écrit à Catt ne me satisfait pas. mais c'est de quoi, au reste, je m'embarrasse très peu.«

Le Roi avait envoyé à Voltaire une épître qu'il avait faite pour la princesse Amélie, cette épître fut fort applaudie et, malgré ces applaudissemens, Sa Majesté, dans la réponse qu'il fit le 22. parla de sa pièce comme d'une esquisse. — — —

Le lendemain de l'expédition de cette réponse, le Roi reçut une nouvelle lettre de Voltaire, qui lui envoyait *Candide*.

»Ce Voltaire est admirable de penser à moi et d'alimenter par ses lettres et par ses ouvrages mon esprit, qui a grand besoin d'une bonne nourriture. Si le cœur de cet homme-là répondait à son beau génie — quel homme, mon cher! Il obscurcirait tout ce qui existe: vous voyez qu'il trouve que mes vers ne sont pas mal. pour être faits dans des situations si pénibles, mais, malgré ces éloges d'un si grand poète, il faut être modeste. J'ai lu déjà ce matin une partie de son *Candide* et l'ode sur la mort de ma chère sœur, il l'a supérieurement corrigée et embellie: voici la réponse que je lui ai faite, vous voyez que je suis un correspondant bien exact, mais aussi aurai-je bientôt une nouvelle lettre de mon patriarche: tout ce qui me vient de lui, m'est bien cher, surtout dans ces momens où l'on a besoin de toutes les distractions possibles.« — — —

C'est ainsi qu'en écrivant à Voltaire et plus fréquemment à son ami Fouqué. Sa Majesté passa son temps à Landshut jusqu'au 27: il y lut l'introduction à la philosophie par Sgravesande, la préface du *Dictionnaire Encyclopédique*.

»C'est le chef-d'œuvre de d'Alembert«, me disait-elle. »cet ouvrage seul rendra son nom immortel.«

Candide qu'elle lut trois fois, l'amusa beaucoup: »C'est là le seul roman qu'on peut lire et relire.«

Tout aurait été bien, si le général Fouqué avait pris ces magasins que le Roi avait tant à cœur. Le Général écrivait qu'il n'en trouvait point. et on lui répondait qu'il y en avait même de très considérables, et comptait si bien sur eux qu'on exhortait à bon compte de les faire transporter à Neisse. Autant le Roi était-il peu satisfait de ce qui se faisait en Silésie. autant l'était-il de l'expédition du prince Henri en Bohême. Il me fit appeler quand il en reçut la nouvelle de Linay, du 17.

»Mon frère vient de faire une belle opération. il a ruiné des maga-

sins considérables, fait brûler tous les bâteaux que l'ennemi avait sur l'Elbe, il a pris des étendards, des drapeaux, des canons; le général Renard, 50 officiers et 2,000 hommes; il a chassé enfin tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui. Il va marcher maintenant vers Bamberg, il étrillera bien, j'en suis sûr, les troupes des Cercles.«

Le Roi fut excessivement enchanté de cette nouvelle qu'il venait de recevoir, il me parla avec les plus grands éloges de son frère et de ses talens militaires.

»Si ceux qui doivent me seconder, agissaient aussi bien que lui, j'aurais, mon cher, les coudées plus franches, et ce qui me serait bien nécessaire, je respirerais un peu à mon aise; mon frère a par son opération si bien dérangé les grands projets de l'élu du Pape qu'il a détaché au plus vite le général Harsch vers Leitmeritz.

Landshut 26 avril

»Demain je pars pour Neisse, comme les opérations de mon frère ont mis Daun sur la défensive, je veux profiter de ce moment, pour tomber sur de Ville; s'il n'est pas averti de ma marche, je lui donnerai bien sur les doigts; ma course sera assez rapide, ainsi je vous laisse ici, me recommandant à vos prières ferventes: pensez quelquefois au pauvre Don-Quichotte, vous voyez qu'il ne se ménage pas; priez surtout pour qu'un évènement heureux amène cette paix si désirée — mais qu'il y a encore loin jusqu'à ce moment fortuné. Le 12 ou le 13 mai, je compte être de retour ici, je ne puis l'assurer positivement, car je dépends des circonstances, adieu, bonne nuit et ne m'oubliez pas — je vous le répète — dans vos humbles prières.«

Le Roi se mit en marche, en effet, le lendemain de très grand matin pour Schweidnitz, et, par Reichenbach, Nimptsch, Münsterberg, il se rendit le 28 à Neisse. Il s'avança le 3 mai, avec une partie de son corps, vers les frontières de l'Autriche jusqu'à Zuckmantel, et voyant qu'il y avait peu de choses à faire, il revint le 12 mai à Landshut par la même route qu'il avait tenue en partant, et l'armée campa dans les environs; il prit son quartier général à Reichhennersdorf.

12 mai à Landshut et Reichhennersdorf

Le Roi me fit appeler le jour de son arrivée, la séance ne fut pas longue, il me parut bien fatigué et très mécontent de sa course.

»Je n'ai rien fait qui vaille, mon cher, nous avons pris quelques galeux et voilà tout; ou l'ennemi est prévenu de mes marches, par ces f . . . . prêtres qui lui donnent des nouvelles, ou il ne tient pas quand j'avance sur lui, ou mes idées enfin sont mal suivies. Le moyen de faire quelque chose, en savez-vous quelqu'un?«

›Non, Sire, si ces moyens échappent à Votre Majesté, comment les trouverais-je?‹

»Ceci frise un peu le courtisan, Monsieur.«

›Dans ce cas, Sire, le courtisan dit bien la vérité.‹

»Savez-vous que je ne suis bon à rien aujourd'hui — et que vous ne pouvez tirer de moi aucune idée un peu raisonnable — c'est pourquoi je vous fais mes adieux, en vous faisant observer que, si vous avez prié pour moi, comme je vous l'avais demandé, vous avez prié avec peu de ferveur, ou que vous n'êtes pas encore tout à fait cet homme juste de l'Evangile.«

›Comment, Sire, n'aurais-je pas prié avec ferveur, vous étiez l'objet de mes prières! Je ne suis pas ce juste, sans doute, peut-être le deviendrai-je dans les camps!‹

»Les camps, mon cher, ne firent guère de justes, ce n'est pas là que j'ai puisé cette justice dont j'ose me targuer un peu, malgré mon hétérodoxie, qui vous fait soupirer quelquefois, par le bien que vous me voulez: soyez sûr que je suis un grand orthodoxe en morale, et c'est la morale qui fait les justes: mais bon soir, nous laisserons ce chapitre pour l'ordinaire prochain.«

Je fus appelé ce jour à 4 heures, il ne fut point question dans cette séance, qui dura quelques heures, ni de justice ni d'orthodoxie en morale, mais de la reine de Hongrie et du comte de Kaunitz. 13 ma

»Cette reine m'a bien fait du mal,« dit-il, »et bien fait passer de mauvais momens.«

›Je crois, Sire, que vous lui avez bien rendu la pareille.‹

»Pas tant, mon cher, que je l'aurais voulu: malgré tout ce mal qu'elle m'a fait, je dois convenir que cette princesse est très respectable par ses mœurs, qui sont pures, il y a très peu de femmes qui l'égalent à cet égard: la plupart sont des catins, et la reine abhorre les catins, qu'elle a soin de faire encoffrer, surtout quand elle les soupçonne d'en vouloir à son cher époux. Elle s'applique beaucoup, et a des talens dans plus d'un genre, je ne puis lui refuser cette justice, non plus qu'à Kaunitz d'avoir une bonne tête et d'être un très grand politique, aucun de nos politiques actuels n'en approche. Qui verrait ce Kaunitz à sa toilette, ne le soupçonnerait pas d'être si habile, et si supérieurement habile: vous voyez par-là, mon cher, qu'il ne faut pas juger légèrement les hommes, et décider légèrement de leurs capacités: c'est là un point important dont je ne m'écarte guère. Souvent, en examinant les hommes, ce qui fait mon étude particulière, j'apprends souvent, par de simples bagatelles, à les connaître à fond: je vois ce fond dans les choses les plus légères, qui échappent à ceux qui ne sont pas faits à observer, qui ne voient dans ces choses légères que des choses qui ne signifient rien.«

Sa Majesté poussa assez loin ses réflexions, je ne pouvais pas trop les concilier avec la remarque que j'avais eu assez occasion de faire.

que Sa Majesté voyait quelquefois les hommes non comme ils l'étaient réellement, mais comme il se les était mis dans la tête pour leurs caractères et pour leurs talens. Ce que j'ai eu lieu d'observer dans la suite, m'a bien confirmé dans mon opinion: parmi une foule d'exemples qui la rendent incontestable, je ne rapporterai que celui-ci.

»Voilà un homme«, me disait-il, »qui a bien des talens, il ne lui manque que l'occasion de les faire connaître; à un sens droit qui va toujours au but, il joint cette ardeur nécessaire pour les grandes choses: ce qu'il voit, il le voit bien, aussi le mettrai-je à même de se distinguer.«

Avait-on donné à cet homme l'occasion de se montrer, ce sens droit, cette activité, ces vues justes et perçantes disparaissaient, l'homme n'était plus qu'un sot et un paresseux, qui ne faisait jamais rien qui vaille.

Le Roi se faisait un plaisir et un devoir même d'instruire quelques jeunes officiers, il choisissait les sujets qu'il imaginait les plus propres à profiter de ses instructions.

»Parmi mes élèves, j'en ai deux ou trois que la nature semble avoir formés exprès pour être un jour maréchaux de mes armées. Ils saisissent avec une rapidité étonnante toutes mes idées, ils les préviennent souvent et quelquefois ils vont au delà.«

Ma surprise n'était pas petite, lorsqu'au bout de quelque temps, on me disait que ces grands sujets étaient des sots dont on ne pouvait jamais tirer le moindre parti.

Dans ce quartier à Reichhennersdorf, j'eus plusieurs preuves de ce que j'avance, j'en eus une surtout dans le général de W[edell] que le Roi ne cessait d'exalter.

»C'est un grand homme,« me dit-il souvent, »vous verrez ce qu'il va faire cette campagne, je l'employerai dans les grandes affaires.«

Jamais je ne vis le Roi avoir autant d'attention et d'égards, qu'il en eut pour ce général; cela allait si loin qu'il l'attendait souvent pour se mettre à table, et lui faisait ainsi le sacrifice de son plaisir et de la ponctualité d'y être précisément à midi; quand le général, qui allait souvent reconnaître, faisait trop attendre, le Roi faisait servir pour lui à part, et lui tenait compagnie.

»Je vous ai fait appeler un peu tard, parce que j'ai attendu mon Wedell, qui est allé reconnaître; c'est là un grand sujet et dont j'attends de bien grands services, il est sans cesse à cheval pour voir tout ce qui se passe.«

Cette belle idée qu'on s'était faite, ne tint pas, comme on le verra, contre un malheur qu'éprouva ce général par la perte d'une bataille.

Tous les talens furent alors anéantis; il ne fut plus qu'un homme très ordinaire.

Chaque fois que j'ai vu Sa Majesté se livrer à ses préventions sur un sujet, l'exalter au delà de tout ce que je pourrais dire, chaque fois je l'ai vu forcé de décompter, et convenir, mais rarement, qu'il avait jugé bien à la légère cet homme-là important au premier coup d'œil.

Le marquis d'Argens me l'avait bien dit à mon arrivée à Breslau: »Si en jouant de la flûte, le Roi le dit et dit à d'autres, que vous avez de l'esprit, vous en aurez, quoi que l'on dise et qu'on fasse; s'il juge le contraire, vous serez sans esprit toute votre vie.« Il y avait du vrai quelquefois dans le jugement du Marquis, mais ce que je viens de dire, et ce qui est sûr, c'est que pourtant on en pouvait rappeler.

Ceux qui connaissaient Sa Majesté et ce faible de juger si légèrement les hommes pour leurs talens naturels, pour leurs talens acquis et aussi pour leurs cœurs, profitaient de ce faible-là, en glissant avec adresse que, s'ils savaient et valaient quelque chose, ils lui devaient ce bonheur qui animait sans cesse leur reconnaissance et leur zèle. Malheur à qui aurait osé disputer à ces gens-là leur talent et leur honnêteté.

Pendant ce mois et le suivant que l'on fut à ce Reichhennersdorf et où je fus appelé chaque jour, Sa Majesté s'occupa beaucoup de sa correspondance avec le général Fouqué, dont elle me parlait souvent.

Tantôt l'ennemi paraissait vouloir en découdre avec le général Fouqué, tantôt ses différens corps devaient s'enfuir dans les montagnes sans coup férir. Quelquefois Sa Majesté croyait toucher à un dénouement décisif et voir le maréchal Daun disposé à forcer notre poste, d'autres fois ce maréchal n'avait pas encore rassemblé ses grenadiers en corps, et paraissait vouloir se porter vers la Lusace. Un jour l'ennemi devait faire le siège de Glatz, un autre jour il n'en était rien.

Ainsi Sa Majesté ne cessait d'envoyer chaque jour au général Fouqué ses idées et ses projets pour tous les évènemens, soit que l'ennemi voulût l'attaquer, soit qu'il eût dessein d'attaquer le Général. Elle l'instruisait aussi de la marche des Russes et de leur projets d'envahir ses Etats.

»Comme l'homme bénit«, disait-elle quelquefois, »ne saisit pas le dessein que j'ai, de rester sur la défensive, je lui ferai perdre du temps dans les combinaisons avec le général Fermor, et ce sera toujours quelques momens de gagnés.«

Le Roi lut dans ce quartier de Reichhennersdorf les éloges des académiciens par Fontenelle, la *Pluralité des mondes* et ses *Oracles*, le *Sethos* et quatre fois le *Candide* de Voltaire. Ce roman fournit souvent l'occasion de parler de ce meilleur des mondes, du bien et du mal moral.

»Ce dernier l'emporte sur l'autre, dans la position où je me trouve,

qui dira que je suis aussi heureux que malheureux? pour moi, je dis avec sentiment qu'il n'y a point de bonheur pour moi.«

Quand je représentais à Sa Majesté que pour raisonner le moins mal possible sur la question s'il y a plus de malheur que de bonheur dans ce monde pour tel et tel être, il fallait considérer toute la vie de cet être et ne pas l'attacher à un point particulier de cette vie, il me répondit:

»Qui peut faire cette considération et comment la faire surtout lorsque l'on souffre? J'ai eu quelques plaisirs dans ce monde, j'en conviens, mais tous ces plaisirs sont anéantis par le mal que j'éprouve depuis un si grand nombre d'années.«

Alors il me faisait le détail de sa vie, il soupirait en le faisant, et en glissant légèrement sur les momens de satisfaction qu'il avait goûtés, il s'appesantissait sur les désagrémens de son existence.

Sa Majesté écrivit dans ce séjour trois lettres à Voltaire. Elle l'avait chargé de sonder le docteur Tronchin s'il voudrait faire le voyage de la Prusse pour voir le prince Ferdinand et le diriger dans sa maladie. Voltaire qui n'avait peut-être pas parlé au docteur, répondit à Sa Majesté que ce médecin fameux ne pouvait du tout point faire ce voyage, puisqu'il avait à soigner la santé des enfans de France. Le Roi fut extrêmement piqué de cette lettre, il y répondit dans un moment de colère. Sur ce que je dis que la lettre était bien forte, que Voltaire pourrait en faire un mauvais usage et se fâcher, il la changea et me remercia de la réflexion que j'avais faite.

Dans les conversations du Roi pendant le long séjour à Reichhennersdorf, je le vis sans cesse occupé de sa sœur, la margrave de Baireuth. Quand il en avait parlé longtemps, en répandant souvent des larmes, il me lisait les vers qu'il avait faits pour elle, et les larmes coulaient de nouveau; je cherchais à éloigner ces idées si tristes; dans les commencemens, je ne pus réussir, mais l'ayant mis sur le chapitre de ses batailles, il entra dans mes idées, et à différentes reprises il m'en donna l'abrégé.

»Il me semble,« disait-il, »que dans cette guerre il y a des choses bien singulières; jamais il ne s'est donné de bataille plus fameuse et plus sanglante que celle que j'ai livrée à Prague; j'y ai fait une perte considérable, les Autrichiens y en ont fait une immense; mon but n'était pas d'attaquer les Autrichiens, le maréchal de Schwerin, homme très brave, très habile, mais trop vif, me força en quelque manière d'attaquer les ennemis dans ce poste si redoutable, je fus mal toute cette journée, je rendais tout ce que j'avais mangé la veille, mais il ne s'agissait pas de s'écouter, il fallait agir et nous agîmes bien, mes frères Henri et

Ferdinand y ont fait merveille: notre victoire aurait été bien plus complète, si les chemins impratiquables n'avaient pas retardé la marche du prince Maurice qui ne put par là tomber en queue sur l'ennemi qui fuyait.«

Du récit de cette bataille le Roi passa à celui de la bataille de Kolin: voici ce qu'il m'en dit.

»On m'a blâmé, je le sais, d'avoir donné cette bataille qui n'était pas, pensait-on, nécessaire: c'était le sentiment du prince de Bevern, mais j'étais sûr de les battre, et je les aurais infailliblement battus, si mes dispositions avaient été suivies, et si la tête n'avait pas tourné à quelques-uns de mes généraux: le champ de bataille était à nous, un escadron de cavalerie ennemie y était aussi, l'adjudant qui portait l'ordre de la retraite est tué: cet escadron, voyant qu'on le laissait tranquille, fit dire au maréchal Daun qui s'était sauvé, que la bataille était gagnée, on fit avancer de nouvelles troupes et nous nous retirâmes. Si j'avais réussi, comme cela devait être, après avoir mis les Autrichiens hors d'état de rien entreprendre, mon plan était d'aller au Rhin, d'attaquer les Français et de passer en France, ainsi ne l'a pas voulu la fortune ennemie.«

Voici ce que j'ai appris de personnes sûres, sur cette triste affaire de Kolin.

Le Roi, en joignant le prince de Bevern, lui demanda si on devait attaquer ou non le maréchal Daun: »Parlez-moi naturellement et en ami.« »Sire, en répondant à la confiance qu'Elle me témoigne, j'aurai l'honneur de Lui dire avec ce vrai intérêt que je prends à Elle, qu'une bataille n'est point nécessaire, vous en avez gagnée une, vous aurez bientôt le prince Charles avec toute sa garnison, rien ne presse donc, c'est à Daun à nous attaquer, d'ailleurs Votre Majesté a peu de troupes, et Daun a au moins 70,000 hommes.« — Dans cet instant arrive le prince Maurice avec un renfort — le Roi lui dit le sentiment du prince de Bevern, insiste surtout sur sa représentation qu'on a peu de troupes; alors le prince Maurice s'écrie: »Sire, là où vous êtes, cela fait 50,000 hommes. Il faut attaquer l'ennemi.« On marche, l'on connaissait si peu le terrain, qu'on arrive à des étangs que l'on ne pouvait pas passer, on rebrousse, on marche avec la gauche pour tourner les Autrichiens, et on est là à 11 heures; la chaleur était extrême, on fait reposer les troupes jusqu'à 2, exposées à l'ardeur du soleil, elles en sont plus fatiguées: alors on attaque, et tout alla bien dans les commencemens. Le Roi, sur un grenier d'une maison près de l'endroit de l'attaque, avait avec lui le colonel de Balbi, il voit dans le fond un grand vide, on envoie un ingénieur nommé Steuss pour reconnaître ce fond-là, l'ingénieur rapporte qu'il n'y a absolument rien derrière ce fond. Balbi répondit: »Prenez

garde, Monsieur, à ce que vous dites, votre rapport n'est pas juste.‹ Le Roi se fâche contre Balbi et lui ordonne de s'en aller au diable avec l'ingénieur; cependant il voit que les troupes ennemies avancent dans cette ouverture et qu'elles séparent son armée, à cette vue, il descend, monte à cheval et se retire.

1er juillet 1759 Le Roi, incertain pendant plusieurs semaines sur ce que le Maréchal ferait ou ne ferait pas, cherchant à s'amuser par une foule de propos qu'il tenait et faisait répandre, trompé souvent par de faux rapports que lui faisaient des paysans, des marchands et de quelques officiers, s'assura enfin depuis quelques jours que l'ennemi ferait quelque marche et ne tarderait pas à commencer ses opérations.

»Cette toque bénite a combiné son projet avec les manœuvres que doivent faire les Russes, cette combinaison sera en pure perte. Je suis sûr que Dohna renversera le corps russe qui est à Nakel, et qu'il me tiendra bon compte des autres: ›cet oracle est plus sûr que celui de Calchas,‹ dans quelques jours je pourrai vous confirmer la bonne nouvelle.«

Ainsi le Roi se flattait, dans la position où il se trouvait; le moindre petit avantage était à ses yeux une affaire importante, quelques prisonniers que fit le général Wedell, causa au Roi une joie que je ne saurais dépeindre.

»Ce Wedell« disait-il, »ne mérite-t-il pas tout mon attachement et toute mon estime? il fait toujours bien ce qu'il doit faire, et souvent au delà de ce que j'ai lieu d'espérer.«

Il me lut ce soir l'ode de Voltaire sur la mort de la margrave de Baireuth; quand il lut la strophe où il est parlé de midi, ›Je ne saisis pas‹, dis-je, ›la pensée de l'auteur.‹

»Oh je le crois bien, il a fait allusion ici à Maupertuis, mais je n'ai pas voulu faire remarquer à ce drôle-là, ce qu'il voulait que je remarquasse.«

A cette occasion il s'étendit fort sur la mechanceté du caractère du poète, il fut ajusté de toutes pièces.

»Auriez-vous cru,« disait-il, »que je serais resté ici si longtemps tranquille?«

›Non, Sire.‹

»Les ennemis ne l'ont pas cru non plus, ils ne me connaissent pas bien encore, ils s'imaginent que je ne puis rester tranquille, qu'il faut que j'attaque toujours, mais je sais me tenir sur la défensive quand il le faut, comme je sais économiser quand cela est nécessaire; voici un mois que je n'ai pas fait tirer le coup de retraite, ainsi voilà 30 coups épargnés, mais n'allez pas vous imaginer que je m'occupe d'épargne quand

elle n'est pas nécessaire. je sais dépenser tout comme un autre lorsque le besoin le demande.«

Je ne fus point appelé ces deux jours, une colique violente occa- 2. 3 juillet
sionnée par un pâté me priva de cet avantage: le Roi souffrait beau- 1759
coup, se promit de ne plus suivre son goût pour les pâtés, et oublia sa promesse, quand la colique fut passée.

A trois heures je fus appelé, la séance fut assez longue. 4 juillet

»J'ai bien souffert ces deux jours,« dit-il, »et j'ignore jusqu'à cet 1759
instant d'où m'est venue une colique épouvantable qui m'a tout abattu.«

›On dit, Sire, qu'un pâté dont Votre Majesté a mangé a occasionné cette colique.‹

»Ceux qui le disent sont des sots; comment une simple bouchée d'un pâté peut-elle donner la colique; mon estomac n'est pas si mal appris pour me faire souffrir pour une misère, mais il ne s'agit plus de colique, il y a bien d'autres choses qui me tourmentent.

»Demain nous partons, la grande toque s'est mise en marche depuis quelques jours et dirige ses pas vers Marklissa, attendez-vous de voir dans peu une affaire sérieuse.« — —

»Si je me tire bien de tout ceci, vous ne me verrez pas me confier aveuglément à la fortune et je ne me bouffirai pas de mes succès, je penserai toujours que notre peu de prudence et de sagesse devient dans un instant le jouet des hasards et du destin, qui se plaît à humilier l'orgueil des présomptueux: cette façon de penser sera dorénavant la mienne, la trouvez-vous bonne?«

›Très bonne, Sire.‹

»Avez-vous trouvé que j'y aie manqué quelquefois? car vous devez déjà assez bien me connaître.«

›Je crois, Sire, que souvent la sagesse et la prudence humaine sont le jouet des hasards, comme Elle l'a dit.‹

»Ah, Monsieur, vous ne répondez pas juste à ma question; je vous demande si vous m'avez vu trop me targuer de mes succès?«

›Non, Sire, mais je l'ai vue souvent se flatter trop.‹

»*Bene, bene, dignus est in nostro corpore qui* tant *bene parlat*, mais il est temps de finir: Molière dit que lorsqu'on doit faire une marche pénible, il faut, la veille de cette marche, se coucher de bonne heure: sur ce, je vous souhaite le bon soir, demain aux fauxbourgs de Hirschberg.«

Le Roi marcha ce jour de grand matin avec l'armée, il se rendit 5 juillet
en deux colonnes à Hirschberg, la première marcha par Pfaffendorf, 1759
Schmiedeberg et Lomnitz, la seconde alla par Schreibersdorf, Fischbach, Rohrlach, Eichberg et Hartau. Sa Majesté prit son quartier dans le faubourg de Hirschberg appelé les six villes. Je fus appelé à 5 heures:

un instant après mon arrivée, on apporta un paquet, Sa Majesté l'ouvrit elle-même avec impatience; dès qu'elle en vit le contenu, elle me le donna, des larmes que je vis couler me surprirent:

»Le marquis d'Adhémar,« dit-elle, »attaché au service de ma pauvre sœur de Baireuth, m'envoie l'éloge qu'il a fait de cette chère défunte — gardez cet éloge pour vous, que je ne le voie pas.«

Alors les larmes coulèrent avec abondance.

»Devais-je perdre cette chère sœur tant chérie au milieu de toutes mes infortunes; elle seule m'aidait à les supporter, elle me consolait, elle m'animait, elle me faisait espérer ces instans où je pouvais la revoir encore dans des temps plus prospères; j'ai tout perdu en elle, mon cher, il est, croyez-moi, des princes qui connaissent le prix de l'amitié fidèle, ils ne sont pas tous des illustres ingrats.«

Il m'entretint ensuite de son attachement pour feu la Reine sa mère, des bontés étonnantes qu'elle avait eues pour lui.

»Voilà deux êtres dont le souvenir me sera infiniment cher, il ne finira qu'avec ma vie.«

Ainsi se passa cette triste séance.

»L'éloge que j'ai reçu,« me dit-il, »me rend incapable de quoi que ce soit, je ne veux pas vous arrêter davantage; pourquoi vous attristerais-je en vous occupant davantage des douleurs que mon cœur éprouve, bon soir.«

le 6 juillet On marcha le lendemain à Waltersdorf, je ne fus point appelé, mais le lendemain, jour de repos, je le fus à 4 heures.

le 7 juillet »Hier, je ne fus bon à rien, toute la journée un violent mal à la tête me rendit comme imbécile, si cette vie dure encore longtemps, je ne sais comment je me tirerai de tout ceci, je me fais vieux et je vois s'avancer déjà les infirmités de la vieillesse, mais je tiendrai bon et je ferai tout ce que je pourrai, on ne peut rien prétendre de plus.«

Dans les momens d'inquiétudes qu'éprouvait Sa Majesté, elle parlait assez souvent du Roi son père, je voyais combien les scènes qui s'étaient passées, avaient affecté cette âme vive et sensible.

»Depuis ma tendre jeunesse, ma vie jusqu'à cet instant a été un enchaînement de maux; pour quelques plaisirs, j'ai éprouvé mille peines, et au milieu même des plaisirs que je goûte, l'image de mon père s'offre à moi pour les affaiblir — quel parti rude il m'a tenu! vous ne pouvez, mon cher, vous en faire une idée, quoique je vous en aie parlé souvent. Malgré tous mes sujets de plaintes, je n'ai cessé de le vénérer et j'ai rendu à ses bonnes qualités la justice qu'elles méritaient: il avait parfois des instans d'une bonté étonnante, vous auriez dit que c'était l'âme la plus sensible, en voici un trait qui vous surprendra. Il eut

lieu de se plaindre d'un de ses adjudans, qu'il bouda pendant une semaine: un jour, il fit appeler son conseiller Eichel, lui ordonna de se rendre dans une chambre, où il fit venir l'adjudant, le Roi vient et, s'avançant vers l'aide de camp: »Vous avez manqué,« lui dit-il, »j'ai des sujets réels de me plaindre de vous, ne vous justifiez pas, voilà une semaine entière que je vous boude, je n'y puis plus tenir, je vous pardonne, faites mieux une autre fois«, et il lui donna un coup sur l'épaule; s'adressant alors à son conseiller: »Je vous ai mandé ici,« lui dit-il, »pour que vous fussiez témoin de ma conduite.« L'adjudant pleura beaucoup, avoua qu'il avait manqué: depuis cet instant, il n'a pas donné le moindre sujet de plainte. Un jour, en se promenant, mon père rencontra une jeune fille qu'il poussa si rudement qu'elle tomba; le premier moment, il se mit à rire; fâché ensuite contre lui-même, il dit à un de ceux qu'il accompagnait: »J'ai ri mal à propos, cette fille s'est peut-être fait du mal, qu'on lui donne trente écus.« Il convenait quelquefois de ses torts, cela lui arriva dans une occasion singulière: la-voici. Mon père fit ordonner à ses secrétaires et conseillers Eichel et Schumacher de se rendre incessamment au château. »Je vous fais venir,« leur dit-il, »pour telle affaire importante qui exige le plus profond secret; prenez-y bien garde, si la chose se divulgue le diable l'emportera, ce sera un de nous trois qui en aura parlé.« Et il les renvoie. Trois jours après, M. Eichel, se rendant au château, entendit deux grenadiers qui parlaient de cette affaire: quelle fut sa douleur et sa surprise, il raconte le fait à M. Schumacher, celui-ci, tout aussi angoissé que l'était M. Eichel, prit le parti d'en rendre compte au Roi. »Comment diable se peut-il que la chose ait transpiré,« répondit le Roi d'un ton à alarmer les pauvres conseillers. — »Nous l'ignorons, Sire, mais la chose est, que Votre Majesté se rappelle si Elle n'aurait point parlé de cette affaire, car nous L'assurons, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, et comme nous en avons fait le serment, que rien de ce qui se passe peut être connu par nous.« Le Roi rentre en lui-même — s'occupe un instant de cette affaire, et s'écrie: »Mes amis, soyez tranquilles, c'est moi qui suis le sot et l'indiscret — j'en ai parlé à Grumbkow sans m'apercevoir que ces grenadiers m'écoutaient, que le diable emporte cette faiblesse que j'ai eue, une telle chose ne m'arrivera plus: vous avez bien eu peur, avouez.«

Ces différens traits mirent fin à la séance: »Bon soir, demain nous partons.«

Le Roi, de très grand matin, marcha avec l'armée en deux colonnes jusqu'à Lähn, la première colonne prit son chemin par Röhrsdorf, Tschischdorf et Wünschendorf, où fut le quartier général. La seconde

le 8 juillet 1759 à Lähn quartier général Wünschendorf

colonne par Berbisdorf, Oberlangenau et Giesshübel; l'armée campa sur les montagnes entre Lähn et Mauer.

Je fus à 3 heures chez Sa Majesté; quoiqu'assez fatiguée, elle fut cependant d'une humeur plus gaie que les jours précédens. Elle parla beaucoup de ses plaisirs de Rheinsberg, des attentions qu'il avait de rendre ce séjour agréable à ceux qu'il y invitait.

»Nous étions tous là comme de bons amis, point de gêne, point de ces étiquettes qui tuent le plaisir; ah mon cher que de fois je me rappelle ces instans heureux de ma vie! comme l'on est entraîné par des évènemens que l'on ne peut prévoir, dans une carrière bien pénible, je le sens, mon cher, je le sens, mais cela n'est plus à changer.«

Il m'entretint de la bataille de Mollwitz:

»Je la crus perdue et je me retirai; il ne fallait pas que je fusse pris, quelle humiliation dans ce premier pas que je faisais pour la gloire, et puis, je n'avais pas encore ma petite boîte qui me conforte tant.«

Au sujet de cette bataille, il me raconta ce trait-ci. Un grenadier de Lindstedt, blessé assez grièvement, se retire, il trouve sur son chemin un cheval qui était sans maître, il n'en fait point à deux, monte dessus tant bien que mal, voit notre cavalerie qui va attaquer, il la suit; il prend un général et le met en lieu de sûreté.

»Frappé de la conduite et de la bravoure de ce grenadier dont on me rendit compte, j'ordonnai qu'on eût bien soin de lui; quand il fut bien guéri de sa blessure, je le nommai officier, et le premier jour qu'il fut en service dans cette qualité, il déserte: voilà un beau champ que je présente à vos réflexions philosophiques — ce n'est pas le moment de les faire, nous devons partir demain de très grand matin, et il faut se coucher, bon soir.«

le 9 juillet 1759

Le Roi marcha de très grand matin vers le camp de Dürings-Vorwerk, la première colonne passa Schiefer et Röhrsdorf, la seconde, Merzdorf et Schmottseiffen, on campa sur la montagne entre Neudorf et Röhrsdorf, je ne fus point appelé ce jour, mais le suivant je fus chez Sa Majesté à 3 heures; je la trouvai bien fatiguée. Elle venait de recevoir la nouvelle que le maréchal Daun se proposait d'envoyer par la Lusace un fort détachement au secours des Russes.

ce 10 juillet à Katten-Vorwerk vulgairement nommé Dürings-Vorwerk

»Si cela arrive, j'espère que mon frère Henri me tiendra bon compte de ce détachement et qu'il l'étrillera de la bonne manière; avouez que ces pauvres Russes sont bien à plaindre, ils n'ont que 40 à 50,000 hommes.«

Le Roi plaisanta beaucoup sur la timidité de tous ces gens.

»Que j'irais grand train, mon cher, si, comme Daun, j'avais une épée et une toque bénites, voilà ce que c'est que d'être un incrédule, on

est rejeté du saint père, et l'on est exposé par là à tous les revers de la fortune, savez-vous quelques moyens pour devenir bien vite un bon croyant et mériter par une croyance éclairée la bienveillance de l'homme des sept montagnes?«

»Le bon moyen, Sire, pour les premiers momens, est de bien battre vos ennemis: quand vous les aurez tous mis à la raison, le saint père vous enverra peut-être une épée bénite, puisque vous aurez su faire un si bon usage de la vôtre très hérétique.«

»Cela n'est pas mal,« dit-il, »pour hérétique je vous assure qu'elle l'est bien. mais c'en est assez, laissons le bon vieux en paix, et voyons si la *Pucelle* de son ami Voltaire nous fera plus rire que les dons du très saint père.«

Il lut plusieurs chants qu'il trouva enchanteurs.

»Il n'est pas possible d'avoir plus d'esprit que ce drille-là: à demain la suite. si ce livre n'est pas tout à fait édifiant, il fait passer du moins quelques instans agréables: bon soir, prenez garde que les belles choses que je viens de vous lire, n'échauffent pas trop votre imagination, il n'y a aucun échauffement à craindre pour la mienne, elle est bien vieille, mon cher, bien froide, bon soir.«

Pendant ces 14 jours, mes séances furent assez longues: le Roi lut beaucoup, il expédia Tacite, Salluste et Cornelius Nepos, et il m'en parlait les après-midi: il corrigea quelques pièces de poésie. à Düringsvorwerk depuis le 11 juillet 1759

»Vous me voyez,« disait-il souvent, »très occupé à lire et à écrire, il me faut cette diversion aux idées tristes qui m'occupent, je vois que les nuages s'assemblent, et une forte tempête ne tardera pas à éclater. Dieu sait où elle exercera ses ravages; j'aurais un peu moins d'inquiétudes, si on exécutait du moins les ordres que je donne ou que je fais donner. Le lieutenant-colonel de Lüderitz a fait sottise sur sottise dans son poste de Friedland; mon Dohna s'est très mal conduit vis-à-vis des Russes et m'a forcé de lui ôter le commandement de son armée pour le donner à mon brave Wedell, qui ne fera pas de sottises. Et mon bon ami Fouqué ne laisse pas aussi de me peiner, en répandant partout, et je ne sais pourquoi, que l'ennemi est plus fort qu'il ne l'est effectivement: cela n'est pas, et quand cela serait, ignore-t-il que nos gens n'ont pas besoin d'être intimidés? Croyez-moi, c'est une fichue tâche que la mienne, on ne peut jamais être heureux dans aucune position de la vie, quand on doit avoir affaire avec tant de gens, et combien doit-on moins l'être dans une place comme celle que j'occupe?« jusqu'au 24 inclusivement

Ainsi le Roi faisait presque chaque jour dans ce quartier ses tristes complaintes.

»Je sais,« me dit-il un soir, »que Soltykow pousse les hauts cris:

qu'il demande à toute force quelque secours, et qu'on lui enverra un détachement de 12,000 hommes dont Loudon aura le commandement, j'espère que mon frère Henri frottera joliment ce détachement-là et le renverra d'où il est venu.«

Cette idée égaya beaucoup le Roi, qui reprit en peu de temps sa bonne humeur.

»La toque bénite avec ses grands mouvemens ne me fera pas faire ici des sottises, je vous en réponds; j'ai préparé tous mes moyens contre tout ce qu'il voudra entreprendre, et ce qui me tranquillise d'ailleurs, est l'espérance d'une bonne nouvelle de la part de Wedell; je compte apprendre bientôt qu'il aura bravement étrillé les Russes.«

Malheureusement ce furent les Russes qui étrillèrent l'ami général. Le Roi s'entretenait avec moi le 24 à 3 heures après midi — il me disait combien la philosophie pouvait aider dans des positions violentes, et dans les pertes si touchantes de l'amitié — je lui disais: ›Et je répands des larmes tout en philosophant sur ma position et sur mes pertes‹, lorsque je vis de loin son aide de camp de Bonin s'avancer à grands pas; quand il fut à ma portée, je m'aperçus que son chapeau était percé dans une des ailes.

›Sire, voici Son aide de camp, son chapeau a reçu un coup de balle, il y a eu sûrement bataille.‹

A ce mot le Roi devint tout rouge.

»Où est-il, où est-il?«

›Il va entrer.«

Sa Majesté ouvre elle-même la porte:

»Entrez, eh bien qu'est-ce que c'est, qu'a fait Wedell?«

›Sire, il a donné bataille aux Russes et il l'a [perdue], son aide de camp Wobersnow est tué.«

»Perdue?« dit le Roi, »et comment diable a-t-il fait cela, parlez-moi vrai, mais bien vrai, entendez-vous.«

›Le général de Soltykow, pour établir par Crossen sa communication avec Daun, passa la gauche du général Wedell et prit poste près de Palzig; M. de Wedell, négligeant de prévenir le général russe, et se voyant coupé de Crossen et de Francfort, se contenta de canonner les Russes pendant leur marche. Il se met en mouvement, et prend poste le long de deux ruisseaux très marécageux, son centre tente le passage sur un pont très étroit, mais le feu des Russes l'arrête; voulant regagner le chemin de Crossen et de Francfort, le général Wedell dirige sa principale attaque contre la droite des Russes, Manteuffel avec plusieurs bataillons passe le ruisseau près de Kay, culbute la droite de Soltykow, votre [gauche], Sire, soutient cette belle attaque de Man iffel, mais faute

de terrain, manque de bonnes dispositions, abimée par le feu terrible de l'artillerie russe, la ligne reste sans soutien et l'on se voit forcé de se retirer à Mohsau.‹

»Et bon Dieu, que de bêtises faites me dites-vous là, est-il possible de se conduire d'une manière si inouïe et si inepte. Allez, dites à M. de Wedell, ce n'était plus *mon ami Wedell*, que je le joindrai bientôt: ne vous arrêtez pas, faites diligence et ne dites mot de tout ceci à ceux que vous pouvez voir en sortant de chez moi.«

Quand l'aide de camp fut parti, le Roi se livra à tout le chagrin qu'il ressentait de la perte de cette bataille.

»Ne suis-je pas bien malheureux, est-il une position pareille à la mienne; attaqué par tout le monde, je suis seul pour me défendre, et le moyen de tenir? Mais dites-moi, je vous prie (en regardant sur sa carte) est-il permis qu'on se laisse couper de Crossen et de Francfort, est-il permis de se poster le long d'un ruisseau impraticable, de faire marcher des troupes sur un pont étroit et de les exposer ainsi à une canonnade? Tous ces b . . . . . -là perdent la tête, vous n'êtes pas grand militaire, mais sûrement vous n'auriez pas fait toutes ces sottises: à présent me voilà exposé aux plus grands revers, je m'y attends, ils ne me surprendront du moins pas. Mais ce Wedell, ce Wedell, de m'aller faire là une pareille bourricade — cette armée-là n'a dès le commencement rien fait qui vaille, une f . . . . mésintelligence qui a régné entre les généraux de cette armée, et en particulier de Dohna et de Wobersnow, a tout gâté, et officiers et soldats et le diable et sa grand'mère: je pensais que Wedell remettrait tout cela, et ce Monsieur me perd une bataille, le plus mal à propos et le plus ineptement du monde — je vais repasser sur tout cela, voir ce qu'il y a à faire, bon soir, vous dormirez sûrement mieux que moi.«

›J'en doute, Sire.‹

»Vous êtes bien bon, mon cher, bon soir encore — ne parlez point de tout ceci, je vous prie, car mes bonnes gens d'ici s'alarment aisément.«

Le Roi se faisait des notes sur tous les évènemens de la campagne, 25 Juillet
il me lut ce qu'il s'était noté sur la bataille de Kay perdue, tout était dit bien durement; en le relisant, le Roi le sentit lui-même.

»Ceci est un peu trop fort«, dit-il, »il faut que je le change, n'est-ce pas?«

»S'il m'est permis de le dire, Sire, cet adoucissement fera un bon effet, et pour ce qui concerne le général de Dohna, peut-être n'a-t-il pas seul donné lieu à la mésintelligence dont Elle me parla hier et dont Elle a lieu de se plaindre.‹

»Eh bien, je changerai aussi cet article-là et je dirai simplement

que Dohna remit à Wedell le commandement de l'armée, parce qu'il avait les jambes très enflées et qu'il partit pour se faire guérir. Eh bien, que dit-on au quartier de notre malheureuse histoire? on la sait sans doute, car les mauvaises nouvelles ne se répandent que trop vite. Parlez-moi naturellement.«

›Oui, Sire, on sait que le général de Wedell a perdu une bataille, et l'on plaint Votre Majesté.‹

Le Roi ne me dit mot là-dessus, il parla de géométrie, et me démontra le quarré de l'hypoténuse.

»Vous voyez que je sais encore un peu de ma géométrie, il est vrai que je ne suis pas allé fort loin, puisque cela ne pouvait pas être fort utile, mais j'ai appris de cette science autant qu'il m'en fallait pour me rendre l'esprit juste et m'astreindre à une bonne manière de raisonner; quelques propositions d'Euclide, bien conçues, bien observées, bien méditées, suffisent pour le but que j'avais.«

Pendant ce séjour à Dürings-Vorwerk, Sa Majesté reçut des lettres de Voltaire où il lui parlait de sa nièce fâchée contre elle et de ce que d'autres en pensaient. Elle lui répondit ainsi le 18:

»Vous êtes en vérité une singulière créature etc.«

ce 28 juillet 1759 à Dürings-Vorwerk

Ce jour, veille de son départ, je fus appelé deux fois.

»Je pars demain, ainsi le veut la fortune qui m'est si contraire, je ne sais ce que le sort décidera de moi: si vous ne devez plus me revoir, pensez quelquefois à un être qui a été le jouet du sort et qui vous a voulu du bien.«

Ce discours me toucha vivement, je répandis des larmes.

Le Roi s'en aperçut.

»Je vous remercie, mon cher, de l'intérêt touchant que vous prenez à mon sort. Il est vrai, ma position est cruelle, et je ne vois pas trop comment elle pourra s'améliorer; ne perdons pas courage, prions et répétons sans cesse:

Daigne, daigne, mon Dieu, sur *Kaunitz* et sur elle —

»Je vous écrirai quelquefois un mot et autant que mes affaires pourront me le permettre.«

›Mais, Sire‹, dis-je, ›puisque Votre Majesté parle d'écrire, ne veut-Elle pas me permettre de L'accompagner?‹

»Votre intention me suffit, mon cher, je vous assure, je vous en tiens compte, mais la chose est impossible, je ne puis prendre qui que ce soit; le digne Mitchell a voulu me suivre aussi, mais je lui ai dit comme à vous que la chose ne pouvait être, et il s'est rendu à mes raisons. Je vous laisse ici avec mon frère Henri, qui commandera l'armée contre la toque toujours cramponnée à Marklissa; faites-lui quelquefois

votre cour, vous trouverez en lui un prince bien éclairé et un cœur de roi; adieu, mon cher, portez-vous bien, priez pour moi, et que nous nous revoyions bientôt dans des temps plus prospères — voilà douze batailles que j'ai données et peut-être bientôt la treizième.«

Le départ du Roi devait être un secret, et tout le monde le sait un jour avant. Je sortis, le cœur navré de tristesse et d'inquiétude, que de peines ne s'est pas données ce bon Roi, et qu'il va s'en donner encore; à combien de périls ne va-t-il pas être exposé de nouveau! Toutes ces idées ne m'endormirent sûrement pas.

Le Roi partit dans la nuit avec une partie de son armée et se rendit à Sagan, où il trouva les troupes que le Prince y avait conduites pour le renforcer; le Prince se rendit au quartier de Dürings-Vorwerk, où il resta avec l'armée jusqu'au 26 août. On eut dans le quartier général la bonne nouvelle que le Roi avait défait près de Guben l'arrière-garde de Hadik que M. de Loudon avait laissé dans cet endroit avec 12,000 hommes, qu'il avait fait 2,000 prisonniers, pris 4 canons et 500 chariots. On apprit ensuite que Sa Majesté s'était joint, le 5, près de Müllrose au général de Wedell et que, renforcée des troupes que le général Finck lui avait amené de la Saxe, elle avait passé pendant la nuit l'Oder à Reitwein, et qu'elle s'était campée près de Bischofssee.

Le 29 juillet 1759 de Dürings-Vorwerk

4 août

5 août

Ces nouvelles réjouirent le quartier général et l'armée, tous pensèrent qu'une bataille ne tarderait pas à se donner, tous espérèrent d'heureux succès, si Sa Majesté ne se laissait pas trop aller au désir de combattre les Russes. Tel était le langage général. Comme l'on ne recevait pendant quelques jours aucune nouvelle du Roi, la crainte succéda bien vite aux espérances flatteuses que l'on avait conçues, ce fut bien encore lorsque plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on eût le moindre avis de ce qui se passait dans l'armée du Roi — on se livra à la crainte, chacun se forgea des monstres pour avoir le plaisir de les combattre. Plus le prince Henri, dont on observait l'air et les manières, se montrait impénétrable, conservant toujours ce même visage, cette même tranquillité, plus on augmentait les désastres arrivés, et ce qui dans le Prince aurait dû rassurer tout le monde, ce fut précisément ce qui l'alarma. Cela me surprit d'autant plus que ce même monde avait avec raison dans les talens et les ressources du Prince une confiance entière.

Il y a eu bataille très certainement, disait-on un jour, et cette bataille a été désastreuse: le Roi, disait-on un autre, a été tué, les ennemis se porteront vers Berlin, tout sera perdu. Chaque jour enfantait de nouveaux désastres.

Un général qui m'avait invité une après-midi à prendre du café, me tint ce discours qui me frappa et m'indigna vivement.

›Nous ne savons rien de ce qui se passe, on nous cache tout, sûrement le Roi est battu, et pourquoi diable se presser si fort à donner bataille! Vous le verrez, nous serons tous exterminés, et il n'y aura pas grand mal, il est temps que cette fichue vie et nos maux finissent.‹

›Mais mon général, quel langage me tenez-vous, et quelle idée est la vôtre! si notre bon Roi est exterminé, si malheur arrivait à son digne frère, croyez-vous donc que la fichue vie dont vous parlez, et que tous vos maux finiraient? c'est alors que la vie deviendrait plus pénible encore et que les maux de plus d'une espèce s'accumuleraient pour vous anéantir.‹

Le général parut surpris de mon langage et un peu honteux de celui qu'il m'avait tenu.

›Sûrement,‹ me dit-il, ›quelque malheur est arrivé, et pourquoi le Prince nous le cache-t-il! car il doit avoir des nouvelles.‹

›C'est parce que le Prince est prudent et sage, qu'il cache les nouvelles si elles sont fâcheuses, il connaît les hommes, la trempe de leurs âmes, et il a eu peut-être très souvent occasion d'observer avec peine que les mauvaises nouvelles abattaient trop l'armée, qu'on se livrait trop aisément à des craintes réelles ou prétendues, et que l'on passait trop légérement de l'espérance à l'abattement.‹

›Si cela est,‹ reprit le général, ›il faut donc attendre.‹

›C'est le parti le plus sage,‹ lui dis-je, ›comme le plus glorieux est celui de périr pour la cause de son prince et pour celle de la patrie.‹

›Convenez pourtant,‹ me dit-il enfin, ›que pour les nouvelles, c'est bien plus commode avec le Roi — si je ne sais ou ne puis savoir directement ce qui s'est passé ou ce qui doit se faire, je le demande à mon palefrenier et j'apprends tout.‹

›Vous badinez, sûrement, mon général, si la chose était comme vous la dites, vous me la cacheriez et vous vous la cacheriez à vous-même, car cette chose-ci n'honore pas ceux qui devraient de préférence être au fait des opérations à faire, elle fait trop honneur à Messieurs les palefreniers qui se doutent d'être des gens aussi importans.‹

Ainsi finit cette conversation, qui m'a occupé désagréablement bien du temps de suite, ainsi que d'autres discours tenus dans ce quartier de Dürings-Vorwerk, et qui me prouvèrent si bien qu'un grand nombre était plus occupé de ses propres intérêts, que de ceux du Roi et de la patrie. Indépendamment de la conduite du Roi, bonne ou mauvaise — je ne décide pas — ne devait-on pas s'attacher à ce prince qui faisait tant d'efforts pour sauver l'Etat et qui se ménageait si peu? ne méritait-il pas, par le sacrifice de son repos et de sa vie, cet intérêt qu'on ne re-

fusa pas à tout être qui souffre, fût-ce même par sa faute qu'il souffrit le malheur qu'il éprouve?

Cet intérêt pour le Roi, pour sa famille, pour la patrie, était au reste le sentiment commun, je dois cet éloge à la majeure partie de ce que j'ai vu, et que j'ai bien appris à connaître: j'ai vu cet enthousiasme pour le Roi, pour son frère, porté aussi loin que possible, j'ai vu un attendrissement réel pour les malheurs qui arrivaient, j'ai vu éclater la joie la plus vive pour les succès, pour les légers même, et une disposition toute naturelle et bien décidée de sacrifier sa vie pour la défense de l'Etat.

›Que l'on pille nos terres,‹ me disent un grand nombre d'officiers dans ce quartier-ci — ›qu'on pille nos terres, qu'on les saccage, qu'on les brûle, que l'on ne nous laisse pas le sol, que nous perdions même la vie, nous ferons avec joie tous ces sacrifices à notre grand Roi, à son auguste famille, pourvu que lui et elle soient heureux, selon l'étendue de nos souhaits.‹

Tel a été souvent le langage que l'on m'a tenu alors et que l'on m'a répété souvent dans des occasions prospères et malheureuses; chaque fois que j'entendais ce langage, je le rendais avec joie à Sa Majesté et j'en éprouvais une délicieuse, lorsque je la voyais s'attendrir au récit que je lui faisais.

Pendant le séjour que fit le Prince à Dürings-Vorwerk, j'eus l'honneur de lui faire quelquefois ma cour. A une politesse aisée et qui n'humilie point, ce Prince joint des connaissances presque dans tous les genres, connaissances exactes, nettes et précises sur tous les objets dont il s'entretient: c'est une tête très logique par des principes qu'il pose, par de bonnes définitions qu'il donne, il s'occupe bien plus à éclairer et à éclaircir ce dont on dispute, qu'à embarrasser ceux avec qui il s'entretient, par des difficultés inutiles et par des subtilités méthaphysiques dont le Roi, son frère, était passé maître ès-arts, si j'ose me servir de ce terme. A ce mérite si solide, il joint tous les talens agréables.

Ce n'est pas à moi de parler de ses connaissances militaires et de les apprécier, ses opérations les feront assez connaître, elles annonceront ce génie qui voit les choses en grand, qui prévoit toutes les difficultés et les pare, qui tire parti de tout et qui dans chaque occasion voit d'un sang-froid admirable tout ce qu'il a de mieux à faire.

Mais une des qualités de ce Prince dont je puis parler avec plus de connaissance de cause, est son humanité exaltée par les ennemis même: frappé toujours des désastres de la guerre, touché du sort de tant de malheureuses victimes de la fureur, il s'est complu à les adoucir et à y remédier, j'ai vu avec attendrissement les pauvres habitans de la cam-

pagne se présenter à son passage le louer et le bénir, suffrage bien supérieur à ceux que les grands talens remportent.

27 août — Le prince Henri partit le 27 de Schmottseiffen et établit ce jour
le 28 [août] son camp à Bunzlau; de là il marcha à Sprottau. Différentes circonstan-
le 29 [août] ces déterminèrent Son Altesse Royale à se porter sur Sagan, son but était d'empêcher le maréchal Daun, qui était à Triebel avec toutes ses forces, de s'approcher davantage des Russes et de leur donner des secours qu'ils demandaient sans cesse, quoiqu'ils eussent des forces supérieures. Ce mouvement remplit les vues du Prince, le Maréchal marcha à Sorau le 2 septembre.

Pour éloigner encore plus l'armée autrichienne et pour se rapprocher plus de l'Elbe où le général Finck avait contre lui et l'armée de
5 septembre, Sagan — l'Empire et le corps du général Hadik, le Prince partit le 5 de Sagan et, dans cinq marches très rapides, il arriva à Lauban, que les ennemis
9 [septembre], [Lauban — abandonnèrent pour se retirer à Görlitz derrière la Neisse.

Il détacha à son arrivée le général de Stutterheim, qui s'empara de Friedland, ruina les magasins et fit la garnison prisonnière de guerre. Le major Reitzenstein, hussard, détaché vers Gabel, donna sur un détachement d'infanterie, fit prisonniers trois officiers et quelques centaines de fantassins.

Par ces mouvemens du Prince, le maréchal Daun se vit forcé de revenir bien vite dans la Haute-Lusace; il arriva le 13 à Bautzen avec
le 10 septembre — toute son armée. Le Prince décampa ce jour de Lauban, passa la Queiss et établit son camp proche de Pfaffendorf à une lieue de Görlitz, il se
12 septembre à Hermannsdorf — reposa le 11, et le 12 il s'établit près de Hermannsdorf à un quart de lieue de la ville; l'aile gauche de l'armée s'appuya au mont Moys, où le 7 septembre 1757 le lieutenant-général de Winterfeldt fut blessé à mort; on resta dans cette position jusqu'au 23. Le Prince ayant appris que le Maréchal s'était porté à Reichenbach, il décampa à 8 heures du soir de ce même jour dans la vue de dérober au grand Maréchal le mouvement qu'il voulait faire, il marcha toute la nuit, passa la Neisse près de Rothenburg, et, après un conseil de guerre qui dura deux heures, il continua sa marche, et dans la nuit du 24 au 25 il arriva à Klitten. Le général de Lentulus, qui conduisait l'avant-garde de l'armée du Prince, apprit à Lohsa que le général Vela campait à Hoyerswerda avec un corps de près de 5000 Croates; il en donna avis au Prince, qui par de
ce 25 septembre à Hoyerswerda, 1,300 prisonniers — belles dispositions surprit le général Vela et le fit prisonnier avec presque toutes ses troupes; encore une heure de jour, rien de ce corps n'aurait échappé.

Le général Vela arriva au château où il avait logé, la dame du lieu lui dit en pleurant: »Ah, mon cher général, ma surprise est ex-

trême de vous voir ici.‹ — ›La mienne ne l'est pas moins, Madame, qui diable aurait cru, après les avis que j'avais, que l'on m'avait donnés, que l'on viendrait m'attaquer ici, et qu'on prendrait si cruellement le change sur la marche du Prince — on le croit marchant en Silésie, et, pour mon malheur, le voilà ici.‹

En effet, le maréchal Daun, ayant appris que le Prince était décampé, crut qu'il avait marché en Silésie, et, dans cette fausse supposition, il accourut à Görlitz, mais se voyant tourné et prévenu, il retourna à Bautzen, d'où il se rendit avec la plus grande rapidité à Dresde, où il passa l'Elbe le 30.

Après cette belle opération, le Prince partit le 28 de Hoyerswerda et prit ce jour son camp près de Ruhland, le 29, il se rendit à Elsterwerda et le 2 octobre il campa près de Torgau; le 3, Son Altesse Royale passa l'Elbe et campa près de Belgern, le 4, elle prit le camp de Strehla et se joignit au corps du général Finck: l'armée impériale arriva le 6 et se mit vis-à-vis le Prince dans le camp près d'Oschatz, les villages de Borne et de Schönnewitz étaient entre les deux armées. Pendant ce séjour à Strehla, on fut très alerte, tous les matins à 4 heures, on était déjà sous les armes jusqu'au réveil: la petite guerre qui eut lieu pendant ce campement à Strehla, fut toujours à notre avantage, rarement nos patrouilles revinrent sans avoir fait quelques prisonniers sur l'ennemi. 28 septembr. 29 septembr. 2 octob. 3 octob. 1759

Le 16, au soir, après la retraite, le Prince quitta Strehla et marcha en trois colonnes au camp de Torgau. Le maréchal Daun, ayant formé le plan de couper au Prince les vivres qui nous venaient par l'Elbe, détacha pour cet effet le duc d'Aremberg avec un corps de 16,000 hommes: ce duc, à la faveur des bois qui le couvraient, marcha avec tant de secret qu'on n'apprit que le 25, après midi, qu'il y avait près de Dommitzsch vers l'Elbe un corps considérable de troupes. Le prince Henri marcha aussitôt avec le corps du général Finck, on déboucha par le village de Vogelsang, l'ennemi jeta force grenades royales pour mettre le village en feu mais nos canons tirèrent avec tant de succès que l'ennemi fut obligé de se retirer bien vite: la nuit qui survint empêcha toute opération ultérieure. 16 octob.

Le Prince alla reconnaître le lendemain l'ennemi, qui avait pris une position très avantageuse derrière la ville de Dommitzsch, des ruisseaux, des marais et des bois couronnaient sa droite. 26 octob.

Comme le camp fut trouvé inattaquable, le général Wunsch fut détaché le même soir pour Wittenberg et pour se joindre au général de Rebentisch, qui était parti de Düben dans l'intention de se rendre à Bitterfeld. Les deux corps joints ensemble devaient attaquer le corps

du duc d'Aremberg par le chemin de Pretzsch. Tandis que le corps du général Finck attaquerait le front de l'ennemi, un autre corps, aux ordres du général de Wedell, s'était porté sur Trossin pour couper la
29 octobre retraite à l'ennemi, l'attaque était décidée pour le 29 à 2 heures après midi, mais l'ennemi décampa dans la nuit du 28 au 29. Voulant prendre son camp à Pretzsch, il rencontra les généraux Rebentisch et Wunsch, qui étaient en pleine marche. Le prince Henri marcha avec le corps du général Finck jusqu'à Pretzsch, et le Duc, se voyant entre deux corps, se retira avec toute la précipitation possible, en prenant le chemin de Düben; une colonne prit par Schmiedeberg, qui ne put être atteinte par nos troupes qui étaient marchées sur Pretzsch, mais l'autre colonne de l'ennemi, après avoir été vivement canonnée par le général de Rebentisch, fut poursuivie dans sa marche, elle prit par Gräfenhaynchen, le général de Gemmingen forma son arrière-garde à Sackwitz, alors le général de Platen et le colonel de Gersdorf attaquèrent avec leurs régimens cette arrière-garde ennemie et firent prisonniers le général de Gemmingen, le colonel Haller, 22 autres officiers et 1,166 hommes. L'ennemi, dans cette affaire, perdit un grand nombre d'équipages, cinq chariots de munition, des mulets et des tentes.

5 novembre 1759 Le Prince, retourné à Torgau, en repartit le 3 de novembre et prit son camp à Belgern, et, le 6, à Strehla, et, le 7, à Dörschnitz. Les officiers intelligens qui suivirent avec attention tous les mouvemens du Prince depuis le moment qu'il prit le commandement de l'armée à Dürings-Vorwerk jusqu'à cet instant-ci, jugèrent tous que la conduite de ce Prince était un chef-d'œuvre d'habileté, qu'ils n'avaient rien de mieux à faire pour s'éclairer que de suivre ses opérations défensives, qui égalaient tout ce que l'histoire militaire pût offrir de supérieur pour les manœuvres et pour les ressources. Tel fut le langage général.

Le Roi le confirma, en me disant, lorsque j'eus l'honneur de le revoir:

»Mon frère a mené supérieurement sa barque; c'est là un pilote, mon cher.«

Ayant appris que Sa Majesté venait rejoindre l'armée, je me décidai d'aller à sa rencontre, je me fis annoncer chez le Prince, qui eut la bonté de m'admettre à ses pieds, je lui rendis grâces de toutes les marques qu'il m'avait données de sa bienveillance pendant le temps que j'avais été à son armée; il me dit à ce sujet des choses bien flatteuses. Comme je lui parlai de mon dessein d'aller au devant du Roi, »Ne le faites pas,« me répondit-il, »la saison est très mauvaise, vous ferez une course pénible, et comme le Roi n'a pas ordonné que vous le joignissiez dans sa course, peut-être votre démarche ne lui sera-t-elle pas agréable.«

Malgré le désir pressant de revoir, je me rendis cependant aux idées de Son Altesse Royale, mais en sortant de chez elle, je trouvai à mon quartier un ordre de partir et de me rendre à Elsterwerda. Je me mis en route, je passai l'Elbe à Torgau et, le 11, je fus à Elsterwerda, où j'attendis le Roi.

11 novembre 1759 à Elsterwerda

Il arriva l'après-midi; au moment que j'entrai dans sa chambre, il vint à moi, m'embrassa, et, les yeux mouillés de larmes, il me dit:

»Ah, mon ami, vous voyez un homme accablé par la douleur et par l'infortune, qui espère pourtant encore de se relever de l'une et de l'autre.«

Comme je pleurais à ce début, je ne pus proférer aucune parole: ma situation parut toucher Sa Majesté.

»Soyez tranquille,« me dit-elle, »vous me revoyez: peut-être ne serai-je plus si malheureux; ne me trouvez-vous pas bien défait?«

›Excessivement, Sire.‹

»Et le moyen que cela ne soit pas, après tant de calamités et de souffrances? Elles ont été extrêmes, mon cher, extrêmes, je ne conçois pas encore comment j'ai pu y tenir, je vous l'ai dit un jour, il y a presque de la sottise à moi d'exister encore. Quand ma tête sera un peu plus calme, je vous parlerai de la chienne de vie que j'ai menée depuis que je ne vous ai vu: à présent, je suis si las, si anéanti, que je ne suis pas en état de joindre deux idées, je veux vous montrer cependant un petit échantillon de mes aventures.«

Il sortit un étui d'or, qui avait été aplati dans sa poche de côte des culottes, par une balle de cartouche: »voyez« me dit-il, »comment cet étui est fait, on n'en peut rien sortir, vous voyez que je n'ai pas été épargné, et mon habit![1] Adieu, mon cher, adieu, je vais essayer de trouver dans mon lit un peu de repos dont ma pauvre tête a grand besoin, à demain.«

Je fus appelé vers les trois heures de l'après-midi.

12 novembre à Elsterwerda

»Aujourd'hui, mon cher, je vaux un peu mieux qu'hier, mais la faiblesse de mes jambes est encore extrême; vous n'avez pas d'idée de tout ce que j'ai eu à souffrir depuis notre séparation. Qu'a-t-on dit de mes aventures? parlez-moi naturellement, vous m'obligerez.«

›On a été longtemps sans avoir de Ses nouvelles, on se flatta d'abord, on craignit ensuite — on se dit à l'oreille avec l'attendrissement le plus vif qu'il y avait eu une affaire sérieuse, et que Votre Majesté y avait été blessée dangereusement.‹

»Point de blessure dangereuse, mon cher, je n'ai eu qu'une contusion en protégeant la retraite: le régiment des pionniers fut pris der-

1 Il avait été percé au pan et on avait raccommodé le trou avec du fil blanc.

rière moi, et votre serviteur, qui se retira le dernier, aurait été pris lui-même, si Prittwitz n'eût attaqué avec ses hussards l'ennemi qui me poursuivait; j'eus par là le temps de repasser un défilé où je me trouvais assez embarrassé — mais que dit-on chez vous, quand enfin on apprit la désastreuse nouvelle de la bataille perdue? je crois qu'on n'a pas peu raisonné sur moi et sur cette affaire, n'est-ce pas, parlez, je connais mes gens.«

›Vos gens, Sire, au récit du malheur arrivé, en furent vivement saisis et effrayés, j'ose l'assurer à Votre Majesté, Elle aurait été saisie Elle-même, si Elle eût entendu les propos tenus par la majeure partie. Le saisissement et l'effroi se calmèrent, quand on sut positivement qu'Elle se portait bien et qu'Elle n'avait eu qu'une contusion légère: c'est un grand malheur sans doute que celui de la perte de cette bataille, mais notre Roi vit et il réparera bien le désastre. Tel a été le langage de l'armée.‹

Le Roi me parut très affecté de ce propos vrai que je lui rendis.

»Eh bien, mon ami, n'ai-je pas raison d'aimer cette armée et de m'exposer pour elle, puisqu'elle s'expose tant pour moi! Mais, encore, qu'a-t-on dit sur ce que j'avais donné cette bataille, des causes de ce malheur arrivé, et à combien a-t-on fait monter la perte que nous avons faite?«

C'était ici un point délicat. Comme Sa Majesté me pressait beaucoup de lui parler tout naturellement, je lui dis que bien des gens trouvaient qu'elle s'était trop pressée à donner cette bataille, qu'elle avait trop poussé l'ennemi, que, si elle s'était contentée des grands avantages qu'elle avait eus d'abord, l'ennemi se serait retiré [1]) et que Loudon vraisemblablement ne serait pas venu fondre sur nous avec sa cavalerie, qui n'avait encore rien souffert. ›Et quant à la perte que vous avez faite, Sire, on l'a fait monter à passé 18,000 hommes tués et près de 12,000 blessés [2]). On dit que les Autrichiens et les Russes, qui ont eu autant de blessés que Votre Majesté, n'ont eu que 4,000 hommes restés sur la place.‹

Le Roi me remercia beaucoup de ce que je lui avais parlé avec franchise.

»Vous connaissez assez ce monde-ci, et je vous l'ai assez fait connaître d'ailleurs, mon cher, pour que vous ayez pu vous convaincre qu'il juge et décide le plus souvent sans connaissance de cause; je pense que vous aurez plus de créance pour ce que je vous dirai; voilà la vérité:

---

1) L'ennemi qui se repliait par un ravin profond derrière Kunersdorf, aurait continué sa fuite. 2) Le Roi avait mis en usage toutes les ressources de son esprit, ou plutôt de son génie, pour réparer la perte de deux batailles.

ayant attiré à moi le plus de troupes qu'il m'avait été possible, vous sentez que je n'avais pas de temps à perdre pour tâcher de battre les Russes: la Saxe sans défense, l'armée de l'Empire qui pouvait aisément pénétrer jusqu'à Berlin, le général Hadik qui avait occupé le camp de Müllrose et qui pouvait aisément se porter vers la capitale, toutes ces considérations, mon cher, me forcèrent d'agir avec la plus grande célérité. Il n'est pas vrai que j'ai voulu pousser trop loin les avantages que j'avais sur l'ennemi, comme tout allait à souhait, je cherchai naturellement à profiter de la bonne volonté de mes troupes; nous avions renversé entièrement leur gauche, qui se replia par un ravin profond jusque derrière Kunersdorf, nos premiers bataillons qui poursuivaient l'ennemi par le ravin, se portèrent peut-être dans ce ravin avec trop d'ardeur et un peu de désordre, les autres bataillons, suivant de trop près et avec trop de rapidité, s'embarrassèrent, lorsque le prince de Würtemberg, impatient de ne rien faire, chargea mal à propos l'infanterie russe, fut repoussé, mit le désordre dans nos troupes, et Loudon, lâchant sa cavalerie à droite et à gauche, mit la confusion dans nos troupes, qui s'enfuirent dans le plus grand désordre. Vous pouvez vous imaginer, mon cher, la confusion et la consternation de mes troupes: au seul bruit des Cosaques les bataillons formés sur un bon emplacement s'enfuirent assez loin sans qu'on pût parvenir à les arrêter: c'était fait de nous, mon ami, si les Russes et les Autrichiens, profitant de leurs avantages, avaient poursuivi mes pauvres troupes découragées, mais contens de s'applaudir de leurs succès et de leur bonne fortune, ils me donnèrent le temps de me remettre: moi pauvre diable qui, le soir de l'action, n'avais pas 6,000 hommes, en eus 28,000 au bout de quelques jours. Il est faux, soyez-en bien sûr, que nous ayons eu, comme on vous l'a sottement dit, 20,000 hommes tués, blessés et prisonniers. Ma perte n'est allée qu'à 10,000 hommes en tout, mes ennemis y ont été pour 24,000, cela doit être, puis qu'ils en conviennent. Tout ceci a mieux tourné que je n'osais l'espérer: ainsi tout le mal comme tout le bien qu'on craint ou qu'on espère, n'arrive jamais. Je ne vous fatiguerai pas du récit de tous les moyens que j'ai mis en œuvre pour éloigner les Russes, pour les empêcher de faire le siège de Glogau et pour les obliger de repasser en Pologne, cela serait un peu long pour le moment, mais je vous lirai ce que j'ai composé, vous verrez que je n'ai pas perdu mon temps, et vous m'en saurez d'autant plus de gré, que j'ai été assez malade après la perte de notre terrible bataille. Si tout n'est pas aussi bien que cela aurait pu l'être, prenez-vous-en à cette maudite attaque de goutte qui m'a bien fait souffrir et dont je me ressens encore.

»En passant l'Oder à Koeben et près de ce moulin que le général de

Schulenburg rendit jadis fameux par la retraite qu'il fit devant Charles XII, je conçus l'idée d'écrire sur les talens militaires et sur le caractère de ce prince, vous vous rappellerez que je vous ai toujours dit qu'on n'avait point de ce conquérant des idées assez nettes et assez précises, je crois l'avoir bien peint, je vais vous lire mon, pour parler à la d'Argens, *mourceau*, je l'ai fait avec l'impartialité la plus scrupuleuse.«

Je trouvai en effet la pièce bien écrite. et qu'elle rendait exactement ce que Sa Majesté m'avait dit plusieurs fois de ce prince.

»Vous voyez,« dit-elle, »que je n'ai pas fait comme Voltaire, qui tantôt loue et tantôt blâme, selon que souffle le vent des circonstances et de l'intérêt; il n'a pas rougi de se contredire: ses contradictions sur ce Prince seront une tache éternelle pour le gentilhomme historiographe de la chambre.

»Quand j'aurai quelques momens, je retoucherai mon discours, j'en ferai tirer douze exemplaires et vous en aurez un; je pense que les militaires qui me liront, trouveront que j'ai bien fixé ce qu'on doit penser d'un prince si extraordinaire; mais savez-vous, Monsieur, que je n'ai pas mal causé, et que devant partir demain, je dois me reposer un peu? Bon soir et bonne nuit.«

La séance en effet n'avait pas été courte, je ne sortis qu'à 7 heures du soir.

ce 13 novembre à Hirschstein

Le Roi, peut-être trop échauffé d'avoir parlé la veille près de quatre heures de suite, ne ferma pas l'œil de toute la nuit: il arriva tout anéanti à ce nouveau quartier, et, après une demi-heure de séance à table, il donna les ordres pour la marche du lendemain et se mit au lit; ainsi je n'eus pas l'avantage de le voir ce jour-là.

le 14 novembre à Krögis

On arriva d'assez bonne heure dans cet endroit, où l'on prit le camp que l'on dressa pour la première fois en ordre de bataille. Je fus appelé à 5 heures du soir, je trouvai Sa Majesté occupée à corriger son Charles XII.

»Cette petite pièce, mon cher, m'intéresse, et d'autant plus que, n'ayant rien lu, sur ce prince, d'impartial et d'exact, je désire que mon ouvrage ait ces deux mérites, et il les aura, je vous en réponds. Trop de hardiesse et trop peu de liaisons dans les opérations ont perdu ce prince; s'il eût toujours suivi le même plan dans ce qu'il fit les trois premières campagnes, qui sont admirables, il aurait fait tout ce qu'il aurait voulu.«

»Mais, Sire, ne faut-il pas des coups hardis dans la guerre? je conçois bien que par là on peut s'exposer à des malheurs, mais il les faut pourtant, ces coups.«

»Oui, il les faut, mais on ne doit jamais, mon cher, les entreprendre

r l'idée de la faiblesse ou du manque de tête de l'ennemi, et, dans le s que le coup hardi manque, il faut s'arranger de façon que ce coup rdu ne fasse pas manquer le point capital.

»Quant à moi, mon ami, il me faut cet instant agir avec beaucoup hardiesse, pour réparer tous les malheurs de cette campagne qui m'a é si funeste — je médite un coup, s'il me réussit, comme je l'espère, us aurons tous lieu d'être contens, et la campagne suivante, s'il est t que je doive la faire, sera une bagatelle en comparaison de celle e je vais finir; mais ce moment-ci il ne faut pas faire des fautes, j'ai faire avec des gens qui savent bien camper et qui sont prudens; si à s avantages qu'on ne peut leur disputer, ils avaient eu de la hardiesse, us d'esprit de combinaison et de celui de profiter de leur bonne for- ne, il y a longtemps, mon cher, qu'ils auraient pu finir la tragédie. ais il faut dire tout, quand un chef ne peut pas agir par lui-même, il a pas grand succès à espérer, *experto credi roberto*: voilà encore de on latin, et voici l'heure de Morphée, qui me traitera mieux peut-être 'il ne l'a fait les nuits précédentes: nous séjournerons deux jours ici nous nous verrons. Bon soir, priez pour que mon coup dont je vous rlerai demain, me réussisse, bon soir.«

Je fus appelé ce jour à 4 heures, Sa Majesté me parut de très une humeur. 15 novembre 1759 à Krögis

»Vous me voyez bien aujourd'hui, mon cher, c'est que j'ai dormi mme un roi: cela ne m'était pas arrivé depuis ma pitoyable histoire Kunersdorf: voyez à quoi tient notre pauvre machine: un peu de re- s, un peu de sommeil, un peu de santé fait toute notre philosophie, tre sommeil est notre gaieté: si à cela se joignent quelques succès, us me reverrez tout à fait avec ma bonne humeur que vous avez ja- s trouvée si admirable. Mais voyez, mon cher, comme je suis modeste, ne demande pas aux dieux plusieurs succès, je n'en désire qu'un, ce- i de reprendre Dresde. Dresde en mon pouvoir assure mes quartiers hiver et me met à même de donner sans cesse aux Autrichiens de jalousie pour la Bohême: la toque bénite qui se complaît à se percher r de hautes montagnes, se mettra par là à l'abri de toute attaque. ıvez-vous ce que je ferai? je le laisserai planté sur ses montagnes éries, et par de forts détachemens je le tournerai si bien que je ettrai à ses convois de vivres des obstacles insurmontables, et forcerai a toque à abandonner et Dresde et ses rochers escarpés. Pour rendre tout plus aisé encore, je ferai faire des incursions en Bohême.«

»J'en accepte l'augure — Sire, ce succès en amènera bien d'autres. le aura plus que ce qu'Elle désire.«

»Dieu le veuille,« dit-il, »priez-le avec ferveur, votre prière vaudra

mieux que la mienne; enfin, mon cher, si tout cela ne me réussit pas, il n'y aura sûrement pas de ma faute. Dans la guerre, on ne peut ni trop espérer, ni trop désespérer, un incident qu'on n'a pu prévoir, dérange tout à fait le plan le mieux concerté. Maintenant je ne veux pas vous arrêter davantage, j'ai encore quelques autres lettres à écrire, bon soir et bonne nuit.«

16 novembre à Krögis

17 novembre à Limbach

Le Roi, très occupé ce jour, ne me fit point appeler, il se coucha de fort bonne heure, et le lendemain, de grand matin, il se mit en marche avec l'armée au camp près de Kobach; après avoir passé la Triebsche en trois colonnes, la colonne première alla par Roth-Schoemberg, Schmiedewalde, Birkenhayn et Wilsdruf, la seconde colonne passa par Robschütz, Kottewitz, Lugenheim et Saxdorf, la troisième colonne traversa Korbitz, Meissen, Neustadt, Röhrsdorf et Klipphausen pour aller à Hündorf et à Kobach, l'armée campa devant Wilsdruf, le quartier général fut devant Wilsdruf. Le général de Zieten fut envoyé à Kesselsdorf, le général Wedell à Meissen, le géneral Diericke à l'autre bord de la Triebsche et le général Finck à Dippoldiswalde et à Maxen.

Je fus ce jour pour un instant chez Sa Majesté, que je trouvai anéantie de la marche qu'elle avait faite ce jour.

»Ah, mon cher, je ne vaux plus rien, je me fais vieux et bien vieux, mes forces m'abandonnent, ma voix s'éteint.«

Il me récita la fin de l'oraison funèbre du prince de Condé, où Bossuet fait les tristes complaintes; ce qu'il avait déjà fait plusieurs fois.

»N'avez-vous rien entendu aujourd'hui sur ma marche et sur mes détachemens; les uns diront, tout cela est bien, le plus grand nombre blâmera mes manœuvres, on est fort ici pour la critique.«

›Non, Sire, je n'ai rien entendu, je n'ai vu personne.‹

»Demain nous serons à Wilsdruf; si vous entendez quelque chose, faites-moi le plaisir de me le dire, car parfois on apprend des choses dont on peut profiter.«

En appréciant ce langage, je crus entrevoir que Sa Majesté avait elle-même des inquiétudes sur les différens détachemens qu'elle avait faits.

18 novembre 1759

Le Roi prit son quartier à Wilsdruf et fit cantonner l'armée dans les villages; tous ceux que je vis à mon arrivée, déclamèrent fortement contre le détachement que le Roi avait fait à Maxen.

Finck est perdu, vous le verrez, il est inouï que Sa Majesté se laisse leurrer par le maréchal Daun; quoi, parce qu'il détache l'armée de l'Empire dans les environs de Pirna et qu'il renvoie en Bohême les bagages inutiles et ses malades, le Roi prend ces arrangemens comme des préparatifs pour la retraite et détache Finck avec 10,000 hommes pour

être pris, lui et ses troupes. Le prince Henri désapprouve hautement la conduite du Roi son frère, il lui a fait les représentations les plus sérieuses, il lui a présenté Finck et son corps au pouvoir de l'ennemi, que cela était inévitable; on dit même que la conversation a été très vive et que le Prince s'est retiré aussi mécontent que possible et résolu de quitter l'armée: »Vous le voulez absolument, mon frère: à la bonne heure, mais si malheur arrive comme il arrivera sûrement, prenez-vous à vous-même des malheurs de l'Etat.« Le Prince tout échauffé de cette conversation dit à quelques officiers: »J'ai parlé en vrai patriote et en bon frère, on n'a pas voulu m'écouter; si du moins l'armée s'était placée un peu plus à la droite pour être à la portée de Dippoldiswalde, il n'y aurait pas tant à craindre.« Tel fut le langage de presque tous les officiers de l'armée, je me décidai, au cas que le Roi me demandât ce que l'on disait, de le rendre tout naturellement.

A 4 heures, je fus appelé, je trouvai le Roi occupé de vers; à l'imitation de Voltaire il fit une parodie de l'*Ecclésiaste*.

»Vous me voyez jouter avec l'auteur de la *Henriade*, il l'emportera sur moi, mais au moins je m'essaie et je me distrais.«

Il composa en ma présence plusieurs stances qu'il me lut ensuite, et comme il me demandait mon sentiment, je lui fis remarquer, mais en donnant ma remarque pour un doute, qu'il y avait un hiatus dans un vers et un mot équivoque dans un autre.

»Vous avez raison mon cher, je vous remercie, qu'il est difficile de faire bien, quand la tête est remplie de mille choses, mais que voulez-vous, ces barbouillages m'occupent et adoucissent mes idées chagrines!«

Le Roi se leva et vit sa grande carte qu'il faisait toujours suspendre dans sa chambre; après avoir regardé quelque temps, il me dit:

»Approchez, je veux vous montrer la position de Finck.«

Le cœur me battait, j'allais lui rendre tous les discours que j'avais entendus, mais réfléchissant promptement que je pourrais l'aigrir et que mon langage serait inutile après tout ce que le Prince avait dit, je me contentai de parler de mon chef.

»Sire, me pardonnera-t-Elle, si moi très ignorant ose Lui étaler toute mon ignorance? Elle rira sans doute.«

»Eh bien, eh bien, que pensez-vous de cette position de Finck?«

»Sire, n'est-il pas à craindre que les ennemis, venant sur ses derrières, sous le prétexte de se retirer, ne l'enveloppent, que le maréchal Daun, qui vous peut tenir en échec avec sa première ligne, ne détache la seconde pour attaquer votre général en queue de concert avec l'armée de l'Empire, qui tombera sur sa droite, et les Croates, qui attaqueront la gauche?«

Le Roi devait comprendre à mon langage que ce n'était pas celui d'un homme tout à fait ignorant, et que ce que je lui disais, avait dû m'être dicté par des gens du métier, et devait me demander d'où je tenais toutes ces réflexions; mais il n'en fit rien.

»Non, mon ami, non, vous n'avez rien à craindre; vous verrez que ma toque bénite et ses consorts seront très charmés de retourner en Bohême pour s'y gratter les ..... à leur aise. Je vais vous relire encore mes stances.«

Je ne les écoutai pas avec plaisir, tant j'étais frappé et de ce que j'avais entendu et de ce que je voyais de la tranquillité du Roi; après la lecture et quelques petites corrections, il me donna le bon soir et je me retirai.

19 novembre 1759 à Wilsdruf

Le quartier général fut plus inquiet ce jour qu'il ne l'avait été la veille; un aide de camp qui sortit dans la matinée de chez le Roi, me dit qu'il lui avait paru inquiet; la critique alla grand train dans cette avant-midi : Finck sera sûrement pris, pourquoi ne l'avoir pas laissé à Dippoldiswalde, les Autrichiens se seraient peut-être alors retirés d'eux-mêmes, et on aurait pu leur faire une bonne affaire d'arrière-garde, en ne l'entreprenant, au reste, que lorsqu'il n'aurait pu revenir sur ses pas; pourquoi n'avoir point écouté le Prince qui voit toujours les choses dans leur vrai point de vue, et toujours avec plus de sang-froid? Ces pourquoi ne finissaient point; comme ils étaient le langage de toute l'armée, ils m'inquiétaient pour la position du Roi, pour son repos, et pour la conservation de si braves troupes.

A cinq heures, je fus appelé, je trouvai le Roi occupé de ses vers de la veille.

»J'ai bien avancé, mon cher, après votre départ, j'écrivis encore une demi-heure, et me voici à l'ouvrage depuis 2 heures et demie. Quelle heure est-il?«

›Cinq heures, Sire.‹

»Ah, c'en est assez : je vais vous lire tout ce que j'ai fait; eh bien, que dites-vous de cela, n'avez-vous rien remarqué qui choque vos oreilles?«

›Rien, Sire.‹

Mes pauvres oreilles étaient trop remplies de ce que j'avais entendu dans la matinée, pour être sensibles à l'harmonie des vers; j'avoue que je n'avais presque rien entendu de cette composition, tant mon âme était angoissée, et plus je voyais le Roi tranquille et s'occuper de choses étrangères à sa position, et plus je souffrais.

»Voyons encore notre Finck sur la carte.«

Il me le montra, et la position de l'ennemi.

»Voilà, mon cher, la marche qu'il tiendra pour décamper; cela fait, je pourrai respirer plus à mon aise et m'occuper un peu de choses qui me réjouissent.«

Je ne disais mot à tout cela.

»Vous me paraissez bien sérieux aujourd'hui?« me dit-il.

»Je le suis, il est vrai, Sire, ou plutôt je suis triste, parce que l'on m'a fait craindre de toute part pour le corps du général Finck que l'on dit si aventuré.«

»Comment aventuré! Ne craignez rien pour lui, et ne connaissez-vous pas mes gens qui s'effrayent souvent de tout, et se complaisent à critiquer mal à propos mes démarches même les mieux réfléchies?«

Je voulais repliquer, quand Sa Majesté me dit:

»J'ai encore quelques ordres à donner, mon cher, ainsi bon soir, point d'inquiétude, dormez très tranquillement, adieu.«

ce 20 novembre 1759 à Wilsdr

J'appris dans cette matinée que le Roi, qui affectait tant de tranquillité et qui me la recommandait tant la veille, avait témoigné après mon départ beaucoup d'inquiétude sur la position de son général Finck; au lieu d'ordre qu'il avait à donner, comme il me le disait, il s'occupa de sa parodie, mais il s'en occupa avec angoisse; au moindre bruit qu'il entendait, il appelait un laquais pour demander ce que c'était que ce bruit, et s'il n'était point venu des nouvelles. Plusieurs fois il se leva pour s'assurer par lui-même s'il n'y avait point d'officiers dans l'antichambre, et quand on lui disait qu'il n'y avait personne, »Je croyais«, disait-il, »avoir entendu parler un de mes aides de camp.«

On apprit que le général Kleist avait brûlé plusieurs magasins et des villages en représailles de ceux que les Autrichiens et les Russes avaient incendiés, et qu'il avait fait un assez grand nombre de prisonniers: cela n'était pas mal, mais ces avantages ne dédommageaient pas des inquiétudes réelles que l'on avait sur l'armée de Finck.

Je fus appelé à 1 heures, je trouvai le Roi dans une agitation extrême, chaque fois que l'on ouvrait la porte, le feu lui montait au visage.

»Ah voici, mon cher, une mauvaise nouvelle, je ne suis plus heureux, mon temps a passé, je dois m'attendre à tous les malheurs.«

Et ce que l'on venait annoncer, était qu'il n'y avait point de nouvelles.

»Ce qui me rassure un peu« me dit-il, (car il m'avoua ce moment qu'il avait de grandes inquiétudes pour Finck) »c'est que j'ai détaché le général Hülsen avec 8,000 hommes pour déloger Brentano de Dippoldiswalde où il a marché, et pour assurer la communication de l'armée avec les troupes de Maxen. Qu'est-ce que tout ceci deviendra, mon

cher? Si l'on pouvait exalter son âme et lire dans ce sombre avenir, cela pourrait être quelquefois utile.«

›Sire, mais je crois fermement qu'en général ce serait un grand malheur de prévoir tout ce qui pourrait arriver.‹

»Vous avez raison, et, malgré votre raison, je désire cet instant de savoir ce qui en est et sera de cette canonnade que l'on a entendue, et je le désire au delà de tout ce que je pourrais vous dire; j'ai envoyé bien du monde pour avoir des rapports de ce qui se passe, personne ne vient, peut-être en aurai-je dans la nuit, peut-être que non, et je me coucherai dans cette incertitude, ah quelle vie, mon cher, que la mienne! Je vous en fais mener une, mon cher, qui est assez triste.«

›Elle l'est et elle le sera toujours, Sire, tant que je ne verrai pas Votre Majesté aussi heureuse que je le désire, je ne m'occupe que d'Elle, c'est une vérité à laquelle je La supplie de croire.‹

»Vous êtes bien bon, Catt. Si je me tire de tout ceci, vous n'aurez pas perdu vos peines.«

Le Roi allait souvent à sa carte.

»Si on entreprend quelque chose sur Finck, il a bien des moyens de se retourner; voyez,« me dit-il, »les positions, voyez les chemins qu'il peut prendre; le grand point est que mes généraux ne perdent pas la tête.«

›J'espère, Sire, qu'ils ne la perdront pas, ce n'est pas la première fois qu'ils attaquent ou qu'ils se défendent, ils sont dans l'habitude de faire bien l'un et l'autre.‹

»Nous verrons, mon cher, à demain, et, sur ce, je vous souhaite le bon soir, et que vous goûtiez plus de repos que je n'en aurai, car je vous le dis encore, j'ai de grandes inquiétudes, plus pour l'honneur des armes, que pour une perte de troupes qui pourraient être prises; l'honneur et l'opinion font tout.«

ce 21 novembre 1759 à Wilsdruf

Ce jour fut un jour de douleur pour toute l'armée et pour tout ce qui était au quartier général et surtout pour le bon Roi. La canonnade de la veille, des pelotons de gens habillés de bleu que l'on voyait des postes avancés défiler vers Dresde, redoublèrent les angoisses que l'on avait sur le corps du général Finck, et quand vers les 4 heures de l'après-midi arrivèrent deux paysans pour annoncer que tout le corps du général avait été pris, la consternation fut universelle. Appelé à 4 heures et demie, je trouvai, dans l'antichambre du Roi, son aide de camp général de Krusemarck et toute la suite; à la vue des deux paysans et de la contenance de tous les officiers qui étaient là, je m'écriai:

›Mon Dieu, malheur est arrivé, le corps est pris, et notre cher Roi que fait-il?‹

›Il ne sait rien encore‹, me répondit-on, ›personne de nous ose lui annoncer cette désastreuse nouvelle.‹

›Mais, pour l'amour du ciel, Messieurs, que faites-vous! Dans cette position si cruelle, tout retard est précieux à l'ennemi et nuisible à notre Roi, qu'avez-vous à risquer?‹

›Mais vous connaissez notre maître.‹

›Eh bien, je risquerai moi, je lui apprendrai, avec la douleur la plus poignante, cette cruelle nouvelle, il lui importe qu'il la sache le plus tôt possible, il n'y a pas de moment à perdre.‹

Je dis au laquais de garde de m'annoncer, et j'entrai tout de suite. Le Roi, occupé de ses vers, ne s'aperçut pas, j'étais là, quel saisissement n'éprouvais-je pas! que de réflexions je faisais et que d'angoisses dans mon âme! Enfin, après un demi-quart d'heure, le Roi, ayant fini sa strophe, me regarda:

»Ah, vous voilà, mon cher, n'avez-vous rien appris?«

›Oui, Sire, mais des choses tristes.‹

»Quoi, mon cher, quoi, mon cher?« et il changea de visage.

›Sire, on a vu beaucoup de troupes habillées de bleu défiler vers Dresde.‹

»Mais, juste ciel, a-t-on bien vu?«

›Oui, Sire, il y a ici, dans l'antichambre, avec son aide de camp général, deux paysans qui sont venus dans l'instant annoncer ce que j'ai l'honneur de Lui dire.‹

Le Roi court à la porte, l'ouvre, et appelle lui-même le général et les paysans.

»Qu'est-ce donc que tout cela, qu'avez-vous?«

Les paysans très tranquilles se grattent la tête et, en se la grattant, disaient: ›Majesté, nous avons vu votre cavalerie mettre pied à terre, et vos soldats tous pris par l'ennemi; et ce qui m'a paru bien drôle‹, dit un paysan, tout en continuant à se gratter, ›c'était de voir cette cavalerie descendre de cheval.‹[1]

Le Roi renvoya les paysans et l'aide de camp général; seul avec moi, il parcourut à grands pas la chambre, pendant quelques minutes, puis m'embrassant et sa main sur mon épaule, il s'écria:

»Ah, mon ami, quel coup, mon Dieu, quel coup! Cela est-il pos-

1 Le Roi perdit dans cette malheureuse affaire 18 bataillons, pas complets, il est vrai, 35 escadrons, 66 canons, beaucoup de drapeaux, d'étendards et de timbales, et neuf généraux: le lieutenant-général Finck, les généraux-majors de Rebentisch, de Mosel, de Lindstedt, de Wunsch, de Bredow, de Platow, de Fasolt, de Gersdorff. Tout le bagage fut conservé.

sible! Serais-je venu en Saxe pour y apporter tout mon malheur, c'est un coup affreux, je ne le puis croire.«

Il appela de nouveau le général de Krusemarck, son aide de camp.

»Mais, mon cher, cela est-il possible, mes généraux ont-ils donc tous perdu la tête, n'ont-ils pas dû se retirer à temps? n'avaient-ils pas des chemins par où ils pouvaient se retirer? Le diable les a-t-il tous aveuglés, cela est si horrible que je ne puis le croire encore.«

›La chose est certaine‹ dit le général, ›j'en suis pénétré de la douleur la plus vive.‹

»Jugez de la mienne, cher Krusemark, jugez-en, je vous prie.«

Le Général pleurait, je pleurais aussi; quelle scène, bon Dieu, le Roi donna un ordre au Général et le renvoya, il continuait de parcourir à grands pas sa chambre, s'écriant de temps en temps:

»La chose, mon cher, serait-elle possible?«

Puis il vit sa carte un moment, et venant à moi en me mettant encore la main sur l'épaule:

»Voilà, mon cher, un de ces coups de la fortune dont il lui restait de m'accabler, mais il ne faut pas perdre ici la tête, il faut être ferme, et je le serai — oui mon cher, je le serai, en dépit de toutes les toques bénites, j'ai dans l'instant mille choses à faire pour lesquelles vous ne pouvez m'aider, je vais prier mon bon frère de passer chez moi, et nous verrons ensemble comment nous nous tirerons de cette diabolique histoire; bon soir, mon cher, si j'étais le seul malheureux, je me consolerais.«

ce 22 novembre 1759 à Wilsdruf

Quelle agitation au quartier général et à l'armée, quand on fut assuré de cette nouvelle désastreuse. Le temps du bonheur est fini, disait-on assez unanimement, nous n'avons qu'à nous attendre à une foule de revers; qu'on oubliait bien dans cet instant tant de victoires gagnées et tout ce dont le Roi était capable pour remédier aux maux, pour réparer les pertes et les défaites! Quand on revit le Roi après la perte de la bataille de Kunersdorf, j'entendis de toute part ce langage: ›Nous n'avons rien à craindre aussi longtemps que ce grand homme sera à notre tête, on peut le vaincre, mais on ne peut l'accabler, il trouvera toujours dans la beauté de son génie toutes les ressources possibles pour nous sauver,‹ et maintenant on ne voit qu'une perte totale et réelle.

Je fus appelé ce jour à 3 heures et je restai jusqu'à 9; quelle séance douloureuse!

»Quelle horrible nuit, Catt, j'ai passée, j'ai donc apporté en Saxe le malheur qui me persécute; au moment de finir la campagne d'une façon assez brillante, de voir l'ennemi abandonner Dresde et faire des

pertes dans sa retraite, faire reposer mes pauvres troupes qui ont tant eu à souffrir, il faut que j'essuie l'affront le plus inouï; cette idée me poursuit sans cesse, il est des instans où je ne saurais m'imaginer la réalité.«

J'essayai vainement de faire diversion à ses idées, mais elles se présentaient toujours à son âme étonnée de cette infamie.

»Voyez mon ami, comme j'ai été malheureux! traité durement par mon père, enfermé trois mois seul dans une chambre, où j'ai eu bien des avanies à essuyer, où je n'avais pour toutes ressources que Bossuet, sur les *Variantes*, et Basnage, malheureux de toutes les manières pendant cette guerre, je n'ai vu que des instans, à Rheinsberg, l'image du bonheur: j'ai maintenant des momens d'impatience et d'indignation que je m'efforce de contenir, je suis comme un forçat qu'on a enchaîné et qui se débat pour rompre ses liens.«

C'est ainsi qu'il m'exprimait sa douleur, en se promenant avec moi dans la chambre; il s'assit devant la table et, prenant un papier, il me montra quelques vers qu'il avait voulu faire; je dis qu'il avait voulu, car aucun n'était fini: cette vue, en me prouvant l'agitation de son âme, émut et attrista vivement la mienne.

»Pour me distraire, mon cher, j'ai barbouillé tout ceci, mais il n'y a pas moyen de faire quelque chose qui ait tant soit peu le sens commun.«

»Dans la position actuelle, je conçois aisément qu'il est impossible de faire de bons vers, mais en en faisant quels qu'ils soient, Elle adoucit par là du moins pour quelques instans Ses idées chagrines.«

»Vous avez raison, mon cher, je vais essayer.«

Elle fit en ma présence une strophe qui n'était pas mal.

»Non, cela ne va pas, et de quoi diable me mêlé-je!«

Il se leva, et fut à sa carte qu'il considéra longtemps.

»Voyez mon cher, ce que mes gens auraient pu faire, s'ils avaient eu le moindre sens commun: ils pouvaient se retirer par Giesshübel en Bohême, et de là gagner la Saxe par Einsiedel, par Asch ou par le Basberg: ils pouvaient prendre le chemin de Glashütte, qui conduit à Freiberg par Frauenberg: ils pouvaient sauver la majeure partie, mais mes b....., moins touchés de leur honneur et de leur réputation que de leur bagage, ont eu l'infamie de mettre bas les armes: vu ma situation, la perte est considérable, mais l'honneur, mon cher, l'honneur est une perte immense et ne se répare pas, il faut des siècles pour effacer cette perte et cette tache ignominieuse. J'appelle à mon secours raison, philosophie, mais tout cela ne m'aide point, tout cela ne change point le sort: heureux, mon cher, heureux, je vous l'ai dit souvent:

Qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

»Mais que de tristes momens je vous fais passer, mon ami; je devais renfermer en moi-même toutes mes inquiétudes, mais on aime à entretenir de ses maux ceux qu'on croit y être sensibles.«

›Si je le suis, Sire! ah que ne ferais-je pas pour les adoucir!‹

»Je vous crois, mon cher, et cela me touche; il est tard, je vous ai tenu bien longtemps, je ne veux plus abuser de votre complaisance; bon soir, cependant encore un mot, je ne sais, le cœur me dit que demain il pourrait bien y avoir quelque affaire, si je pouvais être heureux, si je pouvais battre la toque, que cela serait delicieux, mon cher, et me ravigoterait. Malgré les fatigues de mes troupes et les inquiétudes qu'elles ont eues, je suis sûr qu'elles sont très disposées à se battre, bon soir.«

ce 23 novembre 1759 à Wilsdruf

Dans la matinée, le maréchal Daun, pour éprouver sans doute la contenance de nos troupes, s'avança à la tête de son avant-garde jusqu'aux postes avancés de l'armée du Roi, mais le Maréchal retourna bien vite dans son camp, quand il vit notre armée en ordre de bataille et très disposée à le recevoir; le tout se réduisit à une canonnade qui fut très vive. En parcourant la première ligne, j'entendis un cri général, je demandai au comte de Henckel, très digne officier du régiment Prince de Prusse, ce que c'était que ces discours tumultueux que l'on tenait.

›Ce sont des discours d'allégresse‹ me dit-il, ›ce sont des désirs de combattre. Qu'ils viennent ces gens, qu'ils viennent, nous les recevrons en bons Prussiens, tout doit se décider aujourd'hui, nous devons avoir notre revanche, vaincre on mourir pour notre Fritz.‹

Vaincre ou mourir, c'était le cri général.

Je n'oublierai jamais ce spectacle attendrissant si honorable pour l'armée et tous les sentimens qu'il excita dans mon cœur.

Les Autrichiens, qui avaient chassé nos postes avancés, répandirent une quantité de billets dans lesquels ils avaient décrit l'aventure de Finck; ces billets, bien loin d'intimider les troupes, les remplirent au contraire du désir de venger l'affront que le Général avait reçu.

Sa Majesté me fit appeler à 11 heures, après qu'elle se fut rendue à son quartier.

»Qu'avez-vous dit, mon cher, de la toque bénite? Le grand Général, enflé de ses succès, s'est imaginé qu'il ne nous trouverait pas si bien préparé à le recevoir; il a cru peut-être que comme mes c..... j'aurais décampé lâchement; mais le bon homme a compté sans son hôte; peut-être que cet hiver même je lui donnerai encore b en du fil à ré-

tordre. mais je ne suis pas actuellement bien, mon cher, j'ai de nouveau quelques ressentimens de goutte. il ne me manquerait plus que cela pour m'achever, je traiterai cependant et ma goutte et tous mes maux comme vous savez que je les traite, je piquerai ma bête pour qu'elle aille, coûte que coûte; la ménagerais-je, mon cher, lorsque je vois tant de braves gens se sacrifier pour moi et pour la patrie!«

Je lui rendis compte de ce que j'avais entendu dans les lignes et que m'avait expliqué le comte de Henckel. Des larmes écoulèrent de ses yeux.

»Eh bien, aurais-je bonne grâce de m'épargner? je me ferais hacher en pièces, si par ce sacrifice je pouvais donner la paix à tant de gens qui ont tant combattu pour elle. Après dîner, à 3 heures; j'ai encore l'ordre à donner et une lettre à faire.«

A mon retour de chez le Roi, je trouvai chez moi un officier qui m'attendait: »Savez-vous mon ami, que Sa Majesté, après avoir entretenu assez longtemps le prince Henri son frère, le soir de la triste nouvelle, il lui écrivit après qu'il l'eut quitté: »*Plût au ciel, mon cher frère, que j'eusse eu encore pendant sept ou huit jours la goutte bien serrée, avant que de vous rejoindre, ce revers ne me serait pas arrivé.*« «

»Non, je ne sais rien de cette lettre, si elle est telle que vous me la dites, le Roi a eu raison de former ce vœu-là, il aurait moins souffert de ses accès qu'il souffrira de son désastre et de la honte attachée à la perte qu'il a faite.«

A 3 heures l'après-midi je me rendis chez le Roi, comme il me l'avait ordonné; je le trouvai occupé encore de ses vers.

»Voici ce que j'ai fait depuis que vous m'avez quitté, je vais vous le lire, cela n'est pas bien, ou plutôt cela est très mal, mais que puis-je faire dans ma position!«

»Vous distraire, Sire, par quoi que ce puisse être, tout sera bien lorsque vous serez parvenu à éloigner un peu vos idées chagrines.«

»Eloigner, mon cher, la chose est bien difficile, je vois toujours Finck au bout de ma plume.«

Les vers valaient mieux que ceux des premiers jours, mais on voyait bien en tout qu'il ne composait que pour essayer de calmer le chagrin qu'il éprouvait: après la lecture qu'il me fit de ses vers, il apostropha le général Finck et quelques autres généraux avec une véhémence qui me fit bien voir tout ce qu'il renfermait dans son cœur: mais il me fit l'éloge du général Wunsch.

»Voilà un homme«, dit-il, »lui seul n'a pas perdu la tête, il a voulu se faire jour avec la cavalerie, et les indignes l'ont empêché de faire ce bel acte de valeur.«

Pour éloigner ces idées chagrines, je voulus ramener à la poésie, je présentai même la difficulté de jouter avec Voltaire surtout dans ces petites pièces de vers de société, je lui en citai quelques-unes, m'imaginant que, peut-être, il s'essayerait sur ces sujets, mais j'imaginai mal, Finck revint sur la scène, et sans doute il m'aurait tenu encore longtemps sur ce triste sujet, si on n'avait pas annoncé un officier qui venait de la part du général de Hülsen. Il me souhaita le bon soir.

»Dormez mieux que moi; à demain.«

ce 24 novembre 1759 à Wilsdruf

Je fus appelé vers les six heures, ma séance fut très courte, parce qu'on souffrait d'une colique hémorrhoïdale.

»Je suis bien mal à mon aise, mon cher, tout se réunit pour me tourmenter.«

Le Roi ne m'entretint, dans ce peu de momens que je fus avec lui, que de son plan de retraite, dont il m'avait déjà parlé quelquefois, mais pas si en détail qu'il le fit ce moment.

»Et, mon ami, si je puis sortir un jour de tout cet épouvantable tracas, voici comme j'aimerais passer le reste des jours que le sort me destine: je me réserverais une province dont les revenus monteraient à 100,000 écus par an, je me choisirais quelques amis honnêtes, éclairés, complaisans, mais sans adulation; j'éloignerais de toutes mes forces les ambitieux et les intriguans, je ne voudrais point être trop près d'une ville, parce qu'il y aurait toujours de la royauté et des respects; je ferais cette loi inviolable que chacun fût libre, que l'on parlât, que l'on agît avec moi en ami, et sûrement j'en serais un tendre, coulant et fidèle. Tout étranger, homme sociable, de mœurs, d'esprit et connu d'ailleurs, serait reçu chez moi à bras ouverts, mais j'éloignerais avec grand soin tous ceux qu'y attirerait la simple et sotte curiosité. Mon dîner serait très simple — 12,000 écus par an suffiraient pour ma table, j'employerais 20,000 à des fantaisies, et je destinerais le reste à mes compagnons, je leur laisserais quelque chose après ma mort, pour qu'ils se souvinssent quelquefois de moi; c'est ainsi, mon ami, que je semerais de quelques fleurs le peu de chemin qu'il me reste à faire.«

Il me cita ces vers de Chaulieu

Ainsi sans chagrin, sans noirceur, etc.

Il me montra le dessin qu'il avait fait dans la matinée de la maison qu'il voudrait avoir pour lui et pour les six amis qui seraient, disait-il, à demeurer. Il avait fait une petite aile pour les passagers de mérite qui se proposeraient de séjourner quelques jours chez lui.

»Adieu, mon cher, je vais me mettre au lit, pensez à moi et à mon joli plan de retraite. Bon soir.«

Je fus ce jour à 7 heures du soir chez Sa Majesté, que je trouvai quitte de sa colique et occupée de sa pièce. ce 25 novembre 1759 à Wilsdruf

»Enfin, mon cher, voyez ma pièce sur Salomon expédiée et assez bien corrigée; je finis par une chute que je ne crois pas, mais puisque tout le monde le croit, il est de la décence et de l'honnêteté de ne pas dire autrement.«

Ces mots de décence et d'honnêteté me plurent, et je souris en les entendant.

»De quoi riez-vous, mon cher?«

›De voir Votre Majesté si complaisante pour la façon de penser des autres qui n'est pas la sienne.‹

»Mais dites-moi, où et quand avez-vous entendu que je n'ai pas des égards pour les objets de croyance des autres, surtout lorsqu'ils fondent sur ces objets leur espérance et leur bonheur?«

Je ne voulus pas dire, quantes et toutes les fois que j'avais remarqué le contraire, je me contentai de l'assurer que sa façon de penser était la raison même et qu'en effet il serait cruel, comme elle le disait, de tourmenter quelqu'un sur les objets de sa créance, sans lui pouvoir présenter d'autres idées plus consolantes.

»Vous avez raison, mon cher, croyez-vous que ma pièce soit assez bonne pour être envoyée au patriarche?«

›Oui‹, dis-je, ›si Elle la revoit encore dans des momens plus tranquilles.‹

»Oh, je ne me presserai pas, je vous assure, je ne me suis que trop hâté à lui mander que je reprendrais Dresde, et je me mords les doigts de l'avoir fait, si j'avais attendu quelques jours, il n'aurait pas ma lettre, qui me peine plus que je ne saurais vous le dire: ce vieux singe ricanera et se moquera de moi et de mon aventure.«

›Il en sera peut-être touché, Sire.‹

»Touché, vous connaissez bien ce b.....-là.«

Ceci le ramena à son désastre.

»Plus je pense à ce coup, mon cher, moins j'en puis revenir, il s'est fait presque au même endroit où j'ai pris les Saxons, je vous l'ai dit, et je vous le répète, je ne puis plus être heureux — je suis presque sûr, il est vrai que je me tirerai de ce mauvais pas, qu'à quelque chose près je conserverai, malgré tant d'échecs, tout le terrain que j'ai eu au commencement de la campagne, mais qu'est-ce que tout cela au prix de ce que j'ai perdu par la manœuvre indigne de ce maudit Finck: elle répandra pour jamais la plus grande amertume sur mon existence; adieu, mon cher, je vais, avant de me coucher, lire mon livre de consolation, le troisième chant de Lucrèce, c'est, vous le savez, ma lecture favorite dans

mes momens de revers et de tristesse; cet homme-là m'aide, ainsi que mon Marc-Antonin; bon soir.«

ce 26 novembre 1759 à Wilsdruf

Ces deux jours, je ne fus appelé que pour le voir une minute dans son lit, où il souffrait beaucoup de douleurs de goutte, mais une forte transpiration le remit si bien que le jour suivant il n'éprouvait aucune douleur.

ce 27 [novembre]

ce 28 [novembre] à 4 heures

»Je crois, mon cher, que le diable s'en mêle pour me faire souffrir; cet instant-ci j'ai plus besoin que jamais d'un peu de santé, et me voilà à chaque instant souffrant toujours quelque nouvelle chose. Passe, si tout ceci, même quelque chose de pis, me fût survenu avant mon arrivée à Elsterwerda, je n'aurais dit mot, mais à présent que j'ai besoin d'agir et de bien agir, je me plains des douleurs physiques que j'éprouve, mon cher, j'en ai de morales plus qu'il ne m'en faut.

»J'ai corrigé un peu ce matin mon *Salomon*, il est bien loin de celui de Voltaire, n'est-ce pas?«

›Il ne serait pas étonnant, Sire, que cela fût; Voltaire a toute la tranquillité possible pour composer et Votre Majesté ne l'a pas, il compose pour le public et Elle écrit pour se distraire.‹

»Vous avez raison, Catt, mais à tout ce que vous dites, il faut ajouter le grand point, il a le génie des vers et je ne l'ai pas, je ne suis qu'un pauvre dilettant qui a grand besoin d'indulgence; au reste, la strophe où ce

Lion mort ne vaut pas
Le moucheron qui respire,

est ce qu'il y a de mieux; cette idée si vraie est supérieurement bien rendue; tout le reste est assez faible; j'espère avoir bientôt une lettre de lui.«

›J'en ai une de lui à M. Haller avec la réponse; le public, Sire, a fort goûté celle-ci.‹

»Donnez, donnez-les-moi, que je lise l'une et l'autre.«

Le Roi lut couramment la lettre de Voltaire, mais il lut celle de Haller, comme il lisait ordinairement ce qu'il ne voulait pas approuver: c'est-à-dire d'une manière décousue, partageant les phrases, ne faisant nulle attention aux points et aux virgules. Je jugeais par cette lecture qu'il donnerait la réponse mauvaise, et je jugeai mal.

»Quelle belle réponse, et que de bonnes leçons il donne à mon drille. Voyez ce qu'est ce vieux singe, il pousse les hauts cris de ce qu'un certain quidam déclame contre la religion, lui qui a vomi des horreurs contre elle; que de patelinage dans sa lettre, ah mon cher, c'est bien dommage qu'un si beau génie ait un caractère si abominable; vous savez peut-être qu'offrant un jour son cœur à Crébillon ou à Piron, je

crois: ›Fi.‹ lui répondit celui-ci, ›vous me donnez la plus mauvaise partie de vous-même.‹ A propos de mon homme, savez-vous, comment il a fait chez moi son *Jugement sur les savans?* Le libraire qui imprimait *L'essai sur la vie de Louis XIV*, se plaignit amèrement de ce que le second volume n'était pas aussi étendu que le premier. Voltaire voulut éluder ces plaintes. ›Ces canailles de libraires ne sont jamais contens, ils veulent toujours tromper les pauvres auteurs.‹ Le libraire sachant sans doute par expérience que certain auteur ne trompait pas mal non plus, insista pour que le second tome fût plus volumineux; alors mon Voltaire fit à la hâte son *Jugement* et écrivit ce qu'il savait et ne savait pas. Mais, mon cher, je crois qu'il est tard, bon soir et bonne nuit.‹ Il était dix heures.

Le Roi me fit appeler à 5 heures de l'après-midi. ce 29 novembre 1759 à Wilsdru

»Vous m'avez retenu hier très honnêtement; savez-vous qu'il était dix heures? aujourd'hui j'aurai montre sur table, je dois partir demain de grand matin pour Freiberg, j'irai renforcer Hülsen et prendre avec lui des arrangemens pour la sûreté de mes troupes; dans quelques jours, je retournerai, j'espère vous retrouver bien portant. Je vous laisse au milieu de gens effrayés qui vous peindront en noir notre situation actuelle; elle n'est pas des meilleures, il est vrai, mais elle n'est pas désespérée, ainsi mon cher, tenez-vous-en à ce que je vous dis, et avec votre bon sens appréciez les craintes, les déclamations et les critiques: on n'a pas mal fait de ces dernières depuis notre malheureuse aventure, et l'on n'en fera pas mal encore.

Il passa de là à la question sur le meilleur des mondes, qui n'était pas, disait-il, celui que nous habitons, et à l'immatérialité de l'âme. Comme tout cela aurait pu mener loin, et qu'on en avait déjà si souvent parlé et souvent sans s'entendre, je laissai perorer sans mot dire.

»Je le vois bien, mon cher, vous ne voulez pas acquérir, sur ces points, des idées nettes et précises, pour n'être pas dans le cas de changer d'opinion, ainsi je vous abandonne à votre orthodoxie, en vous priant de me permettre de vous dire que, lorsque je serai détruit, je suis très sûr que rien ne m'inquiétera plus; et vous, en loyal Calviniste, imaginez des plaisirs et des peines après que vous ne serez plus dans cette belle planète où nous végétons pour souffrir: mais comme je vous parle en vain, je vous souhaite une bonne nuit: au plaisir de vous revoir ici le 3 ou le 4, adieu.

Le Roi, de retour dans la matinée, me fit appeler à 6 heures. ce 3 décembre 1759 à Wilsdru

»Je n'ai pas mal travaillé, mon ami, pendant cette couple de jours que j'ai été absent. J'ai trouvé une position admirable pour le corps de troupes qui doit rester là: suivez-moi sur ma carte, la Mulde, qui coule

entre des rochers, couvre le front de l'armée, on ne peut passer cette rivière que sur trois ponts de pierre derrière lesquels j'ai fait poster force infanterie pour les défendre, et pour que rien ne manque pour bien recevoir l'ennemi, ces ponts même seront chargés de bois mêlés avec des matières combustibles; vous voyez, mon cher, que j'ai pensé à tout, j'ai pourvu aussi à la sûreté de Torgau, je ne crains rien de ce côté-là, et vous verrez que je me tirerai encore de tout ceci, mieux que je n'aurais pu me l'imaginer; peut-être même pourrai-je entreprendre quelque chose, et pour cet effet j'ai prié le prince Ferdinand de m'envoyer quelques secours avec le Prince héréditaire. Fort de ces troupes hanovriennes et de mon neveu, je tenterai quelque chose, si elle est humainement possible.«

Il me fit à cette occasion un bel éloge du Prince héréditaire.

»A tous les talens possibles, à la plus grande valeur, aux vues les plus étendues, il joint un cœur excellent et une politesse enchanteresse; ne croyez pas, mon cher, que le vif attachement que j'ai pour lui, m'aveugle sur son sujet, je vous le peins tel qu'il est: tous ceux qui le connaissent, le voient du même œil que moi, et vous en jugerez vous-même, quand vous aurez l'avantage de le voir et de l'entendre.

»Eh bien, mon ami, qu'avez-vous fait pendant mon absence?«

›J'ai lu et j'ai écrit, Sire.‹

»Vous a-t-on bien étourdi par des déclamations?«

›Je n'en ai entendu aucune; quoiqu'on sente que la position dans laquelle Votre Majesté se trouve, ne soit pas des meilleures, on convient qu'Elle a fait tout pour la rendre passable, et l'on espère qu'Elle réparera les malheurs précédens, et qu'Elle forcera bon gré mal gré Ses ennemis à faire la paix.‹

»Oh, pour le coup, on me fait trop d'honneur et on va un peu trop vite en besogne, au reste, fasse le ciel que l'on rencontre juste. Que vous a dit votre Calvin avec lequel je vous laissai la veille de mon départ?«

›Rien Sire, je n'ai pas pensé du tout à lui, j'ai mes principes, je m'y tiens et je ne lis que très rarement tout ce qui est controverse.‹

»Eh bien, mon cher, j'ai mieux fait que vous, je suis plus orthodoxe ou religieux que vous ne l'êtes; sachez que dans des instans de repos que j'ai eus à Freiberg, j'ai lu un sermon de Saurin: *Que te ferai-je Ephraïm, ta piété est comme la rosée du matin*, cette pièce est supérieurement bien écrite.‹

›Voilà qui est exemplaire, Sire, je crois toujours, comme j'ai eu l'honneur de le Lui dire, qu'un jour Votre Majesté sera, sinon dévote, du moins très croyante.‹

»Vous badinez, mon ami.«

›Non, Sire, je ne badine point; la croyance Lui viendra sans qu'Elle s'y attende, un instant de calme, de dégoût, de revers, peut faire de Votre Majesté un modèle de dévotion.‹

Il rit beaucoup de mon idée.

»Savez-vous, mon cher, que *peu s'en faut que vous ne me persuadiez d'être Chrétien?*«

Comme il me citait ce passage, je lui répondis:

›Plût au Ciel qu'il ne s'en fallût de peu, ou plutôt qu'il ne s'en fallût de rien.‹

»Cela viendra un jour, comme vous tenez ferme à vos idées; mais, mon cher, à propos du sermon que j'ai lu, tous les prédicateurs ne devraient-ils pas s'appliquer à ne prêcher que la morale et à la prêcher aussi bien que l'a fait Saurin? Au lieu de morale, mes pédans vous parlent de dogmes et de mystères qu'on ne peut saisir, et laissent pour eux cette divine morale qu'on ne saurait trop répéter aux hommes: ne devraient-ils pas faire des descriptions terribles de l'enfer pour effrayer salutairement? Quand Massillon tonnait dans son sermon sur l'avenue du Christ, tout son auditoire ne fut-il pas épouvanté, et combien d'auditeurs ne renoncèrent pas à jamais, ce jour, au siècle et à ses convoitises? Lisez, mon cher, ce sermon admirable, qui se trouve dans son *Petit Carême.*«

›Je l'ai lu, Sire, et je l'ai admiré comme Elle.‹

»Savez-vous pourquoi en général nous avons de si pauvres prédicateurs? c'est qu'on y destine assez ordinairement des gens qui n'ont aucune disposition pour cette fonction honorable, c'est qu'on étudie mal, que l'on ne se remplit pas la tête de la lecture de vos saintes écritures, c'est qu'on ne fait pas de cette lecture son affaire principale, c'est enfin parce que ces êtres destinés à l'Eglise ne voient pas le bon monde, ne suivent pas assez les hommes et les passions qui les agitent: une lecture bien réfléchie peut mettre sur les voies de cette connaissance du monde, mais il faut voir ce monde tel qu'il est, rectifier ses lectures sur les observations que l'on a faites et sur sa propre expérience. Si je voulais, mon ami, je vous ferais toute une pièce sur ce sujet; peut-être qu'un jour, en relisant mon Saurin qui me plaît, et plein de ces belles images qu'il présente, je ferai un discours sur les prédicateurs et la prédication qui vous étonnera peut-être: mais avec mes prédications, dites-moi, je vous prie, l'heure qu'il est?«

›Près de 11 heures, Sire.‹

»Près de 11 heures, c'en est trop, mon ami, vous êtes un séducteur.«

Le séducteur n'avait pourtant dit que très peu de choses dans cette séance.

»Avec vous, il faut toujours avoir montre sur table, vous ne m'y rattraperez plus.«

J'étais charmé de ces longueurs, je voyais que le Roi était moins triste que ci-devant, et que c'était beaucoup de ne pas s'occuper sans cesse de cette fatale histoire de Maxen.

»Bon soir, bon soir, une autre fois ne me laissez pas m'oublier, comme vous l'avez fait cette fois-ci, c'est Calvin qui a amené tout mon bavardage; adieu.«

4 décembre 1759 à Wilsdruf

Allant au camp, dans la matinée, voir le comte de Henckel, que j'aimais pour ses talens, pour sa bravoure et pour son amour romain pour la patrie, je rencontrai des officiers de ma connaissance qui m'annoncèrent à leur façon un nouveau malheur.

›On s'est imaginé que le général Beck marchait vers Torgau, et le voilà qui a entouré le général Diericke posté près de Meissen sur la rive droite du fleuve et qui le canonne; ce brave homme, n'ayant plus son pont de communication sur l'Elbe, fait passer tout ce qu'il peut de son corps sur de mauvais bâteaux, mais comme on n'a pas eu l'esprit d'en rassembler un grand nombre, quand on fut obligé de lever le pont à cause des glaces, vous verrez que la majeure partie de son corps sera prise. Il est bien étrange qu'on n'ait pas paré ce coup qu'on avait prévu, qu'on craignait, et sur lequel on avait eu des nouvelles. Ce général est un brave et galant homme, dans sa position qui est triste, il fera sûrement tout ce qui sera possible de faire, on n'aurait pas pris celui-là à Maxen.‹

›Mais la nouvelle que vous m'apprenez, est-elle bien sûre?‹

›Très sûre, vous entendrez demain que ce corps a été pris.‹

Ce discours m'affligea, au lieu d'aller chez le comte, je revins sur mes pas, pour être à portée de Sa Majesté au cas qu'elle me fît appeler, et je fis bien, car une heure après j'eus l'ordre de me rendre chez elle.

»Vous me voyez toujours dans de nouvelles angoisses et toujours exposé à des pertes, voilà Diericke perdu, et perdu par la plus grande fatalité du monde seule, j'essuie de pareils coups de cette fortune traîtresse, voilà un gel qui survient, on est obligé de lever un pont de communication que j'avais fait faire, et il ne se trouve que très peu de bâteaux pour aller à son secours, je suis bien sûr qu'il sauvera tout ce qu'il pourra, car c'est la bravoure même, il ne perdra sûrement pas la tête, comme on la perdu si barbarement à Maxen; ah, mon cher, je vous l'ai dit et je ne me lasserai pas de vous le dire, heureux qui vit en repos, et content d'une petite fortune; mon sort n'est-il pas déplorable, je me tire assez bien des Russes, je reviens avec de belles apparences, et tout cela s'évanouit de la façon la plus désastreuse; ah, fortune que tu

te joues bien des faibles mortels: faites-moi le plaisir, Catt. de revenir cette après-midi vers les 4 heures.«

J'arrive: comme le Roi me demandait si je n'avais rien appris, on annonça un officier qui apportait une lettre.

»Qu'il entre, je crains sûrement ce sera une mauvaise nouvelle.«

Ce n'était qu'un rapport du général Hülsen: le Roi lui répondit tout de suite et congédia l'officier.

»Voyez quelle diabolique position est la mienne; ouvre-t-on la porte, me remet-on une lettre, voilà tout mon sang qui galope à la tête, et dans ces instans, je ne suis bon à rien: plus je réfléchis sur cette diabolique vie, plus je trouve admirable mon plan de retraite: ce plan adoucit mes ennuis: vivre en paix avec des êtres éclairés et honnêtes, quel plaisir, mon ami! Si Voltaire venait me voir dans ma retraite paisible et il y viendrait rarement) je l'empêcherais bien de faire des tracasseries que je déteste, point de vanité chez moi, point d'orgueil, point d'ambition, point de tabouret, chacun aurait son fauteuil, que dites-vous de tout ceci?«

»Que je le trouve admirable, Sire, mais ce beau plan ne se réalisera jamais.«

»Comment jamais? me croyez-vous incapable d'une résolution ferme et généreuse, trouvez-vous un plaisir délicieux dans la chienne de vie que je mène?«

»Je trouve votre vie actuelle, Sire, bien déplorable, elle m'affecte, elle me peine bien vivement, je crois Votre Majesté très capable de résolution vigoureuse. Elle en a donné mille preuves, ainsi que d'une fermeté qui étonne, mais, Sire, si vous avez des avantages brillans, si, en battant complètement toutes les toques quelconques, vous voyez jour à faire une paix avantageuse, tous ces succès n'influeront-ils point sur la résolution qu'Elle prend de descendre d'un trône qu'Elle aura assuré par tant de travaux pénibles avec vos troupes?«

»Si, mon cher, vous pouviez me mener bien loin, mais c'est précisément qu'il serait doux, après avoir assuré le sort de l'Etat, de vivre pour moi-même, et peut-on vivre pour soi, quand on a une charge pénible à supporter? Ne vous imaginez pas que tout soit rose, même dans la plus grande prospérité d'un règne les épines y poussent de toute part.«

Qui sait où aurait mené cette conversation, ou, si l'on veut, cette petite comédie, si on n'avait pas annoncé un aide de camp envoyé à Meissen et qui en revenait: le Roi me congédia, en me disant de faire entrer son aide de camp: ainsi je ne pus savoir s'il était porteur de bonnes ou de mauvaises nouvelles, je l'attendis une demi-heure, mais le Roi le retint très longtemps, ce qui me fit mal augurer.

5 décembre 1759 à Wilsdruf

J'appris en me levant, par un officier qui vint prendre le café chez moi, que le général Diericke avait fait passer à Meissen sa cavalerie et quelques troupes, qu'ayant voulu dans la nuit passer lui-même, il avait été fait prisonnier avec le reste de son corps, que la perte montait à 1,400 hommes, et qu'un assez grand nombre qui ne voulut point se rendre, s'était jeté dans le fleuve et s'y était noyé.

›Voilà‹ me dit-il, ›une affaire encore bien fâcheuse; mon Dieu, que je plains notre bon Roi, qu'il sera désolé de cette aventure!‹

Ces tristes aventures, venant coup sur coup, m'affligèrent vivement et me firent craindre pour la santé du Roi; comment tenir contre des revers si multipliés! Jusqu'à l'instant que je fus appelé chez le Roi, à 5 heures du soir, je m'occupai sans cesse de ces idées chagrines, et en le voyant, ces idées le devinrent bien plus encore.

»Encore un maudit coup de la fortune, mon ami, elle ne se lasse pas de me persécuter, mais je ne me lasserai aussi pas de lui tenir tête, car ceci passe la raillerie; me voilà bien dans le bourbier, autant qu'il est possible d'y être, que de malheurs, et que j'ai besoin dans ma situation de philosophie et de moraliser avec gens qui savent prendre un peu à cœur les infortunes des autres! Si, au reste, je vous parais aujourd'hui un peu plus tranquille qu'à l'ordinaire, (et il parlait aussi plus tranquillement que ces jours passés) ne vous y trompez pas, mon ami, c'est l'effort impuissant d'un fier infortuné qui feint d'être content.

La mort est l'espoir le seul bien qui me reste.

»Diericke s'est au moins défendu en brave homme, il ne s'est pas rendu avec déshonneur comme l'a fait mon viedase à Maxen; quoique je perde trois bataillons, l'honneur des armes n'est pas perdu, et cela adoucit la perte faite — je la réparerai, mais le coup arrivé ne peut plus être redressé dans l'opinion publique; l'animal m'écrivait pour me féliciter de ce que l'ennemi allait en Bohême, et il ne se doutait pas que cet ennemi marchait et le tournait pour lui faire mettre bas les armes avec une lâcheté dont il n'y a point d'exemple.«

J'étais tenté de rappeler au Roi ce grand corps de troupes pris après la bataille d'Hochstaedt dans le village de Blenheim, mais réfléchissant qu'il ferait encore de nouvelles sorties contre ce pauvre général qui s'était vu détaché là bien malgré lui et qui se perdit au fond par une résolution trop téméraire, je m'arrêtai et je lui présentai des idées que je crus propres à éloigner celles qui l'affectaient tant; comme il ressentait chaque matin des douleurs d'une goutte vague, je le priai de m'expliquer ce que c'était que cette maudite goutte. Mon idée réussit, le Roi m'entretint pendant une bonne heure de la goutte, de ce qui l'occasionnait et de la manière de la traiter, il se moqua des spécifiques pour

prévenir la goutte et pour en rendre le retour moins fréquent; pendant cette dissertation, il ne fut plus question de Maxen, et ce fut autant de gagné pour les idées chagrines.

»Il ne s'agit pas de trop causer maintenant, je dois partir demain pour Freiberg et je vais essayer si Morphée voudra de moi.«

»Aurai-je l'honneur de La suivre?«

»Non, mon ami, cela ne se peut pas pour le moment, j'ai mille arrangemens à prendre pour mon armée, j'ai quelques courses à faire pour m'assurer de tous mes postes, au milieu de tout ce tracas je ne pourrais pas profiter de vous; dès que j'aurai expédié le plus pressant, je vous ferai venir; tâchez de vous amuser, s'il est possible, ne vous laissez pas étourdir par mille déclamations que l'on fera sur nos malheurs, tenez-vous-en à ce que je vous dis, rien n'est désespéré encore, un peu de fermeté et une bonne contenance remettra tout, je plains mes pauvres troupes qui auront bien à souffrir de cet hiver qui s'annonce rigoureusement, portez-vous bien et priez pour moi.«

6 décemt 1759 Le Roi va nouveau Freiberg

Le Roi partit ce jour à 5 heures du matin, s'imaginerait-on que la plupart de ceux qui le virent monter en voiture, tirèrent de très mauvais augures de ce qu'il dut attendre quelques instans, parce que des courroies s'étaient défaites, et qu'un harnais n'avait pas été bien mis. Tant il est vrai que la crainte, que les malheurs rendent assez superstitieux ces êtres qui n'ont point d'idées fixes de ce qui s'offre à leurs regards.

Sa Majesté prit avec elle les gardes du corps, les gens-d'armes, le régiment de Seydlitz et 6 bataillons. Le margrave Charles et le lieutenant-général de Wedell eurent le commandement des troupes de l'armée de Wilsdruf, qui fut cantonnée dans les villages les plus voisins du camp. Pendant mon séjour à Wilsdruf, et dans l'absence du Roi, je revis ce que j'avais écrit dans cette campagne, et les observations que j'avais faites, je fus assez souvent au camp voir mes connaissances, et je n'en revenais jamais sans attendrissement. Qui n'aurait pas été touché, en effet, à la vue de ces troupes qui avaient tant souffert, campées et baraquées assez mal dans la saison la plus rigoureuse; le froid était extrême et ces braves gens s'amusaient autour de leurs tentes et disaient qu'il prit envie au maréchal Daun de venir les attaquer. Notre opiniâtreté, ou plutôt notre inflexibilité à tenir bon et à résister aux injures du froid, forcèrent l'ennemi à agir de même. Les tentes restèrent toujours tendues, six bataillons faisaient chaque jour la garde du camp, et chaque jour ils étaient relevés par d'autres.

Le soir, je voyais ce qui était resté à Wilsdruf, et ce qui m'intéressa, fut qu'au lieu des déclamations auxquelles on était assez enclin, on

chercha de toutes les manières possibles, si non à justifier entièrement le Roi sur ce corps envoyé à Maxen, du moins à faire valoir les raisons qu'il avait d'éloigner les Autrichiens de Dresde et de la Saxe par de forts détachemens, soutenus, au reste, par toute l'armée. Comme il était à craindre, disait-on, que le général Beck ne se portât vers Torgau pour en brûler le pont, au cas qu'il ne pût s'emparer de la ville, ou pour pousser à Berlin, dont il connaissait tout ce qui y était pour l'armée, le Roi a paré habilement, par les détachemens faits, à tout ce qu'on avait à craindre de ces côtés-là.

En parlant des batailles de Kolin et de Kunersdorf, un officier très instruit et très au fait en général de tout ce qui se passait, me dit que, dans cette première bataille, Sa Majesté prit son premier bataillon des gardes, pour qu'il se fît une idée de ce qu'était une bataille gagnée, et qu'elle fut étonnamment affligée quand elle apprit que ce beau bataillon que l'on avait engagé dans l'affaire et qui avait combattu avec la plus grande valeur, avait été presqu'entièrement ruiné. Il me dit ensuite qu'à l'affaire de Kunersdorf, lorsque M. de Bülow, très habile officier, y était arrivé pour annoncer à Sa Majesté la victoire que le prince Ferdinand, dont il était aide de camp, avait remportée sur les Français le premier août, Sa Majesté le pria de voir cette bataille, pour qu'il vît et qu'il pût dire à son Prince comme elle avait battu les Russes; l'aide de camp fut blessé et eut, de plus, le chagrin d'annoncer une très mauvaise nouvelle.

Le même officier m'assura que ce que j'avais entendu dire d'un général qui demandait des cartes à un libraire, était très vrai, et qu'il se fâcha sur la question qu'il lui fit: »Mon général veut-il des cartes particulières ou des cartes générales?« — »Quelle question me faites-vous là? Je suis général, ainsi qu'il me faut des cartes générales.«

»Je n'aurais pas cru la chose,« me dit l'officier, »si je ne l'avais pas entendu«, ajoutait-il, »de mes propres oreilles.«

Un soir, causant avec ce même officier, je le mis sur la bataille de Prague, et encore sur celle de Kolin.

»Quant à la première«, me dit-il, »j'ai lu dans les tablettes du maréchal Schwerin, la campagne de 1757, qu'il ne voulait point de bataille. Il faut aller droit aux magasins de Königgrätz, se rendre en Moravie, aller à Neustadt et y signer là la paix; si on donne une bataille et qu'elle nous soit favorable, une partie des troupes battues se sauvera dans Prague, qu'il faudra tenir bien bloquée; si l'ennemi veut sortir de la ville, on tombera dessus et on enverra en avant de la cavalerie pour brûler les villages sur son passage, et par là tout sera fini. Quand le Roi en arrivant devant Prague, dit au Maréchal qu'il fallait attaquer ces

postes. »Sire,« dit le Maréchal, »je ne crois point cette bataille nécessaire, d'ailleurs je connais le terrain, il est très difficile.« — »Bon, bon,« répondit le Roi, »on chassera cette canaille.« — »Votre Majesté veut donc absolument les attaquer? Eh bien, marchons.« Il va avec 21 bataillons qui sont repoussés, il se met, l'épée à la main, à la tête de son régiment, il est tué, enveloppé dans un drapeau qu'il avait saisi et qui lui sert de drap mortuaire, ainsi périt ce grand homme dont le Roi retrouvera difficilement le pareil. Quant à la bataille de Kolin, vous savez sans doute les causes qui la firent perdre, et comme l'on vit malheureusement par cette journée que l'on n'était pas invincible, comme on croyait l'être : mais vous ne savez pas peut-être quelques anecdotes dont vous serez bien aise d'être au fait.

»Grant je l'ai connu comme général, très galant homme, et très habile vint chez un aide de camp du prince Henri, lui annoncer la triste défaite: celui-ci la rendit au Prince qui sanglota au récit de cette perte: le Prince se rendit chez son frère Ferdinand, qui pleura aussi beaucoup, tout était en pleurs: on donne l'ordre de s'assembler pour consulter sur la retraite, le prince Ferdinand ne disait mot et ne faisait que pleurer. »Il ne s'agit pas de pleurer, il faut prendre un parti généreux, et voici ce qu'il y a à faire.« Dans cet instant le Roi arrive. Le Prince va au-devant de lui, le Roi le prend par la main, la lui serre: »Ah mon frère«, et il passe outre, il se rend à sa tente, le Prince le suit, on s'attendrit beaucoup, il lui dit: »Mon frère, il faut faire un plan de retraite.« — »J'en suis incapable à présent.« dit le Roi, »mais demain.« — »Mon frère, la chose est sérieuse, elle est pressante, demain sera trop tard peut-être.« — »Eh bien, mon frère, faites-le.« — »Le voici, Sire.« — »Il sera bon sans doute«, dit le Roi. Le lendemain, on annonça au Roi l'aide de camp du Prince, on le fit entrer. »Sire, le Prince demande si, en partant, il ne serait pas bon de faire battre la marche et déployer.« — »Oui,« dit le Roi, »que mon frère fasse ce qu'il voudra, tout sera bien fait.« On partit ainsi que le Prince l'avait désiré, on attaqua vivement le maréchal de Keith, on le canonna dans ses tentes et il passa outre.«

»Tout ce que vous rapportez là est-il bien sûr?«

»Aussi sûr que chose possible.«

Comme mon ami me paraissait assez au fait de ce qui se faisait, que le Roi m'en avait parlé même comme d'un officier à talent, je le mis sur la bataille de Kunersdorf à laquelle il avait assisté.

»Faites-moi l'amitié«, lui dis-je, »de me dire tout ce que vous savez et avez vu de cette bataille.«

»Volontiers« dit-il, il me raconta ainsi la chose.

Le Roi qui avait prévu tous les malheurs qui allaient arriver, fit ve-

nir, comme vous le savez, le prince Henri son frère pour joindre son corps à celui de Wedell, battu. Le prince prit le commandement de l'armée que le Roi avait laissé en Silésie. On attaquait Hadik en route, et l'on fut trompé sur Loudon, qui gagna une marche sur le Roi. Sa Majesté, par toutes les raisons possibles, devait hasarder une bataille, malgré tout ce que l'on a dit qu'il s'était trop pressé à combattre, il n'avait pas de moment à perdre. Il attaqua les Russes, maîtres de Francfort, et qui s'étaient postés de façon que leur droite était appuyée au cimetière des juifs, un ruisseau marécageux coulait à leur droite, dans leur centre, ils avaient des hauteurs et à un demi-mille le village de Kunersdorf; le Roi profita d'une faute qu'ils avaient faite, de n'avoir point d'abattis à leur droite, il fit avancer le corps de Finck sur les hauteurs de Reitwein, pendant qu'il les tournait, il se forma à la faveur des broussailles; alors l'affaire s'engagea par une canonnade épouvantable, les canons de Finck balayent leur ligne, on pousse tout, on emporte les batteries ennemies, tout va à souhait, on était déja à 300 pas du cimetière des juifs, quand tout à coup on entendit crier: cavalerie, cavalerie; la cavalerie avance, attaque sans l'ordre du Roi, celle de l'ennemi n'avait point paru encore, notre cavalerie attaquant les retranchemens, et repoussée par un feu terrible de mitraille, elle se sauve, et en se sauvant, elle culbute notre infanterie qui tout ébranlée se sauve aussi, Loudon profite de ce désordre, s'avance et finit l'affaire. Si notre cavalerie, après que l'infanterie se fut remise et eut recommencé l'attaque, eût pu tenir une demi-heure seulement, la bataille était décidément gagnée et c'en était fait de l'armée des Russes et du secours des Autrichiens. Ils nous firent 4,000 prisonniers, nous prirent 176 pièces de canon, nous perdîmes 12,000 hommes tant tués que blessés, ceux-ci le furent légèrement. Sa Majesté, à la fin de cette malheureuse affaire, se retira avec 6 bataillons et en couvrit la capitale; si l'ennemi avait su agir, c'en était fait de notre grand Roi; mais les plus grands maux, comme les plus grands biens, n'arrivent jamais; rien de si beau et de si instructif que les opérations du Roi après la perte de cette bataille; ses manœuvres pour se remettre et pour éloigner les Russes sont un chef-d'œuvre militaire; ah mon ami, si par trop de précipitation il n'avait pas, en arrivant en Saxe, perdu les fruits de ces belles opérations le long de l'Oder, quelle belle fin de campagne! et quelle gloire pour lui, même après avoir tant perdu avec les Russes.

›Sa trop grande confiance, son trop de mépris pour un ennemi qui au fond n'est du tout point à mépriser, l'ont perdu, et je vous avoue que je ne vois pas trop encore comment il pourra se tirer de tout ceci, malgré les ressources de son beau génie.‹

Ainsi je passais plusieurs de mes soirées avec cet ami et avec d'autres

connaissances, en m'entretenant avec eux d'une foule d'objets sur lesquels je pourrai revenir peut-être encore, quand, à 10 heures le soir du 18, j'eus l'ordre du Roi de venir le joindre à Freiberg.

J'arrivai à 2 heures après midi, tout anéanti du froid, qui fut extrême; l'officier de garde me dit en entrant: »Sa Majesté a ordonné qu'au moment que vous arriveriez, vous deviez vous rendre chez elle.« J'y fus. 18 décembre 1759 à Freiberg.

»Ah bon jour, mon cher, je suis charmé de vous revoir.«

Après quelques questions gracieuses sur ma santé, elle me demanda comme j'avais passé mon temps, et comme j'avais laissé les esprits dans l'endroit que je venais de quitter.

»J'ai lu, Sire, j'ai écrit, j'ai été quelquefois au camp enseveli dans les neiges, et les esprits sont tout remplis de zèle pour Votre Majesté, et pleins de confiance en Elle.«

»Mes pauvres soldats, que je les plains, les miens ici ne sont pas mieux, je vous assure: je crains bien que là-bas et ici ils n'aient beaucoup à souffrir, et pendant longtemps, de ce froid si rigoureux. Que de tracas j'ai eus, mon ami, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir, que de lettres barbouillées, que d'arrangemens pour l'armée, que de choses à prévoir, cela passe la raillerie: malgré tout cela, j'ai saisi quelques instans pour composer un discours sur le sujet dont je vous ai parlé à Freiberg, voici mon *morceau*, il n'est pas fort long, je vais vous le lire: *Plan d'instruction pour ceux que l'on destine à l'état ecclésiastique.*«

Voici ce que j'ai pu retenir de cette pièce dans cette seule lecture qu'il m'en fit.[1] Il débuta par établir que les Jésuites étaient les seuls qui s'entendaient le mieux à l'instruction des jeunes gens qu'on leur confiait, que leur manière de suivre les jeunes gens, de les observer, de saisir ce dont ils pourraient être capables, pour les pousser dans le genre pour lequel ils annonçaient du talent, était une manière de s'y prendre que l'on ne saurait trop louer et recommander: que, cela étant ainsi, ceux qui sont préposés à veiller sur les écoles, devaient recommander cette manière-là, qu'ils la devaient exiger des maitres et les engager à donner un précis des observations qu'ils auraient faites sur les disciples, soit pour le cœur soit pour les dispositions de l'esprit. Quand le maitre aura décidé, disait-il, que tels et tels sujets sont propres pour l'état ecclésiastique, il faut les exhorter à se remplir l'âme du contenu de la Bible,

1 Cette pièce fut brûlée, ainsi qu'une autre sur la manière d'étudier les anciens et les modernes et dont je parlerai, le même soir que le feu consuma la première composition des mémoires de mon temps, tous ces manuscrits qui étaient sur une table à l'exception d'un cahier de ces mémoires que le Roi avait heureusement fait tomber sur le parquet, en se levant de sa table pour assister au souper, le feu occasionné par une bougie qui tomba sur la table, sans que le laquais s'en aperçût.

leur représenter que ce doit être là leur lecture favorite, qu'ils doivent y revenir sans cesse pour en saisir la beauté, l'esprit, et pour apprendre à expliquer, à concilier les écritures saintes par elles-mêmes; on doit les rendre forts sur la critique de la Bible, leur donner souvent des sujets pour s'exercer, et leur faire comparer leur manière de traiter ces sujets avec celle des habiles maîtres qui les ont traités, mais on doit bien prendre garde que ces sujets soient plutôt pris dans la morale que dans les dogmes. La morale, disait-il, est le tout de l'homme, aimer Dieu et le prochain de tout son cœur, est le sommaire de toute la loi, mais pour bien traiter cette morale, pour la traiter d'une manière utile, pour présenter tous les motifs déterminans, pour faire l'impression la plus vive, pour altérer et pour confondre, il faut s'observer et s'étudier soigneusement soi-même, et étudier et observer aussi le monde; pour cet effet, il faut bien voir ce monde; les livres qui en parlent, ne suffisent pas, il faut y joindre le livre du monde; dans celui-ci, on y voit les hommes tels qu'ils sont: dans les autres, on les y voit, comme ils ne sont point, mais comme ils devraient l'être: les directeurs des études pourraient donner à leurs disciples des règles pour bien observer ce monde, mais comment les donner? ce sont gens pour l'ordinaire qui n'ont vu et qui ne connaissent que leur cabinet. Il ne faut, pour le bien voir, qu'un peu de bon sens, et se mettre dans la tête que, pour le bien voir, il faut beaucoup voir et entendre et parler peu. Il faut enfin leur faire lire et relire les bons auteurs de l'antiquité, les sermons des meilleurs prédicateurs de toutes les religions, leur présenter souvent ces passages fameux qui ont enlevé tout un auditoire. Il cita enfin un assez grand nombre de morceaux de Saurin, de Bossuet, de Fléchier, de Mascaron, de Bourdaloue et de Massillon, et de saint Chrysostome, en disant en deux mots comment ces passages avaient mérité l'approbation qu'on y avait donnée.

Je rends assez mal sans doute le précis de cette pièce que le Roi lut avec assez de rapidité; si j'en parle, c'est pour montrer comment ce Prince profitait de tous les instans pour composer quelque pièce sur des sujets qui lui venaient dans l'esprit et qu'il ne perdait pas de vue.

Surpris singulièrement de ce qu'il avait cité des passages de Chrysostome, je lui demandai s'il avait fait acheter ici ce grand saint.

»Acheter?« me dit-il, »je suis très sûr qu'on ne connait point ici le nom même du bon homme; ce que j'ai cité de lui dans ma pièce théologi-comique, est une commémorance, passez-moi ce grand et beau terme, de la lecture que j'en ai faite dans mon bien heureux Rheinsberg.«

›A Rheinsberg, Sire?‹

»Oui là, et bien là, et je ne l'ai pas revu depuis, comme vous pouvez vous l'imaginer.«

›Quelle heureuse et sûre mémoire, Sire.‹

»C'est que je l'ai bien exercée dans mes jeunes ans, et quand on lit avec cette tranquillité et cette gaieté de l'âme dont hélas je jouissais alors, on n'oublie rien de ce qu'on lit — à présent je n'en dirais pas autant, mon ami, je perds peu à peu cette faculté, et qui sait, si cette vie continue, si je conserverai mon gros bon sens.«

›Il ne paraît pas que Votre Majesté perde Sa mémoire; pour le bon sens, il ne se perdra jamais.‹

»N'en dites pas trop, mon cher; avec la vie que je mène, avec les chagrins qui me pressent de toutes parts, on ne peut rien assurer — mais, mon cher, je vous arrête trop, vous n'avez peut-être pas dîné, quelle heure est-il?«

›Passé 5 heures.‹

»Cela est fort, allez, allez, mon cher, vous reposer; demain je vous montrerai ce que j'ai travaillé encore, je crois que vous serez content de ce que j'ai fait, vu ma chienne de position: bon soir et bonne nuit.«

Je fus appelé à cinq heures du soir; cette heure fut fixée jusqu'au 29. que Sa Majesté se rendit à Pretzschendorf, dans la vue de tenter quelque chose sur les Autrichiens, aidé du Prince héréditaire, qui devait arriver sur la fin du mois dans cette ville. 19 décembre 1759 à Freiberg

Pendant ces dix jours, Sa Majesté s'occupa dans la matinée de ses affaires militaires et donna aux lettres toute l'après-midi, mais ces moments qu'il leur donnait, étaient souvent interrompus par des rapports qui venaient très fréquemment.

Il me lut une épître à sa sœur Amélie sur le hasard.

»C'est ma pièce favorite, j'y travaille depuis bien du temps, je veux que rien n'y manque, et qu'il s'y trouve, s'il est possible, ce moelleux de Racine; vous trouverez cela un peu vain, mon cher, mais en se proposant un grand modèle, il ne faut pas désespérer d'en approcher.«

Il me lut ensuite à différentes reprises, ce soir même, des vers qu'il avait faits immédiatement après la fatale affaire de Maxen.

»Mon ami, l'honneur dont j'ai suivi les fières maximes, m'a peut-être entraîné dans maints pièges, mais

Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai su lui préférer un conseil généreux,
Suivant ce principe pour guide,
Il me semblait moins odieux
S'il fallait être malheureux,
Sous le bras qui me persécute,
Qu'une audace intrépide a signalé ma chute.[1]
Que de brûler à petit feu.

1 Je fis remarquer ici une faute, que l'on ne corrigea pas.

Dans une de mes séances, il me lut l'épître à sa sœur de Baireuth, qu'il avait déjà corrigée à Breslau l'an 1758, et celle à Milord Marishal, qu'il avait retouchée avec assez de soin pendant le temps de mon absence. Après m'avoir lu ces deux pièces, il me parla de ceux de sa sœur qui en étaient le sujet.

»La mort de cette sœur chérie et celle de mon brave Maréchal se présentent sans cesse à mon âme affligée de ces deux pertes et affectée par tant de revers; cette sœur que j'adorais, et qui était une amie comme on n'en trouve plus, ce digne Keith, qui m'aurait été si utile, tout cela est perdu pour moi, mon ami; ce Maréchal, à beaucoup d'attachement et de zèle pour ma personne, joignit beaucoup de droiture et d'amabilité dans le commerce; également propre à la politique et à la guerre, il aurait brillé à la tête des armées et dans le cabinet des rois.«

Ainsi le Roi me répétait ce qu'il m'avait dit sur le maréchal de Keith. J'ai eu le bonheur de voir bien des fois cet habile homme; quand dans nos conversations il était question du Roi, il m'en parlait avec le plus grand enthousiasme. Il est très sûr qu'un grand homme ne peut être bien apprécié que par un grand homme, ils se pénètrent réciproquement, ils entrevoient les raisons de leurs démarches et les suites qui en doivent résulter, si des accidens inattendus ne viennent pas à la traverse; aussi n'ai-je jamais été surpris, quand j'ai vu que la majeure partie des officiers n'entrevoyaient dans le Maréchal de Keith que beaucoup de bonhomie.

Le Roi, pendant ce court séjour qu'il fit à Freiberg, outre cette composition et ces corrections de ses pièces dont je viens de parler, lut toutes les oraisons de Cicéron et deux volumes des lettres à Atticus. Quelquefois il m'entretenait pendant une heure de ce premier ouvrage, en me faisant le précis des oraisons qui l'intéressaient le plus: de Marcellus, du poète Archias, de Milon, des *Catilinaires*.

»Voyez«, me disait-il toujours, »si je ne sais pas bien mon Cicéron: il est bien des *magister* de profession qui ne le savent pas mieux que moi, et qui peut-être n'en ont pas si bien saisi l'esprit et les beautés.«

ce 28 décembre 1759 à Freiberg

La veille de son départ, je fus appelé à 3 heures; comme je l'avais été tous les jours à 5, ce changement d'heures me fit craindre qu'il ne fût arrivé quelque histoire fâcheuse, car je commençais aussi à craindre sur bien des choses, en voyant à chaque instant des craintes sur ce qui s'était passé, et sur ce qui pouvait se passer encore; je ne me trompai pas tout à fait. Je trouvai le Roi sur sa grande chaise, enveloppé de sa pelisse.

»Mon ami, cela ne va pas bien, j'ai des ressentimens de goutte et je dois nécessairement partir demain.«

»Mais, Sire, pour l'amour de Dieu, pourquoi vous exposer à une attaque décidée qui vous empêchera d'agir, qui ne vous permettra pas même de donner des ordres?«

»Bon, bon, mon ami, j'agirai, je donnerai des ordres, voudriez-vous que, dans ces circonstances, je m'écoutasse comme notre Marquis?«

»Je ne dis pas, Sire, de vous écouter comme ce Marquis, vous n'en viendrez jamais là, mais je prie Votre Majesté de différer Son départ, car si Elle prend décidément la goutte, que fera-t-Elle dans un village?«

»Tout comme dans une ville, j'aurai la fièvre, je souffrirai, je crierai parfois, mes pattes grossiront, et je serai, après cela, tout comme vous, je vais me coucher, transpirer, et, si le sort ne s'en mêle, demain matin à 5 heures je serai loin d'ici; bon soir, dites-vous bien que celui qui s'écoute le plus, souffre aussi le plus, et si vous écrivez au Marquis, dites-lui cette bonne maxime, en lui marquant comment je suis; bon soir encore, amusez-vous, si vous le pouvez, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Si je vois jour à faire le coup que je médite, je reviendrai bien vite ici, si non, je pourrai peut-être vous faire venir où je vais demain; bon soir.«

ce 29 de cembre 1759 à Pretzschendor

Je quittai le Roi très inquiet sur sa santé, mais ayant fait demander de très grand matin comment le Roi se portait, on me dit qu'il jouait de la flûte, en attendant sa voiture, qu'il avait étonnamment transpiré dans la nuit et qu'il ne se plaignait de rien. Il arriva avant-midi à Pretzschendorf, ayant laissé derrière la Mulde les troupes du Prince héréditaire pour défendre ses derrières. Il marcha à Dippoldiswalde avec ses propres troupes, il chassa tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde-Weisseritz, de Frauenberg et de Pretzschendorf et il fit cantonner là ses troupes. L'attaque de Dippoldiswalde fut jugée impraticable, parce que sur les mouvemens qu'avait faits le Roi, le maréchal Daun y avait envoyé des secours considérables, et qu'ensuite le seul chemin qu'on aurait pu prendre pour tourner le général Maquire qui commandait à Dippoldiswalde, était inaccessible, par l'attention qu'eut ce général de placer force bataillons au défilé qu'on devait franchir pour gagner la hauteur.

Voilà ce que nous apprimes à Freiberg, où l'on avait bien des inquiétudes sur le coup qu'on savait que le Roi voulait porter à l'ennemi. Pourvu, disait-on, avant qu'on eût des nouvelles de sa marche, pourvu qu'il n'entreprenne rien avec précipitation, pourvu qu'il n'aille pas renouveler la triste scène de Maxen — car il est piqué, s'il voit le moindre jour à attaquer, il le fera, et le ressentiment qu'il a de l'affront essuyé lui présentera comme possible ce qui est l'impossibilité même. Ainsi

parlait presque tout le monde, mais quand on apprit que le Roi, vu la rigueur de la saison et l'impossibilité de faire passer de l'infanterie et du canon par tous les chemins comblés par la neige et par lesquels il fallait aller à l'ennemi, s'était déterminé à rester à Pretzschendorf pour enlever tous les fourrages de la contrée et consumer tous les vivres, alors tous ceux qui avaient tant craint et tant douté de la prudence du Roi dans cette circonstance si délicate, élevèrent jusqu'aux nues sa prudence, sa tranquillité, et sa généreuse résolution de sacrifier son ressentiment au bien de ses troupes, comme si le Roi aurait eu jamais l'idée de les sacrifier, ses braves troupes, pour le plaisir de les perdre. Ces jugemens sur le Roi, tantôt favorables et tantôt défavorables, m'ont paru le plus ordinairement des jugemens très fort précipités; le plus souvent, on ne savait pas vraiment ce qu'on voulait ou ce que l'on ne voulait pas, ce que l'on pouvait craindre ou espérer.

J'avais dit à plusieurs de mes connaissances, en entendant tous leurs discours: »Soyez tranquilles, je vous en conjure, le Roi est trop affecté des malheurs qu'il a éprouvés, il voit trop bien toutes les difficultés qu'il aura à vaincre, pour vouloir s'exposer à de plus grands malheurs encore. Il me l'a dit à Wilsdruf, il me l'a répété ici: le moindre malheur qui m'arrivera, le moindre échec que j'essuie, je suis perdu, mon cher, et je le suis sans ressource.«

Ce langage vrai aurait dû un peu calmer les craintes, si elles n'avaient pas été extrêmes; tout discours était inutile, il fallait des faits, et on les eut, quand on sut, comme je l'ai dit, que l'on se fixait à Pretzschendorf. S'imaginerait-on, cependant, que ces craintes reparurent en partie, quand, avec assez de bruit, vint un chasseur m'ordonner de me rendre tout de suite auprès du Roi. J'étais, à l'arrivée du chasseur, chez le chevalier Mitchell. »J'entrevois«, me dit-il, »la raison pour laquelle on vous mande; comme l'on sait que le Roi passe ses soirées à s'entretenir avec vous, il veut qu'on croie que son plan est de rester encore quelque temps dans ce maudit village où il perdra sa santé infailliblement, s'il y prolonge son séjour.« Comme le chevalier pouvait avoir bien deviné la raison de mon appel, je la dis à mes connaissances, et cette raison les tranquillisa. Je partis tout de suite, et à 5 heures l'après-midi j'arrivai dûment gêlé à Ober-Pretzschendorf. Le Roi me fit d'abord appeler.

8 janvier 1760 à Pretzschendorf

»Vous me trouvez ici, mon ami, dans un maudit endroit, j'ai voulu tenter quelque chose, mais cela était impossible; soyez sûr que, si j'avais vu le moindre jour à faire un coup avec quelque succès, je ne l'aurais pas manqué; le terrain impraticable, le temps affreux, les retranchemens et les batteries des ennemis perchés sur la cime des roes, tout cela

m'a fait mettre force eau dans mon vin, je resterai ici jusqu'au 12, pour manger tout ce qu'il y a à manger, afin que l'ennemi ne puisse pas tenir dans ces environs de gros corps pendant l'hiver. Vous me pardonnerez bien, si dans ces momens d'un froid si rigoureux j'ai pris la liberté grande de vous faire venir ici; j'étais bien aise de vous revoir, et d'ailleurs, à vous le dire franchement, j'ai voulu faire imaginer que je pourrais bien rester encore longtemps ici. N'a-t-on pas un peu craint chez vous à Freiberg?«

›Un peu, Sire, mais la crainte n'a pas été de longue durée.‹

»Il y aurait eu à craindre, si j'eusse voulu m'opiniâtrer à chasser ce que j'avais devant moi. Avez-vous vu mon neveu, le Prince héréditaire?«

›Non, Sire, comme je me suis rendu ici à l'instant de mon arrivée, je n'ai pu avoir l'honneur de lui faire ma cour.‹

»Voyez-le ce soir encore, quand vous sortirez de chez moi. Je suis tout enchanté de lui, de ses talens, de la douceur de son commerce, de son ardeur pour le militaire et de toutes les grandes vues qu'il a, il nous surpassera tous, quelques vieux *soudats* que nous soyons; je ne vous parle point ainsi parce qu'il est mon neveu, mais parce que c'est la vérité même, tous ceux qui le verront et qui sauront apprécier le mérite, vous tiendront sûrement le même langage. Mon neveu a pris avec lui un officier d'un très grand mérite, c'est ce même Bülow qui venant m'apporter une nouvelle [1]) de la part du prince Ferdinand, le jour même [2] que je donnais la bataille de Kunersdorf, y fut malheureusement blessé. Adieu, mon cher, à demain plus au long, vous serez bien aise de vous reposer après votre froide et longue course, mais voyez pourtant mon neveu, avant que d'aller habiter votre chaumière, qui sera à peu près comme celle-ci.«

Je me fis annoncer chez le Prince, qui me reçut avec beaucoup de bonté: je sortis de chez lui, charmé de sa conversation intéressante, de sa politesse qui n'humilie point, de tout ce qu'il me dit du Roi et de son vif attachement pour lui: ›J'espère que, pendant mon séjour à Freiberg, j'aurai souvent, Monsieur, le plaisir de vous y voir et de vous y entretenir, nous parlerons d'un oncle que j'adore, de toutes les belles choses qu'il a faites, et de ce que vous avez vu de cet homme unique: la meilleure chose que nous ayons à lui souhaiter, c'est qu'il vive selon nos vœux avec sa santé, tout ira bien.‹

Je vis ensuite un instant les aides de camp que Sa Majesté avait

1 D'un avantage remporté. 2 Il arriva quelques jours avant, le Roi le pria ›de rester pour voir comme il battrait les Russes.

pris avec elle, on parla du Prince, ils se réunirent tous à le combler d'éloges et à le trouver bien au-dessus de tout ce qu'on disait et pensait de lui. ›Mais que dites-vous de notre maudit séjour ici, et Dieu sait combien nous y resterons encore; vous n'avez pas d'idée de tout ce que nous avons souffert et du froid et de nos craintes que le Roi voudrait entreprendre quelque chose, mais Dieu soit béni qu'il a trouvé l'attaque impossible.‹

›Quand tous les vivres seront consumés, Messieurs, nous partirons.‹

›Et sur cette bonne idée, je vous souhaite le bon soir.‹

9 janvier à Pretzschendorf

La neige était tombée pendant la nuit en si grande abondance que mon domestique ne put pas sortir le matin pour faire une commission que je lui avais donnée; il fallut attendre le passage de quelques paysans, pour déblayer la neige qui barrait la porte, et cette opération ne fut finie que vers les 9 heures; je me rendis à 11 au quartier général, où j'eus l'honneur de faire encore ma cour au Prince héréditaire. Tout ce qui était dans ce quartier, gémissait de devoir rester dans un endroit si triste et pendant un temps si déplorable.

›Vos plaintes‹, leur dis-je, ›Messieurs, ne vous aideront point, essayons de nous égayer et de passer agréablement ce peu d'instans que nous avons encore à passer ici.‹

Je m'avisai de faire une chanson sur l'air d'une anglaise que l'on dansait beaucoup à Freiberg, je comparais le séjour de Pretzschendorf avec celui de Freiberg et je faisais allusion aux petites allures de nos Messieurs et de quelques belles de la ville. Cette chanson [1] fit son effet, on la chanta toute la journée, le Prince, qui nous entendait chanter, trouvait que nous faisions très bien d'égayer ainsi nos tristes momens, cette bagatelle suffit pour rendre supportable la fin de notre séjour.

Je fus appelé à 5 heures du soir.

»Que dites-vous, mon ami, de cette belle saison, ne la trouvez-vous pas charmante?«

›Très charmante, Sire, rien de si agréable que cette neige.‹

»Ah, du diable, mais prenez patience, dans une couple de jours nous serons à Freiberg, qui vaudra mieux que ceci.«

›Pour nous réconforter, Sire, et pour avoir cette patience, Sire, que vous recommandez, j'ai fait une petite chanson, que vos aides de camp et moi chantons à qui mieux mieux.‹

»Montrez-la-moi.«

---

1) On ne cessa de la chanter pendant tout le quartier d'hiver et pendant toute la campagne.

Je la montrai.

»Cela est bien,« dit-il, »ainsi on peut s'égayer à peu de frais: eh bien, puisque vous me communiquez vos compositions, je vais vous montrer aussi ce que j'ai fait ici, non pour amuser mes aides de camp, mais pour faire passer à votre serviteur un temps qui lui paraît honnêtement pénible.«

Il me lut une épître qu'il avait adressée au marquis d'Argens, sur ce que celui-ci avait écrit qu'un homme s'érigeait à Berlin en prophète et qu'il avait nombre de sectateurs; cette épître commençait ainsi:

On rechercha toujours des sciences secrètes —

»Cela n'est-il pas passable dans ma situation, et pendant ce temps le frimas? Si au reste vous trouvez que tout cela est froid, prenez-vous-en à mon peu de génie et à la neige.«

›Tout cela, Sire, est très passable, et vous n'avez nullement besoin de vous plaindre et de la neige et de votre génie.‹

»Voilà du galbanum, Monsieur, donné dans un endroit où l'on n'en a sûrement jamais donné. J'ai fait encore d'autres misères que je vous montrerai demain, je veux vous lire mon *Epître sur le hasard* que j'ai encore corrigée, je veux qu'elle soit à l'abri des critiques des d'Olivet présens et futurs.«

›Le grand Voltaire,‹ dis-je, ›n'a jamais prétendu davantage.‹

»Vous voulez donc dire, mon cher, que mes prétentions sont trop fortes?«

›Non, Sire, ce n'est pas mon idée, je veux dire que, pour faire bien une chose, il faut former de grandes prétentions sur cette chose-là.‹

»Quoique j'aie assez griffonné, je n'ai pas mal lu ici; j'ai coulé à fond, mon cher, *Lucrèce*, la *Nature des Dieux*, les *Tusculanes*, et la petite, quoique bonne logique de Messieurs de Port-Royal; je doute que jamais on ait tant lu dans ce village le plus triste de tous les villages habitables. Avez-vous vu mon cher neveu?«

›Oui, Sire, je lui ai fait ma cour hier et aujourd'hui.‹

»Vous ne sauriez le voir trop souvent, convenez qu'il est très aimable.«

›Supérieurement, Sire.‹

Mais son cœur, mon ami, ses talens militaires, cette belle et noble action, sa valeur, voilà ce dont vous ne pouvez pas encore bien juger encore, mon cher, je souffre un peu de la colique, j'irai me coucher, car il faut pas tomber malade dans ce fichu village-ci.«

Pendant les deux jours que nous passâmes encore à Pretzschendorf, il resta me fit appeler pour quelques instans: elle était souffrante et ne fut peu, elle me lut de temps à autre de ses anciennes poésies. 10 et 11 janvier 1760 à Pretzschendorf

faites, disait-elle, dans ces heureux instans de la paix et d'une vie tranquille.

»Enfin mon ami«, me dit-elle la veille du départ, »Dieu soit loué, nous partons demain. Quoique tous les lieux me soient assez égaux, puisque je sais m'occuper partout, j'avoue cependant que je serai charmé d'être à Freiberg; je serai au moins un peu plus à mon aise, n'êtes-vous pas surpris de mon expression d'aise, qui n'est pas faite pour moi? mais que d'affaires de toutes les sortes m'attendent là, mon ami, que de tracas, que d'écritures, que de soucis et de chagrins à coup sûr m'attendent! enfin, nous ne perdrons pas courage, adieu, mon ami, demain à Freiberg, empaquetez-vous bien.«

La joie de tout le quartier fut extrême, quand on sut décidément que l'on partait.

12 janvier 1760 à Freiberg

Le Roi partit de grand matin de Pretzschendorf et fut à 10 heures à Freiberg; il me fit appeler à 5 heures du soir.

»Me voici enfin un peu à mon aise; vous savez, au reste, que je ne le cherche pas trop, cependant je suis content de me voir un peu mieux établi que je ne l'ai été jusqu'ici, je loge ici chez le bourgmestre, lui et sa femme sont de braves gens, ils m'ont offert à mon arrivée tout ce qui était dans leur maison; en général, les Saxons sont de braves gens, il faut l'avouer; figurez-vous, mon cher, que, malgré ce que je tire d'eux, et cela est fort, ils se cotisent pour fournir de l'argent à leur roi; cela est beau et grand, un prince, à ces traits de générosité, doit se redresser et se glorifier de les avoir pour sujets.«

Sur ce que je lui dis que la Saxe était bien abîmée, et qu'elle serait aux abois, pour peu que la guerre continuât —

»Oui, elle l'est, et elle le sera bien encore cette année, je ne l'ai pas épargnée, j'ai été sévère, j'en conviens, mais si ces gens avaient été plus tranquilles, s'ils ne s'étaient pas avisés d'informer l'ennemi de ce qui me regardait, je n'aurais pas tant exigé, je vous assure; il est vrai qu'ils sont bien malheureux.

»Voyez, comme je me suis arrangé, ce tout ici, les livres que je coulerai à fond pendant mon séjour ici, et voilà mes matériaux pour barbouiller, griffonner, effacer, je me suis, comme vous le voyez, taillé assez de besogne, il me faut tout cela pour faire diversion aux idées importunes et rafraîchir ma pauvre tête toute remplie de mes plans pour la campagne prochaine, ce sera là ma principale tâche dans ce séjour-ci, et cette tâche remettra couci-couci mon armée, elle ne sera pas de paille, elle suffirait seule pour occuper un homme tout entier.

»Je vous l'avais bien dit que, malgré tous mes désastres, je conserverai, à Dresde et à Péenemünde près, tout le terrain que j'avais

occupé l'hiver précédent, et que ma situation ne serait pas si déplorable que j'avais lieu de le craindre après l'infamie de ce maudit Maxen.

»Voyez, mon ami, que de revers j'ai essuyé cette campagne, tout m'a constamment manqué, j'ai tout lieu d'espérer de bien étriller le général de Ville, je pars de Landshut, et de Ville, instruit de ma marche par des canailles de prêtres, se retire, sans que je puisse rien entreprendre; je m'attends que la sainte toque m'attaquera dans mon camp de Reichhennersdorf, et il me laisse là tout tranquille: je crains que l'ennemi n'aille en Lusace, et il y va, j'espère que Dohna arrêtera les Russes, et il ne les arrête pas, et il ne fait que des couyonnades: j'envoie Wedell pour remettre les affaires, il les embrouille plus encore et se fait battre d'une manière inouïe, je vais aux Russes, et mes espérances les plus belles sont cruellement trompées, je suis battu moi-même, et la goutte m'attaque d'une façon cruelle: je reviens en Saxe avec le plan de chasser les Autrichiens de Dresde, et mon plan est renversé par des manœuvres les plus indignes et les plus inconcevables: je place Diericke vers Meissen pour attaquer l'arrière-garde des Autrichiens au cas qu'ils veuillent passer l'Elbe, et mon brave général, par un de ces coups du hasard qu'on ne peut prévoir, est enlevé lui-même avec quelques bataillons. Est-il un enchaînement de malheurs comme celui-là, et serait-il étonnant, mon cher, si je succombais sous tous les coups de ce sort qui me persécute? Pas le moindre petit événement heureux pendant tout ce temps de tribulation.«

»Mais, Sire, dans ces momens d'infortunes dont vous me parlez, vous avez eu quelques bonnes nouvelles, celle d'une victoire remportée par le prince Ferdinand, du beau coup qu'a fait le prince Henri à Hoyerswerda, de la prise de Münster, de Québec, du gain de la bataille de la Vilaine.«

»C'est quelque chose, et l'aurait été, mon ami, plus encore, si moi pauvre diable avais pu réussir en quelque point — croyez-moi, une fatalité nous pousse vers le bonheur ou le malheur, bon gré mal gré que nous en ayons malgré tous les plans de notre prudence et de notre sagesse, on dirait que son but est de nous convaincre que notre raison est une bête. Voyez des traces de cette fatalité dans un fait que je me rappelle. La générale de Polentz, sortie un jour de son château, et après avoir fait un quart de mille, le voit en feu par un coup de tonnerre, qui le réduit en cendres: elle apprend que, dans une autre terre, la foudre avait tué une de ses filles, et que, quelques jours après, la seule fille qui lui restait, était périe d'une manière aussi tragique: n'est-ce pas là l'histoire de Job, mon cher! et de cette fatalité dont je vous parle — quels

noms donnez-vous à ce sort qui nous mène et tous les évènemens avec nous?«

»Je le nomme, Sire, providence, je me rappelle, qu'un jour à Breslau, en me parlant de l'affaire d'Hochkirchen, et comment les évènemens étaient souvent contraires à nos vues les mieux concertées, qu'Elle me dit qu'une providence sage les dirige tous, et si on n'admet pas cette providence, il est impossible de raisonner sur quoi que ce puisse être, et l'on se jette dans une foule d'absurdités plus grossières les unes que les autres.«

Le Roi, à ces mots, dit:

»Je crois qu'il est tard, nous avons besoin l'un et l'autre de nous reposer, bon soir à demain.«

Telle fut ma première séance à Freiberg, je ne me propose point de donner le précis de toutes les suivantes, à moins que je n'y trouve des traits qui pourraient servir à peindre la façon de penser du Roi; je me contenterai de parler de ses occupations dans plus d'un genre, et de ce qui est arrivé de plus intéressant pendant son séjour en cette ville.

Levé chaque jour à 6 heures, il lisait ses lettres et dictait à ses secrétaires les réponses qu'il y avait à faire; il s'entretenait ensuite avec quelques officiers et leur donnait ses ordres pour ce qui concernait l'armée, cela durait ordinairement jusqu'à 9; à cette heure-là, il jouait de la flûte, et, tout en jouant, me disait-il souvent, il s'occupait des affaires militaires et politiques; à 10 heures, il écrivait de nouvelles petites pièces, ou corrigeait les anciennes; ce travail fini, à $11\frac{1}{2}$ heures, il donnait encore quelques ordres, et, à midi, il se mettait à table; à $1\frac{1}{2}$, le dîner fut expédié; très rarement, pendant ce quartier, il fit de ces séances à table qu'il aimait tant à faire, quand il était content et tranquille. Vers les 2 heures, il reprenait ses écritures, jusqu'à 4; à cette heure il lisait jusqu'à 5, et me faisait appeler. J'avais l'honneur de l'entendre jusqu'à 7, tantôt me parlant de belles-lettres, tantôt de métaphysique et de religion, quelquefois me faisant des contes, m'entretenant de ses affaires, de sa position future, de celle de son cœur, et assez souvent me parlant de ses officiers et des gens de lettres qui avaient été à son service. A 7 heures, quelquefois à 8, suivant qu'il était disposé à causer, il lisait jusqu'à 10, et si, au lieu de lecture, il se mettait à écrire, il lui arrivait souvent de ne finir qu'à 11 ou minuit. C'est ainsi que le Roi disposa de ses momens, et les employa tout comme je viens de le dire; il ne sortit qu'une seule fois de ses appartemens et ce fut pour aller à Wilsdruf, où il se rendit[1] sur

1) Sur la fin de janvier.

l'avis qu'on lui avait donné que l'ennemi se préparait à attaquer le Prince son frère; cette attaque prétendue n'eut point lieu, le Roi revint le deuxième jour de son départ.

Quartier d'hiver à Freiberg

Le Roi, qui dans sa seconde course de Wilsdruf à Freiberg avait corrigé son *Epître sur le hasard* adressée à la princesse Amélie, pièce faite depuis longtemps, la recorrigea à Ober-Pretzschendorf, et enfin il mit ici la dernière main[1]; il s'intéressait fort pour cette épître.

»Sûrement Voltaire la trouvera pleine de vérité, de pensées fortes, et je crois assez bien rendues.«

Après la correction de cette pièce, le Roi passa à celle d'une ode au prince Ferdinand de Brunswick, qu'il avait faite à Grüssau le 6 avril 1758.

»J'ai voulu,« me dit-il, quand il eut bien corrigé, »mettre plus de force, en me resserrant davantage; ne croyez-vous pas qu'elle fera sensation telle qu'elle est actuellement? Le patriarche n'a eu que la première esquisse, s'il voit celle-ci, »Pouf,« dira-t-il, »au milieu de tant d'occupations et de tracas, ce polisson fait encore d'assez bons vers«: pourvu que mon drôle ne fasse pas encore un mauvais usage des autres pièces que je lui ai envoyées.«

Quoique le Roi eût eu du chagrin de cette esquisse, comme il l'appelait, et qu'il avait envoyée à Voltaire, il se complaisait à me lire et relire cette strophe-ci:

Quoi! votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,[2]
Flétri de plus d'une marque
Des chaînes d'un vil amour,[3]
Lui qui, détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son royaume aux abois,
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

Le Roi ayant fini cette correction de l'ode au duc Ferdinand, il fit celle de son épître chérie à sa sœur de Baireuth, il avait commencé cette épître, comme je crois l'avoir dit, quelques jours après la bataille

1 Dans l'édition des *Œuvres Posthumes*, on a mis pour date de cette pièce A Ober-Pretzschendorf, le 7 janvier 1760. 2) Il y avait d'abord

Quoi! votre faible monarque,
Jouet d'un indigne amour,
Flétri de plus d'une marque
Des fers de la Pompadour.

3 Des opprobres de l'amour (p. 179).

de Kolin, il l'avait finie la veille de celle d'Hochkirchen, retouchée à différentes reprises à Breslau pendant le quartier d'hiver en 58, reprise dans d'autres temps encore, il y mit enfin la dernière main dans ce séjour-ci, en voici le commencement:

O doux et cher espoir du reste de mes jours,
O sœur, dont l'amitié, si fertile [1]) en secours,
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriste
Et d'un bras secourable au sein des maux m'assiste.

En me lisant ces quatre vers, il répandit des larmes qui continuèrent à couler pendant tout le temps qu'il mit à lire l'épître. — Il me redit, après avoir fini, tout ce qu'il m'avait dit tant de fois sur cette sœur si tendrement chérie. — — — Le Roi corrigea ensuite l'épître à Milord Marishal qu'il avait faite à Breslau le 16 février 1759.

Il mit plusieurs jours à la correction de cette pièce, dont il me donnait toujours les brouillons [2]); quelquefois sur la demande que j'en faisais, il me permettait même de tirer pour moi une copie de ces pièces corrigées, bien sûr sans doute que je n'abuserais pas de la confiance qu'il me témoignait; il me disait assez souvent:

»Si, en relisant parfois chez vous mes sornettes, vous trouvez qu'il m'est échappé des fautes, ayez la bonté de m'en avertir, vous m'obligerez fort, un auteur se prévient d'ordinaire pour les objets de ses travaux, et, dans cette tendre prévention, il n'aperçoit pas leurs faiblesses, il ne s'en doute pas même. A présent, basta, mon ami, voilà mes corrections finies, je vais m'occuper maintenant d'une ode que j'adresserai à mon cher neveu, le Prince héréditaire.« *Le basta* du Roi n'eut pas lieu, il fut cette fois forcé à recorriger ce qu'il ne s'imaginait pas être dans le cas de faire.

Sur la fin de janvier je reçus cette lettre anonyme:

Il vient de paraître une édition furtive des poésies du philosophe de Sans-Souci, la méchanceté la plus noire a beaucoup de part sans doute à cette publication; comme tout cela intéresse le Roi, son repos et sa gloire, et que vous chérissez ce grand monarque, ne tardez pas à lui faire part de ce que j'ai l'honneur de vous dire; vous pouvez être sûr de la nouvelle que je vous annonce, dans quatre jours vous aurez le livre même.

1) Le Roi avait mis *fertil*; je dis que cela n'allait pas, qu'il fallait fertile; c'est comme crep au lieu de crêpe: couvrant d'un crep. 2) Dans l'incendie à Burkersdorf en 1778, je perdis la plupart de ces brouillons et des pièces copiées et recorrigées; j'en faisais la comparaison et j'avais trouvé que les premières compositions ou les esquisses valaient mieux ordinairement que ces mêmes pièces revues et corrigées; je perdis malheureusement aussi à ce feu bien des pièces intéressantes sur le Roi, que je m'étais proposé de travailler pendant la campagne.

Comme on m'assurait que dans quatre jours j'aurais le livre, j'attendis ce jour pour communiquer au Roi l'avis que j'avais reçu et lui remettre le livre même; je crus par là sauver à ce Prince quelques instans désagréables, persuadé qu'il n'en aurait que trop, lorsqu'il verrait lui-même ce dont il était question. Au bout de quatre jours, effectivement, je reçus le livre, je ne pensai point à le parcourir, le soir je fus chez le Roi comme à l'ordinaire, je le trouvai de très bonne humeur, il vint à moi d'un air ouvert et riant:

»Mon ami, j'ai bien lu aujourd'hui et je suis content comme un roi, qu'avez-vous fait aujourd'hui, quelle nouvelle?«

Je souffris vivement d'être forcé de troubler ce contentement dont il me parlait:

»Sire, je n'ai pas de bonnes nouvelles à annoncer aujourd'hui à Votre Majesté, et cela m'attriste, Elle verra par ce livre qui vient de paraitre de quoi il s'agit.«

A cette vue, il s'écria:

»Mes poésies, mes poésies — et quel est le diable incarné qui les a publiées et m'a joué ce tour si infâme!« Et dans quelques momens: »Mon ami, cela est affreux! mes poésies, où les b . . . . les ont-ils eues, quel infernal coquin?«

Ce fut son début: son indignation et son chagrin me parurent extrêmes: »le coquin« répétait-il sans cesse: dans le premier moment de colère, il me disait:

»Le duc de Nivernois m'a joué ce tour-là, cela est d'autant plus odieux et infâme que le Duc sait très bien que je l'ai toujours aimé, estimé et distingué de tout ce qu'ils ont en France: mais non, mon cher, ce n'est pas lui, il est trop honnête, il pense trop bien, je lui fais réparation du soupçon qui s'est élevé dans mon âme: vous le verrez, vous le verrez, ce sera Voltaire: il n'y a que ce coquin-là capable de me jouer un tel tour, je connais à fond mon drôle.« — —

»Non«, me dit-il, après quelques momens de réflexion, »non, il n'est pas l'auteur de cette infamie: quelque méchant qu'il soit, il est incapable de jouer un tour aussi perfide.«

Ses soupçons tombèrent ensuite sur Darget, sur un de ses aides de camp à qui il avait donné ses poésies, et ils tombèrent enfin sur le capitaine de Bonneville.

»Oui, oui, c'est lui, lui-même, je n'en puis douter, ce faquin me la payera.«

Jamais je ne vis tant d'inquiétudes.

»Moi qui n'ai fait mes poésies que pour me délasser, que pour m'égayer seul aux dépens de ceux qui me faisaient du mal, et qu'il faut

qu'elles deviennent publiques dans le moment le plus critique de mon existence! Si j'avais pu soupçonner cette publicité, j'aurais brûlé mon livre et tous mes cahiers; ce que dit un roi en bien et en mal, ne s'efface jamais.«

Comme je n'avais point encore lu ce livre, que je n'en avais aucune idée, je dis au Roi:

›Mais, Sire, quel tort peut Lui faire la publication de cet ouvrage?‹

»Quel tort? et n'avez-vous pas vu, mon cher, mes tirades sur l'Angleterre, la Russie et autres; voilà ce qu'il y a de diabolique pour le moment présent, et voilà ce qu'il faut que je change au plus vite.«

›Non, Sire, je n'ai lu aucune de ces tirades dont Elle me fait l'honneur de me parler, car je n'ai aucune connaissance de Son ouvrage.‹

»Mais vous me l'avez apporté!«

›Cela est vrai, Sire, mais il est vrai aussi que je n'ai pas même ouvert le livre.‹

»Voilà certes une grande discrétion; eh bien, je vais vous lire ces malheureux vers qui font mes inquiétudes.«

Il me les lut.

»Vous voyez bien maintenant que, par de fortes raisons de politique, j'ai sujet de n'être pas tranquille, et de me hâter à donner une autre édition, où je ferai les corrections nécessaires, en me pressant je ferai tomber cette édition que j'appelerai très fautive, et j'empêcherai certaines gens de crier. Ces corrections ne sont nécessaires que pour les politiques — sans ces bigres-là, oh du diable, et je retoucherais mon ouvrage.«

Le Roi passa la nuit d'une manière très inquiète et très agitée — en se levant, il se vit avec la tête et le visage très enflé, il s'était plaint en se couchant d'un instant d'une vive douleur que lui causait une dent gâtée; en me rendant le lendemain à l'heure marquée, je trouvai Sa Majesté la tête enveloppée de façon qu'on ne voyait que le bout de son nez et ses yeux presque à moitié fermés; dans cet état, qui me peinait fort, il travaillait aux corrections dont il m'avait parlé la veille.

»Ah, vous voilà, mon cher, dans quel état me trouvez-vous! J'ai passé une nuit cruelle, ma pauvre tête, pleine d'affaires et d'embarras, doit s'occuper encore de ces maudits vers que je dois changer, voyez combien j'ai déjà travaillé, mon ami.«

Il avait refait plus de cent cinquante vers, je dis ce nombre parce qu'il les avait notés en marge. Cette correction pénible et désagréable occupa le Roi jusqu'au 19 de février, il avait fait, de plus, très à la hâte une petite préface où il se plaignait de l'édition fautive publiée par la méchanceté.

»Si l'on agit ainsi,« disait-il, »avec le bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec!«

Il mit à la tête de son ouvrage corrigé une ode contre la calomnie et quelques stances paraphrasées de l'*Ecclésiaste*.

»Sainte capucinade«, me dit-il, »que j'ai faite uniquement pour calmer les cris furieux des zélateurs insensés qui soulèvent tout le monde et le soulèvent aussi contre moi.«

Le Roi m'ordonna d'envoyer le tout au marquis d'Argens, en le suppliant de choisir un imprimeur et de lui recommander de s'expédier aussi vite que possible: toute la pacotille partit ce 19.

Le bon Marquis s'adressa à Néaulme, libraire imprimeur de Hollande, qui se trouvait alors à Berlin. Il accepta d'abord la proposition du Marquis, puis, mené par sa femme, qui voyait sottement des embarras et des désagrémens pour son mari dans la publication de cet ouvrage, il écrivit au Marquis qu'il ne pouvait pas s'en charger; le Marquis m'écrivit que Néaulme ne voulait pas de ce livre de poésies, qu'il avait pensé à Voss, libraire à Berlin, qui serait bien aise de soigner cette impression, et que je devais demander l'approbation de Sa Majesté. Je rendis compte de ce que l'on m'avait écrit, le Roi se fâcha et fut de très mauvaise humeur.

»Quelles sottes difficultés me fait-on là, et que de temps l'on perd pour savoir si un tel ou un autre imprimera mon ouvrage! et que diable m'importe que ce soit là Néaulme ou Voss qui imprime, pourvu que l'on se dépêche: le Marquis ne devait-il pas comprendre que c'était le temps qu'il fallait gagner, et non le perdre en discussions inutiles avec cette p.... Ecrivez donc ce soir encore, je vous prie, au Marquis, pour que l'on imprime pour l'amour du ciel, et que l'on se hâte: je lui écrirai aussi un mot que vous pouvez insérer dans votre lettre; bon soir, mon ami, écrivez vite, ces fichues gens me désolent. Dites encore au Marquis qu'il m'envoie mon Charles XII, il devrait être imprimé depuis longtemps, que ces Berlinois sont lents, mon cher, adieu.«

Le Roi, en corrigeant ces pièces dont je viens de parler, mettait sur un chiffon de papier, dans des instans qu'il mangeait, encore les idées qui lui venaient sur de nouveaux sujets qu'il se proposait de travailler.

Il commença ses compositions par une ode au prince héréditaire de Brunswick: cette pièce fut finie à la fin de janvier.

»Ce sera là, mon ami, ma pièce favorite, puisque mon cher neveu en est l'objet: je la laisserai reposer quelque temps sur ma table pour la reprendre ensuite et la corriger, alors je lirai mon morceau, et je m'apercevrai de la moindre faute; c'est la bonne méthode; si l'on revoit le sujet

que l'on a traité, la tête encore remplie de ce sujet-là, on ne s'aperçoit pas des fautes.«

Quoiqu'il sentit que c'était la bonne manière de laisser un ouvrage pour le revoir à tête reposée, il reprit son ode le lendemain, la corrigea et me dit de l'envoyer au Marquis; ce que je fis le jour même, en le priant, lorsqu'il répondrait à Sa Majesté, de lui faire remarquer quelques négligences, deux ou trois vers amphiboliques, un frère à chapeau, et, parmi quelques vers durs, celui-ci qui l'était le plus de tous:

Je puis au moins prévoir par mes heureux présages.

Après cette ode, le Roi composa la *Relation de Phihihu*[1]) *émissaire de l'empereur de la Chine en Europe, traduit du Chinois. A Cologne chez Pierre Marteau 1760, petit-in-12.*

Il envoya au Marquis cette petite pièce avec ce titre, pour la faire imprimer, en lui recommandant qu'on n'en tirât que six exemplaires, il y joignit une épître qui commence ainsi:

Marquis, je vais
Sur vos brisées,
Tantôt Suisse,
Tantôt Chinois.

»Croyez-vous, mon cher, qu'on me reconnaîtra dans cet ouvrage?«

»Je n'en doute pas, Sire, *ex ungue leonem.*«

»Les dévots vont diablement criailler, j'en suis sûr, il n'en faut pas tant pour qu'ils clabaudent, oh pour cela je m'en fiche. Le saint père, vous le verrez, me donnera l'absolution, malgré de légers coups de patte que je lui donne, si je parviens à bien rosser ses chers amis.« — —

Une lettre que le marquis d'Argens écrivit au Roi, où il lui donnait beaucoup de louange, Sa Majesté y répondit en vers dans une épître qui commence ainsi:

Non, jamais courtisan, au langage flatteur,
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole.

Il me la lut à deux reprises.

»Vous voyez, mon cher, que je ne reste pas en arrière avec mes amis et mes ennemis; en bon chrétien je devrais tendre à ceux-ci la joue gauche lorsqu'ils me frappent la droite, mais tout en admirant le pardon des injures, je ne me sens pas assez de force pour tolérer le mal qu'on me fait, et même celui que je soupçonne que l'on veut me faire.«

---

1) Les Autrichiens firent mettre dans plusieurs gazettes des extraits de cette relation, et la firent envisager comme bien plus dangereuse que Spinosa. Le Roi m'apprit cela, et qu'on l'avait assez désigné dans ses extraits, comme on put mettre, disait-il, le doigt dessus.

Le Roi composa ensuite cette épitre, en écrivant à Voltaire qui lui avait dit des horreurs contre Maupertuis:

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis.

»Cet homme«, dit-il, »est cent fois plus méchant encore que ces mâtins qui se disputent un os dans les rues, ils oublient leur haine quand ils se sont vengés, mais Voltaire n'oublie jamais, ne pardonne jamais, c'est une étrange perfide créature, il est dangereux de l'irriter, il mord même sans qu'on l'irrite.«

Un officier suisse, nommé M. de Holland, avait quitté le service de la Hollande, sur les pressantes sollicitations que M. de Hellen[1] lui fit, pour entrer dans celui du Roi en qualité d'artilleur: habile dans son métier et bon mathématicien, il avait plu au Roi, qui lui promit de lui faire un sort qui ne lui laisserait aucun regret: malgré ces belles promesses, que l'on ne remplit pas assez tôt à son gré, et comptant plus sur une promise qu'il avait laissée en Hollande, il me pria de demander à Sa Majesté la permission d'aller épouser la belle. Quoique le moment ne fût pas favorable, j'en parlai au Roi, qui refusa: je saisis un moment de gaieté où je vis le Roi, pour revenir à la charge, il accorda la demande du major, mais sous la condition que ce mariage ne se ferait qu'à la fin de la guerre: je rendis compte au major du consentement et de la condition, il trouva celle-ci très à sa place, mais la promise, riche héritière, trouvant que la paix pourrait être bien éloignée encore, trop peut-être pour ses désirs, courtisée par un autre adorateur qui était là tout prêt, se donna à lui et remercia le pauvre major, qui dut prendre la chose en patience. Je racontai au Roi cette mésaventure.

»Comment l'a-t-il prise?«

»Très bien, Sire et avec d'autant plus de résignation qu'il fonde sur Votre Majesté toutes ses espérances.«

»Je le dédommagerai de sa perte.«

Je donnai au major cette bonne nouvelle.

Le Roi fit à ce sujet un croquis dont il me montra le commencement qui est ainsi:

Dans ces beaux jours où renaît la nature,
Où l'air pesant de ses frimas s'épure

»Voilà une pièce pour votre major, je la finirai dans nos quartiers de cantonnement[2], je la corrigerai et recorrigerai alors pour qu'elle soit digne de lui: à présent j'ai encore deux ou trois *morceaux* que je veux finir avant de quitter ces lieux-ci.«

1 Ce M. de Hellen était notre envoyé à la Haye. 2) Il la finit en effet en mai a Schlettau et me la donna pour la remettre.

Après s'être égayé un peu aux dépens du major, le Roi fit une ode aux Germains:

O malheureux Germains! vos guerres intestines,
Vos troubles, vos fureurs, annoncent vos ruines.

C'est la seule pièce où le Roi fit le moins de rature et de corrections.

»Je l'ai faite presque toute d'une *saignée*,« dit-il, »j'étais tout plein de mon sujet, je la crois assez bonne, assez Racinienne, et pleine d'idées nouvelles.«

M. d'Alembert écrivit au Roi que l'on avait défendu en France l'*Encyclopédie*, et qu'on y voulait brûler ses ouvrages; le marquis d'Argens qui fit parvenir cette lettre au Roi, confirma le premier article, et, au lieu de vouloir brûler les ouvrages du philosophe, il écrivit qu'on les avait brûlés. Pour consoler M. d'Alembert de cette opération incendiaire, le Roi lui fit cette épître, en lui disant dans un billet écrit de main propre que l'incendie, bien loin de faire tort à ses ouvrages, les rendrait, et lui, encore plus célèbres, quoiqu'ils eussent pu se passer de cette opération-là pour parvenir à la plus grande célébrité; voici le commencement de cette épître:

Un sénat de Midas, en étole, en soutane,
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits.

Depuis le retour du Roi à Elsterwerda et avant l'affaire de Maxen, Voltaire avait souvent écrit au Roi, pour lui recommander la paix; le Roi lui répondit qu'il ne demandait pas mieux que cela, le patriarche répliqua que la chose serait faisable, qu'il y voyait quelque jour, et qu'il s'y employerait en passant par un certain canal dont il lui parlerait un jour. Le Roi sur ces lettres conçut quelqu'espérance, quoiqu'il tourna en ridicule le patriarche et ses lettres.

»Il a la manie des négociations, comme il a celle d'être riche, il veut jouer le rôle de Prior envoyé de Londres en France, il se pavane et se croit fait pour la représentation; ce vieux fou ne sait pas et ne s'aperçoit pas que jamais homme fut moins que lui pour négocier.«

Cependant le Roi répondait en vers à Voltaire, il lui adressa cette épître politique:

C'est donc vous qui croyez m'exhorter à la paix:
Elle a fait de tout temps le but de mes souhaits. [1])

Il lui en fit une autre, où, après lui avoir dit qu'il s'était couvert de lauriers dans la carrière des lettres, il finissait par ces vers-ci:

---

1) Variantes:

Vous voulez aujourd'hui m'exhorter à la paix:
Elle est depuis longtemps l'objet de mes souhaits.

Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Vos soins nous ramenaient la paix,
Que ce serait votre chef-d'œuvre.

Le patriarche ne fut pas en reste avec le Roi, il répondit bien vite, faisant un très bel éloge des vers qu'il avait reçus, et le Roi, flatté réablement, ne perdit pas un instant pour faire encore une épître au ète négociateur:

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison –

il finit

De borner mes faibles mérites
Aux soins de secourir la veuve et l'orphelin.[1]

Les lettres se succédaient assez vite sur ces belles négociations, oltaire écrivait encore que par les instances d'une belle dame, quoique inaudière, et la bonne amie d'un certain duc, d'un certain ministre, il tait décidé à envoyer à celui-ci ce que le Roi venait de lui écrire, et l'il ne pouvait s'empêcher de joindre à sa lettre la réponse que le Duc i avait faite. Sa Majesté ne sourit ni à la lettre du poète, ni à la réonse d'un certain ministre, elle persifla l'une et l'autre, et ce persiflage ait un peu plus qu'aigre-doux.

»Les gens sont foux,« dit-elle, »ils resteront tels jusqu'à la fin des ècles, je n'ai jamais ajouté la moindre foi aux bavarderies du poète rior-Voltaire, et je n'ai rien espéré de bon de ce Choiseul Lorrain. y a deux cabales à Versailles, l'une veut la paix, mais le certain inistre ami de la minaudière veut la guerre, il a tant qu'il a trouvé le oyen de prévaloir sur les autres, et vous verrez, souvenez-vous de ce ie je vous dis, que les apparences de la paix sont plus éloignées que mais.«

Cependant le Roi avait dit, il n'y avait que peu de jours.

»Vous verrez que les Français seront obligés de faire la paix, leurs nances sont épuisées, leur commerce ruiné, la paix se fera, je m'y tends, et ce sera toujours beaucoup de gagné.«

Cette lettre de Voltaire au Roi et la réponse du Duc au poète, firent aître l'idée de cette épitre au patriarche:

Peuples charmans, aimables foux,
Qui parlez de la paix sans songer à la foudre.

[1] Voltaire lisait à tous ceux qui venaient chez lui, tout ce qu'il recevait du oi, et en le lisant, il changeait souvent bien de choses ou les disait autrement ı on ne les lui avait écrites, en lisant cette pièce, il dit, à l'article marqué, *la reure l'orphelin* »Pouf, pouf, il fait tant qu'il peut des unes et des autres, belle maniere : secourir.«

Le Roi termina ses compositions et en prose et en vers par cette épître:

Enfin le triste hiver précipite ses pas,
Il fuit, enveloppé de ses sombres frimas.

»Ainsi, mon cher, je prends congé de ce rude hiver que nous avons essuyé ici, et de ce séjour où, Dieu sait, j'y ai eu d'angoisses.«

Il semble par le détail que je viens de donner des corrections et des compositions que fit le Roi dans ce quartier d'hiver, qu'il ne devait lui rester aucun instant pour lire; cependant il en trouva et il les saisit bien, en se fixant, comme je l'ai dit au commencement de notre arrivée à Freiberg, des momens pour des lectures qu'il faisait seul.

En voici la note. Il commença par celle de *Pierre de Provence*, et de *Barbe-bleue*.

»Vous ne devineriez jamais ce que j'ai lu,« dit-il le soir qu'il fit cette lecture.

›Non, Sire.‹

»*Pierre de Provence*, *Barbe-bleue*; ne suis-je pas un vieux fou de m'amuser avec de semblables billevesées? je suis comme Malebranche, qui désirait pouvoir s'amuser avec des hochets, et je dis avec La Fontaine:

Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

»Hélas, mon ami, j'ai besoin de toutes les ressources pour m'aider à soutenir mon malheur présent et éloigner les songes d'un avenir qui me sera peut-être funeste. En lisant mon *Barbe-bleue*, j'ai fait, au reste, Monsieur, des réflexions très sérieuses dont j'ai tenu note; si je parviens à cette paix si désirée, j'étendrai ces réflexions et j'en ferai le plus singulier, le plus étonnant, le plus orthodoxe, le plus édifiant et, Monsieur, le plus ridicule de tous les ouvrages du dix-huitième siècle«[1].

Cette belle lecture faite, le Roi lut les livres suivans, dans l'ordre que je les indiquerai. Le *Spectateur*, le *Mentor moderne*, le *Misanthrope*.

»Je m'étais fait une fête de relire ces livres, ils m'avaient plu extrêmement à mon Rheinsberg, et ils me déplaisent; tant l'âge, ou peut-être la position d'un homme, change sa façon de voir les choses et de les goûter«[2].

Il me fit le cadeau de ces trois ouvrages: *Virgile* par l'abbé des Fontaines, *Horace* par Sanadon, selon l'édition qu'il en avait faite en

1) Le Roi en effet tint parole, il commença, corrigea, laissa, reprit à différentes reprises cet ouvrage qui, à dire vrai, ne l'honore point, il le finit enfin et le fit imprimer après la guerre de 1778, au grand regret des honnêtes gens attachés au Roi.

2) Il a relu le *Spectateur* en 1762 à Breslau, et il lui a plu.

un volume dans l'imprimerie royale, et *l'horme* par Pellegrin, les œuvres d'Ovide en 2 voll., aussi de son imprimerie, Racine, ses tragédies, Voltaire, ses tragédies et quatre volumes de ses mélanges; Gresset, le *Ver-Vert*, la *Chartreuse*, *l'Epître au Père Bougeant*, et son épître à sa sœur sur sa convalescence. *Les annales de l'Empire*, les mémoires de Feuquières, les deux dernières campagnes de Turenne, lesquelles il estimait fort, et ce qu'il avait sous sa main sur le prince Eugène, ouvrage, disait-il, qui pouvait être bien mieux fait. Il finit ses lectures, comme il les avait commencées, par une lecture légère, disait-il, par celle des contes d'Hamilton et par les mémoires du comte de Grammont, qui sont à la suite de ces jolis contes.

Telles furent les corrections, les compositions et les lectures du Roi pendant son séjour à Freiberg. Les occupations littéraires ne lui firent jamais perdre un instant de vue l'affaire essentielle de son armée, celui de réparer les pertes que l'on avait faites, tous les préparatifs pour une nouvelle campagne, et les moyens de mettre fin par des négociations à une guerre si désastreuse. Que de lettres écrites pendant ce quartier d'hiver au prince Ferdinand, à ses ministres dans les cours étrangères, aux généraux qui commandaient des corps, aux ministres des provinces, aux gouverneurs, aux commandans des forteresses, aux chefs des régimens, à tous les préposés des vivres et à tout l'attirail nécessaire pour une campagne. Cette correspondance fut immense, seule elle aurait pu remplir tous les momens d'un homme qui n'aurait été occupé que d'elle.

Le Roi, presque tout le temps de son séjour à Freiberg, y fut sombre, fort triste et de très mauvaise humeur: quelquefois, lorsqu'il entrevoyait quelques lueurs d'espérance, il se livrait à sa gaieté naturelle, il composait des pièces badines, faisait des contes, et disait:

»Ce sont là, mon ami, des chansons avec lesquelles je berce mon pauvre petit enfant pour l'empêcher de crier, pour adoucir les douleurs qu'il ressent, et pour l'endormir s'il est possible.«

Mais ces momens heureux pour lui, et qui m'enchantaient, étaient de bien courte durée.

»Je suis comme le cygne, dont la voix n'est jamais plus mélodieuse que lorsqu'il tend à sa fin; je sens, mon cher, et je vois l'approche de l'instant de ma chute, j'opposerai, soyez-en sûr, le courage le plus stoïque aux revers que je vois suspendus sur ma tête. Quelle horreur, si je devais survivre à ma nation et à moi-même!«

Le Roi son père, la Reine sa mère, le prince de Prusse, la margrave de Baireuth se présentaient successivement à son esprit pour augmenter la tristesse qu'il éprouvait; il me répétait avec attendrissement ce qu'il

m'avait dit si souvent sur leur sujet, et chaque fois qu'il en parlait, il me disait toujours:

»Mon pauvre ami, je vous rendrai tout aussi mélancolique et hypocondre que je le suis.«

Un jour que le marquis d'Argens lui annonçait la mort d'un de ses cuisiniers, que l'on avait coupé rasibus:

»Lisez«, me dit-il, »ce que le Marquis me mande et ce que je viens de lui répondre; ne me trouvez-vous pas bien fou de penser à remplacer ce cuisinier très mauvais sujet dans cet instant si critique où j'ignore tout à fait si je verrai la fin de cette malheureuse guerre et s'il me restera assez d'argent pour payer ceux que j'engage?«

Tel fut le ton de presque toutes ses conversations, mais il fut bien plus triste encore les deux derniers jours que l'on resta dans cette ville.

23 avril 1760 à Freiberg

Le Roi fit empaqueter dans la matinée ses livres et ses papiers, cela fit croire à tout le monde qu'il partirait ce jour-là même, et il n'en fut rien. J'eus l'ordre de me rendre chez lui à 1 heure, immédiatement après son dîner, qui ne dura que quelques minutes.

»Je ne suis pas bien«, dit-il, »du tout pas bien, je ne sais ce qui me manque; incapable de lire et d'écrire, j'ai fait empaqueter toutes mes sornettes; le moyen d'être bien avec la funeste idée que je succomberai tôt ou tard? Vous avez vu, mon cher, que j'ai mené ici, au pied de la lettre, la vie d'un Bénédictin, que je me suis comme enseveli avec mes livres et mes écritures et que le plus souvent j'ai fait avec eux mes tristes repas; j'ai éprouvé dans ces instans de lecture et de composition toute la puissance de leur ressources; mais, mais, tout cela n'aide plus à rien. Voici la campagne qui va s'ouvrir, les grands coups qui vont se porter, et, après tant de revers que j'ai essuyés, n'ai-je pas lieu de craindre d'en éprouver de plus terribles encore? Tout ce que je puis faire, est de mettre tout en œuvre pour prévenir ces revers, s'il est possible, et de me ferrer à glace pour les soutenir s'ils arrivent. Je ne m'épargnerai sûrement pas, et pour sauver ma nation, je sacrifierai volontiers ma vie, qui est bien dure, pénible et cruelle; quel pauvre sacrifice, au fond, je lui ferais, mon cher!«

A ces discours si sombres, je lui opposai la beauté de son génie qui lui ferait trouver suffisamment de ressources pour s'opposer à tous ses ennemis, sa fermeté d'âme, j'opposais même la crainte qu'il avait de succomber tôt ou tard: »J'espère, Sire, que la catastrophe qu'Elle craint n'arrivera pas, parce qu'Elle la craint et que tout ira mieux qu'Elle ne s'imagine, ou moins mal qu'Elle le pense.«

»Ah voilà une idée plaisante, et comment ajustez-vous cela? dites-le-moi, je vous prie.«

»Je crois, Sire, avoir eu l'honneur de présenter à Votre Majesté cette

observation que j'avais faite, que tout allait ordinairement bien, quand Elle craignait le contraire, et que les succès ne répondaient que rarement aux idées qu'Elle s'en faisait, à Ses espérances, en un mot.‹

Je ne voulais pas dire : à Sa trop grande confiance, qui le portait quelquefois à traiter les ennemis trop en bagatelle.

»Mais il faut citer des faits.«

Je lui citai Olmütz. ›Votre Majesté me dit un soir à Schmirsitz: A présent j'entreprendrai le siège, tendez votre lit, dormez tranquillement, vous verrez que je prendrai la ville sans coup férir.

»*Vero.* Puis.«

›La veille de la bataille de Zorndorf, logée à Dammühle, demain, dit-Elle, j'attaque les Oursomans, je les étrillerai de la bonne façon et sans beaucoup de perte.‹

»Passe encore cela, en avez-vous d'autres?«

A Hochkirchen, Elle croyait que les Autrichiens iraient d'eux-mêmes en Bohême et qu'Elle les forcerait d'y retourner, s'ils s'opiniâtraient à rester dans la Lusace.‹

«Vous rappelez là, mon cher, un triste souvenir, mais vous ne me dites rien au sujet de mes craintes.«

›Elle craignit fort, après cette affaire, pour Neisse et pour la Saxe, et la Saxe et Neisse Lui restèrent; Elle craignit que toute la barque ne périt après Kunersdorf, et la barque vogue encore et elle voguera encore longtemps.‹

Le Roi sourit à mon idée, me présenta lui-même tous les cas de cette campagne qui pouvaient justifier mon observation; il me parla même à ma grande surprise de l'affaire de Maxen, et il tira cette conclusion :

»Donc, pour avoir un peu de bonheur, il faut douter, craindre et se défier des évènemens : si tout cela est nécessaire aux succès, ah, mon ami, combien je dois à présent m'en promettre!«

Cette conversation finit à 4 heures.

»J'ai quelques ordres encore à donner pour la marche que nous devons faire: si la conversation d'un malheureux ne vous est pas trop à charge, faites-moi le plaisir de revenir à 6 heures.«

Je revins, le Roi n'avait plus ce malaise dont il se plaignait, mais sa conversation n'en fut pas moins sérieuse et triste.

Après m'avoir entretenu quelques momens du Prince héréditaire, du plaisir qu'il avait eu de le revoir, du chagrin que son départ lui avait causé.[1], de toutes les idées tristes qui dans cette occasion s'étaient de

1 Il partit en mars de Freiberg.

nouveau présentées à son esprit, des talens et de la bonté du cœur de ce Prince, il finit en me disant, les yeux mouillés de larmes :

»Qui sait, si nous nous reverrons jamais!«

Cette exclamation me toucha, comme elle était l'expression d'une âme tristement affectée; j'essayai, en parlant même du Prince héréditaire, de faire diversion à ce sombre que j'observais, je parlai de l'ode qu'il lui avait adressée, du soin avec lequel il l'avait travaillée, de l'approbation qu'elle aurait, quand elle serait connue.

»Elle n'est pas mal,« dit-il, »vu ma position inouïe, mais de quoi cela m'aide-t-il? les circonstances n'en sont pas moins pour moi orageuses et terribles, je n'en enrage pas moins de mon infortune et de ma vie trop malheureuse, il suffit que je désire une chose pour qu'elle m'échappe, vous voyez dans le Tantale de la fable l'image des tourmens que j'éprouve; j'ai désiré sincèrement la paix, j'ai fait ce qui est humainement possible pour l'avoir, j'ai frappé et on a frappé pour moi à toutes les portes, et toutes les portes ont été fermées; quelquefois j'ai cru bonnement qu'elle allait me sourire, et au moment où je croyais la tenir, que je me disais, la voilà, enfin la voilà — la perfide m'échappe: voyez, mon cher, par ce tableau que je vous présente, s'il est un être plus malheureux que moi; j'espère que la mort d'un de mes illustres confrères amènera quelques changemens qui pourront m'être favorables, et à mon grand étonnement, à celui même de toute l'Europe, rien ne se change, et me voilà pour mes espérances. J'envoie à Turin Cocceji, entendu et habile, pour essayer si l'on pourrait engager le roi de Sardaigne à faire une diversion en Lombardie, diversion qui aurait occupé ou le roi de France ou l'Impératrice-Reine, et mon essai est inutile: voilà, mon cher, une suite d'infortunes réservées à moi seul, c'est là le lot fatal que j'ai tiré dans la grande loterie de ce meilleur des mondes, lot d'autant plus fatal qu'il faut que je le garde et que je m'en contente. Cependant, mon ami, si cela en vient à une catastrophe, je ne serai pas la dupe, croyez-moi, du sort cruel qui me poursuit, je finirai la pièce, comme elle doit se finir.«

A ces mots, il me déclama encore ces vers que j'avais souvent entendus :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

»Je ferai mon devoir, certainement, à tous les égards possibles.«

Mettant alors sa main sur mon épaule : »J'abuse, mon ami,« dit-il, »de votre complaisance, je le sens, vous avez espéré avec moi des momens agréables, et, par l'intérêt que vous prenez à ma position, je ne vous en ai fait passer que de bien tristes.«

La réponse que je lui fis, et qui fut celle d'un cœur qui lui était dévoué, m'attira une embrassade.

»Soyez toujours le même, et dans quel cas que je puisse être, vous n'aurez pas lieu de regretter les momens que vous m'avez donnés : préparons-nous à tout évènement, et livrons-nous au torrent des vicissitudes qui nous roulent et nous entraînent: bon soir et bonne nuit, à demain pour la dernière fois dans cette chambre où j'ai passé des momens bien cruels: je crois qu'il est tard?«

»Dix heures, Sire.«

»Que de bavardages je vous ai fait, adieu.«

Je fus appelé à 4 heures, je trouvai le Roi occupé à écrire. ce 24 avr 1760 à Freiber

»Vous me voyez rétrécissant des vers que j'ai envoyés le mois passé au bon Marquis, ils rendent assez bien mes idées sur la manière de finir une tragédie. — —

»Vous savez, mon cher, que depuis le moment où je vous montrai à Doberschütz[1], ma petite boîte consolatrice, je n'ai pas changé d'idée: elle est fixe, elle restera fixe, survivrais-je à ma ruine totale? cette idée me fait horreur! Non, non, mon ami, cela n'arrivera pas; mon honnête Marquis ne conçoit pas tout cela, il croit, parce que je fais des vers, que mon âme est tranquille, mais je les fais pour me distraire de la douleur qui m'accable, pour me procurer quelques instans de sécurité: c'est moins pour moi, mon cher, soyez-en très sûr, que je souffre et que je trouve ma position cruelle, c'est pour les malheurs que je vois prêts à fondre sur la patrie, je vous l'avoue, cette funeste idée qui se présente sans cesse à mon esprit, ébranle tout à fait ma constance.

»D'Argens espère, comme vous, que je me tirerai de tout ceci, mais il ne combine pas, comme vous êtes à même de le faire, mes forces et mes ressources avec celles de tant d'ennemis que je trouverai sur mon chemin, et qu'il faudra combattre; croyez-moi, Catt, la perspective est cruelle, je la vois dans toute son étendue, et comment, après avoir été si longtemps le jouet de la fortune, pourrais-je ne pas craindre les coups qu'elle me réserve encore? mais c'est assez de jérémiades, elles n'aboutissent à rien, il faut agir, se fortifier contre les coups du sort, et tenir bon autant que possible. J'ai rétabli autant que j'ai pu les régimens perdus à Maxen et à l'affaire de Diericke, mais quels régimens, mon cher! ils ne sont que pour la montre, j'ai dû prendre et paysans saxons et déserteurs, et ce que j'ai pu trouver d'officiers pour conduire ce ramas d'hommes. Malgré ces inconvéniens, j'agirai avec vigueur, mais avec cette circonspection qu'exigent l'état actuel de mes troupes et le nombre

1 Après la bataille d Hochkirchen

de mes ennemis plus fort encore cette campagne que les précédentes; je me suis aidé de deux régimens de dragons que j'ai rappelés de l'armée du prince Ferdinand, pour renforcer ma cavalerie. Demain, après midi, nous mettrons à la voile, et puis, vogue la galère; j'ai encore quelques arrangemens à faire, ainsi je ne vous arrêterai pas davantage, peut-être vous ferai-je venir pour un instant demain dans la matinée; si cela n'est pas, je vous souhaite le bon soir et une heureuse arrivée à Schlettau, où je prendrai mon quartier; ne m'oubliez pas dans vos prières, je pense qu'elles seront ferventes; adieu.«

25 avril 1760 avant midi à Freiberg, l'après-midi à Schlettau, quartiers généraux

Je fus appelé à neuf heures du matin, le Roi avait dépaqueté ses livres.

»J'ai expédié toutes mes affaires,« dit le Roi, »et voulant profiter de quelques instans, j'ai dépaqueté mes livres, vous me voyez occupé à parcourir quelques endroits de mon ouvrage illégitime.« [1])

›Illégitime, Sire?‹

»Oui, ou bâtard, si vous le voulez.«

Il me lut les morceaux de ses *Poésies diverses* qu'il avait changés, en me demandant, sur chaque changement fait, s'il me paraissait naturel, et si le public croirait que l'édition qu'il faisait publier, fût en effet l'édition légitime.«

›Je le crois, Sire.‹

»N'est-ce pas là faire une grande coquette d'une femme très honnête?«

›Oui, Votre Majesté s'entend au mieux à faire de telles métamorphoses.‹

»Mais cette métamorphose-là m'a bien coûté des peines, et la raison qui m'a forcé de la faire, m'a causé et me cause encore des inquiétudes: car me voilà, malgré moi, un poète démasqué aux yeux de toute la gent scientifique; et j'enrage vraiment de l'être, que ne dira-t-on pas de moi, et que de maudites et chétives pièces ne fera-t-on point passer sous mon nom? Les coquins qui ont publié mes poésies, m'ont joué à tous les égards possibles le tour le plus infernal, mais ce n'est pas maintenant ce qui doit m'occuper, il s'agit de se tirer d'affaire; dans ma position présente, si à la fin de cette campagne qui sera bien pénible, mon cher, je suis encore sur pied, j'espère alors que je sauverai ma barque, et qu'enfin je pourrai un peu respirer. Que croyez-vous de tout ceci, espérez-vous toujours?«

›Oui, Sire, j'espère.‹

»Vous êtes en vérité un être tout à fait singulier; comment pou-

1) De ses *Poésies diverses*.

vez-vous espérer? vous reposez-vous, comme notre bon Marquis, sur ces prophéties que l'on débite et qui nous sont toutes favorables, m'écrit-il.«

›Non, Sire, je ne crois nullement à toutes les prophéties modernes, je suis assuré que le Marquis n'y croit pas plus que moi.‹

»Oh du diable, il y croit.

»Eh bien donc, Monsieur, qu'est-ce qui vous rend si confiant?«

›Ce qu'Elle m'a fait l'honneur de me dire souvent dans ce quartier-ci, qu'Elle irait extrêmement bride en main avec les ennemis, qu'Elle s'occuperait plus que jamais de ne leur donner aucune prise, qu'Elle profiterait de toutes les fautes qu'ils pourraient faire, comme gens qui ne doivent pas être traités en bagatelle — ce fut, Sire, votre langage, et ce langage me rassure: le grand point est que Votre Majesté veille sur Sa santé, et ne s'occupe pas, comme Elle la fait jusqu'ici, de tant d'idées chagrines.‹

»Certes, voilà, je crois un tout petit sermon que vous me faites: et le moyen de n'avoir pas d'idées chagrines dans ma position présente? Indiquez-le-moi, si vous le connaissez; mon idée chagrine est l'état de ma patrie, je sacrifierai tout pour la sauver, l'incertitude si je la sauverai ou non, voilà ce qui me tourmente, voilà ce dont parfois j'enrage, et que de fois dans la journée, mon cher! j'ai donné mon existence au diable.«

Quatrième partie.

1760. Quartier de cantonnement et campagne.

Je fus appelé à 8 heures, je trouvai le Roi occupé à arranger ses papiers et ses livres.

ce 25 avril 1760, départ de Freiberg, arrivée à Schlettau à 5 heures du soir

»Vous me voyez ici avec mes consolations: comme je compte faire ici un assez long séjour, voici la besogne que je me suis taillée, je couperai ces livres à fond, et je barbouillerai ce papier que vous voyez là.«

›Et n'en voilà pas mal, Sire, un Bénédictin n'en emploierait pas davantage dans le courant d'une année.‹

»Cela pourrait fort bien être.«

Il avait arrangé dans cette suite les livres qu'il se proposait de lire: le premier volume de *Lucrèce*, le second volume de la *Manière d'étudier les belles lettres*, la *Rhétorique* et la *Poétique* d'Aristote, les *Oraisons funèbres* de Fléchier, le *Petit Carême* de Massillon, Racine *Zaïre*: *Alzire*, *Oreste*, *Mérope* et *Brutus* de Voltaire, Tacite, *Contrains-les d'entrer* de

Bayle, et les deux dernières campagnes de Turenne. Telle devait être sa lecture pendant ce quartier de cantonnement.

»Je nourrirai bien ici mon âme, car je prévois que dans cette campagne je n'aurai plus de momens à donner aux lettres et à la philosophie. Cette campagne sera vive, mon cher, elle sera terrible, quel en sera le résultat? *Ignoramus*, est-ce là du bon latin?«

›Très bon, Sire.‹

»Je crois qu'un peu de repos sera très bon aussi pour vous et pour moi, ainsi salut, demain à 5 heures.«

ce 26 avril 1760 à Schlettau

Le Roi me parut assez content et tranquille dans les premiers instans que je fus chez lui.

»J'ai beaucoup troté dans la matinée, j'ai placé toutes mes troupes, comme elles doivent l'être, la plus grande partie est en cantonnement, cela les ravigotera un peu; que n'ont-elles pas souffert pendant toute la campagne précédente et surtout depuis novembre passé jusqu'à cet instant-ci! J'ai été vivement touché de leurs maux, et si ces braves gens souffrent tant pour moi, ne leur dois-je pas le sacrifice de mon repos et de mes aises?

»Dans la tournée de ce matin, j'ai rencontré un tout petit officier. ›Vous êtes bien jeune‹, lui ai-je dit, ›vos oreilles sont-elles sèches?‹ Mon bout d'homme, sans se décontenancer, m'a répondu en me fixant: ›Sire, je suis jeune, il est vrai, mais mon courage est vieux.‹ Cette réponse m'a plu, je crois que cela deviendra un bon sujet.«

Parlant ainsi, il en vit d'autres aussi jeunes qui jouaient cheval sous ses fenêtres comme le font les petits garçons.

»Venez vite, mon cher, approchez-vous, voyez ces petits polissons, quel enfantillage!«

Alors il déclama ces vers:

> Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
> *Un vieillard*, des enfans, ô sagesse éternelle!
> Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler? [1])

Cette vue de jeunes officiers s'amusant ainsi le peina fort, les idées tristes reparurent.

»Ce ne sont, mon ami, ni les fatigues ni le péril que je crains, mais l'inexpérience de tant d'officiers que j'ai dû prendre tels qu'ils sont; mais la difficulté de bien faire passer dans les têtes dont je dois me servir, tous mes arrangemens et toutes mes vues? La moindre faute faite dans cette campagne, me perd infailliblement, voyez ce que j'aurai contre moi: Soltykow et Loudon, à la tête de leurs armées nombreuses.

---

1) *Athalie*, acte 3, scène 7.

en veulent à la Silésie, Daun, le prince de Würtemberg, celui de Deux-Ponts à la Saxe et à mon pauvre pays; si à ce nombre d'ennemis dont la moitié suffirait pour m'anéantir, vous ajoutez et les Suédois et les Tottleben et des flottes, dites-vous s'il se peut une position plus cruelle que la mienne, si mes angoisses ne sont pas naturelles et si je n'ai pas toutes les raisons possibles de m'écrier : *Mon Dieu, faites que ce calice passe loin de moi.*«

Ce ton de conversation continua jusqu'au moment où je me retirai.

»Bon soir, il est 7 heures, je vais essayer si mon pauvre esprit pourra me fournir quelques idées sur les *Amours d'un Suisse* que j'ai esquissées à Freiberg; je crains quelquefois, mon ami, que ce pauvre esprit ne m'échappe, et cela arrivera, je vous le dis, si toute cette bagarre continue quelque temps encore; adieu, demain à 5 heures.«

J'y fus à l'heure prescrite, le Roi finissait la pièce dont il m'avait parlé la veille. ce 27 avril 1760 à Schletta

»Voici mes *Amours suisses* coulées à fond; vous voyez que j'ai assez travaillé, je les corrigerai encore, et vous les donnerez à votre Suisse; ce morceau ne sera pas tout à fait mal, il pourra servir à le consoler et à le dédommager de la perte qu'il a faite de sa très belle; qu'en pensez-vous?«

›Je crois, Sire, qu'il trouvera la pièce jolie, qu'elle l'amusera, qu'il sera sensible à la peine que vous avez prise de chanter ses amours malheureuses, mais — ‹

»Je ne veux point de vos mais, soyez sûr qu'il sera content.«

Le dédommagement que Sa Majesté avait promis, se réduisit à cette plaisanterie.

»Vous serez surpris peut-être que j'aie fini si tôt ces belles amours, mais je m'y suis mis une demi-heure avant mon dîner, et j'ai continué aussitôt qu'il a été fini; quand j'ai à travailler, mes séances à table sont très courtes et mes plats en très petit nombre, personne, je crois, pourrait vivre comme moi à si peu de frais; si j'étais dans une position à faire ce que je voudrais, je me ferais acheter un chapon et cette pauvre bête me nourrirait trois jours : avec mes quatre plats, je ne suis pas si heureux que je le serais alors, vivant d'une manière plus simple. Heureux! ce mot est-il fait pour moi qui suis dans les convulsions de l'inquiétude? Il l'est, ce mot, pour vous, mon ami, pour vous qui n'avez jamais éprouvé les coups de la fortune.«

›Ne les ressens-je pas, Sire, puisque vous en souffrez si cruellement? mais tout ceci finira bien.‹

»Vous avez donc toujours bon courage?«

›Très bon.‹

»Mais vous devez bien vous ennuyer avec moi qui vous présente sans cesse des idées si tristes! Quelle pénible vie je vous fais mener!«

›Je ne pense nullement à moi, Sire, je ne m'occupe que de Votre Majesté et des espérances que j'ai pour cette campagne.‹

»*Faxit Deus.*«

Parlant ensuite de son enfance et de sa jeunesse, qu'il n'avait pas même connu le bonheur dans cet âge qu'on appelle heureux, il convint qu'à bien des égards il s'était attiré une foule de désagrémens.

»Ma vivacité, qui était extrême, m'a emporté souvent, je l'avoue, au delà des bornes, *unde mala*. Si, au reste, on s'était pris avec moi d'une manière plus douce, peut-être serait-on parvenu à modérer cette vivacité que je me reprochais moi-même dans le silence, et contre laquelle je travaillais de toutes mes forces; mais qu'il est difficile de diriger, de modérer ces premières impressions de la nature, lorsque par négligence ou par maladresse on leur a laissé prendre dans l'enfance un peu trop d'empire.«

A cette occasion, il fit ce conte-ci.

»Un ministre d'Etat dont on avait assez mal morigéné la vivacité dans sa jeunesse, passait en voiture sur le grand pont de Berlin. Voyant mon père, en voiture aussi avec un général, qui venait à lui, crie à son cocher: halte, halte. Le cocher ne s'étant pas arrêté assez tôt, voilà mon Excellence qui saute de la voiture, jure comme un possédé et bat son cocher en présence de mon père, qui fait arrêter. Le général qui était avec lui, dit à l'Excellence. ›Mais mon Dieu, que fait-Elle, Elle s'oublie, ne voit-Elle pas le Roi?‹ — ›Je le vois bien, mais, mon cocher, mais ce coquin, mais ce b . . . . . pourquoi ne s'arrête-t-il pas, ce drôle sera rossé encore de la bonne manière.‹ Mon père, quoique bien vif, blâma la vivacité de l'Excellence et déclama contre les parens qui se donnaient si peu de peines pour calmer les fougues de la jeunesse qu'elles rendent toujours malheureuse. Voilà, mon cher, une toute petite leçon de morale, vous me permettrez de finir par elle et de vous souhaiter le bon soir.«

Je ne rendrai pas compte ici de toutes les conversations que j'eus avec le Roi dans ce quartier de cantonnement, je me contenterai de donner le précis de quelques-unes, et en entier la dernière qui précéda notre départ de Schlettau.

Le Roi, après avoir fini son *Conte de l'amour d'un Suisse*, revit et corrigea les petites pièces qu'il avait faites à Grüssau en 1758, pendant le siége de Schweidnitz: *Les Tonneliers*, une *Epître au colonel de Balbi* qui dirigeait le siége. Il reprit ensuite son *Ode au duc Ferdinand de Brunswick;* il avait déjà revu cette pièce à Freiberg, comme je l'ai dit.

et s'il la retoucha encore, je crois qu'un peu d'humeur donna lieu à cette nouvelle revision. Le Roi, malgré tout ce qu'il disait sur les Français, sur leur esprit volage, sur leur peu d'envie de faire la paix, sur leur dévouement inouï à la maison d'Autriche, qui les menait, disait-il, à la laisse, se flattait cependant quelquefois qu'ils viendraient d'eux-mêmes à cette paix si désirée. Une lettre qu'il reçut par un courrier, le convainquit que cette paix ne se ferait point; il prit de l'humeur, et, le lendemain, il revit sa pièce, pendant une semaine il ne s'occupa que d'elle, dans ces momens destinés aux corrections: il ajouta plusieurs strophes où il mit toute l'aigreur et toute la force que son imagination lui fournit: mais ces strophes furent déchirées et brûlées quinze jours après; j'aurais été bien plus content de ce sacrifice qu'il fit de son travail, si une circonstance très déplaisante ne l'avait pas forcé à le faire. On se rappellera ce que j'ai dit sur l'envoi de cette ode[1], et sur le soupçon du Roi que Voltaire préludait à lui jouer un tour de son métier: un matin, je reçois une lettre sans signature où il y avait une incluse pour le Roi, où on m'écrivait:

Voici, Monsieur, une lettre pour Sa Majesté, ayez la bonté de la remettre sans perdre de temps. Elle est importante. Sa Majesté saura par d'autres canaux que cette lettre vous a été envoyée.

Je me hâtai de me rendre au quartier du Roi, il était déjà parti pour voir les postes de la cavalerie, j'attendis dans l'anti-chambre; une heure après, il arrive; en me voyant, il dit:

»Qu'est-ce qui vous amène ici de si bonne heure, mon cher, est-ce bonne ou mauvaise nouvelle?«

»Je souhaite Sire, que ce soit bonne nouvelle cette lettre le Lui apprendra.«

Il me fait entrer dans sa chambre, ouvre avec empressement, et, après avoir lu, le visage en feu:

»Quelle f . . . . lettre m'apportez-vous là?«

Il la déchire et m'en donne les morceaux. »Ne m'apportez jamais plus de pareilles infamies.«

Je lui montrai la lettre que j'avais reçue, il s'adoucit après l'avoir lue.

»Il faut convenir qu'il y a de grands faquins dans le monde! bon jour, revenez à 5 heures.« — —

Je m'occupai bien désagréablement pendant toute la journée de cette maudite épître: quelle triste séance, me disais-je sans cesse, que celle de ce soir! Si Sa Majesté s'était rendue à mes sollicitations de ne point envoyer à Voltaire cette malheureuse ode, elle se serait épargné bien des inquiétudes, on n'en restera pas là — enfin je me formais mille

idées désagréables jusqu'à l'instant que je me rendis chez le Roi, mais à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, il ne dit pas le mot de l'aventure du matin, il fut même moins triste que les jours précédens, et il ne parla que de Voltaire; à quelques traits légers contre le poète, je m'aperçus bien qu'il le soupçonnait d'avoir fait cette infâme satire et de me l'avoir envoyée, il loua beaucoup son beau génie et finit ses éloges et sa séance par ce petit conte.

Voltaire faisant jouer une tragédie, crie de la coulisse où il était: ›Du feu, du feu;‹ les acteurs, croyant que cela les regardait, déclamaient plus fortement, et Voltaire criait toujours du feu; à ces cris redoublés, les acteurs s'évertuent plus encore, le singe Voltaire leur dit alors: ›Oh diable, Messieurs, ce n'est pas à vous que j'en veux, c'est une chaufferette que je demande.‹

Il m'avait déjà fait plusieurs fois ce conte.

La lecture du second volume de la *Manière d'étudier et d'enseigner les belles lettres* lui donna l'idée de travailler sur *L'étude des anciens et des modernes, recommandée fortement à la jeunesse*[1]), tel était le titre de cette pièce.

»Je ne me propose point ici de décider sur le mérite des uns et des autres et qui l'emporte des deux, on n'a traité que trop longuement et avec trop de chaleur cette question qui pouvait être décidée en peu de mots, il est bien naturel que les modernes aient profité des anciens, aient été plus loin qu'eux dans tous les genres des connaissances humaines; ainsi mettant de côté cette question très inutile, je me borne à recommander aux jeunes gens la lecture assidue des anciens, afin que, les possédant à fond, ils puissent profiter avec plus d'utilité des modernes; rien n'étend davantage les connaissances, les vues et le goût que ces comparaisons bien faites, et comment les bien faire, si on ne possède pas à fond les sujets que les uns et les autres ont traités? J'ai toujours observé que les personnes qui s'étaient d'abord bien mises au fait des beaux ouvrages de l'antiquité et les avaient ensuite comparés avec les chefs-d'œuvre modernes, étaient foncièrement instruits, et que cette instruction avait d'heureuses influences dans tout le cours des études.«

Le Roi s'élevait ensuite contre la manière d'étudier, contre le peu de temps que l'on donnait aux auteurs de l'antiquité, contre le peu de soin que l'on prenait d'en faire sentir les beautés et les défauts, contre les explications que l'on en donnait à la jeunesse, explications ordinairement trop littérales et triviales, et contre ces maîtres, la plupart sans aucun goût, qui par incapacité n'étaient pas en état de faire comparer

1) Voyez troisième partie [p. 284].

les beaux endroits qu'ils faisaient expliquer, avec ceux des modernes qui avaient traité le même sujet.

Il raisonnait de même sur la manière fautive d'enseigner et d'étudier ceux-ci.

»Si dans l'étude des anciens et des modernes on suivait cette marche, la seule bonne, l'intelligence nette, précise et élégante de l'auteur que l'on a en main, l'examen des beautés et des défauts de cet auteur-là, la comparaison de ce qu'on explique avec des objets du même genre traités supérieurement, cette marche produirait d'heureux effets, la jeunesse serait mieux instruite, elle s'attacherait à la lecture, elle en ferait son objet principal, son plaisir: au lieu qu'on voit maintenant cette jeunesse prendre un dégoût invincible pour les objets qu'on lui a mal enseignés, ou sur lesquels on l'a mal dirigée.«

A la suite de cela était un grand éloge de M. Rollin et des Jésuites, qu'il envisageait comme les seuls bons maîtres pour l'éducation de la jeunesse: »Peut-être qu'un jour je montrerai par un établissement destiné à l'instruction de ma jeune noblesse que mes vues pour son instruction approchent assez de celles de ces grands précepteurs dont je viens de parler.« [1])

Tel est à peu près le précis de ce que le Roi avait écrit. Lecture assidue des auteurs anciens, explication précise et élégante, et comparaison avec les modernes, voilà sur quoi toute la pièce roule. Après cette composition, le Roi fit cette petite pièce de vers que je transcris ici et qu'il me donna. Le marquis d'Argens avait écrit au Roi à Freiberg que M. Gleditsch, académicien, avait juré ses grands dieux que M. de Maupertuis lui avait apparu dans la salle de l'Académie à côté d'une pendule et qu'il l'avait vu pendant plusieurs instans de suite, que tout Berlin était extasié de cette apparition, à laquelle il croyait décidément. Le Roi se moqua alors de M. Gleditsch, des Berlinois crédules et du Marquis qui lui mandait de telles balivernes. En passant, il donna quelques coups de patte au président qu'on faisait revenir de l'autre monde, il fit sur le champ, après la lecture de la lettre du Marquis, quelques vers — mais ayant été interrompu, il les laissa et peut-être ne s'en serait-il plus occupé, si le Marquis n'était pas revenu à la charge sur les prophètes qui annonçaient de grands évènemens; il reprit alors ces vers commencés, et les finit.

Le Roi, au commencement de mai, reçut une lettre, lorsque j'étais chez lui: après l'avoir lue, il vint à moi et, me serrant la main:

---

1 Le Roi a réalisé ces vues par l'établissement de l'école militaire dont il a lui-même tracé le plan, quelques années après la guerre.

»Mon ami, mon ami, il faut reprendre courage, le sort paraît se radoucir et disposé de me tirer de ce labyrinthe où ma perte aurait été décidée; quelle douce satisfaction, mon cher, de pouvoir enfin me venger de ces brigands couronnés qui voulaient m'anéantir!«

Je témoignai ma joie des bonnes nouvelles qu'il avait reçues, et de l'assurance qu'il avait de voir bientôt une fin aux malheurs qu'il avait éprouvés.

»Vous ne devineriez pas, mon cher, qui m'ouvre cette porte de salut?«

›Non, Sire.‹

»C'est la Porte, ce sont ces gens qu'on traite de barbares, ils ne le sont point, s'ils l'étaient, mes ennemis seraient encore plus barbares qu'eux. Ne dites mot encore de tout ceci.«

Hélas! ces jours couleurs de rose, comme il les appelait, durèrent peu, les jours sombres reparurent, le Roi s'était flatté trop tôt; dans le malheur, on réalise les moindres lueurs d'espérance.

Telles furent ses lectures, ses corrections de quelques pièces de vers et ses compositions nouvelles, on voit de nouveau, par ce détail que je viens de faire, comment ce Prince profitait de tous les instans de la journée: la matinée à ses affaires militaires et politiques et à visiter l'armée et les postes: l'après-dîner à ses occupations littéraires, souvent interrompues par des rapports qu'on lui faisait et auxquels il ne manquait jamais de répondre.

»J'allonge les jours et ma vie,« disait-il, »et les momens sont encore trop courts pour ce que j'ai à faire, mais en allongeant ainsi ma vie, j'augmente aussi la somme de mes maux, puisque je les sens seize à dix-sept heures de suite par jour; comptez, Monsieur, je me suis levé constamment entre 3 et 4 heures du matin, vous m'avez vu vers les 8 ou 9 heures aller chercher un repos que très souvent je n'ai pas trouvé, les soucis se sont mis au lit avec moi, ah la chienne de vie, mon ami!«

Presque tout le temps de notre séjour à Schlettau, les conversations du Roi furent l'image de la tristesse, quelquefois elles le furent de la gaieté, mais ces momens heureux, comme je viens de le dire, furent de courte durée.

ce 14 juin 1760 à Schlettau

Je fus appelé ce jour à 2 heures et je restai jusqu'à 5.

»Mon cher, les dés en sont jetés, nous partons demain, vaincre ou périr. Quand je combine ma force avec celle de mes persécuteurs, que je les vois avec 220,000 hommes, que je n'ai qu'à leur en opposer un tiers, et, encore, quelles troupes depuis les pertes que j'ai faites! — croyez-vous que mon âme puisse être tranquille, et que je puisse, pendant cette crise violente où je me trouve, respirer un peu à mon aise!« Croyez-moi, mon cher, l'état où je me trouve est violent, et dans cette

situation je suis emporté hors des règles de la prudence: il n'y a présentement pour moi aucun milieu dans cette horrible bagarre où je vais entrer; vous le verrez, ou de grands revers ou de grands avantages m'attendent, et après tant de malheurs que j'ai éprouvés, mon ami, puis-je espérer des avantages?«

»Sire, c'est parce que vous avez eu tant de désastres de suite, que j'espère les grands avantages; rien n'est longtemps extrême, vos malheurs extrêmes finiront.«

»Je n'y vois guère de possibilité, mon cher, j'ai espéré quelque temps que le Croissant ferait quelque chose en ma faveur, mais le Croissant est sourd à mes prières. »Tout se tait, et la mer et les vents et Neptune«: voilà les Anglais qui restent tranquillement dans la Tamise avec leur flottes nombreuses et qui n'envoient point encore en Allemagne le renfort qu'ils devaient y faire passer. Tout tourne contre moi, et vous pouvez espérer encore?«

»Oui, Sire, je ne crains point tous ces malheurs qu'Elle envisage. le nombre des troupes ne décide pas toujours des succès, et n'en décide pas ordinairement un jour d'affaire; je compte infiniment sur votre génie et sur la fermeté de votre âme, et puis, Sire, je le répète, rien n'est longtemps extrême.«

»Je vous admire, mon cher, avec vos espérances, mais je vous le dis encore, ne vous attendez à rien de bon, je vous annonce comme Cassandre les infortunes de Troie, je les ai annoncées au bon Marquis, qui a comme vous des espérances. Bon Dieu, des espérances! bon soir, demain nous marchons, et vous verrez que la pièce ne tardera pas à commencer: je me recommande à vos espérances et à vos prières.«

Le Roi me fit appeler à 4 heures du matin. ce 15 juin 1760 à Schlettau

»Comme je ne pourrai pas vous voir ce soir, j'ai voulu vous dire un mot avant que je me mette en mer, voilà donc mon vaisseau qui va errer peut-être au gré de l'impétueux Éole; ce qu'il y a de bien sûr, mon ami, c'est que le pilote est bien ballotté par ses idées. J'ai la Silésie et la Saxe à défendre, vais-je à la défense de la première, je laisse mes troupes ici à la merci d'un essaim nombreux de troupes ennemies: resté-je en Saxe, que n'ai-je pas à craindre pour ma Silésie! De deux maux je choisis le moindre, et je marche pour la Silésie, en manœuvrant de manière à courir le moindre risque possible; convenez que ces brigands d'empereur, de rois, de princes et ces coquines d'impératrices me donnent bien de la tablature et me rendent la vie horriblement amère. Si, à mon tour, je pouvais la rendre telle à tous ces b . . . . . couronnés qui me persécutent — ah, Catt, quel plaisir délicieux! car, quoique ceci ne soit pas dans votre système d'orthodoxie, croyez que la

vengeance est une douce chose; mais comment me flatter, dans ma position, de pouvoir tâter de ce morceau délicieux? Sur ce, je vous souhaite le bon jour; à ce soir, si la chose est possible.«

On passa ce jour l'Elbe à Zehren et l'on joignit à l'autre rive du fleuve le prince de Holstein et le général comte de Finckenstein, qui avaient ramené les deux régimens de dragons de l'armée des alliés. Toute l'infanterie fut mise, le soir, en ordre de bataille et en trois lignes proche du village de Zadel et fut toute la nuit sous les armes, parce que le général de Lacy était vis-à-vis avec un corps considérable de troupes. Le Roi prit son quartier à Proschwitz, et je ne fus point appelé.

ce 15 juin 1760 à Proschwitz

Je fus ce jour chez le Roi à 5 heures de l'après-midi; je le trouvai très fatigué, il avait couru longtemps à cheval dans la matinée.

ce 16 juin 1760 à Proschwitz

»Mon cher, je deviens furieusement rosse, ne le trouvez-vous pas, je ne puis presque pas me remuer.«

›On peut être fatigué, Sire, sans être rosse, j'ai vu de Ses aides de camp qui ne galopaient pas mal.‹

»Voulez-vous dire, qui n'étaient pas mal rosses, ou fatigués? Votre phrase est équivoque.«

›Je veux dire fatigués.‹

»Mes aides de camp, du moins quelques-uns, sont un peu douillets, la moindre fatigue les peine, je crois bien qu'ils donnent tout ce brelan au diable; pour moi, je le donne à cent mille, et vous, à combien le donnez-vous?«

›A aucun, Sire.‹

»Quoi, vous ne le donnez pas pour moi?«

›Je plains très sincèrement Votre Majesté de Sa situation si pénible, et comme le diable n'a rien à faire dans tout ce brelan, je ne peux pas le lui donner; Elle fera bien sans lui tourner la chance du gros jeu qu'Elle joue.‹

»Toujours des espérances, mon cher!«

›Oui, Sire, ne me les ôtez pas, je vous en supplie, et, ce qui m'intéresse plus encore, qu'Elle ne les perde pas Elle-même.‹

On apporta cet instant une lettre du général de Hülsen, à laquelle le Roi fit tout de suite réponse.

»Hülsen est à Meissen vis-à-vis de moi, et pour la communication de son corps et de mon armée, j'ai fait établir des ponts sur l'Elbe.«

Il me fit le dessein sur du papier, de ces deux ponts-là, et de ceux

1) »On les appelle«, dit-il, »en Hollande *Hibrüken*, on les fait de deux grands bâteaux liés aux mâts, au bord et au gouvernail, on y met de bi[illegible]s autant de poutres et de planches que deux divisions peuvent très bien se tenir dessus.«

sur lesquels nous avions passé le jour précédent; on apporta encore au Roi des dépêches.

»Vous voyez qu'on ne me laisse pas un instant tranquille, il faut que je réponde à tout ce fatras, ainsi bon soir et bonne nuit; à demain à 5 heures.«

Ma séance fut très courte; sans cesse on annonçait au Roi des officiers de hussards et on lui apportait des lettres. ce 17 ju 1760 à Proschw

»Vous voyez comme on me tourmente, mais il en faut passer par là, je ne me refuserai, mon ami, à aucun soin, à aucune peine, quelque fatiguante qu'elle puisse être, à aucun danger, je me prêterai à tout, si seulement ce destin qui m'a tant ballotté, voulait m'être un instant favorable pour rosser bravement mes ennemis si acharnés à ma perte: peut-être demain verrez-vous le prélude de nos combats — peut-être qu'il y aura bien des c . . . . . de moins dans le monde: adieu, allez-vous reposer, nous décamperons d'ici à 3 heures du matin, je ne vous dis pas si je vous verrai demain ou non, car je vous jure mes grands dieux que je ne sais pas, comme le docte Maupertuis, exalter mon âme. Bon soir.«

Comme j'allais sortir, on amena un paysan.

»Restez encore un moment, je veux parler à ce drôle.

»Il faut que tu ailles ce soir au camp des Autrichiens et que tu m'en apportes des nouvelles.«

›Non. Votre Majesté, je ne veux pas y aller, je serais pendu.‹

»Eh bien, si tu n'y vas pas, je ferai brûler ta maison.«

›Votre Majesté peut faire ce qu'Elle voudra, mais je ne veux pas être pendu, et Elle ne peut pas disposer de ma vie pour Son plaisir.‹

»Tu as raison.«

Le Roi le renvoya, en m'expliquant la conversation que je n'avais pu comprendre.

»Voilà«, dit-il, »un drôle bien ferme et bien résolu: il n'a pas, au reste, tout à fait tort, c'est un chien de plaisir que celui d'être pendu, pour le coup, bon soir.

A trois heures du matin, le Roi marcha en trois colonnes à Radeburg, la première alla à Jessen, Gross-Döbritz, Nauenhof vers Beerwalde, la seconde marcha par Marschau, Lauterbach et Ober-Ebersbach, la troisième colonne Laubach, Basslitz, Böhla, Ermensdorf, Beyersdorf, Mittel-Ebersbach et Ober-Rädern. Le Roi rencontra dans sa marche des troupes légères ennemies, il leur fit donner la chasse par son avantgarde, qui leur prit 300 hommes, Croates, uhlans, Pandoures et infanterie hongroise: le reste des fuyards se retira auprès du grand corps de M. de Lacy, campé au pied des hauteurs de Bernsdorf et de Reichen- ce 18 jui 1760 à Radebur

berg près de Berbisdorf. Il fit camper son armée en cinq lignes entre Radeburg et Beerwalde et prit son quartier dans ce premier endroit. A 4 heures de l'après-midi, Sa Majesté fit venir dans son quartier tous les généraux et les officiers subalternes, il leur dit à tous que son dessein était de marcher le lendemain à M. de Lacy et de l'attaquer dans son poste, qu'il espérait que tous ensemble feraient leur devoir et se montreraient dignes du nom prussien; que pour lui, il n'épargnerait pas sa personne, et qu'ils le verraient toujours prêt à répandre son sang pour le salut de la patrie, que les officiers et grands et petits qui se distingueraient, pouvaient s'attendre à des récompenses distinguées, mais aussi à des flétrissures, s'ils ne faisaient pas leur devoir, qu'il n'admettrait aucune excuse. Il recommanda enfin aux officiers subalternes de bien tenir leurs soldats en règle, surtout les nouvelles troupes que l'on n'avait pas eu le temps de bien dresser.

»Adieu, Messieurs«, leur dit-il, »je compte sur votre attachement à la patrie, et sur votre zèle pour ma personne.«

Tel fut le discours que le Roi tint, et dont on me donna le précis. Il me le répéta lui-même à 6 heures, quand je fus appelé.

»Demain, mon cher, nous nous prendrons par les oreilles, M. de Lacy et moi; si je le puis bien étriller, comme je l'espère, cela me mettra un peu au large; j'ai tenu un discours à mes officiers, non à la tête des troupes comme on nous dit que les anciens en tenaient, mais à la grande garde du camp, après avoir reconnu l'ennemi; j'ai tout lieu d'espérer qu'ils auront été touchés de mon langage, et de l'assurance que je leur ai donnée des marques de distinction pour ceux qui feraient leur devoir, et d'indignation pour ceux qui y manqueraient; j'ai donné ordre au général Hülsen de me joindre avec une partie du corps qu'il a sous ses ordres. Tous mes arrangemens sont faits, et je suis entièrement à vous.«

Dans cet instant, on lui annonça son aide de camp Dyherrn.

»Eh diable, on ne veut pas me laisser tranquille; qu'il entre.

»Que voulez-vous?«

›Sire, le corps du général Hülsen ne pourra arriver ici que vers la nuit.‹

»Bon, pourvu qu'il arrive, cela me suffit, bon soir.«

Ce Dyherrn lui donna l'idée de me parler d'un de ses parens, le général Dyherrn.

»C'était un grand incrédule, par vanité; il s'est ensuite converti par le même principe, je n'aime pas ces façons-là; si je croyais fixement, mon cher, tout ce que vous croyez, je serais de la meilleure foi du monde; vous me verriez aux pieds des autels aussi assidûment qu'un autre, et mourir comme zélé Calviniste; Voltaire mourra comme un

pleutre, entre les mains de quelques misérables Cordeliers, vous entendrez sûrement qu'à l'article de la mort, il aura fait maintes capucinades. je le connais, il ne croit rien, et il a peur de tout. Pour moi, mon cher, ce que je crois, je le crois de bonne foi : je ne suis point convaincu de l'immortalité de l'âme : pour le monde, je le crois éternel : s'il y a une providence, comme une foule d'objets l'annonce, il y a pourtant bien des difficultés qu'aucun Calviniste ne pourra résoudre : le parti le plus sûr et le plus sage, au reste, est d'être honnête homme. Mais il faut gagner le lit et se lever dans quelques heures, j'ai ajusté ma barque le mieux qu'il m'a été possible, j'ai fait un peu le fanfaron aujourd'hui, en assurant mes officiers que tout irait à merveille, il ne faut pas faire voir ni les craintes ni le dessous des cartes. Bon soir et bonne nuit : tenez élevées bien demain vos mains vers le ciel, et gardez-vous de les laisser tomber.«

Si le Roi avait inspiré sa confiance pour des succès aux généraux et autres officiers de l'armée qu'il avait harangués, il n'avait pas produit le même au quartier général : en sortant de chez lui, je fus entouré d'une foule d'officiers qui n'étaient du tout point pour la bataille qui devait se donner le lendemain.

›Pourquoi cette bataille? pourquoi s'aventurer ainsi? le terrain qui mène à l'ennemi est difficile, le poste du général Lacy est redoutable, le maréchal Daun est marché sûrement pour soutenir Lacy — au lieu d'une armée à combattre, on en aura deux sur les bras, et n'a-t-on pas assez de revers, sans vouloir s'exposer à d'autres encore?‹

Tous voyaient noir.

›Messieurs‹, leur dis-je, ›je ne connais point ni les chemins ni le poste de M. de Lacy — mais ce que je puis vous dire, c'est que le Roi, qui a bien reconnu l'ennemi et sa position, le croit très attaquable, et qu'il est très tranquille sur l'événement : bon soir, Messieurs, à demain nous en saurons plus qu'aujourd'hui.‹

On alla vers les 2 heures du matin à l'ennemi, nos hussards poussés en avant avertirent que M. de Lacy n'était plus là, des déserteurs confirmèrent cette nouvelle, ils dirent que leur général était décampé à minuit et était allé, comme ils l'avaient entendu, couvrir la droite du maréchal Daun dans la position de Lausa. Le Roi, à cette nouvelle, prit quelques bataillons de grenadiers, des dragons et des hussards, et alla ainsi à la poursuite de l'ennemi dont il fit quelques prisonniers : il fit occuper par ses troupes le terrain que l'ennemi avait quitté, l'aile droite s'étendait à Berbigdorf, derrière lequel est un grand bois qui s'étend au delà de Moritzburg, jusqu'à Dresde ; l'aile gauche fut appuyée à Radeburg, le général Hülsen reçut l'ordre de partir encore le même

ce 19 j
1760
a Radebu

jour pour l'ancien camp de Proschwitz, afin qu'il fût à portée de soutenir le colonel de Linden qui campait au delà de l'Elbe, et de couvrir la boulangerie, qui était encore à Meissen.

Après tous ces arrangemens, le Roi revint à Radeburg avec sa suite; il m'assura que l'armée en général brûlait du désir de se battre et qu'elle taxait unanimement de poltrons les ennemis qui étaient décampés comme des pleutres.

A 6 heures, je fus appelé, le Roi me parut de bien mauvaise humeur, il grondait tous ses gens qui faisaient mal, et avec une lenteur qui l'empatientait, tout ce qu'il leur ordonnait de faire; un verre d'eau demandé ne venait pas assez à temps, un aide de camp n'était pas là au moment qu'il devait y être, les lettres qu'on apportait à la signature, auraient dû depuis longtemps être déjà expédiées — l'impatience était extrême.

»Vous me voyez bien inquiet et bien triste (je ne le voyais que trop), mon coup m'a raté, mon cher, tristement raté, j'aurais une grande envie de me pendre; n'avez-vous eu jamais cette envie-là?«

›Non, Sire, et je ne l'aurai jamais; Elle m'a dit quelquefois que c'était une grande sottise que celle de se pendre, et qu'il y avait d'autres moyens de s'expédier, si on en avait la fantaisie.‹

»Voyez pourtant comme le guignon me poursuit; j'ai toutes les probabilités possibles de battre ce Lacy, et il faut qu'il m'échappe; peut-être s'est-on trop avancé la veille avec l'avant-garde; quoi qu'il en soit, mon sort n'est pas digne d'envie — l'envieriez-vous tel que vous me le voyez?«

Il ne me donna pas le temps de lui répondre.

»Vous seriez bien un grand fou, si vous pouviez envier un malheureux comme je le suis; à quoi sert cette gloire qu'on exalte tant? Est-on un grand homme, à quoi cela aboutira-t-il, quand on ne sera plus? Un grand homme d'ailleurs n'est censé et jugé tel qu'après avoir passé par de là les murailles du monde.«

Sur ce que je lui dis qu'il y en avait un que j'avais l'honneur de connaître et qui l'était déjà de son vivant, il poussa un profond soupir, en me regardant assez fixement.

»Adieu, mon cher, je suis excédé de fatigue et de tristesse, je vais me coucher, sans espérer beaucoup de repos; n'oubliez pas de m'apporter demain une corde.«

Il sourit pourtant à ce mot.

Pendant notre séjour à Radeburg, il y eut de fréquentes alertes qui n'aboutirent à rien — mes séances continuèrent à la même heure, elles furent toujours bien tristes, mais celle du 25 fut désolante.

Les ennemis avaient tiré victoire; malgré les peines qu'on se donna, 24 juin
on ne put apprendre la raison de cette réjouissance, on se perdait en conjectures, mais le soir on en fut malheureusement au fait. Vers les 8 heures du soir de ce jour, un officier des postes avancés de l'ennemi désira parler à un des nôtres.

›Je suis fâché‹, lui dit l'Autrichien, ›d'avoir à vous apprendre une mauvaise nouvelle. Le général Loudon a pris le général Fouqué avec tout son corps, c'est pour ce beau coup que nous avons fait tirer notre réjouissance.‹

A l'ouïe de cette catastrophe, l'officier envoya au quartier général pour en instruire Sa Majesté. Comme elle dormait, l'aide de camp qui était du jour, attendit le lendemain pour faire ce triste rapport.

›Le Roi,‹ me dit l'aide de camp, ›fut frappé de cette nouvelle, comme ce 25 j
d'un coup de foudre‹, et si frappé que pendant quelques minutes il resta immobile à considérer l'aide de camp avec ce regard d'étonnement qui annonçait la plus profonde tristesse.

»Fouqué pris, son corps pris, cela est-il possible?«

C'est tout ce qu'il dit à l'officier.

»*Schon gut.*«

Le Roi me fit appeler à 9 heures, sa tristesse me parut plus tran- ce 25 j
quille que je ne l'avais vue dans de semblables occasions, et elle me 1760
pénétra davantage; point ces mots de barbares, de brigands, de catins qui veulent anéantir. au matin Radebu

»Mon bon Catt«, dit-il, »avouez que je suis bien malheureux; ma vie vraiment me devient bien à charge — comme le sort me persécute dans ma vieillesse. Sans un grand coup, il n'y a pas moyen de me tirer de là! Vous ne sauriez croire ce que je souffre, comme tout se révolte chez moi, et combien on gémit, quand on est plein comme je le suis de l'honneur de sauver la patrie. Il faut ici, dans ce moment, faire bonne contenance — ah qu'elle me coûte, mon ami!«

Tout ceci fut dit, en faisant bien de pauses, et en poussant des soupirs. Plus je voyais le Roi souffrant ce désastre sans déchaînement, et comme il souffrait ces attaques de goutte durant lesquelles il était la douceur même, plus j'étais affligé de ce malheur et de la manière dont il le soutenait. Je répandis des larmes, le Roi les vit, et, tenant sa main sur mon épaule:

»Vous ne vous lassez donc pas, mon cher, d'un malheureux — que vous êtes loin de ces amis qui abandonnent ceux qui leur sont inutiles ou qui sont accablés sous le poids de l'infortune, c'est ce que je vois cependant tous les jours — faites-moi le plaisir de revenir ce soir vers les 5 heures, je vais monter à cheval pour essayer de faire di-

version, s'il est possible, à mes idées si chagrines, et voir ce qui se passe.«

ce 25 juin 1760 au soir à Radeburg

Je fus à l'heure qu'on avait fixée, je n'y fus que pour apprendre qu'après minuit on ferait une marche en arrière qui ne serait que d'un mille.

»Je n'ai été capable aujourd'hui de quoi que ce soit, ma pauvre tête est si confuse qu'elle est incapable de me fournir quelques idées; peut-être se remettra-t-elle.«

›Ce n'est pas pour votre tête, Sire, que je crains, mais pour Sa santé si essentielle au moment présent.‹

»Eh, mon ami, vous me flattez — si je ne puis finir cette rude besogne, bien d'autres la finiront pour moi et se tireront peut-être mieux que moi de toute cette bagarre affreuse.«

›J'en doute très fort, Sire.‹

»Et moi, je n'en doute point. On dit aux rois, que deviendrait l'Etat si Votre Majesté venait à lui manquer? — et les Etats vont leur train, qu'ils meurent ou qu'ils vivent; souvent même après leur mort les affaires vont mieux que de leur vivant.«

J'aurais fait sentir la différence des deux cas, mais il me dit le bon soir: »il faut dormir un peu.«

26 juin 1760 à Gross-Döbritz, quartier général

On décampa de Radeburg à 1 heure après minuit pour marcher à Gross-Döbritz, où l'armée campa sur les montagnes entre cet endroit et Hohendorf; l'aile droite fut appuyée à Gross-Döbritz, on fit faire derrière ce village un abattis large de 300 pieds, auquel travaillèrent des soldats commandés de toute l'armée, et qui reçurent 4 gros par jour; l'aile gauche, tenant à Hohendorf, fut garnie de redoutes et de grosse artillerie; on forma devant le front du camp de grandes batteries, tout fut retranché; derrière l'aile gauche, à Grossenhayn, on établit la boulangerie.

Le Roi ne me fit point appeler ce premier jour de son arrivée, il souffrit beaucoup d'une colique hémorrhoïdale, que ses gens appelaient colique d'indigestion; le lendemain, j'eus l'ordre de m'y rendre à 4 heures.

»Hier, mon cher, j'ai souffert toute l'après-midi d'une affreuse colique, le moyen d'être bien avec la fichue vie que je mène! Nous sommes ici dans un bon camp, où nous resterons encore quelques jours bien tranquillement, je pense, pourvu qu'on ne vienne point annoncer de nouveaux malheurs; on n'ouvre jamais ma porte, que je ne me dise, voici une triste nouvelle! Je bénis le ciel, quand, en entrant, on ne m'apprend que de petites pertes, faites-vous une idée de cette position de mon âme! En est-il une pareille? Je dois faire pourtant bonne contenance, et morbleu je la ferai jusqu'à mon dernier soupir.

»Cette cruelle et désolante affaire de mon cher Fouqué dérange entièrement toutes mes mesures; je puis moins à présent que jamais abandonner la Saxe, à moins que par adresse je n'engage la toque bénite à me suivre partout où je voudrais marcher. Je n'ai encore aucun détail du désastre de mon ami, il a pu être malheureux et succomber, car que peut la valeur contre le nombre! Mais je suis bien sûr qu'il se sera défendu comme un brave officier et sûrement point rendu comme ces c..... de Maxen, je connais de longue main mon Fouqué, c'est un des plus braves et des plus intelligens officiers que j'aie eus depuis que de fatales circonstances m'ont forcé à faire des guerres, mais vit-il encore?«

Le Roi fut bien triste toute cette soirée, il le fut un peu moins dans les deux séances qui suivirent, mais quand le 29 il eut des détails sur la prise de son cher Fouqué, la tristesse augmenta fort et les expressions en furent violentes.

Il me fit appeler à 7 heures. ce 29 ju 1760 à Gross Dobritz

»J'ai des nouvelles qui vous feront horreur, Loudon et ses consorts se sont conduits en barbares; après la prise de Fouqué, ils ont fait piller Landshut d'une manière infâme et inouïe, que vous aurez peine à croire, ce que toute âme un peu honnête et sensible n'aurait jamais pu s'imaginer; les généraux même ont applaudi et souri à la cruauté et aux excès de ces brigands qui saccageaient cette pauvre ville; ils n'ont fait quartier qu'à la misère, un bel excès de barbarie, il crie vengeance, si j'en puis tirer une éclatante, elle s'exercera sur ces furieux et sur ceux qui excitent leurs cruautés et les animent aux forfaits. Je vous l'ai dit, mon cher, la guerre qui ne se fait qu'en barbare, perd toutes les mœurs et fait de l'homme un être sauvage, elle les rend brutaux, féroces et barbares; je ne saurais vous dire, mon cher, jusqu'où va mon indignation et ma colère.«

Le Roi n'avait pas besoin de me le dire, je ne le voyais que trop, son état me peinait, et je frémissais en pensant aux représailles qui ne manqueraient pas, quand on aurait l'occasion de les faire. Il se promena à grands pas et à différentes reprises dans sa chambre, en répétant:

»Est-ce là faire la guerre, est-ce là se conduire en hommes, en officiers qui, nourris dans le carnage, respectent néanmoins les malheureux et leurs prêtent des secours!«

Le lendemain, le Roi revint encore à la charge, avec autant de violence que la veille, les sarcasmes ne furent pas épargnés. ce 30 ju 1760 a Gross Dobritz

»Avouez que ces b..... n'ont pas eu beaucoup à faire pour enlever le corps de mon pauvre Fouqué, 28,000 hommes contre 8,000, ce n'est pas là de quoi s'extasier, c'est se faire à peu de frais, aux yeux des ignares, une réputation brillante. Laissons ces bêtes féroces à leur

orgueil, à leurs cruautés, laissons-les se pavaner de leurs succès, de leurs pillages et de leurs brigandages. Peut-être j'aurai ma revanche, et, sans être barbares comme ils le sont, je leur ferai sentir bien dru qu'il ne faut pas l'être.

»Ne vous l'avais-je pas dit que Fouqué se conduirait en homme d'honneur et qu'il donnerait un exemple frappant de ce que peut contre le nombre la valeur et la fermeté? Il s'est comporté en Romain. Il a fait depuis 2 heures du matin jusqu'à 10 tout ce que l'habileté, la prudence, jointe au courage, pouvait faire, dans une situation si désespérée. Il a reçu deux blessures, on me mande qu'il s'en tirera bien, j'étais furieusement inquiet sur son sujet, on ne retrouve pas aisément un tel homme; au reste l'ennemi a fait une perte assez considérable, je vous parlerai demain de toute cette triste et barbare aventure; bon soir, je dois écrire encore quelques lettres.«

ce 1er juillet 1760 à Gross-Döbritz

Il ne fut point question ce jour, où je fus appelé à 2 heures, de ce qui concernait la perte que l'on venait de faire, et cela me fit plaisir, car je souffrais de voir le Roi s'échauffer au récit de cette affaire.

»Je vous ai fait venir de bonne heure, mon cher, pour vous dire que nous marcherons dans la nuit; ainsi arrangez-vous, vous aurez pour cela tout le temps nécessaire, je veux essayer de prendre M. de Lacy par les oreilles, si je puis les lui bien allonger, ce sera un petit adoucissement à mes peines; je vais monter à cheval et me coucher au retour, bon jour et bon soir, priez un peu pour nous tous.«

En sortant de chez le Roi, je fus chez M. de Gaudi[1], son aide de camp; comme cet habile et malin officier tenait un journal de la campagne, qu'on lui envoyait régulièrement des détails de tout ce qui se passait dans l'armée et dans les corps détachés, je le priai de m'instruire de l'affaire de Landshut, ce qu'il fit obligeamment.

›Le Roi est furieux,‹ me dit-il, ›de cette affaire et du pillage inouï de Landshut, il est de la plus mauvaise humeur du monde, il rebute tout le monde, ne l'avez-vous pas remarqué?‹

›J'ai vu qu'il était assez triste, le moyen d'être autrement? car c'est là une grande perte.‹

›Elle est bien plus grande qu'il ne l'imagine, voici ce qui en est de l'histoire tragique. Le général Fouqué, avec un corps de 8,000 hommes au plus, était posté près de Landshut dans un camp retranché; nous avons parcouru ce poste, vous vous le rappellerez, quand nous campions près de Reichhennersdorf. Le général avait pris ce camp pour avoir une communication à Glatz par la Bohême, il savait que l'on

1) Que le général Hülsen avait envoyé au Roi avec un rapport.

en voulait à cette place; Loudon qui pénètre les vues de M. de Fouqué, qui voit la nécessité de le chasser de son poste, l'attaque à 2 heures du matin, le 23, avec cinq corps, et en cinq endroits. Le général Wolfersdorff attaque le long de la rivière de Bober par Reichhennersdorf, le général Janus de l'autre côté du village, le général Gaisruck, le long du village de Zieder, Loudon et le général Müffling, plus forts du triple que le général Fouqué, enveloppent les bataillons prussiens postés à de grands intervalles sur les hauteurs de Buch et les chassent par Nieder-Zieder.

»Loudon détache alors sa cavalerie, pour couper la retraite à Schweidnitz et à Breslau, Fouqué est repoussé jusqu'à la rivière de Bober entre Landshut et Breitenau, et dans cette belle retraite qu'il avait faite, il est blessé et pris: il a combattu vaillamment ainsi que les troupes: dans son malheur même, il s'est fait une gloire immortelle. Nous avons perdu près de 8.000 hommes, 40 canons et 24 drapeaux. Les ennemis y ont été pour 2,900 hommes. Parmi nos 8.000 hommes perdus, 6,000 ont été faits prisonniers. Voilà le vrai de la chose, mais n'en parlez à personne, je vous prie, j'attends l'ordre du Roi pour rejoindre le général Hülsen.«

A deux heures du matin, l'armée marcha en trois colonnes à Quolsdorf au camp; la première colonne par Nieder-Ebersbach, Kunersdorf, Lötschen, Sacka et Röhrsdorf, la seconde colonne marcha sur Bieberach, Mühlbach, Tiendorf, Welkander et Sella, la troisième colonne alla par Grossenhayn à Schönfeld, Lüttichau et Zochau, au camp. ce 2 juillet 1760 à Quolsdo quartier général

Le camp fut assis sur la montagne devant Quolsdorf, l'aile gauche vers Zietsch, et la droite vers la petite ville de Krakau; devant le front était une petite rivière appelée Pulsnitz. L'armée reçut pour deux jours biscuit au lieu de pain.

Le Roi, que je vis à 4 heures l'après-midi, n'était du tout point de l'humeur des jours précédens, la gaieté qu'il avait ou qu'il affectait, me fit plaisir.

»Quoique las comme un chien de la marche que nous avons faite, je suis bien cependant, l'idée d'étriller un peu M. de Lacy me met à mon aise, je me réjouis, et je me livre à cette idée agréable: il serait bien temps que j'eusse quelque bonheur, mes troupes et moi, nous nous en trouverions très bien pour cette campagne.«

A l'ouïe de ce langage, je disais en moi-même: il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre; et je souriais.

»De quoi riez-vous, mon cher?«

»De ce que Votre Majesté est contente, je désire que Ses espérances ne soient point trompées.«

»Je le désire plus que vous encore, je crois que vous n'en doutez pas, j'ai fait la nuit précédente un songe bien singulier, mais n'allez pas vous imaginer que je fasse le moindre fond sur les extravagances d'un rêve. Je songeais donc que je me trouvais à Strasbourg avec le maréchal Daun, qui tout à coup, sans savoir comment, fut transporté avec moi à Charlottenbourg, là je vois mon père et le vieux Dessau. ›Me suis-je bien conduit?‹ dis-je à celui-ci. — ›Très bien.‹ — ›Cela me réjouit, votre approbation et celle de mon père me flattent plus que celle de l'univers entier.‹ — Comme je disais cela, vient un hussard qui annonce que les Français sont en pleine marche. ›Dois-je attaquer?‹ demandai-je au vieux prince. ›Oui.‹

»Et, là-dessus, mon cher, je m'éveille —: se peut-il quelque chose de plus bizarre que ce songe? eh bien, croiriez-vous que tout bizarre et tout extravagant qu'il est, il serait pour bien des gens qui auraient fait ce songe-là, un sujet de craintes ou d'espérances, aussi folles les unes que les autres.«

Après le récit du songe, le Roi me lut la *Chartreuse* de Gresset, dont il récita de mémoire la plus grande partie, il appuya beaucoup sur ces vers,

Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable —

»Mais, Monsieur, vous ne me dites mot sur ce que je vous récite; cependant, ne voilà pas mal des vers que je vous dis sans voir le livre?«

›J'admire Sa mémoire, et si je voulais vous admirer sur tout ce qui mérite de l'être, je vous accablerais par mon admiration.‹

Il me tira une très belle révérence.

»Trêve aux éloges, Monsieur, vous me gâteriez, songeons à présent à trouver un peu de repos chez le divin Morphée, car demain, nous nous passerons de Sa Divinité; bon soir, mon ami, dormez bien et ne songez pas de batailles.«

ce 3 juillet 1760 à Quolsdorf, quartier général

Le Roi sortit à cheval dans la matinée, il expédia beaucoup d'ordres à son retour et à 6 heures du soir il fit venir chez lui toute la généralité, à laquelle il communiqua son idée d'attaquer le lendemain M. de Lacy.

»J'espère«, dit le Roi, »que chacun fera son devoir, je ferai sûrement le mien; voici l'ordre de l'attaque, que chacun se le mette bien dans la tête, afin qu'on agisse comme un jour d'exercice à Potsdam.«

Tous assurèrent Sa Majesté qu'ils ne s'épargneraient pas et qu'ils se montreraient dignes du nom prussien qu'ils avaient l'honneur de porter.

Elle parut enchantée de ce langage, fit à tous les plus beaux compliments du monde et embrassa les généraux qui étaient le plus à sa portée.

le général de Zieten, qui, dans son langage tout uni et tout simple, témoigna plus de zèle peut-être que les autres n'en avaient témoigné, fut aussi le plus embrassé et serré; le digne et respectable vieillard, en sortant de chez le Roi, fit plusieurs gambades telles qu'aurait pu faire un jeune homme, il prit un des généraux à qui il en fit faire de même, s'écriant »Vive notre bon, notre cher, notre grand Roi, qui ne se sacrifierait pas pour lui!«

Ces gambades et ces cris furent aperçus et entendus du Roi, qui en fut pénétré, à ce que me dit le laquais qui m'ordonna de me rendre tout de suite chez lui.

Je m'aperçus, en entrant, de l'émotion du Monarque.

»Vous me voyez tout saisi de ce que j'ai vu, j'ai appelé mes généraux, je leur ai donné mes instructions sur la bataille que nous livrerons demain, mon bon vieux Zieten surtout a fait des sauts de joie tels qu'en ferait un jeune homme qui devrait aller à une fête, on aurait dit qu'il voulait communiquer à tout ce qui l'entourait son courage et son zèle; quel excellent homme que ce brave Zieten! Faites votre paquet, mon cher, et allez vous reposer, ni vous ni moi n'aurons pas de temps à perdre, car je pars dans la nuit; un peu de bonheur, mon ami, un peu de bonheur, et tout se réparera. Bon soir, si je suis demain, nous nous reverrons.«

ce 4 juille 1760 à Pulsnit quartie général

Les tentes avaient déjà été détendues la veille à 9 heures du soir, l'armée, après minuit, se mit en marche en trois colonnes vers Lichtenberg, où le général de Lacy était posté avec son corps sur des montagnes et des collines ayant devant son front des défilés, du bois et des marais.

La première colonne alla par Steinborn, Stentz, passa près de Lausnitz pour arriver à Lomnitz, la seconde colonne marcha droit sur Königsbrück, Höckendorf et Gross-Nauendorf, la troisième colonne passa près de Schmorke, Weissbach, Reichenau près de Hohen-Eule, et alla à Mittelbach. Comme l'ennemi s'était retiré avec tant de précipitation qu'on ne put l'atteindre, le Roi marcha à Pulsnitz, où il prit le camp, l'aile droite touchant à cette ville et l'aile gauche au Staffenberg-Grund. On prit dans cette marche 200 hommes de l'arrière-garde ennemie, hussards et uhlans. Sa Majesté logea au château[1]), on m'y assigna une chambre; soit que le Roi fût un peu indisposé, ce dont je ne pus m'assurer, quoique logeant au même endroit, soit qu'il ne voulût pas me parler de la manœuvre habile du général Lacy qui lui avait échappé, et qu'il croyait la veille battre à plate couture, il ne me fit point appeler;

1 Appartenant au colonel de Gersdorff, au service de Saxe; il avait pris sa démission après la prise des Saxons à Pirna.

il me fit dire seulement par le coureur que je devais me coucher, puisque l'on repartirait dans la nuit et que je devais m'attendre à loger le lendemain chez de vieilles religieuses.

ce 5 juillet 1760 à Marienstern

A 2 heures du matin, l'armée marcha à gauche en trois colonnes au camp près de Marienstern, la première colonne prit le grand chemin par Rehnsdorf, Elster et Kriepitz, la seconde suivit Mersdorf, Poritz et Banschwitz, la troisième marcha par Weisbach, Nieder-Gersdorf, Prieditz et Miltitz au camp, l'aile gauche toucha au cloître Marienstern, et l'aile droite au village de Kannewitz; devant le village étaient deux grandes redoutes et des ravelins faits jadis par le général suédois de Moltke dans le temps que les Suédois furent en Saxe; derrière le front était Kamenz et l'Elster. — — —

ce 6 juillet 1760 à Nieder-Gurk, quartier général

A trois heures du matin, l'armée se mit en marche pour le camp de Nieder-Gurk, la première colonne passa Mecknitz, Milkwitz, Bornitz, Dallwitz et Doberschütz, la seconde colonne alla par Lauske, Luga, Quoas, Radibor, Klein-Dubrau et Piskowitz, la troisième colonne prit son chemin par Buschwitz, Uebigau, Luppe, Lomske et Leichnam pour le camp, l'aile droite devant Doberschütz et l'aile gauche à la montagne du moulin de Malschwitz — c'était à quelque chose près le même camp que prit Sa Majesté après la perte de la bataille d'Hochkirchen: ce camp était alors sur des collines, et, ce jour-ci, on campait dans la plaine; on perdit dans cette marche près de 200 hommes, frappés d'apoplexie, la chaleur était extrême. Je ne fus point appelé ce jour-ci, le Roi fatigué et échauffé par la marche et par la chaleur, eut de violens maux de tête qui l'obligèrent à se mettre sur son lit.

ce 7 juillet 1760 à Nieder-Gurk

A 4 heures de l'après-midi, j'eus ordre de paraître, on était de fort mauvaise humeur de tout ce qui s'était passé dans la matinée.

»Hier, mon cher, je fus malade toute la journée et incapable de faire quoi que ce soit, ma tête était si confuse que je n'aurais pu mettre deux idées de suite, ce sont les effets de la belle vie que je mène; cette vie-là ne vous charme-t-elle pas?«

›Non, Sire, je n'y vois rien de fort agréable.‹

»D'agréable, dites, je vous prie: je n'y vois rien que d'épouvantable, et vous direz *bene, recte et rectissime.*«

II.

Tagebücher von Heinrich de Catt aus den Jahren 1758—1760.

Die Seitenzahlen am äußeren Rande verweiſen auf die entſprechenden Stellen der Memoiren.

I.[1])

Arrivé le 13 à Breslau, j'eus l'honneur à 5 heures du soir de faire 13 mars
ma révérence au Roi, qui me reçut bien gracieusement. Il m'exposa ses p. 6
vues sur moi, en ne voulant pourtant point me gêner. Le lendemain, 14 mars
j'eus l'honneur de saluer encore ce Prince, qui partit le 15 pour l'armée. 15 mars
Je restai à Breslau pour faire mon équipage, et pendant ce temps-là j'ai vu ce qu'il y a de mieux dans cette ville.

Le 27, j'arrivai à Kloster-Grüssau, village attenant à Landshut. Je 27 mars
pris logement au couvent dans une chambre où il sentait diablement p. 9
mauvais: je crois que depuis son existence elle n'avait pas été balayée.

Il y a une église dont la construction est belle, il y a de beaux tableaux, la peinture des voûtes est belle aussi, mais trop chargée.

Le soir je fus chez le Roi. J'y trouvais là un officier qui lui avait p. 12. 15
présenté un livre. Sa Majesté lui fit de très bonnes remarques.

Le lendemain, 28, j'y fus à 7 heures [et] demie du soir: je causai et 28 mars
lus de ce livre de l'officier; il se servait beaucoup du *pilum* et du mot de *hussards* de César. Cela fit rire Sa Majesté.

Le 29, j'y fus à 9 heures, et j'y restai jusqu'à 11 heures et un quart. 29 mars
Le Roi me donna une ode qu'il venait de composer sur la retraite des p. 19
Français. Il y avait des endroits très intéressans. Il me montra aussi d'autres pièces. Une ode Pindarique fut belle, sur l'état présent des affaires; une pièce en vers alexandrins adressée à la princesse de Baireuth, il y avait des endroits touchans: une autre sur le hasard, à la princesse Amélie; une autre sur les écraseurs.

Après ces lectures nous parlâmes de Hollande. Je rappelai à Sa p. 12
Majesté son voyage en Hollande, nous rîmes beaucoup là-dessus. Sa Majesté me fit la description de son voyage de Strasbourg. Le duc de p. 13
Broglie commandait là. Le Roi était allé là avec Algarotti. Il faillit avoir une dispute. Un officier lui demanda: Qui est ce Monsieur? Le Roi lui dit: C'est un Italien de l'Italie. L'officier se fâcha. On raccommoda tout cela. Le Roi avait invité plusieurs personnes à manger. Le

1 Die gesperrt gedruckten Worte sind im Original mit griechischen Lettern geschrieben.

duc de Broglie disait : Au moins prenez garde, c'est un étranger! Il vous invite pour jouer et accrocher votre argent. — On vint dîner. On dit au Roi s'il voulait jouer. Il dit que son père lui avait défendu de jouer, lorsqu'il entreprit son voyage, et qu'il voulait obéir. On rapporta cela au Duc, qui dit que c'était une finesse. Un tambour qui se trouvait là par hasard et avait servi chez le Roi, le reconnut. Il le dit au Duc. Celui-ci le prit pour un imposteur. Le Roi arrivé, le Duc était dans un coin de la chambre, tenant le tambour et lui disant : Vois bien, coquin, si tu me trompes! — Alors le Duc vint, lui dit : Je suis maréchal, j'ai un ordre et le meilleur gouvernement. On dit que vous êtes le roi de Prusse. Est-il vrai? — Non. — Eh bien, vous êtes son frère. — Je vous jure que non. — La scène était fort plaisante, et je ris là de toute mon âme.

30 mars Le 30, j'y fus à 8 et je restai jusqu'après 11 heures. Sa Majesté me lut deux chants d'un poème de la guerre, adressé à son neveu. La poésie en est coulante, il y a des images, du feu et pas de sécheresse. Je lus une épître au maréchal Keith sur le troisième livre de Lucrèce. Après ces lectures nous parlâmes d'auteurs, il marqua qu'il ne faisait cas des connaissances qu'autant que la vertu les accompagnait. Me parla de Voltaire, de ses indignités, de ses tracasseries, de son esprit. Il lui
p. 18 avait défendu de faire paraître son *Akakia*. Cependant il le fait imprimer. Le Roi le fait venir, le jette au feu. Alors Voltaire s'écrie : Quoi, préférer Maupertuis sur homme comme moi! me traiter ainsi, moi qui était bien auprès d'un monarque etc.

p. 21 Il est sûr que l'Abbé a trahi son bienfaiteur. On a surpris des lettres.

p. 78. 89. 94. 95 Nous parlâmes ensuite de métaphysique, sur la nature de l'âme, sur ce qu'elle deviendra, s'il y avait de l'inconvénient dans la religion qu'elle fût matérielle, c'est que je proposai.

31 mars Le 31, Sa Majesté lut *Iphigénie en Tauride;* nous en raisonnâmes
p. 23 beaucoup. On trouva les vers mauvais et qu'il n'y avait point de dialogues; cependant qu'il y avait des situations intéressantes. Dans un endroit, page 40, scène 5, acte 3, il y a un vers de Pylade, qu'avec étonnement il apprenne du Roi

Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi —

Il ne faut guère se fier à ces bougres-là, dit-il.

1er avril Le 1er avril, j'y fus fort peu de temps et ne lus point. Sa Majesté
p. 26 était fatiguée. Je sortis rempli d'admiration pour elle. Il s'agissait d'une chose comment décider les Hollandais. »Pourquoi, dit-elle, emploierait-on la violence, que nous ont-ils fait, ne sont-ils pas les maîtres d'agir ou non? Il faut les éclairer, mais non les forcer, et de quel droit les forcerait-on?«

Le 2, j'ai entendu lire des vers. Quelle douceur de mœurs, égalité d'âme, vertu, toutes ces pièces respirent! On ne s'y permet pas la moindre critique, ni malignité. 2 avril

J'écrivis à M. de Fontenailles, capitaine français: p. 24

J'ai reçu votre lettre et vos vers. Un rossignol qui chante avec tant de mélodie, ne peut pas languir dans un pays où il fait entendre des tons aussi doux, et on doit assez s'intéresser à ses chants pour chercher à le retenir, pour en entendre de nouveaux. Au reste, on tâchera de prendre des arrangemens, et s'ils sont possibles, vous pouvez espérer d'y être compris. (signé.: Fr.

3. Un soir qu'on était bien gai, d'Argens dit qu'il ferait bien l'exercice. Maupertuis commanda, et d'Argens prit une pelle. — — 3 avril

On a vu dans des papiers que Bestushew avait fait empoisonner en Pologne trois personnes de France.

4. Sa Majesté me fit l'honneur de me lire une épitre satirique contre la manière de voyager. Donna d'excellentes leçons. Nous parlâmes des esprits, de la crainte de la mort et des préjugés dont on remplit la tête des jeunes gens. Sur le tonnerre. A ce dernier égard elle dit qu'un argument était simple. Je cours plus de risque à cheval etc. etc. 4 avril

Le 10 j'y fus à sept et demie et restai jusqu'à onze. Je ne lus point. On parla sur différens sujets de philosophie et sur Bacon. 10 avril p. 22

Le 11 je n'y fus pas. 11 avril

Le 12 j'y fus une demi-heure. Sa Majesté était malade, elle souffrait au point qu'il lui était impossible de tenir les yeux ouverts. Cependant elle était toujours à la conversation. Souffrait tranquillement. me parla de ses jardins de Potsdam; que la nature y paraissait plus que l'art; comment il avait ajusté les fleurs pour qu'elles offrissent un spectacle agréable. — Il parla médecine et de ces remèdes qu'on indique, dont on ne voit pas la relation qu'ils peuvent avoir avec nos maux, comme des cordes de boyaux qu'on porte pour se garantir des hémorrhoïdes, de l'aimant pour se préserver de la goutte. Sa Majesté m'expliqua comment ses hémorrhoïdes avaient lieu, et quoique je souffre beaucoup, dit-elle, s'il fallait monter à cheval, je monterais. 12 avril p. 38 p. 80. 100

Le 13 j'y fus et restai deux heures. Je ne lus point. Nous parlâmes sur différens sujets, sur le bonheur dont les hommes étaient susceptibles, sur la nécessité de prémunir les enfans contre ces impressions fâcheuses des préjugés. Voltaire malade parlera de croix, d'extrême onction et de toutes ces sottises. Toland, dit-il, croyait au Diable dans sa maladie et en avait peur. Nous parlâmes ensuite du tonnerre, de ses effets et des esprits. Je lui racontai l'histoire de ces esprits d'Utrecht. 13 avril p. 18. 320

14 avril Le 14, j'y fus à 7 heures et demie et revins à 9 heures. Sa Majesté
p. 22 me dit en entrant: »Je lis Racine. C'est mon poète favori. Voulez-vous que je joue la tragédie — allons, approchons-nous du feu!« Sa Majesté lut tout *Iphigénie en Aulide*, lut avec beaucoup d'art, savait différens morceaux par cœur; donnait, à ce qu'il me parut, le ton aux choses. On fit quelques remarques, et à la fin dit: Voilà qui est fait; j'ai bien gagné mon souper. Bon soir!

15 avril Le 15, je ne fus pas appelé, le Roi n'était pas bien.

16 avril Le 16, j'y fus à 7 heures et demie. Sa Majesté me parla du fort qu'on avait pris. Les grenadiers dirent aux Autrichiens: Canaille, si vous continuez à faire feu, point de quartier! Ils mirent bas les armes, ils ne s'étaient aperçus qu'on montait, qu'à l'instant même les soldats
p. 100 étaient déjà dans les fauxbourgs. Sa Majesté me parla ensuite de la bataille de Kolin, qui avait été perdue, parce qu'un corps avait donné contre ses ordres et il n'y eut pas moyen de le retirer. On parla de Lissa. Sa Majesté m'expliqua les mouvemens qu'elle avait faits pour les attaquer en flanc. Cela alla grand train. On parla ensuite de la bataille d'Hochstädt, où Sa Majesté dit que l'on avait fait une faute de placer de la cavalerie dans le centre; elle avait vu ce champ de bataille et l'avait examiné avec soin.

Ensuite je proposai quelques difficultés sur *l'Iphigénie* de Racine. Sa Majesté en goûta quelques-unes et dit: »Il ne faut pas tant métaphysiquer, cela gâte le plaisir; voulez-vous que je vous en lise encore
p. 22 une? mais il faudra prendre du tabac à chaque acte!« Sa Majesté en savait plusieurs morceaux par cœur. C'est *Phèdre*. Au troisième acte
p. 23 on vint apporter la capitulation de Schweidnitz. Sa Majesté questionna assez l'adjudant. Elle parla de gens blessés, et à chaque description Sa Majesté paraissait souffrir. L'adjudant se retire. Je félicite Sa Majesté. Cela est bon, dit-elle; cause encore là-dessus et, puis, pense quelques instans, va vers une carte, observe, médite encore et tout de suite me quitte. »Adieu, Monsieur, je dois encore faire écrire.« Sa Majesté a
p. 143 composé l'histoire de la guerre qu'elle fera mettre dans les archives, et veut qu'on la juge après l'avoir entendue: Je sens bien, dit-elle, que nous autres hommes faisons tous des fautes; il faut les avouer. — Je sortis à 10 heures. Je ne lus point.

18 avril Le 18 je fus chez D. D. à 3 heures et demie et me parla de l'architecture de l'église de Grüssau, sur laquelle il fit de bonnes remarques, que la porte était trop enfoncée, que les pilastres ne devaient pas être
p. 38 en haut, et il me parla de celle de Potsdam, de la maison de Sans-
p. 29 Souci. Nous raisonnâmes sur les passions, et pourquoi les moralistes réussissaient si peu dans leur projet de corriger. Qu'il faudrait plutôt

des médecines. Enfin nous finîmes par traiter le sujet du secret, grand art icle| dans la guerre. Je ne lus point. J'ai mangé avec M. du Four, or lieutenant-colonel de hussards, qui fut pris à Ruppersdorf. Je l'ai vu à Grüssau.

19. Parti de Grüssau, lieu infâme par la malpropreté et le mauvais air; quelquefois il y aura dans un jour les quatre saisons. Je me mis en voiture à 4 heures et demie avec le trésorier privé; j'arrivai à 1 heure à Schwenkfeld, à une lieue de Schweidnitz. D. D. me fit appeler à 5 heures et je restai jusqu'à 8. Je ne lus point. Nous parlâmes sur le tracas de la guerre, sur les vues de l'ennemi; combien il fallait de secret pour les tromper; sur la chasse des Français. Le Roi avait donné un plan au prince Ferdinand qu'il ne voulut pas suivre. Ensuite le Roi lui écrivit qu'il le laisserait faire. Il s'en trouva mal et revint. Enfin nous raisonnâmes sur la manière de servir des Français où il y a bien des abus. Les Autrichiens valent mieux; proprement en France, ce qu'il y a de bon, sont les colonels. 19 avril

Je lui dis comment je sentais comment Sa Majesté pouvait faire d'excellentes troupes. »Comment donc?«, dit-elle. »1° par le secret: 2° Votre Majesté s'expose: 3° voit tout par Elle-même.«

Je fus logé dans une chambre puante à 8 heures et demie, avec huit personnes et sur de la paille, sans mon bagage, qui est resté en arrière.

20. Je restai à Schwenkfeld encore sans mon équipage que je crus perdu, parce que les hussards avaient fait une course. Le soir je couchai à un quart de lieue du quartier sur la paille. Je fus à Schweidnitz, je vis la sape, les batteries et le fort numéro 1 qu'on avait pris d'assaut. Presque toutes les batteries étaient démontées. Je fus aux mines et aux casemates, qui sont fort belles. 20 avril

21. Parti à 5 heures en voiture pour Nimptsch à 3 milles de Schwenkfeld. J'appris en partant qu'une partie de mon bagage était arrivée. Je fus chez D. D. à 5 et y restai jusqu'à 7 heures et demie. Il me badina sur mon ignorance en équipage; me dit que je ne m'entendais rien là-dedans, me donna des avis; nous parlâmes sur la difficulté de se faire un nom. Il voudrait qu'il y eût des gens pour faire des extraits de bons livres d'histoire et autres sciences; il me lut les trois derniers chants de son poème sur la guerre, où les préceptes étaient égayés par beaucoup d'exemples. Je ne lus point. 21 avril p. 28 p. 51 p. 32.

22. Parti à 5 à cheval et arrivé à 11 à Münsterberg, où je trouvai une nouvelle partie des gardes venues de Leipzig. Je fus chez D. D. à 5 heures et en sortis à 8. Il me parla des Hollandais, de leur peu de goût, imita leur façon de parler et m'amusa beaucoup. Je lus une ode 22 avr

sur la fermeté, une épître au marquis sur l'incertitude de nos connaissances, une autre que D[ieu] conserve toujours l'espèce, et non l'individu,
p. 28 et il finit par me recommander d'avoir encore un cheval de bât. »Je ne
p. 45. 298 suis pas, dit-il, de ceux qui tournent la joue, quand on leur a donné un souf[flet].«

Cette ville n'a rien d'intéressant. Il y avait foire. Tous ces gens-là ont à peu près la même physiognomie. Je logeai chez une veuve, et l'on devait passer dans ma chambre pour aller dans la leur; ainsi j'avais la vue de jolies filles.

24 avril 24. D. D. partit seul à 4 heures pour Glatz pour faire quelque disposition et en imposer à l'ennemi. Il fit dans un assez mauvais temps
p. 32 10 milles, 6 à cheval et 4 en voiture. »Je pourrai vous dire dans cinq jours si je serai heureux ou malheureux.« Nous parlâmes d'auteurs et de style: celui de Bossuet l'enlève, il goûte fort celui de Fléchier.

25 avril 25. Parti de Münsterberg en voiture à 4; arrivé à 11 à Neisse. Quel beau spectacle! 20,000 hommes arrivent là de différents côtés, sans qu'on en sût rien. Se glissaient le long des collines. Personne n'en apprit rien qu'au moment. Il me demanda si je devinais où il voulait aller, m'expliqua son plan et donna des raisons: 1° pour éloigner le plus des frontières, [2°] pour mieux subsister, 3° pour les mener où l'on voudrait combattre. Nous parlâmes beaucoup sur les connaissances des hommes, sur leurs faussetés. Rien ne le touche plus que
p. 33 les gens faux. Ils lui sont en horreur. Il dit que, quand il était trompé, il lisait Marc-Antonin.

p. 29 Me rappela un article de sa grand'mère de Hanovre du marquis de Desalleurs. Comment peuvent-elles se laisser séduire, dit-elle en parlant des dames de France. — Mais un bijou. — Bon. — Mais, dit Desalleurs, un collier de perles. — Oh, dame, vous m'en direz tant. Voilà le monde, dit D. D.

Il me témoigna combien il était touché de la misère des soldats, que le jour de bataille était un jour d'horreur. Mais Votre Majesté s'expose.
p. 31 »Pourquoi ne m'exposerais-je pas, lorsque tant de gens s'exposent pour moi, pour mon Etat!« Plus je vois ce Prince, plus j'ai des raisons de l'aimer et de l'honorer.

J'ai vu les fortifications, qui sont belles. Le fort Canoniksberg où il y a une belle batterie. Beaucoup de mines. L'autre côté de la ville peut être inondé. La ville est assez grande, bigarrée. Je fus logé à la maison de l'évêque, où était le Roi.

26 avril 26. Je parcourus la ville et les forts. Quelle tranquillité avec tant de monde! Point de désordre. Je fus chez D. D. à cinq heures et y restai jusqu'à 8. Je ne lus point. La conversation roula sur la guerre,

sur les opérations de cette campagne: que, si dans un jour on ne devinait pas son secret, cela irait bien et que les autres devraient bien le suivre. Je lui dis ce qu'on pensait en Suisse sur son sujet. Ils me font bien de l'honneur, dit-il. — — Il me demanda s'il y avait bien l'air d'un départ. Je dis que non. Le régiment hussard Zieten arriva là. On a laissé à Neisse le premier bataillon des gardes: le régiment Forcade, Gardes grenadiers, Itzenplitz, Lattorff, prince Brunswick, Sers partirent. Il y aura bien à 40 à 50,000 hommes. L'armée en tout est de 211,000, dont 12,000 malades. J'avais vis-à-vis de mes fenêtres une jolie fille coquette de 15 ans. Reçu une lettre de Suisse du Docteur: envoyé une à Gualtiéri, à M. de Z., au Professeur.

27. Parti de Neisse à 4 heures et demie du matin. En route, je rencontrai mille hommes échangés que les Prussiens avaient perdus à la bataille de Kolin et de Breslau. La ville de Neustadt où je vins, est assez jolie, plus gaie que Neisse. Les gens m'y ont paru assez lourds. Je fus logé chez un cafétier, maître d'un billard. Je fus appelé chez D. D. à 5 heures et y restai une heure et demie. Je ne lus point. Il me dit: Vous avez l'air tout à fait guerrier. Nous parlâmes d'architecture à l'occasion des toits des maisons de Neustadt qui sont à l'italienne. Il me fit sur du papier le plan du château de Potsdam et me parla de Sans-Souci, des fabriques, de ce qu'il voulait faire encore. 27 avril p. 38. 3

28. Vendredi. Parti de Neustadt à 4 heures et demie. Arrivé à une heure et demie à Sauerwitz, vilain trou, où je fus diablement mal logé: à côté de mon lit une poule pendait, de l'autre une couvait. Je ne fus point appelé. 28 avril

29. Samedi. Parti à 4 heures et demie. Arrivé à Troppau à 11 heures. Cette ville me parut assez gaie. Il y a de fort belles filles et des maris, dit-on, fort jaloux. Ses dames bourgeoises sont grisettes pour la plupart. Le corps des marchands vint prier qu'on ne pillât point. D. D. répondit qu'il n'était pas Trenck, qu'il n'était pas venu pour piller. Je fus présenté là au prince de Würtemberg. Le soir auparavant il y avait eu dans la ville 500 Pandours ou Croates qui sont partis le matin. Je fus appelé à 5 heures et ne lus point. Sa Majesté était bien fatiguée. Elle se plaignait de ses yeux. On parla de guerre. »J'arriverai le troisième jour, et l'ennemi seulement le neuvième. Je ne veux rien dire à présent; mais quand je serai dans mon champ et verrai la résolution de l'ennemi, alors je me déciderai et dirai ce qui arrivera.« Il me montra des vers, une ode chagrine sur la Fortune, faite à Leipzig; une épithalame sur le mariage de son frère Henri. et un sermon qu'il avait fait et qu'il m'a donné. — 29 avril p. 40

30. Dimanche. Jour de repos. Logé ces deux jours au palais du 30 avril

prince Liechtenstein, où le châtelain vint me dire en fort beau latin que je pouvais disposer de tout. Dîné chez le prince Ferdinand. J'ai vu le collège des Jésuites, où il y a d'assez beaux tableaux et des gens bien gras. Vu le capitaine Warnery. Je fus chez D. D., qui me lut les 3 derniers actes de Phèdre et me parla de ses plans.

On se louait plus, à Troppau, des troupes prussiennes que des autrichiennes. Je trouvai dans ma chambre ou mes chambres — car j'en
p. 41. 43 avais quatre de suite — où avaient été les Pandours, ces deux vers:

Parmi les intérêts qui divisent la terre,
Nous serons exposés aux horreurs de la guerre.

1er mai 1er mai. Lundi. Parti de Troppau à 4 heures et demie et arrivé à un triste village nommé Alt-Zeschdorf, à un quart de lieue de Bautsch,
p. 43 petite ville où une maladie épidémique avait enlevé tous les habitans. Le chemin était terrible. En passant la Morawa, il y a un roc comme à Jogne. Quelle peine pour faire passer le train d'artillerie! Les hussards en montant la montagne, avaient mis pied à terre, ce qui faisait un joli coup d'œil. Chaque soldat s'occupa d'abord à tuer toutes les poules des paysans, oies. On enlevait les barrières autour des maisons, et on s'était logé dans les temples. Je fus logé chez un paysan, où le jeudi auparavant avaient été quatre hussards autrichiens et Pandours. Fort mauvais gîte. Je ne fus pas appelé.

2 mai 2 mai. Mardi. A 4 heures et demie à cheval. Je fus toujours à l'avant-garde. Quelquefois je me suis trouvé avec la patrouille de hussards. Je crus une fois que l'on en viendrait aux mains; je me trouvai avec ces hussards dans un bois où ils avaient allumé un grand feu. Passé par Bautsch, par Domstadt, pauvre village montagneux, et arrivé à Gibau, petite ville. Une heure avant, il y avait eu 6 régimens autrichiens qui avaient tout enlevé au pauvre paysan. Je fus appelé à 6 heures et y restai jusqu'à 8 heures et demie. Il me dit qu'il avait envoyé pour faire une expédition et enlever un magasin, ce qui a été exécuté. Je lus différentes pièces de ses vers sur le véritable honneur. M'entretint beaucoup sur ce que ferait Daun, qu'il attendrait qu'on eût placé les batteries.

3 mai 3 mai. Mercredi. Parti à 4 heures et demie et arrivé par des défilés à 11 heures à Starnau, à 1 mille d'Olmütz. Le Roi s'occupa à placer sa cavalerie et infanterie et à former le camp. Ce jour arriva le maréchal Keith avec l'armée et le prince Maurice. Je logeai chez un paysan. Ma vue était le camp de la cavalerie et une partie d'infanterie, une belle colline où était un beau couvent et un lac formé par une inondation. Ces gens étaient tous en pleurs. Me venaient tous baiser les

mains. On leur enlevait tout, plus les valets que les soldats. Le soir j'allai faire un tour au camp. Je ne fus pas appelé.

4 mai. Jeudi. Levé à 3 et parti à 8 pour Littau, ville coupée par 4 mai
différens canaux. Digues où les Autrichiens auraient bien pu chicaner. Venu à 3 heures. Il y avait eu près de là des hussards dont on prit 30; plusieurs étaient blessés dangereusement. Je les voyais panser, et ce p. 44
qui me fit plaisir, fut de voir les hussards prussiens en prendre soin, leur donner des liqueurs pour les faire revenir, les soutenir et les embrasser. Je vis défiler les hussards de Zieten, de Werner, cuirassiers, dragons et plusieurs régimens d'infanterie. Je ne fus pas appelé. Je logeai chez un boulanger parlant latin. Il avait une fort jolie fille.

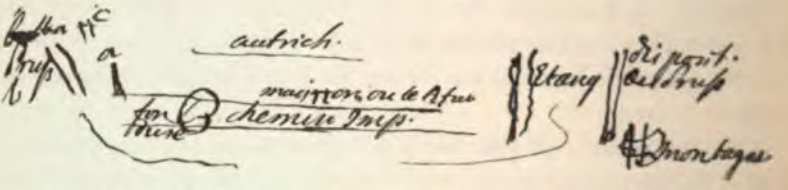
5 mai. Vendredi. Le Roi partit à 7 heures pour faire une expédi- 5 mai
tion. Il enleva un magasin de foin et de farine, cent hussards: prit p. 45
Prossnitz, poste important; les autres hussards s'étaient retirés. Dans cette affaire un hussard prussien eut le bras coupé entièrement d'un coup p. 44
de sabre. D. D. fut de là à Olmütz, où il s'avança jusqu'à 600 p[as] et p. 45
revint au galop à 5 heures.

Cette ville de Littau est assez gaie, entourée d'eau et de la rivière qui serpente. Les maisons ne sont pas fort jolies. Les toits sont plats. Il y a plusieurs piliers de pierre sur le dôme de la maison, et pour tuyau il y a des égouts de bois qui s'avancent hors de la maison et dans la rue de près de 5 pieds.

6 mai. Samedi. Le Roi partit à 7 pour visiter les postes et revint 6 mai
à midi et donna ordre d'empaqueter. Partit à 3 heures pour venir camper à Aschmeritz. La droite du camp est appuyée à Littau, la gauche à une montagne ou défilé. Je fus chez D. D. un instant. Il m'appela en me voyant passer, me demanda si j'étais content de tout cela et si je me formais une idée du tout. L'idée du Roi était que Daun [se] retirait à Brünn. Je vis le camp le soir et me retirai à la retraite. J'écrivis au colonel Werner pour me fournir des chevaux.

7 mai. Dimanche. Reçu des cartes et une lunette de M. Girard, 7 mai
avec une lettre dudit pour M. Mitchell. Reçu une de Gualtiéri. Tous ces paysans de la Moravie ont tous des portraits de diables, des saints. p. 62
Le Roi partit de grand matin, fit 6 milles et revint à 5. Je fus appelé à 7 et ne lus point. D. D. me dit: »Eh bien, que dites-vous de cela? Avouez que vous n'y entendez rien, avouez-le de bonne foi.« Je dis ce que je comprenais. Nous parlâmes des plans de Daun et nous raisonnâmes sur p. 49
l'amitié. Il me parla beaucoup de son ami Jordan, mort de la vérole. p. 20. 2
Nous en parlâmes à l'occasion de Gualtiéri dont je lui parlai. Il paraît avoir beaucoup aimé ce Jordan: c'était un homme franc d'un commerce aisé, mais craignant épouvantablement la mort.

8 mai. 8 mai. Lundi. Il n'arriva rien de nouveau. Le Roi alla visiter les postes, comme à l'ordinaire. Je fus chez D. D. à 5 et y restai jusqu'à 8 heures et demie. Que de sujets nous traitâmes: d'abord de la guerre, des plans du M. Daun, qu'il chercherait à inquiéter les convois; mais qu'on y avait mis ordre. J'exposai l'état de Gualtiéri, ce qui nous mena à la Hollande, dont nous raisonnâmes. Me fit mille questions sur les Hollandais, le sentiment qui y règne. — — — Sur la fidélité des femmes. Sur la Princesse. »Je la vis pour la première fois, à Loo, elle vint à moi en trépignant et levant tout à coup la tête. Je suis bien aise de voir Votre Altesse.« Il me parla de l'éducation, comme
p. 29. 63 il élevait son neveu. »Il faut accoutumer les enfans à être raisonnables, mais il ne faut pas trop les gêner; qu'ils fassent des sottises — — Je fais passer tous les généraux devant lui, et si on lui témoigne trop de dé-
p. 237 férence, cela ne me fait pas plaisir.« Il me parla de la bataille de Kolin et m'exposa sur le papier comment elle avait été perdu. Dit par la lecteur du duc de Bevern, qui n'aurait pas dû reculer, et par la perte de Keyserlingk qui fut tué par un Pandour. Lui avait surtout contribué à gagner la bataille de Reichenberg. Voici le plan du terrain:



Tout le mal fut d'attaquer en *a* et de prêter ainsi le flanc, au lieu d'attaquer en *c*. Nous parlâmes enfin des maux que son pays avait soufferts. Sa Majesté en paraissait bien touchée. »Que je plains ces pauvres gens! De ce qu'on la laissait seule agir.« Il faut se dédommager. Le pays de Clèves rapporte en temps de paix 500 mille écus, dont il reste 300 pour le pays pour entretien, et les Français exigeaient 3 millions. Dit qu'il ne tirait point de subsides et n'en tirerait point.

9 mai. 9 mai. Mardi. Je parcourus le camp et fus le soir chez *D. D.* Il m'exposa sa marche. Je lus des vers qu'il avait composés; il m'en lut aussi.

10 mai. 10. Mercredi. Je fus en ville chez M. de Balbi et vis avec lui la batterie qui défend l'approche. Je revins au camp et fus le soir chez *D. D.* Je ne lus point. Il m'expliqua sa marche, comme il avait fait, pour en imposer à l'ennemi. Que, quand tout cela serait fini, il y aurait des plaies à bander et soigner. Qu'il avait des infirmités; qu'il se faisait vieux; qu'il ne vivrait pas longtemps: idées qui m'affligèrent au point que je n'étais plus à aucune des choses qu'il me dit ensuite.

11. Jeudi. Parti à 5 heures d'Aschmeritz et arrivé à 12 à Schmirsitz ou trou pourri, à une lieue de Prossnitz. Le village a 52 maisons, elles sont assez propres et bien blanchies. Il y a une fourmillière d'enfans, dans ces villages de la Moravie, gros et gras. On les laisse aller en chemise sans bonnet. Les femmes portent les petits de cinq ou six mois dans un linge qu'elles mettent autour de leur corps. Les femmes sont laides et assez malpropres. 11 mai

Je fus chez *D. D.* qui me dit qu'il pouvait m'assurer à présent qu'il prendrait Olmütz sans coup férir. Le camp est très bien appuyé, sur une hauteur à gauche, un village devant, des marais de front, la cavalerie derrière. Nous parlâmes de la Hollande. Fit l'éloge de la maison de Z. »Vous étiez là avec douceur; quelle différence!« Il m'entretint de ce qu'il avait souffert l'année dernière, que son esprit s'aigrit à l'idée de la trahison; qu'il ne peut sonner combien il a regretté la Reine sa mère, et que, dès qu'il apprenait une nouvelle bonne ou mauvaise, s'était comme s'il avait la fièvre chaude, que tout son sang montait à la tête. p. 53 p. 127

12. Vendredi. Je fus au camp et le soir chez *D. D.* Il me parla des plans de guerre, trouvait que je raisonnais mieux sur ce sujet que Guichard. Il m'entretint de ses petits soupers qu'il faisait et de la vie philosophique qu'il menait à Sans-Souci. Il lut *Athalie*. Nous parlâmes sur ce qui fait l'agrément de la conversation; qu'il voudrait pouvoir être simple particulier. M'exposa le train de sa vie à Potsdam. »J'ai une quarantaine de lettres à lire pour mon déjeûner: la moitié ne disent rien, le quart sont très indifférentes, le reste de mauvaises nouvelles.« 12 mai p. 25

13. Samedi. Le Roi est parti à 4 heures du matin pour faire une expédition. Prit des cuirassiers, infanterie, canon. Il voulait favoriser un fourrage et pour cela attaquer quelques régimens de cavalerie autrichienne au delà de Prossnitz campés sur une hauteur à laquelle il fallait aller par trois défilés. En se hâtant un peu plus ou un peu moins pour avoir le canon, on les aurait surpris ou dispersés. On leur a fait près de 50 prisonniers. Je fus chez *D. D.*, y restai une heure et demie. Il me lut de *l'Art d'aimer* et me parla de ses officiers dont il fait grand cas. Général Seydlitz. Il me parla très avantageusement de M. Lentulus. Je dinai chez le prince Ferdinand avec Messieurs Mitchell et Yorke. 13 mai p. 55 p. 83. 3(

14. Dimanche. Fus après 6 heures. Il lut de *l'Art d'aimer*, le critiqua. Je dis que Gresset me plaisait infiniment. Il dit qu'il y avait pourtant des fautes, lut *Epître à ma Muse*, m'en fit la critique. Nous parlâmes enfin de différentes manières de manger et des vins, de ses 14 mai p. 53. 5(p. 66

15 mai 15. Lundi. Je fus à Prossnitz, jolie ville, fort gaie. Il y a une belle place. Les juifs fort crasseux y sont en plus grand nombre que les gens. Les environs sont fort gais. Belle plaine, beaucoup de grains. Je fus chez *D. D.* à 7 heures. Il continua la critique de *l'Epître à ma Muse* avec beaucoup de rigueur et de justesse. Il me dit: »Voltaire m'a tenu un parti bien rude: Voilà qui ne vaut pas le diable, dit-il. Pouf! cela peut passer, cela doit être effacé. Il refaisait jusqu'à cent fois. Comment est-il possible que vous ayez fait ces quatre vers qui sont bons? Le reste ne vaut rien.«

p. 54. 55 Je lui dis que j'avais fait une pièce en vers pour une belle. Il la lut, la critiqua. »Oh, je vous en ferai une autre. L'avez-vous baisée?« Non, dis-je. Il en composa une page en ma présence et me

p. 27 montra un dictionnaire qu'il s'était fait pendant les dernières guerres.

16 mai 16. Mardi. Il m'appela à 8 heures et demie, me montra l'épître,

p. 66—69 me parla de poésie. »Je la corrigerai et vous la donnerai.«

17 mai 17. Mercredi. Je fus chez Sa Majesté, qui me donna la pièce de vers pour copier. On s'entretint beaucoup de la Hollande, de la manière d'y vivre.

18 mai 18. Je ne fus pas appelé.

19 mai 19. Vendredi. Le Roi fut à Olmütz et reconnut si près qu'on pou-

p. 65 vait voir les fenêtres. On ne tira pas. Ecrit à M. Maystre, Wurmb,

p. 22 Gaudin, Natter. Je fus chez le Roi. Il me parla de la vie de Bacon, il trouvait des traits bien odieux et condamnait beaucoup son moyen de parvenir. — — — Il me chanta un air de ballet.

p. 130. 131. 155 p. 12 Il me lut quelques odes de Racine et de Crébillon d'un ton ironique, il m'entretint aussi des capitulations qu'il faisait avec son domestique qui le veillait.

21 mai 21. Par la faute d'une cuisinière tout un village près d'Olmütz fut réduit en cendres. Je ne fus pas appelé.

22 mai 22. Je fus chez le Roi, qui me parla beaucoup de poésie et lut dif-

p. 46. 56. 98. 130 férens morceaux de Rousseau, sur lesquels il fit de judicieuses remarques; d'une strophe surtout d'une ode sur un nouveau monde qui va se réproduire: »tient mes esprits enchantés«. Le Roi était parti de grand matin pour faire une expédition, où il prit 30 Pandours et 4 officiers, un capitaine qui venait d'être échangé. Nous parlâmes enfin sur plusieurs

p. 58 plans relatifs à la guerre et à la Hollande. Le Roi refusa des subsides de M. Mitchell; il dit: Je n'en ai pas besoin.

23 mai 23. J'y fus à 7. On s'entretint de poésie et de Longin. On parla des plans du maréchal Daun. Il me traça sur le papier comme on attaquait le chemin couvert; me parla ensuite des douleurs qu'il souffrait, que son corps commençait à s'user et qu'il ne vivrait pas longtemps.

24 mai 24. Je ne fus pas appelé.

25 mai 25. Vendredi. Je fus à 7 heures et demie. On parla de danse. fit des entrechats: il me parla de santé et de régime de vivre. p. 61. 7: 86

26 mai 26. Je fus appelé à 8 heures et demie. D. D. me parut inquiet, sa farine était pourtant arrivée. 300 chariots. Il dit qu'il ne comprenait rien au mouvement de l'ennemi.

27 mai 27. Samedi. Je n'y fus pas.

28 mai 28. Dimanche. La nuit on a ouvert la tranchée à 1500 pas d'Olmütz, sans perte. On a fait une fausse attaque, en brûlant un village où étaient les Pandours: ils ne se sont aperçus qu'à 5 heures de l'ouverture, et alors ils ont beaucoup tiré. Je ne fus pas appelé. p. 79

29 mai 29. Lundi. Est parti pour reconnaître le camp. Je n'y fus pas.

30 mai 30. J'y fus une demi-heure. On parla de guerre.

31 mai 31. J'y fus à 7 heures et y restai jusqu'à 8. Il me parla de guerre et des batteries: il me lut un morceau de Rousseau et de Gresset, dont il fit la critique.

1er jui 1er juin. Jeudi. D. parla lui-même à une vivandière et la fit descendre d'un cheval qu'elle avait volé et que réclamait un paysan. Je fus le soir à 7 heures et en sortis à 9 heures et un quart. »Eh bien, dit-il, où est la pièce? Allons vite, montrez; voici la mienne.« Nous parlâmes de guerre. Il faudra, dit-il, en venir aux mains. Il m'entretint beaucoup de l'opéra de Berlin et de celui de Potsdam, sur le génie des Moraves. En parlant d'opéra, nous cherchâmes un nom, sans pouvoir le trouver. Je me retirai en disant que je chercherais, et que, si je ne le trouvais pas, cela m'empêcherait de dormir. J'allais au lit, lorsqu'il m'envoya son page avec une demi-feuille où était le mot en question: *Abdolonyme*. Il a fait un opéra. p. 56 p. 66 p. 51

Quand on voit ce Prince dans profil, il n'y a qu'une seule ligne droite. Il a fait un opéra *Cantacuzène* ou les opérations des Espagnols en Amérique.

2 juin 2. Vendredi. Nous partîmes de Schmirsitz et vînmes camper à Klein-Latein à une gorge. Le plus vilain trou du monde. Tout y a été pillé. Je suis dans une maison où il n'y a ni toit ni fenêtre ni porte. J'entends le canon d'Olmütz, qui m'a empêché la première nuit de dormir. Je fus chez le Roi, où on parla de guerre. p. 85

3 juin 3 juin. Samedi. J'ai été à Gross-Latein, un assez joli endroit, où il y a une belle maison pour les bains et 3 sources d'eau minérale de différentes espèces. Je fus chez D. D., où nous parlâmes de guerre. Il faisait froid, je me chauffai avec lui dans un petit trou où couchaient

4 juin 4 juin. Dimanche Je fus au siège et dînai chez le maréchal Keith avec le général Fouqué, M. Mitchell, M. Yorke; M. Balbi y vint au dessert. Je vis les lignes, les batteries de la ville et tout le tapage qui se faisait. Je revins dans une heure et fus chez D. D., où nous parlâmes
p. 101 du siège. Je l'ai vu, dis-je. Ah, maudite curiosité! me répondit-il. Un soldat français dit: Gare le boulet! un moment après je l'ai, parbleu, sur moi; il était tombé faible avec beaucoup de terre.

5 juin 5. Je fus appelé, et on parla toujours de guerre. Un paysan âgé
p. 90 de 80 ans portait de l'eau à la tranchée. Il s'égara en revenant, tomba à la garde, on le conduit au général, on voulut l'exempter de porter, vu son âge. Il dit: Ce n'est pas mon compte; je veux bien rester, mais à condition que vous me fassiez rendre une bible et des ps[aumes] que les Jésuites d'Olmütz m'ont enlevés.

6 juin 6. Mardi. Je ne fus pas.

7 juin 7. Mercredi. Je fus. On parla de Plutarque. Il trouvait que la vie des Romains était mieux écrite que celle des Grecs. Il n'était pas bien,
p. 90 mais ne s'écoute pas: quelle fermeté dans l'âme!

8 juin 8. Jeudi. Reçu une lettre de M. de Hell, de Zuylen, de Reyn, Castil, Mademoiselle de Lorchont, M. Fizeaux, Frantz, d'un Genevois, de M. Lim: J'écrivis le même jour à Madame de Lorchont, Cast., de Tuisch, R. G. et D., M. Renouard, Hellen, Richard, Cornabe, de Ruines, de La Fléchère, Royer et de Hellen. Je fus le soir chez D. D. Nous parlâmes de guerre, des plans du Maréchal. Je lui demandai le caractère de Daun. Il était actif, d'une bravoure extrême, ennemi juré des Russes, voulant détrôner, ne pouvant souffrir les vedettes des ennemis et les chassant lui avec ceux qui se trouvaient, bienfaisant et bon. Pleura
p. 51 des généraux qu'il perdit. Un adjudant avait la bourse du Roi, car il ne portait point d'argent; il détourna 12,000 écus. Le Roi lui dit: Je sais que vous pourriez me les rendre; mais vous ne feriez pas bien ici, ce serait mieux de vous retirer.

9 juin 9. Vendredi. J'ai été ce matin au quartier des gens-d'armes chez M. Lentulus. J'ai vu mettre l'armée en ordre de bataille, cela faisait un beau coup d'œil, et un demi-cercle sur 3 de hauteur. Le Roi fut à Olmütz, vit la tranchée, reconnut qu'une ligne était enfilée par la redoute.

10 juin 10. Samedi. Je fus chez M. Yorke pour lui dire adieu, et le soir chez D. D. Nous parlâmes de guerre. »Je vous rends votre livre; voyez comme je suis exact, j'espère que vous m'en prêterez.«

11 juin 11. Dimanche. Grand incendie à Gross-Latein pendant le dîner. J'y fus pour aider M. Mitchell. Le soir l'inondation me fit sortir de ma chambre, je couchai dans l'allée. L'incendie chassait M. Mitchell et la

pluie me faisait sortir. Je fus chez D., on lut Bernis et on le critiqua. Sa poésie, en effet, est très prosaïque.

12. Lundi. Les vivandiers et vivandières firent justice à une femme qui avait volé; rien de si plaisant. Les Autrichiens du côté de Kostelletz et de Namiest avaient voulu surprendre les hussards de Möhring et de Zieten: mais ils furent repoussés. On vint avertir le Roi qui y fut. Prit de l'infanterie, plaça du canon derrière les hussards. Ils s'ouvrirent, on tira, cela les mit en désordre. 12 Juin

13. Mardi. La nuit il y eut une sortie. On a pris 60 hommes, 40 tués, 30 déserteurs; ils étaient soûls. Ils vinrent par les embrasures, enclouèrent 11 canons dont on a pu se servir; deux officiers pandours qui enclouaient ne voulurent point de quartier, un troisième le demandait à un officier, mais un bas-officier vint avec son fusil: Point de quartier à ces canailles! et l'assomma avec sa crosse. 13 Juin p. 100

14. Mercredi. J'y fus à 7. La conversation roula sur la religion. Je veux garder mes idées, dis-je. 14 Juin p. 97

15. Jeudi. D. D. fut à Olmütz, à la tranchée, depuis 10 heures jusqu'à 1. 15 Juin p. 100

16. Vendredi. Je fus à 7 et n'y restai qu'un instant, à cause de quelques nouvelles sur l'ennemi. Je partis le soir à 9 heures pour Olmütz. J'arrivai au camp à 11 heures et demie. J'allai voir l'effet des bombes, je revins à une heure. 16 Juin p. 101

17. Samedi. Levé à 3 heures, je fus voir les tranchées. Le parc d'artillerie. Je revins à la tente à 6 heures, où l'on était en peine, parce qu'il y avait une attaque des Autrichiens près de Resterlitz. Le régiment Baireuth, commandé par Meier, a beaucoup souffert. Ils ont tous perdu leur équipage. Je partis d'Olmütz à une heure après midi et portai une lettre au Roi. J'eus une dispute avec un hussard rouge du régiment de Czettritz. Le soir, les Croates et hussards attaquèrent sans succès le régiment de Zieten. Je fus le soir. On parla de guerre et beaucoup de la Hollande, de la manière d'y vivre. 17 Juin p. 102 p. 101

18. Dimanche. Parti de Klein-Latein à 9 heures pour Schmirsitz. Après dîner je vis arriver le chasseur qui apprit la mort du prince de Prusse. Le Roi fit plusieurs tours à cheval. On pensait que les Autrichiens attaqueraient Prossnitz. Le régiment Lattorff fut la nuit sous les armes. Je ne fus pas appelé. Le margrave Charles et Maurice quittèrent leurs positions. 18 Juin p. 103

19. Lundi. Le Roi fut reconnaître. Je ne fus pas appelé. 19 Juin

20. Mardi. Parti à 5 heures avec les fourrageurs. Je vis de la hauteur de Prossnitz le camp des Autrichiens. Il y eut une escarmouche avec les hussards. On fourragea heureusement et à la vue de l'armée. 20 Juin

21 juin 21. Mercredi. Je ne fus pas appelé. Il y eut une sortie de 30 Croates, le sabre à la main. Ils ne firent rien.

22 juin 22. Jeudi. Je fus chez le Roi qui me parut très affligé. Me parla
p. 109. 126 de son f[rère], de son bon cœur etc.

23 juin 23. Je fus chez le Roi, où je restai 2 heures et demie. On parla de Plutarque, de guerre. Il me fit le plan des batailles de Prague et de Leuthen. On raisonna sur l'immortalité. Je soutins que nous vivrions après notre mort. On pendit un espion.

24 juin 24. Samedi. Je ne fus pas appelé. J'allai l'après-dîner au parc d'artillerie.

25 juin 25. Dimanche. Je ne fus pas.

26 juin 26. Lundi. Je fus à 5 heures et y restai jusqu'à 8. On parla de Plutarque, de reconnaissance et d'ingratitude, de guerre. Il me corrigea mon plan de la bataille de Leuthen et m'en refit un autre. On crut qu'il y aurait une attaque à Prossnitz.

27 juin 27. Mardi. Je ne fus pas appelé. On fit défiler le soir beaucoup de monde du côté de Prossnitz où l'on disait que les Pandours s'avançaient. Il vint un trompette. Une partie était en marche.

28 juin 28. Mercredi. Ecrit au Marquis, à Gualtiéri, parti à 5 heures pour voir l'exercice de la cavalerie de la façon de celle de l'infanterie, et à
p. 109 peine suis-je rentré dans ma chambre, que le village brûle. Je fais seller mon cheval, je monte et vais hors du village. J'ai sauvé tout mon équipage. Une femme sauve un tout petit enfant, retourne pour en sauver un autre; elle est étouffée avec lui. Son mari faisait sa bière. Le feu a commencé à 9 heures du matin et a duré deux jours. Convoi attaqué et bien défendu.

29 juin 29. Jeudi à 6, on apprit que toute l'armée autrichienne était en marche. Le Roi parti, a battu l'avant-garde, tué 90 et fait 100 prisonniers. Je fus jusqu'à Prossnitz, fis tout empaqueter. Tous furent blessés à la tête, un a eu la tête emportée d'un seul coup d'un hussard de Werner, appelé le monarque.

Je fus chez le Roi à 6 et y restai une heure et demie. On parla de poésie. Il traça le caractère de Voltaire. Il trouve qu'il dialogue très bien.

Le général vint communiquer une attaque par les uhlans.

30 juin 30. Vendredi. Je fus chez le Roi à deux reprises. On parla des
p. 115. 118 tracas de la guerre, des inquiétudes. »Ces gens-là me rendent la vie fort amère.« Ce jour-là le convoi fut attaqué et dispersé en partie. On a pris 500 hommes et le général Puttkammer.

1er juillet 1er juillet. Samedi. Reçu une lettre de G., D., Castil, Mme de Lorchont, La Porte. Répondu à tous. Je ne fus pas appelé. Tous les généraux vinrent auprès du Roi. On donna ordre pour la marche et la levée

du siège. Il paraît que les ennemis amusaient autour de Prossnitz, afin qu'on ne sût pas qu'ils avaient envoyé tant de mille hommes pour attaquer le convoi.

2. Dimanche. Parti avec l'armée à 3 heures de Schmirsitz, vu en passant une escarmouche de hussards. Arrivé à Brzesko à 6 heures. Je ne fus pas. 2 Juille

3. Lundi. Parti à 3 heures du matin. Arrivé à 4 après midi à Trübau. A 8 du matin étaient partis les Pandours qui emmenaient les 500 prisonniers, et leur général. Quel beau pays! fertile. Les plus belles vues du monde. En route je vis à Terno, petit village, un château très élevé à côté de deux montagnes, où il y avait dans les entre-deux du château des collines qui s'élevaient insensiblement et allaient aboutir à deux montagnes, Il paraît que les habitans sont laborieux, car ils sèment partout, jusqu'au haut des montagnes, où il y a le plus beau vert du monde. Tous les paysans se sont retirés, et ont été bien surpris, sans doute de voir arriver les troupes prussiennes. On a levé le siège sans perte. Le prince Maurice a fait l'avant-garde de notre marche. 3 Juille p. 118

4. Resté à Trübau. 4 Juille

5. Mercredi. Parti à 3 heures et arrivé à Zwittau à midi. Il y eut en route une tirailleric de Pandours. On en avait coupé 400 dans un bois, mais n'ayant point d'infanterie, on ne put les faire sortir. Cette ville est assez jolie, les maisons voûtées, et des arcades y vont tout le long de la ville. On a trouvé bien du foin. Le général Buccow était à un quart de mille. 5 Juille

6. Jeudi. Parti de Zwittau à 3 heures et arrivé à 12 à Leutomischl. Je vis le camp du prince Maurice, qui avait pris les devans. Il a attrapé environ 200 char[iots] de farine. La ville est passable, mais le château, appartenant au comte Wallis, est assez beau. Le front du second étage fait une arcade à découvert, et dans tous les étages il y a des galeries où l'on peut se promener. 6 Juille

Je fus à 7 et y restai jusqu'à 8. On parla de guerre, de plans, de magasins voyez autre cahier. Lut de Sénèque. »C'est le seul livre, dit-il, qui me console, lorsque j'ai du chagrin. Si vous me voyez jamais mourir, vous verrez que je partirai tranquillement; car je crois que tout est fini après la mort.« p. 123

7. Resté. Cette ville était à Trauttmannsdorff. Fit venir son médecin, lui demanda combien il avait à vivre; règle toutes ses affaires, écrit à tout son monde paysan, pour savoir s'il leur avait fait du tort. Il a marié sa fille au comte Wallenstein, qui a 200,000 écus de rente; il tire 100,000 florins de cette ville. Je fus appelé. On parla de Lucrèce. 7 Juille p. 122. 1

8 juillet 8. Samedi. Point appelé. Bu le café chez une jolie Bohémienne qui voulait me faire présent de son chapelet.

9 juillet 9. Dimanche. Parti à 4 de Leutomischl, arrivé à 12 heures au village Hruschowa. Pas appelé.

10 juillet 10. Lundi. Parti à 3 du matin, arrivé à Holitz. Logé chez le maître d'école, qui avait une très belle fille, qui vint boire le café avec moi à minuit.

11 juillet 11. Mardi. Parti à 3 heures, arrivé à 12 devant Königgrätz, campé à un village vis-à-vis de la ville. Le Roi fit construire un pont sur l'Adler,
p. 126 délogea les Pandours et les hussards.

12 juillet 12. Mercredi. Les Autrichiens occupèrent le Pandourberg, se retirèrent le matin. Je fus avec le Roi entrant en ville. Le Roi partit pour aller dégager le général Retzow à Rokitna. Je logeai chez les Jésuites. Les Autrichiens, en décampant, avaient jeté la farine dans la rivière. Le convoi fut attaqué. Ce fut une affaire de cavalerie. Les Autrichiens furent repoussés et perdirent du monde. On leur a fait 100 prisonniers.

14 juillet 14. Jeudi. Je n'y fus pas.

15 juillet 15. Vendredi. Le Roi arriva à 1 heure, il fut à cheval depuis les 2 heures du matin. J'y fus. On parla de guerre. Fit l'éloge du comte
p. 92 de Gisors. Sa Majesté était très fatiguée.

16 juillet 16. Samedi. Je fus à 5 heures. Il lut de *Catilina*, fit ses remarques, trouva les vers mauvais et froids. On parla de louanges. Dit qu'il avait encensé jusqu'à l'exagér[ation] le comte d'Anhalt, qui aimait beau-
p. 42 coup les éloges. Qu'il avait voulu louer le prince Eugène; mais que quelqu'un lui dit qu'il lui ferait de la peine, parce qu'il était très modeste.
p. 71. 72 Il parla de l'éducation qu'on lui avait donnée; qu'on n'avait pas voulu
p. 34 lui apprendre le latin; que son père voulait que son gouverneur le laissât faire. Il fera des sottises, mais il apprendra à se diriger. Parla de
p. 71 sa sœur de Baireuth, qu'il aime tendrement. Ils ont été élevés de même.
p. 71 Combien peu un grand peut compter sur l'amitié des petits, que tout est intéressé; que les amis qu'il a eus dans son enfance, il les a toujours conservés.

17 juillet 17. Dimanche. Le Roi parti à Opotschna, jolie ville. Un château
p. 132 très beau appartenant au comte de Colloredo. Il y avait la belle ménagerie, fruit et jolies demoiselles. Je ne fus point, dans cet endroit. Le Roi fit décamper Loudon et prit 90 Pandours.

18—23 juillet 18. Il a resté là jusqu'au 23. Pendant ce temps j'ai resté en ville, et eu assez d'amusement.

24 juillet 24. J'y fus. On parla beaucoup du bonheur; que les grands n'é-
p. 48 taient pas plus heureux que les particuliers. Me cita des vers de Racine: „Heureux qui retiré“ etc., dans *Britannicus*. »Ah quelle douleur n'éprou-

verai-je point en revoyant ce Berlin, ce lieu où j'ai perdu la plus tendre des mères, tant d'amis! Il n'y aura pas pour moi de repos. Que de peuples désolés! Et je ne pourrai guère faire pour ces pauvres gens dont la plupart se sacrifient pour moi! Je ne me sacrifierais pas pour eux?« p. 125 p. 138. 139

25. Mardi. J'y fus. On parla de départ et de guerre. Le Roi était fort gai. Que d'affaires pourtant j'ai: au moins, mon cher, dit-il, nous ne fuyons pas, nous avons de l'honneur. 25 Juillet p. 139

26. Parti à 3 heures de Königgrätz. Les Pandours attaquèrent le faubourg. J'étais encore en ville. Le major, avant que de faire retirer le canon, abattit le pont. Les Pandours s'en saisirent. On en a perdu 3, une dixaine d'hommes, un colonel Blanckenburg, un général. Le Roi fit l'arrière-garde. Il y eut bien de la tiraillerie. Je n'y fus pas. Arrivé à Rohenicz, triste village; belle vue d'ailleurs. 26 Juillet p. 139

27. Jeudi. Fait le tour du camp. Devant on a Meseritsch, à gauche plus haut Opotschna. J'y fus à 5 et y restai jusqu'à 8. Nous parlâmes d'auteurs grecs, dont il me fit lire; de Maupertuis, qui veut asservir et qui se fâche quand on ne suit pas ses idées; de Voltaire coq:, de La Mettrie, fou qui écrivait sur les gens qu'il ne connaissait pas, et à la moindre sollicitation; d'Algarotti, intéressé et patelin; de l'art de connaître les hommes: il en faut beaucoup voir, juger peu, et réfléchir. 27 Juillet p. 20. 51. 66. 70 p. 20 p. 171. 172

28. Je n'y fus pas. Je dinai chez le prince Ferdinand. On arrêta mon domestique à 9 heures. Il avoua d'abord toutes ses friponneries. Je ne vis jamais tant de bêtises à tant de connaissances pour un homme de son espèce. 28 Juillet p. 128

29. Je n'y fus pas. 29 Juillet

30. Parti à 3 pour Jessenitz. Arrivé là à 12 heures. Je vis une escarmouche de hussards, assez bien pour entendre les sottises qu'ils se disaient. On fit une embuscade qui ne réussit pas tout à fait. Jessenitz est un village qui fait un ovale, trois étangs entre-deux. Il a la plus jolie vue du monde, du côté de Novimesto. 30 Juillet p. 141

Je fus à 5 heures. D. voulait que je m'exerçasse à faire des vers et parla de la manière dont on devait proposer les matières de foi; qu'il y a bien dans la nature des choses qu'on ne saisit point; que Dieu a voulu nous éprouver, captiver notre raison etc. p. 55 p. 95

31. Fait le tour du camp; fus à 8 heures et demie et y restai jusqu'à 9. Me montra plusieurs pièces très jolies, une Pindarique au prince Henri, qui est fort harmonieuse. 31 Juillet

1er août. Je fus dîner à la grande garde des hussards. Parti à 4. 1er août

3. Arrivé à Kleny, fâcheux village. On pilla tout; ma maison fut démantelée; je la sauvai du pillage pendant une heure et demie. Je fis jeter un homme du haut de la maison en bas: cela ne fit rien, elle eut 3 août

le même sort des autres. Je fus chez D. D., qui m'entretint des affaires présentes et de ses malheurs. On vint avertir qu'on voyait défiler de la cavalerie. Le Roi monta à cheval.

4 août 4. Le matin, dans la tente, j'entends tirailler comme si tous les diables étaient de la partie. Je m'éveille, je fais seller mon cheval, arranger mon bagage. C'était une affaire de Pandours. 8,000 avaient attaqué le bataillon franc de Le Noble. On leur tua bien du monde et fait plusieurs prisonniers. Le Roi a laissé un médecin et un trompette pour les Pandours, hors d'état d'être transportés. Je fus appelé à 3 heures. Le Roi me dit : »Savez-vous pourquoi nous partons?« Il croyait que l'attaque du matin avait été faite à dessein d'enhardir à rester, et qu'alors toute l'armée viendrait attaquer son camp, commandé par une hauteur et où il ne pouvait opposer qu'un front étroit à un front large. En effet on eut avis que l'armée marchait. »M. Daun,« me disait-il, »aura un pied de nez; sans doute il s'enfle déjà comme une grenouille et comme une femme en couches.«

Parti à 5, arrivé à Wisoka. On ruina encore mon logement. Les gardes du premier bataillon enlevèrent du beurre, du lard, des hardes, des pots, et les hussards de Puttkammer, poste avancé, ne prirent rien. Plusieurs paysans avaient porté leurs effets, croyant cette maison plus sûre. Je donnai quelque chose à ces pauvres gens. Ils me regardèrent, comme s'il était bien vrai que je fusse humain. Il se mit à genoux et pria pour moi.

Un soldat, presque mourant, fut enseveli comme les autres. Heureusement on le mit au dessus. Revint. S'est déterré. Se présente à son capitaine qui l'avait déjà rayé de la liste. Maraud, retire-toi, dit-il, tu es rayé!

Les hussards se témoignent de la considération entr'eux. Ils se donnent et s'embrassent, lorsqu'ils se retirent. Au moins, quand je serai fait prisonnier, pense à moi! Après la bataille le Roi régala les Français. Après le dîner il dit aux officiers : Messieurs, reprenez vos épées, je ne puis pas m'imaginer que je suis votre ennemi. Les Français qui écrivirent en France, marquèrent tous ces traits-là.

Un officier français, écrivant à sa maîtresse, débutait ainsi : Rien de plus brutal que les lames des cavaliers prussiens : les épées blessent, mais celles-là assomment.

9 août, est arrivé un Français un peu timbré qui m'a présenté une ode pour le roi et des vers pour moi.

On pille; valet, garde. Officiers ne tiennent pas la main. La plupart mal habillés. On ne rend pas compte exactement au Roi. Ne veut pas savoir les mauvaises nouvelles. Il n'est souvent s instruit.

Beaucoup d'envie de médisances. Beaucoup de sâletés, de débauches. Les tartaresses se font valoir. Se plaignent toujours des peines et ne font pas mieux. Point de discipline pour les vivres.

II.

5 août. Parti à 6 heures de Wisoka, arrivé à 3 heures à Radisch près de Politz. Logé en ville. On ne fut point suivi. La route est une suite de défilés. Dîné à 6 heures. 5 août

6. Resté à Politz. Un officier avait mis son cheval à une grange: il alla parler au conseiller. En revenant, il ne trouve point la grange, voit bien un cheval attaché; on lui expliqua, après l'avoir laissé dans l'embarras, toute l'énigme. Le feld-maréchal Kalckstein en s'éveillant ne revit plus le petit village qu'il avait trouvé la veille. 6 août

Je fus chez D. D. On parla de poésie, de ses malheurs, dont il me parut être bien affecté. Il sait pourtant faire bon visage. »Si je dois être plus malheureux encore, il serait bon que le premier boulet m'emportât la tête. Vous n'entrez pas dans ma situation. On a bien raison de dire que les malheurs des autres nous touchent peu. Vous verrez bientôt des horreurs.« p. 48 p. 153

7. Parti à 4 heures de Politz, arrivé à 11 à Wernersdorf. Je fus appelé et n'y restai qu'un instant. On parla de guerre et des Russes. 7 août

8. Resté là. On parla beaucoup de philosophie: de ce qu'on serait après la mort: de l'esprit du Christianisme. Je dis qu'il était bon pour la société: que .œil pour œil' était un défaut dans une religion. On niait tout cela: qu'il était une fable lourdement ourdie! Cependant sur l'esprit de la vengeance que j'amenais sur un particulier offensé par un grand, j'avais beau jeu pour mes principes et mes conséquences. Quelle sera la vengeance? Il faut quitter ce grand, dit-il. Mais sera-t-il bien puni? — On détruisit les ouvrages des Pandours dans le bois: il y avait des flèches et des abattis. 8 août p. 145

9. Parti de Wernersdorf à 4 heures avec Sa Majesté, arrivé avec l'avant-garde à 12 heures à Grüssau. On partit en quatre colonnes, et on se réunit en deux en route. Je fus appelé à 7. Il était bien fatigué. On parla de guerre et de nos Suisses. Il trouva honteux qu'ils s'engagent pour de l'argent. »Votre Suisserie est un peu contrebandière.« Je la défendais. 9 août p. 146

10 août 10. Resté à Grüssau. J'entendais, en déjeunant, les bons pères chanter de tout leur cœur, et le tambour — quel mélange! Le P[rince] de Hesse a sur ses couvertes l'ordre de la jarretière. On en avait mis une sur une vache. Cela faisait un singulier effet. Parti le soir à 6
p. 146. 147 heures pour joindre le Roi à Landshut et lui demander la grâce de le suivre. Il me l'accorda en me disant: Vous m'obligerez réellement, votre attention me fait plaisir; mais je ne pourrai pas vous arranger pour votre bagage, il faut n'avoir qu'un cheval de bât.

11 août 11. Vendredi. Parti à 3 heures de Landshut, arrivé à 11 à Rohnstock. Le château, assez beau, appartient au comte Hochberg. Je vis en passant l'endroit de la bataille de Striegau ou de Friedberg. La gauche de l'ennemi appuyait sur des hauteurs. Le régiment Baireuth y prit 9 bataillons et 72 étendards. Appelé à 5 heures. Parla de la guerre des Russes; des gens de Silésie riches: le comte de Schweinitz, très avare; Poniatowski; Reichenbach; le comte Beess. Quoique très fatiguée, elle était occupée de la lecture; me parla du commerce de Landshut et d'Hirschberg, qui est très considérable en Angleterre et en Espagne.

12 août 12. Samedi. Parti à 4 heures, passé par Jauer et arrivé à 10 à Liegnitz, assez jolie ville, commerçant en toile. La colonne du P[rince] M[aurice] arriva. Il y a une académie où l'on élève de jeunes gentilshommes, dont quelques-uns craignaient qu'on ne les enrôlât. Cela n'est pas aussi bien réglé; on paie 200 écus, on peut fréquenter ou s'absenter quand on veut. Le sexe y est très beau. Beau tang. Liegnitz et Schweidnitz font le commerce de la Hollande, Landshut et Hirschberg de l'étranger. Je fus chez Sa Majesté à 4 heures et demie et y restai jusqu'à 6. Il me parla de guerres et de marches; me dit combien il aimait à construire
p. 38 et à orner, mais qu'il faisait cela de ses épargnes, sans que l'Etat en souffrît rien. Sur les salines, on en faisait passer en Bohême; qu'il avait fait bâtir 62 villages, peupler, y établir le commerce; que les revenus de son pays augmentaient de beaucoup, lorsque la guerre a commencé; que la Silésie donnait cinq millions; qu'il avait fait une balance de l'importation et de l'exportation dans ses pays; que les Polonais faisaient les richesses de Breslau; qu'en paix l'on voyait toujours foire et souvent plus de 4000 bœufs vendus dans un quart d'heure; que les Polonais employaient à Breslau tout l'argent en meubles et autres denrées, et que ce qui sortait de bœuf pour le pays étranger, payait un écu et demi; qu'il y a dans son pays quatre villages occupés à tenir des poules, parce que les Saxons y en débitaient beaucoup; qu'il avait de simples paysans en Silésie qui avaient jusqu'à 60,000 écus.

13 août 13. Parti à 4, arrivé à 3 à Heinzendorf, village. Je rencontrai en

route une femme qui trottait à cheval et donnait le lait à son enfant. Le coup d'œil de ces environs est joli: c'est une chaîne de bois faisant une cherche et s'ouvrant: à cette ouverture sont deux villages fort jolis. Le sable commence. Beaucoup de gens étaient sur le passage du Roi. et de bonnes femmes pleuraient. Je fus à 5 heures: on parla des Russes et de vers. Il critiqua une ode de Rousseau. et. comme il voulait corriger les vers. on vint apporter des lettres.

14. Resté. A 6. je fus chez D. D. Il m'entretint de ses embarras. 14 août
Il avait travaillé la nuit jusqu'à 1 heure et n'avait point dormi. Il cor- p. 154
rigea quelques strophes d'une ode de Rousseau et m'entretint du jour qui précède une bataille. comme on reste coi et sous les armes. en faisant chacun des feux devant sa colonne: comme il faisait donner différens avis aux Russes pour leur en imposer.

15. Mardi. Parti à 4 heures, arrivé à 10 à Dalkau, à 3 milles. — — 15 août
Je n'y fus pas.

16. Mercredi. Parti à 4. passé par Beuthen, assez jolie petite ville: 16 août
par Neusalz. où sont les Herneutes. qui ont bâti des maisons à la hollandaise. J'y ai trouvé un homme qui avait été 8 ans à .... Arrivé à Wartenberg à 9. J'ai fait la rencontre du comte de Cosel qui est à un mille de là dans ses terres. Il me parla beaucoup de Suisse. Il y a un couvent de Jésuites: ils sont au nombre de 16: ils paient au Roi 8,000 écus par an. Je fus chez le prêtre qui n'use point sa belle vie .... Je soupai et disputai avec lui sur la transsubstantiation. Les Jésuites p. 150
ont parmi eux un fou enfermé depuis 7 ans. Ils le maltraitaient. Le Roi le fit sortir. lui parla et ordonna qu'on le traitât mieux. J'y fis appelé et n'y restai qu'un instant. On parla du bombardement de Küstrin.

17. Jeudi. Parti à 3 heures et arrivé à 10 à Plaute. petit village 17 août
avec beaucoup d'eau et moulins. Passé par Grüneberg. petite ville. où il y avait des paysans. Tout le monde était sorti pour voir le Roi. Il y avait 3 jolis minois à une fenêtre qui saluaient pour se faire remarquer. —

Le terroir devient tous les jours plus sabloneux. Je fus chez le Roi à 1. et y restai jusqu'à 6. Il me parla de la vie qu'il mène en temps de paix. »Je me lève à 7. et pendant le temps que je m'habille. je lis mes lettres. Cela va jusqu'à 8 heures et demie. alors je sors. Je monte à cheval. ou je me promène. cela dure jusqu'à 11 heures. Pendant ce temps. j'ai eu celui de mûrir mes idées et d'éviter ce premier moment qui est vif chez moi: car je vous avoue que je le suis beaucoup, ce premier instant. p. 127.
A 11 je dicte jusqu'à midi. J'écoute les requêtes. les finances deux fois la semaine. les suppliques. Je dine à 1. cela dure jusqu'à 2 heures et demie.

car je n'aime pas beaucoup dîner. Après je me promène. Je m'entretiens souvent d'affaires. A 5 je lis, à 7 je musique, à 9 je soupe avec six amis,
p. 66 et nous disons là bien des bavardises. Cela est oublié le lendemain.« —
p. 127. 151 M'a parlé de ses inquiétudes, surtout de ce premier moment qu'il apprend une nouvelle. »J'aime mon peuple. Ce premier mouvement est
p. 25 plus fort que moi. J'ai vécu avec 1200 écus; s'il fallait vivre de même, je le ferais, si mon peuple pouvait être heureux. Croyez-vous qu'il y a
p. 38 des gens qui envient mon sort?« — Je dis que oui, et qu'à bien des égards il était digne d'envie; ce Prince m'a touché par ses sentimens.
p. 148 »Je marche aussi vite qu'il est possible, et, si cela ne réussit pas, on me blâmera, j'en suis sûr. Si j'avais 50,000 hommes, je chasserais chacun chez soi.«

18 août 18. Vendredi. Parti à 2 heures et demie, arrivé à Crossen à 7 heures et demie. Logé chez une veuve recluse. Appelé à 4 et resté jusqu'à 6 heures et demie. D. D. avait reçu une lettre. Le feu lui monta au visage. »Sentez,
p. 151 dit-il, »mon front: quelle chaleur! Voyez-vous, je ne puis me défendre de ce premier moment, et cela est bien naturel. Je ne crains rien pour moi; mon parti est pris. Si je dois mourir, à la bonne heure! j'ai fait ma prière à l'épicurienne. Mais c'est pour mes pauvres gens que je crains.« Il m'expliqua comment se faisait une attaque. »Quel spectacle horrible! Vous direz que toute la terre est bouleversée.«

19 août 19. Samedi. Parti à 2 heures, arrivé a Ziebingen à 8. Appelé à 4. Elle fit le plan du château de Sans-Souci, des jardins. Il n'y a pas un endroit qui ne puisse fournir un joli paysage. Il me parla de sa vie
p. 93 philosophique. »Il y a un caveau dans ce jardin. Il y a des pins, je
p. 31. 32 ferai mettre des cyprès. J'étais étonné que mes soldats depuis la bataille de Breslau avaient peur du canon. Je promis 100 ducats pour chaque canon qu'un soldat prendrait. Cela fit bien. Pour livrer bataille, il faut connaître le cœur des hommes. Le canon décide furieusement. Turenne se vantait d'avoir une fameuse artillerie, consistant en 17 canons, et à présent on en a jusqu'à 200. Je parierais presque toujours de gagner, mais on ne peut rien contre la canonnade.«

20 août 20. Dimanche. Parti à 1 après minuit et arrivé à 6 à Francfort. Logé chez le conseiller Forbroon qui m'a fait bien des amitiés. Je fus
p. 49 chez D. D. »Quand j'ai du chagrin, celui d'avoir perdu de bons amis, je m'enferme seul, et je pleure tout mon soûl.« Il me parla de ses plans, qui allaient bien. Il me dit que c'était indigne comme l'on se trompait dans les négociations; que les princes étaient de la canaille et qu'on se gâtait avec eux. »Vous m'avez déjà vu assez, pour me connaître franc.«

21 août 21. Lundi. Parti à 4 heures et arrivé à 1 à Gorgast. Je suivis le

Roi, qui vit les postes avancés et une partie de l'armée. Je fus à Küstrin. Quel spectacle horrible! tout est abimé. Les habitans en pleurs. p. 152

Je voudrais avoir vécu, disait l'un dans un diner du Roi, du temps de César; un autre, d'Alexandre. Et moi, dit M. Mitchell, du temps où l'on pourrait mettre l'histoire du monde dans une page. p. 11

22. Mardi. Resté. Appelé à 4, jusqu'à 7. On parla des affaires présentes. Comme je le regardais, lorsqu'il m'exposait combien il avait d'affaires sur les bras: »Que dites-vous? Vous me regardez si fixement.« — »Tout cela me touche, Sire.« — Parti à 10 heures du soir. 22 août

23. Mercredi. Arrivé à 7 heures à Güstebiese. On fit un pont, qui fut bien vite construit. Passé l'Oder sans inquiétude. Je vis comment se faisait là le passage d'une rivière. Il y a bien de l'ordre. D'abord on fit occuper les hauteurs. On braqua le canon contre les hauteurs, avant que les troupes vinssent; passé l'Oder entre midi et 1 heure et arrivé à 5 à Klossow. On prit un Cosaque. Un général cassa deux dents à un, un autre donnait des coups à un qui voulait garder son crucifixe. 23 août p. 153 p. 153. 1

24. Jeudi. Le Roi me fit appeler à 2 heures. Me dit qu'il espérait que tout irait bien, que je devais venir le soir auprès de lui et qu'il me dirait où je devais me placer. J'y fus le soir vers les 8 heures à un moulin où on était arrivé à 7. Je restai avec Sa Majesté jusqu'à 11. — »Eh bien, vous verrez demain. Ne me trouvez-vous pas tranquille? C'est un jour terrible que celui d'une bataille. J'ai fait mes arrangemens de façon que je ne perdrai pas beaucoup de monde et que l'ennemi sera chassé; mais vous le verrez peut-être: un rien changera tout, et on mettra sur le compte d'un chef ce qui n'est point de sa faute. Adieu. Dormez bien!« — Je me retirai ravi de ce Prince. Je me couchai sur la paille dans une grange et dormis deux heures. 24 août p. 154 p. 148 p. 157

25. Vendredi. Nous marchâmes près d'un mille. Alors on joignit l'ennemi, formé en 4 lignes. A 9 heures et un quart on commence à canonner. Cela va grand train, ensuite on en vint au petit feu. Il s'éloigne, et le Roi me dit la veille: »Quand vous verrez cela, c'est une bonne marque.« Vers les midi et 1 la bataille était gagnée. Le Roi avait demandé où j'étais. L'infanterie court la bayonnette au fusil. Comme elle n'était pas bien serrée, la cavalerie fond dessus. Alors on se débande. Le Roi rallie jusqu'à 3 fois, parait un étendard à la main. Couru risque d'être enveloppé. Notre cavalerie fond alors à la droite, au centre, à la gauche et sabre d'importance. Quel carnage et quel spectacle que ce champ de bataille! La cavalerie a fait des merveilles. Le régiment Normann n'a pas eu beaucoup occasion de donner; les hus- 25 août p. 159 p. 156 p. 161 p. 159

sards noirs n'ont pas bien fait; l'infanterie, Forcade, Kalckstein, bataillon de Wedell, de Lattorff, un de Kanitz, d'Asseburg, Prince de Prusse, tous ces 14 bataillons que le Roi avait amenés; ceux de l'armée de Dohna ont très mal fait sur la fin et se sont sauvés à toute outrance. Il n'y avait aucun endroit sûr, les boulets et les balles volaient partout. Grenades, quel affreux spectacle! Les Russes étaient couchés en file; ils baisaient le canon, lorsqu'on les sabrait, et ne le quittaient point. On en trouvait sur le carreau d'enfilés réciproquement des leurs et des nôtres. Ces Russes blessés et étendus tiraient encore. On ne leur donnait pas alors de quartier. Le soir vers les 7 heures on se retire. Le
p. 161 Roi me fait appeler. »Eh bien, ne vous l'avais-je pas bien dit: quel spectacle horrible? Avouez, n'est-ce pas affreux? Où coucherez-vous? Allez-vous reposer, mettez-vous dans votre manteau. Je vous l'ai dit: un général peut penser à tout, et vous voyez que tout ne va pas, comme on le croyait.« — Je vais me coucher, des chevaux me passaient sur les jambes; un Russe blessé et mourant se plaignit toute la nuit et m'empêcha de dormir. A 2 heures ou 3, 2 escadrons de Cosaques forcent le régiment Ruesch, entrent dans le camp; alors on envoie des dragons. On les chasse.

26 août 26. La canonnade recommence, je crus qu'on en viendrait encore
p. 163. 164 à une bataille. Cela dura une heure. Le Roi voulut reconnaître, on jetait sur lui des bombes. On tirait à cartouche. On le conjura de se retirer. Les ennemis gagnèrent un bois; nous continuâmes la canonnade presque tout le jour. Je vis encore du champ de bataille dans le bois. Quelle horreur! Le comte Fermor envoya un trompette pour demander une trêve pour trois jours pour enterrer les morts. On lui répondit que c'était à celui qui avait le champ de bataille, à avoir ce soin. On tirailla bien.

Je me couchai à 8 heures sur de la paille dans une tente. Vers les 3 heures commence une affreuse canonnade. Je ne sus ce que c'était. L'ennemi se retirait et il campe

27 août 27. Dimanche — sur les hauteurs où est le canon. L'infanterie est
p. 165 au bas, faisant une espèce de bataillon carré. Le quartier général fut à Tamsel, joli village avec un beau château appartenant à la générale de Wreech; les jardins tout à la hollandaise. Les Russes ont pillé toute cette maison, tué l'intendant; on trouva dans les bois plus de 100 femmes. Quelle guerre!

28 août 28. Lundi. Resté. On trouva le corps d'Oppen, adjudant du Roi, percé de 41 blessures. C'était un brave homme, bien attaché au Roi. Sa Majesté est affligée de cette perte. Elle mange seule avec le général Seydlitz. Grand général. Je vis Sa Majeste témoigner à la cavalerie

combien elle était satisfaite. Elle embrassait l'un, donnait un coup sur l'épaule à l'autre etc. C'était un spectacle intéressant.

29. Mardi. Resté. On chanta le Te Deum. Triple salve d'artillerie 29 août
et mousqueterie. Les Russes tirèrent aussi. Il paraît généralement que si l'on avait fait quartier, c'était fait de l'armée russe. On avait dit à ces gens-là que s'ils se battaient mal, ils seraient pendus. Je fus le soir à 5 heures. Sa Majesté était très fatiguée. — »Sentez, comme je m'aigris. Quel tracas! pas un instant de repos. Ces Russes ne se retirent point.« — On parla de la cavalerie. — »Elle a sauvé l'Etat«, dit-il. — p. 161. 164
Les généraux pris sont Browne, Schuwalow, Tschernyschew, Manteuffel, Tiesenhausen.

Le régiment Prince de Prusse fit l'avant-garde pour attaquer. Quand il avança pour cela, on avait dit aux hussards noirs de les flanquer. Ils se retirent, et sont par là obligés de se mettre en triangle pour se flanquer. Un officier de ce régiment, avançant, eut la main et la cuisse em- p. 164. 165
portées du même coup. Il ne voulut point d'appareil: Je meurs content, si le Roi est vainqueur. — Quand la gauche fut repoussée, les régimens Prince de Prusse, Forcade, Kalckstein font demi-tour à gauche, repoussent, éloignent, vont à une hauteur. Alors, 10 bataillons ennemis viennent tambour battant, tirent à cartouche. Le général Seydlitz donna et les chassa. En se retirant, ils allumèrent des chars remplis de poudre, de balles, de grenades. Les Russes traînent avec eux des chevaux de Frise.

En sortant du bois, ils auraient dû nous présenter une ligne parallèle et arrêter, on aurait aussi pu prendre aux Russes tout leur bagage.

Je fus à 4 et restai jusqu'à 9. Une femme venait demander une p. 165. 166
place. — »Que veut-elle? comment donner des places, puisque je ne suis pas sûr de garder la mienne! Ainsi faisaient les Romains: déjà ils vendaient les terres où étaient les ennemis.«

»Je suis occupé de tous les moyens pour chasser ces Russes. Je dois bien vous ennuyer: pas un moment de repos!« — Nous parlâmes de religion. — »Vous avez: voyez, vous êtes dans l'erreur dès votre enfance.« De médecine. »Ce dont nous avons le plus besoin dans p. 45
la vie parmi les hommes, c'est le cœur. Il y a bien peu d'honnêtes gens, ce sont de ces plantes rares.« Vers les 11 heures [le 25 août] il y eut la première attaque de cavalerie, et elle a duré presque jusqu'à 7 à différentes reprises. Le lendemain on venait apporter beaucoup d'étendards, et on donnait 10 écus pour chacun. Les dragons tuèrent quantité de Russes à coup de pistolet dans le fossé, et ensuite burent l'eau. Depuis le 27 ils sont sur cinq hauteurs garnies de canon. Leur infanterie

est au bas. Forment une espèce de carré. »C'est une terrible vie que la mienne. Qu'en dites-vous? Tenez, vous avez assez causé. Voulez-vous des figues de Sans-Souci et des pêches de montagne? On dira que c'est un brigandage de se mettre cinq contre un. Quand tant de gens vont à la boucherie pour moi, pourquoi ne voulez-vous pas que j'y aille aussi?«

30 août — Le 30, il y avait encore des Russes sur le champ de bataille qui venaient au quartier général.

Qui n'a qu'un moment à vivre, n'a rien à dissimuler (écrivant au Prince son frère).

31 août — 31. Appelé à 5 heures. Il me lut du troisième chant de Lucrèce,
p. 167 qu'il lit pour la vingtième fois. »Tenez, voilà mon bréviaire! Je pense que ces gens-là s'en iront, et s'il y a quelque moyen de les chasser, soyez sûr que je le trouverai.« Il souffrait beaucoup de la crampe, et cela avec beaucoup de tranquillité. Cela lui vient de hémorrhoï-
p. 88 des qui ne coulent pas, il rend alors. Un officier conduisait 4 Russes. Un s'écarte du chemin. Les paysans le tuent. Ces gens ensevelissent morts et blessés. Nos fuyards rencontrent un parti de Cosaques qui les forcent de revenir dans leur camp. »Je ne crois pas qu'on puisse critiquer mes dispositions.«

1er septembre — 1er septembre. Parti à 3. Les Russes avaient décampé la veille,
p. 169 je vis les hauteurs qu'ils avaient occupées. Ils avaient fait des flèches garnies de fossés en dehors et en dedans. On l'arrêta à Blumberg, on leur prit là 3 canons.

La d[roite], qui attaquait [le 25 août], formée en 3 lignes, l'autre en 2

Faire avancer trop le canon.

Avoir fait quitter la montagne.

Avoir avancé dans une autre position que l'avant-garde.

Les ennemis auraient dû faire avancer de l'infanterie sur la montagne.

Avoir fait défiler des dragons de la gauche à la droite; allaient à bride abattue, ce qui étonna la gauche qui crut qu'on fuyait.

Le bois que nous passâmes pour aller à l'ennemi, s'appelle Massin.

Appelé. Parla du départ; qu'il leur avait détaché quelques troupes
p. 169 sur les flancs. Que cela les avait engagés à se presser un peu. Me dit,
p. 48 combien la vie est pénible. Que cette vie-là est bien opposée à son caractère et à son goût. »J'aime à mener une vie paresseuse. Je hais ces gens-là et je ne voudrais 100,000 écus d'eux, quoique je sois pauvre.«

2 septembre — 2. Resté. Parti à 2 heures passé par Küstrin. Arrivé à Manschnow.

Vers les 3 heures [le 25 août], le régiment Normann attaqua la uche. Deux bataillons russes demandèrent pardon. Point. Alors se battent en désespérés. Pendant ce temps, les Cosaques venaient endre en flanc. Ils se replièrent, mais si l'infanterie était restée, on rait pu avoir 300 p[ièces] d[e] c[anon]. Ces Cosaques sont précédés un chef qui a un drapeau blanc. Quand il se tourne à droite, ceux l'il a avec lui, tournent à droite. Il aura quelques 10, 20, 30 h[omes]. Ils ne se forment pas en escadrons.

»J'ai pourtant bien battu des nations. Il faudrait que p. 168
la finit. Si j'étais plus jeune, je pourrais porter de rudes p. 174
oups à la monarchie de France.«

Les Russes se battirent avec vigueur et se défendirent avec leur bre. Ils sautaient sur le canon et se faisaient tuer là.

Parti à 2 heures. Passé par Küstrin. Arrivé à 6 du soir à anschnow. — —

3. Parti à 5, arrivé à 11 heures et demie à Müllrose. Il y a un 3 septembre
nal qui communique avec la Sprée et va à Berlin. Dîné à 6 heures.
pelé à 5 et parlé des Russes. — Un pécheur se confessait, et pendant p. 38
l'il disait ses forfaits, le confesseur disait: Chienne de vie! Cela ouvanta le pénitent et demanda en tremblant ce qu'il fallait faire. n'est pas de votre vie, c'est de la mienne dont je parle, répondit le nfesseur. »J'en pourrais dire autant.«

Je disais au Roi: Quand tout sera fini, il n'y a personne qui ne p. 38
ulût être le roi de Prusse. — »Ah, du diable, la belle gloire, inere et mourir!«

Les Autrichiens pourraient-ils empêcher Votre Majesté de Se join-e? »Non, ne craignez rien. Je pourrais bien leur jouer par ci par quelques tours.«

»La belle gloire des villes en cendres, villages brûlés, p. 38
abitans infortunés! N'en parlons plus. Les cheveux me ressent de la tête.« Fait 5 milles.

4. Parti à 5 de Müllrose, passé par Beeskow, où passe la Sprée. 4 septembre
rivé à 11 à Trebatsch, 3 milles, fichu trou. Logé chez un homme qui ndit du brandevin. La princesse Amélie vint voir le Roi. — C'est p. 170
premier plaisir, me dit Sa Majesté, que j'ai eu depuis six mois. — Maupertuis, Mlle de Wagnitz et le comte Finck l'accompagnaient. le voulut voir défiler la cavalerie: elle partit le lendemain à 5.

L'infanterie craignit la canonnade [le 25 août] et voulait ller, ce qui les fit manquer.

5. Parti à 5 heures de Trebatsch et arrivé à 10 à Lübben. On passe 5 septembre
Sprée. La place est assez jolie. Je fus appelé à 1 et y restai jus-

qu'à 6. Sa Majesté était fort fatiguée. On parla de Berlin et de manière de vivre. »Je laisse passer bien des choses. Il y a beaucoup
p. 87 de coquetterie, me dit-il, parmi le grand monde. Cela passait la raillerie une fois. Je leur dis un jour : Mesdames, vous faites ce qu'on fait partout; mais il faudrait un peu plus de décence. Je ne dis rien. Je passe ces intrigues qui sont une suite de la passion; mais quand c'est par intérêt, c'est affreux. J'aime mieux une qui paie, qu'une qui est payée. J'ai souvent dit aux maris qui venaient se plaindre: Vous faites une sottise, cela se divulguera. Les financiers chez moi sont barbares, ils ont tous un tic; ce qu'il y a de mieux, c'est parmi l'officier.
p. 50 Quand je vais à Berlin, je donne des repas d'apparat. J'invite 60 personnes. Cela est fait dans deux jours. Je parle à chacun suivant son goût, et ils se retirent contens. Je ne suis plus propre pour le grand monde.«

»On trouvera qu'il n'y a pas du sens commun dans ce que je dis; mais j'ai peine à me persuader que ces Russes soient des hommes. A Dresde on met tout sur son corps, à Berlin on régale ses amis.«

p. 43 »Les Autrichiens ont fait courir le bruit que j'aimais la guerre. Cela est bien faux. Le beau plaisir! Je vous en fais juger.«

6 septembre 6. Resté. On parla beaucoup de la Hollande et de ses dispositions. Dîné avec M. Mitchell, qui invita M. et Madame la bourgm[estre]. La femme ressemblait à Madame La Combe. La voiture du Roi a reçu un coup de boulet, un plat d'argent a sauvé la jambe à un domestique.

7 septembre 7. Arrivé à Dobrilugk, petite ville. Marche de 5 milles. Logé chez une vieille qui avait deux jeunes dames en pension, etc. Le château appartient au roi de Pologne, qui y vient chasser au coq de bruyère.
p. 268, 275 A 5, je fus appelé et restai jusqu'à. Le Roi me fit la description d'une vie philosophique qu'il voudrait mener dans cet endroit avec 80,000 écus. Il aurait six amis et les mettrait bien à son aise. Il me
p. 61 parla de la vie qu'il avait menée à Rheinsberg depuis l'an 30 jusqu'en
Le matin, il se levait à 4 heures, travaillait jusqu'à 10, faisait des ex-
p. 72 traits jusqu'à 12, se promenait, dînait ou jouait; à 5, faisait la suite des extraits, on soupait jusqu'à minuit, lisait jusqu'à 2. Il y avait là des
p. 242 dames; chacun faisait ce qu'il voulait. Jordan corrigeait ses extraits. Il y avait Fouqué.

Il me parla des goûts de Sa Majesté le R[oi] de P[ologne] : musique, tableaux, table; 3000 écus un couvert.

»Je suis fâché qu'on me force à brûler, mais que faire avec ces gens-là?«

8. Parti à 5, arrivé à Elsterwerda à 10, avec le bataillon de Du Verger. Nous sommes venus de Küstrin avec 14 bataillons, 39 escadrons. Il y a un château, appartenant au roi de Pologne, c'est pour la chasse du faisan. — »Bientôt, mon capitaine!« — Appelé à 1 heures et demie. Je trouvai Sa Majesté dans le jardin. »Voilà qui est joli; c'est à la hollandaise.« Nous nous promenâmes dans un joli petit bois. »Je cherche à me faire illusion; il me semble que je suis à Sans-Souci. »Cet endroit est joli, je vous assure. J'y ai dépensé deux millions et en y mettant un million encore, il n'y aurait plus rien à ajouter.« 8 septembre p. 173 p. 38. 173

S'il y a quelque gloire, c'est dans les armes. — »Dit-on? Non! Car il ne faut, dit-il, que de la fermeté et du bon sens.« — Mais, répondis-je, le bon sens est rare. — »Votre réponse est très juste. Plus jeune, je ne le croyais pas,« dit-il, »mais plus je vis, plus je vois qu'il n'y a rien de si rare. Il me semble qu'il y a des choses singulières dans cette guerre-ci. Il ne s'est point donné de bataille plus sanglante que celle que j'ai donnée à Prague. J'ai perdu 14 mille hommes, les Autrichiens 24. Le maréchal Schwerin voulait attaquer, je ne le voulais pas: c'était un brave homme, mais vif: j'étais mal, je rendais tout, à tout moment: j'avais oublié de dire que la droite ne devait pas donner. Je les enfermai: quand les Autrichiens voulurent sortir de la ville, ils trouvèrent des troupes.« p. 236

Le général Winter[feldt] ne voulait pas qu'on attaquât. Il disait: Observez ces gens-ci et donnez-moi 50 m[ille] avec . . . et nous irons prendre leurs magasins. p. 276

»J'ose assurer que, si mes dispositions avaient été suivies à Kolin, nous les battions: mais la tête avait tourné à des généraux: le champ de bataille était à nous, un escadron de cavalerie en[nemie] y était aussi. L'adjudant qui porte l'ordre de la retraite, est tué. Cet escadron, voyant qu'il ne paraissait rien de Prussiens, fait dire au maréchal Daun etc. p. 100 p. 237

»Voyez-vous, je vais aux grandes choses: quand je vois un grand but, j'emploie toutes mes forces: je laisse les petits objets, s'ils n'ont pas des suites.« p. 42

»Nous marchons à présent sur un chemin de rose, je joindrai demain toute mon armée.«

»Voltaire me disait: Mais quand vous combattez, n'êtes-vous pas en fureur? — Non, c'est alors qu'il faut le plus de tranquillité. — Mais toutes vos guerres sont les mêmes. — Tous les bœufs paraissent tels: p. 24. 85 111. 112

mais à quiconque les voit de près, il y a toujours de la différence. — Il était attaché au mar[quis] de Villars, qui, sans doute, lui avait fait la description d'un choc de cavalerie. — Mais tout cela sont des actions héroïques. Vous détruisez le monde et nous l'éclairons. — Mais qu'est-ce qu'éclairer? Que le monde soit plat ou rond, qu'est-ce que cela fait pour le bonheur? — Mais il faut des principes de morale, et les suivre.

p. 168 »J'aurai pourtant battu dans dix mois Français, Autrichiens et Russes.

»Quand un ennemi est sur la défensive, on peut lui causer bien des affaires.«

Cet Elsterwerda est sur la Pulsnitz, qui sort de l'Elster à Heyda.

9 septembre 9. Samedi. Parti à 5, passé par Grossenhayn, très jolie ville et gaie. Elle a brûlé et ainsi elle est neuve. Passé par le Röder, qui sort de l'Elster, qui se jette dans l'Elbe dans les environs de Wittenberg, prend sa source dans les montagnes de la Lusace. Arrivé à Gross-Döbritz, sur le chemin de Dresde.

C'est un assez triste village.

10 septembre p. 180 10. Dimanche. Resté. Le Roi me donna pour copier une lettre. »Gardez bien l'original, car c'est un homme dangereux que ce Voltaire!« Je fus le soir. Il lisait des lettres de Cicéron à Atticus. »Quelles jolies lettres! que cela est intéressant! Je ne me lasse point de les lire. Voilà bien des tracas.«

11 septembre 11. Parti à 6, et arrivé à 11 à Wansdorf, f. village. Venu avec les hussards. Le Roi est allé voir le prince Henri. Je ne crus point que je serais appelé. J'avais la fièvre. Je me couche, et je dormais, lorsque le coureur vint me dire que le Roi me demandait. Je m'habille. Je rencontre des officiers. — Eh! allez vite! Vous vous faites bien attendre. — Le Roi ne me témoigna rien; je n'y restai qu'un instant.

12 septembre 12. Parti à 5 heures du soir. Croyant trouver le Roi à Dresde, j'y fus. Arrivai là à 7 du soir. Je soupai chez la F .... et fus à l'hôtel de Saxe chez Madame Gallet, où je trouvais beaucoup d'officiers. Le Roi était allé en avant.

13 septembre 13. Parti à 6. Arrivé à 1 à Schönfeld. On eut une escarmouche avec les hussards; on en prit une vingtaine, et sabra quelques-uns. Le château est vieux, appartenant au conseiller baron de Friesen. Le terrain est fort montagneux et marécageux. Les plus belles vues du monde.

p. 177. 178 Appelé à 7. »Eh bien, j'ai fait un mouvement. Je parie que vous n'y comprenez rien.« — Non, dis-je. — »Allons, venez que je vous explique. Par un mouvement que j'ai fait à ma

gauche, j'ai décidé cette campagne: il faut par ma position ou que l'ennemi quitte l'Elbe et son ami, les Cercles, et meure de faim, ou abandonne son magasin de Zittau, ou se retire et soit forcé de se battre dans un endroit où il ne s'attend pas. Ce sont de ces coups qui valent des batailles. J'aime cette disposition et je crois que mes ennemis qui s'apercevront dans deux jours du coup, diront que je les ai mis dans de grands embarras. Il y a des officiers généraux qui n'y comprendront rien. Il faut que cela finisse. Tenez, je suis content de cette disposition. Il fallait ici de la fermeté: ces gens ne savent pas aller aux grandes choses, ils s'attachent à de petites: p. 73
nous verrons ce que fera ce Fabius de l'Allemagne.«

14. J'y fus appelé. Sa Majesté parla de ses dispositions contre Daun. Elle était malade de fortes coliques. 14 septembre

15. Allé à l'avant-garde, où j'ai vu les armées de l'Empire, du prince Henri, de Daun et la nôtre. Le Roi dîna à Pillnitz, château où le feu Roi a laissé ses maîtresses. La position de cet endroit est belle, tout sur l'Elbe. Il y a quelques vignobles. Ce château appartient au maréchal Rutowski, qui commandait l'armée saxonne prise à Pirna. 15 septembre

Appelé. »J'ai fait des prisonniers. Il y a été pour sa courte honte. Ils n'osent pas avancer. Quand finiront ces tracasseries! Je vieillis bien. Pour un général il faut cet esprit de combinaison.« p. 257

Le Roi disait à un officier: Voilà un bâtiment gothique. Je voudrais savoir combien cela s'est fait. Un officier de Gotha dit: Je le sais, j'ai vu bâtir le château de Gotha. — Cela était plaisant.

16. Le Roi attaqua un corps de Loudon et le chassa. Je fus appelé. Il me parla de cette expédition. »Je l'ai chassé jusque sous les glacis du camp, fait 250 prisonniers.« 16 septembre p. 177

17. Hier le prince Henri vint chez le Roi. Je lui fus présenté par le général Lentulus. »Avez-vous vu mon frère,« me dit le Roi; »c'est un aimable homme. Je vous le dis sans prévention. On ne voit pas de p. 170
guerre comme celle-ci. Il est vrai que, depuis la bataille d'Hochstädt, il ne s'en est pas donné de plus sanglantes que celles que j'ai données. Il est vrai que les Turcs font des mouvemens. Cela me vaudra une bataille, si véritablement ils marchent. 17 septembre

»Je crois que ces gens trouveront que j'ai fait une belle retraite.«

On tirailla dans la nuit.

18. Appelé. On parla d'affaires militaires. Qu'on ne pourrait pas suivre dans un terrain comme celui-là, et que c'était assez singulier de voir quatre armées si près les unes des autres. On causa de morale. »On se plaint que les rois ne choisissent pas leur sujets, Mais il est si p. 171
difficile de les connaître: ils se masquent, et se montrent, lorsqu'ils ont 18 septembre

obtenu. De plus, un honnête homme n'est pas toujours celui qui est propre aux affaires. Un savetier peut être brave homme, mais point propre aux finances. Ces hommes sont d'étranges êtres, ils sont bien
p. 45 mauvais; ces honnêtes gens, ces cœurs droits sont des plantes rares.« Toujours là-dessus il se plaisait à faire des comparaisons. »En aurait-il beaucoup coûté de nous faire moins imparfaits? Chercher la perfection chez les hommes, c'est chercher du vin dans un puits d'eau. Il faut se contenter de l'approximation. J'ai bien vu des hommes, et j'ai bien vu des fourbes.

»Voyez combien j'ai lu aujourd'hui; jugez combien je lirai dans un temps de paix. J'ai lu des Romains. En vérité, ce sont des gens tout comme nous, et en tout temps et partout les hommes sont les mêmes, ont les mêmes passions. L'homme habile connaît les hommes, et l'homme
p. 29 sage les prend pour ce qu'ils sont. Ce vieillard est bien sage, dit-on; mais c'est que ses passions sont usées.«

19 septembre 19. Appelé. Il débuta ainsi, quand j'entrai: »Comme le bœuf mugit, les oiseaux chantent etc., ainsi un poète retourne à la poésie. Venez, je vous montrerai des vers.« On parla d'éloquence. Que Cicéron l'emportait sur Démosthène; mais que Cicéron était bien indécis et ir-
p. 43 résolu. Me fit quelques plans de discours sur les Turcs, qu'on voudrait
p. 65. 284 engager à la guerre contre les Chrétiens. »Avez-vous bien ces harangues de Cicéron dans la tête? elles ont bien coûté des coups à la jeunesse.

20 septembre 20. »Venez, venez, j'ai de quoi vous amuser.« Il me montra une jolie pièce en prose. On parla de style. »Vous verrez, quand je serai tranquille, je ne parlerai plus de guerre.«

21 septembre 21. Appelé à 7. Nous parlâmes beaucoup morale. Il cite souvent
p. 48 ces vers d'*Agamemnon:* ‚Heureux qui' etc. »Voyez-vous, il y a longtemps que j'ai pensé à ces doux momens que je trouverais dans la re-
p. 124 traite; je pensais à me retirer, mon frère mort dérange mon plan, car je ne puis le faire dans un temps de minorité. Il n'en faut point; mon neveu a quatorze ans, dans quatre ans il sera majeur. Il faut mettre
p. 125 un intervalle entre ces tracas et la mort. J'ai encore dans mon corps cinq ans de vie. Voilà tout. Je perds mon feu. Ah, si vous m'aviez vu, il y a quelques années! Si vous me voyiez dans de beaux jours, vous me trouveriez bien différent.« Nous parlâmes du roi de Saxe. Il a fait enfermer. »Voilà qui dépare les plus grandes actions, c'est la vertu, la vertu seule qui illustre, et qu'il y a peu de gens vertueux.
p. 45 Quelle corruption dans les cours! Je vois les allures, les tours qu'on emploie, les subterfuges que la corruption [cherche]. En France, le duc d'Or[léans] cherche à faire perdre la bat[aille]. Richelieu dissipe ses troupes pour nuire à Clermont. Je vois que de toute

part on s'offre pour de l'argent, pour trahir un maître. Que ces hommes sont mauvais! Il en est de vertueux, mais ils ne font jamais de grandes fortunes à la cour. Eugène était bien sage et vertueux. Pour être heu- p. 42
reux, il faut un certain bien, et être Epicurien, c'est-à-dire, sage.

22. J'y fus. Me parla de la pièce. »Je les inquiéterai, ces gens- 22 septembre
là.« Me peignit le génie des Français, et gens de cour qui poussent ceux qui sont sur leur chemin, et me poussait assez fort.

23. Parlâmes de morale et de mort. Il dit que Voltaire avait des 23 septembre
terreurs paniques. »Je crois qu'il nous déshonorera tous.« — Sa Ma- p. 18. 320
jesté était mal, elle ne put lire. Il lut pourtant un trait de l'histoire de Louis XIV. Me parla de ses mœurs. »Vous verrez, lorsqu'il mourra, il lui faudra tous les confesseurs, et il verra tous les diables.« — Je dis que souvent il raisonnait mal, j'alléguai sa critique des *Pensées* de Pascal. — Le Roi en lut quelques pages. — »Eh bien, est-ce mal raisonné? Adieu, je vais tâcher de dormir, je ne pourrai pas: vous tâchez de dormir, vous serez plus heureux que moi.«

24. Il lut toutes les *Pensées* de Pascal et la critique, raisonna sur 24 septembre
l'un et l'autre. On parla métaphysique; il soutenait que Dieu conser- p. 110
vait l'espèce, non l'individu. Je disputai là-dessus. »Que vous êtes vain, dit-il: vous croyez que Dieu a soin de vous. Il se f... de p. 206
vous et de moi. Voici ma prière: O Dieu, s'il y en a un, aie p. 168
pitié de mon âme, si j'en ai une. — Allez vous coucher et dormir. Voilà bien matière à vous exercer.«

25. »Eh bien, avez-vous pensé à notre conversation? Vous n'êtes 25 septembre
pas dans mes idées. Il vous est bien permis d'avoir les vôtres.« Son petit chien badinait. »Allons, folâtre, pourquoi venez-vous interrompre p. 222
un philosophe qui raisonne sur des choses si sérieuses? Vous avez, me dit-il, encore des préjugés de l'enfance.« Ensuite on parla de militaire. p. 95
»Il faut faire toutes ses dispositions, et puis laisser au hasard.«

26. Parti à 6, arrivé à 12 à Hauswalda. Je bus en route du café 26 septembre
chez le ministre; vint rejoindre; m'enfonçai dans un marais, me dégageai heureusement. Triste village. Point appelé. Allé à un autre quartier.

27. Parti à 8. Rammenau. Point appelé. 27 septembre

28. Le Roi est allé prendre des postes. Il a fait des prisonniers, 28 septembre
occupé Bischofswerda et Budissin. Le général major Werner y fit des prisonniers, 2 officiers et 22 bas-officiers. Un parti de hussards autrichiens poursuivaient 2 dragons autrichiens qui décampaient: les nôtres prirent le parti. Point appelé.

29. Je fus à 6 heures et resté jusqu'à 8 heures et demie. Sa Ma- 29 septembre
jesté n'était pas bien. Beaucoup de colique et de maux des yeux. — »Je

vieillis,« dit-il, »je vieillis.« On parla de Hollande. — »Ces gens-là sont douillets.« Cependant, dis-je, les jeunes gens sont actifs dans la guerre. — »Oui, ils prennent souvent le contre-pied des leçons qu'on leur a données. Si j'avais des enfans, je les laisserais à leur génie et se choisir
p. 73 un état. Il faut, pour réussir, une forte ambition ou amour-propre. Cela soutient, c'est le ressort des grandes actions, et chacun veut briller en quelque chose. Le savetier prétend faire mieux les souliers qu'un autre etc. Il faut, au reste, que cette ambition soit sage; elle se mani-
p. 171. 172. 233 feste de bien des façons. Je connais les hommes, je les ai vus pendant vingt ans comme particulier, il ne faut pas m'en imposer. J'éclaire les rapports qu'on me fait; gare si l'on me trompe.«

»Avez-vous pensé encore à mon système?« — »Oui, mais si j'ai des idées d'où dépend mon bonheur, je ne veux pas les déranger; je douterais et je serais malheureux. Votre Majesté peut porter sur tous les
p. 18 sujets des mains hardies sans risque.« — »Oui, je suis ferme dans mes idées, et vous voyez que je ne crains pas la mort. Quand j'ai fait mal, je rentre en moi-même, je sens ces mouvemens et je rougis en moi d'avoir manqué ou de m'être manqué.« — »En pratiquant les préceptes de la religion, je serai plus heureux, mais je manquerai bien des plaisirs.« — »Alors vous êtes bête, car nous sommes faits pour jouir« — — »Tous les législateurs, pour contenir le peuple, ont imaginé des dieux et des entretiens avec les dieux. Croyez-moi, quand nous avons peur, nous imaginons des diables, des colères, nous croyons que le ciel
p. 19 est courroucé. ‚La crainte fit les dieux, la force fit les rois'.«

On parla de guerre. »Voilà bien des mouvemens, bien des soins pour donner une liaison au camp. Je ne sais point jusqu'à quel point je les inquiète, mais nous le saurons dans les quartiers.«

30 septembre p. 149 30. Appelé. D. D. était fort fatigué. Il lut la préface sur les *Tusculanes*. On causa encore sur l'âme. »Qu'est-ce que c'est? c'est un mot vide de sens.« Il trouve Locke d'une longueur épouvantable. Il s'en
p. 74 tient à l'abrégé. »Si j'avais la mémoire heureuse, j'aurais pu être savant, car j'ai bien lu et ai tâché de mettre de la liaison dans mes lectures; mais ma mémoire manque quelquefois.«

Ce P[rince] peut lire 20 lettres de suite avec beaucoup de rapidité et y faire réponse à chacune, sans être obligé de les relire.

On parla de camps. »Cela est assez difficile, car il faut, quand on veut bien faire, avoir des raisons pour chaque position.«

1er octobre 1er octobre. Il s'était fait saigner; trois fois cela s'était rouvert. Il sortit, donna l'ordre comme à l'ordinaire. On parla des *Tusculanes* de Cicéron, sur le mépris de la mort. Il la trouvait un peu longue, mais bien raisonnée pour les temps. Cela nous conduisit à la Providence. Je

dis que, quand même je ne la croirais pas par de bonnes raisons, Sa Majesté me prouverait par Elle-même qu'il y en a une, car, enfin, de p. 189. 3
votre conservation dépend la destinée de tout un peuple. »Ah, c'est ce qu'on dit toujours aux rois,« me répondit-il; »mon cher, quand je ne serai plus, vous verrez mon pays gouverné et mes armées menées comme ci-devant«, ce dont je ne tombai pas d'accord. On parla de guerre. »Heureux qui peut vivre en paix et qui n'a pas besoin d'entendre toutes ces tracasseries; mais malheureux est celui qui est obligé de se mêler de toutes ces affaires. Si le saint Père le Turc pouvait avancer vite, mon embarras finirait plus tôt.« On parla de la vanité des nations, anglaise, française, turque, espagnole. »Et je crois,« dit D.D., »qu'après p. 174
toute cette guerre il ne faudra pas prêcher la vanité à mon peuple.«

Ce serait une question, si, pour sauver un grand Etat ou un grand roi, on peut se faire Turc; car les Turcs sont déistes.

2. Il lut quelques pièces de Voltaire, à qui il avait écrit, dont 2 octob
j'avais copié la lettre. Sa Majesté me dit: »Gardez une copie, car c'est p. 180
un homme dangereux.« Nous parlâmes beaucoup morale, toujours sur la religion, toujours sur ce principe qu'il y a une autre vie après celle-ci. »Oh, vous revenez toujours à vos idées, vous êtes pétri de théologie! Si je croyais tout cela, je quitterais ma couronne. Je vivrais en ana- p. 19
chorète, afin de pouvoir mériter le Salut Eternel.« — On raisonna sur le pardon des injures. Il me cita un trait. Son père brouillé avec p. 96
sa sœur, ou beau-frère, de Hanovre, on lui dit qu'il fallait se réconcilier et pardonner. — Eh bien, écrivez. — On écrit. — Je reviens, ne donnez point ma lettre; mais dans le cas que je mourrai.

Il me dit aussi un trait du duc de Würtemberg, père du Prince. Il p. 43
était malade en Italie d'une fièvre chaude. Un jour il disait: Alléluïa, alléluïa! — Le médecin crut que sa fièvre était plus forte, vint lui tâter le pouls. — Que faites-vous? — Je suis bien; j'essaie si je pourrai trouver du plaisir après ma mort à chanter: mais, ô diable, si j'en trouve un!

»Je vois,« dit D. D., »des difficultés partout. Il faut suspendre son p. 52
jugement. Si nous sommes libres, Dieu ne sait pas tout: si nous sommes nécessités, plus de vertus et de vices.« — —

D'Alembert avait dit au Roi que Voltaire avait fait bien des fautes dans son *Newton* à la portée.

Il avait relu plusieurs fois *Œdipe*, qu'il avait joué, et s'était presque rappelé tout son rôle. Il trouva que les épîtres de Voltaire sur la morale ne valent pas grand' chose et qu'il n'y a pas de liaison.

»Une chose que je ne puis pas pardonner, c'est l'ingratitude. Quand p. 45
je vois qu'on me fait du mal par légèreté, inadvertance, passe! Mais

quand on m'enfonce le poignard et qu'on rit: alors *oportet ut me vindicem*; si possem, je ferais *suspendere Thermarium et Thaumerium.*«

En raisonnant sur la vengeance, je disais que l'esprit du Christianisme était admirable là-dessus. — »Oh,« me dit-il, en s'avançant vers moi et me faisant des complimens, »je vous félicite de ce que vous êtes si fort le maître de vous-même. Cela est beau, cela est grand; mais je voudrais qu'on vous mît à l'épreuve!« Oui, ce Prince est le plus grand, comme le plus aimable, des hommes. Beaucoup de franchise sur lui-même et ses sentimens, il ne trouve point mauvais qu'on le contredise.

3 octobre 3. Point été.

4 octobre 4. Je fus à 5 heures. Sa Majesté n'était pas bien. Beaucoup de douleur dans l'estomac, de crampe dans les entrailles. Chaque position la gênait. Elle ne pouvait pas lire à haute voix; essoufflée, elle lut bas *Mérope* qu'elle n'avait pas lue de longtemps et qu'elle trouvait belle, plus intéressante que *Mahomet*, où il y avait trop de politique. — »Il faut de l'amour aux Français,« disait-il. »Il y a bien longtemps que mon indisposition dure.« — Je dis qu'il était bien étonnant que Sa Majesté n'eût point de médecin. — »Et je sais ce qu'il me faut, et quand la
p. 191 machine est détraquée, comment la remettre?« — »La vie est un opprobre et la mort un devoir,« me disait-il, en parlant d'une bataille où
p. 53 tout est désespéré. — On parla de Gresset. Il trouve qu'il répète souvent les mêmes choses, ce qui le rend quelquefois trop long. — Il faut,
p. 69 pour se former, des critiques sévères. Voltaire consulte l'abbé d'Olivet qui lui tient un parti rude, et Voltaire, me dit Sa Majesté, défère souvent trop aux critiques, chacun lui fait; ce que je n'aurais jamais soupçonné. — Je disais: Votre Majesté Se tirera bien de tout cela peut-être plus tôt que les Turcs marchent. — »Ah, qui sait si je m'en tirerais sans cela! Il y a 10 ans qu'on *machinatur adversus me* à la cour des Oursomans.«

p. 32. 61 »Je me suis peut-être trop adonné à la poésie et à l'éloquence; mais cela délasse, avec cela je ne m'ennuie point et je puis me passer de tout le monde.«

Il vient chaque jour une trentaine de déserteurs Croates et grenadiers autrichiens, et cela est d'autant plus étonnant que cela n'arrivait jamais auparavant.

5 octobre 5. »J'ai subi la plus triste opération de la chirurgie: deux lavemens, et cela m'a soulagé; aussi ai-je l'esprit plus libre. Venez, j'ai
p. 183. 185 fait une pièce à ma sœur de Baireuth, sur l'amitié.« — On parla de Voltaire, sur la *Henriade*, qu'il trouva bien belle, avec ce seul défaut

'il ne met pas son héros dans les situations les plus touchantes. Il dit à Voltaire. et il en est convenu.

La description de l'hypocrisie: *les cieux sont dans les yeux, le crime dans son cœur.* — »Il a copié cela de Boileau. Je vous le montrai.« — Nous cherchâmes longtemps, sans en venir à bout. Il me t tout l'*Art poétique*. On parla ensuite d'affaires: que, si le Turc marait en effet, il pourrait avoir beau jeu, que les inquiétudes finiraient. 'il serait assez difficile d'entreprendre leur arrière-garde, au cas 'ils décampassent. — »Je vous lirai demain une tragédie, comme elle it être déclamée, mais à condition que je me repose à chaque acte.« p. 22. 46

Il est bien étrange que Votre Majesté n'ait pas de médecin. — e sais ce qu'il me faut: j'ai des obstructions. J'ai tant eu de chagrin, on cher, en ma vie! quelque goutte de sang s'arrête, les vaisseaux rdent leur force. On ne remet jamais cela, et la vie, mon cher, la e, c'est une fumée: ne faut-il pas mourir?« p. 152

»De quoi riez-vous?« — Je ne réponds rien. — »Eh bien de oi?« — De ce que Votre Majesté donne si bien le ton à ce qu'Elle et conte.

6. A 5 heures et demie du matin on apprit que M. Daun était 6 octobre rti hier à 8 heures tirant du côté de Neustadt. Il est venu, il y a heures, 47 déserteurs. Le bagage défilait vers Dresde, qu'on urait pu attraper. On a poursuivi un peu l'arrière-garde. On a erdu 60 hommes du bataillon franc. J'y fus à 7. Me montra la pièce la princesse de Baireuth. Il y a beaucoup de sentiment. Il était *intentus* de l'harmonie qui régnait. »Voyez, comment peut-on faire uelque chose, quand on est si souvent interrompu?« Réponse à faire Algarotti.

7. Parti à 6 heures de Rammenau et arrivé à 11 à Budissin, jolie 7 octobre lle. Les maisons sont presque toutes belles et bâties avec goût. Le emin est d'abord humide, ensuite pierreux. Les approches de Budisn sont difficiles, par des hauteurs et des gorges. La Sprée traverse ville. Il y a quelques Italiens marchands et une grande fabrique en s. Je loge chez le conseiller Ricker, bonhomme; vis-à-vis de moi t une jeune veuve. J'y fus avec G., où je jouai la comédie. Elle me it pour un grand seigneur qui par vœu ne voulait point parler allemand.

Je fus à 6 heures: il me montra l'épître à sa Princesse. »Venez, t-il, voyez cette épître pour laquelle vous vous intéressez. Je l'ai un u travaillée, mais je la laisserai reposer 5 ou 6 jours.« — Nous parmes de la médisance qui règne dans les petites villes surtout. Il me ignit une dame qui se pleignait de ce qu'une autre avait pris un banc p. 49

devant elle à l'église. — Mais, lui dit-on, le bon Dieu vous voit où que vous soyez. — Non, répondit-elle, sûrement elle m'a voulu faire pièce! — Il me lut une pièce à Maupertuis, sur les individus. — »Voyez, il y a des images. — Comment Votre Majesté a-t-Elle pu aujourd'hui et corriger et augmenter l'épître à la Princesse? — »Oh, il faut dire vrai: je fis cela hier.«

Il y a beaucoup de cérémonie dans cette ville. On ne se voit qu'en petites sociétés. Une veuve ne peut ni danser, ni voir le monde. Les paysannes sont toutes en jupes courtes doublées de pelisse blanche, avec un bord de pelisse; bas blancs, les pauvres, rouges. Les autres dames sont en corset avec une camisole de soie, un bonnet bordé de pelisse à panaché.

8 octobre 8. »J'ai fait dire à l'ordre qu'on partirait, pour en imposer. Je vois que les officiers attendent. J'ai pitié d'eux, je veux leur faire dire qu'on reste. Venez, je vous lirai une pièce, je l'ai retouchée. Le sentiment demande bien du choix dans l'expression. Je vais vous lire, que voulez-vous?« — *Britannicus*. — »Eh bien! allons, mais sous la condition que je me reposerai à chaque acte.«

9 octobre 9. Sa Majesté me fit lire une partie de l'épître à sa sœur qu'il avait travaillée. Ensuite me lut trois actes de *Phèdre* avec le ton convenable; il lut avec beaucoup d'intérêt. En sortant de sa chambre, pour aller dans une autre moins chaude, il prit les deux bougies et alla fermer la fenêtre de la chambre où il voulait rester. Quelle politesse! Je rapporte ce trait, pour faire voir combien ce Prince ménage ceux qui sont sous lui. Il me cita un trait de Baron. Quand il voulait jouer un rôle, il se montait sur le ton dans la coulisse; voulait-il être irrité, il se fâchait dans les coulisses. Le Roi imitait cela et me poussait.

p. 23 Un acteur dans *Phèdre*, dans un endroit où il y a ‚*les charmes décevans*', disait: ‚*de ce vent*', c'est-à-dire, ‚de cette haleine'. — »Voyez, dit-il, que cela est joli, que ce Racine a de l'esprit!«

10 octobre 10. Parti à 6, arrivé à 10 heures et demie à Rodewitz en 4 colonnes. Le chemin est assez bon. Il y a quelques petites hauteurs. La droite du Roi appuyée à Hochkirchen, s'étend du côté de Retzow. Il y a dans le milieu vers un petit village, appelé Niethen, une hauteur en forme de croisant; on l'appelle hauteur de Niethen, des Hussites, des Vandales, des Suédois. On voit distinctement tout le camp de M. Daun.

Logé chez le seigneur, nommé M. de Warnsdorf. Je trouve une dame qui parlait français. Elle s'adresse d'abord à moi, me prie qu'on ne pille point. — ›Notre seigneur est ruiné!‹ — M'offre sa chambre: me dit qu'elle élève des enfans, et je l'avais d'abord remarqué. Me conduit vers eux. — ›Je suis depuis Noël 3 ans‹ — et ils parlent un

u français. »Allons, lisez.« — Ils lisent mal. — »Cela est passable. n. Continuez.« Me montre des bas que la fille avait travaillés. Me ie de présenter ces enfans au Roi. Allons, qu'on les habille, vite, bonnet! Je crus qu'elle s'allait déshabiller en ma présence. Vient ns ma chambre pour sortir quelque chose, ne prend rien; revient, res-rt. Les Autrichiens étaient venus et avaient pris du fourrage. Je ne uvais pas m'habiller; elle entrait à tout moment.

J'y fus l'après-dîner. Le père était là et un officier. Elle dit con-s. La fait tenir droite, se place devant elle en se rengorgeant. La le commence un conte d'un riz de veau que le domestique avait dit au utre de mettre sur le papier, que le chat avait enlevé. L'enfant ré-a aussi l'histoire d'un matelot qui dit qu'on jette dans la mer ce qu'il a de plus pesant; jeta sa femme. Ce pauvre enfant avait l'air inté-ssant. Je jouais avec lui comme avec vous, Guillaume.

Je fus appelé. Sa Majesté ne trouva pas ce que Voltaire a écrit en rnier lieu, de la même force. On parla de la position présente: qu'il inquiétera à son tour. — »Quel beau, quand je pourrai vivre en paix! elle situation violente se coucher qu'on ait sommeil ou non, et se lever matin, manger mal, se casser le cou etc.«

III.

11. On a attaqué les Pandours, qui voulaient empêcher qu'on ne fît 11 octobre e redoute. On leur a fait des prisonniers et 3 officiers, parmi les-els se trouvait le prince Liechtenstein, qui avait deux blessures. Il me ia de l'aider, ce que je fis en lui envoyant l'adjudant général. Il s'était iré ce second coup de sabre en voulant donner un coup, lorsqu'il était jà prisonnier; un capitaine, nommé Emerstein, ci-devant valet de ambre du feu Roi, était avec lui. Une femme de Pandour fut prise, née au corps de garde. Son mari déserte, passe la nuit au corps de rde, et se reconnaissent le lendemain. Il vient tous les jours beau-up de déserteurs.

Dans une minute, Sa Majesté lit au moins dix lettres et répond tout suite, sans les relire.

La dame vint: Je vous félicite, vous avez victorisé aujourd'hui.

Je fus à 6. Me montra la pièce dont il avait travaillé une page. On rla des Autrichiens: que cette guerre était une guerre de marches

comme la campagne de Turenne, »et c'est pour les connaisseurs. Si on avait,« dit-il, »occupé cette montagne, comme je l'avais dit, j'aurais pu me porter du côté de Görlitz. Les Autrichiens avaient avancé leur droite, et en attaquant prince Durlach, qui occupait la montagne, l'affaire aurait pu devenir générale.«

12 octobre 12. Sa Majesté me montra la pièce qu'elle avait finie, dont elle était fort contente sur la force de l'expression et du sentiment. Je lus une ode Pindarique au prince Henri, qui est belle. Il trouve que Voltaire ne réussit bien que dans ces pièces de sentiment, où il est admirable. Nous parlâmes des poésies de Malherbe. Il me dit combien il aimait la poésie, et que ces pièces ne ressemblaient point les unes aux autres, ni à ce que les autres avaient composé. Il paraît dans toutes ces pièces beaucoup de bonté dans le caractère, d'humanité. Je vis une pièce sur Pöllnitz, chambellan, grand dépensier.

13 octobre 13. Je suis allé avec Sa Majesté pour voir le camp. Je vis celui de M. Daun et sa disposition. Appelé. Il parla des ouvrages de Voltaire, en lut plusieurs pièces. Je disais que j'avais vu du mouvement défiler vers la droite. Il me dit que c'était l'effet du soleil. Je dis que je croyais que tout ceci finirait par des mouvemens. — »Il ne faut rien dire, cela n'est pas encore fini; qui sait ce qui arrivera.« — Je dis encore à des amis que j'avais vu défiler. Il me parla de mon père à qui j'irais après la campagne.

14 octobre 14. A 4, les Autrichiens attaquent notre droite à Hochkirchen, sur-
p. 186. 187. 188 prennent le camp. Cela dura jusque vers les 10 heures, que nous nous retirâmes avec tout l'ordre possible, sans qu'on osât détacher aucun hus-
p. 185. 186 sard ou cavalier. Le Roi attendait les chariots de pain, aurait marché dans la nuit pour prendre une autre disposition et attaquer prince Durlach. — Voilà ce que c'est que les affaires de la vie. — Je vis le soir
p. 188 Sa Majesté, qui me parut bien ferme. — »Voilà un malheur; il faudra réparer cela, s'il est possible.«

15 octobre 15. Les Autrichiens sont dans la même position. Je fus 3 heures
p. 192. 265. 312 avec Sa Majesté. On parla de bonheur, dont il n'avait point joui pen-
p. 48 dant sa tendre enfance. Il cita ces vers d'Agamemnon: ‚Heureux qui retiré' etc. ‚vit dans l'état obscur' etc. Je dis que je croyais le bonheur réparti également, et que, pour le goûter, il faut être sage. — »Voyez ici
p. 190 que de maux!« — Le maréchal Keith. Zell. Geist. La perte de la bataille.
p. 190 — »Mais *possum finire tragœdiam* quand je *volam*.« Je le vis in
p. 193 *parvula* δόξᾳ. — »Ne trouvez-vous pas étrange que dans tant de batailles je n'ai pas reçu un coup?« — On vint dire au Roi qu'un village était en feu. Quel horrible spectacle c'était! On entendait les cris des gens, des animaux. Je rentrai. »Je vais tâcher de dormir, mais il

n'y aura pas moyen. Tantôt je veux lire. Dans deux jours ils auront réponse de Vienne. Alors ils agiront.«

16. *Vidi regem. Mihi* dit *quod multum pro Keith*, et sa résolution etc. 16 octob p. 192

17. Je fus le matin: je trouvai Sa Majesté triste, et les larmes aux yeux. »Tenez, lisez, voyez! Ne suis-je pas bien malheureux?« — Je fus saisi de voir ce Prince avant tant de chagrin. Il me communiqua une pièce au Marquis fort touchante, écrite à Erfurt l'année passée, sur ce point: si on ne peut pas se donner la mort dans ses malheurs. 17 octob p. 193

18. J'appris le matin la mort de la Princesse. J'écrivis au Roi cette lettre — — — 18 octob p. 195

Sa Majesté me fit appeler. Je la vis désolée sur cette perte. Nous ne causâmes presque point. — »Voyez que d'affaires je dois encore finir! Il n'y a point de vie plus malheureuse. Les rois ne sont pas les plus heureux mortels.« On présenta suivant la coutume le cheval de bataille du maréchal Keith; le Roi n'en voulut point disposer. Il ne voulut pas qu'on demandât un passe-port pour les équipages. p. 196

Je fus l'après-diner. Le Roi était accablé; sa sœur lui revenait toujours dans l'esprit. Il ne mangea rien. Il ne faisait que boire, tant il était échauffé. Nous raisonnâmes sur le prix de l'amitié; combien peu il se livrait. On parla de son frère, qui lui avait causé bien des chagrins, *in pace ut et in bello*. — »Ce qui me console, c'est — sans cela je ne vivrais pas.« p. 196 p. 171

19. J'y fus. Toujours fort triste, toujours me rappelant son idée, toujours disposé à faire tous les efforts. 19 octob p. 196

Les bataillons ont été battus en détail. — »Adieu, mon cher, je vais penser encore à mon idée.« p. 192

20. J'y fus à 2. — »Ah, que je suis affligé! Je n'ai pas le temps de pleurer la perte de cette sœur. Il faut tenir bon.« 20 octob

Le prince Henri arriva, ce qui causa une joie générale. p. 196

21. Appelé à 5 heures et un quart du matin. Sa Majesté était fort affligée. — »J'ai bien pleuré hier avec mon frère. Tenez, mon cher, ce n'est point la perte d'une bataille qui émeut un capitaine ou un guerrier, mais la mort d'une sœur est irréparable, et quel plus doux sentiment que l'amitié!« — Sa Majesté sortit à 8. »Je suis allé reconnaître le camp autrichien.« J'y fus le soir. Sa Majesté était bien. »A présent me voilà en force. Nous verrons comment tout cela finira.« Le massacre à Hochkirk a été terrible. Tout sortait pêle-mêle du cimetière. Les uns se sabraient, d'autres y allaient à coups de crosse. Le maréchal Keith, en parlant la veille de la bataille au Margrave, dit comme les Autri- 21 octob p. 197 p. 191

chiens devraient nous attaquer et comme il le ferait lui-même; nous faisions la corde, eux l'arc.

2 octobre 22. Je suis allé avec Sa Majesté faire un tour à l'aile gauche. Appelé, je parlai de ces trois sentinelles à qui on avait ôté les fusils. — »Cela n'est pas étonnant, si trois dorment dans une armée. Il est bon,« p. 193 disait-il, »que les rois soient quelquefois malheureux. Ne trouvez-vous pas que nous sommes assez exacts?« — Oui. — »Mais je ne vois pas comment ils nous ont surpris. Mais ces malheurs arrivent tous les cent p. 199 ans.« — Le général Seydlitz, le 14, dit au Roi: Sa Majesté ne veut-Elle pas retirer l'infanterie? — »Mais, Seydlitz, je perdrai la bataille!« — Eh bien, que Votre Majesté la gagne!, et s'en alla.

23 octobre 23. Je fus. Me parla de ses plans et de sa douleur.

24 octobre 24. Appelé. — »Nous partirons ce soir. Allez, rangez vos paquets. Ce sera un bon coup, s'il réussit.« — Nous partîmes à 9 heures du soir,

25 octobre 25. Et arrivé à 2 heures et demie à Ullersdorf, dont le château appartient au comte Nostiz. Il a fait bâtir une maison, où il élève des orphelins. Passé par Gross-Radisch qui lui appartient. Il y a de très jolis p. 200 berceaux. On attaqua des Pandours et hussards; on en prit 25 avec des officiers. 15 Pandours se défendirent vigoureusement dans un fort petit jardin et y furent tués. On prit un piquet de cavaliers et de fourrageurs, un capitaine, un bas-officier et trois autres, qui s'étaient amusés à boire. Je fus chez Sa Majesté à 3. — »Cette marche me réussira. Je crois que peut-être je les obligerai à rétrograder. Les connaisseurs ne trouveront pas cela mal.« La marche se fit avec difficulté; le chemin de Doberschütz est rempli de défilés, de marais, de hauteurs, de bois. Les ponts sur la rivière se rompirent. On voit peu de plaine et de terrain pour asseoir un bon camp. Devant et derrière Ullersdorf on est entouré de marais. Ce n'est que par le flanc que le camp est accessible.

26 octobre 26. Parti à 3 heures, et arrivé à 12 heures devant Görlitz. La route est coupée par des défilés, il y a aussi quelques marais et des bois. M. Daun, ayant eu avis de notre marche, fit aller en toute diligence, le 25, 11,000 grenadiers et 22 escadrons de carabiniers et cuirassiers vers les environs de Görlitz. Ces escadrons se présentèrent. Le général Werner les attaqua avec ses hussards et le général Czettritz avec ses dragons. On a pris 8 officiers et environ 450 carabiniers. Le terrain était jonché de cuirasses. Il en a péri beaucoup dans un marais. Le Roi fit avancer l'infanterie et voulait occuper la Landskrone, mais les grenadiers y étaient avantageusement postés, avec près de 100 pièces de canon. Le Noble avec le bataillon franc s'empara de la ville.

27 octobre 27. Resté. J'y fus le soir. Sa Majesté me dit: »Une morgue de

nité s'était fait sentir hier, mais aujourd'hui je suis devenu raisonble et sombre.« — Je dis que je croyais que l'on aurait attaqué la ontagne. — »J'aurais pu la prendre, les chasser, avoir 10 canons: ais j'en aurais perdu deux mille hommes, et les canons ne les valent is, mon cher, on ne les ressuscite pas.« — On crut qu'on aurait pu taquer l'armée en marche.

28. On apprit que les Autrichiens marchaient du côté de Schönberg. 28 octobre
y fus. Le Roi était triste, parla peu, trouvait cette vie bien pénible. —
Que je dois vous ennuyer! Si j'étais moins bête, je ne me promènerais is ainsi, et si j'étais seul, je vous ennuyerais moins.« — Je lui réndis: Votre Majesté ne m'ennuie pas, mais m'afflige.

»Il n'y a point de cochon comme moi avec ce tabac. J'en prends p. 22. 88
us les jours plus.« — Il me rappela son idée.

29. Dîné chez le prince de Hesse, où il se dit bien des bêtises. 29 octobre
en arrivera ce qu'il voudra, j'ai mon absolution. A l'affaire de Scalitz dit: Toujours de la tirailleric, cela est insupportable. Au moins ez les alliés, il y a du bon temps, c'était le premier coup qu'il attenit. — Les officiers autrichiens pris le 26 disaient: Nous sommes tous charmés d'avoir battu votre roi que nous perdrions volontiers trois tailles. — Le Roi écrivit devant Olmütz aux ingénieurs: au lieu de p. 119
uronnes civiques ils auraient des bonnets d'ânes. O'Donnel disait: ces ficiers font tout dans l'armée. — Le duc d'Aremberg et Buccow attaièrent la gauche, le corps de Retzow arrêta leurs efforts. Brentano deanda à parler à Anginelli, causa si bien avec lui qu'il donna le temps convoi de passer. — Le maréchal Daun avait placé 40 canons d'un té, 40 de l'autre. On disait: pourquoi ces précautions? peuvent-ils happer?

Eté chez Sa Majesté à 4. Nous avons parlé de guerre. Parti à 5, rivé à 6 au faubourg. Je fus encore chez D. D. Il était triste. Nous ons parlé de poésie, et cela le distrayait. »Si j'étais plus content, je ntinuerais à faire l'histoire de la guerre, avec les plans, description terrain.« Görlitz est dans un fond. Il y a une imitation du Saint- p. 201
épulcre. Le maître avait trouvé la position ressemblante, mais ayant blié de bien examiner les serrures, il fit de nouveau un voyage pour s considérer. Point appelé.

30. Parti à 6, arrivé à 3 à Lauban, ville petite. Ce que j'ai vu de 30 octobre
ns, m'a paru assez poli et honnête. Bien mis et assez beau. Je vins ec les hussards de Werner et les bataillons francs qui faisaient l'ant-garde: l'arrière fut attaquée plus vivement qu'efficacement. On a p. 201. 202
rdu près de 100 hommes. Le général Buccow fut blessé au travers du rps. On a fait des prisonniers. Le chemin est entrecoupé par des dé-

filés, de petits torrens. Il y a un bois à traverser. Le pays est plus plat que dans le reste de la Saxe. La ville est commandée devant et à gauche par des hauteurs.

31 octobre 31. J'y fus au soir. Sa Majesté me dit qu'elle commençait à se tirer
p. 197. 200 un peu du mauvais pas. »Je vous dirai bien en confidence que les affaires de l'Etat ne sont pas désespérées, mais celles de mon cœur le sont. Ah, si vous lisiez dedans!« On parla de la bataille. »Je crois qu'on trouvera que j'ai bien réparé.« — Je dis que Sa Majesté aurait pu s'écrier comme Ajax : O Dieu, rends-nous le jour! — »Ah,« dit-il, »nous avions assez des Autrichiens.«

1er novembre 1er novembre. Parti à 7 heures de la ville avec la compagnie des gardes, dont il déserta un qu'on reprit. Arrivé aux hauteurs, d'où j'ai vu la retraite, qui s'est faite avec un ordre admirable. M. Loudon, di-
p. 202 sait-on, y fut blessé, mais cela ne prit pas créance. Arrivé à 4 à Löwenberg, passé par la Queiss; des bois; après ces bois il y a des hauteurs qui se suivent, ce qui fait un joli coup d'œil. La ville est dans un fond. Le terrain près de là est fort pierreux. La ville est remplie de jolies filles. Logé chez le ramoneur emprisonné à Glogau, soupçonné d'être espion. On dit qu'on nous avait enlevé 100 dragons, 60 chariots de pain, et qu'ils entraient dans l'artillerie. Le prince de Würtemberg les chassa. On aurait pu éviter facilement cela.

2 novembre 2. Parti à 7. Arrivé à Pombsen, triste village dans un fond. Le chemin est rempli de défilés et mauvais. En passant par Armeruh, je descendis chez le seigneur, le colonel Vitzthum, qui m'offrit un bon déjeuner. Il cause bien et paraît avoir de la franchise. Logé chez le maître d'école, où je fus bien. Point appelé.

3 novembre 2. Parti à 7, arrivé à 3 heures et demie à Jauernick; assez bien chez un bon paysan, d'où je fis décamper deux hommes. Dîné à 7. Sa Majesté me fit appeler. Elle était très fatiguée. On parla de Madame la marquise du Châtelet; qu'elle se faisait baiser, mais seulement par des géomètres ou des poètes; qu'elle était bien avec Maupertuis, et que c'était là le commencement de sa haine avec Voltaire dont celui-ci était
p. 66 jaloux. »La physiognomie de Maupertuis, dit Sa Majesté, est la plus maussade que j'aie jamais vue, mais il est brutalement honnête homme, il ne cède jamais«. La Marquise voulant faire une expérience sur le feu, brûla toute une forêt et fit accroire à son mari que c'était une galanterie qu'elle lui faisait, pour qu'il eût une belle vue. — Elle se mit dans un bain très chaud, pour voir jusqu'à quel point elle pourrait soutenir la chaleur. Elle y serait restée sans sa femme de chambre qui accourut à propos. — Elle attendait Voltaire de Potsdam; comme il tardait, à cause qu'il avait encore quelque manigance pour gagner de l'argent, dit le Roi.

elle vint à sa rencontre à Bruxelles. Ne le voyant point, le croit infidèle, prend de l'opium. On l'arrêta.

Le chemin de Pombsen, a été d'abord deux grands défilés, et à la vue de Jauernick nous avons eu la plaine. Quand nous aurions battu, nous devions retourner en Silésie, à cause des magasins. D[aun] a fait une faute de ne pas occuper Görlitz. Les magasins de Torgau et de Dresde ne pouvaient pas nous suffire.

4. Je fus à 5. Il me dit qu'il avait pleuré sa sœur, et quand dans 4 novemb
ces momens de repos il pensait à elle, il pleura encore. Il me parla avec les plus grands éloges du prince Ferdinand, son frère, de la bonté de son cœur; du prince Guillaume: cita des morceaux d'*Iphigénie* qui avaient rapport à sa situation, la fin du premier acte: il ne leur reste pas le temps de pleurer: il en lut quelques endroits. Cela mena au spectacle. Il me cita des morceaux d'opéra, en chanta, dit que la Stuart était une admirable actrice.

5. Parti à 4 heures. Passé par Schweidnitz et arrivé à 2 à Girls- 5 novemb
dorf. Nous avons laissé Reichenbach à droite. Le terrain est uni, et à un quart de mille du village il y a des bois et un chemin fort pierreux. Le terroir est fertile et bien cultivé. Il y a des hauteurs assez bonnes pour y asseoir un bon camp. Point appelé. Je fus avec les hussards de Puttkammer à l'avant-garde.

6. Parti à 6 avec l'avant-garde des hussards de Werner, arrivé à 2 6 nov
à Gross-Nossen, à 2 milles de Münsterberg. Le chemin est assez bon. On a passé par deux bois. Nous avons laissé Frankenstein à notre droite, et à la gauche de Münsterberg il y a des étangs. Passé par Gross-Heinrichau, où il y a un couvent de Cîteaux dont les Pères sont très polis, qui nous offrirent de l'excellent vin.

En arrivant, les paysans disaient que les ennemis s'étaient retirés, d'autres qu'ils y étaient encore. Le Roi envoya un hussard de Werner avec 200 chevaux. Il apprit que les ennemis avaient décampé, que le p. 203
général Treskow avait attaqué leur arrière-garde, avait tué 200 hommes, pris 400, outre les déserteurs. Je fus témoin, lorsqu'on annonça cela au Roi, qui soupait avec Seydlitz, le prince Würtemberg. Il parut assez tranquille, joignait les mains, et, quand on vint à l'article de Treskow, les leva en l'air et dit: Patience! — On voyait à son sourire qu'il était content. Il renvoya très gracieusement l'officier. Je fus chez Sa Majesté: elle m'apprit qu'on avait levé le siège. »Cela vaut mieux, il n'y a pas eu de sang répandu, et cela soulage les troupes. Voilà bien des fatigues«, dit-il. — Oui, dis-je, on sentira mieux le bien-être. — »Il n'y en a plus pour moi: je pense que nous nous retirerons chacun chez nous.«

7. Le Roi partit à 7 pour aller à Neisse, escorté du régiment de 7 nov

Werner, des dragons de Czettritz et Würtemberg, un peu d'infanterie, du canon. Le Roi renvoya tous ceux qui étaient à sa suite. J'ai été appelé. Il me dit qu'ils avaient assez avancé, que son inquiétude était pour la poudre; qu'à présent ils étaient loin. Me parla de ses fatigues. »Je n'ai pas aujourd'hui l'esprit d'opéra, mais tragique«. — Sur une question que je lui faisais, me parla des brochures, du bon effet que *haberent*. Il nous fit, à M. Cocceji et à moi, une description très simple, mais très juste, de tout ce qu'il avait fait depuis son entrée en Moravie, vanta extrêmement ses hussards. »Je les aime, dit-il, ils ne se plaignent jamais et ils souffrent beaucoup. Il y a des capitaines qui valent mieux que la plupart de mes généraux. A présent je retourne vers le gros *caput* césarien. Je voudrais que ces 30,000 fussent dans le fond de l'Arabie. On ne veut pas de la paix. Il nous faudra battre jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier canon«. — Le récit abrégé qu'il fit de toute cette campagne est des plus intéressans et ingénus. Avoua ses fautes.

8 novembre p. 131 8. Parti à 6, arrivé avec le Roi et l'avant-garde des gardes du corps à Girlsdorf. Je fus avant dîner auprès du Roi. Me cita des morceaux d'*Athalie*. Fut frappé d'un où l'on exhorte Joas de se défier des flatteurs. Que la royauté était dangereuse. Il trouva que les hommes étaient injustes envers les femmes; qu'on se permettait des dérèglemens et qu'on ne leur en souffrait point. — »Je sais bien que je ne ferai jamais de lois: mais celles pour les femmes ne sont pas justes. Une infidélité du mari exempte la femme d'être constante.« — Je le niais. — »Chacun a ses idées.« — Il me parla de la femme du duc du Maine, qui était laide, bossue et méchante.

Quelqu'un disait au Roi dans l'affaire du 14: Ce n'est pas là le chemin de Bautzen, et je ne veux pas me retirer là. Voilà un camp que je prendrai. — Ce Prince avoue ingénûment ses fautes et veut qu'on mette le bien comme le mal dans les relations.

9 novembre 9. Parti à 7, arrivé à midi à Schweidnitz, avec les gardes, que nous laissâmes à un quart de mille de la ville. Le Roi vint seul au galop en ville.

On a ouvert devant Neisse la tranchée le 22, décampé le 3 avec l'artillerie, le 4 avec l'armée.

Nous avons pris aux ennemis 963 pièces de canon depuis Rossbach.

Nous parlâmes des fatigues de la campagne et des littérateurs. Il se rappelait très bien que je lui avais parlé à Königgrätz d'un Jésuite qui était habile. On parla de Gottsched à Leipzig, qui est un pédant, un ignorant et qui ne sait que la grammaire. — Des vers qu'il avait faits. »Je les ai travaillés pour mon plaisir. Je sens très bien qu'ils sont

éloignés de la perfection: je les faisais avec joie dans mes beaux jours; mais il n'en est plus pour moi.«

10. Je fus chez Sa Majesté, qui était très fatiguée. On parla de guerre et de la fin de la campagne. Je lui dis que j'avais dîné avec des Autrichiens chez le général Zastrow; qu'on trouvait dans l'armée autrichienne qu'il ne régnait plus dans la nôtre cette belle discipline, que nous étions des pillards, qu'eux étaient plus exacts, qu'on savait mieux contenir les paknets, vivandiers. Je vis le fort N. 10 novembre

11. Parti à 7, arrivé à midi à Rohnstock. Logé chez le maître d'école où il y avait bien des vierges. Très bien. Je fus chez Sa Majesté avant dîner. Elle me déclama quelques morceaux de *Bajazet*, se trouvait mieux. 11 novembre

»Je crois que dans 15 jours tout peut-être sera fini. Il y aura quelque chiquenaude en passant la Queiss.«

En Silésie il y a 18000 villages et 700 villes. Je fus le soir. Nous parlâmes d'accouchement. Il m'en fit la description, comme cela se faisait: du système des ovaires. Des prophètes nouveaux (voir No. 1). Il trouve que c'est dans les grands dangers qu'on y croit. p. 206. 210

12. Parti à 7, arrivé à 1 à une ville nommée Schönau. Logé chez le maître d'école. Je fus chez Sa Majesté, qui me parut bien et assez gaie. Me parla de ses marches qu'il croyait un peu dérangées: de la mort: que ce n'était bien, mais que la douleur était cent fois pire: de la débauche qui régnait: de la façon dont il traitait les affaires de galanterie: qu'il tâchait, autant qu'il pouvait, d'y mettre une gare. 12 novembre

13. Parti à 7, arrivé par un assez bon chemin, quelques défilés, à Löwenberg à 1 heure. Je fus. Sa Majesté était très fatiguée et était depuis 3 heures à chercher à se réchauffer. — »Je suis, dit-il, comme quelqu'un qui cherche la fin d'une épigramme et ne la trouve pas. Je ne vois pas comment je trouverai la fin de ma campagne. Que je suis las! je ne vaux plus rien, mon cher, que pour la voirie.« — Il me parla encore de son prophète de Schweidnitz qu'il croyait avoir attrapé. Il me répéta *quod dixerat mihi pridie*. 13 novembre p. 139

14. Je fus. Sa Majesté était accablée et avait par tout le corps des ébullitions. Nous parlâmes de Racine. Il me cita ces vers: ‚Est-ce un si grand mal de hâter un moment que les Dieux préparent à tous?' — »En lisant ce Racine, je me fais illusion sur ma situation, sur celle de mon cœur, sur mes maux. Je sais ceux-ci et je ne sais comment.« — ›Quoi, d'un prêtre est-ce là le langage?‹ 14 novembre p. 131

Tout est débauché dans cette ville.

15. Parti à 7 heures, arrivé avec l'avant-garde des hussards de Puttkammer à 11 heures et demie à Lauban. Le Prince Henri nous 15 novembre

joignit avec de la cavalerie. J'y fus. Sa Majesté était fatiguée, avait un peu de fièvre. — »Toutes les petites nouvelles que je reçois paraissent favorables, mais tout cela ne dit encore rien. Il faudra voir.« Voilà toujours de terribles marches. Tous les fauxbourgs sont brûlés. Il faut avouer que ces pauvres gens sont à plaindre. Le Roi de Pologne a demandé des dédommagemens. On s'est moqué de lui. Les Autrichiens auraient bien pu leur épargner tout cela.

Mon hôte m'assomme à force de me faire politesse. Il ne veut pas me quitter un instant. Il sait que je n'entends pas la langue, et il s'opiniâtre à me parler et reste planté là comme un piquet.

16 novembre 16. Parti à 7 heures avec l'avant-garde des hussards de Putkamer, arrivé à 12 heures à Görlitz. Logé au faubourg chez l'homme du Saint-Sépulcre. Je fus avant dîner. On parla du froid, qu'il espérait que tout irait. Le soir, il me dit qu'il avait appris des vers, me les cita. Un morceau où il est parlé d'un homme qui flatte les passions des rois. Nous parlâmes sur la difficulté de rechanger les vers. Je citai
p. 155 ceux-ci : ‚Celui qui met un frein à la fureur des flots'. Il les changea et me les donna. — Il n'y a qu'un endroit dans *Bajazet* qui doit être appris.

On vint apporter les aigles. Cérémonies à ce sujet.

»Nous aurons bataille, s'ils s'opiniâtrent là ; il en coûtera des têtes. Mais que faire? j'ai traité plus durement la ville de Leipzig que les autres années, à cause de ce que le prince Charles m'a fait. C'est un saccageur. Bon, il n'y a que dix maisons de brûlées.«

Nitman mon hôte à Lauban.

17 novembre 17. Parti à 7, arrivé à 2 heures avec les gardes du corps, à 12 à Maltitz, près de Weissenberg. Logé chez un bon paysan avec Randon et Guichard. Ils croyaient à Lauban qu'ils ne nous verraient plus. Les Autrichiens disaient qu'ils nous avaient chassés de la Saxe. Les habitans se livrent à la joie, maltraitent nos gens prisonniers, leur crachent même au visage. Leur frayeur fut terrible en nous revoyant. Mon hôte croyait qu'on pillerait. Il m'offrait tout, je refusais tout. Je le rassurai. Les Autrichiens ne sont pas aimés là. Ils appellent les Sa-
p. 201 xons les canailles de Luthériens.

Je fus. Sa Majesté me lut encore le *Duc de Foix*, trouva cette pièce d'une grande force, celle qui l'avait le plus frappée, et d'une force du diable. — Il l'a composée à Potsdam. Voltaire avait appelé Lisois *le Chevalier de Couci*. Il le changea, craignant que le parterre ne dît : Couci-couci.

p. 123 ‚Daigne, mon Dieu, sur Mathan (Kaunitz) et sur elle', parodie d'une pièce d'*Athalie*.

»Je crois que ces pauvres Saxons auront la paix cet hiver: qu'en nsez-vous?

»On n'oserait pas, ni moi, en faire. Je n'agirai pas certainement ns mes alliés et le roi d'Angleterre.« — Nous parlâmes de ce que les ıtrichiens pourraient faire.

Le froid est très vif depuis Lauban à Bautzen. Dans ce dernier droit le bois est très rare, chaque jour on a détruit six granges pour s fours.

G. en perruque à Utr. à 3 nœuds mangea avec le Professeur à la ace Royale, donnait un soufflet.

18. Parti à 8 heures, après avoir été une heure avant chez le Roi. 18 novembre
ıi critiqua le *Duc de Foix* et m'apprit que Daun était loin. — Ils sont ı diable, dit-il.

Arrivé à 12 à Bautzen chez le bourgmestre Horst. C'est une chose en étonnante de voir le camp des Autrichiens après la bataille du 14. ont comme s'ils avaient été vaincus. Sur des hauteurs avec de grands tranchemens. Le maréchal Daun vint après notre départ [le 14 octobre], fut d'abord à la messe, et, en passant à Görlitz, descendit pour ir le Saint-Sépulcre.

Le Roi envoya Coccji pour voir si l'on pourrait retrouver le corps ı maréchal Keith. On le trouva. Les Autrichiens l'ont dépouillé et le tèrent pêle-mêle avec d'autres. Le maître d'école qui l'avait logé ıtrefois, pria le prince de Durlach de lui permettre de faire un cercueil et d'y mettre le maréchal. — »Cela est très humain, dit le Roi, il érite récompense. Il faut transporter le mort à Berlin et l'ensevelir ec les honneurs qu'il mérite, quoique cela soit bien égal pour le pauvre aréchal.«

Le Margrave, le 11 [octobre], dit à Keith: Maréchal, seriez-vous essé? — Un moment après il tomba. Ce sont là, dit le Roi, de tristes reonstances. Tous ces gens-là se sont retirés, dit le Roi. C'est l'effet, p. 212
t-il, de ma prière 'Daigne' etc. — Me lut du *Duc de Foix*, qu'il critiqua: quelques morceaux d'*Oreste*.

Je vous donne mon cœur, dit Voltaire, en parlant d'une de ses piè- p. 20. 270
s. — Vous me donnez, dit l'autre, la plus mauvaise partie de vous-ême.

Il montra à Piron la pièce *Oreste*. — Qu'en dites-vous? — Que vous udriez bien que je l'aie faite?

Sa Majesté, en allant à Bautzen, a vu et examiné les différens mps des Autrichiens.

19. Parti à 7 heures, arrivé à 2 par de mauvais chemins entrecou- 19 novembre
s d'eau à Pulsnitz. Le colonel de Gersdorf a un château. La ville est

très petite et presque toute de bois. On dit au fils fort drôle que j'étais venu pour faire la paix. De joie il me passe la main sur la joue et le menton. Je lui donne un coup. J'ignorais ce qu'on lui avait dit en allemand. — Quelle manière, dit-on, savez-vous à qui vous avez affaire? — Ah, mon Dieu, je suis perdu, qu'ai-je fait?

20 novembre p. 212 — 20. Parti à 7, arrivé avec les hussards de Puttkammer à 11 à Dresde. Je fus chez Sa Majesté. — »Eh bien, mon cher, tantôt dans les cabanes des pauvres et dans les palais des Rois.« Il me lut *Sémiramis* et *Oreste*. — »La première ébauche de ce dernier était mauvaise, il l'a bien corrigée.« — Me dit comme tout se traitait ici à la cour. On vient de recevoir des nouvelles, il faudrait répondre telle chose, oui, cela est bon.

21 novembre p. 213 — 21. Sa Majésté me lut le *Duc de Foix, Mariane*; me parla de la vie que le Roi [de Pologne] menait. Donnait deux bons soufflets à ses bouffons, un coup de pied au derrière. — Ah, cela me fait mal! On riait, les renvoie. — »Je crois que jamais tragédie n'a été lue ici.«

22 novembre — 22. Sa Majesté n'était pas bien; me parla de ses maux. Je dis que cela passerait. — »Attendez la fin d'octobre, et après tout, qu'est-ce que cette vie!«

23 — 25 novembre — 23. Me lut de l'*Orpheline de la Chine*. Le 24 et 25, a lu toujours des tragédies. Me parla de Luxembourg, haï par Louvois. Celui-ci craignait qu'il ne devînt trop grand. Le fit accuser de sortilège, à cause qu'en partant il ordonna à son homme d'affaires de vendre un bois. Ne le fit pas. Dit à une femme son embarras. — Procurez-moi la main de M. le maréchal. Fit signer un écrit. La femme le remplit de signes mystiques. On accusa là-dessus le maréchal.

26 novembre — 26. Lut *Zaïre*, dont le commencement lui déplaît. »Avouez, ne mené-je pas une vie solitaire?«

IV.[1])

12 juin 1759 p. 95 — Douze. Je fus. *Locutum est de religione; tantum dixit quod essent summae difficultates* en chaque parti; qu'il croyait *quod* les *sympathiae orerentur ex transpiratione analoga. Loquendo de religione mihi* dit: »Vous me regardez si fixement: ne craignez rien, la foudre ne tombera pas ici et ne vous écrasera pas. Peut-être eût-il été meilleur pour moi

1) Mit Ausnahme von S. 385 Z. 16—27 und S. 388 Z. 3—9 im Original durchweg mit griechischen Lettern geschrieben.

d'avoir été tué à Zorndorf : que de chagrins évités!« — Mais la gloire, dis-je, de remettre les affaires! — »D'autres n'auraient-ils pas pu les p. 190. 3
remettre? J'ai été élevé, comme si on voulait faire de moi un *theologus*: p. 34
j'ai étudié tous les systèmes, et j'ai pris ce qui m'a paru le moins déraisonnable : mais, dit-il, il sera toujours vrai que pour être heureux, il p. 44
faut avoir des mœurs, s'éclairer de son état et le bien remplir, vivre modérément et ne pas faire trop de cas de la vie.«

On se parfume et on se frise dans les armées dans les camps comme dans les cours.

Le plan était de s'assembler à Züllichau, parce que les Russes allaient à Meseritz. Dohna devait *jungere regem*. A Wartenberg, il apprend que les Russes avaient changé leur route, brûlé Küstrin. Il apprit cela à table. On ne s'aperçut de rien; fit rétrograder Dohna, marcha, et tous croyaient que c'était le premier plan du Roi. Jamais projet ne fut mieux conçu.

Quand on disait : ce jeune prince est aimable, savant. Swift disait p. 63
qu'il proposerait un problème : si les princes jeunes sont si parfaits, pourquoi les rois le sont-ils si peu?

Polignac avait sur sa vieillesse la manie de parler philosophie. Nourri dans la secte Cartésienne, il en voulait à Lucrèce et Newton et parlait toujours avec plaisir contre ses ouvrages. — Cranenm. — Saunderson, ce fameux algébriste et aveugle né, n'avait pas vu de 12 ans M. Foy, président de l'académie: il [le] reconnut à sa manière de heurter à la porte : il lui passait la main et dit : Vous avez bien grossi.

Un Espagnol censurait le ministère devant Polignac. Cela durait tout le dîner et l'ennuie. Polignac dit : Avez-vous dit tout cela au ministre? — Non, et il continue.

17. »Quand j'ai bien travaillé, je me promène dans *meo cubiculo*, 17 juin
et je me demande : Que feront-ils? Il faut penser à tout. Nous verrons *quod eveniet*. C'est heureux qu'on ignore l'avenir. Si j'avais su, il y a p. 113
dix ans, ce qui devait m'arriver, que d'amertumes! Il me *videtur quod isti* ont plus de cœur au ventre qu'ils n'en avaient à Doberschütz. *Facio quae possum, ut* que l'ordre soit dans l'armée: mais quand on fait des marches forcées, il est bien difficile de tenir cet ordre-là, même après une bataille. J'ai su qu'on voulait brûler le magasin. Voilà comme les puissances chrétiennes guerroient, c'est terrible!«

22. »A quoi, croiriez-vous, *quod* m'occupe? A calculer combien 22 juin
j'avais *vixeram* de mois, de *dies*, de minutes : voilà une grande somme: p. 60
que de momens perdus! *Legi etiam* hier *Le Sopha*. Comme *judicatur de libris!* Il y a vingt-quatre ans que *legi: mihi apparuit* joli. *Sed nunc est* très plat : c'est étonnant comme l'on varie. Racine me fait plus de p. 82. 3

plaisir ; j'y trouve toujours de nouvelles beautés. Ce n'est pas le siècle des arts et des talens : le siècle diminue. *Vide quae sunt nunc ingenia* peu dans l'art militaire. Cet art est difficile : deviner quel peut être le plan de l'*hostis*, tâcher de le déconcerter, manœuvrer comme si c'était toujours un nouveau général, afin qu'il ne puisse point saisir l'esprit et
p. 37 le caractère. Si je tiens : il y aura *pax*, ce ne sera pas l'humanité qui la fera, *sed defectus pecuniae.*«

Pugna Zorndorfi erat une action d'effronterie: de *tenere coram inimico sine pulvere et cum tribus* bataillons.

26 juin 26. *Adfui. Mihi papira* donna. — »L'autre n'est pas mal écrite, je vous assure qu'il est assez persiflé par Monsieur Clément. Nous verrons qui de nous deux sera dupe, ou lui, ou *ego*. Je ne m'épargne pas, je fais tout mon possible pour réussir.« Il *mihi commentavit Le Sopha.* Mahulmin est Richelieu, et Nasses, qui persifle, est le duc de Nivernois. Je lui exposai le cas de Maupertuis. — »Vous verrez,« dit-il, »que Voltaire assurera *quod est* un . . . . . .« — Je disais *quod in suo morbo cogitaverat regis beneficiis.* — »*Non credo*,« dit-il, »on ne s'occupe guère de cela dans ces momens. Je ne verrais pas avec peine une mosquée *in meis regnis; sed non viderem maxima cum voluntate* qu'on coupe le prépuce à mes sujets. Ils ont assez de religion. Il faut que les *ministri* restent dans leurs postes; il y en a qui cabalent, décident des héritages.«

Disait le général Krockow : »J'entends l'italien de vieux livres, comme on le parlait chez les anciens Romains.«

27 juin 27. Le Roi partit de grand matin avec le régiment Normann, Mœhring, 3 bataillons grenadiers, pour reconnaître. On prit 9 hussards. — »J'ai couru aujourd'hui le loup-garou,« dit-il; »on me disait de vingt endroits *quod hostis* marchait. J'ai voulu voir et rassurer tous ces gens-là; j'ai des preuves en *manibus* que cela était faux. On s'alarme vite. Le métier de la défensive n'est pas aussi brillant que l'offensive, mais est bien plus pénible. Il ne faut pas se laisser surprendre; mais, voyez-vous, il faut bien combiner, avoir ce gros bon sens qui est si rare, dans le métier de la guerre. Le malheur est qu'on se néglige. Il en est de cela comme d'un poste qu'on sollicite. J'ai tant *vidi hoc*. On fait bien la première année, un peu plus mal la seconde, et l'on ne peut pas toujours être de même: un rien nous dérange, une digestion mal faite. Qui connaît bien les hommes, leur doit beaucoup d'indulgence; mais il en faut peu à la guerre. J'apprends bien à connaître mon homme: s'il fait une sottise, j'en profiterai, mais il faut attendre.«

29 juin 29. Ayant appris *quod Austriaci erant* partis, on alla reconnaître. On trouva 50 hommes qu'on sabra. On en prit 30. Les hussards s'étaient enfoncés dans le marais; ils laissèrent *suos equos et traxerunt* leur

sabre. On laissa des troupes à Schatzlar, et, pour le lendemain matin, Wedell eut ordre d'aller à Trautenau pour éclairer. L'ennemi avec douze bataillons. Seydlitz à Hirschberg. Sa Majesté me fit appeler, me montra la position des Russes en 3 colonnes: une vers Posen, une autre vers Nakel, une autre vers Thorn. Que l'on pourrait avoir de bonnes nouvelles, et que cela serait important. Qu'ici on serait étonné d'apprendre que leurs affaires ne vont pas bien. Ils allaient par Gitschin et Bunzlau. Il reçut une *epistolam* de Voltaire où il y avait des vers. Taxait la Muse du Roi de libertine. — »Vous êtes le plus malin des rois; vous me déchirez et vous vous plaignez que je vous égratigne. Vous êtes roi, vous êtes poète, musicien; mais vous êtes philosophe. Comment pouvez-vous [vous] plaire au carnage! Allons à Sans-Souci, à Sans-Souci! L'Abbé était donc un Doëg, un Achitophel que Votre Majesté comblait de bien? Oh, voilà le meilleur des mondes possibles! Croyez-moi, Sire, j'étais *factus pro you*, mais *sum* honteux *quod sim felicior Te*. Quel plaisir pouvez-vous goûter, entouré toujours de nobles meurtriers en habit écourté? A Sans-Souci, à Sans-Souci! Mais que fera là votre diablesse d'imagination? Vous êtes philosophe.« Signé: »Votre grammairien de Potsdam.«

2 juillet. »J'ai cherché à faire des vers; je n'ai pu réussir. Il faut avoir l'esprit libre. Voilà le train qui commence. Je pèse bien tout et je ne ferai rien à la légère. Il a mille pas à faire, et quand celui qu'on fait, *non est eximius, tunc omnia infausta succedunt*.« *Ipsi dixi quod omnes juvenes* officiers travaillent à des *diaria*, que c'est une raison pourquoi on sait les nouvelles. 2 juillet. p. 326

5 juillet]. Parti à 3 heures et demie, arrivé à Hirschberg à 2 heures, par des chemins épouvantables. Fus deux heures. Parla du voyage de Hollande. L'an 25 il avait été à Utrecht. Se rappelait encore le jardin van Muylen. Me fit une description risible de la façon dont deux grosses servantes le reçurent. lui nettoyèrent les souliers; de la salle, de la porcelaine. Disait qu'il n'y entendait rien. De la façon dont la femme du jardin de Pinto l'avait reçu: »Oh, vous êtes des étrangers! nous vous montrerons cela.« — Le jardinier était malade et était de Potsdam. On fit mettre à Moyland un domestique au lit. On le grisa, pour que son pouls fût agité. On lui donna des clystères, mais comme les domestiques se donnaient des airs et avaient beaucoup d'indolence, on soupçonna que le Roi était parti. — »Ces gens de Clèves qui ne voient pas beaucoup,« disait-il, »s'en aperçurent les premiers.« — »Connaissez-vous M. Montmartel, M. d'Argenson?« disait le brocanteur des tableaux. — »Non,« dit le Roi: »je ne suis pas des gens de cette étoffe.« — »Eh bien,« dit-il. »venez lundi, et je 5 juillet.

vous montrerai.‹ — »Mon homme était en bonnet et se donnait bien des airs.«

6 juillet 6. Parti à 6 heures. Arrivé à Waltersdorf à 9, quart[ier] qui appart[ient] à la veuve comtesse Kotolinski.

Les cathol[iques] prêtres viennent mettre tous les ans sur les portes le bénit C. M. B. (Caspar, Melchior et Balthasar).

On vient d'Hirschberg ici par des défi[lés] et des marais. Ce village est assez joli par des points de vue, tout entouré de montagnes qui s'entrecoupent pour laisser voir dans le lointain des échappées. Point appelé.

7 juillet 7. On reçut la nouvelle que les Russes avaient été battus. On donna pour une certitude ce qui n'était qu'une conjecture. Je fus chez Sa Majesté. Elle me dit que rien n'était plus incertain, qu'elle se garderait bien de le dire. — — — —

10 juillet Le 10, parti à 4 heures et demie. Arrivé à 7 à Schmottseiffen, long village de 600 maisons, triste ; maisons écartées. Un côté du village est habité par des paysans riches, l'autre par des demi-paysans qu'ils appellent *kossètes*, *jartner*, c'est-à-dire jardiniers. On vient à cet endroit par un assez bon chemin, terres labourées, quelques défilés. Il y en a dans le village *item*. Logé chez un paysan pauvre, mais fort honnête.

Le Roi changea de quartier.

11 juillet Le 11, parti et arrivé au quartier général, métairie appelée Düringshof. Je traversai l'armée. Ce quartier est entre l'armée et les postes avancés. La gauche est défendue par des marais, la droite a des hauteurs, et une partie du front des bois, le reste des défilés. Logé dans une tente, car il n'y a qu'une maison unique. Fus chez Sa Majesté qui m'expliqua le camp.

p. 226 »Si *Daunius* a une livre de plomb au cul, j'en ai deux, même à chaque fesse.« — On avertit *quod* les ennemis décampaient. Le *Rex* fut toute la nuit à cheval avec une partie de l'armée. Le prince Lubomirski fut pris sur le territoire de Pologne, faisant le métier de brigand, avec quatre-vingt hommes, qui furent tous pendus; le Prince envoyé à Kaminiek.

12 juillet 12. Il était occupé de ce que ferait l'ennemi, dit que peut-être il leur ferait faire une sottise et qu'il se retirerait de là. — »Je leur montre un général tout différent du premier ; je suis aussi un peu Fabius, et je tâche de me tirer de là. Si ces gens faisaient bien, *tulerant belli theatrum in Alta Silesia*. Ils ont bien manqué là.« — Il m'expliqua fort au long ce que c'était que marcher en colonnes renversées. Il se leva, pour me le dessiner, vers sa table.

13 juillet 13. Il était fort bien, apprit avec délices que tout était à bon port. On parla de guerre et de bataille. — »Celle de Fri[edeb]erg aurait été

plus utile, mais on ne poursuivit pas assez l'*hostis*, et je ne savais pas de mon métier comme j'en sais à présent. Si Daun campe à Lauban, Loudon ira à Naumburg, et je ferai faire un mouvement qui les arrêtera encore. Je ne crois pas que l'Impératrice entretienne 100,000 hommes pour rester à Marklissa. — M. R....., dit-il, ne connaît rien que de son métier. Quand on lui dit que les Russes pourraient mettre 100,000 hommes, il n'en voulait rien croire: vient-on lui parler, il dit: »Ah, je sais, vous voulez parler de ces fermes.« — »Non, Monsieur.« — »Oui, oui, vous voulez de cette affaire d'intérêt.« Vous voilà l'*homo*.«

14. Turpin composa auprès du roi ses mémoires. On lui dit que cela pourrait être mis dans une grande feuille. Il voulut un livre. Voilà pourquoi il y a *tot repetitiones*. Il n'avait rien lu dans ce genre. D'une vivacité extrême, il fit le voyage *cum rege in Borussiam*. — »*Quid tibi* parait *istud regnum?*« — »Pulcrum«, ait. — »Si vous l'aviez, qu'en feriez-vous?« — »Je le vendrais et j'irais vivre en France.« — Il avait la manie des vers, en faisait de vingt-*duo syllabis*. — »Pourquoi se gêner«, dit-il; »il faut de la *libertas*.« — Voltaire composant *Mariane*, qui était sa première tragédie, mit plus de *centum* vers de Racine, dont il était plein. Ses amis l'en avertirent, et *correxit*. 14 juil p. 91. 9

Parmi *plures* déserteurs *qui advenerunt, Gallus erstabat. Dixit Regi:* »Mon capitaine, gavions.« — Le Roi se mit à son ton et disait: »Avinons tels gavions.« — *Dixeram pridie, quod crederem, Daunium putarisse*, que nous n'arriverions pas si tôt et qu'il aurait pu entrer ici. — *Rex mihi hodie idem dixit,* »*sed arcum currebant, ego chordam.*« — On joua hier dans l'armée une pièce dont les soldats étaient acteurs et inventeurs: »La donation du chapeau.« - Arlequin vient, parle philosophiquement à Daun: qu'il devrait avoir honte d'accepter ce chapeau, combattant contre une puissance chrétienne. Tout en parlant, il lui escamote l'un et l'autre. Arlequin δίδωσι ϕ des *ictus*. — *Non dixi*. Une jeune fille d'Hirschberg offrit un placet en vers au Roi pour défendre Hirschberg. Il envoya des troupes. Ce sont de bonnes gens, bien attachés. Un bourgeois alla porter des plaintes de ce que son voisin avait huit soldats, et lui six. »Est-ce que je ne puis pas les nourrir aussi bien que lui?« — tandis que dans tant d'autres endroits on se lasse d'un.

15 et 16. Me donna à lire une feuille qui me fit rire. Il reconnut tous ces deux jours. Il fit hier dans la plus grande chaleur au moins trois milles. - »J'ai deviné ces gens-ci: ils resteront encore trois semaines.« - Un paon *clamitabat, quae vox ait:* Voilà comme tout n'est pas parfait dans ce monde. 15. 16 juillet

17. Le Roi avait fait encore trois milles, pour s'assurer de la position de l'ennemi. Il revint satisfait. Il me montra une lettre de Voltaire 17 juil

qui commence : César en appelle à César, Salomon à Salomon. Il avait réfuté l'évêque qui avait attaqué le R[oi] sur un point de son histoire, sur l'édit de Nantes. Cela intéressait bien peu le R[oi]. Il se plaignait de la façon dont *tractabatur ab ipso*; se plaignait de ce vieil ambassadeur, plaidait la cause de sa pauvre malheureuse nièce qui avait été effrayée en voyant cette lettre, *quam ipse solus scribere poterat :* »Je suis sur les terres de France; j'aurais été perdu, si on avait vu chez moi cette pièce. Faites donc agir votre clémence et ne me traitez pas à la rigueur. Encore un mot, dit-il, pour qui doit-on le plus s'intéresser, qui doit-on le plus aimer, ou un roi sage, philos[oph]e, tolérant, généreux, ou un tyran qui persécute un évêq[ue]? Ma santé est si faible, mes yeux sont si mauvais que je ne suis plus sensible à rien, pas même à votre cœur. Dans le fond vous n'êtes qu'un héros pour tout potage, un assassin de génie qui n'avez jamais aimé l'imbécile Voltaire. On m'appelle, disait-il, en *Gallia Borussius*. Je me glorifie de ce titre.« — Le Roi a répondu en père tendre qui veut ramener son fils à la bonne voie.

Le Roi demandait un jour *baroni* de Pöllnitz, *cur Saxonicus* roi *dederat* une pension *comitissa[e] of* Feder. — »*Forsan*«, *ait*, »a-t-il senti le plaisir qu'il y a à *facere actiones* généreuses.«

18 juillet 18. On avait bien des nouvelles différentes. Un rapport suivait l'autre. — »Qu'il est difficile de se décider! Peut-être ai-je *feci* de fausses démarches.« — Cependant *heri credebat* avoir deviné leur plan. Métier bien difficile! Nous parlâmes métaphysique. — »Ce monde n'est
p. 95 pas l'ouvrage du hasard, il y a trop d'ordre. Je ne connais pas Dieu, mais je l'adore tous les jours à bon compte.«

20 juillet 20. On avait reçu différens chasseurs de Dohna : que les Russes avançaient et que nous reculions. Le Roi envoya le général de Wedell avec plein pouvoir d'agir. Sa Majesté, quoiqu'accablée d'affaires, parut bien tranquille. On métaphysiqua.

21 juillet 21. Fus. *Locuti fuimus* de banque d'Amsterdam. — »Je suis prêt,« dit-il, à tout évènement; qui sait quels ils seront? La France a de grandes ressources; quand elle veut, nous autres qui sommes dans le second, ne pouvons pas *quid possunt*.« — Il voulait unir un homme avec un singe, surtout Westphaliens, Clévois. Cela ferait une espèce d'êtres tout spirituels: ils seraient bons chanceliers, ministres d'Etat, secrétaires.

22 juillet 22. »J'ai bien eu du tracas depuis le matin, jusqu'à présent cela
p. 111 n'est pas fini. Messieurs les savans se moquent de notre métier. Voltaire le tourne en ridicule. Il est mauvais par les maux qu'il cause; mais il faut du talent. Voltaire n'y entend rien. Il dit que la lecture des batailles l'ennuie, qu'il n'y apprend rien; mais quand je lis les cam-p[agnes] d'Eugène, Montecuculi, Luxembourg, cela me donne mille idées.

Je voudrais voir comment Voltaire se tirerait, quand on viendrait lui faire un rapport tel qu'on vient de me faire.« — On disait que Loudon était marché, que de la cavalerie allait du côté de Bunzlau. Le Roi partit à 9 heures du soir, passa la nuit de ce côté-là. — »Oui, il faut du génie, il faut que je devine les fantaisies d'un général, que je le fasse agir, comme il doit agir: que je pare aux coups qu'il médite. Et les provisions d'une armée! Il faut des âmes pensantes, et je n'en ai pas vingt. *Vide ut* je maigris depuis Zorndorf: mon habit s'est élargi de cela.« — *Mihi arridebat, quando epistolae ei adveniebant*, pendant *quod eram cum illo*. Partit le soir, fut toute la nuit à cheval jusqu'à Bunzlau: se mit dans une métairie, pour faire des expéditions. p. 112

A la bataille de Rossbach, le maréchal Keith était à Freiburg. Il avait dit qu'on devait donner huit gros aux paysans pour chaque prisonnier français qu'ils amèneraient, seize pour un Autrichien. Il vit arriver un Français garrotté, mené par deux paysannes en jupes courtes, qui le tenaient par une corde et le menaient en laisse. — »Voyez, comment ces créatures me traitent!« — On n'était point content des Français, pour leur manière d'exiger les fourrages. Si on ne les comprenait pas, ils donnaient des coups. p. 83

23. On raisonna beaucoup sur les meilleurs gouvernemens. — »Ce sera toujours *illud*, où il y aura un roi et où *iste rex* ne fera rien contre les lois, ni se laissera gouverner par qui que ce soit, et ne s'occupera que du bien de ses sujets. Les autres gouvernemens sont plus exposés à des difficultés. L'Angleterre est faite pour y vivre en paix, et non pour y faire des conquêtes. Cela, au reste, n'est pas un mal.« — On avait couru toute la nuit. — »Il vaut mieux prendre cent précautions inutiles, que de manquer l'occasion. Adieu. Je vais reposer mes vieux os et ma carcasse. Voyez comme je maigris et deviens vieux; mais il faut soutenir.« 23 juil

24. Il me montra une lettre qu'il avait écrite. Nous raisonnions sur les affaires, l'importance du Canada, qu'il estimait à seize cent écus, lorsqu'on lui annonça Bonin. Je compris aux questions coup sur coup qu'il y avait eu une affaire, mais je ne compris pas jusqu'à quel point elle nous avait été désavantageuse. Il me parut que tout n'était pas bien. — »Si vous avez entendu quelque chose, ne dites rien, je vous prie.« — Je sortis, on fut à mes trousses; on croyait qu'il y avait eu une bataille perdue; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que jamais le Roi n'est plus grand que dans le malheur. Il fut tranquille, pas d'altération sur son visage, parlant tranquillement. On apprit ce soir même que le général Goltz avait coupé et pris des bagages de l'armée. 24 juil p. 244 p. 245

On est avide de nouvelles; on aime à en savoir pour les débiter et avoir à causer, et l'on voit presque tout en noir.

Ce bagage consistant en tentes, montres, 20,000 écus, 23 chaises, avec des belles.

»Je suis prêt,« dit-il, »à tous les plus grands revers; je m'y attends, ils ne me surprendront pas.«

25 juillet 25. On fut tout le jour dans l'attente d'un chasseur. Il n'en vint point. Je fus. Je pris le papier, ne croyant point qu'on me le demanderait. On le demanda. — »Que dit-on? *loquere* tout uniment!« — Je le lui dis. Il ne lui échappa rien. On parla de l'expédition du Hâvre,
p. 246 de géométrie. Il me démontra le carré de hypoténuse. — »J'ai su tous mes élémens, mais *oblitus sum*, cela ne m'étant pas utile.« — Il me dit
p. 80 qu'il avait étudié l'anatomie. — Lieberkühn venait toujours avec ses poches remplies d'estomacs, de poumons; il sortait cela: »Cachez! autrement je vous chasserai. — Cela fait soulever le cœur: je n'en ai pu manger trois jour de la viande. Cela n'est pas soutenable.« — La Met-
p. 20 trie écrivait mal, ne pouvait lier trois idées de suite; mauvais, sans vouloir l'être, écrivant des calomnies, quand on l'en priait. — Il mourut pour avoir trop mangé chez milord Tyrconnell, tout un pâté de pirogues. On lui proposa l'émétique; il voulut plutôt se faire saigner, pour donner un démenti aux médecins. Il mourut, capable des plus grandes extravagances.

27 juillet 27. On reçut un chasseur dans la nuit. Les nouvelles n'étaient pas trop agréables. Le Roi prit son parti, résolut d'y aller, y envoya des troupes, ordonna que quelques-uns de ses adjudans devaient partir
p. 247 à 8 heures. Tout cela devait être secret, et tout cela était connu dès le midi. Je fus vers Sa Majesté. Je ne voulus point lui demander, parce que je lui aurais fait de la peine dans l'idée où il était *quod omnia ignorabantur*. Il ne dit mot, ne demanda point ce que l'on disait. —
p. 247 »Voilà douze batailles que j'ai données, peut-être bientôt la treizième.« — Il me demanda si j'aimais la chasse. — »*Etiam*.« — »*Quam delec-*
p. 72 *tationem invenis? Meus* père croyait que j'étais une pâte dont on *poterat facere quid volebat*. Cela n'était pas. Il voulut que je fusse chasseur. On me donna toute l'éducation convenable. Il fallait courir; j'arrêtais les chiens; et il fallait bien prendre garde. Si j'avais marché sur un
p. 72 le Roi aurait crié. Le piqueur était bien aise que j'arrêtais. — Je n'ai dansé pas une fois depuis cinquante. J'ai aimé beaucoup la danse; à présent je ne l'aime plus, mais *videre juventutem saltantem, hoc mihi*
p. 73 *arridet*.« — *Mihi dixit* du père du Marg[rave]: »il buvait le matin, à midi, après dîner, rossait tous ses palefreniers, buvait le soir; il était fort orthodoxe; disait à tous, à ses palefreniers même: »Je

suis fils du Grand-Electeur.‹ — Son frère avait plus d'éducation: il raillait — — —

»Vous n'êtes pas mon é-lecteur,« me disait-il au sujet d'une adresse de mes lettres. »mais mon élu.«

28. On parlait toujours différemment des affaires. Tout devait être secret, et tout était divulgué. — »Adieu, mon cher Catt,« me dit-il. Nous parlâmes de Charles XII. Il me dit qu'il avait fait passer son favori le premier dans les tranchées, où il l'avait jeté. — »Voilà bien du tracas qui s'apprête pour moi,« dit-il: »quelle vie!« 28 juli

29. On apprit que Fouqué avait tué mille hommes à de Ville, par la canonnade, qu'il était venu 150 déserteurs]. Pris 300. — Le Roi partit en voiture après l'arrivée du prince Henri. Il n'avait que Seydlitz. 29 juli p. 247

Balbi était tranquille dans la tranchée. Deux soldats entrèrent. Il voit cela. — ›Nous sommes déserteurs.‹ — ›Ah,‹ dit-il, ›que ne le disiez-vous plus tôt?‹ — Il servit un jour comme barbier. On s'adressa à lui. Il envoya la lettre pour sa maîtresse au Roi, et à sa belle le rapport. Il avoua. Fut envoyé à Wésel.

Les Chinois mangeant, après un moment de silence, l'un dit: ›ou, hi‹: — on rit. Après un moment, un autre dans le lointain dit: ›ah, ô.‹ Riaient. On demanda ce que c'était. — ›Oh, nous nous entendons: il n'y a qu'un *parvus numerus* qui comprend.‹ p. 82

Quum subit illius tristissima noctis imago!

Tous les princes ne donnent point dans le faste. Point de bonnet. Il y avait à Potsdam une fabrique de manchettes. On en présenta au Roi. Pour favoriser, il en prit pour 400 écus. Mais comme elles étaient fort longues, il prit des ciseaux et les coupa par le milieu, six paires. Souvent des bottes trouées, et se plaignant de l'humide. p. 87

Quelle position que la nôtre, depuis le 4 jusqu'à présent on n'a eu point de nouvelles, ce jour, dix-huit, que d'inquiétudes! que de nouvelles accablantes! des lueurs d'espérance; des jours, tout devait être perdu. Le Roi blessé ou pris, rien de si horrible. On désespère avec plus de facilité que l'on espère, on voit presque toujours noir. *Potest dici* . Heureux, qui satisfait de son humble fortune‹ etc. 18 août p. 247 p. 48

La générale de Polentz racontait qu'une de ses amies sortit un jour de son château en Prusse . une demi-heure après le tonnerre tombe et le brûle. Va à une autre campagne, où le tonnerre tue une de ses filles et brûle la maison. Va à une autre : le tonnerre tue l'autre fille et brûle. Quelle calamité! p. 291

Le baron Grother disait que Maria ne pouvait pas *tolerare* les brunes qui donnaient dans la visière de son mari, qui les aimait. De là cette inquisition. Envoya la femme d'un chasseur italien.

p. 36 Quand le Roi était à Küstrin, la Reine mère dit à ses enfans de se jeter au genou du Roi pour implorer sa clémence. La princesse de Baireuth, comme la plus âgée, se jeta dans l'anti-chambre; elle eut un soufflet. Alors la famille se mit sous la table. Le prince Henri s'y fourra. Le Roi avait un bâton, il voulut les battre. Arrive la gouvernante, la comtesse de Kameke. Elle parla. — ›Allez-vous-en, carogne!‹ *dixit ei Rex.* On se dispute. — ›Le diable vous emportera,‹ dit-elle, ›si vous ne laissez pas ces enfans!‹, qu'elle fit passer dans une chambre. Le lendemain le Roi la vit, la remercia de ce qu'elle lui avait fait éviter une sottise. — ›Je serai toujours votre bon ami,‹ et il l'a été.

p. 36 Grumbkow disait au feu Roi: ›Vous devriez expédier ce coquin-là‹, en parlant de Sa Majesté. Quelle horreur!

p. 36 Sydow, commandant d'une place, avait eu un soldat qui avait déserté. Le Prince royal le prit. Sydow sait cela, le redemande. Le Prince lui écrit qu'il lui donnera deux hommes. *Non audit*; il en parle au Roi, et le soldat doit partir de Ruppin. Le Prince écrit à Sydow, au moins de ne le pas punir. Sydow le fait passer trente fois par les verges. Eh bien, le Roi, en montant sur le trône, l'a laissé dans son gouvernement. C'est être bon.

Un ingénieur avait levé le plan du terrain de Kolin. Le Roi le lui demanda. Il ne se trouva pas que le lendemain. — »Ce camp est-il at-
p. 237 taquable?« — ›Oui,‹ dit-il. — Un officier autrichien disait modestement: ›Nous n'avons fait que défendre une citadelle.‹

Si Dohna n'avait pas mis sept jours à faire cinq milles, il aurait battu une colonne des Russes, s'il les avait attaqués vers Posen. Si le Roi y était allé, comme on l'en *precabatur*; s'ils n'avaient pas reculé de façon de laisser Crossen trop à leur gauche; si ces généraux s'étaient entendus et eussent plus cherché le bonheur du Roi que leur gloire; si le nouveau général envoyé avait eu plus de temps pour reconnaître ces troupes, auxquelles il arrivait avec un avantage; si le général envoyé pour observer Loudon, avait observé; si peut-être on avait pris une autre position, pour avoir une communication libre en Lusace; si le P[rince], ayant appris à Königwarte que Wedell avait été battu, n'avait pas marché: peut[-êt]re Loudon n'aurait pas passé. Eh, que les évènemens dépendent de bagatelles! Ce que nous croyons le plus utile, est le plus nuisible. — Le Roi ne voulut pas faire la marche de Doberschütz, que Dohna n'avancât vers la Saxe; à présent elle était toute dépourvue.

p. 86 Hélas! comme les grands sont servis. On ambitionne d'être auprès d'eux, on s'y plaît. Exigent-ils quelque chose de nous de pénible, on se dégoûte. J'ai vu ce Prince qui par lui-même, par les circonstances,

, il se trouve, mérite le plus d'être chéri, le plus capable : et j'ai vu ıe foule d'ignorans critiquer toutes ses démarches, ses camps, ses maeuvres, ses dispositions, sa conduite particulière: lui prêter des vues l'il n'avait pas: se plaindre de la moindre préférence; j'ai vu des gens capables agir par la troisième main, faire concevoir d'eux des idées s plus avantageuses, se pousser, se croire de grands hommes, être ystérieux sur de petits objets, indiscrets sur des importans.

On disait à deux hussards: ›Eh bien, comme est allée la bataille?‹ ›Mal.‹ — On raconte les circonstances. L'officier étonné dit: ›Ne tes rien, pas même au général qui vous le demanderait! Gardez-vous le dire, vous aurez quelque chose: voilà une chemise.‹ — Les husrds, qui avaient déjà parlé, promettent, parlent encore, et l'officier dit lendemain les circonstances. Ils n'osent parler clair au maître. Deux n éraux' s'endormaient dans la conversation la plus intéressante.

Jamais je ne vis plus se désespérer facilement. On voit tout en ir, on craint tout. On blâme le Roi de ce qu'il méprise trop ses ennemis: et le Roi fait très bien: s'il en parlait avec éloge en public, que de aintes n'aurait-on pas! J'ai vu et entendu un génér[al] f . . . . qui p. 248 sait: ›Je ne sais pas les nouvelles que par mon palefrenier, sur ce qui garde l'armée.‹ — N'aurait-il pas mieux fait de se taire?

La plupart de ces gens sont ou si flattés d'avoir un secret, ou si peu coutumés qu'on leur en confie, qu'on voit *quod habent* un secret.

Les plus éclairés ne sont pas souvent les plus employés.

Considération sur ceux qui sont auprès du Roi, qui ont sa confiance, nployés, secrétaires. Le Prince n'employa pas d'abord *Genestium* que .D. lui avait recommandé, emploie Krummensee que le Roi n'employait is. Il est bien auprès de lui.

A la bataille de Lobositz, on perdit peu de part et d'autre. On ne poursuivit pas. Cela valut la prise des Saxons.

A celle de Prague, la plus difficile, qui aurait été moins meurtrière, la droite ne s'était pas engagée, on prit peu de monde, aboutit à faire nfermer 30,000 hommes.

Celle de Kolin, dont on parle tant, dont on parlera toujours, aurait é gagnée, si la droite, contre l'ordre, ne s'était pas engagée avec la uche qui était dans un terrain inattaquable, qui était déjà gagnée, où on commençait à se retirer, fut décisive: Prague fut délivrée, et en taquant un poste comme celui-là, on pourrait toujours se flatter de ussir.

A Leuthen on suivit en plein les idées du Roi. Quelle bataille! et elles suites, si ç'avait été en été! Quelle bataille que celle de Zornorf, si les idées avaient été suivies! — Le sort du Roi était de donner

de ces fameuses batailles qui ébranlent les empires; mais un autre sort qui a prévalu, était que ses ordres ne fussent pas suivis: il devait passer par une alternative de bonheur et de malheur.

La bataille d'Hochkirchen devait nous être fatale, et jamais on ne se campa plus près de l'ennemi, jamais on ne fit de plus belles marches, jamais on n'eut de plus beaux succès.

Cocceji a eu un cheval tué sous lui.

Première faute de Dohna: Les Russes avaient été 24 heures hors de leurs retranchemens, sans qu'on les attaquât. Bien plus: ils avaient fait des marches forcées pour le tourner, pendant trois jours; ils étaient las, éparpillés. Le général Hülsen demanda à Dohna *ut sibi daretur octo* bataillons; *noluit dux*, *quia* ils étaient 60,000, lui 30. C'en était fait d'eux. Il y a bien des hasards dans les succès: celui-là est le plus habile, *quem sors tuetur*.

p. 83 *Rex viderat* en l'enseigne de Seydlitz le maréchal, et le général dans le campagnard Czettritz; *sed quid vidit in aliis, in duce de* Wobers[now]?

Credo quod in la guerre, si l'on hasardait plus, on réussirait mieux. Le cas où il ne faut pas trop presser, à ce qu'il me semble, c'est dans un jour de bataille, lorsqu'il y a fallu bien des efforts pour vaincre. Combien de coups portés avec succès, si on avait agi! qu'ils pourraient nous faire du mal.

5 septembre Sagan. Nous sommes entourés de bois. Ils peuvent manœuvrer, comme ils veulent. Ce 5 septembre.

Toute l'Europe était liguée contre Louis XIV, et, malgré ses forces, il fut forcé à la paix de Ryswik, aux humiliations de Gertruydenberg: et l'Europe agit-elle vis-à-vis de lui avec autant de vigueur qu'elle agit contre le roi de Prusse? avec tant de mesures? en serrant de si près? et ce roi de Prusse a-t-il autant de force que Louis XIV?

On fait des marches qui enchantent, et quelquefois on essuie des affronts. Rien de si *eximium quod* la retraite de Lauban; après ils nous prennent des pontons, du bagage. Leur but était, à ce que m'a dit le comte de Schmettau, pour l'avoir entendu des Autrichiens, de faire la marche qu'ils ont faite en Bohême; que le Roi les suivrait, et qu'ils auraient gagné assez de marches pour le couper de Glogau et de la Lusace. — »Que croyez-vous, que fera Daun«, lui disait Palasty; »il devrait aller sur le Roi, mais il délibérera et ne fera rien. Ce n'est pas un génie«, dit-il, »Lacy fait tout, et Loudon exécute.« — Ce dernier, piqué de ce que O'Kelly lui avait donné des sauve-gardes, fit dire au comte qu'il ne vînt plus l'importuner avec ses demandes; qu'il savait bien qu'il n'était pas son ami. — Le g[énéral] Caramelli le traita plus mal l'année

précédente. Il lui dit: »Allez-vous-en à tous les diables avec votre f.... roi sanguinaire! vous ne valez rien, vous autres Schmettau.« — »Que pensez-vous que fera le Roi à présent?« — »Rien, nous le tenons«, ont-ils dit: »il est pris, vous ne le verrez plus.«

Rex volebat anno sept les attaquer à Zittau. Il demanda l'avis au p. 84
maréchal Keith. — »Si Votre Majesté veut augmenter la gloire du prince Charles, il faut le faire.«

Quand le Roi détacha pour Berlin, Magdebourg, qu'il partit lui pour observer les Français, il laissa 5 bataillons au maréchal Keith; celui-ci envoya 2 bataillons à Merseburg, 2 à Weissenfels, et partit lui seul avec un bataillon pour Leipzig. Ensuite là se trouvèrent 28. Toutes ses manœuvres furent cachées aux Français. M. Mitchell disait à M. Rouge, prisonnier, comment ils n'avaient pas attaqué le Roi? — »Mais«, dit-il, »il nous a confondu avec ses manœuvres.« — Si les Autrichiens, au lieu d'entrer en Silésie, avaient suivi le Roi, tout cela était fini. Qu'aurait-il pu faire? Ainsi ce qui parut le plus propre à accabler le Roi, le sauva.

Le *princeps* Ferdin[and] *adibat* Madame de Platen. Des messieurs dirent au garde de l'arrêter, que c'était un homme qui venait voler de l'argenterie. Elle reçut un jour un soufflet de ..... qui était allé voir sa sœur, et courut tout échevelée à la salle de Monbijou où l'on dansait. Quel spectacle! Les dames d'honneur ont une garde. Le prince de Prusse, voulant passer, fit passer son domestique. Pendant qu'ils se disputaient, il entra.

Wedell en arrivant a quelqu'avantage: on augure bien, il est battu. *Deus datus* a quelqu'avantage: on augure: a du malheur ensuite. Le p. 247
premier perd par une marche inattendue, le second par un coup inattendu.

Conseiller Gross, envoyé de Russie à Berlin, qui a contribué beaucoup à la rupture. Le Roi ne l'aimait pas; il invita à une fête tous les ministres, le laissa. Gross écrivit mille impertinences.

Milord Tyrconnell, brusque, n'aimait pas le Roi: invitait La Mettrie à manger. Après avoir bien bu, disait tout ce qui était échappé. Tyrconnell écrivait. *Dux* Winterfeldt mit le diable aux marionnettes, poussa le *Regem*, fit connaissance avec un marchand d'Hirschberg qu'il vit en Warmbrunn. Il avait été à Constantinople. Proposa au Roi de le lui renvoyer. En revenant, il s'arrêta à Marseille. Rapporta à Winterfeldt que la marine était sur un mauvais pied, qu'ils ne pourraient pas tenir. Celui-ci le dit au Roi, et quelques semaines après on assiège Mahon.

Valory était un peu rustre. Fut pris dans le faubourg de Jaromirez. La Reine lui disait »Vous avez été à la chasse?« — »Oui«, repondait-il, »et j'ai les fesses tout écorchées.« — Dans sa première visite à M. Coc-

ceji, ministre, qui se plaignait que les Français lui avaient fait bien du mal: ›Mais, vous êtes de bien grands sots! pourquoi rester là?‹

Quand on eut attaqué le gén[éral] Winterfeldt, les Autrichiens voulant couper de Breslau le prince de Bevern campé à Landskrone, ils marchèrent sur Bunzlau. Le Prince marcha sur Sorau, pour faire croire qu'il en voulait seulement à Glogau. Passa l'Oder, le repassa à Breslau et arriva dans son camp quelques minutes avant les Autrichiens. C'était une belle manœuvre. Le prince de Bevern se porta à Liegnitz, de là à Parchwitz, où il passa l'Oder.

p. 83 Le général Zieten fait des dispositions quelquefois savantes, *et nescit reddere rationem*. Un jour il avait manœuvré habilement *in Bohemia*. Le Roi en fut charmé, l'embrassa, lui demanda comme cela s'était passé — — —

— — — on les dissiperait, mais en voilà quatre pour vivre. On ne te soupçonnera pas, si l'on t'attrape; soit un coup, et après la paix tu seras bien. Il a recommandé qu'on les traitât bien. Un hussard de Zieten a été deux fois. Le Roi fit dire au major qu'on devait lui demander ce qu'il voulait: qu'il aurait tout. — ›Qu'on me laisse aller! J'ai servi vingt ans; je ne crains pas la mort, mais je veux vivre chez moi.‹

Dans un bal masqué Madame de Bentinck vint avec beaucoup de devises et de portraits. Il y avait M. de Lehndorff, chambellan de la Reine, dans un bassin d'une balance, dans l'autre une plume qui l'emportait, avec cette [inscription]: ›Plus léger qu'une plume;‹ — de M. Danckelman comme Diogène, avec une lanterne, avec cette inscription ›*Hominem quaero*.‹ — Maupertuis, qui s'était brouillé avec elle, lui disait: ›Les gens ont l'esprit faux et le cœur mauvais; vous, Madame, vous avez l'esprit mauvais et le cœur faux.‹

M. Masson était en Languedoc. M. le comte Gotter revenant de Montpellier le rencontra se promenant, le fit entrer dans sa voiture, vit un homme qui citait beaucoup d'anciens; crut que c'était l'homme du Roi, le proposa.

Le marquis d'Argens, ennuyé d'un discours de M. d'Ahlefeldt, envoyé de Copenhague, fit courir deux faux bruits, persuadé qu'il expédierait des postillons.

p. 18 Frédéricdorf entendit: ›Ah, le bougre, l'archiduc Joseph me vengera.‹ Il répondit: ›Il n'y a point d'onguent pour la brûlure.‹

›A quoi bon la science des lois?‹ disait un juge; presque tous les cas sont hypothétiques et sortent de la règle générale.‹ — ›Mais, n'est-ce pas vous, qui les en faites sortir?‹ — Lettr[es] pers[anes].

23, 24 septembre Le 23, nous partîmes dans la nuit à 7 heures. Daun avait poussé son avant-garde jusqu'à Weissenberg et le 24 jusqu'à Reichenbach. Le

prince Henri marcha sur Rothenburg, où nous arrivâmes à 11 heures. p. 250
Notre marche était équivoque. Nous pouvions nous porter sur Sagan. Il nous fit éclairer, mais ils n'apprirent rien. A une heure nous marchâmes et arrivâmes à Klitten, onze heures du soir; cela faisait en tout sept milles. Le Prince détacha le général Lentulus pour pousser à Hoyerswerda. Il partit à trois heures du matin; mais ayant appris par des paysans qu'il y avait un corps d'Autrichiens, il ne se montra pas, fit dire au Prince, qui marcha à neuf heures. On attendit deux bataillons d'infanterie. Le Prince marcha. Vela commandait le corps autrichien composé de 3000 hommes, 150 hussards, campés au delà de la rivière Elster. On marcha, le bataillon franc de Salenmon, faisant l'avant-garde du bataillon d'Anhalt, alla le long de la rivière à la ville, tandis que les hussards de Zieten, Gersdorff, le régiment dragon, prit à droite de la ville pour attaquer et couper la retraite. On prit la ville, on tira du canon. Les Pandours sortirent d'un petit bois, et comme en delà il y avait une plaine, ils furent attaqués par nos hussards, qui en sabrèrent beaucoup. Le général qui allait monter à cheval pour aller à la chasse, joignit, voyant de la poussière, sa troupe, où il fut pris. Un jeune officier hussard vint à lui. Lui demanda pardon. Le général regarda ses gens, qui ne faisaient point mine de se défendre; demanda à l'officier: ›Qui êtes-vous?‹ — ›Officier.‹ — ›Eh bien! voilà mon épée.‹ — Hussard la rendit. On le conduisit au Prince. Il lui recommanda hussard qui en avait agi si généreusement envers lui.

On a pris 1,350 hommes, 40 officiers, 5 canons, et 200 ont été tués. Les hussards avaient décampé.

Un officier Brockhusen, page du prince Würtemberg, prit un officier. Il avait un pistolet dans sa poche; il l'arma, le tira et blessa ce page, qui lui dit: ›Je pourrais vous tuer, mais j'en agirai plus noblement.‹

Il parait par tout cela que le général Daun n'a pas deviné notre marche; car il aurait averti M. de Vela, qui l'ignorait. Quand on le p. 250
ramena au château, Madame Schönberg lui dit: ›Ah, Monsieur, aurais-je cru, en lisant avec mes filles une tragédie, qu'elle serait suivie d'une si terrible catastrophe?‹ — ›Je vous le passe, Madame, de l'avoir ignoré; car moi, qui devais le savoir, je ne l'ai pas su, et quand on serait venu me le dire, je ne l'aurais pas cru.‹ — Une de ses filles était bien inquiète pour l'adjudant du général, comte Ludosi, à qui on avait coupé le nez. Trente hussards avaient poussé le même jour, 25, à Bautzen.

Voltaire jouant devant la Reine mère Cicéron, habillé à faire rire un acteur: ›Foutre, mes dames, je ne sais plus où j'en suis!‹ — Milady Tyrconnell ne voulait plus jouer: ›Il dira encore de plus grosses sotti-

ses!‹ — La Mettrie avait accoutumé de se promener avec milady Tyrconnell bien parée, et lui ôtait sa perruque, mettait son mouchoir autour de sa tête, déboutonna sa veste. Quand il était à l'article de la mort,
p. 81 une dame dont il avait soin, lui demandait: ›Que ferai-je à présent? comment m'en retournerai-je à Paris?‹ — ‚Par le grand chemin!‘ dit-il.

Le Roi, après la mort de son père, fit venir à Charlottenbourg le général Forcade. Il trouva Sa Majesté, qui allait se mettre à table avec huit personnes. Pendant le repas ils disposèrent des emplois. Le Roi ne dit rien. On resta plusieurs heures à table. En se levant, le Roi dit: »Allez-vous promener! je vais passer un moment dans mon cabinet.« — Il revient joindre ces messieurs, trace sur le sable une fortification, dit qu'il voulait que Spandau fût ainsi fortifié. Ces messieurs se regardaient, ils avaient dit que le Roi ne se mêlerait pas des armes. Il dit à Forcade qu'il devait lui amener dix hommes de chaque régiment de la garnison, comme ils devaient aller en campagne. Ils vinrent. Le Roi les fit exercer. Ces messieurs toujours étonnés. Pourquoi le général Forc[ade] a-t-il fait ce conte? Pour vous dire qu'il avait mieux deviné que les autres que le Roi serait un guerrier.

Sur les mœurs des Vandales. — — Les filles sont habillées singulièrement: elles ont une chemise qui leur vient jusqu'à moitié cuisse, la jupe jusqu'au genou. Ces jupes sont fendues par devant, ont un petit corset et une busquière qu'on peut tirer comme un tiroir. L'époux jette une poule noire contre la porte de sa belle, pour chasser les esprits.

Le comte Hessenstein, fils naturel du roi de Suède, un jour dans un grand repas que donnait le prince Henri, disposait des emplois qu'il donnerait s'il était *rex Gallorum*. — ›Que feriez-vous pour moi?‹ *dixit ei* la Princesse. — ›Vous seriez Madame de Pompadour.‹ — *Ista dicebat: ›Si quis mihi pacem annunciaret, credo quod amplecterer eum.‹* — ›Que je voudrais que ce fût moi,‹ lui dit celui à qui elle tenait ce langage.

p. 83 Quand on dit que le cheval du général Apraxin avait été blessé à la bataille de Jägerndorf, — ›Oui‹, dit le maréchal Keith, ›avec les éperons!‹

p. 85 Charles, plus vaillant qu'habile, plus actif que prudent, plus subordonné à ses passions qu'attaché à ses intérêts, aussi audacieux, mais moins rusé qu'Annibal, ressemblant plutôt à Pyrrhus qu'à *Alexandre*, aussi brillant que Condé à Rocroy, Fribourg, Nördlingen.

Quand le prince Henri partit de Dürings-Vorwerk, le gén[éral] Fouqué vint joindre avec un petit corps l'aile gauche qu'on avait laissée. Le Prince avait déjà poussé Zieten vers Nieder-Leschen, et à mesure qu'il avancait, il le portait plus en avant. Arrivé près de [illegible]agan, Zieten se

porta vers Sorau, où il fit des prisonniers. Beck se replia. On sut que Daun était à Triebel, qu'il s'était séparé en deux corps. Le 3 septembre p. 250
il avança sur Sorau, Zieten se replia vers nous. On pensa que Daun nous en voulait, de concert avec les Russes. Nous décampâmes le 5. Le Prince envoya deux bataillons à Glogau. Il se fit joindre à Sprottau par huit bataillons. Il poussa en avant le général Czettritz. De Ville était encore à Lauban, il en partit. Arrivé à Bunzlau. Stutterheim, qui commandait la gauche de Düring[svorwerk] se porta à Marklissa, marcha sur Friedland, prit le magasin, fit 100 grenadiers Pandours, marcha sur Zittau: tandis qu'étant à Lauban, nous décampâmes le jour de la marche de Stut[terheim], pour nous porter sur Görlitz. Là campaient Beck et de Ville. Nous les observâmes. Stutter[heim], fort seulement de quatre bataillons, ne pouvait pas trop s'arrêter vers Zittau, où marchait Beck, qui apprit que nous y étions. Le Prince n'osait pas trop se dégarnir, parce que Daun était près de lui, et marchait, enfin Stut[terheim] se retira vers Friedland. Zieten était à Schönberg ou Senftenberg, Bülow, à Hochkirchen, couvrait notre droite, revint devant notre front vers la droite. Krockow était en ville, Czettritz occupait Landskron avec quelques bataillons. De Ville avait décampé la nuit du 10 au 11 vers Bautzen, où Daun le joignit.

Dans notre dernière marche à Rothenburg nous avons marché près de onze milles, toujours en prêtant le flanc et ayant des troupes autrichiennes partout à Muskau et Senftenberg.

Le Duc régent favorisait une actrice, avait défendu qu'on la sifflât. Un du parterre le fit. — »Qu'on prenne cet homme-là!« dit le Régent. — »On ne peut pas me prendre,« répondit le siffleur. — »Comment t'appelles-tu?« — »Lérida«, répondit-il.

Le magistrat de Görlitz vint vers le général autrichien, pour se recommander qu'on ne les pillât pas. — »On ne vous laissera que les yeux, pour voir vos misères!« — Je tiens cela du conseiller d'Eichel, qui l'a appris du bourgmestre.

Hier, 4, nous joignimes l'armée Finck. 5 octobr
p. 251

Le général Mœhring avait un poste à défendre. On attaquait la hauteur vis-à-vis de laquelle il avait mis un colonel, qui proposa d'attaquer. Le général dit: »Je ne peux pas entreprendre cela sans ordre«: — fit demander au maréchal Keith. Celui-ci dit: »Je ne savais pas qu'il fût besoin d'ordre pour repousser l'ennemi.« — Le poste fut pris, ce fut un mal. Le même général savait qu'il y avait un règlement que toutes les sentinelles devaient avoir quelque chose pour les couvrir. M. de Mœhring fit mettre à Schandau devant une grange la sentinelle qui ne voyait rien. On en rit beaucoup. Quand les deux ponts vers Prague

furent emportés par le torrent, le Maréchal dit : »Si le prince Charles ne nous attaque pas, je mettrai sur mes tablettes qu'il ne sait pas son métier«, dit le maréchal Keith. — Le colonel Wolffersdorff, en attaquant Torgau, voit une trentaine d'Impériaux qui tiraient sur lui dans l'action; dit : »Il faut prendre ces gens-là!« — On le fait. — »Allons, Messieurs de l'Empire! vous servez les Autrichiens, vous pouvez bien servir pour nous. — Qu'on les distribue et qu'on les mette entre deux soldats braves qui fassent attention à eux!« — Il les obligea ainsi de se battre contre leurs confrères.

V.[1])

Quand le Roi partit pour Leuthen, il écrivit à son frère tout ce qu'il
p. 98 voulait *facere*. »Je marcherai à eux, je tâcherai de les faire sortir, je les battrai. J'assiègerai Breslau, je le prendrai. Vous me direz : ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître. J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés, de semblables projets veulent être achevés.«

La bataille de Kunersdorf a été fameuse par les manœuvres qui se sont faites, par les succès les plus brillans, par la perte la plus inopinée et par les suites. On a des relations ou une, très bien faite; ainsi je me contenterai de ces traits qu'on n'écrira peut-être pas. Il est très sûr que les Russes furent mis en fuite chaque fois qu'on les attaqua; chassés de redoute en redoute, ils furent enfin dispersés totalement. Restait les Autrichiens qui étaient au cimetière. Devait-on les laisser? Le général Hülsen entr'autres dit qu'il aurait attaqué; que si le Roi ne l'avait pas, il se serait conduit mal. On attaque donc, les troupes lassées ne peuvent pas soutenir plus longtemps le feu ennemi. On fait avancer six bataillons; ils s'ébranlent. Loudon en profite. Ils fuient; le Roi les ramène; ils fuient encore; alors le Roi sauve les deux bataillons qui étaient les seuls qui attaquaient, et se retire. Il a fait des prodiges, a eu un cheval tué, une contusion qui l'obligea de se mettre en voiture, et son étui
p. 253 aplati d'un coup de balle. Quelle situation! Il se remet, fait des détachemens; tout cela est admirable.

Les Russes ou leurs Cosaques commettent des désordres affreux ils ont violé des hommes, des femmes, le bourgmestre de Beuthen. Sa femme disait : »Encore s'ils s'étaient tenus aux femmes! Ils ont violé la

1) Im Original ganz mit griechischen Lettern geschrieben.

princesse de ..... une fille de qualité qu'ils ont fouettée et conduite dans le bois.« — Les prêtres catholiques sont venus dire au Roi qu'il était vrai qu'ils avaient été attachés à la maison d'Autriche, mais qu'on voyait bien qu'ils ne ménageaient personne, pas leurs amis. Les Russes n'ont pas épargné la Saxe, malgré les précautions prises. Le Roi fit écrire à Loudon, pour se plaindre, qu'il devait penser à quelles extrémités on en viendrait, si l'on parvenait sur les terres de la Reine. Il dit que ce n'était pas sa faute et qu'il sentait qu'il n'avait rien à répondre. Aussi Kleist, va-t-il en Bohême, brûlera vingt villages. Que de malheureux. Ils en *sunt causae*. — — —

L'an cinquante-sept, l'entrée en Bohême ne fut sue que du Roi et de Schwerin: chacun ne pensait point à cela, par les manœuvres que le Roi avait faites, et quand le maréchal Keith vit cela, il pleura de joie. — »Il n'y a rien,« en dit-il, »de si admirable.«

Le Prince fut averti par le Roi de partir de Düringsvorwerk. Il serait resté là, et il le devait, vu l'ignorance des positions. Il partit et repartit, attira Daun, arriva à Hermsdorf; là on eut pour la première fois des nouvelles directes à patrouilles. Le Roi avait dit de tourner l'armée: le Prince répondit que cela ne se pouvait pas. Le Roi récrivit qu'il fallait absolument le faire, et cela réussit. Si le général Wobersnow n'avait pas été tué, peut-être la bataille de Kay aurait été gagnée: du moins sa brigade, le voyant tué, s'enfuit.

Un des malheurs de la bataille du douze, c'est que l'on se hâta trop à transporter le canon russe, de sorte que lorsque l'on faisait la retraite, il n'y avait pas de canon. Le Roi donc tint ferme ensuite. —

»Quand on a guerroyé longtemps,« me dit le *Rex*, »on apprend à faire ces démonstrations. Quoique faibles, les Autrichiens savent bien camper: sont prudens, mais n'ont pas cet esprit de combinaison, ils ne savent pas profiter.« p. 257

Lorsque je vis le Roi à Elsterwerda [11 novembre], il me *dixit*: »*Vides hominem* accablé par le malheur, la douleur: mais pas abattu.« p. 253
— Je fus très attendri au récit de l'histoire de sa vie pendant ces trois mois. Malgré ses occupations, les douleurs de la goutte, il a trouvé des instans pour composer des réflexions sur Charles XII, excellentes et écrites avec beaucoup d'exactitude. p. 256

»Il est bien bon qu'on ne voie pas la fin de toutes choses. Quand dans la jeunesse on se détermine à un poste, comme on est trompé, que d'envieux on trouve. Vous verrez la cour, et vous y trouverez des gens bien faux, qui se feront une fête de vous trouver des ridicules et d'en parler.« p. 71

»Voltaire est comme un oiseau ou perroquet qu'on doit mettre dans p. 71

sa cage, lorsqu'on en est las; mais il faut bien prendre garde, comme on parle, afin qu'il ne répète pas les derniers mots.«

Dans la nuit du 13 au 14 [novembre] Daun décampa; nous le talonnâmes assez près. Leidmats est sur une hauteur, il y a des défilés affreux; en général, ce terrain-ci est bien coupé, ce sont tous des postes. Finck, qui par le poste qu'il occupa à Nossen, força les ennemis de se retirer, occupe Dippoldiswalde; Wedell Meissen; Kleist Maxen. Il entrera en Bohême. Le Roi poussa vite, monta à cheval, vit l'ennemi ou le corps de Sincère.

p. 71 »On trouve par ci par là de ces excellens caractères; alors on pardonne en leur faveur à toute la malignité humaine qui est extrême. Il n'y a rien de si mauvais que l'homme. Il y a des esprits si de travers qui voient tout de travers; j'en ai connu deux comme cela, Rothenburg et le comte de Schulenburg. Ce dernier était éclairé, mais il avait fait un salmis de tout.« — Le Roi en passant l'Oder s'était trouvé dans cet endroit où Schulenburg fit sa retraite devant Charles XII. Cela donna occasion à faire ces réflexions sur Charles.

p. 71. 72 »Jeune encore,« me disait Sa Majesté, »je ne voulais rien faire; toujours en course, ma sœur de Baireuth me dit: ›N'avez-vous pas de honte de négliger vos talens?‹ — Je me mis à la lecture; je lus des romans; le marquis d'Aube m'en donna. J'avais attrapé *Pierre de Provence*; on ne voulait pas que je le lusse; je le cachais. Je couchais entre le général Finck, mon gouverneur, et mon valet de chambre. Quand ils étaient bien endormis, j'enjambais le lit de mon valet, je passais dans une autre chambre où je trouvais une lampe dans la cheminée. Je m'accroupissais là et lisais. Mais, un soir, la toux prend au Maréchal; il ne m'entend point respirer, tâte, ne me trouve point, crie. Je cours vite, je dis que j'avais eu quelque besoin. Je cachais mon livre et je ne m'y frottai plus depuis. ›Mon prince, prenez garde à vous!‹ et je pris garde. — Quand j'ai eu Rheinsberg, j'y ai lu beaucoup, et peut-être trop. J'ai fait des extraits de tout ce que j'ai lu; mais j'ai ce faible que je ne puis pas soutenir que l'on me demande des livres. J'ai toujours soin d'exercer ma mémoire, et je ne sais comme cela arrive, j'ai plus de facilité à apprendre les vers que jamais.« — C'est toujours pour lui un plaisir, lorsqu'il en peut réciter des tirades.

On attendait des nouvelles de Finck. L'armée campe vers Kesselsdorf, s'étend vers l'Elbe. Diericke a passé l'Elbe; Finck, jadis à Dippoldiswalde, est à Maxen, Wunsch à Dohna. Les Autrichiens sont resserrés.

J'envisageais comme très humiliant pour eux de rentrer en Bohême en passant l'Elbe, c'est ce que je disais. On croyait que Sincère allait à Dippoldiswalde; mais ces gens-là ne pourraient-[illegible]s faire un coup

de vigueur, un bon corps se porter là, un autre bon entre Dohna et Maxen, un autre vers Pirna? C'est ce que je craignais et je crains encore. Finck est forcé alors de se retirer peut-être avec désavantage.

Sa Majesté *dicebat:* »Dans la guerre on ne peut pas trop espérer, p. 258
ni désespérer: un incident qu'on ne peut pas prévoir, dérange tout, ou fait un bien infini. Si mon plan ne réussit pas, ce ne sera pas ma faute.«
— *Mihi apparuit quod parve timebat de eventu et illum esse paulum objectum.* 19 novembre. 19 novembre

L'armée n'aurait-elle pas pu se porter un peu plus à la droite, pour p. 259
être à portée de Dippoldiswalde? J'ai vu les retranchemens des Autrichiens. Il y a un grand fossé, ensuite un glacis de vingt pas, conduit à un petit retranchement élevé de terre, derrière un fossé où le soldat se tient, et une banquette. Le feu par là doit être rasant.

Il faut douze millions d'écus pour une armée de 80,000 hommes, cinq millions au moins pour les magasins. Un canon de 12 pèse 1800 livres, sans affût, portera 2000 pas; un de 24, 4000 pas: il faut six livres de poudre pour un boulet de 12.

Le 20 on apprit que Kleist avait brûlé le magasin d'Aussig et un 20 novembre
autre avec des villages en représailles, pris deux généraux aux bains, p. 261
Bülow et Browne. Il a amené le premier, 8 officiers, le bagage de ces dix: mais on était inquiet de Finck; on savait que Sincère avait occupé Dippoldiswalde, on avait entendu une canonnade très vive. Hülsen p. 261
envoyé vers lui n'était qu'à Klingenberg. Tout cela inquiétait. Il avait appris *multos versus*, parla sur tous les poètes; qu'on n'avait plus à choisir des sujets: sur les dettes qu'on contracte sans espérance de pouvoir payer, ce qui est d'un malhonnête homme; sur ce qu'il s'apercevait p. 258
qu'il n'était plus heureux, que son beau temps avait passé. — »Voyez- p. 261
vous, quand on ouvre ou que j'entends le moindre bruit, je crois que l'on apporte des nouvelles, et je devrai peut-être me coucher dans l'incertitude.«

On se réjouit de ses succès, on croit, quand les affaires vont bien, que tout est dérangé chez les autres: on s'enhardit, on fait des démarches vives, on *habet contemptum, et hostis* de nous profite.

Les hommes sont étranges; ils ont du plaisir d'abaisser le Roi, pour élever le Prince: d'autres *vice versa;* mais est-on raisonnable? Le Prince agit avec ménagement: mais il a à répondre, l'armée n'est pas à lui. Et condamnera-t-on son frère qui, maître, peut entreprendre davantage? et ne peut-on pas hasarder un peu, pour espérer de gagner beaucoup? En les poussant ainsi, on leur fait perdre ou gagner du temps, et, les troupes ayant souffert assez, la campagne ne s'ouvre pas

Notre marche d'Herselstein vers Krögis était hardie. L'ennemi savait-il ce que nous étions? La difficulté d'avoir des canons; les troupes qui arrivent tard. On dit: si l'ennemi avait entrepris; mais nous parlons, nous qui voyons les choses.

En restant à Dippoldiswalde, peut-être se retiraient-ils d'abord; leur faisait-on une affaire d'arrière-garde favorable, on ne perdait presque rien. Les troupes entraient d'abord en cantonnement, et tout cela peut changer. Je l'ai toujours cru que les ennemis nous laisseraient leurs tentes vis-à-vis de nous, pour nous masquer, et qu'ils feraient défiler pour attaquer un corps.

Je ne suis pas militaire; mais ce que j'ai vu, me persuade qu'il faut toujours laisser clair l'ennemi qui veut aller, et ne l'entreprendre que lorsqu'il ne peut revenir en forces sur ses pas, contre des gens qui doivent toujours aller en forces, quelque faible que paraisse l'arrière-garde, afin que, si l'ennemi avait fait quelque masque, on ne souffrît pas un échec, ou un affront, qui décourage souvent autant que le premier.

21 novembre

21 novembre. »On a«, me disait le Roi, »un ami; on l'abandonne, dès qu'il commence à être malheureux, on n'ose pas le soutenir devant son maître, souvent quand on pourrait aisément le faire: voilà la cour, et cela est vrai.«

Pourquoi la plupart critiquent-ils et rient-ils de ce que l'on a trop pressé l'ennemi? C'est que la plupart auraient voulu vite entrer à Dresde dans leur quartier.

Il est bien étonnant de voir de petits écoliers censurer la poursuite d'un chef qu'on admire, et dire après cela: »Voyez, ne l'avais-je pas dit?«

p. 305 Il est vrai, *timui, quoties mihi* parlait *cum fiducia* : »Ils *proficiscentur*, tout ira.« — Le succès ne répondait pas à Olmütz, à Zorndorf, Hochkirchen, devant Posen et Kunersdorf. *Quando locutum est in dubio, bonum fuit* : vers Scalitz, vers Reichhennersdorf, Neisse, vers Dresde l'année passée.

Les Autrichiens ont fait de grandes fautes; mais si cela continue, ils
p. 257 deviendront redoutables. Ignore-t-on combien peu *potest* un chef agir, lorsqu'il doit toujours demander des ordres: Attaquerai-je?

Ici il se laisse enfermer, on crie contre lui; mais ne pouvant encore partir, a-t-il cru que le meilleur pour lui était de voir son ennemi agir ainsi qu'il pourrait profiter des endroits faibles; car peut-on agir toujours avec la même force dans tous les endroits où on enferme?

Derelinquitur equitatus à Dippoldiswalde, pour garder le poste: était-ce *contemptus?*

On s'effraie, on voit noir; mais cela est-il impardonnable, quand on

a eu de mauvais succès, quand on se voit entouré de tant d'ennemis, lorsqu'on soutient depuis quatre ans une guerre si meurtrière? Mais il est impardonnable à un général, à un lieutenant-général, à un officier, de marquer ses alarmes, de les faire sonner devant toute une armée.

C'est le sort d'une armée qui a toujours vaincu et qui se voit une fois vaincue, de se décourager tout à fait. On s'imagine que le temps p. 264 du bonheur est fini, qu'une certaine fatalité amène le temps malheureux. On oublie qu'on a toujours vaincu; un homme qui a eu des douceurs, les oublie, dès qu'il a une douleur violente, il craint ses retours empoisonnans.

Il faut des coups hardis dans la guerre, par conséquent dangereux; mais il ne faut jamais les entreprendre sur l'idée de la faiblesse ou du manque de tête de l'ennemi, et, si le coup manque, que cela ne fasse manquer le point capital. Un homme qui va pied à pied, qui n'entre[prend] jamais rien, réussira, je crois, faiblement; il n'en est pas de la guerre comme au jeu d'échec; ici on a tout le temps, et non pas là: si je ne finis pas mon jeu, je puis le renvoyer à demain; mais si je ne finis pas la campagne, qui sait si je la finirai l'année suivante? L'en[nemi] change la partie.

Tel aurait été un sot et l'aurait toujours été, qui par une circonstance heureuse à laquelle il n'a point de part, se fait une réputation, parce qu'il a été comme forcé de faire une belle chose, sans savoir qu'il en faisait une belle.

Les fautes des autres souvent dans toutes les affaires de la vie, et surtout dans la guerre, font notre réputation d'habile homme, d'homme prudent, d'homme de grandeur d'âme, de fin, de grand politique; où expose-t-on un plan, il dit: »J'avais la même idée«; et s'il ne craint pas d'être démasqué, il dira à d'autres: »Je crois que dans tel cas on devrait agir ainsi«; il se fait une réputation d'homme habile.

»Vous aurez affaire à un honnête homme«, me disait quelqu'un un jour que j'allais lui faire ma révérence; je l'ai craint depuis, je me suis toujours méfié de lui.

»Vous êtes bien courtisan«, me disait un autre, quand je dis au Prince: »Bientôt Votre Altesse enlévera tous les magasins«; — et cet autre disait: »Votre conversation vaut mieux et m'est plus agréable que les meilleurs livres.«

Qu'on se trompe en faisant sa cour: on salue les domestiques, on les embrasse même. Je l'ai vu, et je crois que rarement un domestique osera parler; il pourra faire peut-être beaucoup de mal, mais pourra-t-il faire beaucoup de bien? J'en doute; et qui sont ceux qui font ainsi le plus bassement leur cour? Ce sont le plus souvent ceux qui ont le plus

de naissance. D'où vient cela? Peut-être ont-ils plus d'ardeur pour parvenir. Le soir, ce 21, étant de mauvaise humeur.

Vers les 6 heures du 21 je fus. L'avis était que Finck attaqué avait chassé l'ennemi; mais qu'ayant laissé Rebentisch, il avait été repoussé.
p. 262. 263 On savait de plus grands malheurs, dès les 4 heures, et on ne le disait pas au Roi : quelle conduite! Une affaire de cette espèce ne demandait-elle pas de prompts avis, pour prendre des précautions? — »Allons, ne me cachez rien, je vous prie!« — Je dis qu'on disait qu'on avait amené à Dresde 200 prisonniers, qu'on voyait arriver des chariots vers le quartier de Daun; de petites troupes de gens à pied de six. Cela inquiétait. Je dis que dans toute affaire on prenait de part et d'autre des troupes. — »Vous voulez amalgamer tout cela. Je ne suis pas riche; mais je donnerais bien mille ducats pour être au fait.« Il n'était point venu de déserteur; enfin arrivent deux paysans qui disent que Finck avait été attaqué et que tout son corps avait été pris. Quel coup! — »*Mi Deus*,
p. 264 *ajebat,* »cela est-il possible, serais-je venu apporter mon malheur en Saxe! Qu'en pensez-vous? Si cela est, c'est un coup affreux. Mais personne n'aura-t-il pu s'échapper?« — Il allait *a me ad* colonel Krusemarck: »Je ne puis le croire et c'est horrible.« — Cependant il écrit au général Hülsen à Freiberg de se replier, si cela est vrai; il écrit à son frère, fait venir le conseil[ler] Eich[el].

»Voyez-vous«, disait-il au commencement à l'arrivée des paysans, »quand il y a du succès, mon imagination grossit les choses, et je suis d'une grande inquiétude dans un *malo*.«

22 novembre
p. 264. 265 22. Que ce coup est triste, au moment de finir la campagne de la façon la plus brillante, forcer les ennemis de se retirer, aller jouir du repos et faire reposer les troupes, les laisser dans leurs quartiers avec la confiance que, malgré des malheurs, on avait chassé l'ennemi, espérer de la désertion, laisser les Autrichiens avec une retraite pénible dans la méfiance de leur général, de leur force et de la supériorité prussienne, et tout cela disparaît de la façon la plus douloureuse.

Le soir, je fus depuis 3 et demie jusqu'à 9. Il était bien affligé, revenait à la même idée. — »J'aurai donc apporté mon malheur en Saxe!« — Je tâchais de le distraire, mais cette image revenait toujours. —
p. 265 »Voyez comme j'ai été malheureux : traité durement par un père, enfermé trois mois seul dans une chambre; à midi on m'apportait à manger
p. 35 par une petite fenêtre, on me donnait en même temps une chemise, et
p. 265 puis je rendais mon manger à assiettes. Je n'avais que Bossuet sur les *Variantes* et Basnage. Le malheur m'a toujours poursuivi; je n'ai été heureux qu'à Rheinsberg. Ah, si cette paix vient, pourra-t-on me blâmer de vivre un peu pour moi-même, de me retirer et vivre tranquille?« —

Il *versus condidit* sur la parodie de Voltaire sur l'*Ecclesiasta*, et il peignait ses malheurs. p. 259

»Je suis comme dans la braise. j'ai des mouvemens d'impatience. d'indignation et de colère; il me semble, *quod sim catenatus et quod eas rumpere volo*: au moins ce sont des misères ce que je fais; mais je me distrais, et à quoi sert la philosophie? peut-on changer les malheurs? Mais il en coûte toujours. on a beau dire.« — Il répéta: p. 265

... Triste destin des rois!
Heureux qui satisfait de son humble etc. p. 266

Il est vrai qu'il y a dans les affaires de la vie des choses qui étonnent. Le *Rex* a été heureux vis-à-vis de généraux habiles, et toujours malheureux vis-à-vis d[e] Daun]. Il peut y avoir une raison bien simple: vis-à-vis de généraux habiles il prend toutes ses mesures, vis-à-vis de l'autre il se négligera, parce qu'il le méprisera trop.

23. Le matin il y eut une alarme. On se mit en ordre de bataille. Daun. Lacy. Esterhazy était venu reconnaître, on crut qu'il voulait nous attaquer. Je fus appelé vers les 11 heures. Il me montra ce qu'il avait corrigé. Le soir j'y fus et y restai trois heures. Je fis tout pour le distraire. On parla de poésie, de philosophie. — »Si cela me distrait, qu'importe? cela est assez bon.« 23 novembre p. 266 p. 267

Le maréchal Schwerin ne voulait point de bataille: il voulait aller à Königgrätz prendre le magasin, aller de là à Vienne: si les Autrichiens décampaient de Prague, le Roi leur tombait sur le corps, et le tout alors était fini. p. 278

J'ai été chez le Roi, qui m'a montré ce qu'il avait fait, toujours bien sensible. — »Il faut que je vous le dise naturellement. Si je quitte la Saxe, je suis perdu.« - - »Plût au Ciel, écrivit-il à son frère, le même soir, »que j'eusse eu encore la goutte, cinq ou *sex* bons *dies*.« Toute cette scène-là montre ce que c'est que les affaires de la vie: un moment heureux décide dans un instant des évènemens les plus grands. Il parait que Finck aurait dû être informé de la marche de l'ennemi. Si l'on avait su qu'ils attaqueraient avec toute leur armée, qu'ils ne laissaient que 12.000 hommes dans leur camp, quel coup on aurait pu porter! p. 267

21. Nous parlâmes du plan pour le bonheur. Il me rappela celui qu'il avait déjà fait, de se retirer, de se réserver 100,000 écus, qu'il tirerait d'une province qu'il se réserverait, afin qu'on ne pût pas la lui ôter. »Je voudrais quelques amis complaisans, point de militaire, parce que je ne veux point d'ambition, je ne voudrais point de ville, parce qu'il y aurait toujours de la royauté. On rendrait des respects. Il faut que 24 novembre p. 268

chacun soit libre et qu'on vive en ami. Tout étranger, homme d'esprit et connu serait bien reçu, mais on ne recevrait personne d'autre qui viendrait pour voir. L'ordinaire serait simple; 12,000 écus par an pour la table, 20,000 pour des fantaisies; le reste pour les pensions à mes compagnons, à qui je laisserais quelque chose après ma mort, pour se
p. 269 souvenir de moi. — Voilà la fin de ma parodie de Salomon. Je finis par une chose que je ne crois pas; mais puisque tout le monde le croit, il ne faut pas dire autrement. Je me suis un peu trop pressé pour écrire sur mon entrée; je devais attendre quelques jours. Voilà la vie, qu'elle est traversée.« — On apprit que Beck s'était replié sur Dresde.

25 novembre
p. 269 25. Plus je pense à ce coup, moins j'en puis revenir. Il se fait presqu'au même endroit où s'est faite la prise des Saxons. Sans ce coup-là, les autres se retiraient et perdaient presque plus dans la désertion que nous n'avons perdu. Cela changeait tout. On s'accroche à la moindre bonne nouvelle; on espère, mais presqu'au même instant on craint de s'être trop flatté. On ne peut pas s'imaginer qu'on puisse être heureux encore; quelle position! On sent pourtant que cette douce espérance est le plus doux des biens. C'est surtout dans ce métier pénible qu'on apprend à ne compter que sur ce qui est ce qu'on tient. Toutes les fois
p. 305 *quod notavi* qu'on espère trop, il y a toujours en des revers.

p. 291 Le Roi ne réussit presque point cette campagne : on enlève un bataillon, mauvais coup de Bergen, va à Neisse pour chasser de Ville, il part et se retire, reste à Reichhennersdorf croyant qu'on l'attaquerait, et on ne le fait pas; craint à Landshut qu'il aura la goutte, et il l'a eue, *timet quod hostis* n'aille en Saxe (Lusace), et il y va; espère que Dohna arrêtera les Russes, et il ne réussit pas; envoie Wedell, il est battu; va avec les plus belles espérances; il souffre de la goutte; veut chasser les Autrichiens de la Saxe, reçoit un échec inouï. Mais avant le 12 il reçoit la nouvelle de la bataille du 1er août. Dans sa maladie il reçoit la prise de Québec, du duc d'Aremberg, et, dans ses inquiétudes encore avec les Russes, celle de Hoyerswerda, de Finck, et tout cela, ces bons coups, frappés par ses subalternes.

p. 270 Le soir, j'y fus vers les 4 heures. Il me relut son Salomon. — »Croyez-vous que cela peut aller de pair avec celui de Voltaire?« Le lion mort ne vaut pas le moucheron qui respire; voilà ce vers qui lui plaît le plus. Il est *sensibilis quando scripta sua non bene leguntur*. Je lui donnai la lettre de Rousseau qu'il trouva détestable, mal écrite; mais
p. 270 quand il est prévenu, qu'il ne s'imagine pas qu'il sera bon, il le lit d'une façon si décousue que le stile ne paraît point enjambé d'une raison à l'autre, et l'écrit ne peut qu'être *malum* : »Cela est lâche, des raisons
p. 269 faibles.« — Il lut Lucrèce, tout le troisième livre; il en trouve la phy-

sique mauvaise, le reste excellent. Il lut *etiam* de la *Thébaïde*, et quand il ne veut pas *invenire bonum*, *legit modo singulari*. p. 23

26. Je fus à 11 heures. — »Vous me voyez plus triste, je suis encore dans l'incertitude.« — On parla sur la matérialité de l'âme, disant qu'il ne connaissait pas s'il y avait un Dieu. Je lui dis que celui qui était convaincu de cette idée, était plus heureux. »Mais quand je serai détruit, alors je suis sûr que rien ne m'inquiétera plus.« — J'y fus le soir. On raisonna sur le même sujet, exposa avec beaucoup de feu la manière dont il traduirait en vers ce troisième chant de Lucrèce; comme il ferait valoir ses argumens. Me dit que, Voltaire ayant donné son Louis XIV au libraire, il lui représenta que le second volume n'était pas aussi rempli que le premier. Il fit son jugement sur les savans. 26 novembre p. 271 p. 271

Le comte Henckel, qui a vu les tablettes du maréchal Schwerin pour la campagne 57, n'avait point voulu de bataille: si on n'en donne point, aller droit aux magasins de Königgrätz, aller en Moravie, de là à la Neustadt signer la paix. Si on donne bataille, qu'elle soit heureuse, une partie des troupes se sauveront dans Prague, il ne faut pas bloquer la ville, mais laisser un corps d'observation: s'il sort de la ville, lui tomber dessus et envoyer en avant de la cavalerie pour brûler les villages sur leurs passages, et puis le tout est fini. Quand le Roi lui dit, en arrivant devant Prague, qu'il fallait attaquer le poste, — ›Sire,‹ dit-il, ›je connais le terrain, il est difficile.‹ — »Oh, bon,« dit le Roi; »on chassera ces canailles.« — ›Votre Majesté l'ordonne donc.‹ — Il met l'épée à la main, marche, va avec 24 bataillons, ils sont repoussés, se met à la tête du régiment, avec un drapeau, il est tué et se couvre du drapeau. p. 278

Le *Rex* fut bien surpris en voyant Madame de Woronzow si belle avec tant d'esprit. — »Est-il possible qu'on trouve tant d'agrément chez ces barbares!« — Mais l'époux était bien laid et bien sombre.

27. Toujours dans la même incertitude sur ce qu'ils feraient. J'y fus: il était bien, il me montra un ouvrage qu'il avait fait pour se distraire, sur la manière dont on devait étudier les anciens et les modernes, à quoi on doit toujours s'attacher. »Les jeunes gens sans conduite admirent souvent ce qui ne doit pas être admiré, et je crois qu'on n'a pas un ouvrage dans ce goût-là. Je ne puis encore pas lire.« *Quando habet* des sujets *molestiae*, *contradicit unicuique phrasi quae dicitur*, *est admodum θαυμαστέος* de la *minima ἔργα quae ποιεῖ*. 27 novembre p. 314 p. 197

»D'où êtes-vous,« *ajebat Rex militi Gallo* après Rossbach. — ›Je suis d'Auvergne, je voudrais bien y être.‹ — On voulait les faire ranger. — ›Voyez-vous‹, dit-il, ›ce bougre, il veut nous dresser à la façon prussienne, et il n'y a qu'un instant que nous sommes ici.‹ p. 91

28 novembre

28. On apprend la prise de Münster, cela réconforte. *Fui ad sextam.* Je le trouvai abattu comme un homme lassé par mille fatigues et inquiétudes, qui est assoupi par tant d'agitations et qu'un sentiment douloureux réveille quelquefois. Il croyait qu'il y aurait quelque affaire à Freiberg *et quod dare posset* un croc. — »J'ai pu lire *hodie*,« *ait. Locuti sumus* de Grammont, des *Mille-et-une* : »Je n'ai pas pu lire cet ouvrage, c'est un merveilleux malcousu.« Il parla des ouvrages de Prevost d'Exiles; il avait entendu dire qu'il *erat filius* de Bossuet. *Locuti*
p. 273 *sumus de concionatoribus.* — »C'est pitoyable,« *ajebat*, »ce qu'ils chantent; il n'y a rien d'intéressant, et au lieu de traiter des dogmes, il faudrait parler de la morale et faire des descriptions terribles de l'enfer. Cela fait toujours bien; mais il faut se garder de dire au peuple qu'il
p. 312 n'est pas libre; il en abuserait.« On parla ensuite des passions. »On est entraîné par elles, et il semble que c'est là notre fatalité. Il y a des gens qui n'en ont pas mal, et *habeo meum* compte; mais cela passe vite. S'il y a une fatalité, on ne peut s'empêcher de croire une providence qui
p. 312 veut que nous soyons ainsi menés.« Il me cita un trait d'un ministre qui, passant par le grand pont, dit à son cocher d'arrêter pour baisser la glace devant le Roi qui y passait. Le cocher ne s'arrêta pas assez à temps. Voilà Son Excellence qui descend, jure, bat son cocher. Le général qui était avec le Roi, lui dit: ›Mais que fait Votre Excellence, Elle s'oublie; ne voit-Elle pas le *Rex?*‹ — ›Mais le coquin, pourquoi ne s'arrête-t-il pas! il sera repassé encore.‹

»Un jeune homme qui a de l'esprit, sera toujours un peu libertin.« Il finit par me lire *Britannicus*, 5e acte, et réciter des vers qu'il avait appris. Il *diligit*, qu'on *inveniat quod* μανθάνει bien; il *approbat uno die quod altero contempserit*; on s'aperçoit *quod in istis calamitatis diebus appropinquat ad pietatem, sed modo longinquo timidoque*; *timet ut adspiciatur.*

29 novembre

29. Je fus le soir *prope septimam.* »Il y aura quelque chose demain. Si je suis heureux, tout ira bien. Si *possem Daunium* battre, ce serait excellent. Je pars à 5, j'arriverai à 9, nous commencerons à 10. Cela *finiet* à une *hora*. Pour peu que le sort me favorise, quelle bonne affaire! Je réparerai mes malheurs. Il est 8 heures; il faut que je me repose, car je devrai me lever à 7.« — Il parlait avec cette confiance qui en donne. — »Adieu, mon cher, j'espère que *potero dare bona* nouvelle.« — La marche devait être secrète; une après on savait tout. Il
p. 278. 287 *duxit ad pugnam* de Kolin son bataillon des gardes, *ut ei ostenderet, quid est* une bataille *lucrata*. Il fit rester aussi Bülow, *adjutorem principis* Ferdinand, pour voir comme il *percuteret Russianos;* ce Bülow fut blessé.

Tous les malheurs n'arrivent pas à la fois. Si ces gens-là, après le coup de Finck, avaient occupé Freiberg, ils nous auraient très fort gênés; s'ils nous *aggressi erant*, *miles paullulum* τύπτος *erat ab ictu*.

Pourquoi le prince de Würtemberg s'est-il déclaré? Pour avoir du sel de la France, qu'il était obligé de prendre de la Bavière; mais les Bavarois ne prennent plus de son vin.

Il y a certainement dans toutes les affaires de la vie le moment qu'il faut saisir après un coup porté; si on ne le saisit pas, les affaires traînent: trop timide ou trop enflé de sa victoire, on néglige de pousser plus loin: on craint de perdre ce qu'on a gagné.

30. Le Roi est parti ce matin à 5 heures. Les superstitieux, ce qui arrive lorsqu'on craint, se sont aperçus que, lorsqu'il montait en voiture, qu'il manquait quelque chose aux chevaux et aux courroies, qu'ils se sont défaites. Il a pris les gardes du corps, les gens-d'armes, le régiment Seydlitz et 6 bataillons. 30 novembre p. 277

J'ai compris, *ab* ce *quod mihi dixit consiliarius Coperius*, que le Prince avait fait cette marche de lui-même. Ce fut un malheur à la bataille du 12 que la cavalerie, attaquant vers les *quartam horam*, pour attaquer une batterie, fut culbutée, ce qui la découragea. p. 280

Le général Finck écrivit *Regi* pour le féliciter *quod hostis ibat in Bohemiam*, et c'est ce corps qui le tournait. p. 276

Le *Rex* donna ses ordres à Grabow contre les Russes. En partant pour la Saxe, il demanda sa carte pour lui montrer ses dispositions. Le général jura qu'il n'avait point vu de cartes, et le *Rex* le laissa. On lui dit que c'était d'autres cartes dont il parlait. Il fut à Glogau, il en demanda. — »Quelle voulez-vous, générale ou particulière?« — »Diable! je suis général, il m'en faut de générales.« — *Idem accidit generali* Sydow à Görlitz. p. 278

En avançant contre les Français, Henckel dépêché du *principe* trouva qu'il avança à grands pas, jambe élevée.

Du 2 décembre. Les Autrichiens firent des redoutes devant leur camp et l'on vit défiler par la ville six ou sept régimens qu'on disait aller à Stolpen et qu'on croyait; mais ils se portèrent sûrement du côté de Diericke. 2 décembre

Dans un jour de bataille et qu'on est en désordre, chacun jure et crie halte! et chacun fuit. Cet hussard passant par un village où étaient trois officiers suédois qui jouaient aux dés — il y avait beaucoup d'argent sur la table — il entre, tire son sabre, prend ses deux pistolets qu'il lâche en l'air, prend l'argent et s'en va.

3. Sa Majesté est revenue à 11 heures de Freiberg, ayant appris que Diericke était entouré. J'y fus le soir. »Toujours du tracas. Il 3 décembre

faut courir d'un endroit à l'autre. Je vous l'ai *semper dixi*, heureux qui vit en repos, content d'une petite fortune!« — Il envoie Wedell pour soutenir la retraite depuis la hauteur. »Que cette vie est pénible!« *Se solabatur legendo* les *versus qui ἐργαζόμενός ἐστι*. — »Je ne sais, ma foi, pas,« *ait*, »comment tout ceci *finiet*. Je suis vieux, et on n'a
p. 323 plus de bonheur, quand on est vieux. Aucune chose ne m'a réussi cette
p. 274 campagne. Je me tire assez glorieusement des Russes, je viens avec de belles apparences, et tout cela s'évanouit.«

Les Autrichiens ont 2000 hommes de pionniers, ont toujours des sapeurs et mineurs et marquent dans les chemins qu'une colonne doit passer par tel endroit.

4 décembre 4. La cavalerie ayant passé, on sauva encore 4 bataillons, trois
p. 274 furent tués ou pris ou noyés. Ils se sont bien défendus et plusieurs ne voulant pas se rendre, se sont jetés dans la rivière. Ils ont été attaqués par 16,000 hommes que commandait Beck. On détacha la veille deux régimens de cavalerie vers Torgau pour parer le coup qu'on aurait pu porter, soit en brûlant le pont, soit en poussant à Berlin. Je crains plus pour ce dernier endroit. Beck a été là prisonnier, il a pu s'informer de la fabrique de la poudre, des armes, magasins de drap, et c'est, me semble, un mal, d'envoyer des prisonniers dans une capitale. Voilà, il faut l'avouer, des calamités bien grandes, après les espérances les plus
p. 274 belles. Fortune, tu te joues des faibles mortels. Je fus *a quinta hora*
p. 276 *ad decimam*. — »Vous me voyez toujours dans le bourbier! quels malheurs! J'ai besoin de philosopher, de moraliser. Vous voyez, je suis assez tranquille, cela ne m'aigrit pas;« — *aliquoties erat* abattu, inquiet, des *motus* d'impatience, — »et, *mi care*, *ne falleris*. C'est l'effort impuissant d'un fier infortuné qui feint d'être content:

La mort est l'espoir, le seul bien qui me reste,

p. 307 dit Jocaste.« — *Mihi revocavit ideam quam* [à] Doberschütz *habuerat, quod illam post duodecim. Post* la bataille il se trouva avec 6,000 hommes, il passa la rivière dans la crainte d'être attaqué, ne voyant pas *ut posset* couvrir Berlin. On vint lui dire qu'il y avait 10,000 hommes. Il leur dit qu'il fallait vaincre ou mourir, si on les attaquait; que »si les troupes n'auraient pas voulu se battre, je me serais battu avec mes officiers; et ç'aurait été sur nos cadavres qu'on aurait pu aller à la capitale;
p. 192 et, *mi care*, vous ne connaissez pas mon cœur: il est trop fier pour souffrir des avanies. Quelle horrible chose de tomber entre les mains des ennemis! Vos idées sur l'idée varient des miennes; mais il vous est
p. 275. 324 permis de l'avoir. Quelle vie! Je tremble, quand j'ouvre une lettre. *Sum motus, quando janua aperitur*, et quand pourrai-je vivre en paix?« — Je parlais de la retraite. Il en raisonna, répéta *quid dixerat*: »Si

Voltaire venait me voir, ce serait rarement, et j'empêcherais bien qu'il p. 275
fit des tracasseries.« — Il fit le plan du bâtiment qu'il voudrait avoir. — »Il n'y aurait point de vanité, point de tabourets, mais chacun aurait des fauteuils.«

Ce Kalckreuth, adjudant du *principis*, *ajebat* en ricanant: ›Et voilà la Silésie perdue! je donnerais un florin à qui viendrait me dire, ma sœur est morte, je n'ai point du tout de patrie.‹

Au milieu des calamités publiques, ces gens-ci pour la plupart s'oc- p. 248
cupent de leurs intérêts. ›Mon domestique n'est pas venu de Meissen: il devrait pourtant être ici,‹ me disait quelqu'un, lorsqu'on attaquait nos pauvres bataillons.

Il est vrai qu'il est étrange qu'on n'ait pas paré ce coup qu'on craignait, qu'on avait prévu, sur lequel on avait eu des nouvelles. On avait dit au général de se retirer: sa bravoure l'entraîne, et, se voyant entouré, il demande la veille qu'on lui fasse un pont.

5. Je le *inveni* occupé à dessiner avec la plume des ornemens ba- 5 décemt
roques pour se distraire. — »Croyez-vous bien,« me dit-il, »qu'il y a des gens qui envient mon état?« — ›Oui,‹ dis-je, ›beaucoup même.‹ — »Ils p. 38
sont bien fous! Voyez si je suis heureux. Que de malheurs! Six ans p. 48
même avant la guerre j'étais inquiet, et je prévoyais l'orage: et que d'inquiétudes depuis! Qu'il faut de philosophie. Je pourrais vivre à bon compte. — J'achèterais un chapon dont je mangerais trois jours.« — p. 311
Ejus agitationes eximiae erant. — »Que vous devez vous ennuyer avec moi! je suis dans les convulsions de l'inquiétude; vous n'avez pas éprouvé encore les coups de la fortune, pour vivre en retraite. Vous avez donc bon courage.« me dit-il. — ›Oui, Sire, j'espère que tout ceci ira.‹ — Il *delectat sua opera cum ardore inextinguibili et praecipue* de critiquer les autres vers. Je restais depuis quatre heures jusqu'à 9 et demie. — »Pourquoi faire des plans? qui sait si je serai demain!« — *Redibat saepissime ad suum statum*, lut ses vers sur le hasard. — »Oh, c'est *bonum*; p. 289. 2
n'est-ce pas? il *mihi apparet*, *quod* est; dites!« —

Lorsque nous sortîmes, pour nous mettre en ordre de bataille le 23, le Roi *dixit suo fratri*: »*Mi care*, faites tout votre possible, et je ne m'épargnerai pas.« —

Après la malheureuse affaire de Kolin, qu'on se croyait invincible. p. 279
Grant vint chez Henckel, adjudant du prince Henri. Celui-ci l'annonça au Prince, qui sanglota. Il fut dépêché vers le prince Ferdinand, qui commandait: tous étaient en pleurs. On donna ordre de s'assembler, pour consulter sur la retraite. Le *princeps* Ferdinand ne disait mot et il ne faisait que pleurer. — ›Il ne s'agit pas de cela,‹ dit le Prince: ›il faut prendre un parti.‹ — Il *urebat* de se faire connaître. — ›Je ne

puis.‹ — ›Eh bien,‹ *dixit princeps*, ›je ferai un plan de retraite.‹ — Le Roi est annoncé: le Prince va au-devant de lui, il le prend par la main, la serre; ›ah, mon *frater*!‹ — et il passe outre. Ils entrent ensuite dans la chambre et on sanglote de part et d'autre. Le Prince *dixit, quod optimum esset,* de faire un plan de retraite. — »*Non possum,*« *ait* 5
Rex, »*sed crastina die prope meridiem.*« — ›Cela presse!‹ — »Eh bien, faites-le, *mi frater*!« — ›Le voici.‹ — »Il sera bon, sans doute,« *ait Rex.* — Le lendemain on annonça au Roi l'adjudant du Prince, qui faisait dire au Roi si, en partant, il ne serait pas bon de faire battre la marche et déployer les drapeaux. — »Oui!« — On le fit. — On attaqua vivement le maréchal Keith, on le canonna dans ses tentes; mais il passa outre. — Le prince *Ferdinandus* Bruns[vicensis] *in calamitate est admodum sensibilis.*

6 décembre 6. On apprit que le Prince héréditaire avait battu le duc de Würtemberg, lui avait pris 4 bataillons; que l'armée navale française avait été dispersée; les Autrichiens avaient brûlé une partie de Riesa, où ils croyaient qu'il y avait beaucoup de magasins.

p. 277 Le *Rex* est parti ce matin pour Freiberg, où l'on disait qu'en voulaient les Autrichiens, pendant que l'armée de l'Empire irait à Chemnitz.

Pourquoi fait-on manger avec les officiers de l'armée les autres officiers? pourquoi les distingue-t-on trop? Quand ils sont relâchés, ils veulent soutenir la bonne idée et méditent des coups pour qu'on se rappelle qu'on les a vus. Pourquoi n'établit-on pas devant le camp des marchés où les régimens aillent acheter? Pourquoi ces officiers ne conviennent-ils pas *inter ipsos, si sint captivi* : *δίδωμι νέα.* Pourquoi n'attache-t-on pas les officiers à donner des avis, des plans d'opération? pourquoi ne tâche-t-on pas d'enlever des piquets ou sentinelles pour avoir le mot du guet? Pourquoi de femmes dans la ville? On prenait
p. 62 Olmütz, on battait Daun, on laissait Brünn à la droite. Le prince Henri marchait vers Prague dont il faisait le siège.

Verum est, quod erat plaisant que cette reconnaissance que les Autrichiens firent après l'affaire de Finck, nous fut *utilis, quoniam* les bataillons *suum locum ignorabant* et le bagage ne savait où il devait défiler.

Ce sera un morceau curieux de l'histoire que celui où on traitera cette question dans la position des affaires depuis le 13 novembre: devait-on hasarder quelque coup, ou laisser partir l'ennemi tranquillement?

7 décembre 7. On apprit que les Français avaient été battus sur mer entre Nantes et Vannes près de Quiberon. Cela fit un bien merveilleux.

Le *Rex* voulut s'embarquer à Emden, pour connaître un peu la marine. Sur le vaisseau il demanda: »*Sed* s'il s'élevait [illegible] vent que vous

ne puissiez pas revenir, où faudrait-il relâcher?« — »Eh, vers Texel«, dit-on. — »Oh, si cela est, menez-moi avec un petit vaisseau ou bâteau. Combien faudra-t-il de temps?« — »Deux heures.« — »Et sur ce grand?« — »Six, mais on est plus sûr.« — Il y avait un petit vent. Il monta ce bâteau, alla à force de rames. Il n'y avait pas quatre doigts de distance entre le bord du vaisseau et l'eau. Un matelot trouvait que le Roi avait assez d'esprit pour devenir bon marin. Ils étaient étonnés de sa résolution.

Le maréchal Keith racontait qu'un officier de cavalerie anglais devint marin. Se trouvant vis-à-vis de l'ennemi, il dit qu'on devait attaquer en front tout droit. On lui représenta qu'on ne pouvait tirer qu'avec deux canons. — »Oh«, dit-il, »j'ai attaqué souvent avec ma cavalerie et cela m'a réussi.« —

Forcade près de Vienne, *nescit, ubinam est:* — il avait ordre de chercher Zieten, qui était plus en arrière.

Le feu Roi, me disait M. Eichel, l'avait fait venir avec M. de Schu- p. 241
macher, conseiller privé. — »J'ai un secret important à vous communiquer, il ne faut pas qu'il se divulgue. Si cela arrive, c'est un de nous trois qui aura parlé.« — Il les renvoie. Deux jours après le conseiller vient, entend des grenadiers qui parlent de cette affaire; il fut étonné, le dit à M. Schumacher. Celui-ci en est très inquiet et étonné. Le Roi leur dit: »Comme cela se peut-il que l'affaire eût transpiré?« — M. Schumacher se plaignit. Le conseiller Eichel lui dit: »Que Votre Majesté Se rappelle si Elle n'en a point parlé.« — »Oui«, dit-elle, »je suis un fat: je l'ai dit à Grumbkow, j'ai eu cette faiblesse.« —

Il avait des raisons de plaintes contre un de ses adjudans qu'il p. 241
boudait depuis trois jours. Il fit passer le conseiller Eichel dans une chambre, fait venir l'adjudant. — »J'ai des sujets de me plaindre: ne vous justifiez pas! vous avez manqué. Je vous ai boudé trois jours, mais je n'y puis plus tenir; je vous pardonne, faites mieux!« — et lui donne un coup sur l'épaule. — »Je vous ai pris«, dit-il, »Eichel, pour être témoin.« — L'adjudant pleura, avoua qu'il avait manqué et a toujours bien fait depuis.

Une jeune fille qu'il rencontra et en fut poussée, elle tomba: rit et p. 241
lui donna 30 écus.

Il donnait ses audiences aux ministres dans les écuries.

»Quelqu'heureux,« disait-il, »que l'on soit, il ne faut jamais se con- p. 239
fier à la fortune, ni se bouffir de ses succès, mais penser que notre peu de sagesse et de prudence devient souvent le jouet des hasards et de ces cas fortuits par lesquels je ne sais quel destin se plaît à humilier l'orgueil des présomptueux.«

»Je fais des vœux au ciel, pour que les Prussiens ne soient jamais battus, et j'ose dire que tant qu'ils seront bien menés et disciplinés, que ce malheur ne sera point à craindre. Si cela arrive, voici les règles: il ne faut pas courir vingt milles; il faut s'arrêter au premier bon poste que l'on trouve, faire bonne contenance, remettre l'armée et calmer les esprits qui sont encore découragés de leur disgrâce.«

VI.[1])

12 janvier 1760 p. 290 Le 12, j'arrivai à Freiberg. Le *Rex* me fit d'abord demander. Je fus. »Vous aurez eu bien froid, avez-vous mangé? Non? Eh bien, allez dîner et revenez. Vous me voyez pourtant encore sur pied. Voilà les Français battus, leur perte est-elle bien grande? je n'aime pas qu'ils souffrent, mais si cela peut faire la paix.

p. 300 »Je commence un peu à lire, mon âme est plus tranquille, j'ai composé une épître politique à Voltaire:

Vous voulez aujourd'hui m'exhorter à la paix:
Elle est depuis longtemps l'objet de mes souhaits.«

Voilà le début, finissait ainsi:

Ah, passons dans le sein des plaisirs et des arts
La fin d'un jour obscur, troublé par les hasards,
Et, bornant nos vertus au plaisir d'être justes,
Fuyons Catilina et Séjan et Locuste.

p. 320 En lui parlant sur la conversion du général Dyherrn incrédule par vanité: »On est condamnable, quand on l'est ainsi; si je trouvais vrai tout ce qui nous est dit, vous me verriez au pied des autels aussi assidûment qu'un autre; vous verrez, Voltaire en mourant fera quelque p. 320 capucinade et *morietur intra manus* de quelques misérables cordeliers.« Il a fait *Oreste* après avoir bien lu et médité Racine.

Chaque chose que je fais pour lui, il remercie. Il est d'une politesse charmante. *Erat admodum contentus sua compositione politica.* »C'est p. 55. 300 coulant, fort. *Nonne invenies quod inest quid Racinium redolens?*

p. 242 A la bataille de Mollwitz un soldat de l'infanterie est blessé, trouve un cheval sans maître, voit la cavalerie qui va attaquer, y va, prend un général, le conduit au Roi, qui recommande qu'on prenne soin de sa blessure. Quand il fut guéri, il fut nommé officier, et le premier jour qu'il est en service, il déserte.

---

1) Im Original ganz mit griechischen Lettern geschrieben.

Pinto disait à M. de Bonnac, ambassadeur, que l'armée du roi de ·usse était entourée. »Croyez-vous«, dit-il, »qu'on entoure une armée mme on coupe un prépuce?«

Le Roi, à la bataille de Soor, n'avait pas plus de troupes qu'en ait Finck.

Un général prussien disait: »Quand je défendrais une ville, j'arrêrais bien l'ennemi, je me présenterais à la brèche avec la cavalerie et fendrais l'approche.«

Dans un dîner chez la Reine, le Roi disait beaucoup de malice sur p. 50
compte des dames de Berlin, de leur coquetterie, de leurs parties ies. »C'est Jordan qui m'a dit tout cela et ce que j'ai dit ci-devant.« ı regarde Jordan, avec furie, il se lève, le Roi ne l'avait point aperçu. e *Rex* a dit de très jolies choses, mais il y a un défaut, c'est qu'il n'y pas un mot de vrai.« Et *abiit*.

Un libraire de Leipzig ne voulut pas donner un livre que le Roi deandait, on fut obligé de le forcer; quand on l'envoya pour le relier, il t qu'il ne pouvait pas. Le Roi fut obligé de l'envoyer à Berlin.

15. »Je préfère«, dit-il, »votre religion, parce que, dans le fond, 15 janvier
le est plus modérée. Il y a moins de prétentions. *Verum est, quod nt pluria* que je ne puis recevoir. *Sed melius valet, vides*, je tâche de étourdir, et que gagnerais-je en m'affligeant? Que voulez-vous que vous lise? De Racine ou de —?

Je fus *quotidie*. Je n'étais pas bien le 18. »Vous êtes pâle, allez, 18 janvier
uchez-vous, buvez du thé.«

Le lendemain *petiit quomodo essem*. »Je ne sais encore ce qui arri- 19 janvier
ra. Tantôt j'espère, tantôt j'hésite, *sed* je *capiam* mes arrangemens, puis le succès dépendra de la providence et de l'aveugle hasard, je sais lequel des deux, mais ce serait trop hasarder ou être téméraire *am dicere*: Quand *abibunt?*«

Plus dubitat, plus ego spero.

»J'ai *tandem obtinui a* Voltaire de me sacrifier *suam vindictam* contre aupertuis.«

Tessin, étant en France, avait fait un roman un peu lubrique, et anecotes: il avait commandé des tailles-douces, montre l'ouvrage à Mauperis, qui conseilla de ne pas le faire imprimer comme mauvais. On l'éuta, et le libraire, y étant pour ses tailles-douces, pria un auteur de i composer un ouvrage conforme au portrait.

»*Vide quantum hodie legi*, vous devez m'en tenir compte.«

Il avait fait bien des songes: un, qu'on le saisissait et qu'on l'ame- p. 33
ıit à Magdebourg: c'était son père: il demanda à ses sœurs pourquoi 'était. On lui répondit que c'était *quia non amabat satis suum patrem*.

Il voulait se justifier, mais on l'emmena en voiture. Un autre, où il entrait dans un parterre où il y avait tant de porcelaine qu'il n'osait marcher, cela se fracassait.

26 janvier Le 26, on eut une alarme, on crut que les Autrichiens décampaient pour aller attaquer le Prince. Sa Majesté partit au soir, me fit venir: »Vous voyez quelle tracasserie, et bon Dieu que de sang on va encore répandre et faire des malheureux!«

28 janvier Le 28, que je *vidi agitatum*: »cela n'ira pas, n'aurait-il pas mieux valu que je ne fusse pas né? Que d'inquiétudes! N'avez-vous pas *somniatus*? Allons, *conare* de *somniare*. Si ces gens-là faisaient une sottise, mais ils n'en *facient nihil*.« Il parla pourtant de la philosophie, sur l'éternité du monde et sur le prix de la poésie. Tout est soumis à elle. On explique la philosophie.

»Ces Saxons sont des canailles. Ils disent tout ce que je fais, et *data fuerat ordo publicus*. Je *dixi quod omnes sciebant*. »*Quid vis ut faciam?*«

Plus il doute de ses succès, plus j'espère. — — — —

VII.[1])

A Freiberg. Quand on examine cette campagne de 59, on n'y voit rien de celles des autres. L'hiver on avait été occupé à détruire des magasins soit en Pologne, [soit], au printemps, en Bohême et en Franconie. Le prince Henri avait détruit ceux d'Aussig, de Leitmeritz. Il défila par Peterswalde, tandis que le général Hülsen débouchait par le Passeberg. On fit des prisonniers. Beck nous avait pris un peu auparavant un bataillon de grenadiers. De là le Prince se disposa à marcher en Franconie, tandis que le prince Ferdinand résolut d'attaquer M. de Broglie, pour faire par là une diversion avantageuse. Il fit attaquer le village; il fut surpris d'y trouver derrière une ligne d'infanterie qui chargea la sienne à mitraille. Il perdit 4,000 hommes. Pendant tout ce temps, le Roi se tenait à Landshut. Il n'était pas possible d'attaquer Daun. Il fallait passer sur les corps de Loudon, qui s'était retranché dans toutes les règles, de Beck, qui couvrait Politz, et du corps de Harsch.

Le but des ennemis du Roi était que les Russes assiégeraient Glogau et les Autrichiens Schweidnitz.

---

1) Im Original ganz mit griechischen Lettern geschrieben.

Les Russes se mettaient en mouvement en trois colonnes, par Nakel, Posen, Schneidemühl. Dohna avait ordre d'attaquer une de ces colonnes. Il ne le fit point. Il devait marcher vite. Il ne le fit point. Il décampa sans raison devers Posen; il courait, sans savoir où; il prit la route de Zülichau, et les Russes, qui dans leurs marches avaient fait bien des fautes dont un général habile aurait pu profiter, arrivèrent impunément vers Dohna, qui ne savait pas où ils étaient. Le Roi, qui avait vu tous ces désordres, avait envoyé un dictateur. Il arrive le 22, reconnaît le 23, ne voit que l'arrière-garde. Soltykow avait marché la nuit et pris le chemin de Crossen. Wedell, qui ne voulut pas souffrir cela, attaqua cette arrière-garde: en la chassant, il trouva l'armée : il fallut engager le combat.

Il est très sûr que les malheurs de la campagne viennent de la mésintelligence qui régnait entre les généraux de cette armée; le peu de discipline. Sa Majesté avait mis d'abord quelque chose d'un peu dur sur cette conduite du général dans son premier brouillon; le changea, en me disant que cela était un peu fort. Il dit simplement qu'il avait les jambes enflées et qu'il partît pour se faire guérir. p. 245. 2

Le Roi qui avait prévu tous ces malheurs, avait fait avancer le prince Henri pour joindre son corps à celui de Wedell. On atteignit Hadik en route, et par leur départ on fut trompé sur Loudon, qui gagna une marche sur le Roi et joignit les Russes qui s'étaient emparés de Francfort. Il fallait par toutes les raisons possibles hasarder une bataille. Les Russes étaient postés de façon que leur gauche était appuyée au cimetière des juifs. Un ruisseau marécageux coulait devant leur front, où était dans le centre le village de Kunersdorf. Ils avaient fait quelques abattis. Le Roi, voyant que leur position était inattaquable, profita d'une faute qu'ils avaient faite, de ne pas faire des abattis à leur droite. Le Roi fit avancer le corps de Finck sur les hauteurs de Reitwein. Pendant que le Roi les tournait, il se forma dans des broussailles. Alors l'affaire s'engagea par une canonnade terrible. Les canons de Finck balaient leur ligne, on pousse, on emporte les batteries : tout va à souhait. On avait déjà le cimetière de Kunersdorf et on était à 300 pas du cimetière des juifs, quand tout à coup on entend crier : »Cavalerie, cavalerie!« — La cavalerie va attaquer sans ordre du Roi; celle de l'ennemi n'avait point paru, la cavalerie va attaquer ses retranchemens : elle reçoit de la mitraille, se sauve. On la poursuit; elle rechasse et se retire, sans savoir pourquoi, derrière le défilé. L'infanterie avance, est reçue aussi avec de la mitraille; se déconcerte, plie, Loudon en profite, suit avec quatre bataillons, la chasse. Ne voyant point de cavalerie elle s'enfuit, sans qu'on puisse la rallier : une fermeté de sa part, seule- p. 279. 2

ment une demi-heure faisait gagner la bataille, et c'était fait de l'armée russe et secours autrichien. Ils prirent 4,000 prisonniers, 176 pièces de canon. Le Roi eut 12,000 hommes blessés et se retira pour couvrir la capitale. — Le *sors regis*, ait, était entre leurs mains. Il leur applique
p. 193 ces paroles de Maharbal : »*Scis vincere* etc.« —

La cour de Danemark avait voulu agir, poussée par M. de Bernstorff, qui avait des terres dans le Mecklembourg; mais ils mollirent.

Un capitaine hollandais était parti d'Hambourg pour aller dans l'armée russienne, *ut lucraretur duces, sed timiditate nihil exequi ausus est.*

p. 255. 256 C'est en passant l'Oder à Rust, où Schulenburg l'avait passé, que le Roi composa ses réflexions sur l'histoire de Charles XII. »Je les laisserai dans les archives, et les généraux qui les verront, en seront satisfaits. Ce sera un monument pour la postérité; je crois que si la guerre de trente ans avait été écrite dans ce goût-là, qu'elle aurait été intéressante.«

Le marquis d'Argens disait à M. Mitchell à Crossen : »L'abbé de
p. 21 Prades était si ignorant que nous l'avons, Voltaire et moi, exhorté à lire Rollin, pour qu'il ne nous fît pas honte.«

»Croyez-moi«, me disait-il un jour, »je me sonde rigoureusement dans le poste que j'occupe; je le dois, et avec tout cela on manque. Telle est la faiblesse humaine. — Je m'enveloppe dans mon stoïcisme«, écrivait-il à Voltaire, »me bornant à la pratique de mes devoirs et à rechercher le petit nombre de gens honnêtes, et je ne dis rien, je renferme mes chagrins en moi-même; mais le diable n'y perd rien.«

p. 50. 233 »Il faut [avouer] que la reine de Hongrie a des talens, qu'elle est capable, qu'elle s'applique; on ne peut lui refuser«, disait-il, »cette justice.«

p. 272. 278 Le moment critique, me disait le Roi, était l'affaire de Torgau. Si j'avais reculé, si on avait pris la ville, j'étais perdu. J'ai remis sur pied
p. 307 ces troupes de Maxen, voilà comme la nécessité fait trouver des ressources.

p. 292 Pendant l'hiver il n'est point sorti. Toujours à lire et *semper sen-*
p. 304 *sible* à ce qu'il lisait *multum*. »J'aurais bien fait dans la congrégation de Saint-Maur.« Il a eu des concerts. Toujours l'esprit occupé de sa position. Elle est cruelle, Dieu sait comment cela ira. »Je n'espère rien. Je tâche de me distraire et de conserver mon sang-froid, de paraître tranquille, mais le diable n'y permet, et si je montrais ce que je pense, que d'âmes intimidées!«

Je lui lus une lettre de M. la Condamine adressée à Formey. Il s'agissait d'un plan de pacification où le Roi remettrait la Silésie à l'Autriche et aurait le royaume de Pologne. »Oh, dites-lui que cela ne se peut pas, cela occasionnerait des guerres plus sanglantes encore, et puis qu'on

n'ait pas bonne idée de ma doctrine, je ne voudrais pas abandonner ma foi. Vous voyez, me dit-il en riant, que je fais un peu parade de zèle.«

Il a voulu souvent m'engager à faire des vers. Je vous tiendrai un parti sévère, je vous corrigerai, il faut commencer, essayer. Il me semble que dans les miens il y a plus de liant; ne trouvez-vous pas qu'il y a un peu de coulant de Racine? p. 54 p. 55. 3

Quand je lui dis qu'on publiait ses œuvres à Paris : »Le duc de Nivernois aura joué ce tour, ce serait infâme, mais non, ce sera Voltaire, quel perfide.« Il est étonnant *quae debilitas pro* cet homme-là. Il en a l'idée la plus triste comme d'un malheureux, et cependant il est porté toujours vers lui. p. 295. 2 p. 181

»J'ai eu«, me disait-il aujourd'hui, 8 mars, »des pressentimens comme s'il devait m'arriver quelque chose de fâcheux. Cela m'a tenu tout le jour.« 8 mars 1760

Le lendemain *dixit mihi* : »Il ne m'est pourtant rien arrivé. Je ne crois pas aux pressentimens.« p. 77

Je lui représentai que j'espérais. »Sire, les affaires étaient en 57 dans une triste position. Si ces gens-là étaient restés dans leur retranchement à Leuthen.« — »Oh, je les aurais battus, je les aurais attaqués d'une autre façon qu'ils ne s'attendaient.«

Finck aurait dû prendre plus garde, donner des avis, laisser de l'infanterie à Dippoldiswalde, ne pas se replier sur Maxen, entrer en Bohême. p. 265

Nous avons parlé, ce 10 mars, de la Saxe; elle est bien abîmée et peut-être y aura-t-il encore la peste. »Il est vrai que cette année je ne l'ai pas épargnée. J'ai été sévère; s'ils avaient été plus tranquilles, je n'aurais pas exigé tant, mais toujours faut-il avouer qu'il y aura bien des malheureux; pourquoi ces gens-ci ne se sont-ils pas tenus tranquilles?« 10 mai 1760 p. 290

Il appelle un laquais pour lui donner la tabatière. Un particulier m'aurait dit : »Donnez-moi ma tabatière.« — »Vous voyez toujours le même train de vie. Je dévore les livres. Voilà ce que j'ai lu aujourd'hui.«

Un ami recommandait à M. Morrien, grand-gouverneur chez la Reine mère, le comte Essex, en lui disant : »Je vous assure que ce n'est point le comte d'Essex qui a été décapité sous la reine Elisabeth.« Ce *bonus homo* Morrien, représentant le comte à la Reine mère, lui dit : »Au moins, j'ose assurer que ce n'est pas le comte qui a été décapité.« p. 64

Ce 11, je suis allé avec M. Mitchell, M. Burnet et M. Gellert voir la préparation des métaux. Ce M. Gellert est un des directeurs des mines, homme entendu, qui a publié un ouvrage estimé, traduit depuis peu en français. — — — — 11 mai

Un *Packknecht* pillait, le Roi courut, lui donna un coup, le *Packknecht* prit un fusil, lorsque l'adjudant descendit, le prit et le roua de coups. On a pillé les équipages du Roi.

VIII.

1760 25 avril Nous arrivâmes le 25 avril à Schlettau près de Meissen, endroit charmant par sa position et ses vues, et plus aimable, aux yeux de quelques officiers, par les demoiselles du château qui étaient adorées par les laquais du Roi, qu'elles favorisaient, suivant le rapport bien mal fondé d'autres conteurs de fleurettes qu'elles n'écoutaient pas.

26 avril 26. Je fus chez Sa Majesté. Nous parlâmes de religion. — »Ce
p. 321 que je crois, je le crois de bonne foi. Je ne suis point convaincu de l'immortalité de l'âme: pour le monde, je le crois éternel. S'il y a une providence, comme cela paraît pourtant, il y a bien des difficultés; toujours il est très sûr que le parti le plus sage est d'être honnête homme. J'ai ajusté ma barque; si tout me seconde, cela ira, et je fais un peu le
p. 321 fanfaron avec les négociateurs; il ne faut pas faire voir le dessous des cartes.«

»Bayle, suivant moi,« me dit le Roi, »est le premier dialecticien, je le lis avec un plaisir toujours nouveau. Il y a à présent bien peu de grands hommes ou de génie, peu de militaires; deux seuls bons minis-
p. 233 tres: Pitt et Kaunitz. Que de gens brutes, mon cher! L'homme est un
p. 48. 49 animal bien peu raisonnable.« — Nous parlâmes sur les plaisirs de l'amitié. C'est le premier des biens. J'ai perdu mes amis; cela est douloureux. Si l'on doit passer bien des choses, c'est dans l'amitié. N'avons-nous pas nos défauts? Si je vivais avec de bons amis, je vous assure que je m'en ferais bien aimer. Je suis forcé à présent à faire bien des
p. 290 choses pour lesquelles je soupire. Parmi les Saxons il y a bien des braves gens; il faut l'avouer, j'ai tiré prodigieusement des Saxons. Cependant ces pauvres gens se cotisent encore pour fournir à leur Roi. Cela est beau, convenez-en; cela est grand: mais je dois l'empêcher. Quand mes gens font de ces traits de générosité, je n'y résiste pas, je me redresse et je me glorifie de les avoir pour sujets.«

»Il faut convenir que nous avons bien des faiblesses. Le Margrave trouve que ce qu'il a, est le meilleur; il fait emplette sur emplette de choses dont il ne jouit pas. Jrais-je le désabuser et lui gâter ses plaisirs? non, ce serait cruel!«

»Il est sûr que, quand on connaît bien les hommes, on devient misanthrope. Je suis comme un homme à qui on va donner la torture. Voilà le mois de mai bientôt passé — c'est toujours un bon temps qu'il faut saisir.«

»Quand je vous parle sur la religion, je vous parle de bonne foi. Il y a des difficultés dans le système de Spinoza, il y en a dans celui des théologiens, en disant que Dieu est infini. Je me sauve de tout là, en disant que le monde est éternel.« p. 95

Voltaire, en partant, donna en présent trois exemplaires de *Louis XIV* au cuisinier et aux domestiques.

»Je n'ai pas de préjugé,« me disait-il; j'ai examiné toutes choses d'un œil philosophique.« — Cela était occasionné par la galanterie des femmes de Berlin dont nous parlâmes: »Qu'elles aient des intrigues, à la bonne heure, mais qu'elles fassent cela décemment.« p. 77 p. 50

Quand Sophie-Charlotte passa par Rotterdam, elle alla voir Bayle; mais il fut si embarrassé qu'elle ne goûta pas sa conversation. Elle donna le ton à sa cour, forma l'esprit de plusieurs dames avec lesquelles on faisait des lectures.

»Il n'y a que de grands bonheurs ou de grands malheurs qui peuvent m'arriver cette campagne 60,« me disait-il souvent. p. 317

Le Roi demandait à un jeune officier à Schlettau: »Vous êtes bien jeune, vos oreilles sont-elles sèches?« — »Je suis jeune, Sire: mais mon courage est vieux!« Juin p. 310

Que d'enfance parmi les officiers! Ils jouaient un jour cheval, comme les petits garçons, sous les fenêtres du Roi. — »Venez, mon cher, voyez ces officiers! Il faut que je me serve de cela!« p. 310

Le vieux d'Anhalt, après la bataille de Kesselsdorf, envoie un officier au Roi, qui disait: »La bataille est bien allée, on faisait diablement sur poupon.«

»Mon pauvre esprit est dans une position bien fâcheuse, il m'échappe quelquefois. Ce n'est pas les fatigues que je crains, mais les inquiétudes et les démarches de quelques gens stupides que j'ai à employer. Mon Dieu, faites que ce calice passe loin de moi! On se donne tant de peine pour faire de bons arrangemens, et il est si difficile de les faire passer dans la tête des autres.« p. 310 p. 311 p. 310

»J'ai acheté de la porcelaine. C'est, mon cher, une sottise; car qui sait si j'en jouirai!«

Le Roi partit à 3 heures de Schlettau, se rendit à Zehren, où il passa l'Elbe; fit quelques prisonniers et campa à Proschnitz. — »Je suis très fatigué,« dit-il; »ma tête est embrouillée; à la longue cela ne peut tenir — je ne saurais rien faire, et on dira que ce métier me fait plaisir!« Juin 11 p. 318

p. 314 Voltaire faisait jouer une tragédie. Il était dans la coulisse. Il crie: ›Du feu! du feu!‹ — Les acteurs, croyant que cela les regardait, criaient plus fort, et Voltaire toujours: ›Du feu!‹ — Les acteurs crient plus fort encore. — ›Oh diable, ce n'est pas à vous,‹ dit-il, ›c'est une chaufferette que je demande.‹

17 juin 1760 17, on apprit que Lacy était vers Radeburg. Le Roi marcha la nuit du 17 au 18 à 3 heures du matin. Le Roi me dit la veille: »Les dés en
p. 316 sont jetés, je n'espère rien.« — Il voulait éprouver un paysan qu'on lui
p. 319 amena. — »Il faut«, lui dit le Roi, »que tu ailles au camp des Autrichiens m'en apporter des nouvelles.« — ›Non‹, dit-il, ›je serai pendu.‹ — »Eh bien, si tu n'y vas pas, je ferai brûler ta maison.« — ›Elle peut faire ce qu'Elle voudra; mais je ne veux pas être pendu.‹ — Il le renvoya. — »Voilà un drôle bien ferme et bien résolu! il n'a pas tort.« — On partit. Chacun croyait qu'il y aurait une bataille et avait fait ses arrangemens en conséquence. Le Roi fit l'avant-garde et vit M. Lacy qui campait au delà du village de Berbisdorf. Il était posté en plusieurs endroits. M. de Lacy fit toujours bonne contenance. Le Roi fit venir de Meissen le général Hülsen, pour faire le corps de réserve, et tout s'arrangea pour
p. 320 livrer bataille le lendemain. A 3 heures, il alla reconnaitre avec les généraux, à qui il donna ses instructions à la grande garde du camp.
p. 321 Personne n'était pour cette bataille, parce qu'on disait que le terrain était difficile, parce que chacun croyait voir arriver le maréchal Daun de son camp de Reichenberg. Le Roi fut ferme. Je lui dis que je souhaitais de pouvoir le féliciter aux portes de Dresde. — »Et pouvez-vous attendre ce bonheur de ma mauvaise étoile?« — Le lendemain, on partit à 3 heures et, en se formant, on apprit que l'ennemi avait décampé. La joie fut plus grande parmi tout un peuple que parmi le soldat, qui voulait
p. 322 finir l'affaire et taxait les Autrichiens de poltrons.

19 juin Le 19, j'y fus le soir. — »Voilà mon coup raté!« dit-il: »je suis
p. 322 triste. J'aurais une grande envie de me pendre. N'avez-vous jamais connu cette envie?« — ›Non, Sire, je ne l'aurai jamais.‹ — »Voyez mon guignon! il me poursuit partout! Ce Lacy décampé! Je l'aurais battu. On s'était trop avancé la veille avec l'avant-garde.«

p. 322 »Si on envie mon sort, on est bien fou; car à quoi sert cette gloire! Si vous êtes un grand homme, à quoi cela aboutira-t-il, quand vous ne serez plus? Et un grand homme n'est censé tel qu'après sa mort.« — Je lui dis qu'il y en avait un qui l'était déjà de son vivant. Il poussa un profond soupir. — »Adieu, mon cher, apportez-moi une corde demain!« — et se mit à sourire.

25 juin Le 25 juin, vers les 8 heures du soir, un officier des postes avancés
p. 323 de l'ennemi demanda à parler à un de nos officiers. — ›Je suis fâché,‹

dit-il: ›une mauvaise nouvelle: le général Fouqué est pris à Landshut avec tout son corps, et demain nous tirerons gloire.‹ —

Le soir du 26 il me fit appeler: »Quelle nouvelle on m'a donnée! 26 Juin
avouez que je suis bien malheureux! le sort me persécute dans ma vieil- p. 323
lesse. Sans un grand coup, il n'y a pas moyen de se tirer de là. Il faut
faire pourtant bonne contenance, et je la fais toujours. Quand j'étais p. 324
jeune, je me décidais trop vite: j'étais bouillant. A présent, je ne me p. 312
décide pas dans ce combat des passions; car alors on ne sait ce qu'on p. 127
fait. Vous ne sauriez croire ce qu'on souffre après une affaire perdue,
comme celle de Kunersdorf; comme tout se révolte chez vous, et combien p. 323
on gémit, quand on est plein de cet honneur de sauver la patrie.«

En parlant du plaisir de passer pour un grand homme: »Il n'est rien«, me dit-il, »si on n'est pas sûr d'avoir des amis qui vous chérissent et vous estiment. Peut-être tous ces malheurs m'arrivent, pour me détacher de la vie, et je le suis bien; car depuis mon enfance, j'ai passé p. 265. 3
par l'école de l'adversité. J'ai eu quelques beaux momens, mais qu'ils se sont passés vite! Cette bataille de Zorndorf, nous ne l'avons pas tant gagnée que gueusée: nous l'avons eue, parce qu'ils n'ont pas voulu la gagner. C'est la première fois que je me vis abandonné de mes troupes!«

Il songeait qu'il se trouvait à Strasbourg avec le maréchal Daun, p. 328
qui tout d'un coup fut transplanté à Charlottenbourg, où était son père. Il y trouva le vieux Dessau. — »Me suis-je bien conduit?« — ›Oui‹, dit le Roi, ›oui.‹ — »Eh bien, je suis content; votre approbation me vaut mieux que celle de tout l'univers.« — On annonce les Français. — »Dois-je attaquer?« dit-il au prince Anhalt — et il s'éveille.

M. Hofmann, qui a écrit un dictionnaire, était si avare qu'il ne voulait pas changer de chemise. Sa nièce, dans une maladie, veut le persuader d'en changer. Il n'y eut pas moyen. — ›Eh bien‹, dit-elle; ›cela sera beau: au jour de la résurrection on aura des chemises blanches, et vous une sale!‹ — ›Eh bien‹, dit-il; ›je ne veux pas ressusciter.‹

.J'augure bien peu: je suis nourri de chagrins, il faut l'avouer; 27 Juin
trouvez-vous que c'est une bonne nourriture?«

»Vous me voyez avec mon Lucrèce; c'est ma consolation, lorsque 29 Juin
j'ai des inquiétudes. Vous êtes bien plus heureux que moi; car je vous crois sans chagrins: car de quel en auriez-vous? Vous n'êtes pas dévoré par l'ambition, ni aiguillonné par l'amour des richesses: vous n'êtes pas dans des embarras: seulement vous serez touché de ce qui arrive de fâcheux à vos proches ou à vos amis. C'est beaucoup«, dit-il; »car il y a si peu de gens qui s'intéressent sincèrement au malheur des autres; ›pauvre homme, je le plains!‹ voilà tout ce qu'on arrache.«

J'y fus à 6 heures et y restai jusqu'à 9. — »J'ai été occupé, mon 30 Juin

cher, presque toute la journée-ci à différens projets, à défaire, à bâtir, à renverser; je me suis tourné de tous les côtés, et je me retrouve toujours dans une position cruelle. Voyez-vous cette tabatière? Cela est bien fini. Peut-être me sauvera-t-elle d'un coup de balle, comme mon
p. 253 étui me sauva à la bataille de Kunersdorf. Si j'y avais été tué, que de chagrins de moins, mon cher, que de chagrins de moins! Je n'aurais pas su l'infamie de mes troupes à Maxen; je n'aurais pas eu ce quartier d'hiver.«

›Mais tout ne restera pas ainsi, déjà il peut venir de beaux momens, et les balles ne sont pas nécessaires.‹

»Ah, il en faudra bien passer par là ou par la porte«, dit-il. »Je
p. 311 dis souvent: ›Mon père, que cette coupe s'éloigne de moi; cependant que ta volonté soit faite!‹ Il s'agit ici, mon cher, de jouer quitte ou double.«

2 juillet Parti à 2 heures avec le Margrave et le général Wedell. Nous passâmes dans un bois. Quelques cuirassiers de Frédéric vinrent dire qu'il y avait beaucoup d'ennemi. On tiraille. La colonne où j'étais, se met en ordre de bataille, et tout cela se faisait par quelques misérables uhlans! On s'alarme bien vite. Après cette scène risible j'arrivai à Quolsdorf, où le camp fut en fer de cheval.

3 juillet Sa Majesté alla reconnaître; fit venir à 4 heures après midi tous
p. 328 les généraux, auxquels il communiqua ses idées et le plan d'attaquer Lacy dans son camp de Liebenberg. On paraissait triste dans la gent
p. 329 du quartier général. Le seul Zieten sautait sur l'herbe près du quartier du Roi. Il se coucha à 5 et se fit éveiller à 10 du soir. Il me fit appeler. — »J'attaquerai demain l'ennemi. J'ai pris mes petits arrangemens, dont on m'a paru content, pourvu qu'on exécute bien mes ordres. Mais c'est le diable que cette peur! Je me suis bien donné des mouvemens pour déterrer ce Lacy: je l'ai découvert. Si cela me réussit, je pourrai entreprendre Daun et le faire entrer en Bohême. Au moins, j'ai bien pris toutes mes mesures. Pour vous, mon cher, vous n'avez pas besoin de me suivre, car ce n'est pas votre métier. Priez pour moi, et, si je suis tué, pensez quelquefois à moi et prenez mes papiers et mes livres.‹ — On partit, mais M. de Lacy eut vent de notre marche. Il décampa dans la nuit. Le terrain qu'il occupait, était bien avantageux. M. Daun aurait pu facilement se mettre derrière les collines où campait Lacy.

4 juillet Nous fûmes à Pulsnitz. J'y fus à 5 heures du soir. — »Voilà, mon cher, encore ma fortune maudite! Vous conviendrez, au moins, que je me donne bien des peines. Si cela ne va pas à la bonne heure, je fais tout, pour n'avoir rien à me reprocher; car voyez mes travaux, mes soins et la vie que je mène.«

Parti à 3 heures du matin. Nous vinmes au couvent de Marienstern, où sont 10 religieuses nobles. Le Roi ordonna que sa compagnie des gardes logerait dans le couvent, parce qu'il fit cantonner beaucoup de bataillons dans le village. On avertit les dames de cette entrée, on sonne le tocsin: les religieuses sont effrayées, elles font des signes de croix. — »Jésus, mon Dieu!« disait la supérieure; »hélas! des gardes avec mes filles! Ah, Monsieur«, disait-elle au capitaine Wedell, qui commandait la compagnie, »ayez pitié de nous!« — J'étais présent à cette scène. — »Ne craignez rien«, dit le capitaine, et releva la supérieure qui était à ses pieds; — »on ne violera personne, et tous mes grenadiers seront tranquilles.« — On envoie les religieuses à l'église: là ces pauvres colombes entonnent des cantiques, pour détourner l'orage et le viol qu'elles craignaient. Tout se passa dans l'ordre. La supérieure fut contente. On n'alarma pas la pudeur des saintes filles, qui le lendemain matin voyaient d'un œil touché ces beaux et grands grenadiers, qui peut-être ne seraient plus dans deux jours. 5 Juillet

Il se plaignait qu'il avait peu de nouvelles des ennemis. — »Mais,« dis-je, »il est bien sûr qu'on en pourra avoir, si l'on paie bien; car dans notre camp de Görlitz et de Lauban nous en avons toujours eu.«

6. Nous partîmes à deux heures de la nuit et arrivâmes à midi à Nieder-Gurk. Cette marche fut pénible, une centaine de soldats tombèrent morts de la chaleur, et les officiers qui conduisirent une des colonnes, firent faire bien des détours inutiles. 6 Juillet

Nous parlâmes sur les religieuses de Marienstern. — »Avouez,« dit-il, »que la guerre entraîne bien des malheurs.«

Le 7 juillet, Sa Majesté partit de grand matin pour reconnaître M. de Lacy. Il avait 15 escadrons. Il poussa un mille. Lacy envoya toute sa cavalerie, nous chassa. Sa Majesté fut obligée de se retirer. Le major Zetmar blessé. On dit beaucoup de ce que le Roi s'exposait autant. J'y fus le soir à 6 heures. Nous nous promenâmes dans le jardin. — »Il y a eu une terrible confusion aujourd'hui; je ne puis pas encore être heureux. Nous avons perdu près de 100 hommes par la chaleur. Pauvres gens! Que de maux dans la guerre! Si j'en suis une fois dehors, je promets bien de ne plus m'y refourrer.« — Je lui dis que l'on se plaignait beaucoup de ce qu'il s'était exposé: que sa réputation était faite: que les ennemis lui rendaient cette justice qu'il ne s'épargnait pas: que ce serait le comble du malheur et de l'humiliation, s'il était pris. — »Cela est vrai,« dit-il: mais je ne m'expose pas.« — Nous disputâmes sur la religion et sur l'immortalité de l'âme. — »Eh bien, si vous êtes dans vos idées d'une vie à venir, je ne veux pas vous en tirer, ni vous convertir.« — »Elle ne pourrait jamais le faire!« dis-je. 7 Juillet

Après la bataille de Kunersdorf, il écrivit: »Je vois dans ma conservation et celle de mon armée le doigt d'une providence.«

8 juillet Le Roi partit le 8 pour aller attaquer M. Lacy, qui s'échappait toujours. Il se rendit à 6 heures du soir à un village près des postes avancés de l'ennemi, sans garde. On en avertit le Roi, qui fit faire la sentinelle à ses aides de camp et laquais. Le lieutenant-colonel Kleist fit avancer une patrouille de 15 hussards. On se proposait d'attaquer le matin M. de Lacy dans son camp de Bischofswerda; mais M. de Lacy sut dans la nuit qu'on marchait à lui. Il décampa en jurant de ce que le Roi était toujours à ses trousses comme il était à celles du Roi. Sa Majesté, n'ayant pas trouvé son homme, se rendit à Weissig. — »Voilà bien du tracas, mon cher, pour rien! Je me donne toutes les peines du monde.«

12 juillet Le 12, nous arrivâmes aux vignobles de Hof-Lössnitz. J'y fus le soir. — »Demain, mon cher, je passerai l'Elbe et les attaquerai. Peut-être que cela ira. Où voulez-vous vous tenir, dans le chemin de l'honneur, ou rester au corps de réserve?« — »L'honneur vaut mieux,« dis-je. — »Oui, pour les militaires, et vous, qui ne l'êtes pas, tenez-vous au corps de réserve! priez là pour moi et que tout aille bien.«

Il me parla de ses frères, qui dans la première guerre »se tenaient au pan de mon habit et voulaient partir avec moi.«

13 juillet Le prince de Deux-Ponts quitta les hauteurs de Plauen et, en se retirant, laissa 26 bataillons dans la ville. On nous canonna au passage, et nous arrivâmes à 1 heure à [Grüne-Wiese] devant Dresde.

J'y fus chez le Roi à 7 heures et y restai jusqu'à 9. Il me parut de bonne humeur. »Ces gens-là décampent toujours. Si je puis prendre la ville, cela remettrait bien mes affaires et calmerait mes inquiétudes. Combien j'en ai eu! La guerre n'a jamais fourni un exemple de quartiers d'hiver comme celui de Freiberg. J'aurais ruiné mes affaires, si j'avais pris le camp de Kesselsdorf. Le camp de Schlettau les a remises; mes troupes s'en sont bien trouvées. Le passage de l'Elbe était à point; mais la marche de Marienstern à Bautzen a été le grand coup qui a bien donné le change. Mon but, en repassant l'Elbe à Kaditz, n'était pas de les attaquer. Ç'aurait été une folie: mais je voulais faire une marche de trois milles, les tourner et les attaquer le surlendemain. Alors cela serait allé. Le hasard s'en est mêlé. Ainsi nous avons beau faire des combinaisons, prendre le meilleur parti: un rien dérange! il y a trop de hasard dans la guerre. Quel ravage on fera, si ces gens de Dresde ne se rendent pas! que de malheur nous causons à cette Saxe! Toujours, mon cher, il est sûr que cette vie est la plus terrible de toutes les vies!«

14 juillet »Il faut convenir que l'opiniâtreté de la Reine et la mienne font

bien du mal. Quelle cruelle guerre! On ne fait que des ravages.« — Le soir, les ennemis mirent le feu au faubourg de Pirna.

Ils firent une sortie, pour occuper le Weisse-Hirsch; mais ils furent 16 Juill repoussés avec perte et obligés de rentrer pêle-mêle dans la ville.

Le soir je fus chez Sa Majesté. Je lui parlai des ravages que les soldats commettent, combien deux ou trois détruisent ce qui pourrait servir à un grand nombre. J'exposai le cas de Wisoka, où une compagnie pilla tout ce qui était dans ce village.

Les batteries n'étaient point faites, quoiqu'on les eût promises depuis 18 Juill deux jours. »Dans tout autre temps la prise de Dresde aurait été importante: à présent cela ne décidera rien.«

On apprit par un déserteur que Daun était près du Weisse-Hirsch, 19 Juill et nos batteries n'étaient pas encore finies. »Il faudra trois jours, pour battre en brèche, et sûrement,« disait le Roi, »ils n'attendront pas qu'elles soient faites.« — Daun était arrivé la veille de Naumburg, en quatre marches. On passa le 20 et le 21 dans les inquiétudes. A 10 heures du soir, on crut qu'on en viendrait le lendemain à une affaire générale. On donna l'ordre de la marche. Le Roi avait posté plusieurs bataillons, pour soutenir, au cas qu'on fît une attaque. Les Autrichiens vinrent en effet avec 27 bataillons entre 11 heures et minuit. On canonna. Le feu fut terrible. On les repoussa. On prit 30 hommes et le général Nugent. Si on avait suivi les ordres du Roi, si deux bataillons de Bernburg n'avaient pas fui, les Autrichiens auraient bien souffert. Sa Majesté, indignée de la conduite de ces bataillons Bernburg, fit ôter aux officiers leurs cordons de chapeau et aux soldats leur sabre. Ce fut un exemple inouï. Les officiers se lamentaient. Enfin ces bataillons furent commandés en partie par des officiers à la suite du Roi. Nous vînmes le matin à Leubnitz, où fut le quartier général. Dans cette marche de nuit, le Roi fit une chute et reçut un coup de pied d'un cheval. Sa jambe enfla; il se mit au lit et s'y tint jusqu'au soir. Il souffrait tranquillement et sortit, comme à l'ordinaire, quoiqu'on lui représentât que cela pourrait lui être très nuisible. J'y fus le soir. — »Je crois, mon cher, qu'il faut se désister de la prise de Dresde; nous aurons bien fait des malheureux et mangé du fourrage. Il faut avouer que je joue de malheur et que je suis mal servi: si je ne pense pas à tout, on ne pense à rien.«

»Vous le verrez, mon cher, vous le verrez, comme je vous l'ai dit: 26 Juill je ne puis tenir que jusqu'à la fin d'août ou septembre. J'ai trop d'ennemis. Mais j'ai pris mon parti: si cela va, à la bonne heure: si cela ne va pas, j'irai dans le pays de Virgile, d'Horace; là je ne trouverai point d'ennemis, point de gens qui me persécutent. Voudrais-je souffrir la loi de ces gens orgueilleux? Je mettrai sûrement tout en œuvre pour réussir.

ou ils me disputeront le passage, ou nous nous battrons sur les confins de la Silésie. Si j'étais bien servi, mon cher! mais je dois tout régler, tout voir, tout entendre! Quelle peine pour fourrer des idées dans la tête de ces gens-là! S'ils ne se forment pas ici, ils ne se formeront jamais, et il y en a bien peu qui se forment.«

28 juillet »Au commencement de mes inquiétudes, j'étais désolé; mais en souffrant, on devient philosophe, et c'est la meilleure philosophie. Avouez que nous luttons depuis bien du temps. Cela ira encore un mois, et nous ferons la culbute. Si je vois qu'il n'y a plus rien à faire, ne puis-je pas disposer de moi? Je serais un lâche de le faire, tant que je verrais jour à me tirer de là.«

›Mais, Sire, Votre Majesté ne se doit-Elle pas à Son peuple? Est-Elle sûre, au moment qu'Elle disposerait d'Elle, qu'un évènement heureux n'empêchera pas la culbute? Ne s'est-Elle pas trouvée dans des positions critiques? Et si Elle avait alors disposé d'Elle, qu'est-ce que tout ceci serait devenu?‹

»Quel tracas il y aura après moi! Vous verrez que les Français seront d'abord en guerre avec les Autrichiens, qui agiront en despotes en Allemagne. Peut-être ceux-ci s'uniront-ils avec les Russes contre les Turcs. Il y aura sûrement bien du désordre; mais la volonté de Dieu soit faite! Pour me tirer d'affaire, il faut un miracle, et il ne s'en fait plus.«

Quelle position cruelle que la nôtre! Arrivait-il un chasseur, une
p. 324 lettre: on s'attendait toujours à des mauvaises nouvelles. — »Depuis Hochkirchen«, me disait-il, »je n'ai pas été heureux.«

p. 23. 213. 214 »J'ai composé mes mémoires pour ma famille. On parlera beaucoup de moi. Elle pourra s'assurer des raisons qui m'ont fait agir. Que le public dise ce qu'il voudra! Qu'est-ce que cela me fera! Il m'importe que ma famille soit contente de moi. Si j'ai fait des fautes, c'est que je suis homme.«

p. 148 »Pour bien juger un homme, il faut se peindre bien toute la position où il est. On passera beaucoup, on pardonnera beaucoup. On est presque toujours homme, et il est plus permis de l'être dans une position cruelle. On est injuste dans ses jugemens, si on ne fait pas attention à cette position-là.«

Il est très sûr que le Roi menait depuis quelque temps la vie la plus cruelle qui fût jamais. La façon dont il soutenait ses malheurs, ses attentions pour ceux qui l'entouraient, le peu de soin de lui de sa santé, ses inquiétudes: tout cela me semblait devoir mériter des succès.

Voyez-le dans le militaire pour ses talens, son caractère et sa façon de penser sur les officiers, le soldat, détail dans la [illegible] ordinaire, dans

le particulier, dans ces instans de calamités, dans les moments de prospérité, dans de petits avantages, dans des travers, dans l'amitié, dans la religion, dans la politique — personne ne l'a bien apprécié; personne n'a cru mieux connaître que lui les hommes : et personne, je crois, n'en p. 171. 233
a été plus souvent trompé.

»Si nous en venons à une affaire, je prêcherai d'exemple, j'emploierai ma rhétorique allemande pour animer mes officiers. Je ne suis pas fort en allemand, mais cela ira. A Parchwitz je les haranguai, avant que d'aller à Leuthen, et on fut attendri. Il est bien plus facile de haranguer et de faire un poème sur la guerre, que de manœuvrer dans ma position.«

Il parla de *Candide*, qu'il trouva indécent. »Quelle image qu'on est bien plus heureux, quand on a été violé!«

»Une heureuse illusion vaut mieux qu'une triste vérité. Voilà, mon cher, une maxime: voyez si je n'ai pas bien profité de mon La Rochefoucauld!«

»Je suis naturellement porté au repos; mais quand il faut se donner p. 45
du mouvement, je sais m'en donner et passer d'une extrémité à l'autre.«

»Il y a bien peu d'honneur pour ces pauvres soldats, qui dès le p. 109. 110
commencement sont battus plus qu'ils n'ont de pain.«

Il me demanda ce qu'on disait de ses poésies. Je dis qu'on en par- 30 juillet
lait avec éloge, excepté de l'épître au Maréchal. »Je n'aurais pas cru que le poème de la guerre fût aussi bien reçu; il me semblait qu'il n'y avait pas toute la netteté possible. J'ai métaphysiqué toute la journée: si je n'étais pas attaché à mon devoir, je sacrifierais tout. Je serais plus heureux simple particulier. Je suis sur le bord du précipice: je ne me flatte point, j'y gagne. Il ne peut m'arriver pis que ce que je prévois. Si je suis heureux, je décompterai agréablement. Si tout avait dépendu de moi, j'aurais cédé bien des choses pour vivre en paix; mais il faut danser.« — En parlant de religion, je lui disais que l'on taxait d'une mauvaise morale ceux qui n'en avaient point. — »Mais, vous voyez pourtant que je pense là-dessus, comme ferait un chrétien rigide. Il faut supposer une intelligence; mais l'éternité de la matière sauve tout.« p. 95

Le conte d'un paysan qui voulait donner à son fils un nom qui finissait en *but;* qu'il ne se rappelait pas bien. Le prêtre lui dit: *Belzébuth*. — ›Oui, c'est celui-là!‹ — ›Mais, c'est le nom d'un diable.‹ — ›Tant pis: car il est bien joli.‹

›Comment, Madame‹, disait un confesseur, ›pouvez-vous penser au p. 49
monde, quand vous avez un pied dans l'autre!‹ — ›Fi donc! Monsieur, quelle posture me faites-vous tenir là!‹

IX.

31 juillet 1760 — 31 à Schieritz. Le Roi loge dans les gloriettes du jardin. »Ma position change bien souvent, tantôt dans les palais, tantôt dans les cabanes, et toujours l'âme remplie d'inquiétudes.«

1er août — Le 1er août. L'armée passa l'Elbe à Merschwitz, où le Roi l'avait passé en revenant joindre le prince Henri. Le passage se fit sur deux ponts assez rapidement, le quartier général fut à Dallwitz. — *Fui hora quarta.* »C'est une terrible affaire que de conduire toute cette masse. Voyez (en me montrant la carte) voilà où se passera la scène vers Bunzlau; j'ai écrit au Marquis que je lui écrirais, si tout allait bien; que, si cela allait mal, je prenais congé de lui. Il semble qu'il y a un *certum fatum* qui dirige tout cela, car c'est à regret que je cherche à leur livrer bataille, mais je ne puis l'éviter, sans quoi je perds la Silésie, ainsi il faut le tout pour le tout; la tâche est bien difficile, vous vous rappellerez que je n'ai pas bien auguré, j'avais arrangé un plan par lequel ils pouvaient me faire un mal abominable, ils ne l'ont pas suivi. Ils font bien des fautes, mais je n'ai pas assez de troupes pour en profiter. *Mens frater* ne veut pas aller vivement. Il faut bien que je le passe. Adieu, mon cher, je vais dormir. C'est un avant-coureur de la mort.« Il me parla longtemps sur la façon dont il m'établirait.

Le premier se fit le passage de l'Elbe avec beaucoup d'ordre, nous

3 août — fûmes à Dallwitz, où l'on eut jour de repos. Nous marchâmes le trois, sur Koitzsch, Ratibor, Arnsdorf, et on passa la Neisse.

On perdit par la faute de l'ingénieur, qui avait oublié de faire un pont, un grand nombre d'hommes, ou maraudeurs ou déserteurs qui manquèrent en passant la forêt de Rotherwasser. Personne ne chercha à nous disputer la Neisse et la Queiss, quoiqu'on aurait pu le faire avec avantage, et nous ne vîmes rien de l'ennemi que vers Goldberg, où était Daun, Loudon et Beck.

9 août — A notre arrivée à Goldberg, le 9, l'armée autrichienne était en marche, M. Loudon occupait les hauteurs de Prausnitz, M. de Beck couvrait la marche de l'armée par son poste de Wolfsberg.

10 août — Le 10, le Roi à Liegnitz. L'ennemi occupait tout le terrain depuis

---

1) Im Original bis auf S. 434, 30 — 435, 15 mit griechischen Lettern geschrieben.

Parchwitz jusqu'à Cossendau. Le maréchal Daun faisait le centre, occupant les hauteurs de Wahlstatt et Hochkirchen. M. Loudon remplissait le terrain entre Jeschkendorf et Koischwitz, M. Nauendorf celui des hauteurs de Parchwitz, et M. Beck, qui faisait la gauche, s'étendait au delà de Cossendau, ce qui défendait le passage de la Katzbach et du Schwarzwasser.

La nuit du 11 en marche à la pointe du jour vers Hohendorf, M. de Lacy manœuvra bien, le Roi occupa le camp de Seichau, l'ennemi celui de Hermsdorf et Schlaup. 11 août

Le 13, nous revînmes à Liegnitz, il y avait apparence qu'on serait attaqué, que M. de Lacy passerait la Katzbach pour se poster à notre droite, M. Daun sur notre front, M. Loudon sur notre gauche, en occupant les hauteurs de Pfaffendorf. 13 août

Le 14, le Roi se mit sur ces hauteurs, ce qui devait déranger le plan, Schimmelwitz à droite, Liegnitz à gauche. 14 août

Dans toutes nos marches, il ne nous restait pas de grandes espérances. *Rex semper dubitabat*, et rarement était-il livré à quelques instans de joie. Enfin on partit la nuit du 14. Cette nuit qui devait être heureuse, fut la source de bien des inquiétudes. En marche *Rex dixit* au Margrave: »Voyez ce feu dans l'air, que présage-t-il?« C'est l'arrivée du soleil, dit-on. »Non, c'est l'occident, c'est une aurore«, dit le Roi, »c'est de ce côté-là que nous devrons combattre et où nous serons heureux.« On combattit à 3 heures. Succès d'autant plus agréable qu'on l'attendait peu. Le Roi dit à un vieux soldat d'Anhalt: »Vous avez bien fait.« — »Et comment n'aurions-nous pas bien fait, Sire, nous combattions pour la religion, pour vous, pour la patrie.« Le Roi pleura. Il pleura encore en me répétant cette réponse. Je le félicitai. »C'est un grand bonheur, qu'est-ce que c'est que la prudence humaine? Que de hasards dans toutes les affaires de la vie, ne doit-on pas mépriser la bonne comme la mauvaise fortune?« — »Cela dépend de ce que l'on entend par là«, dis-je.

Il a été tous les jours et toujours dans les mêmes idées. Frappé de ce qu'un homme avait calculé que le théâtre de la guerre se porterait en Silésie, que Fouqué perdrait son corps s'il se tenait dans les montagnes. Quand on voit pourtant de tels faits, que penser? p. 76.

»Trouve-t-on que j'ai bien manœuvré? Vous voyez que je récompense bien tous ces gens-là. Croiriez-vous que j'éprouve un certain plaisir secret de savoir que ces Autrichiens ont des inquiétudes? Cela n'est pas bien, soyez sûr que dans toute cette affaire c'est l'honneur qui me dirige, le plaisir de me tirer de là, de m'être soutenu contre tant de gens qui voulaient m'accabler. Je voudrais bien me retirer, j'aimerais de

vivre en simple particulier, mais je ne voudrais pas qu'on me dépouillât, qu'on m'y forçât.«

p. 210 Tout en *simulando quod non credit somniis et divinationi, credit tamen paululum*. »Si les Autrichiens savent que j'ai donné tant d'argent, ils diront : comment diable fait-il pour tant avoir?«

Copie d'une lettre écrite au Roi.

La pièce est jouée, il ne m'en restera d'autre souvenir que celui des bontés dont Votre Majesté m'a comblé à cette occasion, elles me pénètrent, elles m'attendrissent, elles seront un nouveau motif pour m'appliquer par ma conduite à me rendre digne de l'estime d'un prince dont l'encens n'est dû qu'à la seule vertu.

III.

Anhang

zu den

Tagebüchern von Heinrich de Catt.

(1760—1762.)

Après la bataille de Palzig donnée et perdue si singulièrement, Sa ajesté quitta son armée de Dürings-Vorwerk dont elle donna le comandement au prince Henri, son frère; elle prit celui de l'armée du ince et joignit le général Wedell et marcha aux Russes. Je la suppliai me permettre de l'accompagner. — »Pourquoi,« dit-elle, »vous fa;nerais-je et vous exposerais-je sans aucune raison? Restez à l'armée mon frère, où vous serez plus tranquille. — C'est donc bien injuste:nt qu'on a accusé le Roi d'aimer à fatiguer et à exposer ceux qui ;taient point militaires. Il a eu constamment pour moi ces mêmes atıtions: ce ne fut qu'après bien des prières qu'il me permit de le suivre Zorndorf: il me plaignit de ce que j'avais assisté à la bataille d'Hochrchen: il me répéta plusieurs fois dans nos marches pénibles qui prédèrent la bataille de Liegnitz : »Je serais bien charmé de pouvoir vous voyer sûrement à Glogau avec M. Mitchell: mais vous ne pourriez s passer.«

Après cette bataille inopinée, il m'envoya à Breslau, pour me re:ttre des fatigues qui avaient été extrêmes. Il m'y envoya encore, and il fit avec les Russes ces marches difficiles, pour éloigner le machal Daun des environs de Schweidnitz. Ce sont ces absences faites lifférentes reprises qui m'ont procuré ses lettres: ces absences prount les bontés et les attentions du Roi et l'injustice de ceux qui penient qu'il voulait que tout se battît : c'est le sort des grands hommes ;tre critiqués. Il a bien eu ce sort: il le savait et pardonnait et ne se aignit que très rarement. — — —

1760
27 août
Le Roi prend les troupes du Prince, son frère, marche vers Schweidnitz etc.

Dans les grands malheurs on croit aux prophètes, aux songes et x diables. Toute l'armée ne parlait que des prophètes. L'un était ur les prophètes Berlinois, l'autre pour les silésiens. Un de ces derers, dont on vantait les rares talens, remporta enfin tous les suffrages. annonça une bataille près de Schweidnitz le 18 août. Le bruit s'en pandit, la joie fut extrême. Ceux qui ne devaient pas être de la baille, comptaient les instans; les militaires l'attendaient en silence. Le , des prophètes menteurs la troupe fut confondue, et on crut toujours ux prophètes.

29 août Il n'y avait pas moyen d'engager le maréchal Daun à une affaire. Son attention à se percher sur des montagnes, le rendait inattaquable. Le Roi manœuvra inutilement et s'inquiéta sur la fin de la campagne. Avant la bataille de Liegnitz, il logeait au faubourg dans la maison destinée aux fous. — »Vous me voyez, mon cher, dans un plaisant quartier,« me disait-il; »si je fais une lourde faute, je serai ici tout à portée, et j'augmenterai le nombre de ces malheureux. Ma foi, avec autant d'inquiétudes et de travaux, la tête peut tourner bien facilement! Si cela m'arrive, priez pour moi.«

Personne, je crois, n'ignore qu'un savant français prétendait qu'on pouvait exalter son âme et dans cette exaltation lire dans l'avenir. Si le président avait eu cet heureux don, il se serait épargné bien des inquiétudes. Le Roi plaisantait souvent sur cette idée du philosophe: »Où diable l'a-t-il pêchée? Convenez qu'il est ridicule.«

25 septembre Canonnade.

2 octobre On avait averti le Roi à différentes reprises que les Autrichiens avaient fait un gros détachement sous les ordres du général Lacy, et qu'il allait à Berlin à grands pas. Sa Majesté n'y ajouta pas foi, et ce n'est pas sans raison qu'on gémit de son incrédulité. Enfin il se convainquit, mais trop tard. Le général Lacy avait plusieurs marches sur le Roi, il arriva à Berlin, avec le comte Tottleben commandant un corps russe.

Il se mit en marche avec toute l'armée pour aller au secours de la capitale; mais le général Lacy, qui avait bien de l'avance sur le Roi, eut le temps d'y arriver, d'y séjourner, de faire des demandes et détruire ce qu'il put. Sans le comte de Tottleben, le général Lacy aurait laissé à Berlin des traces des lois de la guerre et des preuves d'un cœur irrité contre le Roi, qui avait eu pour lui pourtant, après l'affaire de Gottesberg, des attentions que le général ne méritait certainement pas. Sa Majesté lui renvoya tout ce qu'il put trouver de ses équipages que les hussards avaient pris. Le comte Lacy lui écrivit une lettre dont le prince Liechtenstein, à qui il la montra, rougit pour lui. Le Prince le dit à un ami qui m'a fait part de cette anecdote. Sa Majesté, lisant la lettre en ma présence, dit: »M. de Lacy ne sait pas vivre; mais répondez-lui bien poliment.« — On verra à la fin de ce recueil la lettre du général et la réponse que le Roi daigna lui faire.

ce 24 novembre Il est vrai que Berlin, après le départ des Russes et des Autrichiens n'offrait que de tristes vestiges de ce qu'il avait été autrefois.

La ville fut pendant plusieurs jours dans les inquiétudes les plus cruelles. Il y avait trop peu de troupes pour la sauver. On tint bon quelques jours. L'ennemi irrité jeta 1500 bombes (ne firent aucun

effet. On capitula. Les Russes et les Autrichiens entrèrent en ville; mais le comte Tottleben y fut le maître. Les généraux Tschernyschew et Lacy furent heureusement bridés par le chef des Cosaques. Que d'alarmes, que de désolations parmi les habitans de cette infortunée capitale! que de larmes répandues sur le sort du Roi, que de sujets gémissaient en secret de voir ses ennemis dans le cœur de ses Etats dicter des lois, punir de ses sujets et demander en maître! Si on vit, dans la capitale, des infâmes montrer aux ennemis des dépôts pour l'armée, on vit aussi en plus grand nombre des citoyens zélés faire tout pour calmer les esprits furieux et pour sauver ce qui appartenait au Roi et à l'armée. Parmi ces braves et dignes sujets on ne doit point oublier le banquier Gotzkowsky, qui, au péril même de sa vie ou d'être emmené captif, fit tout ce qui était humainement possible, pour arrêter les horreurs dont on menaçait. L'envoyé de Hollande, M. de Verelst, se conduisit de façon à mériter le plus tendre attachement du Roi, de la famille royale et des Prussiens; aussi Sa Majesté, pénétrée de tout ce que cet excellent homme avait fait, me dit, les larmes aux yeux : »La famille royale, moi et les Prussiens devons des autels à ce digne ministre.« — J'ose le dire, la plupart des citoyens oublièrent leurs malheurs particuliers, pour ne s'occuper que de ceux du Roi, et ne pouvaient tolérer que l'ennemi se fût rendu maître de la capitale. Ils voyaient leur humiliation dans le chagrin que devait ressentir le Roi.

Les Russes, que l'on croyait si cruels et si barbares, sauvèrent pourtant la ville des horreurs dont la menaçaient les Autrichiens. Ils tinrent un ordre admirable, tandis que ceux-ci commettaient dans les maisons royales, aux environs de la ville, des indignités inouïes. La postérité pourra-t-elle s'imaginer qu'on fît des chambres de la Reine et du Roi des endroits privés, où on allait déposer les ordures? Pourra-t-elle s'imaginer que plusieurs appartemens furent destinés à des écuries, et croira-t-elle enfin que le ressentiment s'étendit jusqu'aux statues, qui furent toutes mutilées? Les Goths, ces barbares, commirent les mêmes excès à Rome. Je sais qu'on dira que c'était en représailles des châteaux du comte de Brühl que les Prussiens avaient pillés et ruinés; mais en serait-on venu à ces extrémités, si ce comte n'avait pas fait insérer dans les gazettes que le Roi avait ordonné le pillage d'un de ces châteaux? Cela était faux. Peut-être aurait-il été plus grand de mépriser les cris et les écrits d'un petit particulier qui voulait se jouer à un grand roi, que de lui apprendre à ne pas en imposer au public; mais supposé même que Sa Majesté, sans aucune raison, eût ordonné ces excès, le ministre, s'il eût été le vrai ami des Saxons et de leur roi, devait-il ordonner, à son tour, de ravager les maisons royales? Ne devait-il pas

présumer que la suite de ces ravages serait la dévastation des châteaux du roi de Pologne et un ressentiment plus mérité contre le pays de la Saxe? — Quand les Autrichiens et les Russes apprirent que le Roi avançait vers la capitale, ils songèrent à la retraite : chacun des corps joignit son armée respective. Sa Majesté marcha vers l'Elbe, qu'elle passa au-dessus de Dessau, et tourna l'armée autrichienne qui campait sur les hauteurs de Torgau. Tout paraissait bien arrangé, pour assurer au Roi de brillans succès: mais deux incidens rendirent la bataille opiniâtre et meurtrière, surtout pour les Prussiens.

Bataille de Torgau, le 3 novembre 1760

Le Roi devait attaquer le front de l'armée autrichienne, soutenu ou à portée d'être soutenu par la cavalerie que menait le duc de Holstein. Le général Zieten devait prendre les ennemis en dos. On était convenu que, dès que l'un commencerait l'attaque, l'autre devrait suivre. Sa Majesté, en s'approchant des Autrichiens, entendit beaucoup de tirailleries; elle crut que le brave général Zieten était déjà engagé : premier malheur. Elle avance à grands pas, se développe et se forme sous le canon de l'ennemi; les Prussiens, chargés par la mitraille, plient. On demande la cavalerie : la cavalerie ne se trouvait pas. Le Duc avait pris de mauvais guides : engagé dans un bois, il ne put en sortir, il dut revenir sur ses pas : second malheur. Cette cavalerie, si nécessaire, venant à propos, aurait soutenu les Prussiens exterminés par la canonnade, aurait arrêté l'attaque de la cavalerie autrichienne; cependant le Roi rassure, rallie ses troupes, les ramène pour la troisième fois. Enfin la cavalerie arrive; le général Zieten attaque, et on remet dans les horreurs de la nuit les affaires perdues pendant le jour. On marche, on ne sait si on aura affaire à ses propres gens ou à l'ennemi. Le Roi, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais dans les plus grands malheurs, fit battre la marche de ses troupes : on y répond. On s'assure par là que ce sont des Prussiens : on se joint à eux et on pousse ce qui se présentait sur le passage. Le maréchal Daun avait reçu une blessure légère; transporté en arrière, il se consolait de sa blessure par l'idée que le Roi était battu. Quelques généraux et les princes de Saxe, autour du maréchal blessé, le félicitaient de la victoire. On lui amena M. Pirch, aide de camp de Sa Majesté. Son Excellence lui dit : »Eh bien, voilà votre maître battu! Que deviendra-t-il?« — A peine avait-il fini, que la tirailleries s'approche : »Qu'est-ce que cela veut dire? votre roi n'est-il pas content? veut-il donc aujourd'hui exterminer tout l'univers?« — L'affaire devenait sérieuse; le Maréchal songea à se faire transporter, les Princes n'oublièrent pas de le suivre — tout se rendit en désordre à Torgau. On passa l'Elbe pendant la nuit, et le roi de Prusse fut maître du champ de bataille. Qu'on se représente quelles auraient été les suites de cette

journée, sans ces deux incidens que j'ai rapportés, et ce que seraient devenus les Autrichiens qui devaient passer l'Elbe sur des pontons! C'est ainsi que le sort se joue souvent de toutes les mesures et de la prudence des mortels. Sa Majesté fit de grandes pertes dans son infanterie.[1] Elle reçut un coup de feu qui lui laboura la poitrine, mais ce coup fut léger et n'eut aucune suite. Les Autrichiens, pour venger leur bataille perdue, débitèrent que le Roi n'avait pas été blessé, et qu'on savait de bonne part qu'il ne s'exposait point. Cette accusation était injuste, inouïe, et je ne doute point qu'elle aurait été punie, si la cour de Vienne en avait su l'auteur. Sa Majesté avait fait ses preuves de bravoure; et si elle ne s'était pas exposée quelquefois si cruellement, malgré les prières des officiers et des soldats: qui aurait osé dire en présence de toute une armée: »Le Roi s'expose, il ne se ménage pas«? Le soldat qui s'aperçoit très bien qui sont les braves et les timides, aurait bien fixé la place du Roi. Ce Prince fut informé de ce trait, en rit et mit dans la relation qu'il n'avait gagné la bataille que parce que le maréchal Daun avait été blessé.

Le fruit de cette journée fut de pouvoir s'étendre et d'hiverner en Saxe, au lieu de se replier sous le canon de Magdebourg: de remettre les troupes dans ce pays où il y avait encore bien des ressources. On poussa un corps pour occuper Dippoldiswalde et faire tomber Dresde: mais on y vint trop tard. La place était prise par le commandant de ladite ville qui y marcha, dès qu'il apprit le malheur arrivé aux troupes de la Reine et que le maréchal Daun se repliait.

Sa Majesté m'avait laissé à Leipzig pendant trois semaines, pour y attendre quelques personnes qui devaient me parler sur des choses qui l'intéressaient. 22 mar 1761

Les Russes campaient à Striegau et les Autrichiens à Kunzendorf, résolus d'attaquer le Roi. Sa Majesté fit fortifier son camp et le rendit redoutable. Il devait prendre ses précautions, puisqu'il était si inférieur à ces deux armées combinées. Jamais ce Prince ne se donna plus de mouvemens, ne prit plus de soins pour triompher. Se croyant trop éloigné, à Bunzelwitz, de son armée, il s'en rapprocha. Il campa dans 31 août

1 Parmi de braves officiers qu'elle perdit, on ne doit pas oublier le comte d'Anhalt, homme à talens et de mérite. Son frère, le comte Frédéric, se distingua beaucoup dans cette bataille, toujours à la vue du Roi, toujours à portée de donner ses ordres. Sa Majesté l'honora de l'ordre pour le mérite. Elle me parla du comte à Leipzig avec les plus grands éloges: »L'amitié que j'ai toujours eue pour lui, celle qu'il m'a constamment témoignée, ne m'a fait point illusion.« — En disant que le comte a l'approbation du Roi joignit celle de tous ceux qui le connurent, je ne fais que rapporter ce que pensait toute l'armée sur son sujet.

un bois et allait de là toutes les nuits coucher sur la paille dans la grande batterie de Jauernik où il croyait sa présence plus nécessaire. Il me renvoya à Schweidnitz, d'où je venais chaque jour le trouver dans sa tente. On s'attendait à chaque instant à une bataille générale. Le Roi surtout était persuadé qu'elle se donnerait. Les Russes, en effet, avaient donné le plan de l'attaque. Les généraux devaient à 9 heures du soir ouvrir leurs instructions et marcher; mais l'armée eut ordre de rester tranquille: la méfiance entre le général russe et l'autrichien, la crainte peut-être des risques à courir en livrant bataille, arrêta les ennemis dans leur projet d'attaquer. Le Roi en fut affligé. — »Il était sûr,« me disait-il souvent, »que les ennemis y perdraient leurs meilleures troupes.« — Qui aurait pu lire dans les futurs contingens, aurait vu peut-être des malheurs où Sa Majesté voyait un coup de partie pour la fin de la guerre. Il est vrai que son camp était respectable; mais si malheureusement on avait molli dans un endroit de ce camp, que seraient devenus les autres? On s'intimide d'autant plus aisément, on s'alarme bien plus facilement, quand se croyant très en sûreté, on voit la tempête se former, avancer et menacer. Toujours il est sûr que le carnage aurait été horrible, que la contenance et les manœuvres du Roi vis-à-vis de ces deux armées furent admirables et admirées. Malgré ses soins, ses fatigues, ses courses et ses veilles, il trouva des momens pour lire toutes les harangues de Cicéron et la *Nature des Dieux*. Quand je repartais tous les jours pour retourner à Schweidnitz, il me disait:

»Adieu, mon cher, dormez bien tranquillement dans votre lit, pendant que je serai sur ma paille. Vous verrez que demain nous nous prendrons par les oreilles. Si cela arrive, ne venez pas, restez à Schweidnitz et priez là pour moi et pour mes troupes. Je ne m'épargnerai pas, je montrerai à mes officiers et à mes soldats le chemin de la mort ou de la victoire.«

Les Russes ayant décampé de Striegau, pour se retirer en Pologne, Sa Majesté revint à Bunzelwitz,[1]) où elle se tint quelque temps vis-à-vis de M. Loudon. Quand elle fut informée des succès de Platen, elle résolut de se porter du côté de Neisse, pour donner de la jalousie au général autrichien, l'attirer dans ses environs et de revenir sur ses pas par des marches forcées, pour occuper le camp de Kunzendorf, y établir un corps de troupes et se rendre ensuite en Saxe. Sa Majesté partit en effet

1) D'où elle envoya le général Platen détruire les magasins des Russes en Pologne et se porter ensuite vers Colberg, pour en éloigner, de concert avec le prince Würtemberg, le général Rumianzow, qui tenait ferme. Les succès du général furent d'abord brillans, la suite malheureusement n'y répondit pas.

de Bunzelwitz et donna ses ordres, en partant, au général Zastrow; se porta à Gross-Nossen, à une marche de Neisse. Ce fut là qu'elle apprit, moi présent, que le général Loudon avait pris d'assaut la ville de Schweidnitz, et cela dans 4 heures de temps. C'était un coup de foudre pour l'armée, pour la fin de la campagne et pour l'avenir. — »Cela est-il possible, mon cher! cela est-il possible!« — Le général Lentulus vint confirmer cette triste nouvelle. Le Roi ne perdit point contenance, il fit d'abord rappeler une partie de ses troupes qui marchaient déjà vers Neisse, et après quelques jours il se mit en marche, pour occuper le camp de Strehlen et pour voir de là s'il pourrait réparer ses malheurs, pour être à portée de Breslau et pour empêcher l'ennemi de s'étendre.

Schweidn pris l'an 1

L'aventure de Glatz rendait très possible celle de Schweidnitz. Quoique dans un malheur arrivé chacun se faisait un mérite de dire, toujours après l'évènement : »je l'avais bien prévu«, il est sûr que presque tous les officiers tremblèrent au départ du Roi de son camp de Bunzelwitz : on craignit pour la ville qu'on abandonnait, disait-on, si mal à propos, et qu'on laissait avec des bataillons mal exercés, mal intentionnés, composés pour la plupart de bandits et de déserteurs, et où les catholiques intrigans haïssaient les Prussiens. Ces réflexions de l'armée étaient à leur place; mais dans les momens les plus tranquilles on se représentait une ville forte et l'armée à trois marches d'elle. Cependant l'inquiétude reprenait le dessus, et on osait blâmer le Roi. Il avait pourtant pris des précautions. Il fit venir à Piltzen le général Zastrow, il lui dit de lui parler avec franchise : que s'il avait besoin de troupes et qu'il craignait pour la ville, il lui donnerait quelques bataillons. — »Je ne crains rien«, dit le commandant; »et si ces gens s'avisaient de venir, ils y seraient pour leur courte honte.« — »Mais, êtes-vous sûr de vos troupes?« dit le Roi. — »Oui, Sire!« répondit le général; »j'en suis sûr!« — Ceci est au pied de la lettre. Le margrave Charles, le général Lentulus furent témoins des propositions du Roi et du refus du commandant, qui le satisfit, mais qui ne tranquillisa pas l'armée. Que le général se trompa cruellement! Il ne fut point informé que l'ennemi avançait, malgré les postes qu'il avait placés en avant et qui devaient l'instruire. Il ne se défia point des mal intentionnés de la ville, il compta trop sur ses bataillons qui la plupart combattirent en lâches. Peut-être ne prit-on pas pour l'arrangement du canon et pour la défense au cas d'attaque toutes les précautions possibles : l'ennemi fut dans les forts, au moment qu'on s'y attendait le moins. M. de Beville, aide de camp du Roi, se défendit jusqu'au matin et mérita par sa défense l'approbation des officiers et de l'armée. La ville fut prise, et le Roi se vit exposé par là aux

plus grands malheurs et perdit dans un instant les fruits de la plus brillante campagne qui fut jamais.

Qu'on me permette encore une réflexion. Le plan que le Roi avait formé devait être secret, et ne le fut point. Chacun dans le quartier général et dans l'armée savait que le Roi tirerait vers Neisse, pour y attirer le général autrichien, et que, quand son but serait rempli, il reviendrait sur ses pas, pour aller en Saxe. Il est bien vraisemblable que l'Autrichien qui nous inondait d'espions, apprit le plan qu'on s'était proposé; aussi resta-t-il tranquillement sur les hauteurs de Kunzendorf qu'il avait épousées, et laissa marcher le Roi, pour lui porter ce rude coup, qu'on dit aussi que Loudon avait médité depuis bien du temps. Il est bien cruel pour un prince de voir ses desseins éventés, et être la victime des gens qui par inadvertance, par étourderie et par vanité ne savent pas ce qu'ils doivent dire ou cacher. Cette connaissance du plan du Roi fut une des raisons de crainte dans l'armée pour la ville de Schweidnitz.

Sa Majesté, en arrivant dans son camp de Strehlen, prit d'abord toutes les précautions possibles, pour qu'aucun autre malheur ne lui arrivât, et pour attendre ainsi tranquillement le sort de Colberg, sur lequel il commençait à avoir bien des inquiétudes.

»Avouez, que je suis bien malheureux: je prends tous les soins possibles, et on ne me seconde pas. Qui aurait pu soupçonner cette prise de la ville! cela est inouï.«

Jamais quartier général ne fut plus marqué par des soucis et par des alarmes sur l'avenir; toutes les physiognomies, allongées, désespéraient, on voyait tout en noir: »On ne pourra pas tenir! encore si on avait marché vers Schweidnitz, peut-être aurait-on repris dans le premier instant cette triste ville.« — Raisonnemens hors de place. Cette prise était impossible. Les chemins abominables, une armée qui la défendait, 10 bataillons dans la ville: quels succès aurait-on pu se promettre? Chacun voulait qu'on songeât à la paix; le Roi presque seul tenait bon et faisait bonne mine. Pendant son séjour il sortit peu; s'occupa à lire et à composer, pour faire diversion au malheur qui lui était arrivé, et à ceux qui étaient prêts à fondre sur lui. Il composa une ode sur la mort du prince de Brunswick, il fit une *Epître sur la méchanceté des hommes, le Stoïcien,* et mit en vers ce qu'il y avait de mieux dans Marc-Aurèle.

»Vous me voyez«, me disait-il un soir, »avec Lucrèce et avec mes Stoïciens. Ce sont de bonnes gens, qui soutiennent dans le malheur.«

Je lui répondis que, si on ne trouvait pas en soi des ressources pour

supporter les revers de la fortune. les lectures des Stoïciens surtout ne les offriraient pas.

»Oh. je le vois bien. vous n'êtes pas pour ces gens-là qui sont si sombres. Mais, croyez-moi, ils aident beaucoup.«

Cette conversation lui fournit l'idée d'une épître qu'il m'adressa et qu'il m'envoya le lendemain. A ses compositions il joignit la lecture de Vertot. des *Mélanges* de d'Alembert, des ouvrages philosophiques de Cicéron. [de] l'histoire de Diodore de Sicile. Malgré ces lectures. que ce Prince seul pouvait faire dans des circonstances pareilles, il avait des inquiétudes extrêmes. Les affaires de la Poméranie lui en causaient beaucoup. Cependant il y eut une semaine quelque lueur d'espérance: et comme si chaque instant de sa vie devait être marqué par des traits frappans. ce fut à peu près dans ces momens de lueur d'espérance qu'un gentilhomme nommé Warkotsch forma le projet d'enlever le Roi et de le remettre aux Autrichiens. Comme Sa Majesté avait logé chez lui. il prit occasion de là de lui venir faire sa cour, en se présentant à l'ordre: il mangeait chez les aides de camp de Sa Majesté: là il parlait du Roi avec les plus grands éloges: »Je ne puis voir ce Prince, sans être attendri et sans l'admirer. Que de fatigues il a essuyées, que de chagrins il a eus! qu'il a été cruel pour lui de perdre cette place de Schweidnitz! Mon cœur en a gémi: il ne sait pas combien je l'adore.« — Il envoyait chaque jour des fruits à Sa Majesté. qui les aimait beaucoup, et presque [chaque] jour il venait répéter à l'ordre et chez des officiers ses amis son zèle pour le Roi, son vrai attachement pour sa personne, sa sensibilité pour ses malheurs, et ce perfide, cet homme exécrable ne faisait ces courses que pour étudier les environs de la maison qu'occupait le Roi. que pour s'assurer de l'entrée dans ses appartemens et des moyens de l'enlever avec sûreté. Ainsi ce gentilhomme odieux se jouait de ses sermens de fidélité qu'il avait prêtés au Roi, et de la crédulité de ceux qui ajoutaient foi à ses discours, ne pensant jamais qu'un homme pût pousser jusqu'à ce point l'infidélité et l'ingratitude. Quand cet indigne se fut assuré qu'il était facile d'enlever le Roi, qui en effet était assez exposé et qui sur l'article de ses quartiers ne prenait aucune précaution pour sa personne. il mit au fait de ses desseins le colonel Wallis qui commandait les postes avancés de l'armée autrichienne. Il employa, pour les mieux exécuter. un honnête ecclésiastique romain, qui pensait comme Warkotsch qui l'employait. Le gentilhomme faisait passer par un de ses chasseurs des lettres au prêtre, qui les faisait parvenir sûrement au colonel des gardes autrichiennes. Le jour que le complot devait s'exécuter. Warkotsch, suivant sa coutume, envoya de grand matin une lettre au prêtre par son chasseur. en lui disant »Si tu trouves des hussards

prussiens, jette la lettre; mais si tu rencontre des Autrichiens, garde-la, va droit chez le prêtre, rapporte-moi sa réponse et ne la donne qu'à moi.‹ — Le chasseur, surpris de ce discours, se dit en chemin: ›Sûrement il y a là quelque chose qui ne va pas bien. Les Prussiens ont pillé et ont détruit ma maison en Bohême: n'importe! j'irai remettre la lettre au roi de Prusse; car sûrement cela le regarde.‹ — Il vient au quartier général, demande à l'officier de parler au Roi. L'officier lui dit qu'on ne lui parlait pas ainsi. — ›Il faut que je lui parle et que je lui remette une lettre.‹ — ›Vous ne la remettrez pas.‹ — Il pressa tant qu'on le conduisit chez M. de Krusemarck, aide de camp général. Heureusement on le trouva chez lui. Le chasseur lui remet la lettre et lui fait part de ses soupçons. M. de Krusemarck, tendrement attaché au Roi, amène cet homme. Sa Majesté ouvre la lettre et y lit que tout irait bien, que M. de Wallis devait envoyer 100 Pandours, 100 hussards, et qu'il avait préparé un chariot pour y mettre le Roi. Qu'ainsi il devait se rendre sur la brune à son château, et qu'il les conduirait sûrement à minuit au quartier du Roi; que toutes les mesures étaient si bien prises que le succès était infaillible. — »Ces bonnes gens veulent m'enlever; ils se donnent bien de la peine.«[1]) — Il envoie un officier de cavalerie avec un détachement de dragons, pour se saisir du coquin Warkotsch. L'officier le trouve, et Warkotsch lui dit, sans se décontenancer: ›Je ne sais pourquoi on fait tant de tapage; je ne refuse pas de livrer du fourrage. Attendez, M. le capitaine, je vais m'habiller et je me rendrai avec vous au quartier général.‹ — L'officier, que malheureusement on n'avait point mis au fait, crut bonnement ce que lui disait le traître, qui profita de l'instant qu'on lui avait laissé, pour se rendre chez les Autrichiens. L'officier, ne le voyant point revenir, va le chercher dans ses chambres: il sent qu'il avait disparu. Il fut quitte pour être aux arrêts quelques semaines.

Pendant que cela passait à la terre de ce [traître], les généraux prenaient toutes les précautions pour assurer le quartier général. Sa Majesté avait reçu cette nouvelle avec tant de tranquillité qu'elle ne pensa qu'à faire prendre le traître. Le soir je fus appelé vers les 5 heures.

»Savez-vous, mon cher«, me dit le Roi, »le beau projet que l'on avait formé contre moi?«

›Non, Sire.‹

»Eh bien, on voulait m'enlever ce soir.« — Je fus effrayé.

---

1) »Pourquoi m'as-tu apporté la lettre?« dit le Roi au chasseur; »puisque nous t'avons fait du mal?« — ›Ah, Sire, je sentais‹ — en montrant son estomac — ›quelque chose qui me disait que je ne faisais pas bien.‹ — Il était à peu près instruit des desseins de son maître.

»Oui, ce soir; mais il ne m'aurait pas eu, car je me serais fait tuer.«

»Mais, Sire, on ne se fait pas tuer, comme on veut!«

»Croyez-moi«, dit-il, »ils ne m'auraient pas pris vivant.«

Tout le quartier général croyait pourtant la chose très possible. Mon âme, remplie de cette horreur, ne put être pendant une heure à ce que me dit Sa Majesté. Je le lui fis connaître.

»Tranquillisez-vous, mon cher; je vous lirai une tragédie, nous passerons ainsi notre soirée.« La tragédie lue, il se fit apporter quelques beurrées; j'y restai encore un instant.

»A présent je vais me coucher, je dormirai tranquillement. Faites-en de même, et ne pensez plus à cette scène tragi-comique; sûrement l'affaire n'aurait pas réussi.«

En sortant, je trouvai des sentinelles et tous les passages gardés. Cela me rassura pour Sa Majesté. Cette histoire fut le sujet de toutes les conversations; on ne parlait que du traître et des malheurs auxquels nous aurions été exposés, si le coup avait réussi.

---

[1] Occasion de l'animosité des Russes contre le roi de Prusse. Alliance des Suédois, Français et Prussiens. Ensuite M. Mardefeld qui devait donner de l'argent à Bestushew, le dépense: Bestushew, indigné, écoute les Anglais.

Le froid extrême, le manque de subsistance engagea le Roi de prendre ses quartiers d'hiver. Il se rendit à Breslau, où il se tint constamment dans sa chambre à repasser sur ses malheurs, à s'occuper de ceux qui le menaçaient, et à prendre des arrangemens pour la campagne prochaine, s'il était possible d'en faire une. Il apprit la nouvelle de Colberg, qui ne l'étonna point; il s'y était préparé: 1762

»Voilà donc tous les malheurs qui fondent sur moi! Qu'allons-nous devenir l'année prochaine, que vont devenir mes peuples, qu'en sera-t-il de mon armée? Je ne vois aucun jour à me tirer d'affaire; cependant je mettrai tout en œuvre: il faudra vaincre ou périr. Sûrement je ne mourrai pas en lâche, et si je vois qu'au 28 de février mes efforts sont inutiles, j'aurai recours à mes Stoïciens et à ma boîte; mais si je vois le moindre jour à me tirer d'affaire, je ferai les plus grands efforts. Ce serait une lâcheté de désespérer, sans des raisons géométriques.«

Ces discours m'affligeaient vivement. J'essayais d'abord, en vain, de faire diversion à ses idées lugubres; mais les revers avaient été trop

---

1 Im Original mit griechischen Lettern geschrieben.

grands, les revers futurs étaient trop visibles pour les éloigner de l'esprit. Cette situation violente dura jusqu'à l'instant où l'on apprit la nouvelle que l'impératrice Elisabeth était à l'extrémité. Malgré les agitations d'un état aussi violent dans lequel le Roi se trouvait, il saisit des instans pour composer. Il fit une épître philosophique, sur les systèmes des philosophes, qu'il adressa à M. Mitchell. Il lut le traité de la *Cité de Dieu*, par Saint-Augustin, le *Contrains-les d'entrer* de Bayle, et il finissait le troisième volume de ses *Pensées sur les Comètes*, quand on sut que l'Impératrice était dangereusement malade. Ce soir il me dit la nouvelle :

»Vous verrez, mon cher, qu'elle ne mourra pas et que je devrai lutter contre la tempête; je fais un pari qu'elle se remettra.«

›Et j'en fais un, Sire, qu'elle descendra en paix au sépulcre.‹

»Eh bien, que voulez-vous parier?«

›Une discrétion.‹

»Soit; si je perds, je vous ferai un présent, et si je gagne, vous me donnerez ce que vous voudrez.«

Chaque jour nous parlions de sa maladie, de sa mort et de notre pari. Un jour il me fit appeler de meilleure heure. En arrivant, il s'avança vers moi, en me faisant de grandes révérences :

»Voilà, Monsieur, ma discrétion : l'Impératrice est morte; c'est son épitaphe que je vous présente, et me voilà quitte de ma gageure perdue.«

C'était s'acquitter assez lestement pour une affaire de cette importance; mais j'étais trop rempli d'idées flatteuses pour le sort du Roi, pour lui dire, en badinant, que sa discrétion était bien légère. Nous ne parlâmes que des suites de cette mort, arrivée si bien à point.

»Je crains, mon cher«, me dit-il; »qui sait ce que fera ce Prince que j'ai aimé, qu'il m'en paie de retour! Le trône change bien les idées.«

Je le dis ici sans vanité : je lui traçai tout le plan que suivrait le nouvel Empereur, et ce plan fut suivi au pied de la lettre. Aussi le Roi me disait-il souvent :

»Je m'en rapporterai à présent toujours à vous : dans mes plus grands malheurs vous m'avez donné des espérances, et ces espérances n'ont point été trompeuses. Ah, que tout ceci finisse, et que je ne sois plus dans les tourmens des soucis, des soins et des inquiétudes!«

Le Roi ne me parut pas si sensible à cette mort, comme il devait l'être, et la raison en est très naturelle : son âme qui ne s'était occupée que de malheurs, était encore si profondément remplie d'idées sinistres que les évènemens heureux ne pouvaient faire sur elle que des traces légères. Je ne commençai à m'apercevoir qu'il sentait vivement le changement arrivé dans sa situation, que lorsqu'il me [illegible] :

»N'avez-vous pas trouvé que j'ai envisagé assez de sang froid cette nouvelle importante?«

Il se remit plus que jamais aux affaires militaires, civiles et à l'étude. Il avait déjà fait les plus grands efforts pour former ses magasins et compléter ses troupes, lorsque M. Gudowitsch, favori de Pierre III, arriva à Breslau. On l'attendait depuis un mois, on comptait tous les instans, et comme il tardait tant à venir, les officiers, la ville et les troupes en tirèrent de mauvais augures. Il arriva, il rendit le calme aux cœurs inquiets et dessilla les yeux des incrédules. On ne douta plus, en le voyant, qu'il était bien arrivé. Arrivée d Gudowitsc

Le favori fut présenté au Roi, qui eut un long entretien avec lui dans sa chambre. Au sortir de cette audience, chacun voulait parler à M. Gudowitsch. L'un lisait dans ses yeux que tout irait bien; l'autre que cela n'était pas si sûr; un troisième y voyait la même animosité contre le Roi qu'avait eue Elisabeth. Pour moi, je voyais et je lisais dans l'air du Russe beaucoup de bonhomie, beaucoup d'embarras à jouer son rôle, et beaucoup d'envie de passer pour un personnage important. — Un quatrième, qui ne savait peut-être pas lire dans la physionomie d'un homme, lui demanda: »Eh bien, Monsieur, nous apportez-vous de bonnes nouvelles?« — Le favori, à l'ouïe de cette demande indiscrète, fronça le sourcil et dit d'un ton très grave: »Monsieur, si l'Empereur mon maître se déclare pour Sa Majesté, je le souhaite; s'il ne se déclare pas, il sait, sans doute, ce qu'il a à faire.« — A cette sentence prononcée en oracle, on se tut, et chacun alla former chez soi des conjectures importantes. Qu'il paraissait doux à quelques officiers, de pouvoir passer des momens avec M. Gudowitsch, de l'amener chez le Roi, de le reconduire chez lui! Il leur paraissait que l'éclat des fonctions du favori rejaillissait sur eux. Je m'amusais de toutes ces misères, et je les pardonnais à la jeunesse et à la vanité mal placée, en faveur des bonnes intentions de l'excellent empereur de Russie. [21 févri

Sa Majesté me parut tout à fait tranquille et satisfaite de tout ce que lui avait dit le colonel Gudowitsch; elle le renvoya comblé de présens magnifiques et se disposa d'entrer de bonne heure en campagne. Mais pendant que le Roi se reposait sur les bonnes dispositions de Pierre III, les Anglais, dirigés par le ministre Bute, faisaient tout pour le détruire dans l'esprit de l'Empereur. Ce digne Prince rendit exactement compte au Roi de ce que les Anglais, ses amis, tramaient contre lui. Autant Sa Majesté fut-elle indignée contre ces manœuvres sourdes et perfides, autant fut-elle attendrie des procédés généreux de l'Empereur. Elle lui écrivit la lettre la plus tendre et la plus amicale. Pierre III y répondit sur le même ton. Ces deux lettres furent le sceau d'une amitié réci-

proque. Le Roi envoya le jeune comte Schwerin à Pétersbourg, porter la minute du traité de paix et de l'arrangement pour les troupes russes qui devaient entrer dans le service du Roi. Le comte revint, chargé du traité signé et apporta la nouvelle que le général Tschernyschew se mettrait d'abord en marche, avec autant de troupes qu'en demanderait Sa Majesté. Elle ne désira que 12,000 hommes et un millier de Cosaques.

Le Roi, tranquille à Bettlern, s'appliquait à la lecture et à remettre son esprit agité par tant de secousses. Il y lut une partie des poètes français et plusieurs volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Dans un de ces momens de bonne humeur il me demanda si je n'avais point envoyé des vers à ma belle. Je dis que non.

»Les vers sont pourtant le langage de l'amour; mais si elle vous en demande, lui en enverrez-vous?«

›Oui, sans doute.‹

»Eh bien, supposez qu'elle en désire, faites-en, montrez-les-moi, et je les corrigerai.«

Le lendemain je lui apporte mon épître, je la montre; Elle corrige quelques endroits défectueux et y ajoute quelques vers. — »Envoyez-le à votre belle, elle sera contente.« — Quelques jours après, elle me fit ce joli morceau, où Sa Majesté nous donnait des leçons pour régler notre futur ménage.

Quand le maréchal Daun campa au Zobtenberg avec toute son armée, Sa Majesté prit tous ses arrangemens, pour n'avoir rien à craindre, même en cantonnant.

»Je ne veux pas,« dit-elle, »faire l'honneur au maréchal de camper vis-à-vis de lui; je suis sûr que malheur ne m'arrivera pas; car j'ai pris de bonnes mesures, et même je l'inquiéterai.«

En effet, elle se proposa d'alarmer souvent la cavalerie autrichienne, de lui inspirer de la défiance pour tout le reste de la campagne. Les Bosniaques et les hussards et autres troupes légères, poussées en avant du quartier général, étaient chaque jour aux prises avec les ennemis, chaque jour ils faisaient des captures. Déjà ils commençaient à être intimidés, les Cosaques devaient finir l'affaire et leur inspirer une sainte frayeur. Ils avançaient à grands pas vers les bords de l'Oder, l'infanterie, à deux marches derrière eux, faisait diligence. Enfin ces Cosaques arrivèrent à Auras. Ce fut une joie pour toute l'armée: ›Ils mèneront les Autrichiens,‹ disait-on, ›et ces gens-là apprendront à leurs dépens ce que c'est que d'avoir affaire à des barbares.‹

Ces barbares, si souples vis-à-vis de leurs amis, qu'ils ne distinguent plus quand ils soupçonnent qu'on ne pourra pas les reconnaître et qu'ils pourront massacrer impunément, ces barbares [illegible] paient derrière

Auras avec tout l'ordre possible: aucun d'eux n'osait s'échapper et s'éloigner d'une enceinte qu'on leur avait tracée; ils se faisaient un plaisir de montrer les armes qu'ils avaient prises à Berlin, et de se mesurer avec les Autrichiens, qui pourtant leur donnaient, disaient-ils, plus de fourrage qu'ils n'en recevaient de nous. Ces gens sont d'une humilité et d'une douceur étonnante : à les voir dans leurs camps, on ne pourrait jamais soupçonner cette barbarie. Le lendemain de leur arrivée, ils [25 juin] passèrent l'Oder. Comme dans le tumulte ils ne distinguaient pas amis et ennemis, pillaient, tuaient pour voler tout ce qu'il se présentait à eux, on donna à toute la cavalerie, aux généraux, aux officiers principaux, aux aides de camp, des espèces de panaches blancs qu'on portait au chapeau. Le Roi même et le Prince en portèrent. On avertit ces messieurs les Cosaques de ménager les plumes blanches. On les conduisit aux postes avancés : malgré leur fatigue, ils voulurent attaquer d'abord des piquets autrichiens; ils les mirent en fuite. Chaque jour ils escarmouchèrent; plusieurs coups hardis qu'ils firent, intimidèrent la cavalerie ennemie: elle n'osait plus se montrer qu'en grand nombre. Pendant qu'ils imprimaient tant de respect à ces mêmes Autrichiens dont ils avaient été les amis, M. de Tschernyschew arriva à l'Oder avec 12 bataillons: il fit jour de repos, passa l'Oder et vint à camper à Lissa. Sa Majesté s'y rendit avec sa suite pour voir ces troupes russes qui jadis [30 juin] lui avaient causé tant d'inquiétudes, et pour régaler le général commandant et les autres généraux. En arrivant, elle apprit, par le comte de Dohna que le prince Ferdinand lui avait envoyé, qu'il avait remporté sur les Français un avantage considérable. — »Vous voyez,« dit Sa Majesté au général Tschernyschew, »que vous amenez avec vous la victoire.« — Le général fut flatté de ce début, et, en admirant le héros, il commença à l'aimer. Personne n'ignorait que M. de Tschernyschew était irrité contre ce Prince. On donnait pour raison de cette haine une réponse qu'il lui fit, à la bataille de Zorndorf, en le traitant d'incendiaire.

Les Russes méritaient ce titre : ils avaient brûlé Küstrin, sans aucune raison: mais un grand doit toujours ménager un particulier. Un mot qui est une bagatelle de la part d'un égal, est de celle d'un roi un trait perçant qui se fait presque toujours sentir; et un roi, quelqu'élevé qu'il soit, ne doit irriter personne.

Après avoir parcouru les lignes, Sa Majesté fut à Lissa avec le général en chef et les principaux de l'armée russe. Elle leur témoigna à tous tant de bonté, elle les traita avec tant de politesse, leur dit des choses si obligeantes qu'ils furent attendris. Touchés de ce qu'ils avaient été les ennemis d'un Prince qui méritait tant d'attachement, »nous lui

prouverons‹, disaient-ils, ›combien nous lui sommes dévoués.‹ — Ils désiraient en effet une occasion de se signaler et de montrer au Roi, combien leurs sentimens étaient réels.

»Ce sont de belles troupes,« me dit le Roi à son retour; »mais elles ne sont pas encore bien exercées. Je ne ferai pas, comme les Autrichiens, je ne les sacrifierai pas. Mes troupes seront les premières exposées, et, si malheur leur arrive, les Russes seront là pour les soutenir. Pourquoi exposerais-je mal à propos ces troupes et abuserais-je ainsi de leur bonne volonté et de celle de mon ami l'Empereur?

»Comme mes marches seront très pénibles, allez vous reposer à Breslau, et y attendre les évènemens. Si je bats le maréchal, ou si je l'éloigne de Schweidnitz, je vous rappellerai vers moi, dès que nous commencerons le siège de cette place. Mais il n'y aura pas de bataille: le maréchal se perchera sur l'Ossa.«

Après un jour de repos, Sa Majesté marcha avec eux du côté de Schweidnitz. M. Daun, qui n'aurait pas tenu dans son camp de Zobten, si le Roi avait marché seul à lui, décampa bien rapidement, lorsqu'il sut qu'il venait avec les Russes. Il se retira derrière Schweidnitz. Sa Majesté résolut de l'éloigner de cette ville; elle fit faire une attaque sur un de leurs postes, que défendait M. Brentano. Le général Wied, qui la commandait, fut repoussé. Sa Majesté, qui ne voulait pas sacrifier plus de monde, le fit retirer, et elle chercha d'autres moyens, pour forcer les Autrichiens à abandonner les montagnes qu'ils occupaient. Elle détacha ce même général Wied du côté de la Bohême, il remporta quelque avantage sur le général Brentano, qui était accouru pour sauver le magasin; il s'établit à Braunau et lâcha les Cosaques qui allèrent ravager les contrées de Königgrätz, quelques-uns même poussèrent jusqu'aux portes de Prague. Les excès qu'ils commirent, furent horribles; ils n'approchaient cependant pas de ceux dont se ressentaient les infortunés habitans de la Poméranie.

Les Autrichiens crièrent à la barbarie; ils n'avaient cependant aucun droit de se plaindre, et ils ne se plaignaient pas, lorsque ces Cosaques brûlaient et devastaient les pays du Roi. Les horreurs qui marchent à la suite de la guerre, ne sont-elles pas assez grandes, sans attirer des gens qui se font un plaisir, une étude et une loi de laisser sur leurs pas des traces de ravage, de meurtre, de viol et d'incendie!

IV.

Brief Heinrich's de Catt

über

die Schlacht bei Zorndorf,

vom 29. Auguſt 1758.

Vergl. oben Seite 157 ff. und 357 ff.

Tamsel, près du champ de bataille, 29 août 1758.

Monsieur, cher Cousin.

Je reçus votre lettre et celle de Nanette à Königgrätz; elle a été 5 ou [6] semaines en route : il est impossible dans ces temps-ci d'avoir une correspondance réglée, telle qu'on la souhaiterait. Vos bontés et les vœux que vous faites pour moi, me pénètrent de reconnaissance; le souvenir dont vous continuez de m'honorer, m'est précieux : conservez-le-moi, je vous prie.

A présent j'ai vu tout ce qu'offre la guerre, je vous écrivis le jour de la bataille, 25; quels terribles spectacles! Ils sont tels, je l'avoue; mais puisqu'ils doivent être, il faut les voir, et les voir de cet œil philosophique qui peut nous en faire tirer parti. Quel genre de vie, en comparaison de celui que je menais en Hollande : toujours debout, en marche, à cheval, dormant sur la dure et à terre, des douze heures à cheval! Vous savez notre retraite; elle immortalisera le Roi, qui, au reste, depuis longtemps a droit à l'immortalité. J'ose vous assurer que chaque fois que les Autrichiens ont voulu nous attaquer dans cette retraite, chaque fois ils ont été battus. J'ai été témoin oculaire de tout cela. Je n'ai point quitté le Roi, ni dans l'avant-, ni dans l'arrière-garde; j'ai même été assez près des hussards, pour voir leurs attaques et les entendre; je puis dire donc que la plus grande partie des choses que j'ai lues dans les gazettes, sont fausses. Arrivé à Grüssau, près de Landshut, le 9 août, le Roi se reposa jusqu'au lendemain. Il partit le 10 à 5 heures du soir et me laissa. J'appris ce départ, je fais charger mes chevaux, je monte sur le mien, je joins le Roi vers les 7 heures du soir, je lui demande la grâce de le suivre dans son expédition ici.

»Je vous suis obligé de votre attention,« me dit ce grand et bon Prince : »vous me faites plaisir réellement, vous me faites plaisir; je craignais pour votre santé.«

Quoi de plus obligeant, et à qui sied-il de se donner des airs!

Le 11, on part, et, ce qui paraît étonnant, nous arrivons le 20 à Francfort avec des troupes et de la grosse artillerie. Ces marches sont

frappantes. Jamais le moindre murmure ou mécontentement du soldat, nous n'avons eu qu'un seul jour de repos. Le 21, je partis avec Sa Majesté, elle alla reconnaître l'ennemi; je fus avec elle et je vis messieurs les Kalmouks, nation barbare et cruelle. On alla à Küstrin. Quel spectacle, cher cousin! la plus belle ville réduite en cendre, pas une maison épargnée. Le 23 nous passâmes l'Oder à Güstebiese, sans nulle difficulté. Le 24 le Roi me fit demander:

»Vous allez voir de nouvelles scènes, il faut prendre garde à vous; je ne sais pas encore où il vous faut tenir; mais venez ce soir, et je vous dirai ce qu'il vous faudra faire.«

On part, le Roi logé dans un moulin. Je le vois à 8 heures. Il eut la bonté de m'expliquer ses dispositions, me marqua ma place et causa jusqu'à 11 heures avec le même enjouement, comme s'il ne devait pas se donner de bataille. Je me jette sur de la paille, je monte à cheval à 3 heures, et je fus jusqu'au lendemain à 7 du soir. On part du moulin, le 25, on marche un mille, on joint l'ennemi qui avait un village à sa gauche et des ravins à sa droite, formée en quatre lignes. La canonnade commence à 9 heures et un quart; je dois à l'aile droite qui n'attaquait pas; le feu est terrible, je veux voir, je m'avance, on en vient aux petites armes. Je continue mon chemin pour aller plus près, et pour cela j'enfile un village qui était tout en feu. Les Russes, ces barbares, en avaient allumé six pendant l'action. Quelle horreur! je traverse ce village en flamme. Le malheur veut que la cavalerie fait un mouvement pour attaquer; je me vois comme enclavé; je vais à toute bride, je me tire d'elle, et je rejoins l'infanterie à l'aile gauche. Mon domestique se perd et, soit peur, soit poursuite par les Cosaques, le misérable s'était enfui dans un village, je ne le vis pas de six heures. Alors le feu des petites armes est terrible, nos gens vont avec trop d'ardeur, sont dissipés par la cavalerie, on en vient à la charge, on repousse — voici le plan bien informé de la bataille. — —

Cette cavalerie a fait des merveilles, elle donna si à propos aux deux ailes et au centre qu'elle chassa et culbuta l'armée. Le général Seydlitz la commandait, il a trente-deux ans. Alors je reçus un coup du côté droit, une contusion d'un boulet qui m'aurait renversé de mon cheval, si je ne m'étais pas tenu ferme. Je m'avance; j'étais heureusement devant un chariot de munition, lorsqu'un boulet de six livres perce et vient tomber à mes pieds. Le Roi, ce grand Roi, qui avait paru dans le plus grand feu, un étendard à la main, pour ramener ses troupes, qui les ramena jusqu'à trois fois, demandait bien où j'étais. Est-il possible de pousser plus loin l'attention? Je vis le champ de bataille. Quelle scène lugubre! On se retire à 7 heures, le Roi me fait appeler.

»Eh bien, quel tapage! ne vous l'avais-je pas bien dit? Où vous coucherez-vous?«

Je me mis sur la terre, enveloppé de ma redingote; j'avais des morts à mes côtés, et un Russe blessé cruellement se plaignit toute la nuit et m'empêcha de dormir. Quel lit! Le lendemain je vis encore le champ. Dieu veuille que je ne voie plus de pareilles horreurs! Plus de 20,000 Russes mordent la poussière. Nous avons tant morts que blessés 1200 hommes. Les Russes se battaient en désespérés. Nous avons six généraux: Browne, qui vient de mourir, Soltykow, Manteuffel, Tschernyschew et autres. 25 étendards, 103 canons, 3000 prisonniers. Ces gens-là, quoique étendus sur la poussière, tiraient, et on les sabrait. Le plus terrible ravage a été dans le bois où il y avait bien deux cents femmes que les Russes avaient tuées. Cher cousin, ç'a été la plus sanglante bataille qui se soit jamais donnée.

Un adjudant du Roi, nommé M. d'Oppen, est mort en brave: il a reçu 41 blessures. Mille amitiés à toute la famille! J'embrasse la chère mère, sœurs. Dès que Sa Majesté sera un peu plus tranquille et avec moins d'embarras, je lui demanderai la permission de vous aller embrasser et de vous témoigner l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être etc.

Catt.

Le Roi se porte bien. Bon Dieu, qu'il a été exposé au feu! On a tiré plusieurs fois sur lui à cartouche. Dieu nous le conserve!

Anmerkungen.

Anmerkungen zu den Memoiren.

Abkürzungen:

DB. (Danziger Beyträge) = Beyträge zur neuern Staats- und Kriegsgeſchichte. 19 Bde. Danzig [Berlin] 1756—1764.
HG. = Helden-, Staats- und Lebensgeſchichte Friedrichs des Andern. 9 Bde. Frankfurt und Leipzig 1746—1770.
J. = Journal de la Campagne de 1758 (Manuſcript des Geh. Staatsarchivs; Rep. 92 Catt.)
OE. = Œuvres de Frédéric le Grand. 30 Bde. Berlin 1846—1857 (Citatausgabe).
P. C. = Politiſche Korreſpondenz Friedrichs des Großen. Berlin 1879 ff.
R. = Recueil de Lettres de S. M. le Roi de Prusse pour servir à l'histoire de la dernière guerre. Leipzick 1772.
T. = Tempelhof, Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges in Deutſchland vom General Lloyd, aus dem Engliſchen überſetzt. 6 Bde. Berlin 1783—1803.
TB. = Tagebücher von Heinrich de Catt (oben S. 331—436).

Wo Entlehnungen in den Memoiren nachweisbar ſind, wird das Citat der Quelle in *Cursivschrift* gegeben. Für die den Memoiren und den Tagebüchern gemeinſamen Angaben werden die ſachlichen Erläuterungen zu der entſprechenden Stelle der Tagebücher beigebracht.

4, 10. Die Reinſchrift der Memoiren hat die falſche Jahreszahl 1756, ebenſo der Brief Catt's bei [de la Veaux] Vie de Frédéric II. VI, 371. Im Concept der Memoiren richtig 1755. Über ſeine erſte Begegnung mit dem Könige giebt Catt in dem angeführten Briefe den folgenden, von den Memoiren abweichenden Bericht:

»En 1756, me trouvant dans une campagne entre Amsterdam et Utrecht, je fis arrêter la barque qui passait tout près, pour me rendre dans cette dernière ville. Ne pouvant entrer dans ce qu'on appelle le *Rouf*, parce qu'il était loué, je restai dans la barque même, avec les autres passagers, et comme il faisait beau, je me tins à l'air. Au bout de quelque temps, je vis sortir du *Rouf* un homme en habit cannelle, boutonnières d'or, perruque noire, le visage et l'habit passablement barbouillés de tabac d'Espagne. L'inconnu, m'ayant fixé pendant quelque temps, me dit sans autre préambule:

Monsieur, qui êtes-vous?

Piqué de ce ton cavalier de la part d'un inconnu dont l'extérieur n'annonçait rien de bien important, je refusai de satisfaire sa curiosité. Il se tut. Quelque temps après, il prit un ton plus poli et me dit:

Monsieur, entrez dans l'endroit où je suis, vous y serez mieux que dans la barque même avec ces fumeurs.

Cette manière polie me radoucit, l'air singulier du personnage avait excité ma curiosité, et j'entrai. Nous causâmes.

Voyez-vous, me dit-il, cet homme qui fume dans son jardin, sur le bord de l'eau, sûrement cet homme-là n'est pas heureux.

Je ne sais, répondis-je; mais je pense que, sans connaître un homme, sans être au fait de sa situation et de ses pensées, il est impossible de juger s'il est heureux ou malheureux.

L'inconnu en convint et fit tomber la conversation sur le gouvernement de la Hollande. Il le critiqua, pour me faire parler, sans doute; aussi parlai-je, et je lui fis sentir assez franchement qu'il ne me paraissait pas au fait de ce qu'il critiquait.

Vous avez raison, me dit-il; il ne faut juger que de ce qu'on connaît bien.

Alors il se mit à parler de la religion, fit une éloquente énumération de tous les maux que la philosophie scolastique avait causés dans le monde, et tâcha de prouver que la création était impossible. Je me mis à le contredire sur le dernier point.

Mais, me disait-il, comment peut-on créer quelque chose de rien?

Ce n'est pas là la question, lui répondis-je; il s'agit de savoir si un être tel que Dieu peut donner ou non l'existence à ce qui n'est pas.

Il parut embarrassé et répondit:

Mais le monde est éternel.

Mais, répliquai-je, vous tombez dans un cercle vicieux; comment en sortirez-vous?

A pieds joints, dit-il, et là-dessus il se mit à rire et parla d'autres choses.

Quelle est, selon vous, la meilleure forme de gouvernement? me dit-il.

La monarchie, je pense, si le roi est juste et éclairé.

Fort bien, mais où trouve-t-on de ces rois-là? et là-dessus il fit contre les rois une sortie qui n'était pas propre à faire soupçonner qu'il en fût un. Il finit par les plaindre, surtout de ce qu'ils ne connaissaient point les plaisirs de l'amitié, et cita à cette occasion les vers suivans:

Amitié, plaisir des grandes âmes,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats
Sont assez malheureux de ne connaître pas.

Je n'ai pas l'honneur de connaître les rois, lui dis-je; mais, à juger de plusieurs par ce que j'ai lu dans l'histoire, je crois, Monsieur, qu'en général vous avez raison.

Oh! oui, oui; j'ai raison: je connais ces messieurs-là, moi.

Après cela on parla de littérature. L'inconnu parla de Racine avec beaucoup d'admiration et d'enthousiasme. Un trait assez plaisant, c'est que pendant la conversation l'inconnu voulut descendre une petite fenêtre à coulisse et ne put en venir à bout.

Vous n'y entendez rien, lui dis-je, laissez-moi faire.

J'essayai de la descendre, et je ne fus pas plus adroit.

Ma foi, Monsieur, me dit-il alors, permettez-moi de vous dire à mon tour que vous n'y entendez rien non plus.

Cela est vrai, et je vous demande pardon, moi-même; je me suis trop pressé de vous accuser de maladresse.

Avez-vous été en Allemagne? me demanda-t-il ensuite.

Non, mais j'ai envie d'y aller, et je serais bien curieux de voir la Prusse et son roi dont on raconte tant de choses. Là-dessus je commençais à m'étendre sur les actions du Roi; mais il m'interrompit aussitôt, en disant:

Eh! Monsieur, laissons-là les rois; que nous importent ces êtres-là! égayons le reste de notre route par quelque chose de plus agréable. Et il parla du meilleur des mondes possibles: il prétendait qu'il y avait dans le monde plus de mal que de bien; je soutins le contraire, et cette dispute nous mena jusqu'au terme de mon voyage. En me quittant, il me dit:

J'espère qu'à présent, Monsieur, vous voudrez bien me dire votre nom; j'ai

été charmé de faire votre connaissance; peut-être ne nous reverrons-nous jamais.

Je répondis à ce compliment comme je le devais, et le priai de m'excuser de ce que je l'avais un peu contredit.

Attribuez cela, lui dis-je, à la mauvaise humeur qui m'est restée de quelques courses que j'ai faites ces jours derniers.

Je lui dis mon nom, et nous nous quittâmes.

Trois mois après je reçus une lettre du roi de Prusse, qui me proposa de m'engager au service du voyageur. Je ne pus accepter alors, parce que je sortais d'une grande maladie, mais en 1757, après la bataille de Leuthen, il m'écrivit encore pour m'engager à me rendre auprès de lui et je partis. Je me rendis à Breslau en 1758. Après une réception gracieuse, il me dit:

M'auriez-vous reconnu?

Non, Sire, lui dis-je; l'habillement est différent et l'embonpoint a diminué.

Je le crois bien, avec la chienne de vie que je mène.«

4, 13. Valet de chambre: Christian Friedrich Glasow. Vgl. Preuß, Friedrich der Große II, 34. 402; Henckel von Donnersmarck, Militärischer Nachlaß, herausgeg. von Zabeler, Zerbst 1846, I, 2, 177. 41. Peter Wesseling (1692—1754), Professor des Staatsrechts, der Geschichte und Philologie in Utrecht.

8, 39. Über Mitchell vgl. Bisset, Memoirs and papers of Sir Andrew Mitchell. London 1850. 2 Bde. 40, M. de B. = Balbi, siehe S. 119.

10, 28. Über den Flügeladjutanten Karl Friedrich von Oppen vgl. Henckel I, 2, 174. 175. 180. Sein Tod: TB. 358. 31. Friedrich Wilhelm Ernst von Gaudi, geb. 1725, seit 1756 Hauptmann und Flügeladjutant, vom 20. Sept. — 14. Okt. 1758 (Preuß, Friedrich der Große II, 168, Adjutant Keith's. Vgl. S. 326. 35. Über Georg Wilhelm von Marwitz vgl. Retzow, Charakteristik des siebenj. Krieges I, 173 (2. Aufl.); Henckel I, 2, 220.

11, 16. Mitchell: *TB. 357.*

12, 2. Capitulationen mit dem Lakai: *TB. 344.* 34. Über Karl Theophil Guichard (Quintus Icilius), seit 1758 in preußischen Diensten, vgl. Nicolai, Anecdoten von König Friedrich II., 2. Aufl., II, 129. 40. Course en Hollande: *TB. 333.*

13, 31. Course à Strasbourg: *TB. 333.* Die poetische Beschreibung der Reise: Œ. XIV, 156.

15, 12. Le fils de Monsieur Diafoirus: Molière, Le malade imaginaire. 24. Jean Henri Maubert de Gouvest, Militärschriftsteller (1721—67).

17, 25. Mes passages de l'Ecriture: Corinth. I, 13, 1. 32. Newton commentant l'Apocalypse: vgl. Œ. X, 141:

> Newton, le grand Newton fit son Apocalypse:
> Quoique par son algèbre il calculât les cieux,
> Sur Saint Jean, comme nous, cet Anglais rêva creux.

34. Voltaire's Streit mit Maupertuis: Die gleiche Darstellung hörte der Marquis Luccheſini aus des Königs Munde an der Tafel in Sanssouci am 4. Dez. 1780. Das neuerdings für das Geh. Staatsarchiv erworbene Tagebuch Luccheſini's aus den Jahren 1780—83 ist zum Abdruck in den „Publikationen" in Aussicht genommen.

18, 15. Lapon Maupertuis: mit Bezug auf die Forschungsreise nach Lappland. 18. L'archiduc Joseph me vengera: *TB. 398,* wo aber die Worte an Frederedorf gerichtet sind. Übereinstimmend mit den Memoires de la Beaux, VI, 299. 29. Voltaire à l'idée de la mort (vgl. S. 320.): *TB. 335. 367.* 37. Citat aus Gresset, La Chartreuse. 38. Selbstprüfung: *TB. 368.*

19, 2 Je vivrais en anachorète: *TB 369.* 4. La crainte etc.: *TB. 368.* 9. Je

reste ferme dans mes idées: *TB. 368.* 30. Ode aux Français: Œ. XII, 8, unter dem Titel »Ode au prince Ferdinand de Brunswick sur la retraite des Français en 1758«. Vgl. TB. 333. 31. »Flétri de plus d'une marque« (vgl. S. 179, 293): Œ. XII, 13. 31. Ode aux Germains: Œ. XII, 15, mit dem Datum: fait à Freiberg, le 29 mars 1760. Der König schreibt an d'Argens, 30. März 1760, Œ. IXX, 146: »Je vous enverrai dans peu de jours une *Ode aux Germains*. Je la crois bonne et pleine d'idées nouvelles.« 33. Il s'en gardera bien de montrer: vgl. den Brief an d'Alembert vom 24. März 1765, Œ. XXIV, 397: »Croiriez-vous que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment, mais en même temps j'ai entremêlé quelque chose de l'*infâme*, ce qui l'empêchera d'abuser de ma lettre.«

20, 3. Maupertuis: *TB. 341.* 9. d'Argens malpropre: vgl. de la Beaux VI, 275. 13. Voltaire und Piron (vgl. S. 270): *TB. 383.* 16. Algarotti: *TB. 341.* 24. La Mettrie: *TB. 341. 392.* 33. Je n'ai point d'argent: ebenso, auf Catt zurückgehend, de la Beaux VI, 329. 35. Jordan: *TB. 341.*

21, 15. de Prades: *TB. 422.* 24. Verrath: *TB. 334.* 26. Darget: vgl. Œ. XX, p. XII. 30. Palladion: Œ. XI, 155. 35. Franz Thomas Marie Baculard d'Arnaud (1718—1805), weilte vom April bis November 1750 in der Umgebung des Königs. Vgl. Œ. XIV, p. XVI; 95.

22, 10. Zu d'Arnaud's Antwort vgl. P. C. X, 32; de la Beaux VI, 297. 21. Die beiden Oden: S. 19. 25. Racine-Lektüre: *TB. 336.* Schnupfpausen: *TB. 336, 371.* 38. Gewohnheit des Schnupfens: *TB. 377.* 40. Urtheil über Baco: *TB. 344.*

23, 1. Notre bon Marquis: d'Argens; vgl. S. 21. 88. 3. Die Iphigenie von Claude Guimont de La Touche erschien 1758. Vgl. TB. 334. 23. Charme décevant: *TB. 372.* 26. C'est ainsi qu'il lisait toujours etc.: *TB. 411.* 27. Einnahme von Schweidnitz: *TB. 336.* 31. Kriegsgeschichtsschreibung: *TB. 336.*

24, 6. Fontenailles: *TB. 335.* 17. Quand vous combattez, n'êtes-vous de fureur? *TB. 363.* 28. Belagerung: *J. 4 ff.* 36. François de Rochefoucauld, Herzog von Marsillac, Verfasser der Réflexions ou sentences et maximes morales (1630—83).

25, 12. Die Epistel an Balbi ist nicht erhalten. 28. Quarante lettres à lire: *TB. 343.* 33. J'ai vécu avec 1200 écus: *TB. 355.* 39. Guichard: Denselben Vorfall erzählen kürzer de la Beaux VI, 304, und Büsching, Charakter Friedrichs II., 2. Aufl. (1788) S. 76.

26, 32. Eventualität der Betheiligung Hollands an dem Kriege: *TB. 334.*

27, 26. Kritik der Poesien des Königs durch Voltaire: *TB. 344.* 36. Reimlexikon: *TB. 344.* 37. Bataille de Leitmeritz: Lobositz.

28, 14. Cheval de bât: vgl. TB. 337, 338.

29, 4. Das Urtheil über Moritz Franz Casimir von Wobersnow (vgl. TB. 396) entfernt sich weit von den Urtheilen Œ. IV, 14 und bei Retzow II, 95. Wobersnow war von 1757 bis 1759 (gefallen am 23. Juli 1759 bei Kay; vgl. S. 244) erster Generaladjutant. 7. Über Erziehung: *TB. 342.* 33. Ma grand'mère de Hanovre (Königin Sophie Charlotte): *TB. 338.* 33. Marquis Desalleurs, französischer Gesandter am Hofe des Kurfürsten Friedrich III.

30, 5. Pope, Essay on men. 32. Über Rupert Scipio von Lentulus vgl. Allgemeine deutsche Biographie XVIII, 267. 35. Friedrich Albert von Schwerin (1717—1789). Aufzeichnungen von ihm bei Schöning, Des Generalfeldmarschalls von Natzmer Leben und Kriegsthaten, Berlin 1838, S. 434 ff. Vgl. Schöning 441: „Der König sah ihn oft bei sich und gefiel sich an seinen guten Einfällen, die in verschiedenen Erzählungen auf unsere Zeit gekommen sind."

31, 8. Pourquoi ne m'exposerai-je pas: *TB. 338.* 38. Kanonenfurcht der Soldaten nach der Schlacht bei Breslau: *TB. 356.*

2, 4. Turenne: *TB. 356.* 16. Je me suis adonné etc.: *TB. 370.* 21. Nach Glatz: *TB. 338.* 23. Je pourrai vous dire etc.: *TB. 338.*

3, 13. Verrath des Fürstbischof Schaffgotsch: zur Sache vgl. M. Lehmann, Preußen und die katholische Kirche III, 696. 20. Rien ne m'afflige plus que les trahisons: *TB. 338.* 23. Traum: *TB. 419.*

4, 1. Friedrich Wilhelm I.: *Œ. I, 125. 175.* 19. Verbot des Lateinischen: *TB. 350.* Vgl. de la Beaux VII, 57. 38. Il voulait faire de moi un théologien: *TB. 385.*

5, 23. On me donna mon manger par un petit guichet: *TB. 408.* 34. Hinrichtung Katte's: zur Sache vgl. Hoffbauer in den Mittheilungen des hist.-stat. Vereines zu Frankfurt a. O. VI. VII. 40. Kriegsgericht: zur Sache vgl. Danneil, Vollständige Protokolle des Köpenicker Kriegsgerichts, Berlin 1861.

6, 4. Grumbkow: *TB. 394.* 9. Sydow: *TB. 394.* 20. Fürbitte der Geschwister: *TB. 394.* 38. Durchsicht der Untersuchungsakten: Der König ließ sich dieselben 1751 durch den Grafen Podewils aus dem Archiv übersenden; daß er einzelne Stücke ausgeschieden haben sollte, ist durchaus unwahrscheinlich.

7, 4. 65 bataillons et 118 escadrons: *J. 28.* 6—12: *J. 21.* 17. Zahl der Artillerie: *J. 28.* 25. Ce sera le manque d'argent: *TB. 386.* 27—33. Marsch: *J. 28. 29.*

8, 2. Conte de ce jeune homme: *TB. 361.* 12. Croyez-vous etc.: *TB. 356. 415.* 18. La belle gloire: *TB. 361.* 21. Potsdam: *TB. 336.* 29. Je fais cela de mes épargnes: *TB. 354.* 36. J'aurais honte: Die Summe der Kosten wird genannt *TB.* 363. 41. Dessin que je vais vous faire: *TB. 339.*

9, 10. Marsch: *J. 29.* 18. Roßwalde und Graf Albert Joseph Hodiz (1706—1778): vgl. Œ. XX, p. XXIII; Schlesische Zustände im ersten Jahrhunderte der preußischen Herrschaft, Breslau 1840, S. 313—318.

0, 10. Marsch nach Troppau: *J. 30. 31.* 22. Die Einwohner von Troppau: *TB. 339.* 25. Franz von der Trenck (1710—49), der berüchtigte Freischaarenführer des österreichischen Erbfolgekrieges, seit 1748 wegen seiner Excesse Staatsgefangener auf dem Spielberg, Oheim des bekannteren Friedrich von der Trenck.

1, 3. Die Verse von Jean Baptiste Rousseau (1670—1741): *TB. 340.* 20. Graf Alexander de Bonneval (1671—1747), 1706 aus französischen in kaiserliche und 1728 in türkische Kriegsdienste getreten.

2, 2. Feldzugspläne: vgl. S. 73. 12. Abneigung des Prinzen Eugen gegen Lobeserhebungen: *TB. 350.* 20. Je vais toujours aux grandes choses: *TB. 363.* — Sage et vertueux: *TB. 367.* 36. Ode aux Français: vgl. S. 19.

3, 1. Discours au Grand-Seigneur: *TB. 365.* — Les Autrichiens font courir le bruit que j'aime la guerre: *TB. 362.* 27. Märsche: *J. 32.* 29. Pétéchies: *TB. 340.* 37. Hallelujah: *TB. 369.*

4, 6. J'ai étudié tous les systèmes: *TB. 385.* 10. Rivernois war 1756 als bevollmächtigter Minister Frankreichs in Berlin. 15. Marsch nach Littau: *J. 36.* 31. Die Zahl der Gefangenen: *J. 42*: Un officier et 30 hommes. 33. Gutmüthigkeit der Husaren: *TB. 341. 352.*

5, 5. Maraud retire-toi, tu es rayé: *TB. 345.* 12. Verderbniß bei Hofe: *TB. 366.* 15. Erstes Erforderniß im Umgang: *TB. 359.* 16. Les honnêtes gens sont des plantes rares: *TB. 366.* 18. L'ingratitude: *TB. 369.* 22. Je ne suis pas de ceux qui tournent la joue (vgl. S. 298): *TB. 338.* 30. Unternehmung gegen de Ville: *J. 40. 41.* = T. II, 38. Vgl. TB. 341.

5, 2. Ernst Dietrich Freiherr (1760 Graf) von Marschall, 1754 Generalfeldzeugmeister; Hyacinth Freiherr von Bretton, 1752 Generalwachtmeister. Vgl. das Verzeichniß der

sämmtlichen K. K. Generalität zu Anfang des Jahres 1756, Neue Gen.-hist. Nachr. VII, 116 und Preuß III, 577.

48, 7. Militaria: *J. 43* = T. II, 38. 26. Heureux etc.: *TB. 366. 374.* — Neigung zum Stillleben: *TB. 360. 393.* 34. Voraussicht des Sturmes: *TB. 415.*

49, 3. Verlust der Freunde: *TB. 341. 366.* 25. Anecdoten von Damen: *TB. 371. 433.*

50, 5. Die Damen und Jordan: *TB. 419.* 24. Lob der Kaiserin-Königin: *TB. 422.* 33. Repas d'apparat: *TB. 362.*

51, 10. Schwierigkeit, einen Namen zu gewinnen: *TB. 337.* — Die Berliner Oper, Montezuma: *TB. 345* (»Abdolonyme«). 37. Unterschleif des Adjutanten: *TB. 346.*

52, 21. Freiheit und Nothwendigkeit: *TB. 369.* 26—53, 21. Lager von Schmirsitz, Aufstellung der Belagerungsarmee: *J. 49—53. 55.* = T. 44, 45.

53, 29. Nous prendrons Olmütz sans coup férir: *TB. 343.* 37. Rester au lit comme les Vendôme (Louis-Joseph duc de Vendôme, 1654—1712): Voltaire sagt von ihm (éd. Beuchot XX, 15): »La table et le sommeil lui dérobaient trop de temps.« 39. Gresset: *TB. 343. 370.*

55, 8. Continuez à vous exercer: *TB. 351.* 17. Un peu du coulant de Racine: *TB. 418. 423.* — Mon poème sur la guerre: L'art de la guerre, Œ. X. 33. Sendlitz nach Tobitschau und Kremsier: *J. 55—57* = T. II, 45. 46.

56, 10. Marketenderin: *TB. 345.*

57, 31. La critique est aisée et l'art est difficile: Destouches, Le Glorieux II, 5.

58, 32. Chesterfield: Die Briefe Chesterfield's an seinen Sohn Philipp Stanhope erschienen erst nach beider Tode; Voltaire spricht von der Veröffentlichung in dem Briefe an Friedrich II. vom 16. August 1774, Œ. XXIII, 287. Philipp Stanhope besuchte den preußischen Hof 1752 und 1755. 35. Subsidienangebot: *TB. 374.*

59, 1. Johann von Grant († 1764), 1747 aus russischen Diensten in preußische übergetreten.

60, 25. Rechenexempel: *TB. 385.*

61, 25. Beschäftigung in Rheinsberg: *TB. 362.* 28. Bevorzugung der Poesie, schönen Künste und Philosophie: *TB. 370.* 40. Entrechats: *TB. 345.*

62, 6. Non semper: Horat. Carm. II, 10. 7. Mensa: vgl. S. 34. 16. S'Gravesande, Wilhelm Jacob (1688—1742), Professor in Leyden. 32. Portraits des diables et des saints: *TB. 341.* 40. Plan für den Fall der Einnahme von Olmütz: *TB. 416.*

63, 21. Swift: *TB. 385.*

64, 7. Morrien: *TB. 423.*

65, 36. Anordnung der Quartiere: *TB. 344*; *J. 63.*

66, 16. Soupers à Potsdam: *TB. 356.* 20. Maupertuis' Physiognomie: *TB. 374.* 35. Verse des Königs: *TB. 344. 345.* Ein Abdruck mit Varianten: Œ. XII, 84.

67, 26. Philipp Julian Mazarin Mancini, Herzog von Nevers († 1707), wird auch in der Epistel an Graf Gotter, Œ. X, 102, als Feinschmecker erwähnt.

69, 29. Voltaire und Olivet: *TB. 370.*

70, 18. Coquin de Voltaire: *TB. 354.*

71, 2. Qu'on devait le mettre en cage comme un perroquet: *TB. 403.* 8. Malignité humaine: *TB. 404.* 11. Falschheit bei Hofe: *TB. 403.* 25. Gewöhnung an die Arbeit, Einfluß der Schwester: *TB. 350. 404.* 34. Romanlektüre mit Hindernissen: *TB. 404.*

72, 7. Lektüre in Rheinsberg: *TB. 362.* 13. Jagd: *TB. 392.* 23. Tanz: *TB. 344.* 24. Seit 1750 nicht mehr getanzt: *TB. 392.* 36 ff. Ausmarsch gegen Loudon: *J. 72* = T. II, 53.

73, 13. Il faut faire les plans les plus vastes: vgl. S. 42 und TB. 363. 365. — Ambition: *TB. 368.* — Die Söhne des großen Kurfürsten: *TB. 392.*

74, 20. Voltaire und Locke: vgl. Œ. IX, 75 (Lettre sur l'éducation 1769), wo aber Ver-

taire's Stelle einnimmt: »un de ces philosophes le plus entêté des monades.« 25. Abrégé: vgl. TB. 368. 39. Lorsqu'Elle en écrivait à Voltaire: Der Briefwechsel des Kronprinzen Friedrich mit Voltaire über Wolff (Œ. XXI) ist zuerst 1746 erschienen. Vgl. Miscellaneen zur Gesch. Friedrichs des Großen, Berlin 1878, S. 88; Gelehrte Geschichte des Weltweisen zu Sanssouci (1763) S. 19; H. G. II, 9 ff.

75, 1. Verändertes Urtheil über Wolff: vgl. Œ. I, 231; II, 38; IX, 119. — Die Anerkennung Wolff's durch Friedrich Wilhelm I. wird schon H. G. I, 250 erwähnt; vgl. den Brief des Kronprinzen an Suhm, 14. Okt. 1739, Œ. XVI, 379. 31. Über Johann Georg Wachter vgl. Meusel, Lexikon der von 1750—1800 gestorbenen Schriftsteller XIV, 305. — Franz Baratier: ebend. I, 174.

76, 36. Credat Judæus Apella: Horat. Sat. I, 5, 100. 38. Prophezeiung von Fouqué's Gefangennahme: vgl. S. 323.; *TB. 435.*

77, 8. Propheten und Ahnungen: *TB. 423. 436.* 9. Abschüttelung der Vorurtheile: *TB. 425.* 33. Epistel an d'Argens: Œ. XII, 87. 38. Eröffnung der Tranchee: *J. 74.*

80, 36. Studien bei Lieberkühn: *TB. 392.*

81, 5. Antwort La Mettrie's: *TB. 400.*

82, 14. Entwickelung des ästhetischen Urtheils: *TB. 385.* 20. Metaphysiker und Chinesen: *TB. 393.* 31. Je crois que tout est fini à la mort: *TB. 349.*

83, 5. Urteil über Zieten: *TB. 398.* 13. Seydlitz und Czettritz: *TB. 396.* 32. Apraxins Pferd bei Jägerndorf: *TB. 391.* 35. Die Bäuerinnen und der Franzose nach Roßbach: *TB. 391.*

84, 22. Unterricht junger Offiziere durch den König: vgl. Œ. VI, 98; Fouqué, Leben Rüchel's, Berlin 1828, I, 27 (vgl. Preußische Jahrbücher XLIV, 628); Henckel I, 2, 220. 31. Voltaire über Karl XII. und Peter I.: vgl. Œ. XIV, 119. 37. Antwort Keith's: *TB. 397.*

85, 3. Kritik Karl's XII.: *TB.* 400. *Œ. VII, 74 ff.* — Verlegung des Hauptquartiers nach Klein-Latein: *J. 81.*

86, 4. Beurtheilung der Großen: *TB. 394.* 39. Crep au lieu de crêpe: vgl. S. 294.

87, 1. d'Argens' Kuren: vgl. Œ. IXX, 51. 4. Babet: Barbe Cochois, d'Argens' Gemahlin seit 1749. 10. Die Schönen von Berlin: *TB. 362.* 24. Manchetten: *TB. 393.*

88, 8. L'air un peu cochon: *TB. 377.*

90, 1. Il ne faut pas s'écouter: *TB. 346.* 11. Der Greis in den Olmützer Trancheen: *TB. 346.*

91, 4. Die französischen Gefangenen nach Roßbach: *TB. 411.* 15—22. Militärische Vorgänge: *J. 87.* 37. Turpin: *TB. 389.*

92, 35. Gisors: *TB. 350.*

93, 3. Zeichnung von Sanssouci, das Grab: *TB. 356.*

94, 9. Immaterialität der Seele: *TB. 334.*

95, 12. Vorurtheile der Kindheit: *TB. 367.* 27. Dasein Gottes, Ewigkeit der Welt: *TB. 384. 390. 425. 433.*

96, 1. Friedrich Wilhelm I.: *TB. 369.*

97, 23. Friedrich Wilhelm I.: vgl. S. 34. 27. Roi philosophe: vgl. Œ. I, 174: »Il mourut avec la fermeté d'un philosophe.«

98, 34. Schreiben an den Prinzen Heinrich vor Leuthen: *TB. 402.* Vgl. de la Beaux, VII, 166.

100, 3—6. Ausfall von Drascovich: *J. 91—93.* 15. Im Manuscript folgt eine längere medizinische Auseinandersetzung. 33. Kolin: *TB. 336. 363.* 36. Les bons ou les mauvais jours: Œ. IV, 223: »Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le Roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé, on est revenu au moins de cet abus de la superstition de croire les jours heureux ou sinistres.«

101, 6. Maudite curiosité: *TB. 346.* 27. Überbringer eines Schreibens von Keith:

TB. 347. 35—102, 34. Überfall der Baireuther Dragoner: *J. 97—100* = T. II, 82. 83. Eine Flüchtigkeit in der Benutzung seiner Quelle läßt den Verfasser den Generalmajor Karl Friedrich von Meier zweimal unter den Todten nennen. Die Stelle im »Journal« lautet: **Le régiment de Baireuth perdit en cette occasion 56 hommes de tués, 5 officiers, du nombre desquels fut le général Meier, et 107 hommes de blessés, et 5 officiers et 273 hommes de pris ou d'égarés.**

102, 38 ff. Tod des Prinzen von Preußen: vgl. TB. 347.

103, 35. Ausritt des Königs: *TB. 347.*

104, 17. Prinz Ferdinand: zur Sache vgl. den Brief von Wobersnow bei Henckel II, 1, 68. 27 ff. — 105, 3. Die Krankheitsgeschichte des Prinzen von Preußen giebt Catt nach den anonym erschienenen „Merkwürdigkeiten August Wilhelms, Prinzen von Preußen. Frankfurt und Leipzig, 1759" S. 75. 76; als der Verfasser wird der Prorektor des Gymnasiums zum Grauen Kloster, Johann Jakob Wippel, genannt. 40. Biographisches über die Ärzte bei Preuß, Friedrich der Große II, 386; III, 290. Vgl. Œ. XXVII, 1, 404.

105, 1. **Un prêtre**: nach Wippel S. 76 „Der lutherische Prediger Körber aus Oranienburg." 15—30. Commando des Prinzen von Preußen: Catt's Quelle ist die Apologie des Prinzen, zuerst 1769 nach dem deutschen Original gedruckt als „Anecdoten zur Erläuterung der brandenburgischen Geschichte" (vgl. Œ. XXVI, S. XXI), darauf französisch 1772 in dem »Recueil de lettres etc.« (vgl. unten S. 476).

106, 25. Recognoscirung nach Prödlitz: *J. 106.* 38. **marcher ensuite contre les Français** (vgl. S. 174): *TB. 361.* Vgl. de la Beaux VI, 95.

107, 17. **Conseils perfides de Schmettau**: ein Anachronismus, da der König die Anklage der Treulosigkeit erst nach der Capitulation von Dresden 1759 gegen Schmettau erhebt: Œ. V, 23. Immer hatte Schmettau schon nach dem Rückzuge aus Böhmen die Gunst des Königs verloren. In der Apologie des Prinzen (Anecdoten S. 38) heißt es: „Dem General Schmettau wurde anbefohlen, dem König aus den Augen und mit der ersten Gelegenheit nach Dresden zu gehen." Vgl. Henckel I, 2, 261 (29. Juli 1757): „Bei der Parole ließ der König dem General Schmettau sagen, daß er sich aus seiner Nähe entfernen und sich niemals wieder vor ihm sehen lassen möchte." Vgl. noch Schmettau II, 399.

108, 7. Über Kuno Friedrich von der Hagen vgl. Henckel II, 1, 88. — Hainchelin: vgl. Thiébault II, 95. 24. **Lucrèce, c'est mon bréviaire**: *TB. 360.* 30. Lässigkeit der Adjutanten: vgl. S. 318.

109, 11. Brand von Schmirsitz: *TB. 348.* 40. Behandlung der Soldaten: *TB.* 422. 15. Der Ameisenhaufen im Garten: vgl. die Epistel an Mitchell, Œ. XII, 198:

> Voyez dans vos jardins, sous un tas de poussière,
> Ces fourmis à l'écart creuser leur fourmilière;
> Pourraient-ils penser que la faveur des dieux
> Créa pour les fourmis l'eau, la terre et les cieux?

In dem Brief an die Herzogin von Gotha vom 17. Mai 1760, Œ. XVIII, 188, nimmt die Stelle der Ameise der Maulwurf ein. 21. **La nature ne s'embarrasse pas des individus, mais de l'espèce**: Thema der Epistel an Maupertuis, Œ. X, 110. Vgl. TB. 338. 367.

111, 16. Stellung Daun's: *J. 113. 114.* 33. **Messieurs les savans se moquent** (vgl. S. 85): *TB. 390.*

112, 24. Daun's Meisterstück der Taktik: *J. 141*, wo aber das Urtheil, welches Catt hier den König über den Marsch Daun's nach Dobromielitz vom 27. Juni aussprechen läßt, nicht dem Marschübergang vom 29. Juni gilt: »**Il faut absolument que les panégyristes des généraux autrichiens ne connaissent pas le terrain, pour oser faire du passage de la Morawa et de la marche à Gross-Teinitz une [illegible] ne [illegible] sai savante qu'hardie et un tour des plus fins dans l'art de la guerre; car le [illegible] eau de Tobitschau.**

qui est sur cette rivière, couvrit tout ce mouvement, l'ennemi l'avait rendu plus fort qu'il n'était auparavant, et comme c'était le seul endroit par lequel on aurait pu inquiéter cette marche savante, il y mit une bonne garnison: c'étaient toutes les précautions à prendre. Il laissa encore dans le camp de Klenowitz, dont nous étions séparés par beaucoup de défilés, le général de Ville avec un corps considérable, qui ne pouvait nullement être entrepris, et, à la faveur de ces deux postes, ses généraux pouvaient marcher avec autant de sûreté que lorsqu'en temps de paix leur armée fait des manœuvres devant LL. MM. JJ. au camp de Kolin.« Vgl. S. 133. 34. Grenouilles: vgl. S. 122.

113, 22. Il est bon d'ignorer l'avenir: *TB. 385.* 25—30, 39—41: *J. 118. 119* = T. II, 88. 90.

114, 11. Entſendung Zieten's: *J. 120* = T. II, 86. 30—34. Ankunft Kredow's: *J. 128.*

115, 16. Seydlitz: vgl. de la Beaux VI, 100 auf Catt's Autorität: »Le Roi, malgré les avis du général Seydlitz, ne voulut pas croire aux mouvemens de Daun.«

116, 2. Unterſchätzung der Diſtanz durch die Ingenieure: *J. 137.*

118, 9—16. Abmarſch von Olmütz: *J. 142*; vgl. T. II, 138. 26. Le plan dont je vous ai parlé; vgl. S. 62. 38. Ces gens-là me rendent la vie fort amère: *TB. 348.* 40 ff. Unterſchätzung der Diſtanz durch die Ingenieure: *J. 137.*

119, 10. Bonnet d'âne: *TB. 377.* Vgl. de la Beaux VI, 100. 16—18. Ankunft in Mähriſch-Trübau: *J. 146* = T. II, 143.

120, 3. Père Prieur: d'Alembert erwähnt in ſeinem Eloge de Milord Maréchal, Berlin 1779, p. 51, daß Lord Marſchall Sansſouci als ein Kloſter betrachtete, und den König »notre Père Abbé« nannte. 33. Balbi hat nach Retzow I, 464 Denkwürdigkeiten des Lebens Friedrich's II. hinterlaſſen.

121, 1—6. Kritik Zieten's und Berechnung Keith's: *J. 138. 139.* 40. Graf Friedrich von Anhalt trat 1776 aus dem preußiſchen in den kurſächſiſchen Kriegsdienſt.

122, 10. 35. Daun's Devotion: *J. 144.* 12. Daun comme une grenouille et comme une femme en couches: *TB. 352.* 34. Trauttmannsdorff: *TB. 349.*

123, 33. Parodie des Gebetes Joabs: *TB. 352.*

124, 28. Plan der Thronentſagung, vorausſichtliche Lebensdauer: *TB. 366.*

125, 1. Die an Berlin ſich knüpfenden Erinnerungen, Selbſtaufopferung: *TB. 351.* 16. Die Bemerkung über den König berührt ſich mit einer Stelle in den Memoiren Voltaire's (Œuvres de Voltaire, éd. Beuchot, XL, 58). Vgl. auch Œ. XXII, 178. 29—41. Märſche: *J. 162. 164* = T. II, 161. 162.

126, 1—3. Marſch: *J. 166* = T. II, 163. 9—23. Gefechte: *J. 166. 177—179.* 36. Réponse tant soit peu normande: vgl. Œ. XXVIII, 41: »Les Normands donnent une règle à leurs enfans: défie-toi. De qui? De tout le monde.« Ebenſo der Erlaß des Königs vom 10. März 1748 an den kurz vorher in Dresden accreditirten Geſandten von Voß, P. C. VI, 54.

127, 21. Erregung des erſten Augenblicks: *TB. 343. 355. 356.*

128, 20. Présent le plus funeste: vgl. S. 47. 31. Marſch: *J. 181* = T. II, 168.

129, 12—21. Ausſendung Fouqué's, Bewegungen Daun's und Loudon's: *J. 182. 183* = T. II, 168. 170. 171. 21. Aufſtellung der Öſterreicher zwiſchen Urbanice und Chlum (22. Juli): *J. 189* = T. II, 174. 28. Urtheil über Moritz von Anhalt-Deſſau: vgl. Retzow I, 357. Nach L. v. Orlich, Fürſt Moritz von Anhalt-Deſſau, Berlin 1842, S. 146 wurde Moritz erſt nach der Schlacht bei Hochkirch von dem Krebsleiden befallen, an dem er am 11. April 1760 ſtarb.

130, 3. Hé quoi Mathan etc.: *TB. 361.* 26. Bewunderung Rouſſeau's: vgl. TB. 344.

132, 6. Urtheil über Athalie: vgl. Thiébault I, 162: »Quel est à votre avis,« me demanda-t-il [le Roi] un jour, »le morceau de poésie le plus beau, le plus sublime, le

plus parfait qu'il y ait en français?« — »Athalie, Sire.« — »Je suis bien aise de vous entendre. J'ai toujours pensé de même.« d'Alembert ſchreibt aus Sansſouci, 23. Juli 1763, an Madame du Deffand in Paris über Friedrich: »Quand je lui ai parlé de la gloire qu'il s'est acquise, il m'a dit avec la plus grande simplicité qu'il y avait furieusement à rabattre de cette gloire; que le hasard y était presque pour tout, et qu'il aimerait bien mieux avoir fait *Athalie*, que toute cette gloire; Athalie est en effet l'ouvrage qu'il aime et qu'il relit le plus.« (Preuß, I, 413.) 26—32. Unternehmung auf Opotſchna: *J. 183. 184* = T. II, 171.

133, 15. Urtheil über Daun's Marchübergang: vgl. S. 112. 20 ff. Biographiſches über Keith: Die Quelle iſt nicht nachweisbar. Vgl. Mitchell Papers II, 406 ff. und die wenig bekannten „Nachrichten von dem verſtorbenen Kön. Preuß. Feldmarſchall von Keith" aus der Feder des Däniſchen Generalmajors Robert Keith: Sammlung ungedruckter Nachrichten, ſo die Geſchichte der Feldzüge der Preußen von 1740—1779 erläutern, IV, 417.

134, 20. Keith während der Schlacht bei Prag: vgl. Mitchell I, 326.

135, 4. Johann Friedrich Heinrich Freiherr von Cocceji, der zweite Sohn des Großkanzlers.

137, 17—20. Opotſchna: *J. 185* = T. II, 172.

138, 22—26. Anmarſch der Ruſſen: *J. 191. 192.*

139, 4—8 = *J. 194*: »Le Roi . . . résolut de quitter la Bohême, de laisser en Silésie la plus grande partie de son armée, d'aller joindre avec un corps l'armée du général Dohna et de combattre les Russes. Ce fut là le motif qui nous fit rentrer en Silésie, et point du tout la bravoure et les manœuvres habiles des généraux ennemis, comme le soutient le panégyriste de leurs belles actions.« 10. Nous ne fuyons pas: *TB. 351.* 20. Schluß des Epigrammes: *TB. 351.* 24 ff. Militäriſche Vorgänge: *J. 195—200* = T. II, 175—178. Vgl. TB. 351.

140, 36 ff. Entſendung Retzow's: *J. 202. 203* = T. II, 179.

141, 5—24. Vorgänge des 30. Juli: *J. 204—206* = T. II, 180. 181. 40 ff. Embuscade: *R. 214.*

142, 16—24. Marſch nach Skalitz: *J. 210. 211* = T. II, 184. 31 ff. Gefecht bei Skalitz: *J. 213. 214* = T. II, 185.

143, 9—14. Motive Loudon's: *J. 215* = T. II, 185. Die Anſicht des Königs: TB. 352. 26—36. Marſch: *J. 216. 217* = T. 186. 187.

144, 28 ff. Ausſchreitungen: vgl. TB. 352.

145, 23—28. Marſch nach Wernersdorf: *J. 219* = T. II, 188. 28—31. Zerſtörung der Verhaue: *J. 221* = T. II, 189; vgl. TB. 145. 35—41. Anſtalten zum Aufbruch gegen die Ruſſen: *J. 224* = T. 189.

146, 5—10. Marſch nach Grüſſau: *J. 225.* 6. Zuſammenziehung der Marſchkolonnen: *J. 225*, vgl. TB. 353. 13 ff. Zulaſſung Catt's zum Gefolge des Königs: *TB. 354*; vgl. S. 439. 457.

147, 35—39. Marſch nach Rohnſtock: *J. 227.*

148, 5. On me blâmera sûrement: *TB. 356.*

149, 21—26. Marſchtableau: *J. 227. 228* = T. II, 220; Tielcke II, 82. 36 ff. Daſein Gottes: vgl. oben S. 95.

150, 8. Die Wartenberger Jeſuiten: *TB. 355.*

151, 10. Erregung des erſten Augenblickes: *TB. 355. 356*; vgl. S. 127. 28. Que diable allait-il faire dans cette galère: Molière, Les fourberies de Scapin II, 11. 37. Vereinigung mit Dohna: *J. 228.* 39. Athalie, vgl. S. 130.

152, 3—7. Recognoscirung: *J. 230.* 12 ff. Catt in Küſtrin: *TB. 357.* 37. C'est une fumée qui s'envole: TB. 371. 39—41. Detachirung von Manteuffel und Kanitz: *J. 230. 231* = T. II, 220; Tielcke II, 83.

153, 3. Ankunft in Gorgaſt »dès le grand matin«: *J. 231*: à 5 heures du matin = T. II, 221; Tielcke II, 83. 12—22. Übergang über die Oder: *J. 231. 232* = Tielcke II,

84. 85. 34. Rumianzow abgeſchnitten: *J. 232* = **Tielcke II, 85.** 36 ff. Brutalität eines Generals: *TB. 357.*

154, 19—25. Marſch nach der Dammühle: *J. 232. 233*; vgl. **Tielcke II, 87. 90.**

155, 31 — 157, 23. Traveſtirung Rouſſeau's und Racine's: *TB. 355. 382*; die Arbeit vertheilt ſich alſo auf den 14. Auguſt und den 16. November 1758. In dem »**Brouillon fait l'an 1762**« (vgl. die Einleitung) verlegt Catt den Vorgang auf den 23. Auguſt (»**deux jours avant la bataille de Zorndorf**«), in ſeinen Mittheilungen an de la Beaux (Vie de Frédéric II, II, 306; VI, 308. 322 wie in den Memoiren auf den Abend vor der Schlacht. In der Ausgabe der (Euvres de Frédéric le Grand (XIV, 175) ſind auf Catt's Autorität die Stücke mit dem Datum 24. Auguſt verſehen.

155, 31. **Racine est dans les odes à une distance immense de ses tragédies**: vgl. TB. 344, 25. 26.

156, 18. Entfernung des Feuers: *TB. 357.*

157, 24. Catt in der Nacht vor der Schlacht: vgl. TB. 357.

157, 32 — **158**, 2; 158, 6 — 159, 29; 160, 6. 7. 9—33. Beſchreibung der Schlacht bei Zorndorf = J. 253—262. Tielcke II, 93 ff. hat dieſe Quelle Catt's neben anderen Berichten verwerthet: vgl. S. 101: „Die preußiſchen Infanterieregimenter Prinz von Preußen, Aſſeburg, Kalckſtein, Forcade und das Grenadierbataillon Wedell ſoutenirte dieſes Manöuvre vortrefflich und verrichteten Wunder der Tapferkeit" = »**cette alle . . . fit des prodiges de valeur**« (160, 6. 7). Vgl. Preuß, Friedrich der Große, II, 417. Tempelhof benutzt neben Tielcke's Darſtellung vgl. II, 224, Anm., noch andere Berichte.

158, 5. **Clément Marot**, Überſetzer der Pſalmen Davids (1495—1544).

159, 30 ff. Perſönliche Theilnahme des Königs am Gefechte: vgl. TB. 357, 37. 38, und den Brief S. 458. Übereinſtimmend mit den Memoiren der Brief Catt's bei de la Beaux, VI, 100: »**Le Roi, très inquiet, comme vous pouvez l'imaginer, de voir la gauche en désordre, courut à la droite. Le prince Maurice, voyant l'agitation du Roi, jette son chapeau en l'air, en criant: Vive le Roi! marche!**«

160, 38. Beſcheidung Catt's: *TB. 358.*

161, 5. **Un jour de bataille jour d'horreur**: vgl. S. 153. 338. 19. **Ils ont sauvé l'Etat**: vgl. S. 359. 40. Erkundigung des Königs nach Catt während der Schlacht: vgl. den Brief S. 458.

162, 14. **Vous n'êtes pas le seul**: vgl. das Schreiben des Königs an den Prinzen Heinrich, Blumberg 1. Sept., (E. XXVI, 183: »**Je ne m'étonne pas que le chasseur vous ait fait une description très confuse de la bataille du 25; pour moi, j'ai eu peine à en combiner les détails.**«

162, 27—37. Aufſtellung der Truppen: *J. 263—265*; 36. 37 = **Tielcke II, 106.** 39 ff. Lebensgefahr des Königs = *TB. 358.*

163, 19—26. Die Zeichnungen des Königs ſind aus Catt's Nachlaß im Original in den Beſitz des Geh. Staatsarchivs gekommen: ſiehe das Facſimile am Schluſſe des Bandes.

164, 32 ff. Verwundung Berg's: *TB. 359.* Der Lieutenant von Berg vom Regiment Prinz von Preußen wird in der preußiſchen Verluſtliſte (Danziger Beyträge V, 412) unter den Todten des Regiments aufgeführt.

165, 11—16. Marſch der Ruſſen: *J. 265.* 17—32. Hauptquartier in Tamſel: *TB. 358.* 35. Beſuch der Bäuerin: *TB. 359.*

166, 21—32; 38—40. Verluſte und Trophäen: *J. 262.*

167, 26. **Silence que le Roi garda avec le Maréchal sur la bataille**: Der König ſchreibt vielmehr an Keith, Blumberg 2. Sept.: »**Ces gens ne valent pas les Autrichiens, ils n'entendent rien à la guerre, ils ne sont que féroces et barbares**« (bei Varnhagen, Leben des Feldmarſchalls Keith S. 235). 39. Lucrez-Lektüre: *TB. 359.*

168, 9—17. Gebetsformel nach Lucrez (**de rerum natura I, 30**): vgl. den Brief an d'Argens vom 6. Sept. 1758, (E. LXX, 53. 18. Die beiden anderen Gebetsformeln: »**Daigne,**

daigne, mon Dieu, sur Kaunitz et sur elle« etc. (S. 123), und: »O Dieu, aie pitié de mon âme, si j'en ai une« (hier Z. 25; vgl. 367). 38. 39. Franzosen, Österreicher und Russen: *TB. 361. 364.* 39. 40. Je ne crois pas qu'on puisse critiquer mes dispositions: *TB. 360.*

169, 1—3. Entsendung von Zieten und Franz von Braunschweig: *J. 266* = T. II, 237; Tielcke II, 120. 7—16. Abzug der Russen: *J. 267. 268* = T. II, 238; Tielcke II, 121. 28. Verfolgung durch Manteuffel und Übertragung des Kommandos an Dehna: *J. 268. 269* = T. II, 238; Tielcke II, 122. 123. 39. Brief an Voltaire: Œ. XII, 111; XXIII, 64.

170, 6. Seydlitz' Bescheidenheit: ebenso der Brief Catt's bei de la Beaur, VI, 101. 19. Die Namen der Truppentheile: *J. 269* = T. II, 238. 40. Le premier plaisir = *TB. 361.*

171. Auswahl der Umgebung, Menschenkenntniß = TB. 365.

172, 25. Les cent bras de Briarée: ebenso der Brief an d'Argens vom 10. August 1758, Œ. IXX, 52. 41. Die Antwort an d'Argens vom 6. Sept.: Œ. IXX, 53.

173, 8. Im Schloßgarten von Elsterwerda: *TB. 363.* 37. Bientôt mon capitaine: *TB. 363.*

174, 7. 8. 28 ff. Truppenbewegungen: *J. 291—293* = T. II, 268. 269. 11. Il ne faudra pas prêcher la vanité: *TB. 369.* 16. Ingrimm gegen Frankreich (vgl. S. 106): *TB. 361.* 20. Maupertuis avait raison: ebenso die Briefe an d'Argens vom 1. und 27. März 1759, Œ. IXX, 56. 61.

175, 12. Das Victoriaschießen Daun's: *J. 293. 294* = T. II, 268. Das Journal 294 sagt: »Il est à croire que le comte Fermor ne se soit décoré de l'air de nous avoir vaincus, que puisqu'il prévoyait des suites funestes pour lui, car, le maréchal Apraxin, qui pourtant gagna la bataille de Jägerndorf l'année passée, n'ayant été sauvé du désagrément d'être envoyé en Sibérie que par un coup d'apoplexie qui lui ôta la vie, son successeur, dont le cas était beaucoup différent, avait des raisons de croire qu'il ne serait pas trop caressé de sa cour, s'il avouait sa défaite.« 25. Kampf mit der Feder: *Œ. IXX, 71* (an d'Argens, 13. Mai 1759): »Je me moquerai de cette infâme canaille tant que je respirerai, et, si je ne puis les battre, du moins les déchirerai-je du bec, et les ferai enrager, en tant qu'il sera en mon pouvoir. Ces gens sont tous pétris de ridicules et de sottises; il ne s'agit que de les relever, et cela se peut faire en les accablant de louanges et en ne leur disant rien de moquant . . . Je serai comme Philoctète lorsqu'il combattait à côté de Hercule. Je terrasserai tous ces monstres et cette hydre d'ennemis renaissans qui s'élancent sans cesse contre moi.« 38. Die vier Satiren: Œ. XV. Vgl. E. Cauer, Zur Geschichte und Charakteristik Friedrichs des Großen. Breslau 1883, S. 178.

176, 30. Der König über den Prinzen Heinrich: *TB. 365.*

177. Militaria: *J. 296—300* = T. II, 271. Vgl. TB. 365. 19. Das Glück dem Alter abhold: vgl. TB. 414. 427. 25. Le grand Fabius: TB. 365.

178, 8—16. Militaria: *J. 306* = T. II, 274. 20. Das Schreiben von Voltaire ist nicht erhalten. Die Antwort vom 28. Sept.: Œ. XXIII, 19. Vgl. oben S. 19 Anm. 26. Ode aux Français: vgl. S. 19.

179, 3. Den Ausdruck Don-Quichotte du Nord braucht der König, wie oft, so in der eben erwähnten Antwort an Voltaire vom 28. Sept.

180, 1. Vous pouvez en prendre copie: *TB. 364—369.* 10—29. Militaria: *J. 308—310* = T. II, 275. 276. Die Vorgänge gehören dem 27. und 28. Sept. an. 32. Ode aux Germains: vgl. S. 19.

181, 3—17. Voltaire und Freytag: vgl. P. C. IX, 395. 426. 460; X, 14. 31 und Varnhagen von Ense im „Berliner Kalender für 1846". 18. Alternative de confiance et de défiance: *TB. 423.* 25—36. Märsche: *J. 317—319* = T. II, 280. 281.

182, 23—183, 25: *J. 321—326* = T. II, 282. 283.

183, 38. Epiſtel an die Markgräfin von Baireuth: vgl. TB. 370. 372. 374.

184, 12. Elle m'a animé au travail: vgl. S. 71.

185, 25. Philippe Quinault, franzöſiſcher Dramatiker (1635—1688). 29. Zufriedenheit des Königs über die Epiſtel: *TB. 370.* 34 ff. Marſchplan: *J. 328. 329* = T. II, 320. Vgl. TB. 374.

186, 26. Der Brief Catt's bei de la Beaux, 6, 102, enthält über den Abend vor Hochkirchen das Folgende: »On a dit et écrit que l'on avait averti Sa Majesté, la veille de la bataille ou de la surprise, qu'il serait attaqué le lendemain matin; cela n'est pas. Je quittai le Roi vers les neuf heures du soir, je fus souper à Hochkirchen, d'où je ne revins qu'à une heure après minuit à Rodewitz, quartier général. A mon retour, je demandai à l'aide de camp s'il n'était venu aucun rapport. Non, me répondit-il. Le Roi dort tranquillement et a ordonné qu'on le réveillât à quatre heures.« 28—33. Beginn der Schlacht: *J. 243—333.* 34—40. Haltung des Königs: *J. 355. 356.*

187, 4. Öſterreichiſche Batterien: *J. 350*; vgl. TB. 377, 25.

188, 1—16. Stellung der Armeen nach der Schlacht: *J. 350. 351* = T. II, 334. 335.

189, 1 ff. Catt bei dem König am Abend des Schlachttages: vgl. TB. 374. Ein zurückgelegter Entwurf zu dieſer Stelle der Memoiren: Œ. XV, S. X; vgl. XII, 94. Die Mithridatesverſe citirt der König in dem Brief an Algarotti, 4. Jan. 1759, Œ. XVIII, 117. Retzow, I, 363, erzählt: „Als eines Abends ſein Vorleſer, der Herr von Katte (sic), zu ihm kam, traf er den König beſchäftigt, in den Predigten des berühmten franzöſiſchen Redners, des Pater Bourdaloue, zu leſen. Damals war die Nachricht von dem Tode ſeiner geliebteſten Schweſter, der Markgräfin von Baireuth, eingelaufen, und Katte, in der Vorausſetzung, den Monarchen doppelt niedergeſchlagen zu finden, glaubte ihn zu erheitern, indem er ſcherzend ihn mit den Worten anredete: Es ſcheint, als wollten Ew. Majeſtät gar bigott werden. Der König antwortete nichts; allein am folgenden Tage, als ſein Vorleſer zur gewöhnlichen Zeit ſich wieder einſtellte, reichte er ihm eine Rolle ſchwarz gerändetes Papier, und befahl ihm, ſolche einzuſtecken. Wie groß war nicht Katt's Erſtaunen, als er darin eine wohlgeſetzte Predigt las, welche der König über einen bibliſchen Text verfertigt und ſeinen gegenwärtigen Umſtänden angepaßt hatte. Gerührt, glaubte Katte ihm bei ſeinen Widerwärtigkeiten einigen Troſt zuſprechen und auf frohere Ausſichten führen zu müſſen. Friedrich dankte ihm für ſeine Theilnahme und verſicherte ihm, daß er nicht verabſäumen würde, ſich aus dem verworrenen Handel zu ziehen, in den er ſich verwickelt ſähe; ſchloß aber mit den bedeutenden Worten: En tout cas, j'ai de quoi finir la tragédie. Dieſe Anecdote, die ich aus dem Munde des verſtorbenen Katte gehört habe, ſcheint die Wahrheit der Behauptung zu begründen, daß der König während des ſiebenjährigen Krieges ſtets Gift bei ſich geführt habe." Thiébault I, 168: »M. le Catt a raconté à diverses personnes que dans l'une des époques les plus critiques de la guerre de sept ans, il trouva le Roi, qui venait d'apprendre la mort de l'aînée de ses sœurs, la margrave de Baireuth, très occupé à lire Bourdaloue; que deux jours après, il en reçut un cahier avec ces mots: Tenez, gardez cela; et que ce cahier était un sermon que Sa Majesté venait de composer.« Vgl. über dieſen Sermon S. 222. 16. Im Original: Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste. Bei de la Beaux VI, 379 ohne die Variante.

190, 1. Vgl. TB. 369. 385. 18. Métier auquel m'a condamné l'aveugle hasard de ma naissance: aus dem Brief an d'Argens vom 12. Mai 1759, Œ. XIX, 69. 26. Mettre fin à la tragédie: *TB. 374.*

191, 6. 12. 13. Verſe aus Voltaire's Mérope: TB. 370. 29. Keith's Vorſtellungen vor der Schlacht: vgl. TB. 375.

192, 8—10. Régimens battus en détail: *TB. 375.* 38. Mon âme n'est point faite pour le déshonneur et les avanies: *TB. 414.*

193, 2. Il est bon que le roi etc.: *TB. 376.* 7. Ces malheurs n'arrivent que tous les cent ans: *TB. 376.* 15. Anrede an Hannibal: *TB. 422.* 30. Der König nie erheblich verletzt: *TB. 374.* 37. Brief des Marquis d'Adhémar: *TB. 375*, wonach das Datum zu berichtigen.

195, 4 ff. Nachricht vom Tode der Markgräfin: vgl. TB. 375 (18. Oktober).

196, 38. Ankunft des Prinzen Heinrich: *J. 384* = T. II, 338. 339.

197, 4. Que nous avons pleuré = *TB. 375.* 7. Les affaires d'Etat iront bien etc.: *TB. 378.* 13—31. Militaria: *J. 362 ff.*; vgl. T. II, 338. 35. Unvermögen zu lesen: *TB. 411.*

198, 18. Kapitän M(arwitz): eine abweichende Version bei Retzow I, 344.

199, 1. Seydlitz' Antwort: *TB. 376.* 22. Plan zur Entsetzung von Neiße: *J. 386.*

200, 6—27. Militaria: J. 393—398; vgl. T. II, 345. 346. 37. Les affaires d'Etat etc.: vgl. S. 197. 378. 39. Der Fehler vom 14. Oktober wett gemacht: *TB. 378.* 39. Anklage gegen Retzow: Des Befehls an Retzow zur Besetzung des Strombergs am 10. Oktober gedenkt das Journal 324. Vgl. TB. vom 11. Oktober (S. 374): »Si on avait occupé cette montagne, comme je l'avais dit, j'aurais pu me porter du côté de Görlitz.« An demselben 11. Oktober schreibt der König an den Prinzen Heinrich, Œ. XXVI, 192: »Si Retzow avait exécuté mes ordres et occupé en même temps cette montagne etc.« Es ist unzutreffend, wenn der jüngere Retzow in seiner „Charakteristik (I, 343) sagt, seinem Vater sei es von dem Könige „in der Folge" zum Verbrechen angerechnet, „daß er diesen Berg unbesetzt gelassen hatte."

201, 13. Canailles de Luthériens: *TB. 382.* 27. Das heilige Grab zu Görlitz: *TB. 377.* 36. Militaria: *J. 401—404* = T. II, 349. 350.

202, 21. Ernst Christoph Wilhelm von Bardeleben, 1760 verabschiedet. Vgl. auch Fortgesetzte Neue Genealogisch-historische Nachrichten II, 417. 30. Gerücht über Loudon: *TB. 378.* 37. Entschluß zum Marsch nach Neiße: *J. 410. 411* = T. II, 350.

203, 7. Der Brief von Voltaire ist nicht bekannt. 16. Die hier fortgebliebene Antwort: Œ. XXIII, 20, wo der Herausgeber statt des irrigen Datums (6 octobre 1758) vorschlägt: 6 novembre. 22—26. Aufbruch gegen Harsch, eventuell zur Schlacht: *J. 428.* 32 ff. Aufhebung der Belagerung von Neiße: J. 428—430; die Zahl der Todten genauer 451 (wie bei T. II, 353).

204, 31. Guichard: vgl. S. 12.

205, 37. Erbeutetes Material: *J. 431.*

206, 33. Le ciel se moque etc.: vgl. TB. 367. 36. Propheten: vgl. TB. 381 und de la Beaux VII, 72.

208, 18. En voiture: vgl. Nicolai, Anecdoten, 2. Aufl. II, 66: „Herr, wenn ich fahre, so fährt die ganze Armee." 34. Je ne me laisse pas mener: vgl. oben S. 185.

211, 28. Die sterblichen Reste Keith's: *TB. 383.* Die Statue auf dem Wilhelmsplatz wurde dem Marschall erst 1786 errichtet. 32. Schreiben des Königs an Lord Marschall, Dresden, 23. Nov. 1758: Œ. XX, 273. 38. Militaria: *J. 448* = T. II, 366.

212, 1. L'effet de ma prière: *TB. 383.* 25. Tantôt dans les cabanes: *TB. 384.*

213, 9 ff. Beschäftigungen des Königs von Polen: *TB. 384.* 22. Brühl's Garderobe: vgl. Publikationen IV, 184. 32. Trois cahiers sur cette guerre: vgl. Œ. IV, S. XIII: »A la fin de chaque campagne, je dressai des mémoires sur les évènemens qu'elle avait produits.« 35. Avant-propos von 1746: Publikationen IV, 153.

214, 29. Réflexions sur quelques changemens à introduire: Œ. XXVIII, 151. Catt benutzte anscheinend den Abdruck in der Sammlung: Recueil de quelques lettres de S. M. le Roi de Prusse pour servir à l'histoire de la dernière guerre, Leipzick 1772. Vgl. S. 470 (citirt: R.). Die Feldkanzlei Fouqué's war bei der Übergabe von Glatz, 26. Juli 1760, österreichische Beute geworden. Vgl. die Veröffentlichungen in den

„Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs", Jahrgang 1881, S. 339 ff., 480 ff.; Jahrgang 1882, S. 47 ff. 31. Die Absendung an Fouqué erfolgte am 23. Dez. 1758. 33. Ce fruit de ma dernière campagne: vgl. das Begleitschreiben an Fouqué (*R. 98*): »quelques réflexions qui sont tout le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne«. Für das Folgende vgl. die Note des „österreichischen Generals", *R. 100*: »A quoi bon la discipline, les exercices, la théorie du métier? Nous avons battu les ennemis de l'Etat sans toutes ces fadaises. Tel était le cri des anciens officiers dans tous les services de l'Europe avant la dernière guerre. L'esprit militaire a changé. Aujourd'hui, les gens de guerre . . . sont convaincus que l'art de la guerre a ses élemens et ses principes ainsi que les autres arts, qu'il est le plus vaste de tous, qu'il est indispensable d'en acquérir la théorie,« etc.

215, 39. Der erste Druck der Réflexions ist von 1767; vgl. Œ. XXVIII, S. XXII.

216, 8. Monsieur de Condom: Bossuet nach seinem Bischofssitz. 39. Schlau: vgl. S. 79. 99.

217, 7. Winterquartiere: *J. 455.*

219, 39. d'Alembert's Formeln: vgl. den Brief an d'Alembert vom 9. Sept. 1775, Œ. XXV, 24: »J'abandonne ce problème à vos équations algébriques, qui sans doute pourront le résoudre.«

220, 18. Epîtres sur le hasard et au prince Ferdinand: vgl. S. 19. 31. Episteln an Lord Marschall und Mitchell: Œ. XII, 94. 195. 40. Discours sur les satiriques: Œ. IX, 41; vgl. LXX, 70; XXIII, 30. 41. Discours sur les libelles: Œ. IX, 51.

221, 8. Geist der Kritik in der Armee: vgl. TB. 406. 19. La critique est aisée et l'art est difficile: vgl. S. 57. 33. Oraison funèbre sur Mathieu Reinhart. Œ. XV, 93. Vgl. de la Veaux VI, 380. Das Œ. XV, S. XVI erwähnte Datum 12. April 1759 ist der ersten Überarbeitung der Catt'schen Tagebücher entnommen (vgl. die Einleitung).

222, 14. Sermon sur le jugement dernier: Œ. XV, I. Vgl. oben S. 189. 16. Die Angabe über den Beginn der Arbeit wird bestätigt durch Henckel I, 2, 289. 27. Papier à bord noir: das Original auf Trauerpapier ist erhalten. 36. Die Lieblingshündin: *TB. 367.*

223, 7. Nos chagrins etc., aus Voltaire's Poème sur le désastre de Lisbonne.

224, 21. La Chartreuse: oben S. 53. 39. Antwort an Algarotti, 4. Januar 1759: Œ. XVIII, 117.

225, 1. Brief an Voltaire: vgl. oben S. 203. 5. Im Manuscript folgen hier die beiden Briefe an Voltaire Œ. XXIII, 23. 28; für den ersten »Breslau, 23 janvier 1759« giebt Catt die allgemeine Zeitbestimmung »février 1759 au commencement«; bei dem zweiten Briefe, 21 mars 1759) fehlt das auf Tronchin (vgl. S. 236) bezügliche Postscript. 6. Brief vom 21. März: »Quoique je sois très indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon Histoire de Brandebourg.« 31. Un mois avant: die Zusendung der Epître à la Margrave erfolgte eben am 23. Januar: Œ. XXIII, 23.

226, 29. Bénédictin: *TB. 422.* 38. Daun: *TB. 388.*

227, 13. Le prince de B.: Der Erbprinz Friedrich Karl Ferdinand von Braunschweig-Bevern trat 1757 aus holländischem Kriegsdienste als Generalmajor in den preußischen. Am 29. Februar 1759 bittet er nach Ernennung der Generalmajore von Finck und von Wedell zu Generallieutenants um die gleiche Beförderung; unter dem 5. März abschlägig beschieden, kommt er am 14. März um den Abschied ein, mit der Bitte, der Armee des Prinzen Ferdinand von Braunschweig als Volontär sich anschließen zu dürfen. Beide Gesuche werden genehmigt, worauf der Prinz am 27. März an den König schreibt: „Es ist diese höchste Gnade

(als Volontär dienen zu dürfen) der einzige Troſt bei meinem empfindlichen Schmerze, daß ich hieſelbſt eine ſo reſpectable Armee und eine ſo große Kriegesſchule verlaſſen muß." (Geh. St. A.)

228, 1. Instruction pour les généraux majors de cavalerie: R. 144. 5. Das Epigramm mit einigen Varianten ſchickt d'Alembert am 22. Auguſt 1772 an den König: „des vers que ma muse géométrique a osé faire pour Votre Majesté, à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus." Œ. XXIV, 577.

229, 1. Vgl. den Brief an Fouqué, 10. April: „Je suis forcé par les conjonctures de me prêter à bien des choses qui dans d'autres occasions me répugneraient beaucoup." *R. 157.* 4. ce saint père l'hasard: vgl. an Voltaire 12. März 1759: Sa sacrée Majesté l'Hasard; Œ. XXIII, 27; was Voltaire am 30. März und öfter wiederholt. Ebenſo an d'Argens, Œ. IXX, 157 und öfter. 6. Quelques mois de repos: *R. 152*: deux ou trois mois de repos. 14. Cela m'a donné l'idée: *R. 151.* (an Fouqué 3. April 1759.)

230—231, 3. Correſpondenz mit Voltaire: Œ. XXIII, 30—43.

231, 11, 25, Im Manuſcript folgen Auszüge aus den Briefen an Voltaire vom 22. und 28. April, Œ. XXIII, 37. 40. 16. Le cœur de cet homme-la: vgl. S. 70. 28. Sgravesande: vgl. S. 62. 32. Candide: vgl. S. 433. 34. Ces magasins: *R. 161.* 39. Extrait de l'expédition du prince Henri de Prusse en Bohême, de Linay ce 17 avril: *R. 162.*

232, 12. L'élu du Pape: vgl. S. 389. 14. Marſch nach Neiße: *R. 171.*

233, 19. Die Königin von Ungarn: *TB. 422.* 30. Kaunitz: *TB.* 424. 36. Menſchenſtudium: *TB. 368.*

234, 15. Unterweiſung junger Officiere: vgl. S. 84.

235, 20. Correſpondenz mit Fouqué: vgl. R. 174 ff. 38. Fontenelle (1657—1757) (: vgl. den Brief an d'Alembert vom 17. September 1772: nach deſſen Ernennung zum secrétaire perpétuel der Akademie: „Il est sûr que l'Académie ne pouvait faire un meilleur choix de secrétaire perpétuel; c'était le seul moyen de faire lire ses Mémoires, depuis que Fontenelle n'y est plus." Œ. XXIV, 579; vgl. II, 36.

236, 15. Drei Briefe an Voltaire: Œ. XXIII, 50—52. 23. Il la changea: der am 10. Juni abgeſandte Brief (wegen Tronchin) Œ. XXIII, 50. In dem „Brouillon fait l'an 1762" ſagt Catt: „M. Tronchin, à qui j'écrivis, me répondit qu'il ne savait pas le mot de tout ce que Voltaire avait dit et écrit, et qu'il espérait que S. M. ne le rendrait pas responsable de la façon de penser du poète à laquelle il n'avait pas donné le moindre sujet." 35. Schlacht bei Prag: *TB. 363.*

237, 1. Moritz von Deſſau bei Prag: Henckel I, 202; Retzow I, 97. 101. 102; Schmettau II, 340; Tempelhof I, 157; Aufzeichnungen Fr. Alberts von Schwerin (vgl. oben S. 30) bei Schöning a. a. O. 437. 5—14. Kolin: *TB. 363.* 15. Denſelben Gedanken eines Marſches nach Frankreich erwähnt Mitchell in einer Depeſche vom 25. Januar 1758, bei Raumer, Beiträge II, 449. Vgl. oben S. 106. 174. 20—37. Kolin: Die Darſtellung entſpricht der des Henckel'ſchen Tagebuches (I, 2, 230). 39. Un ingénieur Steuss: Henckel a. a. O. erwähnt einen Ingenieurhauptmann Gieſe, der behauptet habe, daß der feindliche Poſten angreifbar ſei. Denſelben Namen giebt der Puttlitz'ſche Bericht bei A. v. Tayſen, Zur Beurtheilung des ſiebenjährigen Kriegs, Berlin 1882, S. 40. Vgl. *TB. 394.*, übereinſtimmend mit Puttlitz.

238, 12. Toque bénite: vgl. S. 389. 14. Dohna: *R. 200* (an Fouqué, 29. Juni): »Dohna marche sur celui [le corps] du milieu, à Nakel, et comme son opération me paraît infaillible, je vous annonce« etc. 15. Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas: Racine, Iphigénie, III, 7.

239, 21. Notre peu de prudence etc.: *TB. 417.*

240. Adhémar: oben S. 193. 35 ff. Friedrich Wilhelm I.: *TB. 417.*

241, 39. Marſchroute: Die Quelle nicht nachweisbar.

242, 5. Rheinsberg: *TB. 362.* 16. Der Grenadier von Mollwitz: *TB. 418.* Lindſtedt erhielt erſt 1759 ein Regiment. 33. Abſichten Daun's: *R. 211* an Fouqué, 11. Juli): »On dit que Daun veut envoyer par la Lusace un détachement à leurs secours, mais on oublie que mon frère est très à portée d'échiner ce détachement avant qu'il arrive.« 37. Ces pauvres Russes: *R. 211*: »Les Russes crient comme les enfans; les pauvres petits n'ont que 40,000 hommes.«

243, 28. Lüderitz: *R. 212* an Fouqué, 14. Juli: Je suis fâché . . . que le lieutenant-colonel Lüderitz a si mal exécuté vos ordres dans son poste auprès de Friedland. 29. Debna: *R. 212* an Fouqué, 17. Juli. 32 Fouqué: *R. 278* an Fouqué, 18. Juli: »J'apprend que vous dites à tout le monde que l'ennemi est fort de 40,000 hommes; cela me déplait fort: 1° parce que cela n'est point vrai et qu'il ne l'est que de 18,000 hommes; 2° parce qu'il ne faut point intimider nos gens, qui ne sont que trop timides naturellement.« 41. Soltykow: *R. 215*: »Son passage de la Warta a fait jeter les hauts cris à Soltykow . . . il demande des secours à toute force, la cour de Vienne a résolu d'envoyer un détachement de 13,000 hommes à son secours. Loudon doit commander ce détachement-là . . . Mon frère Henri marchera en droiture à Sagan pour peloter ce détachement en chemin, et l'envoyer promener par le chemin qu'il est venu.«

244, 17. Penin: *TB. 391.* 31 ff. Für die Beſchreibung der Schlacht bei Kay iſt die Quelle nicht nachweisbar. Des Königs Darſtellung, Œ. IV, 13, iſt für Wedell wohlwollender.

245, 22. Mésintelligence entre les généraux: *TB. 421.* 30. Ne parlez point: *TB. 391.* 38. Debna: *TB. 421.*

246, 8. Quadrat der Hypotenuſe: *TB. 392.* 19. Antwort an Voltaire: Œ. XXIII, 55.

247, 3. Zwölf Schlachten: *TB. 392.* 5. Öffentliches Geheimnis des Abganges: *TB. 392.* 14. Gefecht mit Hadik: *HG. V, 876*; *DB. VIII, 205.* 21. Stimmung im Hauptquartier: *TB. 393.* 40. Un général etc.: *TB. 395.*

248, 36. Un grand nombre plus occupé de ses propres intérêts: *TB. 415.*

250, 5—23. Operationen des Prinzen Heinrich: *R. 271.* 23. Aufbruch von Lauban: vgl. T. III, 280. 281. 27—36. Überrumpelung Bela's: *R. 272. 273.* Vgl. TB. 398. 399. 10. Bela nach dem Gefecht: *TB. 399.*

251, 6. Daun: *R. 273.* 11—16. Vormarſch an die Elbe: *HG. V, 991*; *DB. IX, 408* „Relation was bei der in Schleſien geſtandenen Königl. Armee vorgegangen, ſeitdem des Prinzen K. H. das Commando derſelben übernommen". 17. Die Namen der Dörfer: T. III, 319. 23. Aufbruch von Strehla in drei Colonnen: vgl. T. III, 323. 29 - 251, 19: Aktion bei Pretzſch: HG. V, 994; DB. IX, 465. 21. Urtheil über den Prinzen Heinrich: *R. 273.* 30. Der König über den Prinzen Heinrich: vgl. Retzow I, 333: „Sein ganzes militäriſches Betragen, während des ſiebenjährigen Krieges, erwarb ihm die Bewunderung von ganz Europa, und entriß ſelbſt Friedrich II. das Bekenntniß: Mein Bruder, der Prinz Heinrich, beging nie einen Fehler." — [Denina, Essai sur Frédéric II, p. 226 »Frédéric a dit mille fois que le prince Henri était le seul qui n'avait fait aucune faute dans cette guerre.« Thiébault II, 161 läßt den König bei einem Gaſtmahle bald nach dem Hubertusburger Frieden den Trinkſpruch ausbringen: »Allons, Messieurs, à la santé du seul général qui, durant toute cette guerre, n'a pas fait une faute. Mon frère, c'est à vous.« In dem militäriſchen Teſtament von 1768 ſagt der König: Le premier de tous pour commander une armée, c'est sans contredit mon frère Henri.« Miscellaneen zur Geſchichte Friedrichs des Großen, Berlin 1878, S. 156. Vgl. Hendel I, 2. 265.

253, 8. Vous voyez un homme accablé etc.: *TB. 403.* 23. Das rettende Etui: *TB. 402. 428.*

255. Schlacht bei Kunersdorf: *Œ. V, 18—20*, mit einzelnen Zuſätzen. Von den Zahlenangaben

differirt 255, 25 6000 gegen 10,000 Œ. V, 20. Die Gesammtziffer des preußischen Verlustes 10,000 (Œ. V, 19) ist zu niedrig gegriffen: die gleichzeitig veröffentlichte offizielle Verlustliste hat 18,503 (6048 Todte, 11,101 Verwundete, 1354 Vermißte). Vgl. [v. Stiehle] die Schlacht bei Kunersdorf, Beiheft zum Militärwochenblatt 1860. Nach einer eigenhändigen Zusammenstellung des Generallieutenant von Finck (in der Süßenbach'schen Sammlung der Darmstädter Bibliothek) zählte die Armee am 10. August nach den Tageslisten an Kombattanten 53,121 Mann; am 18. August im Lager bei Madelitz: 27,848 Mann. „Kostet also der Tag der Bataille von Cunersdorff den 12. Aug. an Todte, Blessirte, Gefangene und vermißte: 25,273 Köpffe."

256, 2. Schrift über Karl XII.: *TB. 403.* Vgl. oben S. 85.

257, 10. Urtheil über die österreichischen Generale: *TB. 403*; vgl. 365. 14. Nothwendigkeit des Handelns nach eigenem Ermessen: *TB. 406.* 30. Entwurf zur Wiedereinnahme von Dresden: *Œ. V, 28.* Vgl. TB. 404.

258, 2. **Dans la guerre on ne peut trop espérer etc.**: *TB. 405.* 7. Für die Operationen des 17. November ist die Quelle der Memoiren nicht nachweisbar. 20. **Je ne vaux plus rien**: vgl. TB. 405.

259, 1. Urtheil des Prinzen Heinrich: Œ. XXVI, 200. 10. **Si du moins l'armée s'était placée un peu plus à la droite**: *TB. 405.* — **Parodie de l'Ecclésiaste**: *TB. 409.* Vgl. S. 297.

260, 20. Prinz Heinrich: vgl. TB. 405.

261, 19. **Au moindre bruit**: *TB. 405.* 25. Kleist: *TB. 405.* 39. Entsendung Hülsen's mit 8000 Mann: *Œ. V, 29.*

262, 35. Ankunft der beiden Bauern: *TB. 408* (nach der ersten Benachrichtigung des Königs). 37 ff. Verzögerung der Benachrichtigung des Königs: *TB. 408.*

263, 37. Die Zahl der Kanonen wird in den offiziellen österreichischen Berichten (DB. X, 65, 96) auf 70 angegeben. Tielcke, Beyträge I, 24, hat 71.

264, 1. **Serais-je venu en Saxe**: *TB. 408, 16.* — Niedergeschlagenheit im Hauptquartier: *TB. 407.* 39. **J'ai donc apporté**: *TB. 408, 33.* Vgl. den Brief an d'Argens, 22. Nov. 1759, Œ. IXX, 106: »L'infortune qui persécute ma vieillesse, m'a suivi de la Marche en Saxe.« 40 ff. **Au moment de finir la campagne**: *TB. 408, 25 ff.*

265, 5. **J'essayai vainement**: *TB. 408.* 7. Traurige Erinnerungen an die Jugendzeit: *TB. 408.* 13. **Je suis comme un forçat**; *TB. 409.* 20. Verse zur Zerstreuung: *TB. 409.* 31. Rückzugsstraßen für Finck: *Œ. V, 30.* Vgl. TB. 423. 39. »J'appelle à mon secours«: vgl. S. 103.

266, 1. Citat aus Racine: *TB. 409.* Vgl. S. 48. 15. Vorstoß Daun's: *TB. 409.* 17. Brief an den Prinzen Heinrich: *TB. 409.* 26. **Voici ce que je fait**: *TB. 409.* 38. **Eloge du général Wunsch**: *Œ. V, 30.*

268, 15. **Plan de retraite**: *TB. 409.* Vgl. S. 124.

269, 3. Salomon: *TB. 410.* 25. Brief an Voltaire wegen Dresden, Wilsdruf 26. November 1759, Œ. XXIII, 66: »**Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent.**« 32. **Plus je pense à ce coup**: *TB. 410.* 41. Der dritte Gesang des Lucrez: *TB. 310*; vgl. S. 167.

270, 23. **Lion mort**: *TB. 410.* 28. Haller: im Original folgt der Brief Voltaire's an Albrecht v. Haller vom 13. Febr. 1759 (Einführungsschreiben für Gresset, damals bei dem Könige von Frankreich und bei dem Klerus mißliebig, und die Antwort Haller's, Roche, 17. Febr. 1759. In dem Tagebuche (S. 410): **La lettre de Rousseau.** 32. Vertragsweise: *TB. 411.* 41. **Crébillon ou Piron**: *TB. 383.* Vgl. S. 20.

271, 3. **Jugement sur les savans**: *TB. 411.* 15. Der König nach Freiberg: *Œ. V, 30.* 25. Philosophisches Gespräch: *TB. 311.* 41 ff. Stellung an der Mulde: *Œ. V, 30. 31.*

272, 6. Verfehrungen für Torgau: Œ. V, 31.
273, 5. Peu s'en faut etc.: Acta Apost. XXVI, 28. 11. Über Predigten: *TB. 412.*
274. Gefangennahme Dierike's: *TB. 413. 414*; vgl. Œ. V, 31. 39. Je me tire assez bien des Russes: *TB. 414, 7.* 41. Fortune que tu te joues: *TB. 414, 22.*
275, 8. Ouvre-t-on la porte: *TB. 414.* 11. Plan de retraite: *TB. 414.* 13. Voltaire: *TB. 415.* — Point de tabouret: *TB. 415.*
276, 5. 1400 Mann: Die Quelle nicht nachweisbar. In dem österreichischen offiziellen Bericht DB. X, 72, „1659 Mann Infanterie"; T. III, 270: „1500 Mann." 16—23. Me voilà bien dans le bourbier etc.: *TB. 414.* 28. Finck's Glückwunsch: *TB. 413.*
277, 17. Aufbruch nach Freiberg: *TB. 416.* 19. Mauvaises angures: *TB. 413.* 21 Gefechte des Königs: *TB. 413.* T. III, 370 nennt nur die 6 Bataillone. 38. Six bataillons: *Œ. V, 32.*
278, 5. Verfehrungen gegen Beck: *TB. 414.* 10. Der Offizier ist Graf Henckel. 12. Das erste Bataillon Garde bei Kolin: *TB. 412.* 17. Bülow bei Kunersdorf: *TB. 412.* 25. Generalkarten: *TB. 413.* Vgl. de la Beaur VI, 7. 33 ff. Schlacht bei Prag: *TB. 409. 411.*
279, 13—32. Vorgänge nach der Schlacht bei Kolin: *TB. 415. 416.* 41 ff. Kunersdorf: *TB. 421.*
280, 12. Mit Reitwein ist Trettin gemeint. 37. Verachtung des Feindes: *TB. 405.*
281, 22. Plan d'instruction. vgl. TB. 411. 36. Sur la manière d'étudier: vgl. Z. 314. 37. »La première composition des mémoires de mon temps.« In ein vom Feuer beschädigtes Exemplar der »Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin«, welches Preuß gesehen hat vgl. Œ. IV, Z. X), hat Catt die Notiz eingetragen: »Ce pauvre Marc-Antonin a été brûlé sur la table du Roi en novembre 1763. L'histoire de la dernière guerre, que Sa Majesté avait entièrement finie, fut dévorée par les flammes avec tous les matériaux sur la même table.« De la Beaur VI, 357 giebt über diesen Verfall die folgende ihm zugegangene Mittheilung Catt's: »A la fin de la guerre, Sa Majesté, qui avait fait le précis de ses campagnes, s'occupa sérieusement du soin de l'étendre et d'en faire un ouvrage complet. Elle me chargea de prendre dans les correspondances ce qui pouvait être employé dans les mémoires. Elle y travailla trois mois de suite. L'ouvrage fini, Sa Majesté le mit sur une table où étaient les livres qu'elle lisait. Etant sorti, un soir, pour souper, il laissa dans la chambre un laquais pour garder les petits chiens. A son retour, il voit la table en feu. Il crie, le laquais qui était endormi, se reveille. On s'empresse à éteindre, mais tous les cahiers de ce bel ouvrage furent la proie des flammes, excepté un seul. Un Marc-Antonin fut à moitié brûlé. Sa Majesté me le donna pour souvenir de ce triste incendie. Le Roi fut fort triste de cet accident. Il fallut travailler de nouveau. Il s'enferma dans le vieux château de Sans-Souci, et en quatre mois l'ouvrage fut refait. Je ne trouvais pas dans ce second travail toute l'élegance et le feu qu'il y avait dans le premier, mais j'y trouvai toujours cette modestie si digne d'un grand homme. L'empereur Joseph, voyant le Roi à Neisse, lui parla de cette anecdote. Frédéric en fut surpris. A son retour, il me dit: Figurez-vous que l'Empereur m'a dit tous les détails de la brûlure de mes papiers!« De la Beaur stellt diese Mittheilung der von Zimmermann gegebenen Version über Friedrich den Großen, 1788, Z. 180 entgegen, doch hat Zimmermann seine Angaben in den 1790 erschienenen „Fragmenten über Friedrich den Großen" II, 161, wiederholt: „Ein frappantes Beyspiel von Geistesgegenwart und königlicher Herrschaft über sich selbst gab er, nachdem er zum ersten Mal die Geschichte des siebenjährigen Krieges geschrieben hatte, die nun in aller Menschen Händen ist. Die ganz vollendete, aber noch nicht abgeschriebene Handschrift dieser Geschichte lag auf einem Tische, über dem ein Kronleuchter hing. Durch den Fehler eines Pagen fiel ein Funke von

dieſem Kronleuchter auf die Handſchrift und brannte ſie zu Aſche. Der Page warf ſich vor dem Könige nieder, um ihm dieſes Unglück anzuzeigen. Friedrich antwortete weiter nichts, als dieſes göttlich große Wort: „Alſo ſchreibe ich dieſe Geſchichte noch einmal.“ Sulzer hat mir dieſe Anecdote erzählt, die er wahrſcheinlich von dem Marquis d'Argens oder von dem Ritter Mitchell hatte, und Herr von Lucheſini hat mir verſichert, dieſe Anecdote ſei wahr. Auch ſchrieb der König die Geſchichte noch einmal, nachdem jenes erſte Concept aufbrannte.“ Vgl. Œ. IV, p. X; Wiegand, Die Vorreden Friedrichs des Großen zur Histoire de mon temps, Straßburg 1874, S. 37, Anm. 2; Miscellaneen zur Geſchichte Friedrichs des Großen S. 219.

283, 25. Epître sur le hasard: vgl. S. 293. 27. Ce moëlleux de Racine (vgl. S. 55): *TB. 418. 423.* 40. Der Vers lautet Œ. XII, 133: Qu'une audace intrépide eût signalé ma chute. (Au marquis d'Argens, sur les louanges qu'il donnait au Roi, de Freyberg, ce 20 de mars 1760.)

284, 26. Ciceroleetüre: vgl. S. 65.

285, 23. Der König nach Pretzſchendorf, Unmöglichkeit des Angriffs auf Dippoldiswalde: *Œ. V, 32.*

286, 5. Aufzehrung der Vorräthe: *Œ. V, 32.*

289, 7. Epiſtel an d'Argens: Œ. XII, 124; »à Pretzschendorf, le 5 janvier 1760.« 19. Olivet: vgl. S. 294. 28. Logik von Port-Royal (vgl. S. 228): eines der weitverbreiteten Lehrbücher der berühmten Abtei Port-Royal des Champs zu Chevreuſe bei Paris.

290, 14. Ankunft in Freiberg: *TB. 418.* 22. Opferwilligkeit der Sachſen: *TB. 424.* 25. La Saxe bien abîmée: *TB. 423.* 40. Behauptung des militäriſchen Terrains des vorigen Winters: *Œ. V. 34.*

291, 4—17, 25—28. Rückblick auf den Feldzug: *TB. 410.* 36. Die Generalin v. Polenz: *TB. 393.*

292, 3. Providence: vgl. S. 196. 38. Il ne sortit qu'une seule fois: *TB. 422.*

293, 5. Epître sur le hasard (vgl. oben S. 220. 283. 415.): Œ. XII, 57. 10. Ode an den Prinzen Ferdinand: vgl. S. 19. 179. 220. 34. Epiſtel an die Markgräfin: vgl. S. 183. 185. 220. 224.

294, 12. Im Original folgen Stellen aus der erſten Redaction der Ode. 12. Epiſtel an Lord Marſchall: vgl. S. 220. 28. Sur la fin de janvier: Der König erwähnt den Nachdruck ſeiner Poeſien zuerſt in dem Briefe an Voltaire vom 24. Febr., Œ. XXIII, 69. Nach Preuß (Œ. IXX, 138) erhielt er ein Exemplar erſt am Morgen des 17. März. Über die verſchiedenen Nachdrucke vgl. Miscellaneen zur Geſchichte Friedrichs des Großen S. 35. 37. Crep au lieu de crêpe: dieſer Fehler iſt dem Könige durch Olivet vorgeworfen worden: vgl. Œ. XIII, 118 Anm; XXIV 422.

295, 24. Nivernois (vgl. S. 44): *TB. 423.* Daß der Herzog von Nivernois bei ſeinem Aufenthalte in Berlin 1756 ein Exemplar der »Œuvres du philosophe de Sans-Souci. Au donjon du château. MDCCL« erhalten hätte, iſt ſonſt nicht bekannt. 29. Voltaire als Veranſtalter des Nachdrucks bezeichnen von Neueren: Preuß (Œ. XXIII, 69; Friedrich der Große als Schriftſteller, S. 131) und A. Schäfer, Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges II, 1, 471 ff. Friedrich ſchreibt an Voltaire, 3. April 1760, Œ. XXIII, 73: »Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre mes vers bien cachetés après sa mort († 27. Juli 1759), et qu'il était incapable de me manquer par une telle indiscrétion.« Darauf Voltaire, 21. April, Œ. XXIII, 76: »Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les Œuvres du Philosophe de Sans-Souci dans sa cassette?« 34. Voltaire ſchreibt in einem Briefe an Thiériot, 18. Febr. 1760: »Darget m'a paru très inquiet de l'édition des poésies du Salomon, il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car Salomon me fit

la niche de me défaire de ses Œuvres à Francfort« (vgl. oben S. 181). Als demnächſt als Fortſetzung ein Nachdruck der Briefe und Epiſteln Friedrichs II. an Voltaire erſchien, ſchrieb d'Argens an den König, 18. Mai, Œ. IXX, 168: »Il ne faut pas former des soupçons sans de grands préjugés; mais, quand je songe que V. M. n'avait donné ce volume à personne, je pense malgré moi à Voltaire et à Darget. Si ces gens-là ne sont pas la cause de l'impression de cet ouvrage, c'est donc le diable qui, pour vous punir de ne pas croire en lui, a fait publier ce volume.« Darget's Unſchuld beweiſt das von Preuß zu dieſer Stelle herangezogene, von Sainte-Beuve mitgetheilte Schreiben des Herzogs von Choiſeul an Malesherbes, damals Chef des Cenſurweſens, vom 10. Dez. 1759: »Il est important, Monsieur, que le ministère du Roi ne soit point compromis d'avoir toléré l'édition des Œuvres du roi de Prusse. Ainsi, en cas que M. Darget vienne m'en parler, je l'assurerai fort que j'ai nulle connaissance de cette impression, et que je vais prendre les ordres du Roi pour empêcher qu'elle ne s'exécute en France. En attendant que je voie M. Darget, j'espère que l'édition sera faite et que tout sera dit.« Voltaire hatte ſchon am 20. November 1759 ein Exemplar in den Händen: Œuvres éd. Beuchot, LVIII, 241. 36. Bonneville, Adjutant des Marſchalls von Sachſen, dann zeitweilig preußiſcher Kapitän in Potsdam, iſt neuerdings von Th. Carlyle, Geſch. Friedrichs II., Buch IXX, cp. 2, als Veranſtalter des Nachdrucks beargwöhnt worden; er gilt als Fälſcher der »Matinées Royales«: vgl. W. Lauſer, Die Matinées Royales, Stuttgart 1865, S. 70.

296, 8. Tiraden gegen England und Rußland: *Œ. IXX, 138* (an d'Argens, »mars 1760«). Zur Sache vgl. Schäfer II, 1, 473, Anm. 1. 39. Jusqu'au 19 de février: nach dem zu S. 294 angeführten eine falſche Zeitangabe, wahrſcheinlich konſtruirt nach dem Brief an d'Argens »Ce 20« (»Le volume corrigé de mes balivernes est parti pour Berlin.« (Œ. IXX, 140), indem Catt dieſen Brief ſtatt in den März in den Februar ſetzte.

297, 4. Stances paraphrasées de l'Ecclésiaste: Œ. X, 51, von Preuß irrig zum 11. Auguſt 1759, dem Vorabend der Schlacht von Kunersdorf angeſetzt, mit Berufung auf die Memoiren Catt's (vgl. Œ. X, p. XII). Das Mißverſtändniß iſt veranlaßt durch die folgende Stelle in der erſten Überarbeitung der Tagebücher (entſprechend dem Originaltagebuch oben S. 410), wo unter dem 25. November ein Rückblick auf den vorangegangenen Feldzug geworfen wird: »Le 11 août, il reçut la nouvelle que le prince Ferdinand avait gagné le 1er août une bataille; dans les inquiétudes sur les Russes [il] apprend l'affaire de Hoyerswerda du duc d'Aremberg; dans sa maladie, il reçoit la nouvelle de la prise de Québec, après l'affaire de Maxen la prise de Münster et la bataille de la Vilaine gagnée par les Anglais. Le soir, il me lut son Salomon.« Preuß hat hier das »le soir« auf das vorangegangene »le 11 août« bezogen, während ſelbſtverſtändlich von dem Abend des 25. November die Rede iſt. 11. Réaulme und Voß: vgl. Œ. IXX, 142. Réaulme hatte ein Geſchäft im Haag und eines in Berlin. 21—25. Quelles difficultés etc.: *Œ. IXX, 142.* (an d'Argens, 25. März). 30. Mon Charles XII (vgl. S. 256): d'Argens ſendet dem Könige ſchon am 8. Januar 1760 Exemplare der Réflexions sur Charles XII: Œ. IXX, 118. 36. Ode an den Erbprinzen von Braunſchweig (vgl. S. 294): Œ. XII, 22.

298, 9. d'Argens kritiſirt dieſen Vers in dem Briefe vom 4. Febr. 1760, Œ. IXX, 123. 10. Relation de Phihihu (vgl. S. 175.): Œ. XV, 147. 15. 27. Epiſteln an d'Argens. Œ. XII, 146. 132. 33. Je devrais tendre etc.: *TB. 338.* 37. Les Autrichiens: *Œ. IXX, 171*, Brief d'Argens, 27. Mai 1760: »Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il était cent fois plus dangereux que Spinoza et Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais il faut bien connaître l'auteur auquel ils en veulent.« Collins 1677—1729, der engliſche Philoſoph aus Locke's Schule: „der erſte Freidenker in England."

299, 3. Laissez en paix: Œ. XXIII, 73. 10. Der ſchweizeriſche Offizier: Œ. XXIII, 88. 34. Dans ce beaux jours: Œ. XII, 153. 38. Mourceaux: vgl. Œ. IXX, 157 und oben S. 65. 163.

300, 1. Ode aux Germains: vgl. S. 19. 8. Assez bonne .... et pleine d'idées nouvelles: Œ. IXX, 146 (an d'Argens, 30. März 1760). 8. Assez Racinienne: vgl. S. 283. 15. Epiſtel an d'Alembert: Œ. XII, 129. Der Brief an d'Alembert liegt nicht vor. 36. Epiſtel an Voltaire: Œ. XII, 119: »A Freyberg, ce 13 décembre 1759.« 39. Variantes: *TB. 418.*

301, 1. Verſe an Voltaire (24. Febr. 1760): Œ. XII, 128. Andere Lesart: Œ. XXIII, 68. Neue Epiſtel (1. Mai 1760): Œ. XII, 156. Ebend. XXIII, 78 ſind die Schlußverſe variirt: »Je borne mes faibles mérites au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.« 16. Brief über die Minaudière: Œ. XXIII, 59. 25. Choiseul Lorrain: als Sprößling des lothringiſchen Geſchlechtes Stainville. 26—30. Deux cabales à Paris etc.: *Œ. IXX, 153* (an d'Argens, 13. April 1760). 37. Peuples charmans: Œ. XXIII, 71.

302, 3. Enfin le triste hiver: Œ. XII, 150. 17. Pierre de Provence, das Volksbuch von der ſchönen Magelone. Vgl. S. 71. 17. Der Text des Märchens Barbe-bleue: Œ. XV, 41, vor des Königs »Commentaires apostoliques et théologiques sur les saintes prophéties de l'auteur sacré de Barbe-bleue,« auf die ſich das Folgende bezieht. 20. Peau d'âne: generelle Bezeichnung für Märchen. 32. Veränderter Geſchmack: *TB. 385.* 37. Die Ausgabe der Horaz-Überſetzung des Jeſuiten Noël Etienne Sanadon (1676—1733) von 1747 wird Friedrich II. zugeſchrieben: Miscellaneen zur Geſchichte Friedrichs des Großen S. 92.

303, Les Annales de l'Empire: von Voltaire. 9. Die Erzählungen Hamilton's (1646—1720) ſind Nachahmungen von Tauſend und eine Nacht; in den Memoiren des Grafen Grammont erzählt Hamilton die Abenteuer ſeines Schwagers. 29—31. Des chansons avec lesquelles je berce mon pauvre petit enfant etc.: *Œ. IXX, 141* (an d'Argens, 20. März 1760). 33. Je suis comme le cygne: vgl. Œ. IXX, 266 (an d'Argens, 16. Nov. 1761): »Si ma mourante voix anime encor ma lyre, c'est un cygne qui chante au moment qu'il expire.«

304, 5. Tod des Koches (Champion): Œ. IXX, 136. 7. Antwort des Königs: *Œ. IXX. 140.* 20. Vie d'un Bénédictin: *TB. 422.*

305, 1. Catt's Beobachtung: *TB. 406. 410.* 5. Verachtung der Gegner (vgl. S. 280): *TB. 405.*

306, 15. J'ai frappé et on a frappé pour moi à toutes les portes: Œ. V, 42. »Pendant qu'on frappait ainsi à toutes les portes.« 23. Sendung Cocceji's nach Turin: Œ. V, 37. 28. Le lot fatal: *Œ. IXX, 130.* 35—36. Verſe von Voltaire (Mérope, II, 7). 40. Catt's Theilnahme: *TB. 427.*

307, 5. Livrons nous au torrent: *Œ. IXX. 158.* 14. Im Original folgen die Œ. IXX, 130 abgedruckten Verſe. 16. Ma petite boîte consolatrice: vgl. S. 190. 18. d'Argens Hoffnungen: vgl. Œ. IXX, 169. 34. Wiederherſtellung der verlornen Regimenter: *Œ. V, 44.*

308, 40. Poésies diverses: Titel der in Berlin veranſtalteten corrigirten Ausgabe.

309, 2. Prophéties: Œ. IXX, 120. 20. Quant de fois etc.: *Œ. IXX, 174.* 35. Contrains-les d'entrer: die Schrift Bayle's über Lucas XIV, 23. Dieſe Schrift und Bayle's Commentaires philosophiques sur les comètes empfiehlt der König den Prinzen Heinrich zur Lectüre als »chefs-d'œuvre de raisonnement, de liaison et de conséquence.« Œ. XXVI, 300 (22. April 1764).

310, 19—27. Die jungen Officiere: *TB. 425.* 30. Der Text bei Racine: Un prêtre, des enfans. 39. Operationsplan der Gegner: *Œ. V, 45.*

311, 6. Mon Dieu etc.: *TB. 425.* 10. Amours d'un Suisse: vgl. S. 299. 32. Je

me ferais acheter un chapon: *TB. 415.* 6. Kindheit und Jugend: *TB. 374.* 9. Vivacité: *TB. 412.* 18. Die Excellenz auf der Brücke in Berlin: *TB. 412.* 39. Les Tonneliers: Œ. XII, 70. 39. Epiſtel an Balbi: vgl. S. 25. 40. Ode an den Prinzen Ferdinand: vgl. S. 19.

313, 14. Sendung der Ode an Voltaire: vgl. S. 180. 34. Im Original folgt der Text des in dem Briefe enthaltenen Epigrammes.

314, 6. Anecdote von Voltaire: *TB. 426.* 16. L'étude des anciens: *TB. 411.* 40. Statt 284 lies: 281.

315, 15. Die Verſe an d'Argens: Œ. IXX, 125. 24. d'Argens Brief: Œ. IXX, 123.

316, „Il faut reprendre courage etc.: *Œ. IXX, 158* (an d'Argens 1. Mai 1760). 13. Jours couleurs de rose: *Œ. IXX, 159.* 35. Les dés en sont jetés: *TB. 426.*

317, 1. Emporté hors des règles de la prudence: *Œ. IXX, 164.* 12. Die engliſchen Flotten: Œ. IXX, 178 (Brief d'Argens' vom 17. Juni). 16. Catt's Hoffnungen ſind in d'Argens Worte, *Œ. IXX, 178*, gekleidet. 23. Cassandre: *Œ. IXX, 138. 177.* 30. Au gré de l'impétueux Éole: *Œ. IXX, 164.* 31. Strategiſche Aufgabe für den Feldzug von 1760: *Œ. V, 48.* Brigands et coquines d'impératrices *Œ. IXX, 158.*

318, 4—6. Elbübergang bei Zehren, Vereinigung mit den Dragonern: *Œ. V, 49.* 12. Ermüdung des Königs: *TB. 425.* 35. Hülſen gegenüber in Meißen: *Œ. V, 49.*

319, 15. Aufbruch um 3 Uhr: *TB. 426.* 21. Der Bauer: *TB. 426.* 33. Marſch: Catt benützt dieſelbe Quelle wie T. IV, 47; kleine Differenzen. 39. 300 Gefangene: T. IV, 48: an 100 Mann.

320, 3. Quatre heures de l'après-midi: *TB. 426*: à 3 heures. Die Verſammlung der Generale erwähnt auch T. III, 48. 26. Befehl an Hülſen: *TB. 426.* — Verſpätetes Eintreffen Hülſen's: *Œ. V, 49.* 36. General Dyherrn: *TB. 418.* 41. Voltaire vgl. S. 18: *TB. 335.*

321, 5. Ewigkeit der Welt: vgl. S. 95. 9—12. J'ai ajusté ma barque etc.: *TB. 424.* 17. Das Hauptquartier gegen eine Schlacht: *TB. 426.* 31. Aufbruch um 2 Uhr: TB. 426: à trois heures; T. IV, 49: um 4 Uhr. 34. Couvrir la droite: *Œ. V, 49.* 38 ff. Preußiſche Aufſtellung: vgl. T. IV, 49.

322, 6. Poltrons: *TB. 426.* 8. Unterhaltung am Abend des 19. Juni: *TB. 426.*

323, 1 ff. Nachricht von Landshut: *TB. 426. 427.*

324, 15. Que deviendrait l'Etat etc.: *TB. 369. 385.* 21. Aufbruch aus dem Lager bei Radeburg: vgl. T. IV, 50. 51. 37. On n'ouvre jamais ma porte: *TB. 414.*

325, 17. Plünderung von Landshut: *Œ. V, 48.* Zur Sache vgl. A. v. Arneth, Maria Thereſia VI, 119. 38 ff. Angaben über die Schlacht bei Landshut, Urtheil über Fouqué: *Œ. V, 47. 48.*

326, 24. Gaudi: vgl. S. 10. Das handſchriftliche Journal Gaudi's, zehn Bände in Folio, befindet ſich im Kriegsarchiv des Großen Generalſtabs und liegt der „Geſchichte des ſiebenjährigen Krieges von den Offizieren des Großen Generalſtabs", Berlin 1827 ff., im Weſentlichen zu Grunde. Die Vorrede iſt datirt: „Weſel, im Jahre 1778". 35. Die folgenden Angaben weichen von der in dem Generalſtabswerke IV, 29 ff. nach Gaudi gegebenen Darſtellung verwandt mit T. IV, 36 ff.) vielfach ab. Doch iſt zu bemerken, daß auch für die Schlacht bei Kolin, wie an anderer Stelle gezeigt werden ſoll, ein gleichzeitiger Bericht Gaudi's mit der Verſion ſeines „Journals" ſich nicht deckt. Somit iſt nicht ausgeſchloſſen, daß Catt, wie er angiebt, ſeine Nachrichten wirklich von Gaudi erhalten hat. 35. 8000 hommes: Generalſtabswerk IV, 27. 36: 10,400.

327, 2. Angriff um 2 Uhr: a. a. O. IV, 30: 1¾ Uhr. 3. Cinq corps: a. a. O. IV, 30: vier Colonnen. 5. Janus: a. a. O. unter den Führern nicht genannt. 15. 40 canons et 24 drapeaux a. a. O. IV, 36: 68 Geſchütze, 34 Fahnen, 2 Standarten. Der

offizielle öſterreichiſche Bericht, DB. X, 465 ff., hat: „31 dreipfündige metallene Kanonen, 1 ſechspfündige, 6 zehnpfündige und 2 zwölfpfündige Haubitzen, 34 Fahnen, 2 Standarten.“ 20. Marſch: nach der Quelle von T. IV, 53. 54.

328, 2. Traum: *TB.* 427. 32. Verſammlung der Generalität: *TB.* 428.

329, 1. Zieten: *TB.* 329. 22. Marſch: nach der Quelle von T. IV, 55.

330, 4. Marſchroute: bei T. IV, 56 fehlen die Ortsnamen. 12. Im Original folgt mit Ausſchmückungen die TB. 429 erzählte Kloſtergeſchichte. 13. Marſchroute: vgl. T. IV, 57.

Anmerkungen zu den Tagebüchern.

333, 14. Un officier: Guichard. 20. Ode [au prince Ferdinand de Brunswick] sur la retraite des Français: Œ. XII, 8. 22. Ode Pindarique: Œ. XII, 1. 23. Epiſtel an die Markgräfin von Baireuth: Œ. XII, 36; vgl. unten S. 370 ff. 24. Epître sur le hasard: Œ. XII, 57. 25. Sur les Ecraseurs: Œ. XII, 74. 28. Reiſe nach Straßburg: vgl. des Königs poetiſche Beſchreibung Œ. XIV, 156. Einem Bericht des Herzogs von Broglie folgt Broglie, Frédéric II et Marie Thérèse, Paris 1883, I, 58. Vgl. noch P. C. IX, 365; Ranke, Sämmtliche Werke XXVII/XXVIII, 304; v. Weber, Aus vier Jahrhunderten, Neue Folge I, 268; Thiébault I, 257.

334, 15. L'Art de la guerre: Œ. X, 223. 17. Epître au maréchal Keith: Œ. X, 194. 25. Verrath des Abbé de Prades: vgl. A. Schäfer, Geſch. des ſiebenjährigen Krieges I, 410.

335, 13. Es folgen Details über d'Argens' Mangel an Reinlichkeit. 14. Beſtuſchew: vgl. P. C. XI, 203. 38. Voltaire: vgl. S. 367. 39. John Toland: der engliſche Philoſoph (1670—1722).

336, 14. Schlacht bei Kolin: vgl. S. 342. Zur Sache vgl. M. Duncker, Die Schlacht von Kolin (Aus der Zeit Friedrichs des Großen und Friedrich Wilhelm's III., Leipzig 1876, S. 47 ff.) 36. DD., Chiffre für le Roi (= Deusdatus, Dieudonné: vgl. S. 397).

337, 2. Du Four: nicht nachweisbar. 11. Plan für den Prinzen Ferdinand: vgl. von Weſtphalen, Die Geſchichte der Feldzüge des Herzogs Ferdinand von Braunſchweig-Lüneburg, Berlin 1859, I, 447; II, 179 ff.

338, 1. Ode sur la fermeté: Œ. X, 12. — Epître à d'Argens sur la faiblesse de l'esprit humain: Œ. X, 90. — Epître à Maupertuis: La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espèce (vgl. S. 372): Œ. X, 110. 14. Fléchier: vgl. Œ. II, 37: »Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France«. In den Mémoiren von 1746 (Publicationen IV, 195) wird Fléchier unter den franzöſiſchen Rhetoren noch nicht genannt.

339, 38. Ode [épître] chagrine: Œ. XII, 48. 39. Epithalame: XIV, 99. 40. Sermon: anſcheinend die Predigt über das jüngſte Gericht, vgl. oben S. 222.

340, 13. Die epidemiſche Krankheit erwähnt auch der engliſche Geſandte Mitchell in ſeinem Tagebuche: Mitchell Papers II, 20.

342, 8. »La Princesse«: Erbſtatthalterin der Niederlande, Prinzeſſin Anna von England, für Catt nach ſeinem mehrjährigen Aufenthalte in Holland ſchlechthin „Die Prinzeſſin“. Über die Begegnung zu Loo (1738) vgl. Ranke, Sämmtliche Werke XXIV, 175. 184. 16. Ein Vorwurf gegen Bevern wird ſonſt von dem Könige nicht erhoben. 17. Keyserlingk: offenbar eine Namensverwechſelung. Der bei Kolin gefallene Generaladjutant des

Herzogs von Bevern hieß von Krummensee. Vgl. die Verlustliste DB. III, 326. Die Terrainzeichnung vgl. mit dem Plane bei Duncker a. a. O.

343, 36. Sir Joseph Yorke, englischer Spezialgesandter, am 10. April von dem Könige zu Grüssau in Antrittsaudienz empfangen. Vgl. Mitchell, Papers II, 9. Als Gesandter im Haag scheint er mit Catt bereits bekannt gewesen zu sein. 38. Gresset: vgl. die Einleitung S. VIII.

344, 24. Im Manuscript folgt eine Bemerkung über die Königin Elisabeth von England und Graf Essex. 36. Ablehnung der Subsidien: vgl. Schäfer, Gesch. des siebenjährigen Krieges I, 546 ff.

345, 30. Cantacuzène: gemeint ist die Oper Montezuma; vgl. Œ. XVIII, 90; XXVII, 1, 241.

346, 18. Unter den hier genannten Correspondenten Catt's sind bekannt: Cornabe als holländischer General (vgl. S. 9) und Bruno von der Hellen, der preußische Geschäftsträger im Haag. 24. Il était actif etc.: Diese Charakteristik gilt offenbar nicht Daun, sondern Karl XII. von Schweden. Vgl. Œ. VII, 87: »Il (Charles XII) croyait que de faire la guerre aux rois et de les *détrôner*, c'était la même chose«. 36. Je fus chez M. Yorke (vgl. S. 343) pour lui dire adieu: vgl. Mitchell's Tagebuch vom 10. Juni 1758 (Mitchell Papers II, 26): »General Yorke set out from Gross-Latein in the evening.«

347, 1. Bernis: vgl. Œ. X, 109: »Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.«

348, 33. Voltaire: vgl. den Brief an Voltaire vom 21. Juni 1760: »Vous êtes charmant dans la conversation« (Œ. XXIII, 87); sowie Œ. XV, 198.

350, 20. Graf Gisors, Sohn des Herzogs von Belle-Isle: vgl. P. C. X, 336. 339; XI, 3. 21. Zu dem Urtheil über den Catilina, Trauerspiel von Prosper Jolyot Crébillon dem Älteren (1674—1762) vgl. Œ. XI, 49. 132. 23. Comte d'Anhalt: offenbar ist Fürst Leopold, der alte Dessauer, gemeint. 40. Der Vers »Heureux qui, retiré dans le temple des sages« steht nicht in dem Britannicus von Racine, sondern in Voltaire's Lucrez-Übersetzung. Vgl. Œ. XI, 44. Vgl. S. 374. 409.

351, 1. En revoyant ce Berlin: vgl. den Brief an die Gräfin Camas, 30. August 1745: »Je me faisais un objet de joie de mon retour; maintenant je crains Berlin, Charlottenbourg, Potsdam, en un mot, tous les endroits qui me fourniront un funeste souvenir d'amis que j'ai perdus.« Œ. XVIII, 142. 36. Ode Pindarique vgl. S. 333.

352, 34. Die preußischen Schwerter: Graf Friedrich Albert Schwerin sagt in seinen Aufzeichnungen bei Schöning a. a. O. S. 438: „Ein Angriff der Franzosen sieht sich sehr schön an; die Offiziers mit ihren leichten Degen in der Hand sind vorne, so reiten sie mit dem Ausruf Vive le Roi in den Feind und hauen mit ihren kleinen Degen ein — aber unsere großen Gensdarmendegen thuen besser. Ihre Degen sind eine viel zu kleine Gegenwehr."

354, 2. Der Erbprinz Friedrich von Hessen-Cassel, 1756 als Generallieutenant in preußische Dienste getreten, hatte als Schwiegersohn des Königs von England den Hosenbandorden erhalten. 15. Die Nennung der Poniatowski muß auf einem Mißverständniß Catt's beruhen.

355, 6. 10. Verbesserung Rousseau's: vgl. oben S. 473. 18. Der Ortsname unleserlich. 22. Das am Schluß der Zeile fehlende Wort unleserlich. 35. Tagesordnung des Königs im Frieden: vgl. S. 11. 12. 362.

356, 11. Si j'avais 50,000 hommes: ergänze de plus.

357, 37. Der König bei Zorndorf mit der Fahne: vgl. den Brief S. 458 und den Bericht Mitchell's vom 26. August 1758 bei Raumer, Beiträge zur neueren Geschichte II, 463.

358, 1. Die schwarzen Husaren: Das Regiment Ruesch. 35. Frau von Wreech: vgl. Œ. XVI, 20. 38. Den Tod Oppen's erwähnt ein Brief des Cabinetssecretärs Cöper an den Etatsminister Graf Finckenstein, 30. August 1758; Cöper spricht von 45 Wunden.

360, 9. Der Brief an den Prinzen von Preußen ist vom 30. Juli 1757: Œ. XXVI, 141. 26. Faire avancer trop le canon: die bei Eröffnung des Kampfes vor Zorndorf errichteten Batterien. 27. La montagne: die links von Zorndorf, dem russischen rechten Flügel gegenüber liegende Anhöhe. 28. Bezieht sich auf den Vormarsch des linken preußischen Flügels, der, statt hinter der Avantgarde zu bleiben, rechts neben sie zu stehen kam. 31. Des dragons: Die Dragonerregimenter Platen und Plettenberg.

361, 15. Im Manuscript folgt eine Zahlenaufstellung, deren Bedeutung nicht ersichtlich ist. 36. Wagnitz: wohl Wacknitz.

362, 10. Les financiers: vgl. die »Epître contre Messieurs les Ecornifleurs« Œ. XIII, 22.

363, 20. Schwerin voulait attaquer, je ne le voulais pas: vgl. Geschichte des siebenjähr. Krieges von den Officieren des Großen Generalstabs, I, 185 (nach Gaudi): „Auf eine dem Feldmarschall unbestimmt scheinende Antwort des Königs sagte Schwerin: Frische Eier, gute Eier" ꝛc. Vgl. dazu unten S. 409. 21. Je rendais tout: vgl. Schmettau II, 337: „Obgleich Friedrich sich den ganzen Morgen krank fühlte, auch zu Pferde Arznei nahm" ꝛc. 22. J'avais oublié de dire que la droite ne devait pas donner: es ist undenkbar, daß der König den Befehl zur Refüsirung des rechten Flügels zu ertheilen vergessen hätte. Vgl. Œ. IV, 118. 25. Winterfeldt sagt in seinem Bericht über die Schlacht bei Prag (bei Preuß, II, 45): „Der König war gleich determiniret, den Feind anzugreifen, wie auch der Feldmarschall Schwerin nebst meiner Wenigkeit." Das im Manuscript nach avec folgende ist unleserlich. 30. Un escadron de cavalerie ennemie: Dieselbe Darstellung gab der König nachmals seinen Tischgenossen zu Sanssouci (Tagebuch Luchesini's vgl. oben S. 465). 39. Voltaire's militärische Vorstellungen: in den Réflexions sur Charles XII, Œ. VII, 85 nennt Friedrich II. Voltaire »auteur qui a beaucoup d'esprit, mais qui a fait son cours militaire dans Homère et dans Virgile.«

365, 33. Die Eventualität einer Diversion der Türken erwähnen die Briefe an den Prinzen Heinrich seit dem 20. Sept. 1758, Œ. XXVI, 188 ff.

366, 40. Orleans: mit Bezug auf die Schlacht bei Turin 1706? Der Herzog von Richelieu gab Anfang 1758 den Oberbefehl an den Grafen Clermont ab.

367, 12. Friedrich schreibt an Voltaire, 5. März 1749, Œ. XXII, 186:

Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les Capucins.

368, 5. Il faut, pour réussir, une forte ambition ou amour-propre: vgl. den »Essai sur l'amour-propre envisagé comme principe de morale«, Œ. IX, 85.

369, 4. Urtheil des Königs über seine Entbehrlichkeit: vgl. Œ. XXIII, 18: »Eh bien, si Philippe était mort, que serait-ce?« 38. Son rôle: Friedrich hat 1737 in Voltaire's Œdipe den Philoktet gespielt; vgl. Œ. XVI, 335.

370, 40. Epistel an die Markgräfin von Baireuth: Œ. XII, 101. 41. Zu dem Urtheil über die Henriade vgl. Œ. II, 37: »Son poème serait parfait s'il avait su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers.«

372, 3. Pièce à Maupertuis: vgl. S. 338. 25. Michel Baron († 1729) wird Œ. XIII, 20 als das unerreichte Muster der Schauspielkunst hingestellt. Vgl. auch Œ. IXX, 26.

373, 15. Voltaire's Leistungen: vgl. Friedrich's Brief an Voltaire vom 28. September 1758, Œ. XXIII, 20. 34. La pièce: Die Epistel an die Markgräfin.

374, 8. Ode Pindarique: vgl. S. 333. 13. Pièce sur Pöllnitz: Œ. XI, 11. 33. Die Worte des Agamemnon in Racine's Iphigénie, I, 1, lauten: »Heureux qui *satisfait* de son humble fortune.« 36. Zell: einen Officier dieses oder ähnlichen Namens weist die Verlustliste nicht auf. General Karl Ferdinand Freiherr von Hagen, genannt Geist, starb am 19. Febr. 1759 an seinen Wunden. 37. Possum finire tragœdiam: über den Gedanken des Königs an einen Tod durch Gift vgl. Preuß II, 314; Henckel I, 2, 301. 308.

375, 3. Sa résolution: der Entſchluß zu ſterben. 8. Pièce au Marquis: Œ. XII, 50. 12. Der in den Memoiren (S. 195) überarbeitet mitgetheilte Brief lautet hier: »Je suis pénétré de la douleur la plus vive. Les malheurs de V. M. sont extrêmes. La perte de cette Princesse chérie est un coup fatal. J'ai vu toute l'étendue des sentimens que V. M. avait pour elle. Non, il n'y a plus rien à ajouter à tous ces maux. Je les ai pleurés, je les pleure encore comme les miens propres. Mais rien n'est longtemps extrême. La grandeur d'âme de V. M., tout un peuple qui La chérit, toute une armée qui L'adore, ce sentiment désintéressé dont il y a, peut-être encore cette Providence qui ne sera pas inexorable, me soutiennent. O mon cher Roi, pourquoi devez-vous être si malheureux!« 25. 28. Die Idee: wie oben Zeile 3 »sa résolution.« Vgl. S. 414.

377, 29. Le prince de Hesse: Erbprinz Friedrich; vgl. S. 354. 15. Affaire de Skalitz: 4. Auguſt 1758, vgl. S. 142. 352. 17. attendait: lies entendait. 20. Das Compliment war in einem Schreiben des Königs von Keith vom 24. Juni 1758 enthalten: »Vous direz, s'il vous plaît, à Messieurs les ingénieurs qu'au lieu d'une belle couronne civique ou rurale je leur prépare un beau bonnet d'âne, dût-il me coûter les oreilles de mon meilleur mulet«. Schöning, Der ſiebenjährige Krieg I, 219. 22. Angriff Aremberg's und Buccow's (14. October 1758): vgl. T. II, 329 ff.

378, 9. Ajax: Ilias XVII, 645. 35. Die Marquiſe de Châtelet iſt Verfaſſerin eines Werkes »Sur la nature du feu«. 40. Elle attendait Voltaire de Potsdam: 1741, vgl. Œ. XXII, 63.

380, 25. Herzog von Maine: Louis-Auguste de Bourbon (1670—1736). 39. Der König hatte Gottſched im October 1757 in Leipzig geſprochen; vgl. den Brief Gottſched's vom 15. Nov. 1757 bei Henckel I, 2, 321; Preuß II, 272; Œ. XII, 82; XVIII, 194.

381, 17. Über Prophezeiungen als Mittel zur Hebung des Muthes der Truppen vgl. Œ. V, 45. 17. Voir No. 1: Die Beziehung iſt nicht erkennbar.

382, 22. Härtere Behandlung von Leipzig: vgl. die Ordre an den Prinzen Heinrich bei Schöning, Der ſiebenjährige Krieg I, 304 (2. Ausgabe) und Schäfer II, 1, 130. 23. Le prince Charles: vielleicht iſt der dritte Sohn Auguſts III. gemeint, der den Feldzug von 1758 im ruſſiſchen Heere mitgemacht und den Friedrich II. als Anſtifter der Ausſchreitungen der Ruſſen (Einäſcherung der Güter des Miniſters Grafen Bodewils) betrachtet haben mag.

383, 21. Keith's Leichnam auf dem Schlachtfelde: vgl. den Bericht des engliſchen Volontärs John Tebay, 29. October 1758, Mitchell Papers II, 503. Nach der offiziellen Relation Daun's DB. V, 620) wurde Keith „mit allen Ehrenbezeugungen" beigeſetzt. 36. Über Aimé Piron (1640—1727) ſagt die »Nouvelle Biographie Universelle« XL, 315: »Il exista toujours entre Voltaire et Piron une mésintelligence sourde, dont il faut attribuer la source à la méchanceté de l'un et à la susceptibilité de l'autre«.

384, 13. Ses bouffons: vgl. Œ. IV, 182: »La perte d'un de ses bouffons, nommé Joseph, qui mourut peu après, lui fut plus sensible« etc. 19. L'Orpheline de Chine: lies Orphelin.

Zwiſchen den Tagebüchern III und IV liegt in der erſten Überarbeitung der Originale ein Abſchnitt über die Winterquartiere zu Breslau, ohne jegliche Tagesdaten. Inhaltsüberſicht:

Des Königs Buchbinderarbeit (Memoiren S. 81).

Anſpielung Voltaire's auf Maupertuis in der Ode auf die Markgräfin von Baireuth vgl (Œ. XXIII, 26).

Die Bittſchrift des raufluſtigen Comödianten (M. 226).

Die (d'Alembert'ſchen) Verſe für das Portrait des Königs (M. 228).

Die Überraſchung der Feinde durch des Königs Kunſt auch in der Defenſive (M. 226).

Schwierigkeit der Odenpoeſie (M. 155).

Leichtgläubigkeit der Soldaten (»J'ai toujours observé que l'armée en croyait sur de simples oui-dire, avec la plus grande aisance.«)

Über Verbrechen (»Je crois qu'un homme vertueux sera plus touché d'avoir fait une petite faute, qu'un scélérat ne le sera de tous ses crimes. Voyez la Brainvilliers (?). Il y a, en général, bien des crimes en France, pas tant dans mon pays, à peine quinze personnes sont punies par an. Je ne veux point qu'on donne la question (Tortur); cela est barbare; mais si on a pris un brigand, qu'il avoue son crime, on peut lui donner la question pour savoir ses complices«).

Über Toleranz (»Il faut tolérer tous les sectes, et, si elles sont scandaleuses, on doit les couvrir de ridicule«).

Prognoſticon für junge Leute (»J'augure beaucoup d'un jeune homme qui fréquente les bonnes compagnies; je ne désespère pas d'un vicieux qui les voit«).

Vorausſicht einer beſchwerlichen Campagne.

Antwort Voltaire's auf den Vorwurf »coquin« (M. 70).

Abenteuer Cogolin's (M. 92). Über Joseph Cuers de Cogolin vgl. Denina, La Prusse Littéraire, T. III, suppl. p. 91.

Ungewißheiten aller Arten (M. 95).

Compliment an Nivernois (M. 44).

Über einen Brief Voltaire's (»Cet homme est étrange, il se plaint qu'il y a non seulement des misérables qui font des libelles, mais des gens de place; il gémit de cela et il en fait. Il se plaint qu' on lui a enlevé la copie d'un ouvrage, lorsque je sais qu'il l'a donnée à l'imprimeur: ah, c'est un maître«). Vgl. Œ. XXIII, 30.

Neigung zur Zurückgezogenheit (»J'aimerais bien passer ma vie en Hollande avec cinq ou six amis« (vgl. S. 409).

»Quand on fait de telles pièces, il faut être à la tête de 20,000 hommes«.

Verdächtigung Voltaire's gegen Maupertuis (vgl. Œ. XXIII, 37).

Wer wagt, gewinnt: »Si l'on est malheureux dans le monde, c'est qu'on fait trop de plans, qu'on est trop hors de soi. Cependant il faut faire des plans. Un colonel écrivit au feu Roi[1]) huit lettres dans un jour où il demandait huit grâces; elles lui firent toutes accordées. ›Vous devez être content,‹ dit le Roi, ›je vous ai tout accordé.‹ ›Ah, Sire, une seule aurait suffi.‹ ›Eh bien, voyez,‹ dit-il à ses amis, ›il faut hasarder: si un plan ne réussit pas, l'autre ira.‹ Dans la guerre, surtout, il faut vouloir fortement une chose. Quand je vois des gens qui se distinguent et qui pensent bien, je les avance et souvent, par ces tours de passe, passe hors de leur rang, et j'en fais faire de temps en temps.«

Überſendung der »Ode au prince Ferdinand« an Voltaire (vgl. Œ. XXIII, 47).

Nothwendigkeit eines Correctors. »Si Boileau et Racine avaient des correcteurs, combien n'en ai-je pas besoin? Combien de choses échappent! J'en ai tant découvert dans Voltaire même; son épître sur l'encouragement des arts est pitoyable: point de liaison, peu d'idées relatives au sujet. En général, ses epîtres sont assez pauvres.« (Vgl. M. 68.)

»Je lui rendis une feuille de papier qu'il laissait tomber. Il faut le ménager, dit le Roi, il est rare.«

Ankündigung der Verbrennung des Akakia (»Le Roi envoya *quelqu'un* chez lui

1) Für »au feu Roi« war urſprünglich vor écrivit »lui« (= au Roi régnant) geſetzt, ein Anzeichen mehr, daß es ſich bei dieſem Abſchnitt um eine ziemlich willkürlich behandelte, ſpätere Einſchiebung handelt.

vgl. oben S. 18: de Prades; S. 398: Frédéricsdorf.) »Quand vous le voyez tranquille, me dit le Roi de Voltaire, il médite quelque méchanceté. Lui et la comtesse de Bentinck (vgl. S. 398) ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me faire enrager. Son plaisir est de mettre mal les gens ensemble; quand il a réussi, il saute: les polissons, dit-il, les polissons, c'est ainsi qu'il faut les traiter. Il avait pris une fois de l'opium, à cause d'une amourette qui ne lui avait pas réussi. On eut bien de la peine à le faire revenir.« Vgl. S. 70.

Urtheil des Königs über Corneille, Racine, Voltaire. (»Le premier est bien au-dessous des deux autres par le stile, mais il est intéressant dans ses situations et a de grands intérêts. Voltaire n'a pas l'élégance de Racine, mais il émeut davantage.«)

Schreibſeligkeit der Franzoſen. (»Les Français souvent, sans avoir rien, se mettent à écrire: allons donc, qu'on nous apporte du papier, il nous faut faire des vers.«)

Urtheil des Königs über den Prinzen Heinrich nach der Wegnahme der Magazine in Böhmen (vgl. S. 231): »Voilà mon frère qui se fera connaître; je suis bien aise qu'il acquière de la gloire; il a le cœur bon et il est généreux comme un roi.«

Der Pandur und der heilige Vater (M. 90).

Kritelſinn der jungen Officiere (M. 137; hier ohne die Anknüpfung an eine beſondere Veranlaſſung).

Traum des Königs (M. 76).

Seine mediziniſche Praxis (M. 80).

(Ein Schornſtein oder ein Entendarm wünſchenswerthe Requiſiten für den Menſchen M. 62).

Declination von Mensa (M. 34).

385, 2. D'autres n'auraient-ils pas pu les remettre? vgl. S. 369. 10. Urſprünglicher Plan zur Vereinigung bei Züllichau (1758): vgl. „Das Armeekommando des Generallieutenants Grafen zu Chriſtoph zu Dohna aus dem Hauſe Schlobien in den Feldzügen von 1758 und 1759.“ Berlin 1884, S. 6 (als Manuſcript gedruckt). 19. Melchior de Polignac (1671—1742) iſt Verfaſſer eines Anti-Lucrèce, der 1745 nach ſeinem Tode erſchien. 21. Craneum: Die Beziehung iſt nicht erkennbar. 22. Saunderſon († 1739) war nach Jöcher, Gelehrtenlexikon IV, 169 „ein Jahr alt, als er das Geſicht durch die Pocken gänzlich verlor.“ Über Jean Foy-Vaillant vgl. Nouvelle Biographie Universelle XLV, 831. 32. Doberſchütz: Das Hauptquartier nach der Schlacht bei Hochkirch. 39. »Le Sofa« 1745; von Claude Prosper Crébillon dem Jüngeren (1707—1777).

386, 2. Le siècle diminue: vgl. den Brief an Voltaire vom 28. Dez. 1774, Œ. XXIII, 301: »Les siècles où les nations produisent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Bossuet, des Bayle et des Corneille, ne se suivent pas de proche en proche.« 11. Clément: Die Beziehung iſt nicht erkennbar. 16. Das fehlende Wort unleſerlich. 20 Ministri: Prieſter.

387, 8. Brief von Voltaire: Œ. XXIII, 48. 13. l'Abbé: vgl. S. 334. 38. Reiſe nach Utrecht 1725: von Cleve aus. 39. Montmartel: wohl Jean Pâris de Montmartel, der Pariſer Bankier und finanzielle Beiſtand der Krone.

388, 13. Hier iſt im Original ein Blatt entfernt, welches eine Dorfidylle enthalten zu haben ſcheint; der Schluß lautet auf dem folgenden Blatte: »Trop aimable fille! O naturel, cent fois plus précieux, plus piquant que cet air composé qui dépare les belles! Quelle candeur, quelle douceur dans le caractère! O Waltersdorf!«

389, 5. Der Name unleserlich. 10. Graf Lancelot Turpin besuchte den preußischen Hof 1750; vgl. P. C. VIII, 16. 26. »La donation du chapeau«. Über die damals von den Zeitungen gemeldete Verleihung eines geweihten Hutes mit Degen an Daun seitens des Papstes Clemens XIII. vgl. von Eynern in den „Preußischen Jahrbüchern" LII, 393 und E. G. L. Weißenfeld, Der geweihte Degen Daun's, Berlin 1883. Neben den daselbst angeführten Stellen mögen hier die folgenden Angaben Platz finden. Die Nachricht findet sich schon in der Gazette d'Utrecht vom 6. März 1759 unter »Vienne 21 février«: »La cour attend de Rome le chapeau et le glaive bénits, qui seront remis au feldmaréchal en grande cérémonie«. Dieselbe Zeitung berichtet am 27. März unter »Vienne 14 mars«: »Le comte de Daun a reçu du général major Pellegrini l'épée d'or qui lui a été envoyée par l'impératrice de Russie, présent si riche que l'on évalue à 15,000 florins les seuls brillans dont cette épée est garnie. Bientôt le feldmaréchal recevra de Rome le chapeau et le glaive bénits, de différente valeur, à la vérité, mais marques spirituelles du héroisme reconnu, non moins précieuses que les gratifications temporelles.« In der Nummer vom 3. April wird aus Wien vom 21. März berichtet: Daun »se propose d'aller faire un voyage de piété à Marienzell, immédiatement après que le Nonce du Pape lui aura remis le glaive bénit.« Die »Gazette d'Amsterdam« meldet in der Nummer vom 9. März aus Wien vom 24. Februar: »La cour attend de Rome le chapeau et l'épée que le Pape a bénits et qui doivent être remis en cérémonie au feld-maréchal comte de Daun.« Als Friedrichs II. Flugschrift »Bref de S. S. le Pape à M. le maréchal Daun« (Œ. XV, 122) erschienen war, ließ der Wiener Hof im August 1759 in der offiziellen Zeitung („Wienerisches Diarium«) den Vorgang in Abrede stellen.

390, 1. César en appelle à César: Der Brief Voltaires, dessen Inhalt hier angegeben wird, ist nicht erhalten. 2. l'évêque: Der Abbé Caveirac in seiner »Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes«. Vgl. Œ. XXIII, 28. 4. Ce vieil ambassadeur: wohl Freytag; vgl. S. 181. 15. Die Antwort des Königs vom 18. Juli: Œ. XXIII, 55. Catt konnte dieselbe sehr wohl schon am 17. Juli kennen, da der König seine Briefe häufig einen Tag vor dem Abgang concipirte. 34. Westphaliens, Clévois: vgl. P. C. I, 246 das Schreiben an den Etatsminister von Podewils vom 21. Mai 1741: »Si d'un autre côté vous examinez la conduite du Cöpten (George II), vous trouverez qu'il nous croit abuser en *Westphalien*, s'entend avec toute la grossièreté possible«. Brief an Voltaire vom 3. April 1760, Œ. XXIII, 74: »Céder le pays de Clèves parce qu'il est habité par des bêtes! Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit: Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes?«

391, 20. Die beste Staatsform: vgl. den Essai sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains (1777), Œ. IX, 193. 24. Urtheil über England: vgl. Histoire de mon temps von 1746, Publikationen IV, 207: »L'Angleterre ne tend point à son agrandissement par des conquêtes, elle se propose d'arriver au même but par une route différente« etc.

392, 10. L'expédition du Hâvre: Die französischen Vorbereitungen für eine Landung in England. 13. Lieberkühn, Johann Nathanael, 1711—1756, seiner Zeit der berühmteste Arzt in Berlin. 18. Tod von La Mettrie: vgl. den Brief an die Markgräfin von Baireuth, Œ. XXVII, 1, 203. 31. Stellen über Friedrichs Abneigung gegen die Jagd finden sich zusammengetragen Œ. XXIII, 213. 39. du Margrave: Markgraf Karl Albert von Brandenburg-Schwedt.

393, 13. Der Abschnitt über Balbi bietet dem Verständniß mehr als eine Schwierigkeit. 39. Baron Grother: nicht nachweisbar, auch für das Folgende fehlt die Erklärung.

394, 6. Gräfin Kameke: vgl. Mémoires de la Margrave de Baireuth 1845, I, 240; Pöllnitz, Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la mai-

son de Brandebourg II, 241. 20. Un ingénieur: vgl. S. 237. 24. Dohna: vgl. S. 385.

395, 25. Genestium: nicht nachweisbar. 26. Krummensee: Flügeladjutant des Königs; vgl. das Verzeichniß bei Schöning, der siebenjährige Krieg, I, 54. 39. Prag: vgl. S. 363. 419.

396, 7. Cocceji a eu un cheval tué sous lui: 14. October 1758. 8. Dohna: vgl. S. 385. 32. Mittheilungen des Grafen Schmettau können Catt wohl nur im November 1758 in Dresden geworden sein und scheinen sich also auf die Vorgänge nach der Schlacht bei Hochkirch zu beziehen.

397, 5. Keith gegen einen Angriff bei Zittau (16. August 1757): vgl. den Brief Keith's an Mitchell vom 21. August 1757, Mitchell Papers II, 463. 8. Das Folgende Vorgänge vor der Schlacht bei Roßbach. 12. Marquis de Rouge, französischer Maréchal de camp; siehe die Liste der bei Roßbach gefangenen französischen Officiere, D. B. III, 552. 17. Das Folgende wieder sehr dunkel. Der Name Z. 19 unleserlich. 28. Über den russischen Gesandten Heinrich von Groß und seinen Abgang aus Berlin vgl. „Preußische Staatsschriften aus der Regierungszeit Friedrichs II." Bd. II, 238—256. 31. Tyrconnell, französischer Gesandter in Berlin 1750—1752. Friedrich II. schreibt über ihn an Lord Marschall, 16. Juni 1753, P. C. IX, 446: Milord Tyrconnell avait de l'esprit, mais il était méchant, ce qui nuit fort à la sûreté du commerce.« Vgl. CE. XX, 35. 31. Marchand de Hirschberg: Haude; er trat in die preußische Garde ein und wurde 1755 unter dem Namen Karl Adolf von Rexin als Emissär nach Konstantinopel geschickt. Vgl. P. C. XI, 463. Das hier Erzählte auch bei de la Beaux VI, 150. 39. Valory: Tyrconnell's Vorgänger auf dem Berliner Gesandtschaftsposten. Vgl. über ihn Fr. Peukert, Die Memoiren des Marquis de Valory, Berlin 1884. Im Lager bei Jaromircz, Sept. 1745, wurde nicht Valory, sondern durch ein Mißverständniß sein Sekretär d'Arget gefangen. Der Vorfall gab den Stoff zu Friedrichs komischem Heldengedicht »Le Palladion«. (CE. X.)

398, 1. Für die Antwort Valory's an den Großkanzler Cocceji ist die Situation schwer denkbar. 3. Angriff auf Winterfeldt: 7. Sept. 1757. 13. An dieser Stelle ein mechanischer Defekt im Manuscript, indem bei Austrennung des Blattes mit der Episode von Waltersdorf vgl. S. 388) auch die entsprechende spätere Seite aus dem Hefte herausfiel. 20. Die Gräfin Bentinck weilte in Berlin nach 1750 zur Wahrnehmung ihrer Interessen in ihrem bei dem Reichshofrathe gegen ihren Gemahl schwebenden Prozesse. Vgl. P. C. VIII—X. 28. Das Schreiben Gotter's, auf das hin der König den Chevalier Masson kommen ließ, ist vom 28. September 1753 (Geh. St.-A.). Über Masson vgl. Preuß I, 243; Thiébault V, 408; Zimmermann I, 69. 32. Johann Friedrich von Ahlefeldt war von 1753—1763 dänischer Gesandter in Berlin; vgl. Correspondance du comte de Bernstorff p. p. Vedel, Copenhague 1882, I, 93. 35. Frédéricsdorf: Michael Gabriel Friedersdorf, der Geheime Kämmerer des Königs.

399, 39. Nach Formey] Souvenirs d'un citoyen I, 229 fand die Aufführung von Crébillon's Catilina (Rome Sauvée), in welcher Voltaire mitwirkte, am 2. October 1750 statt. 40 Milady Tyrconnell: Die Gemahlin des französischen Gesandten.

400, 33 Das Folgende wörtlich aus des Königs Réflexions sur Charles XII, CE. VII, 87, die Worte stehen in dem Tagebuche unten auf einer Seite und müssen nachträglich hinzugesetzt sein, da Catt die Réflexions erst bei der Rückkehr des Königs im November 1759 kennen lernte. Vgl. die Einleitung S. IXX.

401, 24. Le Duc régent: Der Herzog von Orleans. Die Pointe liegt darin, daß die Festung Lérida in Katalonien nach der ergebnißlosen Belagerung durch Condé als uneinnehmbar (»on ne peut pas me prendre«) galt; zahlreiche Spottgedichte hatten sich des Stoffes bemächtigt, so daß Lérida in Frankreich geradezu eine Bezeichnung für Spottgedicht wurde. Aber gerade Orleans hat Lérida genommen. 30. Je tiens cela du conseiller Eichel (Eichel schreibt an den Etatsminister Graf Finckenstein, Elsterwerda,

29. Sept. 1759: „Haben mir Leute von Anſehen aus Görlitz geklaget, daß als ſie ein und andere öſterreichiſche Officiers von Qualité gebeten, ſolche Lande als Freunde und Alliirte von ihrem Hofe zu tractiren, ſie darauf mit vieler Härte zur Antwort bekommen, wie man ihnen als ketzeriſchen Hunden nichts weiter als die Augen im Kopfe laſſen würde, auf daß ſie ihr Elend ſelbſt ſehen könnten." 41. Zertrümmerung der beiden Brücken vor Prag: 20. und 30. Mai 1757. Vgl. Henckel I, 2, 210. 215; D. B. II, 666.

402, 3. Wolffersdorff vor Torgau: 30. Auguſt 1759. Das Tagebuch V beginnt mit einem Auszug aus des Königs **Réflexions sur Charles XII**, woraus ſich der terminus post quem der folgenden undatirten Aufzeichnungen beſtimmen läßt: vgl. die Einleitung S. IXX. 11. Der Brief an den Prinzen Heinrich vom 1. Dez. 1757 mit dem Citat aus Racine's **Mithridate**: Œ. XXVI, 164.

403, 9. **Aussi Kleist va-t-il en Bohême, brûlera**: wieder ein Anhaltspunkt für die Zeitbeſtimmung, da die Detachirung Kleiſt's nach Böhmen erſt nach der Ankunft des Königs bei der Armee in Sachſen (12. Nov.) erfolgte. Vgl. S. 404. 10. Im Manuſcript folgen Verſe. 15. Benachrichtigung des Prinzen Heinrich nach der Schlacht bei Kunersdorf: vgl. Schöning, Der ſiebenjährige Krieg II, 137 ff. 34. **Réflexions sur Charles XII**: vgl. S. 400. 402.

404, 4. **Leidmats**: gemeint iſt Lommatzſch. 13. Es iſt kaum anzunehmen, daß der 1751 als Generallieutenant geſtorbene Graf Rothenburg, des Königs Freund, gemeint ſein kann. 14. Wenn Schulenburg mit dem Z. 16 erwähnten Sch. identiſch ſein ſoll, ſo iſt es der als venetianiſcher Feldmarſchall 1747 verſtorbene Graf Johann Mathias. Vgl. Publikationen IV, 189. 21. **Marquis d'Aube**: nicht nachweisbar.

406. Marſch von Herſelſtein nach Krögis: 14. November. (Herſelſtein = Hirſchſtein).

408, 14. Die Bauern erwähnt auch ein Schreiben des Cabinetsſecretärs Eichel an den Etatsminiſter Graf Finckenſtein vom 22. Nov. 1759. (Geh. St.-A.) 38. **Bossuet sur les Variantes**: Der König ſchreibt an d'Argens, 6. März 1762, Œ. IXX, 296: »Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étais plein, en le composant, de la lecture de Bossuet et de ses impertinentes Variations, où toutes les rêveries mystiques de l'école sont expliquées.« Vgl. Œ. XII, 215.

409, 1. Verſe über den Ecclésiaste: Œ. X, 51. 9. **Triste destin des rois**: Racine, Iphigénie I, 5. Der zweite Vers ebend. I, 1; vgl. S. 48. 266. 22. **Le maréchal Schwerin ne voulait point de bataille**: dieſelbe Tradition bei Henckel I, 2. 195. 217; Retzow I, 458; Schmettau II, 340; Denina, Essai p. 141. Vgl. dazu den Brief Schwerin's vom 5. Mai 1757 bei v. Tayſen, Zur Beurtheilung des ſiebenjährigen Krieges S. 31. Gerade entgegengeſetzt oben S. 363 die Angabe des Königs. 28. Die angeblichen Worte aus einem Schreiben an den Prinzen Heinrich laſſen ſich archivaliſch nicht belegen. 36. Frühere Erwähnung des Plans: vgl. S. 366.

410, 6. **Je finis par une chose que je ne crois pas**: vgl. Œ. X, 54. 8. Die zu vereilige Ankündigung des Einzuges nach Briefen enthalten die Briefe an Voltaire und d'Argens vom 17. bezw. 19. November, Œ. IXX, 106; XXIII, 66. 11. Bei dem durchgängigen Fehlen jeder Anführungszeichen im Original iſt hier nicht erſichtlich, ob, bezw. bis wie weit Catt Äußerungen des Königs anführt. 37. **Lettre de Rousseau**: etwas näheres war nicht zu ermitteln. Die Memoiren S. 270 erwähnen in dieſem Zuſammenhange einen Brief Haller's.

411, 27. Die Gräfin Woronzow ſah Friedrich II. 1745 und 1746; vgl. P. C. V, 139. 142; das Urtheil über das Paar deckt ſich mit dem der **Histoire de mon temps** von 1746, Publikationen IV, 408.

412, 6. **Grammont**: vgl. S. 303.

413, 16. **Coperius**: der Cabinetsſecretär Kriegsrath Ludwig Ernſt Heinrich Cöper.

414, 28. Der hier mit einem metriſchen Fehler citirte Vers lautet richtig: »La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.« (Voltaire, Œdipe V, 6.) 29. 38. **Idea**: vgl.

S. 375. 30. Post duodecim: der Sinn, daß der König den Selbſtmordgedanken nach der Schlacht vom 12. (Auguſt) wieder gefaßt hat. 34. Je me serais battu avec mes officiers: vgl. den Brief an den Prinzen Ferdinand von Preußen, Œ. XXVI, 542: »Je crois que demain ou après-demain au plus tard nous aurons une bataille. Les officiers et moi, nous sommes résolus de mourir ou de vaincre; veuille le ciel que le commun soldat pense de même.« 41. La retraite: vgl. S. 409.

415, 3. Point de tabourets: vgl. Thiébault I, 182: »Le Roi . . . me dit de prendre un tabouret: je jetai un coup d'œil autour de moi, comme un homme qui cherche et ne voit pas ce qui lui faut: il n'y avait, en effet, que de vieux et très grands fauteuils dans le cabinet de Sa Majesté. »Prenez«, me dit-il, »la première chaise que vous trouverez.« C'est ainsi que la sévère et minutieuse étiquette transforme les fauteuils en chaises et les chaises en tabourets.« 5. Über Graf Friedrich Adolf Kalckreuth, den ſpäteren Feldmarſchall, vgl. Henckel, I, 2, 314; Erinnerungen des Generalfeldmarſchalls von Kalckreuth, aus dem franzöſiſchen Manuſcript ſeiner Dictées veröffentlicht in der »Minerva« Jahrgang 1839. 1840; E. Graf zur Lippe-Weißenfeld in den „Jahrbüchern für die deutſche Armee und Marine" Jahrgang 1884. 35. Die folgende Schilderung der Vorgänge nach der Schlacht bei Kolin übereinſtimmend mit Henckel I, 2, 235.

416, 14. Niederlage des Herzogs von Württemberg bei Fulda, 30. November; Sieg der engliſchen Flotte bei Quiberon, 20. November. 20. Im folgenden Abſatz bleibt Einzelnes dunkel. Die letzten Worte (On prenait etc.) beziehen ſich auf den Feldzugsplan von 1758; Catt's Gewährsmann wird wieder Graf Henckel ſein; vgl. Henckel II, 1, 23. Die Angabe wird beſtätigt durch die Inſtruction für den Prinzen Heinrich bei Schöning I, 151. 40. Der König beſuchte Emden im Juni 1751.

417, 14. Forcade près de Vienne: 1742. 37. Disait-il: scil. Frédéric II.

418, 10. Les Français battus: 7. Januar 1760 bei Dillenburg. Vgl. Tempelhof III, 376. 14. Epître politique à Voltaire: Œ. XIII, 119. 21. Locuste: die berüchtigte Helfershelferin des Nero: »nuper veneficii damnata et diu inter instrumenta regni habita.« Tacit. Annal. XII, 66. 22. Bekehrung des Generals von Dyherrn: vgl. Retzow II, 37. 30. Racinium: vgl. Œ. IXX, 129.

419, 1. Pinto: ein holländiſcher Jude, vgl. Preuß I, 411. Bonnac war franzöſiſcher Botſchafter im Haag. 4. Die preußiſchen Truppen bei Soor zählten ca. 19,300 Mann. Vgl. J. G. Droyſen, Geſch. der Preußiſchen Politik V, 2, 563. Die Zahl der Gefangenen von Maxen wurde von öſterreichiſcher Seite auf 14,922 angegeben, was in einer preußiſchen Entgegnung als ſtarke Übertreibung bezeichnet wurde. Vgl. D. B. IX, 81. 475.

420, 16. Im Original folgen Bruchſtücke aus dem Brief an Voltaire vom 17. Nov. 1759, ſowie die Abſchrift eines undatirten Briefes von Voltaire; ſiehe Œ. XXIII, 59. 61. 18. Campagne de 59 vgl. Œ. V, 2 ff. 26. Le village: Bergen bei Frankfurt a. M.

421, 2. Schneidemühl: im Original σχμιδμις. Graf Dohna berichtet 24. Juni 1759: „Zur Zeit ſtehet die ruſſiſche Armee noch getheilt bei Schneidemühle, Nakel und Poſen." Zur Sache vgl.: „Das Armee-Kommando des Grafen Dohna" ꝛc. (vgl. oben S. 385). Daſelbſt S. 83 die Weiſung an den Grafen Finckenſtein, d. d. Schmottſeiffen, 24. Juli 1759 für einen Zeitungsartikel über den Rücktritt Dohna's vom Kommando: „daß da nämlich gedachten Generals Geſundheit ſich mehr und mehr und dergeſtalt verſchlimmert hätte, daß er ſich genöthigt geſehen, bei Sr. Kgl. Majeſtät zu bitten, von ſeinem bisherigen Commando dispensiret zu werden, um eine beſtändige Cur zu gebrauchen, und ſich dadurch gegen künftiges Frühjahr wieder zu retabliren, alſo Se. Kgl. Maj. ſolches in Gnaden accordiret" etc. Vgl. den Bericht D. B. VIII, 200.

422, 5. »Vincere scis, Hannibal, victoria uti nescis«, Livius XXII, 51. 6. Die Bernſtorff'ſchen Güter in Mecklenburg: vgl. Correspondance du comte Bernstorff p. p. Vedel I. 303, Anm. 10. Ruſt: ein Ort dieſes Namens liegt an der Oder nicht; gemeint

ist Köben. 16. Anecdote über de Prades: vgl. de la Beaux 6, 334. 18. Über Friedrich's Vorliebe für Charles Rollin: vgl. Œ. XXVI, p. XXII. 27. L'affaire de Torgau: vgl. S. 274. 278. 414. 38. Über La Condamine vgl. [Formey] Souvenirs d'un citoyen II, 209.

423, 33. Die Anecdote von Ferdinand Bernhard Dietrich Freiherr von Morrien († 1760) erzählt auch Thiébault III, 4. 38. Alexander Burnet, der Secretär Mitchell's; vgl. Mitchell Papers II, 519. — Christlieb Ehregott Gellert ist der Bruder des Dichters; vgl. Meusel, Lexikon IV, 78. 41. Es folgt eine Beschreibung der Hüttenarbeit.

424, 18. Bayle: ebenso Voltaire (éd. Beuchot XXVII, 391) über Bayle: »Cest le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit.« 19. Decadenz des Jahrhunderts: vgl. S. 386. 33. Le Margrave: Markgraf Karl von Schwedt.

425, 7. Gott und die Welt: vgl. die Epistel an Mitchell, Œ. XII, 199: »Supposez avec moi, sans toucher aux autels, que l'univers et Dieu sont tous deux éternels.« 9. Voltaire en partant: 1753. 19. De grands bonheurs ou de grands malheurs: vgl. den Brief an d'Argens vom 7. Mai 1760 Œ. IXX, 164: »Il n'y a point de milieu dans cette campagne, ou de grands maux, ou de grands biens.« 36. Porzellaneinkauf: vgl. denselben Brief: »Je ne sais, mon cher, si jamais je dînerai à Potsdam.«

426, 40. Das Datum »25 juin« trifft nicht zu, der Vorgang gehört dem 24. an, so daß eine spätere Eintragung aus der Erinnerung angenommen werden muß. Eichel schreibt an den Etatsminister Graf Finckenstein, Radeburg 25. Juni (Geh. St.-A.): „Da ich in Begriff bin, den Courier abgehen zu lassen, lassen des Königs Majestät mich noch rufen und sagen mir im Vertrauen eine Anecdote, so mich so sehr frappiret als gerühret hat, daß ich fast nicht im Stande bin, die Feder zu führen, wenn solche sich verificiren sollte, wie ich noch hoffe, daß es nicht geschehen wird. Als nämlich gestern gegen Abend einige der österreichischen Generalität gegen den uns separirenden Walde recognosciren geritten und auf der Gegend eines Officieravantposten gestoßen, haben dieselben solchen angerufen, ob nicht ein Officier von solchem auf Parole zu ihnen kommen, dem sie nur etwas sagen wollten. Als solches angenommen und einer hingeritten, haben sie zu ihm gesaget, es thäte ihnen leid, daß sie ihm unglückliche Nachrichten sagen müßten, denn sie die hätten Nachricht erhalten, daß der General von Fouqué bei Landshut dasselbe Sort mit seinem Corps gehabt, als der General von Fink bei Maxen, bis auf 500 Mann Cavallerie, welche sich durchgehauen hätte, und daß sie deshalb heute Abend in ihrem Lager Victoire schießen würden. Womit sich das Entretien geendiget hat. Ich gestehe, daß mir das Herz kalt geworden, als ich diese Nachrichten gehört; was mich noch consoliret, ist, daß die heute aus Schlesien angekommenen Briefe vom 21. dieses nicht das geringste davon melden und ich also noch zur Zeit mich flattire, daß die Angabe gedachter Generals eine Leurre, so grob sie auch wäre, gewesen, um den König hier wegzubringen." Tags darauf schreibt Eichel: „Aus Schlesien haben wir heute noch Briefe vom 22. gehabt, diese melden uns noch nichts von einem Unfall, der dem General Fouqué begegnet sein soll. Wir müssen also noch nähere Briefe gewärtigen, ehe wir wissen, was dorten eigentlich passiret sei. Inzwischen hat die hiesige österreichische Armee gestern Abend ihrer Gewohnheit nach ihre Fête de Victoire mit dreimaliger Lösung ihrer Canons und kleinen Gewehres celebriret, ohne daß solches die geringste Impression auf unsere Leute gemachet und ohne daß wir etwas näheres von denen vorgegebenen Umständen erfahren können." Dieser Chronologie entsprechend das Generalstabswerk über den siebenjährigen Krieg IV, 59: „Den 24. Juni gaben die feindlichen Vorposten die erste Nachricht von der Niederlage des Generals Fouqué, eine Nachricht, die in der Armee des Königs große Bestürzung verbreitete, da man den General Loudon im vollen Rückzuge nach dem Glatzschen glaubte. Am 25. Juni schoß der Feind Victoria." Nach dem österreichischen Armeejournal (D. B. X, 503) wurde die Nachricht am 24. durch den Oberstwachtmeister von Kalvel überbracht, worauf am 25. der Ambrosianische Lobgesang angestimmt und Victoria geschossen wurde. Bei Tempelhof IV, 50

fällt die Ankunft der Nachricht und das Victoriaſchießen auf denſelben Tag: „Der Major Kalkel vom Regimente Loudon brachte den 25. die Nachricht von der Niederlage des General Fouqué, und darüber machte die Armee gegen Abend das gewöhnliche Freudenfeuer aus großem und kleinem Gewehr. Der König ließ ſich bei den feindlichen Vorpoſten erkundigen, was dies zu bedeuten hätte."

427, 26. Hoffmann, Johann Jacob, Verfaſſer eines geographiſchen Handbuches; vgl. Allgemeine deutſche Biographie XII, 630.

428, 5, Die Rettung durch das Etui bei Kunersdorf (vgl. S. 402) erwähnt der König zuerſt in dem Briefe an den Prinzen Heinrich vom 16. Auguſt 1759; Œ. XXVI, 199. Thiébault IV, 272 erzählt, wie gewöhnlich verwirrt: »J'ai vu entre les mains de M. le Catt un étui d'or qui, placé dans le gousset de ce Roi, avait été comme affaissé par une balle, durant la bataille de Zorndorf, et lui avait sauvé la cuisse, où il n'eut qu'une contusion assez forte.«

429, 30. Hans von Zetmar (vgl. oben S. 202) fiel in der Schlacht bei Torgau.

431, 7. Le cas de Wisoka: vgl. S. 352. 37. Je ne puis tenir que jusqu'à la fin d'août ou septembre«: vgl. den Brief an d'Argens vom 21. Juni 1760, Œ. IXX, 180: »Si cela traîne jusqu'au mois de septembre, ce sera beaucoup.«

433, 8. Anrede von Parchwitz: vgl. Œ. IV, 161; vgl. de la Beaux VI, 97: »Une personne qu'il honorait de sa confiance et dont je tiens ceci (Catt), lui demandait un jour s'il avait fait une harangue à ses troupes avant la bataille de Leuthen. Point du tout, répondit Frédéric, je ne suis point pour les harangues, et je ne crois point à toutes celles dont les histoires font mention. Je parlai à mes généraux avec brièveté et énergie, et voilà tout.« Der aus Retzow I, 240 in die Œ. XXVII, 3, 259, übernommene Text der Anrede iſt in der erſten Hälfte eine Überarbeitung des Textes bei Tempelhof I, 323, in der zweiten eine faſt wörtliche Wiedergabe der Rede bei Kaltenborn, Briefe eines alten preußiſchen Officiers I, 53. 21. Excepté de l'épître au Maréchal: Die Epiſtel an den Marſchall Keith (Œ. X, 194) wurde 1767 insbeſondere auf den Index librorum prohibitorum geſetzt, nachdem ſeit dem 12. März 1760 die geſammten Œuvres du Philosophe de Sans-Souci auf demſelben ſtanden. Vgl. Œ. IIX, 148 Anm.

434, 17. Widerſpruch des Prinzen Heinrich: vgl. Schöning, der ſiebenjährige Krieg II, 350. 365. 371. 30 ff. Vgl. die Einleitung S. XXVIII.

435, 18. Über Catt's perſönliche Erlebniſſe in der Nacht vor der Schlacht bei Liegnitz vgl. de la Beaux VI, 104. Vgl. auch Nicolai, Anecdoten II, 222 (2. Aufl.).

436, 4. J'ai donné tant d'argent: mit Bezug auf die Geldſpenden an die Soldaten nach der Schlacht.

Anmerkungen zu dem Anhang der Tagebücher.

439, 1. Bataille de Palzig: Kay. 24. Es folgen Wiederholungen aus den Tagebüchern. 32. »Des prophètes menteurs la troupe confondue«: Racine, Athalie I, 1.

440, 4. Il logeait au faubourg dans la maison destinée aux fous: vgl. den Brief an Catt vom 29. Auguſt 1760, Œ. XXIV, 3: »Je prévois que si cela dure, on m'enfermera, à la fin de la campagne, dans les Petites-Maisons de Liegnitz, où vous m'avez vu loger.« Die Stelle iſt angeführt bei de la Beaux VI, 103. — Un savant français: Maupertuis. 31. Der Brief Lacy's und die Antwort vom 17. Auguſt 1760 bei A. v. Arneth, Maria Thereſia VI, 445. 35. A la fin de ce recueil: Das Vorhaben blieb unausgeführt. Derſelbe Fall oben S. 24, Anm. 2.

441, 12. Gozkowsky hat ſeine Erlebniſſe geſchildert in der „Geſchichte eines Patriotiſchen Kaufmanns" (1768); neu gedruckt in den „Schriften des Vereins für Geſchichte Berlins" Bd. VII.

442, 12. Deux incidens: ebenso bei de la Beaux VI, 107: »A la bataille de Torgau, deux incidens contribuèrent à augmenter le carnage« etc. 33. Georg Lorenz von Pirch, damals Major.

443, 16. Des Königs eigenhändige Relation über die Schlacht bei Torgau in deutscher Übersetzung: D. B. XI, 71. („Der Feldmarschall Daun ist an der Lende verwundet worden, und es scheint, als ob seine Verwundung uns den erhaltenen Sieg erleichtert habe.") 34. Graf Wilhelm von Anhalt fiel als Oberstlieutenant; über Graf Friedrich vgl. S. 121.

444, 24. Pendant que je serai sur ma paille: vgl. den Brief Catt's an Algarotti vom 13. Oct. 1761, Œ. XVIII, 125: »Sa Majesté, sans cesse occupée, a passé toutes les nuits sur une redoute, depuis le 21 août jusqu'au 10 septembre.«

446, 34. Ode sur la mort du prince de Brunswick (Prinz Heinrich von Braunschweig, gefallen 20. Juli 1761): Œ. XII, 30; XIII, 147. 35. Epître sur la méchanceté des hommes: Œ. XII, 173; XIII, 189. 36. Le Stoïcien: Œ. XII, 181; XIII, 196; es ist dies der versificirte Auszug aus Marc Aurel: vgl. Œ. IIX, 265, an d'Argens: »Je vous envoie Marc-Aurèle en vers.« 38. Vous me voyez avec Lucrèce et avec mes Stoïciens: vgl. den Brief an Voltaire Œ. XXIII, 90 (»novembre 1760«).

447, 5. Epistel an Catt: Œ. XII, 190. 7. Bertot-Lectüre: vgl. Œ. IIX, 94; XXIV, 18.

448, 19. Un officier de cavalerie: vgl. Preuß II, 290, Anm. 2. 20. Mit dem folgenden übereinstimmend de la Beaux VI, 110.

449, 17. Die nachträglich eingeschobene, im Original mit griechischen Lettern geschriebene Stelle scheint ein Auszug aus des Königs Histoire de la guerre de sept ans zu sein; vgl. Œ. IV, 19. Der Vorwurf gegen Axel von Mardefeld ist ungerecht; vgl. R. Koser, Preußen und Rußland im Jahrzehnt vor dem siebenjährigen Kriege, Preußische Jahrbücher XLVII, 290. 31. Au 28. février: vgl. den Brief an d'Argens vom 18. Januar, Œ. IXX, 282: »Ce ne sera qu'au mois de février que nous pourrons en parler avec certitude, et c'est le terme que je me suis proposé pour décider si je m'en tiendrai à l'avis de Caton, ou s'il faudra suivre les Commentaires de César. . . . Patience donc, mon cher, jusqu'au 20 février.«

450, 7. Die Schriften von Bayle: vgl. S. 309. 11. Die Wette des Königs mit Catt erzählt Retzow II, 402. 22. Epitaphe: Œ. XIV, 173.

451, 3 ff. Ankunft von Gudowitsch: vgl. Œ. V, 155.

452, 1. Schwerin, Graf Wilhelm Friedrich Karl (geb. 1738) bei Zorndorf als Flügeladjutant in russische Gefangenschaft gefallen. Die Absendung erfolgte am 20. März 1762. 9. Lectüre der Histoire ecclésiastique von Fleury: vgl. Œ. XIV, 136—145 (versificirte Inhaltsangaben der gelesenen Abschnitte) und XXIV, 17. 18. 10. Die Verse für Catt's Braut (vgl. die Einleitung S. VIII): Œ. XIV, 122 ff. Die von Preuß, Œ. XIV, p. IXX, gegebene Fassung des Gespräches ist dem »Brouillon fait l'an 1762« entnommen; ebendaher die Angabe von Preuß a. a. O. über des Königs Verse für die Braut des Grafen Friedrich Albert von Schwerin.

---

455. Der Brief Catt's vom 29. August 1758 fand sich in Abschrift bei den Kriegsacten des Departements der Auswärtigen Affairen.

457, 20. J'ai été assez près des hussards pour voir leurs attaques: TB. 349. 25. Zulassung Catt's zum Gefolge des Königs: TB. 354.

458, 18. Je dois: ergänze rester. 33. Friedrich Wilhelm von Seydlitz ist schon 1720 geboren. 38. Der König mit der Fahne: TB. 357.

459, 6. Die Zahl der russischen Todten wird in der officiellen preußischen Relation (D. B. V, 405) auf über 18,000—20,000 angegeben; der preußische Verlust auf 563 Todte und 1082 Verwundete; die Zahl der erbeuteten Kanonen und Fahnen auf 103, bezw. 27.

Perſonenregiſter zu den Memoiren und Tagebüchern Heinrich's de Catt.[1])

Abdelenrmus, 345.
Abdemar, 193. 240.
Ableſeldt, 398.
Albrecht Friedrich, Markgraf von Brandenburg-Schwedt, 73. 392.
d'Alembert, 219. 231. 300. 369. 447.
Alexander der Große, 68. 400.
Algarotti, 13. 14. 20. 70. 224. 333. 351. 371.
Amalie, Prinzeſſin von Preußen, Schweſter des Königs, 104. 105. 122. 170. 171. 220. 231. 283. 293. 333. 361.
Anatnelli, 371.
Anhalt, Fürſten: ſiehe Leopold; Moritz.
Anhalt, Graf, Friedrich, 121, 143.
Anhalt, Graf, Wilhelm, 443.
Anna von England, Erbſtatthalterin der Niederlande, 342.
Antenius, Triumvir, 46.
Arrarin, 83 400.
Aremberg, 251. 252. 371. 410.
d'Argens, 8. 17. 21. 23. 26. 50. 65. 70. 79. 81 86. 87. 163. 172—175. 214. 220. 235. 256. 285. 289. 297. 298. 300. 304. 307. 309. 315. 317. 335. 338. 348. 375. 398. 422 434.
d'Argens, Marquiſe, 87. 173.
d'Argenſon, 387.
Ariſtoteles, 309.
d'Arnaud, 21 22.
Arouet: ſiehe Voltaire.
Aſſeburg, 149. 160. 170. 358.
d'Aube, Marquis, 404.
Auguſt II., König von Polen und Kurfürſt von Sachſen, 85. 365.
Auguſt III., König von Polen und Kurfürſt von Sachſen, 4. 5. 213. 290. 362. 363. 366. 382. 384. 390. 441. 442.
Auguſt Wilhelm, Herzog von Braunſchweig-Bevern, 247. 342 398.
Auguſt Wilhelm, Prinz von Preußen, 13. 76. 102 103 108. 113. 121. 125. 130. 156. 159 160. 161. 164. 170—172. 195. 223. 266. 303. 347. 348. 358. 360. 366. 375. 379 397.
Auguſtin der heilige, 450.
Babet: ſiehe d'Argens, Marquiſe.
Baco von Verulam, 22. 335. 344.
Baireuth: ſiehe Wilhelmine.
Balbi, 4. 5. 25. 82. 89. 100. 114. 119—122. 237. 238. 312. 342. 346. 393.
Baratier, 75.
Barbarini, 20.
Bardeleben, 202.
Baron, 372.
Basnage, 265. 408.
Baſtiani, 9.
Bayle, 310. 424. 425. 450.
Beck, 274. 278. 401. 410. 414. 420. 434. 435.
Beeß, 354.
Below, 170.
Bentinck, Gräfin, 398.
Berg, 164. 165.
Bernis, 347.
Bernſtorff, 422.
Beſtuſchew, 335. 449.
Bevern: ſiehe Auguſt Wilhelm; Friedrich Karl Ferdinand.
Beville, 445.
Billerbeck, 170.
Blanckenburg, 139. 351.
Boileau, 69. 122. 371.
Bonin, 244. 245. 391.
Bonnac, 419.
Bonneval, 41.
Bonneville, 295.
Boſſuet, 65. 215. 216. 221. 222. 224. 258. 265. 282. 338. 408. 412.
Bourdaloue, 282.
Brandenburg: ſiehe Albrecht Friedrich; Karl Albert.
Braunſchweig: ſiehe Auguſt Wilhelm; Ferdinand; Franz; Friedrich Karl Ferdinand; Heinrich; Karl Wilhelm Ferdinand.
Bredow, Jacob Friedrich von, Generalmajor, 166. 263.
Brentano, 261. 371. 454.
Bretton, 46.
Brockhuſen, 399.
Broglie, Herzog, Ludwig Maria, 14. 333. 334.
Broglie, Herzog, Victor Franz, 420.

1 Das Regiſter iſt von Herrn A. Täge in Berlin angefertigt.

Browne, öſterr. Feldmarſchall, 359. 459.
Browne, öſterr. General, 405.
Brühl, 213. 441.
Buccow, 126. 349. 371.
Bülow, preuß. General, Johann Albert, 159. 202. 401.
Bülow, öſterr. General, 405.
Bülow, Adjutant des Prinzen Ferdinand von Braunſchweig, 278. 287. 412.
Burnet, 423.
Bute, 451.

Cäſar, 16. 22. 68. 227.
Calvin, 96. 201. 272. 274.
Caramelli, 396.
Carlowitz, 37.
Caſſandra, 317.
Caſtil, 346. 348.
Cato, 191.
Caveirac, 390.
Châtelet, Marquiſe, 378.
Chaulieu, 90. 93. 94. 103. 117. 144. 268.
Cheſterfield, 58.
Choiſeul, 301.
Chriſtoph, Markgraf von Baden-Durlach, 181. 186. 374. 383.
Chryſoſtomus, 282.
Cicero, 65. 149. 151. 172. 173. 224. 284. 289. 364. 366. 368. 444. 447.
Clemens XIII., 298.
Clément, 386.
Clermont, 366.
Cobenzl, 175.
Cocceji, Adjutant, 134. 135. 211. 306. 380. 383. 396.
Cocceji, Kanzler, 135. 397. 398.
Cöper, 413.
Cogolin 219.
Colloredo 350.
La Combe, 362.
La Condamine, 422.
Condé, 215. 216. 222. 258. 400.
Coperius: ſiehe Cöper.
Cornabe, 9. 346.
Corneille, 57. 98.
Cornelius Nepos, 243.
Coſel, 355.
Crebillon der Ältere, 270. 344. 350.
Crebillon der Jüngere, 385. 386.
Czettritz, 45. 83. 170. 182. 347. 376. 380. 396. 401.

Danckelman, Karl Rudolf von, 398.
Darget, 21. 295.
Daun, 48. 53. 61. 62. 111—114. 116. 121. 122. 129. 133. 139. 141. 174. 175. 177. 181. 183. 185—187. 189. 193. 194. 197. 199. 200. 203. 206. 211. 212. 226. 229. 232. 235. 237—239. 242. 244. 246. 250. 251. 257—260. 264. 266. 275. 277. 285. 291. 311. 321. 325. 328. 340. 341. 342. 344. 346. 352. 363. 365. 371. 372. 374. 376. 377. 379. 383. 388. 389. 396. 398. 399. 401. 403. 404. 408. 409. 412. 416. 420. 426—28. 431. 434. 435. 439. 440. 442. 443. 452. 454.
Demoſthenes, 366.
Denis, Madame, 21. 22. 246. 390.
Deſalleurs, 29. 338.
Deſſau: ſiehe Leopold; Moritz.
Diericke, 258. 274. 276. 291. 307. 404. 413.
Diador von Sicilien, 447.
Dohna, 139. 145. 151. 152. 169. 238. 243. 245. 246. 291. 358. 385. 390. 394. 396. 404. 405. 410. 421. 453.
O'Donnel, 371.
Drascovich, 100.
Durlach: ſiehe Chriſtoph.
Dyherrn, Adjutant, 320.
Dyherrn, General, 320. 418.

Eichel, 6. 7. 135. 136. 241. 401. 408. 417.
Eliſabeth, Königin von England, 64. 423.
Eliſabeth, Kaiſerin von Rußland, 133. 134. 176. 317. 450. 451.
Eliſabeth Chriſtine, Gemahlin des Königs, 160. 397. 398. 419. 441.
Emerſtein, 373.
Epaminondas, 58.
Eſſex, 64. 423.
Eſterhazy, 181. 409.
Euclid, 246.
Eugen, Prinz von Savoyen, 41—43. 112. 303. 350. 367. 390.

Faſolt, 263.
Feder, Gräfin, 390.
Ferdinand, Prinz von Preußen, Bruder des Königs, 104. 236. 237. 279. 340. 343. 351. 379.
Ferdinand, Herzog von Braunſchweig-Wolfenbüttel, 26. 220. 229. 272. 278. 287. 291. 293. 303. 308. 312. 313. 337. 412. 415. 416. 420. 453.
Fermor, 138. 139. 151. 152. 158. 165. 175. 235. 358.
Feuquières, 303.
Finck, 247. 250—252. 258—263. 266—269. 276. 280. 325. 401. 404. 405. 408—410. 413. 416. 419. 421. 423.
Finck von Finckenſtein, Graf, Karl Wilhelm, Cabinetsminiſter, 361.
Finck von Finckenſtein, Graf, Albert Konrad, 71. 72. 404.
Finckenſtein, Graf, Friedrich Ludwig, 318.
Fizeaux, 346.
La Fléchère, 346.
Fléchier 65. 197. 203. 211. 215. 216. 221. 224. 282, 309. 338.
Fleury, 452.
La Fontaine, 208. 302.
Fontaines, des, 302.
Fontenailles, 24. 335.
Fontenelle, 235.
Forbroon, 356.
Forcade, 160. 161. 164. 166. 170. 183. 339. 358. 359. 400. 417.
Formey 422.

Fouqué, 37. 53. 77. 119. 129. 132. 140. 214. 215. 217. 220. 228. 229. 231. 235. 243. 323. 325. 326. 327. 346. 362. 393. 400. 427. 435.
du Four, Pseudonym, 13.
du Four, Oberstlieutenant, 337.
Fox, 385.
Frantz, 346.
Franz I., Römischer Kaiser, 137. 317.
Franz I., König von Frankreich, 189.
Franz, Prinz von Braunschweig, 169. 190. 339.
Fredersdorf, 398.
Freytag, 181. 390.
Friedrich, Erbprinz von Hessen-Cassel, 183. 186. 200. 354. 377.
Friedrich, Herzog von Pfalz-Zweibrücken, 212. 311. 430.
Friedrich Eugen, Prinz von Württemberg, 40. 43. 180. 181. 187. 204. 255. 339. 369. 378—380. 399. 444.
Friedrich Karl Ferdinand, Erbprinz von Braunschweig-Bevern, 227.
Friedrich Wilhelm I., König von Preußen, 33. 34. 36. 38. 72. 73. 75. 76. 80. 96. 97. 106. 130. 240. 241. 265. 303. 312. 328. 350. 366. 369. 392. 394. 400. 408. 417. 419. 427.
Friedrich Wilhelm, Prinz von Preußen (nachmals König Friedrich Wilhelm II.) 29. 334. 342.
Friedrich Wilhelm, Markgraf von Brandenburg-Schwedt, Chef eines Kuirassier-Regiments, 170.
Friesen, 364.
Froideville, 166.

Gabrielle d'Estrees, 99.
Gaisruck, 327.
Gallet, Madame, 364.
Gaudi, 10. 326.
Gaudin, 344.
Geist, 374.
Gellert, 423.
Gemmingen, 252.
Genestius, 395.
Genouville, 224.
Georg II., König von England, Kurfürst von Hannover, 96. 97. 369. 383.
Georg Ludwig, Prinz von Holstein-Gottorp, 318. 442.
Geredorff, sächsischer Oberst, 329. 383.
Geredorff, Otto Ernst von, preuß. Oberst, später Generalmajor, 252. 263. 399.
Girard, 341.
Gisors, 92. 350.
Glasow, 4. 5.
Gleditsch, 315.
Golz, General, 105. 391.
Gotter, 398.
Gottsched, 380.
Gozkowski, 441.
Grabow, 413.
Grammont, 303, 412.
Grant, 59. 60. 279. 415.
s'Gravesande, 62. 231.
Gravist, 203.
Gresset, 53. 54. 212. 224. 228. 303. 328. 343—345. 370.
Groß, 397.
Grother, 393.
Grumbkow, 36. 241. 394. 417.
Gualtieri, 339. 341. 342. 348.
Gudowitsch, 451.
Guichard, 12. 15—17. 25—28. 133. 204—206. 333. 343. 382.

Hannover; siehe Georg II.
Hadik, 212. 247. 250. 255. 280. 421.
Hagen, 108.
Hainchelin, 108.
Haller, Albrecht von, 270.
Haller, österr. Oberst, 252.
Hamilton, 303.
Hannibal, 193. 400.
Hardt, 153.
Harsch, 199. 203. 204. 232. 420.
Heinrich, Prinz von Preußen, 34. 62. 98. 175. 176. 190. 194. 196. 197. 200. 202. 203. 210. 211. 217. 224. 229. 231. 232. 236. 242. 244. 246—253. 259. 260. 264. 267. 279. 280. 291. 293. 339. 351. 364. 365. 374. 375. 381. 393. 394. 395. 399—403. 405. 407—409. 415. 416. 420. 421. 434. 439. 453.
Heinrich, Prinzessin (Wilhelmine von Hessen-Cassel) 400.
Heinrich, Prinz von Braunschweig, 446.
Heinrich IV., König von Frankreich, 99.
von Hell, 346.
von der Hellen, 15. 299. 346.
Helvetius, 230.
Henckel von Donnersmarck, 266. 267. 274. 411. 413. 415.
Hessen: siehe Friedrich.
Hessenstein, 400.
Heyden, 48.
Hochberg, 354.
Hoditz, 39. 40.
Hoffmann, 427.
Holstein: siehe Georg Ludwig.
Holland, Major, 299.
Horaz, 178. 302. 431.
Horst, 383.
Hülsen, 261. 268. 271. 275. 318. 320. 321. 326. 327. 396. 402. 405. 406. 420. 426.

Itzenplitz, 339.

Jakob III., Chevalier von Saint-Georges, Prätendent, 133.
Janus, General, 126. 327.
Jordan, 20. 21. 50. 341. 362. 419.
Joseph, Erzherzog von Österreich, 18. 398.

Kahlden, 166.
Kalckreuth, 415.
Kalckstein, 160. 170. 353. 358. 359.

Kameke, Gräfin, 36, 394.
Kanitz, 152, 358.
Karl, Erzherzog (nachmals Kaiſer Karl VI.), 31.
Karl XII., König von Schweden, 84. 85. 256. 393. 400. 403. 404. 422.
Karl Albert, Markgraf von Brandenburg-Schwedt, 73. 122. 125. 145. 167. 169. 170. 210. 277. 347. 375. 383. 392. 424. 428. 435. 445.
Karl Alexander, Prinz von Lothringen, 21. 61. 84. 237. 397. 402.
Karl Alexander, Herzog von Württemberg. 43. 369.
Karl Emanuel, König von Sardinien, 306.
Karl Eugen, Herzog von Württemberg, 311. 413. 416.
Karl Wilhelm Ferdinand, Erbprinz von Braunſchweig-Wolfenbüttel, 272. 283. 285. 287—289. 294. 297. 305. 306. 416.
Katte, 35.
Kaunitz, 123. 130. 175. 204. 212. 233. 246. 382. 424.
Keith, Peter Chriſtoph Karl von, 35.
Keith, James, 37. 40. 53. 65. 82—84. 101. 102. 108. 111. 119. 121. 122. 124. 125. 127. 133. 134. 166. 167. 174. 177. 178. 183. 190. 191. 193. 211. 217. 220. 279. 284. 334. 340. 346. 374. 375. 383. 391. 397. 400. 401. 403. 416. 417. 433.
Keith, Georg: ſiehe Marſchall von Schottland.
O'Kelly, 396.
Keyſerlingk, 342.
Kleiſt, Friedrich Wilhelm Gottfried Arndt von, 261. 403—405.
Kleiſt, Primislaw Ulrich von, 37. 39.
Kleiſt, Adjutant des Prinzen Moritz von Deſſau, 129.
Kleiſt, Huſarenoberſtlieutenant, 430.
Köhler, 165.
Kotolinski, Gräfin, 388.
Krockow, 45. 114. 183. 204. 386. 401. 402.
Krummenſee, 395.
Kruſemarck, 160. 262—264. 408. 448.

Lacy, 318—322. 326—329. 396. 409. 426. 428—430. 435. 440. 441.
Lanjus, 91.
Lattorff, 39. 85. 122. 145. 183. 188. 339. 347. 358.
Lehndorff, 398.
Leibniz, 3. 74.
Lentulus, 30. 31. 250. 343. 346. 365. 399. 445.
Leopold, Fürſt von Anhalt-Deſſau, 328. 350. 425. 427.
Lerida, 401.
Leſſer, 104.
Lieberkühn, 80. 392.
Liechtenſtein, Fürſt, 43. 340. 373. 440.
Linden, 322.
Lindſtedt, 242. 263.
Locke, 74. 368.
Locuſta, 418.
Longin, 344.
Lorchont, 346. 348.
Lothringen: ſiehe Karl Alexander.
Loudon, 72. 73. 111. 112. 126. 129. 132. 137. 140—143. 177. 180. 181. 183. 187. 197. 202. 244. 247. 254. 255. 280. 310. 323. 325. 327. 350. 365. 378. 389. 391. 394. 396. 402. 403. 420. 421. 434. 435. 444—446.
Louvois, 384.
Lubomirski, 388.
Lucrez, 108. 167—169. 173. 223. 269. 289. 309. 334. 349. 360. 385. 410. 411. 427. 446.
Ludoſi, 399.
Lüderitz, 243.
Ludwig XIV., König von Frankreich, 367. 396. 411.
Ludwig XV., König von Frankreich, 18. 178. 179. 230. 293. 306.
Luxemburg, Marſchall, 112. 384. 390.

Maharbal, 422.
Maine, Herzog von, 380.
Malachowski, 153. 159.
Malbranche, 302.
Malherbe, 155. 374.
Manteuffel, Andreas von, ruſſ. General, 359. 459.
Manteuffel, Heinrich von, preuß. General, 152. 158. 169. 244.
Maquire, 285.
Marc-Antonin, 33. 270. 338. 446.
Mardefeld, 449.
Maria Thereſia, 39. 50. 110. 175. 176. 204. 212. 233. 306. 317. 382. 403. 422. 430. 443.
Marlborough, 24. 113.
Marot, 158.
Marſchall, 46. 65. 66.
Marſchall von Schottland, George Keith, 133. 190. 211. 217. 220. 224. 227. 284. 294.
Marwitz, 10. 30. 120. 198. 199. 221.
Mascaron, 224. 282.
Maſſillon, 224. 273. 282. 309.
Maſſon, 398.
Maubert, 15. 16.
Maupertuis, 17. 18. 20. 50. 51. 66. 174. 238. 299. 315. 319. 334. 335. 351. 361. 372. 378. 386. 398. 419.
Mayſtre, 344.
Meckel, 104.
Meier, 101. 102. 347.
Mertenis, Eva, 133.
La Mettrie, 20. 81. 351. 392. 397. 400.
Mitchell, 8. 11. 58. 59. 92. 104. 112—114. 116. 132. 135. 147. 161. 169. 219. 220. 224. 246. 286. 341. 343. 344. 346. 357. 362. 397. 422. 423. 439. 450.
Mithridates, 99.
Möhring, 85. 139. 347. 386. 401.
Molière, 15. 239.
Moltke, 330.
Montecuculi, 112. 390.
Montezuma, 51.

Montmartel, 387.
Morel, 263.
Moritz, Prinz von Anhalt-Deſſau, 72. 118. 122. 125. 126. 129. 130. 132. 143. 159. 164. 180. 237. 340. 347. 349. 354.
Morrien, 64. 423.
Müſſling, 327.
Münnich, 133.
Mugel, 104. 171.
Muſtapha III., türk. Sultan, 43.
van Murken, 387.

Nadaedy, 25.
Natter, 344.
Nauendorf, 435.
Néaulme, 297.
Nevers, 67.
Newton, 17. 121. 385.
Nimichoffsky, 102. 139.
Nitman, 382.
Nivernois, 44. 295. 386. 423.
Le Noble, 39. 91. 92. 178. 352. 376.
Noel, Koch, 67.
Normann, 45. 132. 170. 357. 361. 386.
Noſtitz, 376.
Nugent, 431.

Octavian, 46.
d'Olivet, 69. 289. 370.
Orrery, 6. 10. 161. 358. 459.
Orléans, Herzog Philipp, 366. 401.
Ovid, 303. 343.

Palaſtre, 396.
Pallas, 104.
Pascal, 367.
Pellegrin, 303.
Peter I., Kaiſer von Rußland, 84. 85.
Peter III., Kaiſer von Rußland, 450. 451. 454.
Philipp V., Herzog von Anjou, König von Spanien, 31.
Pinto, 387. 419.
Pitt, 424.
Pitsch, 142.
Piron, 20. 270. 383.
Platen, 15. 252. 444.
Platen, Madame, 397.
Platow, 263.
Plutarch, 22. 46. 224. 346. 348.
Podewitz, 374. 390.
Polen: siehe August II., August III.
Polnitz, Generalin, 291. 393.
Poltava, 385.
Pompadour, 175. 179. 293. 400.
Pontatowski, 354.
Pope, 30.
La Porte, 348.
de Prades, 18. 21. 334. 387. 422.
Preußen: siehe Amalie; August Wilh.; Elisabeth; Ferdinand; Friedrich Wilhelm I.; Friedrich Wilhelm; Heinrich; Sophie Charlotte; Sophie Dorothee; Wilhelmine.
Prévost d'Exiles, 412.
Prior, 300. 301.
Prittwitz, 254.
Puchtert, 104.
Puttkammer, Georg Ludwig von, 183. 202. 352. 379. 381. 382. 384.
Puttkammer, Nicolaus Lorenz von, 91. 348.
Pyrrhus, 400.

Quantz, 58. 78. 89. 95. 97. 220.
Quinault, 185.

Racine, 22. 23. 46. 47. 55. 57. 65. 69. 82. 97. 98. 123. 129—132. 151. 155. 157. 172. 189. 194. 212. 224. 228. 283. 303. 309. 334. 336. 340. 343. 344. 350. 372. 379. 382. 385. 389. 418. 419. 423.
Randon. 382.
Rath, 48.
Rebentisch, 140. 251. 252. 263. 408.
Reichenbach, 354.
Reinhart, 221. 222.
Reitzenstein, 250.
Renard, 232.
Renouard, 346.
Retzow, 116. 122. 126. 140. 141. 177. 181. 183. 186. 187. 200. 350. 371.
Revn, 346.
Richard, 346.
Richelieu, Marschall, 137. 366. 386.
Ricker, 371.
Rochefoucauld, 24. 433.
Rohr, 170.
Rollin, 21. 315. 422.
Rothenburg, 404.
Rouge, 397.
Rousseau, Jean Baptiste, 41. 130. 131. 155. 156. 161. 340. 344. 345. 355.
Rousseau, (Jean Jacques?) 410.
Rover, 346.
La Rue, 224.
de Ruines, 346.
Rusch, 153. 358.
Rumianzow, 153. 444.
Rutowski, 365.

Saint-Ignon, 101. 102. 126.
Saldern, 139.
Salenmon, 399.
Sallust, 243.
Sanaden, 302.
Saunderson, 385.
Saurin, 224. 272. 273. 282.
Schaffgotsch, 33.
Schlabrendorff, 8.
Schlau, 79. 81. 89. 99. 122. 178. 216.
Schmettau, 107. 174. 396. 397.
Schönberg, Madame, 399.
Schulenburg, 256. 404. 422.
Schumacher, 241. 417.
Schuwalow, 359.
Schweinitz, 354.
Schwerin, Graf (seit 1762), Friedrich Albert, 30. 31. 162. 163.
Schwerin, Graf, Kurt Christoph, Feldmarschall, 134. 144. 236. 278. 279. 363. 403. 409. 411.

Schwerin, Graf, Wilhelm Friedrich Karl, 452.
Seneca, 47. 349.
Sers, 24. 339.
Sertorius, 191.
Seydlitz, 55. 79. 83. 109. 111. 115. 116. 145. 147. 159. 161. 164. 169. 170. 199. 277. 343. 358. 359. 376. 379. 387. 393. 396. 413. 458.
Sincère, 404. 405.
Sinzendorff, Graf, Philipp Ludwig, Kaiſerl. Hofkanzler, 155. 156.
Siscovich, 113. 121. 126.
Soltykow, 243. 244. 310. 421. 459.
Sophie Charlotte, Königin von Preußen, 29. 338. 425.
Sophie Dorothea, Königin von Preußen, 35. 36. 50. 64. 76. 88. 125. 195. 223. 240. 303. 343. 351. 394. 399. 423.
Soubiſe, 83.
Spinoza, 298. 425.
Stanhope, 158.
Statius, 411.
Steuß, 237. 238.
Stuart, Schauſpielerin, 379.
Stutterheim, 250. 401.
Sully, 99.
Swift, 63. 385.
Sydow, 36. 394. 413.

Tacitus, 22. 243. 309.
Teſſin, 419.
Tieſenhauſen, 359.
Thomas von Aquino, 12.
Thürheim, 24.
Toland, 335.
Tottleben, 311. 440. 441.
La Touche, 23.
Trauttmannsdorff, 122. 123. 349.
Trenck, 40. 339.
Treskow, 24. 203. 379.
Tronchin, 236.
Tſchernyſchew, 359. 441. 452. 453. 459.
Tuiſch 346.
Turenne, 3. 32. 148. 203. 211. 303. 310. 356. 374.
Turpin, 91. 92. 389.
Tyrconnell, 392. 397.
Tyrconnell, Lady, 399. 400.
Valory, 21. 397.
Vela, 202. 250. 251. 399.
Vereſt, 441.
du Verger, 170. 173. 178. 363.
Vertot, 447.
de Ville, 45. 55. 56. 232. 291. 393. 401. 410.
Villars, 364
Virgil, 302. 431.
Vitzthum, 378.
Voltaire, 13. 17—2 24. 27. 32. 42. 46. 55. 57. 65. 66. 69—71 74. 82. 84. 111. 112. 128. 136. 137. 157. 169. 178—181. 185. 203. 220. 223—225. 227. 230. 231. 235. 236. 238. 243. 246. 256. 259. 268—271. 275. 289. 293. 295. 299—301. 303. 309. 313. 314. 320. 321. 334. 335. 343. 344. 348. 351. 363. 364. 367. 369—371. 373. 374. 378. 382—384. 386. 387. 389—391. 399. 403. 409—411. 414. 415. 418. 419. 422. 423. 425. 426. 433.
Voß, 297.

Wachter, 75.
Wagnitz (Wacknitz), 361.
Wallenſtein, 123. 349.
Wallis, Graf, 349.
Wallis, Graf, Oberſt, 447. 448.
Warkotſch, 447. 448.
Warnsdorf, 372.
Warnery, Capitän, 340.
Wedell, General, 37. 170. 238. 243—247. 252. 258. 277. 280. 291. 358. 387. 390. 394. 397. 404. 410. 414. 421. 428. 439.
Wedell, Capitän, 429.
Werner, 175. 177. 202. 204. 341. 348. 367. 371. 376. 379. 380.
Weſſeling, 4. 5.
Wied, 170. 203. 454.
Wilhelmine, Markgräfin von Baireuth, 33. 35. 36. 71. 76. 106. 130. 183—185. 193—196. 203. 207. 211. 212. 216. 220. 222—226. 228. 231. 236. 238. 240. 284. 293. 294. 303. 333. 350. 370. 371. 375. 379. 394. 404.
Winterfeldt, 107. 134. 250. 363. 397. 398.
Woberšnow, 9. 10. 28. 29. 101. 142. 143. 165. 244. 245. 396. 403.
Wodtke, 187.
Wolfersdorff, 327. 402.
Wolff, 5. 73—76. 78.
Woronzow, 411.
Woronzow, Gräfin, 411.
Wreech, 165. 358.
Württemberg: ſiehe Friedrich Eugen; Karl Alexander; Karl Eugen.
Wunſch, 251. 252. 263. 267. 404.
Wurmb, 344.

Yorke, 343. 346.

Zaſtrow, 206. 207. 209. 210. 381. 445.
Zell, 374.
Zetmar, 202. 429.
Zieten, 45. 83. 114. 115. 120. 132. 139. 141. 142. 153. 159. 166. 169. 175. 178. 180. 182. 183. 186. 202. 217. 258. 329. 339. 341. 347. 398. 399—401. 417. 428. 442.
Ziskowitz: ſiehe Siscovich.
Zuylen, 346.
Zweibrücken: ſiehe Friedrich.

Druck von Breitkopf und Härtel in Leipzig.